




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ÉMILE SOUVESTRE
Publiées dans la collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1	vol.
AU BORD DU LAC	1	—
AU BOUT DU MONDE	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRE D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LOIN DU PAYS	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LA MAISON ROUGE	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
LE ROI DU MONDE	2	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD — LA DERNIÈRE ÉTAPE	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—
TROIS FEMMES	1	—
LA VALISE NOIRE	1	—

CLICHY. — Impr. MAURICE LOIGNON, et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

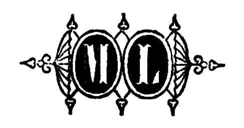
LES
DERNIERS BRETONS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

A MON AMI

CAMILLE MELLINET

IMPRIMEUR A NANTES

INTRODUCTION

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE 1836.

Il s'est trouvé des Parisiens qui, un beau jour, ayant du loisir, ont eu l'idée de faire un voyage en Bretagne, par désœuvrement, comme s'il se fût agi d'une promenade aux eaux de Baréges. Ils avaient entendu dire qu'il y avait de ce côté une nature sauvage et bizarre, une race têtue qui faisait encore le signe de la croix et pliait le genou devant Dieu! C'était à voir, au dix-neuvième siècle; aussi ont ils fait leurs malles et sont-ils partis.

Mais à peine arrivés au milieu de nos landes, un indicible étonnement les a saisis. Ils ont cherché autour d'eux le peuple *moyen âge* qu'ils avaient rêvé, peuple à gants de buffle, à pourpoint de serge mi-parti, toujours la rapière au point et le *mort-dieu* à la bouche, dramatiques sacripants que leur avait fait connaitre la porte Saint-Martin, dans ses leçons d'histoire en huit tableaux; et, au lieu de cela, ils n'ont aperçu qu'une population à longue chevelure, à *bragou brass* [1], silencieuse et grave comme les calvaires de granit parmi

(1) *Bragou brass, grandes culottes.*

lesquels elle vit. Ils ont voulu parler, et, au lieu de la prose de Froissard, ils ont entendu une langue dure, aux inflexions âpres et sifflantes. Alors toutes leurs belles espérances se sont évanouies; les réalités ont éteint leur enthousiasme. Le moyen âge, sans rouge, leur a fait mal au cœur. Ils se sont crus tombés au milieu d'un peuple sauvage de l'Orénoque; ils ont crié vers leur cher Paris, comme des enfants après la maison paternelle; et, tout épouvantés encore, ils se sont jetés dans la diligence qui devait les ramener à ce centre classique de toute civilisation.

Et une fois de retour, Dieu sait quels récits! Les uns n'avaient rien vu, rien trouvé qui valût la peine qu'on en parlât. La Bretagne, à leur avis, était une vieille duchesse qui s'était figuré qu'elle était vénérable et qui n'était que vieille. Ils avaient cherché ce caractère original qu'on leur avait tant vanté, et n'avaient rien aperçu qui ne se trouvât ailleurs. D'autres, au contraire, la représentaient comme un pays plus curieux à étudier que la Nouvelle-Hollande. Le journal de terre s'y achetait six liards, la greffe n'y était pas encore connue, et les hommes mangeaient à l'auge, comme les pourceaux civilisés de Poissy.

Jugez quel émoi au récit de ces Colomb! Les bourgeois du Marais en frémissaient d'horreur; les têtes les plus chaudes parlaient d'*avertir le gouvernement*, et, un beau jour, la Chambre des députés recevait une pétition dans laquelle on signalait la barbarie de la Bretagne, *où l'on parlait un patois intelligible* (pour ceux qui ne le comprenaient pas), et par laquelle on

suppliait le gouvernement de répandre dans cette malheureuse contrée la langue de Voltaire et de Rousseau, cette langue si éloquente et si gracieuse dans la bouche d'un paysan champenois ou d'un gamin de Paris.

Puis, au milieu de toutes ces relations contradictoires, fruits d'une observation de huit jours faite en chaise de poste, dans un pays inconnu dont on ne comprenait pas le langage, et que l'on avait parcouru sans guide, chacun choisissait ce qui lui convenait le mieux : la Bretagne devenait à la mode, et l'on faisait, à ses dépens, des romans, des voyages, des statistiques, des études archéologiques, des articles littéraires ou géographiques, qui nous jetaient, nous autres provinciaux, dans une véritable stupéfaction. Ainsi, M. Hippolyte Bonnelier nous apprenait que dans l'île de Sein l'usage existait de lapider les jeunes filles qui avaient des amants ; que les tailleurs du Finistère étaient les continuateurs des druides, et parlaient une langue particulière qui était du *grec altéré ;* que la fête du gui se célébrait encore en Bretagne (1), et que le

(1) M. Hippolyte Bonnelier dit que la fête du gui se célébrait encore au commencement de la révolution, et qu'on y jetait le cri de *Gui-na-né*, qu'il traduit par *voilà le Gui*. J'ignore dans quelle langue *Gui-na-né* signifie *voilà le Gui*, mais à coup sûr ce n'est ni en celtique ni en grec. Du reste, cette prétendue fête *du Gui* et le cri que l'on jette à son occasion existent encore. Voici ce que j'ai dit à ce sujet dans mes commentaires sur Cambry :

« Le cri jeté à l'occasion de cette fête, qui se célèbre vers les derniers jours de décembre, est *Egui-na-né*, nom dans lequel on a voulu voir *au Gui l'an neuf*. On a dit à ce sujet que les Bretons avaient conservé cet usage depuis les druides, et que le cri de *au Gui l'an neuf* est celui qu'ils poussaient lors de la moisson du gui, au renouvellement de l'année. Mais

kersanton coupait le verre comme le diamant [1]; ainsi, Malte-Brun, cet illustre géographe, nous assurait que l'on récoltait du vin dans le département des Côtes-du-Nord, où le raisin ne mûrit pas en espalier [2]; ainsi les frères Baudouin donnaient la population de notre province en se trompant de cent mille âmes, parlaient de la culture du maïs [3] comme fort répandue en basse Bretagne, et faisaient un port de mer de Carhaix, bâti dans les montagnes à dix lieues du rivage! Je ne dirai rien des singuliers détails publiés par M. Abel Hugo,

Il y a dans cette explication une incroyable distraction : car, que l'on nie ou que l'on accorde l'identité du bas breton et du celtique, au moins faudra-t-il admettre que les Celtes ne parlaient pas français. Comment alors auraient-ils pu transmettre aux habitants qui leur succédèrent dans l'Armorique un cri français ?

« Il est plus probable, comme le dit dom le Pelletier, que *Egui-na-né*, au lieu d'être du français mal orthographié, est du breton mal prononcé, et que ce mot est une corruption de *Enghin an eit, le blé germe*. Cela est d'autant plus probable que l'on appelle la fête du dernier samedi de l année l'*Eghinat*, et que le même nom est donné aux *étrennes* que l'on demande à cette occasion.

« En criant le *blé germe*, les Celtes voulaient sans doute rappeler un fait important qui se liait à la fête du soleil, laquelle se célébrait alors ; ils jetèrent ce cri comme plus tard les chrétiens celui de *Noël*. Dom le Pelletier pense, lui, qu'en prononçant ce mot, les Bretons peuvent faire allusion à ces paroles prophétiques, chantées dans les jours de l'Avent, et qui se sont accomplies à la Nativité de Jésus-Christ : *Aperiatur terra et germinet Salvatorem*. Mais cette opinion me semble peu fondée.

« Ce qui paraît évident, c'est qu'à la fête druidique de l'*Eghinat* a succédé celle de Noël, dans laquelle les Bretons ont laissé quelques traces de leur ancien culte, en conservant l'ancien cri *Egui-na-né*. »

(1) Voyez les *Vieilles Femmes de l'île de Sein*. 2 vol. in-12. Toutes ces erreurs sont empruntées à Cambry.

(2) Voyez *Dictionnaire géographique* de Malte-Brun.

(3) Les auteurs de l'atlas statistique dont il s'agit auront confondu le sarrasin ou le blé noir avec le maïs.

sur la ville de Morlaix [1], où il a *surtout admiré l'édifice de l'école de navigation,* bien que l'école de navigation de cette ville se tienne dans une chambre garnie. Je m'arrêterai encore moins sur le voyage en Europe de P.-C. Briand, qui assure que l'entrée de la rade de Brest n'est si difficile que par *des rochers appelés goulets* [2]. A quoi bon relever tant d'erreurs, prises dans Cambry en les exagérant ; tant de noms propres estropiés ; tant d'explications historiques si curieusement bouffonnes ? Tous les auteurs que je viens de citer se sont contentés de copier le *voyage dans le Finistère, en 1794*, sans se donner même la peine de changer l'expression ; aussi a-t-il été singulièrement curieux pour moi de parcourir toutes ces compilations indigestes, en retrouvant les mêmes phrases à chaque pas comme de vieilles connaissances. Mais c'est surtout en lisant l'*Ermite en Bretagne*, de M. de Jouy, que j'ai éprouvé ce plaisir. Là, tout est loyalement copié sans déguisements, sans revisions. Le spirituel académicien a pensé sans doute qu'il suffisait, pour s'approprier le tout, d'ajouter quelques erreurs de son cru, qu'il a apposées sur la prose de Cambry, comme l'empreinte de son cachet parisien.

Voilà sur quels documents la Bretagne a été jugée jusqu'à présent ; c'est sur eux qu'elle a été étudiée et décrite. On peut dès lors juger de l'exactitude et de la bonne foi qui ont présidé à tant d'œuvres dans lesquelles notre pays a été crucifié depuis quinze ans.

(1) *France pittoresque.*
(2) On appelle *goulet* la passe étroite qui sert d'entrée à la rade de Brest.

Comprenez maintenant s'il reste quelque chose à dire sur un tel sujet, et s'il est permis de publier un livre qui porte le titre de celui-ci [1].

Et pourtant, je dois l'avouer, le désir de rectifier tant d'erreurs n'a point été la cause de ce livre. Certes, pour excuser un travail nouveau et attentif sur une contrée presque toujours étudiée en passant, et qui demande pour être comprise l'habitude des localités, la connaissance du langage, une sorte de naturalisation dans son atmosphère spéciale, il eût suffi de cet honorable amour du vrai qui pousse à déclarer la guerre à tout ce qui est faux; mais lorsque la fantaisie me prit d'examiner et de décrire la Bretagne, je ne connaissais aucun des ouvrages auxquels elle a servi de prétexte (je n'ose dire de sujet); plusieurs d'entre eux n'avaient même point encore paru. Ce ne fut donc pas l'envie de rectifier leurs inexactitudes qui me fit prendre la plume; ma détermination eut une tout autre cause: ce fut une impulsion, un amour, une sorte de superstition sentimentale qui me poussèrent à l'œuvre.

Voici du reste l'histoire de mon livre.

En 1826, je quittai ma province pour aller à Paris. J'arrivai dans cette capitale comme on y arrive à dix-huit ans, quand on a eu des prix de discours

(1) Il existe pourtant des ouvrages vrais et consciencieux sur la Bretagne. Outre les livres spéciaux, imprimés dans le pays même par des Bretons, il faut citer les études de mœurs publiées par MM. Brizeux, Dufilhol, de Carné, Menard, de la Villemarqué et les belles études historiques de M. Aurélien de Courson.

français au collége et une médaille d'or à l'académie de son département. J'avais un dilpôme de bachelier dans ma valise et une tragédie dans ma poche. Je venais pour me faire recevoir avocat et pour donner une pièce au *Théâtre-Français*.

La vie littéraire m'apparaissait alors comme ce qu'il y a de plus noble et de plus beau sous le soleil. Je la voyais chaude, palpitante, toute colorée d'enthousiasme et de rêves dorés. J'avais fait une ode où je comparais le poëte à un Dieu sur la terre, et j'étais à un âge où l'on croit encore aux comparaisons. Le désenchantement ne tarda pas à venir. Les premières démarches que je tentai pour faire lire ma pièce au théâtre furent sans succès. J'étais inconnu, gauche, susceptible, plein de morgue, ainsi que tous les jeunes gens qui, élevés loin du monde en province, n'ont jamais vu que leur professeur en chaire et leur mère tricottant des bas; tout me devenait obstacle et me blessait. J'avais recopié trois fois ma tragédie et je l'avais expédiée à trois théâtres, sans recevoir de réponses. Enfin je résolus de hasarder une démarche décisive; j'écrivis à un compatriote que de grands succès à la scène devaient rendre tout-puissant au *Théâtre-Français* : c'était Alexandre Duval. Je lui fis une peinture vive et sincère de ma position, en lui demandant un entretien. Deux jours après, je reçus un billet de lui qui m'indiquait une heure pour l'aller voir. Je courus rue du Bac, passage Sainte-Marie. Il m'attendait et me reçut bien, mais avec calme, en vrai Breton qui veut connaître et juger. Je lui laissai mon

manuscrit. Quelques jours après, je retournai le voir : il vint à moi les deux mains tendues.

— Asseyez-vous là, dit-il, et causons.

Il avait lu et approuvé ; il me donna de bons conseils que je suivis, et des encouragements qui me firent frissonner de tous mes membres, ivre que j'étais d'une folle joie. Grâces à lui, mon drame, lu aux *Français*, y fut reçu par acclamation (c'était *le Siège de Missolonghi*) ; un tour de faveur fut accordé, et les répétitions durent commencer dans quelques jours. Mais la censure vint subitement couper les ailes à mes espérances. Ma pièce fut arrêtée par elle comme hostile à la Sublime-Porte, aux saines doctrines du gouvernement absolu, et je demeurai, nouveau Tantale avec ma joie sur les lèvres sans pouvoir la boire. Toutes mes démarches près des hommes à ciseaux furent sans succès. Je n'eus plus d'espoir que dans un changement de ministère ou une révolution.

Enfin le ministère Martignac vint apaiser mon indignation patriotique. Mon drame échappa aux mains de la censure, mourant, déplumé, et les répétitions commencèrent au *Théâtre-Français*. Mais ici s'ouvrit pour moi la vie d'auteur avec toutes ses tribulations et ses tortures. L'enthousiasme qui avait amené la réception de ma tragédie avait eu le temps de se refroidir ; Alexandre Duval, mon patron, s'était brouillé avec les sociétaires ; M. Arnault faisait remonter son *Marius à Minturne*, tout était en confusion au théâtre de la rue Richelieu : une banqueroute prochaine le menaçait. Je trouvai de toutes parts des obstacles,

des froideurs et des retards. Les répétitions de ma pièce furent suspendues, sans que j'en pusse savoir la cause. Une lutte s'engagea entre moi et le comité, fantôme insaisissable qui se défendait par le silence et les consignes au portier. Rien ne fut négligé pour me rebuter, me fatiguer, me faire perdre patience. Ce fut une temporisation déloyale, mais adroite, qui devait réussir à la longue avec un écolier assez privé d'expérience pour se mettre en colère et rompre en visière à l'administration. Un autre plus habile eût cessé ses démarches et eût fait assigner la Comédie-Française par ministère d'huissier; je n'y pensai pas même un instant. Furieux d'être si traîtreusement joué, je retirai ma pièce, et je renonçai à mes espérances.

Mais j'avais senti dans ce premier essai ce qui manquait à ma nature pour réussir dans les lettres (à part ce qui manquait à mon talent). Je n'avais rien de ce caractère souple et délié, de cette constance patiemment inébranlable, qui seules peuvent conduire au succès. La vie littéraire de Paris me fut révélée telle qu'elle était; je vis qu'il y avait à soutenir un duel éternel pour lequel il fallait un caractère de fer ouaté de coton. Je compris que je n'étais point né pour une pareille existence, que j'y flotterais perpétuellement entre l'enthousiasme et le désespoir, et que mon âme s'accrocherait douloureusement à toutes les épines du chemin. Cette conviction qui m'illumina tout-à-coup me jeta dans une tristesse inexprimable. Par une naïveté d'amour-propre très-ordinaire, je me fis de mon peu d'aptitude aux affaires un symptôme de

talent. Je me dis, avec un consolant orgueil, que tous les esprits haut placés devaient être ainsi, incapables de s'abaisser à de misérables intrigues, et me plongeant fièrement dans l'amer désespoir d'un génie méconnu, j'applaudis à mes molles inclinations, je déifiai mon dégoût nonchalant, et, encouragé par les tristes et grands exemples de tant de poètes, je me décidai amèrement à suicider en moi un grand homme. Je cessai donc tout effort, tout essai, ne voulant plus me donner la peine de me baisser pour ramasser la gloire.

Maintenant que plus d'expérience m'a ouvert les yeux, ce qui m'apparaît surtout dans cette situation, c'est son ridicule, et je n'y pense guère sans un sourire et quelque rougeur; mais alors il n'en était pas ainsi; mes souffrances étaient réelles. Je voyais tous mes projets d'avenir crouler sans retour, je sentais que ma vie allait être faussée à jamais, et que, gladiateur maladroit, jeté dans l'arène du monde, je ne saurais me servir ni du bouclier, ni de l'épée. Incapable de poursuivre le métier d'homme de lettres, je m'avouais encore plus impropre aux fonctions laborieuses d'une existence positive. Et pourtant, au milieu de ces doutes poignants, j'éprouvais parfois quelques velléités viriles qui semblaient accuser une nature susceptible d'action et de vigueur. Je sentais qu'il ne manquait qu'un manche à mon esprit pour qu'il devînt un instrument utile, et que je pouvais bien être déplacé plutôt qu'incapable. Cette situation était affreuse. Bien des fois je songeai à en sortir violemment et *à brûler ma maison pour n'avoir pas la peine de la*

mettre en ordre, selon l'expression de Rousseau. Heureusement pour moi, le suicide n'avait pas encore été mis à la mode par des exemples fameux, et je ne savais pas que se tuer fût un moyen de trouver un éditeur. Je continuai donc à traîner plusieurs mois, au milieu du tumulte de Paris, mon découragement ennuyé. Quelques tentatives nouvelles, nonchalamment essayées pour faire jouer des pièces ou placer des manuscrits, restèrent sans succès et achevèrent de m'abattre. Enfin je tombai malade.

Alors mon âme fatiguée se reprit à de vieux souvenirs. Je commençai à regretter sérieusement ma verte Bretagne, et le mal du pays, dont le germe avait peut-être toujours été au fond de mes découragements, me saisit avec énergie. Mon séjour à Paris, lié au souvenir de tant de désappointements, me devint insupportable. Enfin un jour, plus triste qu'à l'ordinaire, et pris d'une sorte de crise maladive, je courus rue du Bouloy, je trouvai une diligence qui partait pour ma province, et, sans plus réfléchir, je m'y jetai, laissant à Paris mes malles, mes livres, mes espérances, et faisant banqueroute à la gloire.

J'arrivai au pays tout meurtri de mes défaites. Je fus plusieurs mois avant de pouvoir me remettre et revenir au calme d'autrefois. J'étais comme ces marins inexpérimentés qui ont mis pied à terre avec le mal de mer, et qui, longtemps après, sentent encore le tantage du navire qu'ils ont quitté. Je sentais toujours autour de moi ce roulis du grand monde qui m'avait un instant étourdi; j'éprouvais un reste de

nausées, de dégoût et de colère; j'avais comme une réminiscence du *mal de Paris*. Mais ces palpitations angoisseuses se calmèrent peu à peu, et je secouai les désolantes pensées sur lesquelles j'avais couché mon esprit comme sur un lit de souffrance.

Alors commença pour moi une de ces convalescences morales qui ravivent et recolorent la vie. Le printemps venait de naître, et la Bretagne m'apparut dans toute sa virginale beauté. J'allai me plonger dans ses coulées ombreuses, m'asseoir à l'ombre de ses *menhirs* gigantesques, et j'éprouvai quelque chose de ce que dut ressentir le premier homme lorsqu'il se réveilla dans l'enchantement de son être et de la vue de l'univers qui venait d'éclore. Tout ce qu'il y avait de poétique et de neuf dans cette nature me frappa. J'admirai cette Bretagne que je n'avais jusque-là considérée qu'avec le regard inattentif de l'habitude. C'était une parente près de laquelle j'avais grandi sans remarquer ses traits, et qu'après une absence je retrouvais avec surprise pleine d'un charme étrange et inaperçu. Peut-être aussi qu'au sortir de la société factice dans laquelle j'avais coulé quelques mois, sa poétique individualité me frappa davantage. Toujours est-il que je fus saisi pour elle d'une amitié soudaine, pareille à celle qui vous prendrait pour un frère avec lequel vous auriez longtemps vécu sans intimité, et qu'une douleur imprévue, un épanchement subit vous révèlerait tout-à-coup. Je me livrai avec bonheur à l'entraînement de cette passion naissante J'étais dans ces dispositions d'une âme encore toute vibrante

d'une exaltation tombée, qui portent naturellement aux romanesques résolutions. Je fis de mon nouveau sentiment une sorte de religion. Toute l'effervescence de ma volonté, portée jusqu'alors vers d'autres objets, se concentra dans cet attachement. C'était un but trouvé à mes efforts, un point d'appui pour le levier de mon intelligence. Je m'y arrêtai ; je me mis à aimer la Bretagne comme j'aurais pu aimer une femme, et je résolus de la faire connaître dans ses secrets mérites, dans ses charmes les plus suaves et les plus ignorés. Mes études commencèrent, et je les continuai sans interruption. Mais en même temps que j'avais trouvé une occupation pour mon esprit, j'avais aussi découvert l'assiette qui convenait à ma vie. Retiré dans un travail de poésie analytique, éloigné du bruit de l'arène, et n'en espérant plus les couronnes, je me trouvai tout-à-coup le cœur léger et joyeux. J'avais rencontré un nid ; je m'y couchai heureux en rabattant mes ailes voyageuses.

Je continuai ainsi paisiblement mon travail, et bientôt je vis que là, où je n'avais cherché qu'un thème sentimental pour d'intimes rêveries, se trouvait un poème entier, empreint d'une antique grandeur que personne n'avait soupçonnée. L'œuvre que j'avais commencée presque par caprice amoureux, je la continuai donc par curiosité, par saisissement, par admiration. Je devinai que j'étais tombé sur un filon d'or, et que j'avais d'immenses richesses à exploiter. Je mis alors plus d'ordre dans mes recherches, plus de philosophie dans mes déductions. Entièrement re-

mis du premier engouement qui m'avait porté à ces études, je résolus de ne marcher qu'avec une consciencieuse réserve. Je soumis les perceptions soudaines que j'avais reçues à une analyse rigoureuse. Je continuai ce travail pendant six années, je ne négligeai rien pour qu'il fût complet. J'allai me mêler aux populations des campagnes; j'écoutai leurs histoires; j'étudiai leurs mœurs dans les chemins creux et devant les feux de landes des foyers. Le livre que je donne aujourd'hui est le résultat de ces longues perquisitions. Quelque jugement que l'on porte sur sa valeur, j'ai la conscience qu'il est vrai, entier, et que la Bretagne, bien ou mal peinte, y est du moins représentée en pied. S'il en est qui m'accusent d'avoir revêtu mon esquisse d'un vernis poétique, je leur dirai que j'ai peint comme j'avais vu, et que je n'ai peint que ce que j'avais vu. Il se peut que beaucoup de ceux qui croient connaître la Bretagne, parce qu'ils y vivent, parce qu'ils parcourent ses chemins, couchent dans ses auberges et achètent les toiles ou le blé de ses paysans, il se peut, dis-je, que beaucoup de ceux-là trouvent de l'exagération dans mon tableau et m'injurient du nom de poëte. A quoi je ne puis rien répondre, sinon que ces hommes et moi nous n'avons pas les mêmes yeux. Ils connaissent la Bretagne comme un mari vulgaire connaît la femme de cœur que le triste hasard lui a livrée, dans son corps, mais non dans son âme. Pour étudier un peuple et un pays, il faut aller chercher sous les formes extérieures ce qu'il a d'intime. La poésie de notre contrée échappe à la foule,

parce qu'elle circule comme le sang dans des veines profondément cachées. L'habitude de voir les usages sans les comprendre ôte d'ailleurs à ceux-ci tout leur intérêt, et les range au nombre des triviales et insignifiantes coutumes; mais pour celui qui regarde au fond des choses, tout, au contraire, s'anime d'une signification pittoresque et attachante.

Quant à la forme donnée à mon travail, j'ai fait tous mes efforts pour la rendre logique. J'ai divisé l'ouvrage entier en trois parties.

Dans la première, après avoir tâché de montrer la Bretagne sous son aspect topographique, j'y ai encadré le peuple qui l'habite avec ses mœurs, ses usages et ses croyances. J'ai donné les traditions religieuses de ce peuple; je me suis efforcé de montrer d'où il était parti et où il était arrivé.

Dans la seconde partie, suite nécessaire de la précédente, j'ai fait connaître les poésies populaires des Bretons. Les poésies populaires d'une race sont toute sa religion, toute sa civilisation, toute son âme; c'est pour elle ce qu'est la parole pour l'enfant, une révélation naïve et complète.

Enfin, dans la troisième partie, j'ai montré le peuple armoricain dans ses rapports avec la vie matérielle, et j'ai fait voir quelle influence sa morale avait sur son industrie.

Si je ne m'abuse, l'ensemble de mon ouvrage présentera un tableau complet de la Bretagne psychologique.

Ce ne sera ni une statistique, ni un mémoire savant sur ce pays, encore moins un roman ou un voyage,

mais un document d'histoire métaphysique; une étude faite sur la nature d'une population dans ce qu'elle a de plus primitif et de plus intime. Après mon livre il restera encore beaucoup à dire sur la Bretagne; il y aura encore matière pour les savants, les économistes, les littérateurs ; mais j'ai tâché qu'il ne restât rien à faire aux historiens moralistes.

LES DERNIERS BRETONS.

PREMIÈRE PARTIE.

LA BRETAGNE ET LES BRETONS.

CHAPITRE I.

LE PAYS DE LÉON.

§ I. — Aspect de ses villes. — Destruction de ses monuments.

La Bretagne dont nous allons parler ne comprend pas toute la province anciennement connue sous ce nom. Elle se bornera aux trois départements du *Finistère*, du *Morbihan* et des *Côtes-du-Nord*. C'est là seulement que la langue celtique et les vieux usages ont été conservés sans trop d'altération, et qu'une nature originale reste encore à étudier.

Cette Bretagne dont nous nous occuperons comprenait autrefois quatre évêchés : ceux de Saint-Pol-de-Léon, de Cornouaille, de Vannes et de Tréguier : c'étaient quatre pays différents, ayant leurs coutumes, leurs physionomies et leurs populations particulières.

Ces quatre aspects de la Bretagne proprement dite sont encore fort distincts et méritent d'être décrits chacun séparément. Ce sont comme des tableaux de différents maîtres, reproduisant les mêmes pensées sous des formes dissemblables.

Nous emploierons donc notre première partie à faire

connaître successivement *le pays de Léon, la Cornouaille, le pays de Tréguier, et le pays de Vannes.*

Du reste, nous l'avons déjà dit, bien que les descriptions de ces quatre contrées soient le résultat de longues observations, elles pourront étonner ceux qui n'ont examiné le pays que superficiellement. Pour l'étranger qui traverse nos départements et descend aux hôtels de nos villes, la Bretagne n'a rien qui la distingue beaucoup d'une autre province. Des chemins mal tracés, des mendiants qui chantent au bord des routes, des villes boueuses, des marchés populeux, et parfois, au milieu de la foule, un carcan auquel est soudé un homme qui fait honte ou pitié ; rien de tout cela n'est bien neuf ; c'est comme ailleurs, c'est comme partout ! Dans son vaste mouvement de *va et vient*, la civilisation a fait trop de fois circuler ses agents sur les lignes qui traversent notre province en tous sens, pour n'avoir pas usé, par un long frottement, l'empreinte originaire des hommes et des lieux. Ce n'est qu'en s'écartant des routes fréquentées, en suivant, à pied, nos chemins creux, en traversant de pierre en pierre les cascades de nos ruisseaux sans pont ou les fondrières de nos marécages, que l'on peut arriver aux cantons isolés dans lesquels se retrouvent encore les traditions locales et les croyance du pays. Là aussi, et là seulement, le peintre rencontre la sauvage majesté d'une nature vierge de toute trace moderne, entremêlée de ruines druidiques, religieuses et féodales, qui s'y trouvent comme les pages éparses d'une histoire oubliée.

Le Léonais, qui comprend à peu d'exceptions près tout le territoire renfermé dans les arrondissements de Morlaix et de Brest, forme la plus riche partie du Finistère. Là sont les campagnes à luxuriantes végétations ; les vallées

mousseuses, festonnées de chèvrefeuilles, de ronces et de houblon sauvage; mille nids de verdure d'où sort la fumée d'une chaumière, et tous ces oasis de fleurs ou d'ombrages au milieu desquelles poind l'aiguille brodée d'un clocher de granit ou la tête penchée d'un calvaire.

Nulle autre partie de la Bretagne ne présente une variété aussi continuelle. Les aspects du Léonais, moins austères que ceux de la Cornouaille, moins arcadiens que ceux du pays de Tréguier et moins arides que les landes de Vannes, participent à la fois de ces trois natures; ils en offrent comme un résumé poétique.

Mais ce qui est surtout propre au Léonais, c'est l'éblouissante fraîcheur de ses campagnes, c'est l'espèce d'humide opulence de ses feuillées et de ses plages. Tout, dans cette contrée, exhale je ne sais quelle enchanteresse et paisible fertilité. Il semble que, couverte d'églises, de croix, de chapelles, elle soit fécondée par la présence de tant d'objets sacrés. On voit, rien qu'à la regarder, que c'est une terre bénite et qu'aiment les habitants du Paradis. Ses villes même conservent ce caractère de sainte et charmante aisance. C'est Morlaix, assis au fond de sa vallée, avec sa couronne de jardins et les paisibles caboteurs à voiles roses qui dorment sur son canal; c'est Saint-Pol-de-Léon, qui se dessine de loin sous des clochers aériens, comme une grande cité du moyen âge; ville-monastère où vous ne trouvez que des prêtres qui passent, des enfants en prière au seuil des églises, et de pauvres *klöareks* aux longs cheveux, apprenant tout haut, sur les chemins, leurs leçons latines; c'est Lesneven, triste bourgade, semée de couvents demi-ruinés; Landerneau, charmant village allemand, avec ses maisonnette sblanches, ses parterres à grilles vertes et ses fabriques cachées dans les arbres; Roscoff, enfin, vaillant

petit port qui s'avance vers l'Angleterre comme pour la défier, relâche de corsaires et de flibustiers qui fleurit sous la protection de sainte Barbe! Je ne dis rien de Brest, colonie maritime, qui n'a de breton que le nom. Brest n'est pas une ville de terre ferme, c'est un gaillard d'avant où vit un équipage ramassé de tous côtés, où s'agite dans la brume une population en toile cirée et en chapeau de cuir bouilli; mais, à part cette exception, il n'est point un seul hameau dans le Léonais qui ne reflète plus ou moins le calme et pieux bien-être dont nous avons parlé. C'est là le cachet du pays. Tout y semble sous l'immédiate protection du ciel et marqué aux armoiries de Dieu. On ne peut croire, lorsqu'on ne l'a point parcouru, à l'innombrable quantité de ses monuments religieux. Un seul fait en donnera une idée. Pendant la restauration, on songea à relever les croix de carrefours qui avaient été abattues en 1793, et, après une recherche exacte, on trouva qu'il ne faudrait pas moins de 1,500,000 fr. pour rétablir toutes celles qui existaient à cette époque dans le Finistère! Le Léonais comptait au moins pour les deux tiers dans cette somme.

On conçoit, d'après cela, combien cette contrée a dû souffrir, depuis trente ans, du vandalisme qui a fait porter le marteau sur nos vieux monuments. La Bretagne était restée longtemps à l'abri de cet esprit de destruction qui souffle comme un ouragan sur l'ancienne France. Vieille druidresse baptisée par saint Pol, elle avait gardé ses *dolmens* et ses *menhirs*, près de ses mille chapelles à Marie. Le temps et les révolutions avaient en vain passé rudement la main sur sa tête et déchiré son antique pourpre, la fière pauvresse se drapait encore dans ses haillons de croyances et de coutumes, et s'entourait de ses ruines comme des débris d'une riche parure. Mais

son tour est enfin venu, et, elle aussi, il faudra qu'elle passe à la refonte pour recevoir une empreinte nouvelle. En attendant, des mains barbares s'acharnent sur ses monuments et les dépècent ou les dégradent. Ainsi, sans parler du monastère de *Saint-Mathieu*, défiguré par ce phare dont la tête a crevé la voûte du sanctuaire, et qui se montre maintenant au-dessus de l'abbaye, comme un noir cyclope; sans parler de *Landevenec*, cette chartreuse des lettres bretonnes que l'on a démolie pour en avoir les pierres et en construire une halle; de cette tour de *Carhaix*, si massivement majestueuse, et qui, ébréchée par la foudre, a été achevée par les ingénieurs; de l'admirable ruine de *Trémazan*, qu'on laise crouler sous les dégradations des paysans et les orages de mer; du sanctuaire druidique de la presqu'île de *Kermorvan*, que l'on a fait sauter à la mine pour construire des étables; que dire de cette belle cathédrale de *Saint-Pol-de-Léon*, naguère si sombre et si majestueuse, avec ses ogives de Kersanton verdâtre qui la faisaient ressembler à une construction de bronze, et qui, maintenant, passée au lait de chaux, blanche et inondée de lumière, papillote comme la salle d'une guinguette; que dire de l'église du *Folgoat*, où l'on a *peint à l'huile* les sculptures qui brodaient les autels, et abattu le balcon gracieux qui entourait le toit dans toute son étendue; que dire du beau cloître lombard de *Daoulas*, dont les colonnettes brisées ont été transformées en bornes pour les chemins, et dont les frontons servent à faire des margelles de puits ou d'abreuvoirs; que dire, enfin, du reliquaire de *Pleyben*, maçonné, recrépi, et dans lequel siége aujourd'hui l'école primaire du village? — Quant aux chapelles, aux croix de carrefours, aux niches des madones, à tous les monuments isolés, il ne faut plus y penser; à peine

s'il en reste quelques débris comme souvenirs! Depuis vingt ans ils sont la proie des mendiants étrangers, des colporteurs, des maquignons, et il est presque aussi rare de voir un homme civilisé passer devant eux sans leur jeter une pierre, qu'un sauvage bas-breton sans leur tirer son chapeau. J'ai eu en ma possession deux têtes d'anges, en *Kersanton*, délicatement sculptées et ramassées dans une douve, près d'un calvaire ainsi mutilé.

Et un tel état de choses n'excite aucune sollicitude! Qu'on y songe pourtant; dans un moment où l'on paraît vouloir recueillir les traditions historiques, les monuments peuvent devenir d'importants révélateurs des faits passés. Ce sont des témoignages de gloire ou de malheur, des symboles de croyances perdues, et chaque débris qui frappe nos yeux rappelle quelque principe que le temps a changé; chaque ruine est la tombe d'une idée sociale. Les vieux monuments forment une véritable bibliothèque en plein air dont les volumes de pierres ne s'effacent que lentement sous le souffle des siècles. Ils s'effacent cependant, car le temps a beau imprimer fortement son pas sur le sol, la civilisation en recouvre bientôt l'empreinte: l'humanité s'avance dans le monde comme une caravane dans le désert, et le vent du soir efface les traces laissées par les voyageurs du matin.

Du moins ne hâtons pas cette destruction. Profitons de ce qui nous reste du passé pour l'étudier. La Bretagne offre à cet égard d'immenses ressources. Ses symboles de *Teutatès* soutiennent encore les croix du Christ; ses acqueducs romains sont protégés par des vierges qui font des miracles. Souvent, dans l'espace que franchirait la balle d'un mousquet, l'œil du voyageur peut rencontrer les monuments des Celtes, des Romains, du moyen âge et de la renaissance. C'est un *muséum* complet d'his-

toire, un cabinet d'antiquités de cent lieues, étalé à la clarté du soleil par les mains du temps. Voilà ce que nous demandons de conserver, par respect pour l'histoire, par respect pour nos pères; car nous ne trouvons pas plus de raison à un peuple qui démolit ses monuments antiques pour en retirer les pierres, qu'à un noble descendant des Montmorency, qui déchirerait des portraits de famille pour en avoir la toile.

Nous n'ajouterons pas que l'aspect de ces ruines donne à nos campagnes une originalité poétique; nous ne dirons pas combien elles s'harmonisent heureusement avec les mœurs d'une autre époque conservées dans le Léonais; les hommes positifs crieraient *à la rêverie* et souriraient superbement. Non, quelque touchants, quelque pittoresques que soient les vieux usages du paysan breton et les débris au milieu desquels il vit, nous n'avons point la prétention de défendre cet état de choses ni de nous faire l'apologiste du passé. Enfant du progrès, nous sommes résigné à toutes ses exigences. Nous savons que, pour la marche pénible qu'à entreprise l'humanité, elle a dû se dépouiller de ses vieux vêtements, dire adieu au toit et aux autels de ses ancêtres, sans rêver aux ombrages du seuil paternel, aux prières près du berceau, aux contes du soir accompagnés par le rouet de la vieille nourrice : l'humanité fait son étape et ne doit point se laisser amollir à la pensée du gîte qu'elle a quitté; mais nous ne voyons pas de nécessité à ce qu'elle foule aux pieds ce qu'elle a reçu d'héritage utile; à ce qu'elle abatte brutalement les bornes qui marquent le chemin parcouru par ses pères. Pour les nations, comme pour les hommes, il est bon de conserver les cadavres, afin de les faire servir aux recherches instructives et aux besoins de l'avenir.

§ II. — Piété du Léonard. — La mort. — Les funérailles, — Fête des morts. — Feux de Saint-Jean.

En France la religion catholique n'a guère conservé de puissance que dans les campagnes ; encore le paysan est-il moins religieux que dévot. S'il continue à obéir aux exigences du culte, si ses lèvres murmurent toujours des prières, si l'habitude baisse son front comme le souvenir d'un joug, il est facile de se convaincre que l'ardeur de la foi s'est insensiblement attiédie, et que les âmes ne se livrent plus avec autant de naïveté que jadis à l'adoration qui a creusé les degrés de pierre de l'autel, au repentir qui a usé le banc de bois du confessionnal. Mais au milieu de ce naufrage de croyances, le Léonard est resté religieux et profondément empreint de la tristesse et de la résignation qui révèlent la présence réelle du catholicisme.

Pour lui, point d'action importante sans que la religion y intervienne. La maison qu'il vient de faire construire, l'aire nouvelle, le champ auquel il demande sa moisson, appellent également les cérémonies pieuses. Nous interrogions un jour l'un d'eux sur ces processions qui se font autour des champs cultivés, à l'époque des Rogations.

— Il faut que cela soit, dit-il ; le champ stérile devient fécond sous l'étole du prêtre.

Au repas, la faim attend respectueusement et laisse d'abord passer la prière. Le couteau ne se porterait pas sur le pain de chaque jour sans y avoir tracé le signe de la rédemption. Aux grandes fêtes, ni l'éloignement ni les infirmités ne dispensent d'assister aux offices de la paroisse. On voit alors les routes se couvrir d'hommes, de femmes, d'enfants, dans leurs plus beaux costumes. Ils surgissent de toutes parts, des sentiers ombreux et perdus, des ri-

vages déserts, du milieu des landes élevées. A chaque pas, derrière chaque buisson, vous rencontrez un groupe qui, le chapelet à la main, se dirige vers l'église. Pendant ce temps, les cloches se font entendre au loin, ces cloches du village à la voix si doucement vibrante ! Leurs sons arrivent emportés par le vent, à travers les collines, les rivières, les feuillées, parfois pleureurs et funèbres, parfois éclatants et gais, car on dirait que ces voix de l'air passent ainsi caprieusement d'une expression à une autre, selon que le soleil brille, que le vent siffle, que l'imagination de l'écouteur s'égare mélancolique ou riante.

L'église, du reste, est le seul point de réunion pour les Léonards. Renfermés dans des fermes isolées, vivant de la vie de famille, ils ne se rassemblent jamais qu'à la paroisse pour prier et au cimetière pour venir prendre leur rang parmi les cercueils.

Mais bien que toute l'existence du Léonard ait une teinte religieuse, c'est surtout à sa mort qu'apparaît sa piété. La science est assez rarement appelée par lui au secours de la nature. Il y a peu d'années que l'on se sert de médecins dans les campagnes, encore la confiance en eux n'est-elle point générale. Quelques remèdes traditionnels, des prières, des messes dites à la paroisse, des vœux aux saints les plus connus, tels sont les spécifiques ordinairement employés. Chaque dimanche, à l'heure des offices, on voit des femmes, les yeux rouges de larmes, s'avancer vers l'autel de la Vierge, avec des cierges qu'elles allument et qu'elles y déposent : ce sont des sœurs, des épouses, qui viennent demander la vie d'un être chéri qui se meurt, à la femme céleste qui, comme elles, sait ce que coûtent les larmes versées sur un cercueil. On peut dire, en comptant ces cierges qui brûlent sur l'autel, d'une lumière pâle, combien il y a dans la paroisse

d'âmes prêtes à quitter la terre; combien de maisons où l'on écoute avec terreur le râle d'un agonisant; combien d'épouses qui attendent le nom désolé de veuve. Nous n'avons jamais vu, sans un mélange de terreur et de pitié, cette annonce muette d'agonie, placée là comme pour nous rappeler à tous que la mort est proche.

Dès que les souffrances du malade ont pris un caractère mortel, la famille s'agenouille autour de son lit, tandis que le plus vieux répète à haute voix la prière des agonisants. Le prêtre vient ensuite et lui confère les derniers sacrements. Le mourant les reçoit généralement avec calme. Retiré au fond de lui-même et en présence de son Dieu, il meurt au bruit des prières, soutenu par la pensée que son entrée dans l'autre monde sera éclatante, et qu'il trouvera à la porte du ciel l'auréole d'étoiles. Quant à la famille, elle ne fait rien pour échapper à sa douleur. Le Léonard est dur à son âme comme à son corps. Il ne reculera pas plus devant la souffrance morale que devant la fatigue ou le danger. Tandis que l'homme des villes esquive ses regrets, fraude ses larmes au sort et fuit tout ce qui peut meurtrir son cœur, le paysan breton se place franchement devant son malheur; il le reçoit lui-même sans chercher à le faire congédier par office de valet, il le regarde en face et longtemps. Fermez vos portes pour ne point entendre le tumulte du convoi, faites taire la voix des prêtres; lui, il ne quittera point la chambre où dort le cadavre: il verra allumer les cierges, coudre le suaire, clouer la châsse, et quand les fossoyeurs viendront, il se lèvera pour les suivre; il ira, les cheveux épars, à la suite du corps; il entendra la terre tomber lentement sur le cercueil, et ne se retirera que lorsque tout sera terminé, lorsque le prêtre aura dit: *La paix soit avec vous!* Or,

nous ne connaissons rien sous le ciel de plus déchirant que cette courageuse tendresse d'un pauvre abandonné, conduisant jusqu'à la fosse le cadavre de celui qu'il a aimé. Ce luxe de douleur a quelque chose qui saisit le cœur et le brise. C'est devant de tels enterrements que l'on se sent entraîné à découvrir sa tête et à fléchir le genou ; car, qui oserait afficher l'incrédulité ou la raillerie devant cet homme qui n'a plus d'espoir que dans les idées de rémunération et d'immortalité ! Et ne croyez pas que les honneurs rendus à ses morts par le Léonard finissent aussitôt que le tombeau est fermé ! non, des messes seront dites encore longtemps pour le repos de l'âme de celui qu'il pleure ; chaque dimanche il viendra prier sur sa tombe et marquer de ses deux genoux une place qu'il a peut-être été trop pauvre pour marquer autrement. Qui manquerait à ce devoir sacré serait montré au doigt comme un méchant et un impie.

Au jour des Morts, le lendemain de la Toussaint, la population entière du Léonais se lève sombre et vêtue de deuil. C'est la véritable fête de famille, l'heure des commémorations, et la journée presque entière se passe en dévotions. Vers le milieu de la nuit, après un repas pris en commun, on se retire ; mais des mets sont laissés sur la table ; car une superstition touchante fait croire aux Bretons qu'à cette heure ceux qu'ils regrettent se lèvent des cimetières et viennent prendre, sous le toit qui les a vus naître, leur repas annuel.

Du reste, chaque fête de l'année à ses usages. Celle de la Saint-Jean est surtout remarquable, non-seulement dans le Léonais, mais dans toute la basse Bretagne. Dès la veille, on voit des troupes de petits garçons et de petites filles en haillons, aller de porte en porte, une as-

siète à la main, quêter de légères aumônes. Ce sont les pauvres qui, n'ayant pu économiser assez sur l'année entière, pour acheter une fascine d'ajonc, envoient ainsi leurs enfants mendier de quoi allumer un feu en l'*honneur de monsieur saint Jean*. Vers le soir on aperçoit sur quelque rocher, au haut de quelque montagne, un de ces feux qui brille tout-à-coup, puis un second apparaît, puis un troisième, puis cent feux, mille feux ! devant, derrière, à l'horizon, partout ! La terre semble refléter le ciel et avoir autant d'étoiles. De loin on entend une rumeur confuse, joyeuse, et je ne sais quelle étrange musique, mélangée de sons métalliques et de vibrations d'harmonica qu'obtiennent des enfants en caressant du doigt un jonc dont les bouts sont fixés aux parois opposées d'une bassine de cuivre. Cependant les conques des pâtres se répondent de vallée en vallée ; les paysans chantent des noëls au pied des calvaires ; les jeunes filles, parées de leurs habits de fête, accourent pour danser autour des feux de saint Jean, car on leur a dit que si elles en visitaient neuf avant minuit elles se marieraient dans l'année. Les fermiers conduisent leurs troupeaux pour les faire sauter par-dessus le brasier sacré, sûrs de les préserver ainsi de maladie ; les rondes se forment, et c'est alors un spectacle étrange pour le voyageur qui passe, que de voir ces longues chaînes d'ombres bondissantes tourner autour de ces mille feux, en jetant des cris et des appels lointains. Des sièges vides sont habituellement disposés autour de la flamme ; ils sont destinés aux ombres des morts qui viennent s'y placer pour écouter les chants et contempler les danses.

Dans beaucoup de paroisses c'est le curé lui-même qui va, processionnellement avec la croix, allumer le feu de joie préparé au milieu du bourg. A *Saint-Jean-du-Doigt*,

le même office est rempli par un ange qui, au moyen d'un mécanisme fort simple, descend, un flambeau à la main, du sommet de la tour élancée, enflamme le bûcher, puis s'envole et disparaît dans les aiguilles tailladées du clocher.

Les Bretons conservent avec grand soin un tison du feu de la Saint-Jean. Ce tison, placé près de leur lit, entre un buis bénit le dimanche des Rameaux et un morceau de gâteau des Rois, les préserve, disent-ils, du tonnerre. Ils se disputent, en outre, avec beaucoup d'ardeur la couronne de fleurs qui domine le feu sacré. Ces fleurs flétries sont des talismans contre les maux du corps et les peines de l'âme; quelques jeunes filles les portent suspendues sur leur poitrine par un fil de laine rouge, tout-puissant, comme on le sait, pour guérir les douleurs nerveuses.

A Brest, la Saint-Jean a une physionomie particulière et pour ainsi maritime. Vers le soir, deux à trois mille personnes accourent sur les glacis. Enfants, ouvriers, matelots, tous portent à la main une torche de goudron enflammé, à laquelle ils impriment un mouvement rapide de rotation. On aperçoit, au milieu des ténèbres, ces milliers de lumières agitées par des mains invisibles qui marchent en sautillant, tournent en cercle, scintillent et décrivent dans l'air mille capricieuses arabesques de feu. Parfois, lancées par des bras vigoureux, cent torches s'élèvent en même temps vers le ciel, comme des fusées flamboyantes, et retombent en secouant une ondée de brai enflammé qui grésille sur les arbres; on dirait une pluie d'étoiles. Une multitude de spectateurs attirée par l'originalité de ce spectacle, circule sous cette rosée de feu. Cela dure jusqu'à la fermeture des portes. Quand le roulement de rentrée se fait entendre, la foule reprend

le chemin de la ville, le pont-levis remonte, et les sentinelles commencent à se renvoyer les *garde à vous* de nuit, tandis que sur les routes de la *terre des Lépreux* (Lambezellec), *du haut de la mer* (Morlaix) et de *la maison de la Douleur* (Kerinou), on voit les torches fuir en courant et s'éteindre successivement, comme les feux follets des montagnes.

§ III. Le choléra dans le pays de Léon.

Nous l'avons déjà dit, le caractère religieux du Léonard se révèle dans toutes ses actions ; mais, pour l'étudier à fond, il faut l'avoir vu se développer dans quelque grande circonstance ; il faut avoir contemplé cette population pieuse se débattant sous quelque fléau et tombant comme une herbe fauchée. Ce triste spectacle, nous l'avons eu pendant deux mois dans toute son horreur, lorsque le choléra se déclara dans le Finistère, en 1853.

Dans le calme de la vie ordinaire, l'influence sociale use plus ou moins les aspérités de l'individualisme ; un arrangement uniforme cache, plus ou moins, l'originalité de chaque être : une circonstance extrême, mais vulgaire, ne peut elle-même défaire cette symétrie conventionnelle : on n'oserait être soi dans sa douleur, et, comme le gladiateur romain, on songe à tomber selon les coutumes du cirque. Mais il en est autrement lorsqu'une puissante commotion vient briser tout à coup l'ordre établi, et que les passions humaines se dressent sans peur, insoucieuses du ridicule. Alors se montre la véritable croyance de chacun ; alors l'âme est vraie, par l'incapacité de mentir, et les populations laissent échapper de leur cœur, comme un seul homme, le cri sincère que leur arrache la force de l'émotion et la grandeur des circonstances.

Ces observations n'ont jamais trouvé une application plus complète, ni plus manifeste, que dans l'affreuse épidémie qui décima le Léonais. Celui qui a vu, au milieu de l'immense désastre dont il fut accablé, ce peuple étrange encore si fortement marqué au sceau du moyen âge, comprendra facilement les pestes du quatorzième siècle, qui, dans les fantastiques légendes des chroniqueurs, semblaient moins des récits historiques que de terribles conceptions de poëtes, tracées à la manière de Dante.

Lorsque le choléra tomba sur la capitale, on sait avec quelle fureur une partie du bas peuple de Paris accusa ceux qui gouvernaient d'être la cause de l'épidémie, en empoisonnant les denrées et les fontaines. C'était là, sans doute, un mensonge insensé, mais c'était aussi l'expression d'un profond mépris pour le pouvoir et d'une méfiance innée chez cette turbulente population, habituée à chercher dans la politique la cause de ses maux. En Bretagne, où le gouvernement, sa forme et son nom sont presque inconnus, où les partis mêmes ne sont politiques que parce qu'ils sont religieux, il devait en être autrement. Qui eût dit à nos paysans que le ministère les empoisonnait n'eût pas été compris. Pour eux, deux pouvoirs seuls existent, dont l'un est la manifestation du bien, l'autre celle du mal : *Dieu et le Démon !* Aussi, ce ne fut point dans les combinaisons criminelles d'un parti qu'ils cherchèrent la cause du mal qui les frappait. *Dieu nous touche de son doigt !* dirent-ils dans leur langage énergique ; *Dieu nous a livrés au Démon !* Et aussitôt le bruit d'apparitions surnaturelles se répand dans les campagnes, des femmes rouges ont été aperçues près de Brest soufflant la peste sur les vallées. Une mendiante, appelée devant la justice, soutient *qu'elle les a vues !*

qu'elle leur a parlé! Des signes funestes annoncent partout que Dieu va jeter *son mauvais air* sur le pays. Un météore épouvante les campagnes, des bruits sinistres et menaçants retentissent sur les côtes; et, pour ajouter à tant de terreurs, les églises s'ouvrent à des heures inaccoutumées; des prières publiques sont répétées afin d'apaiser la colère du ciel, et le peuple attend, sans prendre aucune autre précaution, la visite de l'hôte terrible qui lui est annoncée.

Il ne tarda pas à venir. On apprit bientôt que le choléra avait éclaté sur sept ou huit points différents. Le Léonais fut principalement atteint.

Dans les villes, quelques préservatifs avaient été employés; mais dans les campagnes aucun obstacle ne fut opposé aux ravages du mal. Je demandais au curé d'une des paroisses du Léonais quelles précautions il avait prises : nous sortions de l'église, il étendit silencieusement le bras, et me fit voir *douze fosses creusées d'avance*... Rien ne peut rendre l'impression que me causa cette réponse faite naturellement et sans ostentation. Dans sa muette énergie, elle contenait toutes les croyances du paysan breton, qui, insoucieux des secours humains, se regarde comme comme une feuille roulée au souffle de Dieu, et sans force pour résister à son impulsion toute-puissante.

On conçoit facilement avec quelle rapidité dût s'étendre la maladie sur une population ainsi livrée sans défense à ses coups. Chaque maison compta bientôt un mort. Les ressources de certaines communes ne suffirent pas pour faire don d'une châsse aux cadavres d'indigents. Les chariots ne pouvant les transporter assez vite jusqu'au cimetière de la paroisse souvent fort éloigné, des mères furent obligées de prendre dans leurs bras les cadavres de

leurs enfants, et de les porter ainsi, roides et bleus, jusqu'à la terre sainte, sans suite de parents, sans cierges allumés et comme s'il se fût agi d'une promenade ordinaire. Quand venait le soir, c'était un spectacle dont rien ne peut donner idée, que de voir, le long de nos routes creuses et ombragées, ces charrettes couvertes d'un drap blanc, que suivait une foule silencieuse de femmes, enveloppées dans leurs longs manteaux noirs à capuchon, et d'hommes, la tête nue et demi-voilée sous leurs cheveux épars. On n'entendait que le tintement monotone de la cloche des chevaux, les gémissements sourds de l'épouse ou de la fille qui, suivant l'usage, accompagnait le cercueil jusqu'à la fosse, le son éloigné d'un glas d'église qui semblait appeler la mort ; et le sombre cortége, continuant sa route au milieu de ces lugubres rumeurs, allait se perdre sous les vertes feuillées comme une apparition fantastique !

Du reste, le paysan léonard, habitué aux dures épreuves, baissa la tête avec résignation sous le fléau. Une seule fois le murmure de la douleur et du mécontentement s'éleva dans nos campagnes : ce fut lorsque, par crainte de la contagion, on voulut inhumer les morts, qu'avait frappés le choléra, dans les cimetières des chapelles isolées.

Les parents, les amis se rassemblèrent autour du cercueil ; leurs mains s'opposèrent à ce qu'il fût emporté de ce cimetière de la paroisse qui contenait déjà les ossements de ceux qu'avait aimés le défunt. Ce ne fut même pas sans danger que dans certains endroits les nouveaux ordres de l'administration furent exécutés ; et ces hommes, dédaigneux de disputer leur place dans la vie, disputèrent avec ardeur leur place dans le champ de la mort. Il faut avoir écouté leurs paroles dans cette étrange et longue discussion, pour connaître le fond de ces âmes.

— Les restes de nos pères sont ici, répétaient-ils; pourquoi en séparer celui qui vient de mourir? Exilé, là-bas, au cimetière de la chapelle, il n'entendra ni les chants des offices, ni les prières qui rachètent les trépassés. C'est ici sa place; nous pouvons voir sa tombe de nos fenêtres; nous pouvons y envoyer nos plus petits enfants prier chaque soir; cette terre est la propriété des morts; nulle puissance ne peut la leur ôter, ni la changer contre une autre.

En vain leur parlait-on du danger de cette accumulation de cadavres dans le cimetière de la paroisse, toujours placé au centre du village, et entouré de maisons; ils secouaient avec tristesse leurs larges têtes ruisselantes de cheveux :

— Les cadavres ne tuent pas ceux qui vivent, répondaient-ils; la mort ne vient que par la volonté de Dieu.

Enfin, il fallut, pour vaincre leur résistance, avoir recours à l'intervention des prêtres eux-mêmes. Toute l'autorité de ceux-ci suffit à peine pour les faire consentir à cette innovation. Je n'oublierai jamais avoir entendu à *Taulé*, le recteur, parler longtemps à ce sujet et leur affirmer, au nom du Dieu qu'il représentait, que les morts n'avaient plus les passions des vivants, et qu'ils ne souffraient en rien de cet éloignement de leurs ancêtres. Ces explications, qui auraient fait sourire en toute autre circonstance, prenaient, dans l'air de conviction du prêtre et dans l'attention ardente de la foule, une physionomie si étrange de gravité, qu'elles ne laissaient place qu'à un étonnement profond.

Malgré tout, cependant, les ravages du choléra dans les campagnes du Léonais furent encore moins sensibles que dans les villes. La charité chrétienne et la foi rendirent les coups du fléau moins rudes à la foule. Les orphelins furent adoptés, comme à l'ordinaire, par les mères du voisinage; les veuves furent secourues. Dans les villes, au

contraire, l'épidémie apparut avec tout son luxe de hideur et d'épouvante : là, rien n'en adoucit l'horrible spectacle, ni les espérances religieuses, ni la résignation qui console ; elle tombait au milieu d'une demi-civilisation déjà presque incrédule. On fit venir des médecins, des remèdes ; on éut peur d'avoir mal, peur de mourir. Rappelé comme malgré soi à ses adorations d'enfance, on se mit à prier et à blasphémer, à maudire le ciel et à demander des prêtres. Ce fut une lutte terrible entre les pensées d'autrefois et les souffrances de maintenant. Puis, le peuple, voyant l'épidémie s'étendre, voulut profiter au moins du temps qui lui restait à vivre, et la débauche de la classe ouvrière devint plus hardie, plus éhontée, plus complète. Des hommes ivres parcouraient les rues, demi-suffoqués par le vin, défiant le mal et criant à Dieu : — Donne-nous donc le choléra à nous autres ! Et, comme jalouse de sanctionner leur impiété, la maladie passait près d'eux et respectait leur tête. Les médecins allaient de couche en couche prodiguer vainement leurs conseils : le mal croissait toujours. Deux amis se rencontraient le soir sur une promenade et le lendemain au cimetière, cloués dans leurs bières. La mort venait de partout. On eût dit une population entière sur la brèche, devant un ennemi invisible, attendant le coup, les bras croisés sur la poitrine. Oh ! comme alors les heures étaient longues, les nuits agitées, les journées inquiètes ! que de fenêtres où brillait le soir la lampe du malade ! chaque matin, que de maisons fermées où flottait le drap noir semé de larmes blanches ? Qui n'a point vu un tel tableau ne peut ni le deviner ni le comprendre.

§ IV. — Le Léonard. — Des mariages dans le pays de Léon. — Pitié pour les orphelins et respect pour les enfants. — Hospitalité. — Mendiants.

Le Léonard est plus grand que les autres Bretons ; sa démarche est lente, solennelle, empreinte de force et de majesté : il s'avance en homme et en chrétien sous l'œil de Dieu. Sa joie est sérieuse ; elle n'éclate que par lueurs et comme malgré lui. Grave, concentré, il montre peu d'empressement dans ses communations avec le monde extérieur ; mais ne le jugez pas sur cette apparence ; sa vie est tout entière repliée au dedans, son enveloppe ressemble à celle des hautes montagnes, âpre et glacée à la surface, bouillonnante au fond. Son langage, plus harmonieux que celui de *Cornouaille*, est une espèce de psalmodie dont il altère les sons selon le plus ou moins de douceur qu'il veut donner à sa parole. Il ne connaît ni les danses des montagnes ni les *jabadäos* du pays de *Tréguier* ; sa danse à lui, conduite par le son monotone du *biniou* [1] et du haut-bois, est roide, sévère. Elle a lieu le plus souvent sur les grèves, au bruit majestueux d'une mer retentissante ; car il mêle, d'instinct, une pensée d'éternité, même à ses joies terrestres.

Les habits du Léonard sont larges, flottants, et de couleur noire ; une ceinture rouge ou bleue en égaye seule la tristesse. Les bords de son large chapeau retombent sur ses traits basanés ; ses cheveux flottent sur ses épaules. Le costume des femmes n'est pas moins lugubre. Il est composé de blanc et de noir, et son ampleur, sa forme pudique, rappellent l'habillement des religieuses de nos hôpitaux. Les vêtements de veuvage moins sombres sont bleus comme le ciel, terme de leurs espérances ; ces

[1] Le biniou est une sorte de vèse ou musette.

chrétiens portent le deuil de la vie, non de la mort!

Un disciple de *Malthus* serait effrayé de l'imprévoyance avec laquelle la plupart de nos paysans contractent leurs unions. Quelques-uns, qui sortent de la domesticité pour se marier, n'ont pas même où reposer leur tête la première nuit de leurs noces. Nous en avons vu à qui l'on prêtait un lit pour ce seul jour. Mais pourquoi prendraient-ils souci de leur indigence? Ne ressentent-ils pas, eux aussi, cette première chaleur de la vie qui donne force à tout hasarder, et n'ont-ils pas, de plus, confiance dans celui qui nourrit l'oiseau dans les forêts? Si la prévoyance de l'homme veillait toujours, à quoi servirait la providence de Dieu? D'ailleurs la charité de leurs frères est là, inépuisable dans ses œuvres. Les pauvres fiancés vont tous deux inviter à leur fête de noces les familles des environs. Toutes viennent et apportent aux mariés quelques produits de leurs champs, du lin, du miel, du blé, de l'argent même. Trois cents convives se réunissent ainsi quelquefois. Leurs présents forment le commencement du ménage des jeunes époux, qui retirent habituellement plusieurs centaines de francs de ces dons volontaires; sorte d'avance que la communauté chrétienne fait à un frère pauvre pour qu'il puisse se ranger à son humble place dans le monde.

Mille autres usages aussi étrangers à nos mœurs ont été conservés dans le Léonais. Quand une femme devient mère, du pain blanc et du vin chaud sont envoyés de sa part à toutes les femmes enceintes du voisinage, comme annonce et souhait d'heureuse délivrance : c'est un repas de communion entre la jeune épouse devenue mère et celles qui attendent ce doux nom. L'accouchée reçoit ensuite la visite de toutes les jeunes mères du voisinage; chacune sollicite, comme une grâce, la faveur d'allaiter la

première le nouveau-né ; car, à leurs yeux, l'enfant qui vient de voir le jour est un ange qui arrive du ciel ; ses lèvres innocentes sanctifient le sein qu'elles pressent pour la première fois et *portent bonheur !* Cette croyance est si vive, que le nouveau-né passe de bras en bras, et ne retourne sur le sein de celle qui l'a mis au monde qu'après avoir trouvé autant de mères qu'il y a là d'épouses. Si par malheur la mort lui enlève sa mère véritable, ne craignez pas qu'il reste sans appui. Le recteur de la paroisse vient près de son berceau, que les autres mères entourent silencieusement ; il prend l'enfant dans ses bras, et, choisissant parmi les femmes qui sont là devant lui celle qui paraît la plus digne, il lui donne l'orphelin comme un dépôt confié par Dieu même. Parfois cependant, lorsque les voisines de la morte sont trop pauvres pour qu'aucune puisse se charger seule du nouveau-né, il leur reste en commun. Une d'elles le loge, mais chacune a son heure pour le soigner, lui donner son lait. Nous avons vu de ces femmes qui se levaient la nuit pour aller, à des distances assez grandes, payer ainsi leur impôt de mère.

A Saint-Pol, les nourrices ne commencent jamais à soigner un enfant sans faire le signe de la croix, et elles arrosent d'eau bénite les langes dont elles l'enveloppent.

Du reste, l'espèce de sainteté et de respect dont les nations sauvages entourent l'enfance existent aussi dans le Léonais Nul ne passera près d'une femme tenant un nourrisson sur ces genoux, sans lui dire avec une inclination de tête amicale : — Soyez bénie de Dieu ! Si vous négligez cette salutation bienveillante, la mère vous suivra d'un regard inquiet, car vous avez jeté un *mauvais œil* sur son enfant. Les haines les plus envenimées se taisent également à la vue d'un faible enfant. Il

suffit qu'un homme porte son fils dans ses bras pour arrêter le *pen-bas* [1] de son plus implacable ennemi.

On conçoit facilement, d'après tout ce que nous venons de dire, combien la charité et les vertus chrétiennes qui s'y rapportent doivent être communes dans le Léonais. Quiconque a été saisi par le froid ou par la faim, au milieu de cette population hospitalière, peut s'approcher sans crainte de la première habitation qui frappera ses yeux; il peut laisser son bâton de voyageur à la porte de la chaumière, et aller s'asseoir à la table de la famille léonarde. Les pauvres sont les *hôtes de Dieu*. Jamais une voix rude ne les repousse du seuil : aussi ne s'arrêtent-ils point timidement à la porte; ils entrent avec confiance en laissant tomber ces mots : — Que Dieu bénisse ceux qui sont ici! — Et vous-même! répond le maître de la maison en montrant une place au foyer. Le mendiant s'assied; on le décharge de son bissac, qu'il reprendra plus pesant de dons nouveaux, et il commence à payer l'hospitalité de son hôte en lui racontant ce qu'il a appris dans ses dernières courses. Il lui dira si le recteur de *la terre du Christ* (Lochrist) est malade; si les blés de la *peuplade du Saumon* (Plouezoc'h) sont plus avancés que ceux de *la grande terre* (Lanmeur); si la toile s'est bien vendue au dernier marché de la *terre d'Ernoc* (Landerneau). Parfois aussi il saura lui rappeler un remède utile; il lui parlera du pèlerinage de *Saint-Jean-du-Doigt* pour guérir les maux d'yeux; il l'engagera à s'aller mettre sous la fontaine de *Saint-Laurent* pour se préserver des rhumatismes. Aux *pennérès* [2], il indiquera la fontaine du *bois de l'Église* (Bodilis) dans laquelle on

(1) Bâton à tête.
(2) Jeunes filles à marier.

va jeter une épingle de son *justin*[1] pour savoir si l'on se mariera dans l'année; il racontera combien il y avait de jeunes filles assises sur le *pont du Naufrage* (Penzé) le jour de la Saint-Michel; combien de jeunes gens sont venus chercher des épouses à cette foire de femmes, et combien de mariages s'en sont suivis. Il saura de plus chanter les dernières complaintes qui ont été faites à la ville du *haut de la Mer* (Morlaix) sur le naufrage des huit douaniers de Kerlaudy, ou sur l'assasinat du meunier du Pontou; car le mendiant est le barde de la basse Bretagne; c'est le porte-nouvelle et le commis-voyageur de cette civilisation toute patriarcale.

§ V. — Les prêtres du pays de Léon. — Sermons. — Ioan de Guiclan.

Si l'influence des prêtres est grande dans le Léonais, il faut reconnaître qu'ils ont généralement tout ce qu'il faut pour la conserver. Qui jugerait notre clergé breton par celui des villes, frais, coutisan, beau diseur, se tromperait étrangement. Nos prêtres, sortis hier de la charrue et laissant encore entrevoir, sous l'aube, le grossier sayon du bouvier, ont la voix rude, les mains dures. Vêtus de grossières soutanes déteintes par la pluie et par le soleil, chaussés de souliers ferrés et le bâton à la main, ils vont par les routes fangeuses, à travers les bruyères inaccessibles, porter aux malades le viatique, aux morts les prières de la rédemption. Ignorants comme ces pêcheurs qui quittaient leurs filets pour devenir des *pêcheurs d'hommes*, ils ont aussi, comme eux, la foi qui anime la parole et lui donne la puissance du tonnerre. Rien ne peut faire comprendre, à qui n'a point entendu un ser-

(1) Corset en étoffe.

mon breton, l'autorité de ces hommes une fois placés dans la chaire! La foule palpite, gémit sous leurs paroles, comme la mer au souffle de l'orage. Et ce ne sont pas ici de ces pleurs de commande qu'on essuie avec un mouchoir de batiste; ce n'est point cette admiration, cet attendrissement littéraires qui font joindre les mains pour applaudir plutôt que pour prier; non; c'est la componction et le repentir, dans leurs démonstrations les plus énergiques; ce sont des ruisseaux de larmes, des sanglots, des cris; ce sont des hommes de peine, frappant, de leurs poings robustes, leurs robustes poitrines; ce sont des femmes, le visage contre terre, et criant merci à cette voix terrible qui tombe d'en haut en répétant deux mots qui font frissonner leurs chairs : — *Damnation! éternité!* — Souvent, on emporte, pendant le cours de ces sermons, plusieurs d'entre elles entièrement évanouies.

Je comprends qu'une telle influence conservée par des prêtres cause quelque surprise, à l'époque où nous vivons. Mais ceux qui connaissent la Bretagne le conçoivent et s'en étonnent peu. Elle n'est pas seulement le résultat de croyances vivaces, elle est aussi le fruit du bien accompli dans les campagnes par les prêtres catholiques. Le prêtre breton n'est pas seulement un ministre du ciel, c'est un ami, un conseiller, un protecteur précieux pour les choses de ce monde. Pas un malheur n'arrive dans la paroisse sans qu'il accoure pour consoler. Si le paysan de nos campagnes personnifiait l'espérance, il ne lui donnerait pas la robe flottante et bleue que lui supposaient les anciens, il l'habillerait d'une noire soutane de recteur. Sans doute la puissance exercée par ceux-ci pourrait l'être plus heureusement; les lumières leur manquent pour faire le bien. Ils crient à l'humanité de s'agenouiller immobile

au pied d'une croix et de prier, alors qu'ils devraient lui répéter sans cesse le cri *en avant!* comme à une tribu en marche vers la terre promise; mais du moins la charité et le dévouement chrétien échauffent leur zèle; du moins la sainte fraternité qu'ils prêchent reflète quelques lueurs de la grande association à laquelle les hommes sont appelés. Ils ne sont point dans la voie, mais ils suivent une route parallèle. Leur pouvoir, tout moral, et qui s'adresse à l'âme, a quelque chose d'intime, de consolateur, de passionné.

Avouons-le pourtant, les croyances religieuses entretenues et animées par le clergé poussent quelquefois nos Bretons à une exaltation funeste. Quoique ces faits de fanatisme soient rares, nous en rapporterons un, afin de montrer, sans partialité, le bon et le mauvais côté de chaque chose. Ce sera d'ailleurs une nouvelle peinture de caractères et de mœurs propre à faire connaître ce qu'il y a d'enthousiasme ardent au fond de ces âmes si froides en apparence.

Je fus témoin du fait que je vais rapporter, en 1839, au petit bourg *du Naufrage* (Penzé), dont c'était ce jour-là le *pardon*.

La réunion était nombreuse, et j'allai avec plusieurs autres personnes sur la grève, où l'on dansait. Je ne sais si la vue d'une danse villageoise fait sur tous la même impression; mais pour moi, autant un bal du grand monde me trouble, m'enfièvre, autant ces fêtes au grand air me rafraîchissent. Comme tout autre, j'ai éprouvé le charme voluptueux des danses de la ville, j'ai bu avec avidité cette atmosphère de parfums et d'haleines de femmes; mais ce délire passager m'a toujours laissé un vide, un malaise du corps et de l'âme, une sorte d'ennui profond et triste. Tandis que la danse du village,

la danse en plein vent, avec la brise salée des grèves à respirer à pleine poitrine! oh! quelle différence! Là rien de l'air dévorant des salons! Plus de robes de soie dont le frôlement brûle; plus de voix qui s'insinuent à l'oreille et coulent de là jusqu'au cœur; plus de mains satinées que l'on n'effleure qu'en tremblant! Le ciel de Dieu sur votre tête, avec son beau et clair soleil; le parler haut et rieur des paysannes, les vêtements de bure, les mains brunies dans vos mains! Et quel moyen alors que l'âme s'accroupisse sur d'impures pensées! Tout est si vaste si serein autour de vous! tout est saint de l'innocente joie qui vous environne!

Nous nous étions assis pour regarder la danse des *Taulésiens*. Je m'amusais à suivre de l'œil des enfants qui tenaient à la main de longues branches d'ajonc fleuri, aux épines desquelles ils avaient fixé, selon l'usage du pays, de petites marguerites des champs, et je pensais en moi-même à ce symbole charmant qui, selon l'expression d'un poète breton, représentait la *fleur de l'amour entée sur les épines de la douleur*, lorsqu'il se fit tout à coup un mouvement dans la foule: le hautbois se tut, la danse s'arrêta, et j'entendis circuler un nom qui me frappa, celui de Iôan du *Bourg Malade* (Guiklan). On l'avait déjà prononcé devant moi la veille et j'avais appris que ce malheureux, devenu fou à la suite d'une retraite à Saint-Pol-de-Léon, où les sermons, l'isolement et son exaltation naturelle l'avaient jeté dans un délire fanatique, allait partout prêchant la pénitence, et se jetant au travers des joies de la vie comme un messager de mort. Une dame du pays avait même ajouté que cet homme étrange vivait depuis plusieurs années sans maison, sans amis, sans famille. Il enseignait la parole de Dieu dans les bourgades, couchait au pied des croix de pierre qui s'élèvent

aux carrefours des routes, ou sur le seuil des chapelles isolées ; ne recevant d'aumône que ce qu'il en fallait pour satisfaire sa faim, et rejetant avec dédain l'argent qu'on lui offrait. Jamais, depuis sa folie, sa main ne s'était étendue pour demander ou serrer une autre main ; jamais une parole exprimant autre chose que de saints conseils ou de prophétiques menaces n'était tombée de ses lèvres. Par les nuits d'hiver les plus sombres, les plus froides, lorsque le givre ou la neige l'avait surpris dans quelque chemin désert et l'empêchait de dormir sur son lit de pierre, il restait debout, le chapelet à la main et chantant des cantiques en langue bretonne. Souvent le paysan attardé avait entendu de loin cette voix singulière, et avait fait rebrousser chemin à sa monture avec effroi. On ajoutait dans le pays qu'une prescience miraculeuse avait été accordée à Iôan par les intelligences célestes, et qu'à l'heure où la mort frappait à la porte d'une maison, le fou la précédait toujours, criant: *Pénitence! pénitence!* Ces détails me revinrent à la mémoire, et j'éprouvai un intérêt de curiosité difficile à décrire quand eut retenti dans la foule le nom du fanatique de *Guiklan*. Aussi m'empressai-je de pénétrer jusqu'à l'endroit où il se trouvait.

Nous l'aperçûmes bientôt, debout, sur les murs noircis d'une maison brûlée quelques années auparavant. C'était un homme grand, pâle et maigre. Ses cheveux couvraient ses épaules, et il roulait des yeux hagards sur la foule qui l'entourait. Ses gestes étaient fréquents, saccadés. Il secouait souvent la tête à la manière des bêtes féroces, et alors sa crinière noire, qui voilait en partie son visage, lui donnait une physionomie terrible. Sa voix mordante avait cette vibration timbrée ordinaire à l'accent breton.

Son discours, qui roulait sur les dangers de la danse et

sur la nécessité de fuir les plaisirs du monde, ne fut d'abord qu'une réminiscence assez plate de ce que j'avais entendu vingt fois dans les églises des campagnes; mais insensiblement l'exaltation descendit en lui et donna à sa parole une énergie qui me subjugua moi-même. C'étaient des images vives, des apostrophes remuantes, une ironie aiguë, brutale, toujours portée la pointe au cœur et marquant comme un fer chaud. Il montra à la foule des danseurs la marée qui commençait à monter, et allait effacer les traces que leurs pieds avaient imprimées sur le sable; il compara cette mer, qui grondait autour de leur joie comme une menace, à l'éternité murmurant sans cesse autour de leur vie un avertissement terrible; puis, par une transition brusque et triviale, adressant la parole à un jeune homme qui se trouvait devant lui:

— Bonjour à toi, Pierre, dit-il, bonjour à toi; danse et ris, mon fils; te voilà à la place où l'on a trouvé, il y a deux ans, le corps noyé de ton frère.

Il continua sur le même ton, appelant chacun par son nom, remuant au cœur de tous les souvenirs les plus poignants et les détaillant avec un soin féroce. Cela dura longtemps et sans que cette raillerie incisive s'adoucît. On était tour à tour ému et indigné en entendant ces sarcasmes aiguisés comme des poignards, et qui fouillaient dans la vie de chacun pour y chercher une cicatrice à rouvrir. Enfin Iôan quitta les personnalités pour parler des punitions réservées au pécheur, et, prêtant à Dieu la pensée d'une horrible ironie, il annonça à ceux qui, sur la terre, avaient aimé les enivrements de la danse et des fêtes, une danse éternelle formée au milieu des flammes de l'enfer. Il dépeignit cette ronde de damnés emportés pendant des millions de siècles dans un cercle immuable de souffrances toujours renaissantes, au bruit des pleurs,

des sanglots et des grincements de dents. De ma vie, je n'avais rien entendu d'aussi saisissant que ce bizarre sermon mêlé d'éclats de rire fou, d'imprécations et de prières : la foule haletait.

Iôan opposa ensuite à cette terrible description une peinture du bonheur des élus ; mais ses expressions étaient faibles, décolorées. Il ne trouva quelque entraînement qu'en parlant de la nécessité de se mortifier et d'offrir à Dieu ses souffrances. Il fit alors l'histoire de sa vie avec une simplicité si majestueuse qu'on eût cru entendre une page des Écritures. Il conta comment il avait perdu sa fortune, ses enfants, sa femme, et, à chaque perte racontée, il s'écriait : — Cela est bien, mon Dieu ! que ton saint nom soit béni ! Les femmes fondaient en larmes. Il ajouta des conseils à ceux qui l'écoutaient, des exhortations à la pénitence ; enfin, s'exaltant de plus en plus, il raconta comment les pertes qu'il avait faites lui avaient paru trop peu de chose pour expier ses fautes. Jésus-Christ lui était apparu en songe et lui avait dit : — Iôan, donne-moi ta main gauche, à moi qui ai donné ma vie pour te sauver ! — Seigneur, elle est à vous, avait répondu Iôan. — Et j'ai rempli ma promesse, s'écria-t-il en élevant au-dessus de sa tête son bras gauche, que jusqu'alors nous n'avions point aperçu...

On vit un moignon entouré de linges sanglants !

Un murmure d'étonnement et d'effroi s'éleva partout.

— Qui a peur ? qui a peur ? reprit le fou, dont la véhémence semblait toujours croître : j'ai rendu à Dieu ce que Dieu m'avait donné. Damnation sur vous, si l'œuvre faite par l'ordre du Christ vous fait faillir le cœur ! Voyez, voyez ! c'est le Christ qui l'a voulu ; voilà ce que j'ai fait pour l'amour du Christ !

Et le malheureux arrachait, avec un transport épi-

leptique, les linges qui entouraient sa blessure, et secouant son moignon découvert sur la foule, il fit jaillir un demi-cercle de sang sur toutes les têtes.

Un long cri d'horreur retentit; une partie des spectateurs s'enfuirent épouvantés. Quelques hommes se précipitèrent sur le mur où se tenait Iôan, et le portèrent à la chaumière voisine presque évanoui.

CHAPITRE II.

LA CORNOUAILLE.

§ I. — Aspect du pays. — Carhaix. — Quimper. — Penmarc'h.

La Cornouaille présente deux aspects entièrement opposés. Rien de sauvage comme son côté septentrional, rien de suave comme certains cantons du midi.

Pour la juger sous la première de ces formes et se faire une juste idée de son aridité, il faut voir, au milieu de l'été, ses longues routes blanches et raboteuses, courant aux flancs de *l'Arhès ;* ses troupeaux de moutons bruns semés sur les bruyères en fleurs, ses pâtres immobiles au sommet des rochers, jetant au vent leurs refrains, et son ciel gris qui vous envoie sa sèche et dévorante chaleur au fond de la poitrine. La route de *Morlaix* à *Pontivy*, à travers les montagnes, est une des plus tristes et des plus fatigantes qu'il soit possible de parcourir. C'est partout une mer d'ajoncs, de genêts et de bruyères, d'où s'élève à peine, de temps en temps, un îlot de verdure que protégent quelques ombrages, et où se cache une chaumière. A droite, à gauche, devant, derrière, tout est solitude, abandon. Personne sur la route, personne aux champs, si ce n'est parfois un enfant aux longs cheveux, au teint hâve et aux yeux ardents, qui vous regarde passer, du haut d'un fossé, une baguette blanche à la main. Ce n'est

qu'en approchant de Carhaix que l'on rencontre quelques voyageurs. Vers midi surtout, vous voyez passer un à un des hommes à figures plombées, une ceinture de cuir autour du corps, une lampe de fer suspendue à l'habit, et le *penbas* à la main. Ce sont les mineurs de *Poulaouen* qui se rendent chez eux. La mine elle-même apparaît bientôt entourée de sa vaste ceinture de bâtiments fumeux, de ses immenses machines hydrauliques dont les grands bras s'étendent sur la route avec une sorte d'intelligence, et de son gigantesque murmure plus triste encore que le silence du désert que l'on vient de traverser. Quelques pas plus avant, ce murmure s'étend, s'élève; c'est alors une confusion bizarre de bruits étouffés et stridents, rauques ou doucement monotones; ce sont les grincements des poulies chargées, les rugissements du plomb fondu dans les chaudières, les hurlements des machines ébranlées; et dans les intervalles de tous ces éclats, le bruissement sourd et endormeur des eaux et des voix souterraines sortant de l'ouverture de chaque puits comme la rumeur éloignée d'un monde de fée ou de quelque cité ensevelie.

En continuant de suivre la grande route, vous arrivez à Carhaix, triste ville qui s'étend au bord d'une rivière immobile, telle que les guerres de la Ligue l'ont laissée; fangeuse, délabrée, noircie, toute lépreuse de misère et d'ignorance. Là vous trouvez la Cornouaille avec ses vieilles mœurs. Carhaix est encore une ville du moyen âge, aux rues sans pavés, entremêlées de champs labourés, de courtils verdoyants. La voie publique y fait partie de chaque demeure; la moitié de la vie des habitants s'y passe. Les enfants mangent assis sur les seuils; les femmes filent en chantant devant les portes; les vieillards sont étendus au soleil le long des façades. C'est dans la rue que

le pauvre bat le blé de son petit champ, que la Cornouaillaise étend son linge, au sortir du lavoir. Pendant les soirs d'été, tous les habitants du quartier se réunissent devant des boutiques à auvent, dont les devantures en saillies servent de siége aux jeunes filles. C'est là que s'établit la veillée, que l'on raconte les ballades, que l'on chante les complaintes, ou que l'on danse les rondes montagnardes. C'est là aussi que parfois un colporteur ou un maquignon équivoque vient parler aux jeunes gens des dangers que court la religion et des malheurs de la famille royale; car le *Kernéwote* a le caractère aventureux et sauvage; il connaît les longs affûts dans les genêts, et sait comment on cache un cadavre dans une lande ou dans une carrière abandonnée.

En tournant vers Châteaulin, le paysage devient plus riant. Port-Launay, qui se trouve à peu de distance, respire un air de civilisation coquette et d'aisance bourgeoise qui fait plaisir à contempler. Quant à Quimper, il serait difficile de lui trouver un caractère décidé. C'est une arène où combattent avec acharnement l'esprit nouveau et l'esprit ancien. Quimper a quelque chose d'une douairière qui a adopté les chapeaux et les châles Ternaux, en conservant ses mules, ses jupons brochés et ses bas de soie à côtes. Du reste, toutes ces parties de la Cornouaille sont, au total, moins sauvages, et l'aspect de la contrée s'adoucit jusqu'à la mer. Là reparaissent les sites inattendus, les vues changeantes, se déroulant et se transformant comme les décorations mobiles d'un théâtre. Montez le long des pics élevés, jetez-vous dans un de ces sentiers encaissés au flanc du côteau et que bordent, des deux côtés, les genêts qui balancent leurs couronnes d'or à cinq pieds au-dessus de votre front; marchez sans écarter le rideau de verdure qui se trouve de-

vant vous, puis tout à coup, quand vous aurez cessé de monter, levez les yeux! La mer sera à vos pieds : la mer murmurante, mélancolique, encadrée d'une bordure de montagnes lointaines, et semblable à l'un de ces immenses lacs du nouveau monde qu'entoure la solitude! Là vous pourrez passer des heures, des journées, des mois entiers, sans entendre d'autre bruit que la vague ou le cri de l'oiseau marin, sans voir autre chose que le soleil se levant et se couchant sur les flots, ou parfois une voile rasant la mer à l'horizon, comme un goëland égaré. Rien au monde ne peut rendre la majestueuse tristesse d'un pareil spectacle. C'est devant une de ces grandes baies solitaires que l'on comprend les longues existences des premiers chrétiens dans le désert. Il semble, au bruit mélodieux et régulier de cette mer, que votre âme s'associe à la sérieuse nature qui vous environne, qu'elle s'y mêle au point d'en faire partie ; que ce cri plaintif de l'oiseau des grèves, ce murmure des vents et des flots deviennent quelque chose de vous-même, une sorte d'émanation de votre être, une mystérieuse communication entre votre monde et je ne sais quel monde inconnu! Devant cette admirable image de l'infini, l'esprit s'élève et s'immobilise pour ainsi dire dans l'extase!

Puis à côté de ces sites d'une calme et sublime sévérité, s'en trouvent d'autres d'un caractère terrible. La côte de Quimper est remarquable à cet égard, et la *Torche de la tête du Cheval* (Penmarc'h) présente un des plus effrayants tableaux que l'imagination puisse concevoir. Aux jours d'orage, les hurlements des flots qui se brisent contre le roc sont si affreux, qu'on les entend de l'intérieur des terres, pendant la nuit. Je me rappelle, un soir, les avoir écoutés à deux lieues de distance, penché sur le cou de mon cheval, et je n'oublierai jamais la solennelle et lu-

gubre majesté de ce grand murmure qui m'arrivait à travers l'espace. Le jour était tombé, la lune montait à l'horizon, mate, blanche, et trouée de taches sombres; près de moi, la girouette rouillée d'une vieille chapelle criait sur son axe de fer; une fresaie, tapie au creux d'un calvaire de carrefour, gloussait tristement, et, au milieu de tant de bruits et d'objets sinistres, la brise m'apportait par intervalles ce terrible bruissement de *Penmarc'h*, qu'on ne peut comparer qu'au rugissement de plusieurs milliers de bêtes féroces sortant à la fois de quelque forêt profonde.

En approchant de la *Torche* même, le spectacle change; il n'y a plus rien de laissé à la rêverie, plus rien de mystérieux. Ce sont les éclats de mille machines qui se brisent, de mille édifices qui s'écroulent, de mille bataillons qui crient et combattent! C'est à s'aller jeter la tête la première dans le gouffre! Il semble que tout votre corps soit devenu un organe du son. L'atmosphère a quelque chose d'électrique qui ébranle; le promontoire tremble sous vos pieds; longtemps après avoir quitté la *Torche*, vous entendez ce fracas d'orages bourdonner à vos oreilles, et vous demeurez, malgré vous, assourdi et stupéfié.

Au reste, la pointe de *Penmarc'h* est un de ces sites désolés auxquels ne manque aucun deuil, pas même celui des ruines. Là existait une grande ville détruite par Fontenelle le Ligueur, et un peu plus loin se trouve, selon la tradition, l'emplacement de la cité d'*Ys*, engloutie par la mer. Les pilotes vous feront voir encore, au large, entre *Guilvinec*, et *Penmarc'h*, à quinze ou vingt pieds sous l'eau, des pierres druidiques que l'on aperçoit dans les basses marées, et qui n'étaient autre chose que les autels de la cité engloutie. Il y a trente ans que ces pierres vé-

nérées étaient l'objet d'une cérémonie religieuse. Chaque année, les prêtres venaient dans un bateau offrir le saint sacrifice au-dessus, tandis que la foule accourue dans toutes les barques de la baie priait à l'entour, recueillie et à genoux. Spectacle étrange, qui rappelait si vivement la transition de l'ancien culte des Celtes au culte des chrétiens! Tableau encore plus étrange que celui de ce peuple entier priant sur cette ville morte, comme sur la tombe d'un ancêtre!...

§ II. — Superstitions. — Usages. — Philopen, le sauvage breton.

On conçoit facilement que la vue de ces côtes terribles ait une grande influence sur le caractère des habitants; aussi les *Kernéwotes* des grèves sont-ils généralement plus tristes que les montagnards; leurs habitudes et leurs superstitions se rapprochent davantage de celles du Léonard. Sur la côte de la Cornouaille, on retrouve encore les sombres traditions du naufrage et du cimetière, moins fréquentes, moins profondément fixées dans les âmes, peut-être, qu'au pays de Léon, mais aussi dramatiques dans leurs combinaisons.

C'est aux foyers des huttes de pêcheurs de la *baie des Trépassés* qu'il faut aller entendre ces récits bizarres. Là, vous apprendrez qu'au jour des Morts, la triste baie retentit de rumeurs plaintives. Les âmes des naufrages s'élèvent sur le sommet de chaque vague, et on les voit courir à la lame comme une écume blanchâtre et fugitive. Toutes celles dont les corps habitèrent le doux pays et eurent les flots pour linceul, se rassemblent dans cet endroit; c'est le rendez-vous annuel accordé par Dieu à leurs souffrances. Là se rencontrent ceux qui se sont aimés sur la terre et se sont perdus dans la mort. Chaque

vague qui passe porte une âme cherchant partout l'âme d'un frère, d'un ami ou d'une bien-aimée; et quand toutes deux se trouvent face à face, plaintives, elles jettent ensemble un triste murmure, et passent, forcément emportées par le flot dont elles doivent suivre la marche. Quelquefois aussi un bruit confus et prestigieux frémit sur la baie, mélange inexpliquable de doux soupirs, de rauques gémissements, de cris plaintifs qui sifflent sur la houle. Ce sont des âmes qui conversent et racontent leurs histoires : Douces jeunes filles noyées à quelque passage, en revenant du *pardon*, et qui pleurent la danse ou leurs amants; durs matelots, engloutis bien loin dans la grande mer, et qui gémissent à la vue de leurs grèves où on ne les attend plus; pauvres pêcheurs emportés par l'orage, qui viennent, comme pendant leur vie, côtoyer la plage en sifflant un air des montagnes. Si le voyageur qui passe alors sur la terre ferme entend de loin ces voix confuses, il doit se signer et répéter la prière des morts. Les parents des trépassés font même dire des messes; car, parmi ces âmes errantes, il en est beaucoup qui pleurent aux portes du Paradis; d'autres, plus nombreuses, qui sont dévolues aux flammes expiatoires.

Entre Châteaulin et Quimper, vous rencontrez parfois dans les chemins des hommes vêtus de toile blanche, à longs cheveux, à barbes noires, à lourds bâtons, et portant un bissac sur l'épaule. Leur aspect est sombre et funeste. On les trouve de nuit dans les routes les plus infréquentées. Ils ne chantent jamais en marchant, ils ne vous parlent point quand vous les rencontrez, ils ne portent même pas la main à leur grand chapeau, avec cette politesse rustique si générale en Bretagne. Les douaniers de la côte vous diront que ce sont des fraudeurs de sel et de tabac : mais interrogez les *Kernéwotes* du pays,

ils vous apprendront que ces voyageurs mystérieux sont des espèces de démons appelés dans la Cornouaille les *conducteurs d'âmes*. Aussitôt qu'un homme agonise, on les voit rôder autour de sa demeure comme des loups cerviers. Si l'ange gardien du moribond, appelé par les prières, n'est pas plus prompt qu'eux et ne se trouve pas auprès du lit funèbre au moment où il expire, l'homme blanc saisit l'âme, la ramasse dans son bissac, et l'emporte avec lui dans les montagnes aux marais de Saint-Michel, dans lesquels il la jette, et où elle reste jusqu'à ce que des messes et des prières l'aient délivrée. Ces tristes marais sont ainsi peuplés d'âmes en peine, attendant leur délivrance, et la nuit, si vous passez à quelques distance de la vallée et que vous entendiez le bourdonnement du vent dans les roseaux, vous n'avez qu'à demander à votre guide la cause de ce bruit, vous le verrez se signer avec épouvante, et il vous répondra que ce sont les âmes qui disent leur prière du soir.

Les tempêtes sont fréquentes sur les côtes, et les naufrages nombreux. On connaît la vieille prière du matelot breton : *Mon Dieu, protégez-moi, mon navire est si petit et votre mer si grande!* C'est une opinion généralement répandue dans le pays, que l'ouragan ne s'apaise que lorsque les flots ont rejeté au rivage les cadavres des hérétiques qui ont péri dans un naufrage et tous les autres corps immondes. Ceci nous semble un reste de la religion des druides et du culte des éléments; c'est un souvenir de cette association d'idées établie, par les premiers Celtes, entre la pureté des flots et celle de l'âme.

Avant la révolution, les habitants de la côte allumaient, pendant la nuit, des feux pour tromper les navires et les attirer sur les récifs. Parfois même, une lanterne était attachée à la tête d'un taureau, une corde liée à ses deux

cornes était passée autour d'une de ses jambes de devant, de sorte qu'à chaque pas de l'animal sa tête se baissait et se relevait : la lanterne, en suivant ce mouvement, pouvait être prise de loin pour le fanal d'un bâtiment agité par le tangage, et attirer ainsi sur les rochers des navires incertains de leur route. Ce cruel stratagème tourna souvent contre les marins du pays. Plus d'une fois la marée du matin apporta les cadavres des parents ou des amis de ceux-là mêmes qui avaient allume la veille le feu fatal. La civilisation a fait disparaître ces horribles coutumes, mais sans détruire, parmi les populations côtières, la pensée que les débris des naufrages sont leur propriété. « La mer, dit le paysan *kernéwote* dans son » langage énergique, est comme une vache qui met bas » pour nous ; ce qu'elle dépose sur son rivage nous ap» partient. » Aussi n'est-ce qu'avec le sabre et le mousquet qu'on peut empêcher le pillage. Maintenant encore c'est un spectacle curieux que celui d'un naufrage de nuit dans ces baies. Au premier coup de canon de détresse, au premier signal, hommes, femmes, enfants se précipitent vers la mer avec des lanternes et des fascines allumées. On voit courir sur les grèves, descendre le long des promontoires, ces mille clartés qu'accompagent des cris d'appel bizarres et terribles. Bientôt les fusils des douaniers brillent, les voix des pêcheurs et des pilotes s'élèvent au-dessus de l'orage, se renvoyant des avis ou des signaux, et, au milieu de cette confusion lugubre, passe le navire, rapide comme une flèche, avec sa haute mâture que plie le vent, ses larges voiles déchirées par la tempête, ses cris de désespoir ; tandis que sur le cap, à la lueur des feux, mille visages ardents le regardent, et qu'un prêtre accouru pour arrêter le pillage répète à haute voix la prière des agonisants !...

Et qu'on ne pense pas que ces scènes soient peu fréquentes. Les naufrages sur ces côtes sont assez multipliés pour que certains pêcheurs en fassent une sorte de revenu annuel. Tout le monde se rappelle encore Philopen, le sauvage d'Audierne, qui y trouva longtemps un moyen d'existence, et que l'on voyait rôder sur les récifs, les jours de gros temps, comme un loup-cervier autour d'un champ de bataille. Déposé, tout enfant, par l'équipage d'un navire étranger, sous le porche de l'église de Tréguernec, il avait grandi sur la grève, n'entendant d'autre voix que le mugissement des flots, ou, parfois, la brutale insulte d'un pâtre qui lui jetait une pierre en passant. Ses lèvres n'avaient appris d'autre langage que quelques cris aigus imités des oiseaux marins ; son corps noir et nu n'était abrité que par un manteau de toile goudronnée qui retombait de ses épaules. Quelques pierres recouvertes d'un toit de gazon le défendaient contre les vents du nord-ouest, et c'est là qu'il dormait sur un lit d'algues desséchées. Près de lui gisaient toutes ses richesses ; une cruche de terre, un fragment de chaudière et un croc de fer pour arracher les épaves à la vague. Aux beaux jours de calme, quand la baie, immobile et bleue, brillait comme un saphir dans son cadre doré de genêts fleuris, on l'apercevait, debout sur les roches avancées, tristement appuyé sur son croc à naufrages, et son manteau goudronné flottant à la brise. On l'eût pris alors pour quelque dieu fantastique de la mer. Sa pose était fière, menaçante, et son œil suivait au loin le mouvement des flots avec ce balancement de tête que l'on remarque chez l'ours des mers glaciales.

Les pêcheurs cherchèrent souvent à l'approcher ; mais Philopen fuyait, craintif et farouche. Deux ou trois fois pourtant il se présenta aux luttes, et nul ne put lui résis-

ter. *Yan-Bras*, lui-même, vint pour le combattre; mais Philopen ne fit que le serrer contre sa poitrine, et *Yan-Bras*, comme saisi entre les deux branches d'une tenaille de fer, laissa sa tête retomber en arrière, jeta un grand cri, ferma les yeux; et, quand le sauvage rouvrit ses bras, le lutteur de Scaër tomba sur la terre roide et inanimé. Depuis ce jour nul n'osait approcher de sa tanière. Un matin cependant, on aperçut de loin, près de lui, sur la roche avancée qu'il fréquentait, une jeune fille que personne ne connaissait. A ses vêtements on jugea que c'était une de ces mendiantes que l'on voit en Cornouaille, un grand bâton blanc à la main, le bissac au dos et les pieds nus, parcourir les chemins en demandant l'aumône; espèces de bohémiennes jetées dès l'enfance à cette existence vagabonde, ignorant le lieu de leur naissance, leur âge, leur nom de famille, couchant dans les granges ou aux creux des pierrières, et n'ayant à elles, sous le ciel, que l'air qu'elles respirent et la chanson qu'elles chantent au passant! D'où venait-elle, comment avait-elle su apprivoiser le caractère sauvage de Philopen? c'est ce que personne ne put jamais dire. Seulement, depuis ce jour, la mendiante ne quitta plus le sauvage de la baie; soit que ces misères se fussent attirées l'une vers l'autre, soit que l'instinct seul eût accouplé le mâle à la femelle comme parmi les animaux.

La révolution déborda sur la France sans que Philopen s'aperçut du grand mouvement social qui s'opérait autour de lui. Le seul pouvoir que connût l'enfant de la grève était celui de la tempête. La cloche de son village, à lui, c'était la voix de la grande mer; son champ, la baie houleuse qui lui apportait des débris; ses uniques croyances, le froid et la faim! Pendant que les villes plantaient leurs arbres de la liberté et clouaient leurs guillotines; que

les paroisses les plus reculées se remuaient menaçantes, redemandant leurs prêtres envoyés en Angleterre, et leurs cloches jetées aux fonderies de canons de la république, Philopen, étranger à tout, écoutait les vents et attendait l'orage sur son rocher. Chaque jour, des proscrits traversaient sa grève déserte pour chercher un abri dans la montagne ou quelque barque qui les attendait dans une crique du rivage, sans que Philopen pût comprendre d'où venait leur air inquiet et leur marche précipitée. Les soldats traversaient souvent la plaine, parcourant les villages et fouillant les chaumières; mais nul ne venait regarder dans sa cabane ouverte et vide. Une seule fois (c'était le matin), un homme s'y était précipité pâle et haletant: peu après, des soldats avaient paru aux environs. L'inconnu écouta le bruit de leurs pas se perdre au loin, puis partit sans dire un mot. Cet homme était jeune et beau; un enthousiasme céleste brillait dans ses grands yeux noirs, et Vergniaud avait dit de lui: *C'est un fou sublime, qui sera un homme de génie à trente ans!* Mais Barbaroux n'eut jamais trente ans!

Philopen vécut jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Un matin les pêcheurs de la côte l'aperçurent qui courait égare le long des rochers, en poussant des cris plaintifs. Quelques jours s'écoulèrent, et on ne le revit plus. Enfin, une patrouille de douaniers qui passait près de sa cabanne y entra: tout y était silencieux; seulement dans le fond, sur la couche de varech, ils aperçurent la mendiante morte, et près d'elle Philopen assis, tenant les deux mains du cadavre dans les siennes: il était mort également...

Nous avons déjà dit que le midi de la Cornouaille était loin d'être aussi sombre que la partie que nous venons de décrire; pour s'en assurer, il suffit de tourner vers Quimperlé. Là est l'Arcadie de la basse Bretagne; la terre aux

douces campagnes, aux fraîches ombrées, aux noms sonores et aux visages souriants. La ville est peu de chose ; un monastère lui donna naissance, et le calme du cloître semble encore planer sur ce gracieux village. Mais il faut voir la campagne entrecoupée de bois, de prairies, et qu'arrosent deux ruisseaux, aux flots bleus, qui coulent aussi harmonieusement que leurs noms helléniens, *l'Isole* et *l'Élé!* Là vous entendrez Mathurin le joueur de hautbois, pauvre aveugle qui vous fera pleurer en répétant les airs des montagnes ; Mathurin, dernier écho des bardes de l'Armorique, que vous rencontrez sur toutes les routes de pardons et de fêtes, conduit par un enfant, comme l'Homère de Gérard. Là aussi vous pouvez étudier le caractère du *Kernéwote* dans toute sa naïveté ; car c'est à la danse, à la lutte, au cabaret qu'il faut le voir pour le connaître. Espèce de *lazzarone* bas-breton, chanteur, paresseux, rieur, épandant tous ses sentiments au dehors en larmes ou en cris joyeux, sans rien de cette majesté grave qu'affecte l'homme du Léonais dans sa marche ferme et posée ; mais curieux, naïf, flâneur comme l'écolier que rien ne presse et qui regarde partout. Il est pourtant sérieux dans sa haine et facile à pousser à la révolte ! chez lui, la lutte contre les bourgeois et le drapeau *aux bandes de sang* est une lutte ancienne, acharnée. Il se rappelle encore avoir suivi la marche des *bleus* dans son pays, à la lueur des fermes incendiées. Insouciant et timide en apparence, il sent se réveiller facilement ses rancunes. Les souvenirs de 1793 et de 1815 sont ensevelis dans son cœur, comme ces balles perdues au milieu des chairs, dont l'œil ne peut apercevoir la trace, mais qui éveillent fréquemment un ressentiment douloureux. Méfiez-vous de son apathie sournoise, et de l'humilité soumise avec laquelle il vous tire son petit chapeau. La ceinture de sa braie gauloise sait, au

besoin, cacher un couteau! Du reste, sa vengeance est silencieuse, résignée. Elle sait attendre, tuer modestement, sans éclat et pour elle seule : vengeance qui fuit les applaudissements du monde et se contente de ses joies cachées; mais tenace surtout, aussi solide que la poitrine de fer qui la renferme, et ne cédant ni à la prière ni au temps!

Les vêtements du *Kernéwote* sont de couleurs vives et bordés de ganses éclatantes. Souvent on écrit sur le devant de l'habit, en laines bariolées, la date de la coupe ou même le nom du tailleur. Du côté des montagnes, les culottes sont courtes, serrées, et également propres à la danse et au combat. Vers Quimper, au contraire, ce sont de larges braies tombantes qui rendent tous les mouvements embarrassés et ne permettent point de courir. La noblesse, dit un ancien auteur, imposa ce costume incommode aux gens de servage, *afin qu'ils ne pussent marcher trop vite sur la route de la révolte*. Les chapeaux du *Kernéwote*, à bords peu larges et légèrement relevés en ourlet tout autour, sont ornés de chenilles de mille couleurs qui volent au vent. La ceinture de cuir, bouclée en cuivre, ne se porte que dans les montagnes, et seulement sur les vêtements de travail, qui sont en toile piquée. Le costume des femmes est également composé d'étoffes éclatantes; il est galant, leste et gracieux. Dans certains cantons, il rappelle beaucoup celui des paysannes du canton de Berne.

§ III. — Mœurs. — Le tailleur. — Demande en mariage.

Les mœurs de la Cornouaille ne sont ni moins variées ni moins bizarres que ses aspects. Comme dans le reste de la Bretagne, la teinte religieuse s'y fait sentir, mais

elle se nuance pourtant de la gaieté légère du *Kernéwote.* Je l'ai déjà dit, c'est dans les solennités joyeuses de la vie, bien plus que dans les tristes cérémonies, qu'il faut chercher le caractère de celui-ci : le deuil va mal à sa taille, et le chagrin à son visage. Il n'est lui que là où rit la fête, où coulent l'*eau de feu* [1] et le vin bleuâtre. Poétique et spirituel dans le plaisir, il est gauche et trivial dans la douleur : il semble que le Léonard et lui se soient partagé la vie : à l'un les fêtes, à l'autre les tristesses. Aussi, lorsque vous visiterez le pays de Léon, demandez à voir une agonie ou un enterrement; mais si vous parcourez les montagnes d'*Arhès*, mêlez-vous à des fiançailles et à un repas de noce.

En Cornouaille, dès qu'un jeune homme *a tiré dans le chapeau* [2] et obtenu un bon billet, il songe à se mettre en ménage. Sorti de cet étrange loterie ouverte au profit du canon, il essaye aussitôt d'asseoir sa vie, de la mettre à l'abri d'une cabane, entre une femme et des berceaux d'enfants. Quant au choix de cette femme, il le laisse rarement à l'amour, car c'est une situation qu'il cherche plutôt qu'un sentiment. Il va donc trouver le tailleur de l'endroit pour savoir de lui quelles sont les jeunes filles à marier.

Le tailleur est, en Bretagne, un homme à part, qui demande une description particulière. D'abord, il est, en général, contrefait (cet état n'étant guère adopté que par les gens qu'une complexion débile ou défectueuse empêche de se livrer aux travaux de la terre), boîteux parfois, plus souvent bossu. Un tailleur qui a une bosse, les yeux louches et les cheveux rouges, peut être considéré

(1) *Guin ardant, le vin de feu*, c'est le nom donné par les Bretons à l'eau-de-vie.
(2) C'est dans un chapeau que se tirent les billets pour le recrutement.

comme le type de son espèce. Il se marie rarement, mais il est fringant près des jeunes filles, vantard et peureux. S'il a un domicile fixe, il ne s'y trouve guère qu'au plus fort de l'été ; le reste du temps, son existence nomade s'écoule dans les fermes qu'il parcourt et où il trouve à employer ses ciseaux. Les hommes le méprisent à cause de ses occupations casanières, et ne parlent de lui qu'en ajoutant : *sauf votre respect*, comme lorsqu'il s'agit des animaux immondes ; il ne prend même pas son repas à la même table que les autres, il mange après, avec les femmes dont il est le favori. C'est là qu'il faut le voir, ricaneur, taquin, gourmand, toujours prêt à seconder une mystification contre un jeune homme, ou un tour à jouer au mari. Menteur complaisant, il sait à l'occasion porter sur le mémoire du maître quelque beau *justin* [1] qu'il aura piqué en secret pour la femme ou pour la *pennerès*. [2] Il connaît toutes les chansons nouvelles, il en fait souvent lui-même, et nul ne raconte mieux les vieilles histoires, si ce n'est peut-être le mendiant, autre espèce de barde ambulant. Mais les récits de celui-ci sont tristes comme sa vie, ceux du tailleur sont toujours plaisants. A lui appartiennent de droit les chroniques scandaleuses du canton ; il les dramatise, les arrange et les colporte ensuite de foyer en foyer : c'est la *Gazette des Tribunaux* de la Cornouaille.

On conçoit facilement, d'après cela, combien le tailleur *kernéwote* doit être propre à conduire une affaire amoureuse ; aussi est-il l'entremetteur officiel de toutes les alliances et le dispensateur des maris. Dès qu'il a été chargé par un homme de *porter la parole* à une *pennerès* de la paroisse, il se rend à la ferme qu'elle habite,

(1) Corsage.
(2) Fille à marier.

et tâche de la voir sans témoins. Si par hasard, sur le chemin, il aperçoit une pie, il se hâte de rentrer, car c'est un présage de trouble pour le mariage qui se ferait ce jour-là, et il attend alors au lendemain. La rencontre paraît toujours fortuite de sa part. Il commence à causer avec la jeune fille de la sécheresse, de la quantité de lait que fournissent ses vaches, du prochain pardon de Scaër et des amoureux qu'elle y fera ; puis, par une transition adroite, il arrive à parler du prétendant. Il vante son talent pour conduire les bœufs, rappelle la force qu'il a déployée à la dernière lutte des Bannières, lors de la procession de Saint-Laurent. Il mêle adroitement à ces éloges quelques allusions indirectes à l'argent que le jeune homme peut tenir en réserve, et aux bonnes chemises de toile écrue qu'il doit avoir dans son coffre de chêne. Il ajoute tout ce qui peut tenter une fille à marier : combien il a bon air le dimanche avec son habit violet, combien il sait de belles complaintes de la côte et de joyeuses chansons des montagnes. La jeune fille écoute tout cela comme Ève écoutait les douces paroles du serpent. Elle roule avec embarras les rubans de son tablier ou bien écorche avec distraction la baguette de sureau qui lui sert à conduire ses vaches aux champs. Cependant le tentateur entoure son cœur de mille séductions, de mille charmantes images ; et, enfin, quand il la voit émue et près de céder, il lui arrache le consentement désiré.

— Parlez à mon père et à ma mère, dit la rustique Galatée en fuyant toute troublée.

C'est l'aveu que le prétendant lui plaît.

Les parents sont alors avertis de ce qui s'est passé. Si le jeune homme est agréé, le tailleur, portant à la main une baguette de genêt qui lui a fait donner le nom de

baxvalan [1], et chaussé d'un bas rouge et d'un bas violet, le leur amène accompagné de son plus proche parent. Cette démarche s'appelle *demande de la parole*. Pendant que les chefs de famille font connaissance, les deux amants se retirent ensemble à l'autre bout de la maison et commencent à voix basse un intime entretien. Cette heure est la plus belle dans la vie d'une Cornouaillaise, car c'est la seule où la fierté dédaigneuse de l'homme pour l'autre sexe fait place à une égalité caressante. Alors, dans les plus vulgaires âmes, s'éveillent quelques mouvements d'affection. Il y a dans cette approche de deux existences qui vont s'unir et se mêler à jamais, je ne sais quel frémissement involontaire de tendresse et de dévouement dont nul ne peut se défendre. Heure sainte et ravissante où la jeune paysanne connaît aussi les douces joies d'un rêve fait à deux! conversation charmante où vient se refléter tout ce que deux cœurs ont pu conserver de chaleurs et d'espérances au milieu d'une abrutissante atmosphère! lueur fugitive d'intelligence et d'amour qui ne se renouvellera plus, mais dont on les laisse du moins jouir sans contrainte, car nul n'oserait troubler ce religieux tête-à-tête qui doit conduire deux êtres à s'adopter réciproquement et à se placer, côte à côte, sous le joug de la vie! Il faut que les fiancés mettent eux-mêmes un terme à leur entretien. Alors ils s'approchent, en se tenant la main, vers la table où sont réunis les parents; on apporte du pain blanc, du vin, de l'eau-de-vie; le jeune garçon et la jeune fille mangent avec le même couteau et boivent dans le même verre; on arrête les bases de l'union projetée, puis l'on désigne un jour pour réunir les deux familles.

(1) Baguette de genet.

Cette nouvelle entrevue, qui a encore lieu chez la jeune fille, s'appelle *velladen* c'est-à-dire *la vue*.. Ce jour, les parents de la *pennerès* prennent leurs plus beaux habits de fêtes ; on cire les lits clos et les coffres de chêne noirci ; les armoires sont négligemment entr'ouvertes et laissent apercevoir le linge amassé, les couvertures de lit étalées, les pièces de six livres disposées en piles attrayantes. On suspend au plancher les plus beaux quartiers de lard fumé, on laisse entrebaillés les bahuts gorgés de froment, les bassines de cuivre symétriquement suspendues aux rayons du *vaissellier* brillent à l'égal de l'or ; les chevaux, ornés de rubans comme au jour des grandes foires de la *Martyre* ou du *Fou du bois* (Folgöat), nagent dans la litière, devant des râteliers remplis de trèfle et d'ajonc pilé ; les charues, les herses, les chariots sont artistement groupés dans les granges, et le cellier est rempli jusqu'au haut de barriques entassées. Malheureusement toute cette opulence est, le plus souvent, factice. Le linge et l'argent sont empruntés ; les chevaux, si bien repus ce jour là sont maigres d'un jeune habituel ; les barriques du cellier sont vides ! Mais tout cela ne peut-être remarqué par les visiteurs. La jeune fille paraissant plus riche, obtient de meilleures conditions ; on exige une dot plus forte pour le jeune homme, et le paysan *kernéwote* calcule ces chances, aussi bien que pourrait le faire le père de famille le mieux élevé

Toutes ces précautions prises, le fiancé arrive enfin avec les siens. On se salue, on se complimente, on visite la ferme et les champs ; on discute les articles du contrat de mariage et l'on prend jour : les deux pères se frappent dans la main ; dès lors la promesse est réciproquement regardée comme inviolable.

Cependant, dans certaines communes, à Ouëssant par exemple, on laisse encore au garcon, pendant quelque

temps, le droit de se dédire. Il lui suffit pour cela d'entrer chez sa fiancée au moment où les parents sont rassemblés autour du feu, de prendre un tison et de le poser en travers de l'âtre : par cette action il déclare renoncer à s'asseoir au foyer de la famille à laquelle il avait d'abord voulu s'allier.

Huit jours avant le mariage, les fiancés vont faire séparément leurs invitations de noce ; la jeune fille accompagnée de son garçon d'honneur, le jeune homme, de sa fille d'honneur. L'inviteur, qui porte à la main une grande baguette blanche, s'arrête à la porte de chaque maison, et commence un long discours en vers, dans lequel il engage *tous les gens du logis à se rendre au repas*, en indiquant *l'époque de la noce*, *le lieu où elle se fera*, *et l'aubergiste qui fournira le dîner*. Ce discours est fréquemment interrompu par des prières et des signes de croix.

Enfin vient le jour du mariage. Dès le matin, le tailleur ou *Bazvalan*, dont les fonctions ont changé de nature, se présente, accompagné du futur et de ses parents. La famille de la jeune épouse se tient sur le seuil de la porte avec un autre *rimeur* chargé de répondre en son nom, et que l'on appelle le *Brotaër*. Ici commence un spectacle dont rien ne peut rendre la gravité à la fois grotesque et touchante. Le *rimeur* du mari s'avance le premier ; il se découvre, ainsi que tous ceux qui l'accompagnent, et bientôt s'engage le dialogue suivant en vers bretons [1] :

LE BAZVALAN. Au nom du Père tout-puissant, du Fils et

(1) Ce dialogue du *Bazvalan* et du *Brotaër* varie selon les *rimeurs*. Nous avions donné, dans la première édition des *Derniers Bretons*, une version à laquelle nous avons substitué celle que l'on va lire comme plus gracieuse et plus complète. Cette dernière est empruntée à l'excellent recueil de M. de Laville-marqué (BARZAS-BREIS), que l'on ne saurait trop recommander à ceux qui désirent connaître réellement la Bretagne.

de l'Esprit-Saint, bénédiction dans cette maison et joie plus que je n'en ai.

Le Brotaër. Et qu'as-tu donc, mon mignon, pour que ton cœur ne soit pas joyeux ?

Le Bazvalan. J'avais une petite colombe avec mon pigeon, dans mon colombier, et voilà que l'épervier est accouru, comme un coup de vent, et il a effrayé ma petite colombe, et l'on ne sait ce qu'elle est devenue.

Le Brotaër. Je te trouve bien requinqué pour un homme si affligé ; tu as peigné tes blonds cheveux comme si tu te rendais à la danse.

Le Balvazan. Mon mignon, ne me raillez pas ; n'avez-vous pas vu une petite colombe blanche ? Je n'aurai de bonheur au monde que je ne l'aie retrouvé.

Le Brotaër. Je n'ai point vu ta petite colombe, ni ton pigeon blanc non plus.

Le Bazvalan. Jeune homme, tu mens. Les gens du dehors l'ont vue voler du côté de ta cour et descendre dans ton verger.

Le Brotaer. Je n'ai point vu ta petite colombe, ni ton pigeon blanc non plus.

Le Balvazan. Mon pigeon sera retrouvé mort si sa compagne ne revient pas ; il mourra, mon pauvre pigeon : je m'en vais voir par le trou de la porte.

Le Brotaër. Arrête, mon mignon, tu ne regarderas pas ; je vais moi-même voir. (*Il entre dans la maison et revient un moment après.*) Je suis allé dans mon courtil, mon ami, et je n'y ai point trouvé de colombe, mais quantité de fleurs, des lilas, des églantines et surtout une gentille petite rose qui fleurit au coin de la haie ; je vais vous la chercher, si vous le voulez, pour rendre joyeux votre esprit.

Il entre une seconde fois, puis revient en tenant une petite fille par la main.

Le Balzavan. Charmante fleur vraiment, et propre à rendre un cœur joyeux ! Si mon pigeon était une goutte de rosée, il se laisserait tomber sur elle. (*Après une pause.*) Je vais monter au grenier pour voir si la petite colombe n'y serait point entrée.

Le Brotaër. Restez, beau mignon ; un moment, j'y vais moi-même. (*Il revient avec la maîtresse du logis.*) Je suis

monté au grenier et je n'y ai point trouvé de colombe; je n'y ai trouvé que cet épi abandonné après la moisson. Mets-le à ton chapeau, si tu veux, pour te consoler.

LE BAZVALAN. Autant l'épi a de grains, autant de petits aura ma blanche colombe sous ses ailes, dans son nid, elle au milieu, doucement. (*Après une pause.*) Je vais voir au champ.

LE BROTAËR. Arrêtez, mon ami, vous n'irez pas; vous saliriez vos beaux souliers; j'y vais moi-même pour vous. (*Il revient avec la grand'mère.*) Je ne trouve de colombe en aucune façon; je n'ai trouvé qu'une pomme; que cette pomme ridée depuis longtemps sous l'arbre, parmi les feuilles. Mettez-la dans votre pochette et donnez-la à manger à votre pigeon, et il ne pleurera plus.

LE BAZVALAN. Merci, mon mignon! pour être ridé, un bon fruit ne perd pas son parfum; mais je n'ai que faire de votre pomme, de votre fleur ni de votre épi; c'est ma petite colombe que je veux, je vais moi-même la chercher.

LE BROTAËR. Seigneur Dieu! que celui-ci est fin! Viens donc, mignon, viens avec moi. Ta petite colombe blanche n'est pas perdue; c'est moi-même qui l'ai gardée, dans ma chambre, en une cage d'ivoire dont les barreaux sont d'or et d'argent; elle est là toute gaie, toute gentille, toute belle, toute parée.

Le Bazvalan est introduit. — Il s'assied un moment à table, puis va prendre le fiancé. Aussitôt que celui-ci paraît, le père de famille lui remet une sangle de cheval qu'il passe à la ceinture de sa future, et tandis qu'il boucle et délie la sangle, le Brotaër chante :

J'ai vu dans une prairie une jeune cavale joyeuse,
Qui ne songeait qu'à bien, qui ne songeait qu'à s'ébattre dans le pré,
Qu'à brouter l'herbe verte et qu'à s'abreuver au ruisseau;
Lorsqu'a passé par le chemin un jeune cavalier si beau;
Si beau, si bien fait et si vif! Ses habits brillaient d'or et d'argent.
Et la cavale, en le voyant, est restée immobile d'étonnement.
Et elle s'est approchée doucement, et elle a allongé le cou à la barrière;
Et le cavalier l'a caressée; et il a approché sa tête de la sienne,
Et puis après il l'a baisée et elle en a été bien aise;

Et puis après il l'a bridée, et puis après il l'a sanglée ;
Et puis il s'est élancé sur son dos et il l'a emmenée avec lui.

Après ce chant, le Bazvalan conduit la jeune fille à ses parents, et ajoute :

Maintenant allons, jeune fille, courbez vos deux genoux, et baissez votre front sous les mains de votre père. — Vous pleurez ? — Oh ! regardez votre père et votre pauvre mère !... Eux ils pleurent aussi, mais combien leurs larmes sont plus amères que les vôtres !... Ils vont se séparer de la fille qu'ils ont bercée et fait danser dans leurs bras ! Qui ne sentirait son cœur se briser à la vue d'une pareille douleur ?

Et pourtant il faut que ces pleurs tarissent ! — Père tendre, la fille est là, regarde ! à genoux, les bras tendus !... Pauvre mère, avance tes mains !... Une prière et une bénédiction pour l'enfant qui va partir !

Le père et la mère. — Oui ! oui ! oui !

La jeune fille se jette dans les bras de ses parents, qui l'embrassent en pleurant.

Le Bazvalan. Assez, maintenant. Vous avez obéi aux commandements de Dieu. Jeune fille, embrasse tes parents, et relève-toi forte, car tu appartiens désormais à un homme !

Et avant d'achever, je demanderai aux chefs de famille ici présents un congé pour les frères et les sœurs des mariés, afin qu'ils puissent danser aussi à la noce. Je pris les parrains et les marraines qui se sont engagés sur les fonds du baptême pour ces deux jeunes gens, d'approuver leur union et d'assister à leur mariage. J'invite enfin tous ceux qui sont ici présents. (*Il se découvre.*) Quant à ceux qui sont morts et qui nous étaient unis par le sang, je ne les inviterai pas, car leurs noms prononcés feraient souffrir trop de cœurs ! mais que chacun se découvre comme moi, et demande pour eux le salut de l'Église et le repos de leur âme. *De profundis*, etc.

Tous les assistants murmurent à demi-voix cette hymne que le Bazvalan répète tout haut ; puis la fiancée, portant autour du bras autant de galons d'argent qu'elle doit recevoir de mille francs en dot, part pour l'église avec toute la famille.

§ IV. — Repas de noces. — Chant des mariés. — Première nuit. — Usages. — Croyances.

Dès que les cérémonies dont nous venons de rendre compte sont terminées, les fiancés se rendent à la mairie, puis à l'église. Vient enfin le repas de noce auquel assistent, quelquefois, six ou huit cents convives.

Les nouveaux époux gardent seuls pendant le repas une attitude sérieuse. Tous deux semblent jeter un long regard sur la vie qu'ils laissent en arrière, et contempler, face à face, les devoirs nouveaux qu'ils viennent de s'imposer. Cette pensée mélancolique, qui perce dans tous leurs mouvements, s'exprime bientôt par des chants; le jeune homme répète, le premier, *la complainte du marié.*

CHANSON DU MARIÉ.

« Dimanche matin, je me suis levé, après avoir déjeuné, et j'allai dans mon jardin pour me promener.

« Mais un petit oiseau chantait sur un buisson fleuri... Hélas! il avait deux ailes, et moi, je n'étais plus agile comme au premier âge; hélas! je ne pus le prendre... Mon pauvre cœur se mit à soupirer!

« Et un vieillard me dit : bonjour, jeune homme pourquoi soupirez-vous? Avez-vous maladie de cœur ou tourment d'esprit?

« — Ce n'est pas maladie de cœur ni tourment d'esprit qui me fait soupirer; mais je regrette, hélas! ma jeunesse qui m'abandonne.

« — La jeunesse est la plus belle fleur qui soit au monde, le temps la coupe comme la faux du moissonneur... Mais la tienne brille encore sur sa tige, la tienne n'est point près de tomber.

« — O vieillard! rends-moi ma jeunesse et ses plaisirs, et je te payerai à boire.

« — O jeune homme ! jeune homme, si tu es un garçon d'esprit, rends-moi ma jeunesse, et je te payerai du vin.

« Autrefois, quand j'étais jeune homme, nul soucis ne me tenait au cœur, et j'avais dans ma bourse de l'argent pour moi et mes amis.

« — Autrefois quand j'étais jeune homme, on me trouvait le plus beau danseur du pays, je conduisais la danse sur la petite pointe du pied.

« Maintenant, je suis marié, maintenant embarras et chagrins !... Adieu ma jeunesse, la danse et tous mes plaisirs. »

Ce chant mélancolique ramène la gravité sur tous les fronts. Un long silence se fait, pendant lequel chaque homme repasse dans sa mémoire les insoucieuses années de sa vie de garçon, alors qu'il faisait aux jeunes filles de belles baguettes de pardon à l'écorce artistement découpée; que, joyeux, il pouvait dépenser au cabaret son dernier écu sans crainte de trouver au retour des pleurs d'enfants et des reproches de femme. Puis les souvenirs des prix à la lutte; des *jabadäos* aux airs neuves, des promenades aux foires, et des petits pains blancs de Penzé ! Au lieu de tout cela, maintenant, le travail de quinze heures, le pain noir, l'habit de toile, la misère enfin !... non celle qui tue, mais cette misère cauteleuse qui vous suce le sang le plus pur et joue avec votre existence comme avec une proie. A ses pensées, les têtes se courbent, les regards s'assombrissent, et il s'élève au fond des âmes un commun désespoir qui les abat.

C'est alors que la mariée chante à son tour sa complainte.

CHANSON DE LA MARIÉE.

« Autrefois, dans ma jeunesse, j'avais un cœur si ardent !... Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais !

« J'avais un cœur si ardent !... Ni pour or, ni pour argent,

je n'aurais donné mon pauvre cœur!... Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Hélas! je l'ai donné pour rien, hélas! je l'ai placé dans un lieu où il n'y a plus ni joies ni plaisirs... Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Peines et fatigues m'attendent : trois berceaux au coin du feu; fille et garçon dans chacun d'eux!... Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Trois autres au milieu de la maison... Fille et garçon y sont ensemble!... Adieu mes compagnes, adieu pour jamais!

« Allez, courez aux fêtes et aux pardons, jeunes filles; mais, moi, je ne le puis plus... Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Moi, vous voyez, il faut que je reste ici; je ne suis plus qu'une servante, jeunes filles, car je suis mariée!... Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais! »

Rien ne saurait rendre l'effet que produit ce chant si simple. Ici ce n'est plus seulement, comme pour la chanson du marié, une triste préoccupation qui s'empare des esprits; les cœurs des femmes touchés dans leurs points les plus sensibles, éclatent en larmes et en sanglots. Cette vie de servage et d'abnégation, peinte si poétiquement par la jeune épouse, c'est leur vie à elles! Libres comme l'oiseau des bois tant qu'elles n'ont point passé à leur doigt l'anneau d'argent, entourées de tendres séductions, de cajoleuses paroles jusqu'au mariage, il faut qu'elles s'accoutument subitement au dédain, à l'obéissance muette. Le tendre tutoiement, employé encore la veille, cesse lui-même le lendemain des noces, pour faire place à une forme plus impérieuse, comme si le mariage était chose trop grave pour rien garder des caressantes habitudes de l'amour; les époux semblent laisser le soir, au pied du lit nuptial, tous les rêves suaves, toutes les chastes tendresses, pour retrouver à leur place, le lendemain, les lourds devoirs, l'indifférence et les ennuis.

Le repas fini, on danse jusqu'à la nuit. Alors la jeune épouse et son mari sont solennellement placés dans le lit clos. Le *Veni Creator* est chanté en chœur par les assistants; tout le monde se retire, sauf les deux veilleurs, qui demeurent dans la chambre nuptiale. En certains cantons, ces veilleurs sont le garçon et la fille d'honneur. Ils doivent tenir une lumière entre leurs doigts, et ne se retirer que lorsque la flamme est descendue jusqu'à leurs mains. A Scaër, les veilleurs sont chargés de donner au marié, pendant toute la nuit, des noisettes qu'il doit casser. Mais tous ces usages tombent en désuétude. Il en est de même de celui qui faisait consacrer à la Vierge les trois premières nuits du mariage. En Cornouaille, ainsi qu'ailleurs, les croyances se sont attiédies, et les mœurs, comme ces pièces de monnaie auxquelles la circulation a ôté leur empreinte originelle, ont perdu leur caractère primitif.

La nature du *Kernéwote* est vive, mélangée d'élans de joie et de rapides mélancolies. C'est en même temps l'Arabe conteur et l'Italien ami du chant. Il se montre en outre, comme ce dernier, avide de représentations extérieures et de symboles. Il associe tout ce qui l'environne à sa joie ou à sa douleur. S'il meurt quelqu'un dans sa maison, les ruches d'abeilles sont enveloppées de banderoles noires en signe de deuil; si au contraire un mariage a lieu, s'il naît un garçon, si la moisson est plus belle que de coutume, une étoffe rouge les entoure comme marque de réjouissance. L'absence de ces formalités ferait fuir les abeilles, car ce serait les exclure de la famille qu'elles ont adoptée et qu'elles enrichissent; ce serait les traiter comme des amis auxquels on ne fait part ni de ses peines, ni de son bonheur. Par suite de la même idée, la veille de Noël, les bestiaux sont soumis au jeûne rigoureux que s'imposent leurs maîtres. Cette nuit, qui précède l'anniversaire

du Christ, est solennelle et respectée. Pendant sa durée, si on en croit le *Kernéwote*, tous les animaux sont plongés dans un profond sommeil, sauf l'homme qui attend son Messie, et le crapaud, symbole immonde de l'esprit du mal.

Les Grecs avaient attaché à chaque objet quelque divinité protectrice ; l'habitant de la Cornouaille a aussi un saint qui veille sur chaque action de sa vie. Les faits les plus vulgaires sont placés sous un céleste patronage. Saint Herbot, par exemple, fait lever le beurre ; saint Ives fait fermenter la pâte. Un *De profundis* et deux liards donnés aux trépassés aident à retrouver les objets perdus. De plus, le pays est couvert de chapelles miraculeuses, où la plupart des infirmités trouvent une guérison certaine. Il y a peu d'années que la fontaine de Languengar, placée sous le patronage de saint Honoré (dont les reliques y avaient été trempées), avait la propriété de donner du lait aux jeunes mères qui buvaient de ses eaux. Un incrédule osa en porter à ses lèvres par dérision, aussitôt ses seins se gonflèrent comme ceux d'une femme, et ce ne fut qu'à force de prières et de mortifications qu'il put mettre un terme à cette étrange punition.

De douces et gracieuses superstitions se mêlent à ces bizarres croyances. Au festin des Rois, par exemple, lorsque le gâteau est rompu, la part des absents est mise de côté avec soin : si elle reste intacte, aucun danger ne menace celui auquel elle était destinée ; si, au contraire, elle ne peut se conserver, malheur ! car quelque funeste nouvelle de mort ou de maladie arrivera bientôt. Lorsqu'un premier-né est conduit à l'église pour être baptisé, la mère lui attache au cou un morceau de pain noir, signe de l'humble position qui l'attend dans le monde. — Les mauvais esprits verront que ce n'est pas un heureux, dit

la femme *kernéwote*, et ils ne lui jetteront pas un mauvais sort !

J'entrai un jour dans une chapelle de la paroisse des *Deux-Meurtres* (Daoulas.) Une jeune femme était agenouillée devant une statue de Marie et semblait prier avec ferveur. Tout à coup je la vis se lever, tenant à la à la main un de ces petit bonnets de soie semés de paillettes et bordés de dentelles d'argent, en usage dans nos campagnes pour les nouveau-nés ; elle alla le déposer sur la tête de l'enfant Jésus que la Vierge tenait entre ses bras, et sortit en pleurant.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je au paysan qui m'accompagnait.

— C'est une mère qui a perdu son fils, me dit-il, et qui vient de donner, en cadeau, son bonnet de baptême à l'enfant Jésus pour faire à son pauvre défunt un camarade dans le ciel.

C'est aussi une opinion généralement répandue que deux corbeaux président à chaque maison. Tous deux sont liés à l'existence des chefs de la famille, et si la mort menace l'un de ces chefs, vous voyez l'oiseau sinistre perché sur le toit et jetant son appel lugubre. Il y restera jusqu'au moment où le cadavre placé dans sa bierre aura dépassé la porte; alors on le verra s'envoler pour ne plus revenir, car c'était le génie attaché à la destinée de celui qui vient de trépasser.

Tous les ans, des luttes se célèbrent en Cornouaille à l'époque de certains *pardons*. On annonce alors dans les communes des environs que tel jour et dans tel endroit des luttes auront lieu. *Que ceux qui entendent, écoutent cette annonce*, dit le crieur chargé de faire connaître le programme de la fête, *et qu'ils la redisent aux sourds. Tous les lutteurs sont appelés. L'arbre portera ses fruits*

comme le pommier ses pommes[1]. *Faites passer dans vos manches l'eau des bonnes fontaines*[2].

Au jour convenu, on voit donc arriver la foule dans le village qui a été désigné. Les sons du *bigniou*, le bruit des danses, le chant des buveurs, annoncent de loin la fête. Une aire neuve ou le cimetière sert habituellement d'arène pour le combat. La foule se presse dans l'endroit convenu avec de grands cris. On reconnaît les lutteurs à leur costume particulier. Ils sont simplement vêtus d'un pantalon et d'une chemise de grosse toile qui leur serrent le corps de manière à ne laisser aucune prise. Leurs longs cheveux sont liés sur le sommet de la tête par une torsade de paille. Ils s'avancent entourés de leurs partisans et de leurs familles; ils se mesurent d'avance, fièrement, d'un regard sauvage, et leurs noms volent dans la foule attentive. Bientôt un roulement de tambour se fait entendre : c'est le signal. Les vieillards se réunissent pour choisir les juges du camp. Ces fonctions sont confiées à des lutteurs célèbres, imbus des bonnes traditions, mais que l'âge ou les infirmités éloignent de l'arène. Une fois les juges choisis, l'arbre pyramidal, chargé des gages du combat, est porté comme un drapeau jusqu'au lieu de la lutte. La foule y afflue, et quatre huissiers nommés par les juges sont chargés de la maintenir. Trois d'entre eux sont armés de fouets; le quatrième d'une poêle à frire, qu'il porte majestueusement, au grand amusement de l'assemblée. Au signal donné par les juges du camp, un grand cri de *liss! liss!* (place! place!) se fait entendre. Aussitôt les trois fouets se déploient, et font reculer les spectateurs, afin

(1) Allusion à l'arbre auquel sont attachés les prix.

(2) Les bas Bretons pensent que les eaux de certaines fontaines ont la propriété de donner plus de vigueur aux membres. Ils font couler ces eaux dans leurs manches et le long de leur poitrine pour se rendre invincibles à la lutte.

qu'un espace suffisant soit laissé aux combattants. L'homme à la poêle à frire régularise les contours du cercle qui se forme, en menaçant de son noir instrument les genoux mal aligné. Enfin, lorsque l'arêne est libre et que chacun a trouvé sa place, un lutteur entre en lice; il prend un des prix, qu'il enlève à bout de bras si c'est un mouton ou un veau, qu'il charge sur ses épaules si c'est une génisse; puis il se met à faire le tour du cercle en cherchant un antagoniste. S'il achève trois fois ce tour sans que son défi muet ait été accepté, le prix lui appartient; mais s'il se trouve un adversaire qui lui crie : *Chom sahué* (reste debout!), il s'arrête, car le défi a été relevé et le combat va commencer.

Le nouveau lutteur entre alors dans l'arêne; il touche à l'épaule son adversaire, lui frappe trois fois dans la main, et fait trois signes de croix; puis se tournant vers lui :

— N'emploies-tu ni sortilége ni magie? lui demande-t-il.

— Je n'emploie ni sortilége, ni magie.

— Es-tu sans haine contre moi?

— Je suis sans haine contre toi.

— Allons alors!

— Allons!

— Je suis de Saint-Cadou.

— Moi, je suis de Fouësnant.

Après avoir prononcé ces mots, ils se déchaussent, se frottent les mains de poussière, pour les avoir moins glissantes; ils s'approchent l'un de l'autre, se saisissent lentement, en formant de leurs bras une écharpe qui passe de l'épaule droite à l'aiselle opposée de leur adversaire; puis se plient sur leurs reins, poussent un léger cri, et la lutte commence.

Nous ne donnerons pas ici une description de ces combats longs et parfois dangereux, dans lesquels l'adresse est opposée à l'adresse, la force à la force, la ruse à la ruse. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que parmi les bons coups qu'enseigne l'art de la lutte, il en est surtout trois qui jouissent d'une grande célébrité et sont réputés les meilleurs. Ce sont les *toll-scargé*, les *cliquet-roon*, et les *peeg-gourn*. Le *toll-scargé* est un coup par lequel, après avoir enlevé son adversaire sur une seule jambe, le lutteur lui balaye l'autre jambe d'un coup de pied; le *cliquet-roon* ou tourniquet complet, est le coup dans lequel le lutteur, restant immobile, fait tourner autour de lui son adversaire, et le jette à terre par la rapidité de ce mouvement rotatoire; le *peeg-gourn* est le croc en jambe perfectionné.

D'après les règles de la lutte bretonne, il ne suffit pas de renverser son adversaire pour avoir vaincu, il faut que celui-ci tombe sur le dos. Cette manière de tomber est ce que l'on appelle, en langage de palestre, *ar lam*. Lorsque le lutteur tombe autrement, le coup qu'il a reçu n'est qu'un *costin*, et ne compte pas.

Les bas Bretons ont mêlé leurs croyances superstitieuses aux luttes, comme à toutes les circonstances de leur vie. Ils ont foi en certaines herbes magiques, qu'il faut cueillir le premier samedi du mois, à minuit, dans des carrefours hantés. C'est ce qu'ils appellent le *louzou*. Ils pensent que ceux qui sont munis de ce talisman doivent être invincibles dans la lutte; mais c'est, disent-ils, au risque de la damnation de leur âme, car le *louzou* est toujours un présent du démon.

L'hospitalité des montagnards est renommée. Lorsque vous entrez chez eux, ils ne manquent jamais de vous offrir du cidre dans le *pichet* commun; refuser de boire,

serait leur faire une insulte qu'ils ne vous pardonneraient pas. Quant à leur ignorance, elle est profonde, et s'étend même jusqu'à la culture des terres, qu'ils sont loin d'entendre aussi bien que les autres habitants de la basse Bretagne. Ils ne semaient guère, il y a encore une dizaine d'années, que de l'orge et du sarrazin. Depuis peu, les pommes de terre sont cultivées chez eux, mais en assez petite quantité, et le blé noir est resté la base de leur nourriture. Aussi, lorsque cette récolte, très-chanceuse de sa nature, vient à leur manquer, la disette est horrible. Ils quittent alors leur pays et se répandent dans les fécondes plaines du Léonais, terres bénies que ne frappe jamais la colère de Dieu. Il y eut, en 1816, une émigration de ce genre de la moitié des populations de l'Arhès. On les voyait descendre par centaines le long des montagnes, puis déborder dans nos campagnes et nos villes ; hommes, femmes, enfants, tous pâles de faim, et chantant d'une voix lugubre les complaintes de la Cornouaille. Cette irruption d'hommes à besaces et à chapelets fut quelque chose d'impossible à peindre ; c'était à faire dresser les cheveux de terreur et à mouiller les yeux de pitié. A voir ces bandes déguenillées et chantantes couvrir toutes les routes, le bâton de voyage à la main, priant et demandant l'aumône, on eût dit quelque tribu dispersée par la conquête, et cherchant, en un coin du monde, une place au soleil. La résignation de ces malheureux était sublime. Pas une plainte ne fut proférée, pas un vol ne fut commis. Souvent une douzaine d'hommes mourant de faim et le *pen-bas* à la main, passaient devant une maison isolée, que gardait une vieille ou un enfant, s'avançaient timidement sur le seuil, demandant *un morceau de pain pour l'amour de Dieu*. S'ils essuyaient un refus, ils continuaient leur route sans

murmures, sans menaces ! Et pourtant, les refus étaient fréquents, surtout dans les villes. A cette époque les partis politiques étaient encore en présence, tout préoccupés de leur lutte de la veille ; on se battait en duel pour des œillets rouges ou des violettes portés à la boutonnière ; on intriguait pour des invitations de bal, on colportait mystérieusement les chansons en faveur de l'empereur, et tant de sérieux débats laissaient bien peu de place dans les cœurs pour une vulgaire pitié. Puis ces bandes d'émigrants étaient devenues horribles à voir. Toutes les misères, toutes les infirmités, toutes les horreurs sociales semblaient avoir pris jour pour se montrer à la face du soleil ; on eût dit que la pauvreté, qui se cache habituellement avec tant de soin, avait subitement perdu sa honte et voulait s'étaler dans toute sa laideur. La compassion avait, en outre, cédé à la peur, quand on avait vu les bandes de mendiants se grossir chaque jour. Elles traversaient incessament les villes, les bourgs, les hameaux, disputant aux chiens sans maître les immondices jetées devant les portes. Parfois un enfant ou une femme, plus faible que le reste de la troupe, venait tomber près de quelque seuil, et la bande passait, emportée par la faim, en continuant sa lamentable complainte. Dans les campagnes encore ces malheureux trouvaient quelques secours. Quoique peu ami du *Kernéwote* des montagnes, le Léonard des basses terres n'osait repousser l'*hôte de Dieu;* et il le recevait à son foyer ; mais dans les villes, les habitants avaient fermé leurs portes, et, tranquilles, ils regardaient de leurs fenêtres ces bandes misérables marchant à la faim comme des soldats à l'ennemi. L'habitude de voir souffrir avait formé un cal sur tous les cœurs.

Je me rappelle avoir vu, à cette époque, une jeune

Cornouaillaise, avec deux tout petits enfants, dont l'un avait la rougeole, assise sous le balcon d'une maison où l'on donnait un bal. La foule parée passait près d'elle sans la remarquer; mais un domestique l'aperçut enfin et vint lui dire de se retirer, parce qu'elle embarrassait le passage et que les cris de ses enfants gênaient les invités. La malheureuse essaya de se lever, mais inutilement : elle n'avait pas mangé depuis deux jours !

— Qu'a donc cette *chouanne ?* demanda le propriétaire qui venait de paraître au balcon.

— Elle est malade, monsieur.

— Qu'elle aille à l'hôpital...

— On a refusé de la recevoir.

— Ah !... qu'elle reste alors, dit l'homme établi, avec un ton d'humanité tout à fait touchant... Mais qu'elle fasse taire son enfant, il miaule comme un chat égaré...

Un éclat de rire s'éleva à ces mots parmi les domestiques rassemblés, et le monsieur du balcon ferma la fenêtre, fier d'avoir égayé les laquais... Peu après, l'enfant mourait aux bras de la mendiante.

Mon père arriva et fit emporter cette malheureuse femme, qui serrait encore sur sa poitrine le cadavre rouge et gonflé de son fils. Comme elle franchissait notre porte, la musique ud bal jouait, vis-à-vis, la première contredanse : mon père se détourna vers moi :

— Rappelle-toi bien ceci, me dit-il ; cette femme... et ce bal !... Cela, mon fils, s'appelle la vie humaine.

CHAPITRE III.

LE PAYS DE TRÉGUIER[1].

§ I. — Aspect du pays de Tréguier. — Grève de Saint-Michel. — Saint-Efflam. — Perroz. — Bréhat. — Beauport.

Dix heures venaient de sonner à l'église éloignée de Plestin, et je parcourais la route ombreuse, me dirigeant vers la côte. L'air était pur et chaud : une légère rafale de mer, traversant les blés noirs en fleurs, venait secouer sur la route sa fraîche senteur de miel; les oiseaux chantaient au ciel, et les trompes d'écorce des pâtres jetaient à l'horizon leurs notes plaintivement prolongées.

Je m'avançais joyeux, tout entier à cette scène agreste, respirant à pleine poitrine et ouvrant tous mes pores au bien être dans lequel je plongeais; fort, sain et léger, comme si une main mystérieuse eût soulevé ce jour-là, pour moi, le poids de la vie.

Un paysan passait.

— *Vad è beva hirio* (il fait bon vivre aujourd'hui), me dit-il en souriant et portant la main à son chapeau, avec une négligence amicale.

(1) Sous le titre de *Pays de Tréguier* nous comprenons non-seulement l'ancien évêché de ce nom, mais encore celui de Saint-Brieuc et une petite partie de celui de Dol. Le pays de Tréguier dont nous nous occupons dans cet article répond au département actuel des *Côtes-du-Nord*.

Cette expression poétique me frappa : c'était pour moi toute une révélation. Elle m'apprenait que j'avais quitté la Cornouaille et que j'étais au pays de Tréguier.

Et, en effet, tout m'avertissait que j'avais changé de contrée : l'air moins brumeux, la campagne plus douce à l'œil ; mélancolique encore, mais non sauvage. Ce n'était plus le vent farouche qui sort des baies du Finistère et bondit à travers les montagnes Noires ; l'atmosphère était ici plus clémente. Les vertes vallées s'étendaient au loin, diaprées de violettes blanches et de primevères jaunes, appelées *fleurs de lait* par les enfants du pays ; partout couraient des haies d'aubépines et de troënes, toutes brodées par les églantiers et les chèvrefeuilles. On n'apercevait plus, des deux côtés du chemin, les tristes forêts d'ajoncs et de genêts ; mais sur les côteaux, des villages qui nageaient dans les feuillées ; des champs de pommes de terre aux fleurs lilas, ondulant sous la brise, et, de loin en loin, quelques grandes bruyères pourprées, d'où s'élevaient les mugissements des taureaux et les aboiements d'un chien de berger.

A chaque instant, pour compléter par un contraste le charme de cette nature arcadienne, je voyais s'élever quelque ruine couronnée de lierre et de giroflée sauvage : temples païens, tours féodales, saints monastères, symboles de tous les siècles et de toutes les croyances ! comme si le temps, en emportant pêle-mêle, dans un coin de sa tunique, les monuments du passé, eût laissé tomber là ces débris et les eût perdus dans l'herbe des vallées.

Depuis déjà huit jours je parcourais les *Côtes-du-Nord*, et j'avais toujours marché au milieu des souvenirs d'un autre âge. Le pays s'était déroulé devant moi comme un immense médailler, conservant une empreinte de chaque siècle.

J'avais parcouru les voies romaines à demi effacées sous un macadamisage communal; je m'étais reposé au pied des *menhirs* gaulois, surmontés de la croix chrétienne; j'avais vu le vieux château de *Kertaouarn*, avec ses meurtrières encore béantes, sa basse-fosse humide que traverse l'immense poutre garnie d'anneaux à laquelle le seigneur rivait ses prisonniers; j'avais écouté à la porte de fer du double souterrain le mugissement sourd du vent sous les voûtes, et mon guide m'avait dit que c'étaient les âmes de faux monnayeurs qui revenaient travailler à la tombée du jour; j'avais dormi à *Beaumanoir*, et les enfants m'y avaient raconté l'histoire de Fontenelle le Ligueur, qui éventrait, disaient-ils, les jeunes filles pour chauffer ses pieds dans leur sang. A *Carrec*, on m'avait montré le puits mystérieux où un duc de Bretagne avait caché le berceau d'or de son fils. J'étais entré au château de *la Roche*, et j'avais cherché la place où le seigneur de Rhé trouva le bon connétable du Guesclin, *dépeçant un verrat et faisant portions pour les voisins;* la veille enfin, je m'étais longtemps arrêté devant cette étrange construction d'un âge inconnu qui s'élève sur la *Terre des Pleurs* (lan-leff), couronnée de son if immense. Or maintenant j'allais revoir l'Océan, la grève de Saint-Michel et Beauport, cette chartreuse de Bretagne, où notre Lamenais voulut ouvrir un refuge aux cœurs devenus malades à l'air du monde et qui avaient besoin du silence et de la prière. . .

Déjà la plaine de Saint-Michel s'étendait devant moi. Le soleil dardait alors d'aplomb sur cette grande solitude, tandis qu'une rafale piquante venait de la mer. Ce mélange de chaleur dévorante et de fraîcheur produisait je ne sais quelle sensation agaçante impossible à décrire. Le ciel était sans nuées, et d'un bleu si limpide, qu'on eût

dit une tente de soie ; nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le grouillement confus des grèves, au sein desquelles bourdonne un monde d'insectes invisibles. Mon cheval, comme tous ceux de sa race, s'était ranimé à l'air salin du rivage ; il tournait sa tête vers les flots, les narines ouvertes, et humait la brise marine. Je lui abandonnai la bride, et il s'élança de toute sa vitesse à travers l'espace ; ses pieds, en frappant le sable humide, ne produisait aucun bruit, et son galop était si doux, que je ne sentais aucun de ses mouvements. Avec une nuit sombre, la lune à ma droite, et le grondement de la mer à ma gauche, j'aurais pu, sans avoir la tête trop allemande, me croire emporté, comme Léonore, sur quelque coursier fantastique à travers des espaces inconnus ; mais l'hallucination était impossible en plein jour et sous un ciel aussi joyeux. Je dus me contenter de la réalité.

Mon guide (un de ces pâles et poétiques jeunes gens qui *poursuivent leurs études* dans les séminaires des Côtes-du-Nord) me fit voir la *grande roche bleue* (ROC'H-IR-GLAZ), près de laquelle débarquèrent saint Efflam et ses compagnons, à cette époque miraculeuse où les auges de pierre servaient de vaisseaux aux solitaires d'Hybernie pour traverser les eaux, et venir prêcher le catholicisme aux idolâtres de l'Armorique. Le jeune séminariste me raconta comment saint Efflam, qui avait épousé une princesse plus belle que le jour, la quitta pour répandre la foi en Bretagne, et débarqua dans cet endroit, où il trouva son cousin Arthur prêt à attaquer un horrible dragon qui suait du feu, et dont les regards frappaient les hommes ainsi qu'une lance. « Le chevalier et le dragon combattirent tout un jour sans pouvoir se vaincre. Vers la nuit, Arthur vint s'asseoir vers le bord de la forêt, car il était lassé et il avait bien soif ; mais aucune eau ne

bruissait alentour, sinon la grande mer, qui grondait tout affolée contre le *ir glaz!* Saint Efflam se mit alors en prières, et ayant frappé la terre de son bâton, il en jaillit aussitôt une source à laquelle Arthur but à longs traits. Le saint passa le reste de la nuit en oraison, et quand le jour fut venu, comme le chevalier reprenait sa bonne épée :

— « Chômez pour aujourd'hui, beau cousin, dit Efflam, et laissez dague au fourreau, car la parole de Dieu est plus forte que le fer émoulu.

« Cela dit, il s'avança vers le dragon, auquel il ordonna, au nom du Christ vivant, de sortir de sa tanière et de se précipiter dans la mer, ce que fit le monstre avec de sourds et terribles meuglements qui faisait trésaillir Arthur dans sa cotte de fer. » En mémoire duquel miracle, ajouta mon guide, se voit encore aujourd'hui la fontaine que le saint fit sortir de terre, et la chapelle de *Toul-Efflam*, que vous avez aperçue à l'entrée de la grève sur cette colline boisée.

J'avais contemplé le jeune *kloäreck* pendant ce récit ; il était resté grave, pieux et sans embarras ; on voyait qu'il ne craignait pas plus le doute dans l'esprit de son auditeur, qu'il ne pouvait l'éprouver lui-même. Ce qu'il me racontait là était sûr, disait-il, car *il l'avait lu dans un livre imprimé et composé par un prêtre*[1].

Cependant la mer, qui montait toujours, faisait voir de plus près sa longue dentelle d'écume ; je commençais à craindre qu'elle ne nous entourât. J'avais entendu raconter, dans mon enfance, des histoires de voyageurs surpris par les flots de la grève de Saint-Michel, et sentant la mort leur monter, pouce à pouce, de la cheville jusqu'à

(1) La *Vie des Saints de Bretagne*, par dom Lobineau.

la gorge. Je témoignai mes craintes à mon compagnon.

— Il n'y a pas de danger, me dit-il en étendant la main vers le milieu de la grève : *la croix nous voit!*

Et en effet une croix de granit s'élevait là, et les flots commençaient à peine à l'effleurer à sa base. J'appris qu'aussi longtemps que cette croix apparaissait, la fuite était encore facile, et que l'espoir ne mourait qu'au moment où son sommet s'était englouti sous les vagues : idée vraiment chrétienne que d'avoir fait ainsi du signe de la rédemption le symbole de la vie, comme pour avertir le voyageur, par une image matérielle et immuable, qu'où la croix a disparu, Dieu est absent, et que l'homme reste livré à sa propre faiblesse.

En traversant la grève, j'aperçus successivement les trois chapelles de *Toul-Efflam*, de *Saint-Michel* et de *Lancarré*. A l'extrémité de la plaine, je trouvai quelques maisons presque ensevelies et une chapelle demi-croulée. C'est le bourg de *Saint-Michel*, pauvre Herculanum maritime que mine lentement le flot, et sur lequel chaque année, la mer étend plus avant son linceuil de sable. Les deux tiers de la commune ont déjà été rongés par la vague. Pour maintenir ses divisions territoriales, l'administration vole, de temps en temps, aux communes voisines un lambeau de territoire dont elle fait l'aumône à Saint-Michel ; mais invariable dans sa poursuite, la mer continue à manger, chaque année, sa part de champs et de maisons, de sorte que, dans cette singulière partie jouée entre l'Océan et un préfet, les enjeux semblent devoir rester toujours les mêmes, jusqu'à la ruine de l'un des joueurs.

Mais la *lieue de grève* ne m'avait point donné un aspect d'Océan. Dans ce désert de sable je n'avais vu que de l'eau et non la mer. Celle-ci m'apparut à *Perroz* et

à *Bréhat*. Ce fut là que je pus juger du caractère particulier des côtes de *Tréguier*.

Je me rappelais encore les sombres baies des *Trépassés* et *d'Audierne*, les passes de *l'île de Sein* et des *Glénans*; je m'attendais à retrouver quelque chose de semblable; je fus complétement trompé. Au lieu des longs récifs de la côte de Cornouaille, autour desquels hurle la vague, et qui élèvent dans la brume leurs squelettes jaunâtres, je trouvai un rivage fertile et habité. D'immenses rochers de granit rose, bizarrement taillés par les tempêtes, s'avançaient de loin en loin comme des sphinx égyptiens accroupis dans l'écume de la mer. Au fond de chaque havre apparaissaient des villages à maisonnettes rouges, avec leurs clochers pointus et ardoisés. Parfois, derrière un coteau, je voyais briller au soleil le drapeau tricolore d'une batterie garde-côte, le paratonnerre d'une poudrière, ou l'aile d'un moulin à vent. Partout se révélait la présence de l'homme et de la société. C'était encore de la campagne, mais la solitude avait disparu. Les flots eux-mêmes, comme s'ils eussent éprouvé cette influence contagieuse de la civilisation, semblaient se briser plus mollement contre les grèves. A vue de terre, s'élevaient gracieusement des îles tapissées d'herbes marines en fleurs, au milieu desquelles je voyais courir les lapins noirs, et où j'entendais le cri des perroquets de mer qui « viennent des extrémités du monde pour déposer leurs nids dans ces asiles. « Sur quelques récifs se dressaient des balises noires et blanches, à moitié arrachées par les flots, et, au milieu de ce panorama magique, les voiles latines des barques de pêcheurs glissaient sur l'onde berceuse, les sloops caboteurs doublaient les pointes éloignées, et une frégate balancée sur ses ancres, à l'ombre d'une des îles, roulait lan-

guissamment à la lame, tandis que les mouettes, les goëlands et les mauves effarées tourbillonnaient autour de sa mâture et de ses épars aériens.

Ce fut en quittant cette grève, où murmuraient tant d'harmonies confuses, où scintillaient tant de teintes nuancées, que Beauport m'apparut.

J'avais alors sous les yeux, dans un seul paysage et comme en résumé, tout le pays de Tréguier : un monastère devant moi ; à droite, des manoirs aux girouettes rouillées ; au gauche, quelques ruines féodales ; tout autour, une campagne tranquille ; et au loin, la mer !... Il y avait dans ce tableau un calme rustique et je ne sais quelle poésie facile. C'était un paysage tel qu'il en faut à une méditation de jeune abbé causant tout bas avec Dieu, au paisible gentilhomme livrant sa vie au courant des joies vulgaires, au pâtre lançant sa voix dans les bruyères. Et puis tout respirait autour de moi un bon air de féodalité, non celle du quinzième siècle, brutale encore et la dague au poing, mais cette gentilhommerie bénigne et campagnarde du dix-huitième siècle, qui ne se faisait guère sentir que par l'aumône et par quelques innocentes vanités ; véritable aristocratie d'opéra-comique, avec ses fêtes de village, ses rosières dégourdies et ses paysans rusés. C'est qu'en effet le pays de Tréguier a conservé cette physionomie nobiliaire effacée partout ailleurs. Il semble que là où le temps a laissé le plus de ruines du moyen âge, où les souvenirs guerriers sont le plus nombreux, la féodalité ait passé plus vite, usé rapidement par son action violente sur les populations. C'est dans le Finistère et dans le Morbihan qu'il faut chercher encore les rudes gentilshommes restés fidèles aux traditions de leurs familles, et qui, retirés dans leurs aires, jettent à la mer les fanfares de leurs cors de chasse et les balles de

leurs mousquets ; au pays de Tréguier, la race de cette dure noblesse avait disparu dès avant la révolution, pour faire place à l'aristocratie de l'étole où à celle des parlements, puissances polies et savantes qui, dans les derniers siècles, s'armèrent de l'intelligence, comme la noblesse primitive s'était armée de l'épée.

J'avais traversé le réfectoire de Beauport, transformé maintenant en avenue de peupliers ; je m'arrêtai au milieu de son église presque détruite, et qui n'avait plus pour toit que le ciel. Le pied posé sur une pierre tombale où se lisaient encore les noms d'*Alain d'Avaugour, comte de Penthièvre, de Tréguier et de Guëllo*, fondateur de l'abbaye en 1269, je contemplais avec ravissement le coup d'œil qui s'offrait à moi.

Le jour commençait à tomber : à l'horizon, Bréhat, entouré de ses mille rochers et de ses deux cents voiles, flottait entre la brume et l'Océan, s'emblable à une île de nuages ; les cloches des chapelles et des paroisses tintaient l'*Angélus*, les conques des bergers se répondaient du haut des collines, les merles sifflaient dans les sureaux, l'alouette descendait des cieux avec son cri joyeux !... Et ces mille bruits du soir se confondaient dans une inexprimable harmonie ! Je nageais dans un air tout embaumé d'une douce odeur de lait et de fleurs ! Le soleil couchant jaillissait en rayons pourprés à travers les dentelures du cloître ; le vent soupirait dans les ruines, et, au loin, sur la route, un vieux prêtre s'en allait péniblement son bréviaire à la main.

La nuit descendit bientôt ; mon guide m'avertit qu'il était temps de partir, et nous nous dirigeâmes vers Paimpol.

Alors les chants du jeune paysan s'élevèrent dans la nuit, selon l'usage de Bretagne, *pour empêcher l'ap-*

proche des mauvais esprits, et le *kloärek* chanta un des *sônes* trégorrois avec lesquels ma nourrice m'avait autrefois endormi.

§ II. — Villes du pays de Tréguier. — Saint-Brieuc. — Châteaulaudrin. — Inondation en 1773. — Pouvoir des prêtres. — Caractère du Trégorrois. — Histoire de Moustache.

Les villes des *Côtes-du-Nord* ne sont pas moins pittoresques que les campagnes. Outre *Tréguier*, si coquettement posé, les pieds dans la mer et la tête sous l'ombrage de sa colline, on peut citer *Paimpol*, joyeux petit port tout parfumé d'une odeur marine, et qui laisse voir une flamme de navire au-dessus de chacune de ses cheminées; *Lannion*, *Lamballe*, *Quintin*, aux rues dépavées, où chaque femme file sur le deuil en chantant; *Guingamp*, riante bourgade où se répètent les plus beaux *sônes* du pays; *Belle-Isle*, jaune et terreux, accroupi comme un mendiant au bord du chemin; *Jugon*, ce gracieux village de Suisse, jeté entre deux fentes de montagne; enfin *Dinan*, avec son corset d'antiques murailles, si crevassé de maisonnettes riantes, si brodé de jardins fleuris, que l'on dirait une jeune fille essayant une vieille armure par dessus sa robe de bal.

Deux villes seulement restent en dehors de cet aspect général: ce sont *Saint-Brieuc* et *Châteaulaudrin.*

Saint-Brieuc est une vieille cité replâtrée qui a fait nouvelle peau. Dès l'entrée, on respire la préfecture; on se trouve nez à nez avec la civilisation, symbolisée par une prison et une caserne neuves. L'étrangeté, le désordre, la hardiesse charmante des constructions gothiques ont fait place à une espèce de régularité contournée qui sent le traitement orthopédique. On voit qu'un architecte-

voyer a passé par là, coudoyant les vieilles rues tortueuses pour les redresser, crépissant et rebadigeonnant les anciens édifices. On a même bâti quelques lignes de hautes murailles qui sont percées de rectangles vitrés, et que l'on appelle des façades ; ce sont les *beaux* quartiers de la ville. Il y a, en outre, deux promenades bien taillées au ciseau, avec une statue de tuffeau à chaque bout, et qui s'appelle, je présume, cours *Louis-Philippe* ou cours d'*Orléans*. Du reste, tous les habitants vous diront que depuis trente ans la ville s'est considérablement *embellie*. Pour peu que les progrès de notre civilisation ne s'arrêtent pas, avant deux siècles, Saint-Brieuc sera régulier comme un Alexandrin et formera le plus pittoresque damier de moellons que l'on puisse concevoir.

Quant à *Châteaulaudrin*, c'est tout autre chose.

Lorsque vous voyagerez par la diligence de Bretagne, à la seconde poste, après Saint-Brieuc, ouvrez la portière et regardez autour de vous.

Ce sera la nuit. Vous vous trouverez au milieu d'une sorte de longue place bordée de grandes maisons sombres ; toutes les fenêtres seront closes par de larges volets ; pas une lumière, pas un murmure de voix ! En regardant aux seuils, vous verrez que l'herbe les tapisse ; nul bruit de pas ne retentira dans les rues abandonnées.

Mais au bout de la place, derrière vous, il y aura une grande église tout illuminée ; vous sentirez un air frais et humide vous frapper le visage, et au-dessus de votre tête vous entendrez un sourd clapotement mêlé au bruissement d'une chute d'eau.

Cette ville morte, c'est Châteaulaudrin ; ce murmure étrange est le bruit de l'étang qui la domine et la menace sans cesse. Elle est là comme Naples sous son volcan, avec la mort pour oreiller.

Il y a soixante ans (c'était le 13 août 1773, nombre doublement fatal !), la plus grande maison de cette place était magnifiquement éclairée ; les rires et les sons des instruments sortaient par bouffées des fenêtres entr'ouvertes ; il y avait bal. A la porte, une jeune fille, en robe de mousseline et en mules de satin rose, avait ses deux mains dans les mains d'un jeune homme dont le bras était passé à la bride d'un cheval, et qui, revêtu de ses habits de voyage, se disposait à partir. Tous deux déploraient cette séparation de quelques heures, au moment d'une fête ; mais l'ordre de M. l'ingénieur en chef était précis ; il y avait une longue course à faire par les difficiles chemins de Saint-Cled ; aucun retard n'était possible.

Quand il eut embrassé sa fiancée, le jeune homme monta à cheval et disparut au galop, comme s'il eût voulu étouffer sa colère dans le mouvement et la secousse. Il avait alors dix-sept ans, et ce soir même il devait danser un menuet avec la jeune fille en mules roses !

Lorsqu'il eut gravi le coteau qui domine la ville, il arrêta son cheval et pencha l'oreille en arrière, espérant saisir quelques notes de la musique du bal ; mais il n'entendit que le rugissement de l'étang, dont la chute d'eau s'était accrue par les débordements du *Ruisseau-des-Pleurs* (Le *Leff*.) Il soupira et repartit.

L'orage commençait à mugir. Les éclairs et la foudre sillonnaient les ténèbres. Bientôt la pluie tomba par torrents ; la terre trembla. Le voyageur était alors à trois lieues de Châteaulaudrin, et pourtant il crut entendre de ce côté comme un mugissement profond et indicible. Dans ce moment, il comparait sa situation à celle de ses amis qui étaient au bal, et il enviait leur bonheur.

Or, ceux qui étaient au bal étaient tous morts, car l'étang avait crevé, et la ville était submergée.

Le jeune homme, averti le lendemain, accourut de toute la vitesse de son cheval. En arrivant, il n'aperçut plus de Châteaulaudrin que les cheminées ; il y avait trois pieds d'eau par-dessus les halles. Il essaya vainement de parvenir jusqu'à la place ; la vallée entière était un fleuve immense dont le courant emportait pêle-mêle les toitures brisées, les berceaux d'enfants et les cadavres de femmes encore parées. Ce ne fut que le second jour qu'il put pénétrer jusqu'à la demeure de la jeune fille. Il la trouva noyée, tenant la main de son danseur. Une rose qu'il lui avait donnée pour le bal était encore à sa ceinture.

Ce jeune homme était mon père, alors conducteur des travaux publics, au service des états de Bretagne.

C'est depuis ce jour que cette ville est restée muette et close comme une tortue dans sa coquille. Une lampe brûle toute la nuit dans l'église en l'honneur des morts. Ceux qui savent cette histoire sont forcés d'y penser chaque fois qu'ils passent entre ces maisons silencieuses et noires, devant la grande rosace du chœur illuminé, et sous l'étang qui gronde ; car tout conserve l'empreinte du grand désastre : la ville a gardé le deuil.

Nous avons parlé de la physionomie particulière à chacune des villes des Côtes-du-Nord ; mais à travers ces nuances, toutes conservent encore un air commun de famille ; toutes ont gardé les usages anciens, à bien peu de changements près. Là ont survécu les quatre repas classiques et les estomacs capables de les digérer ; les jeux de boule, l'été, sous les charmilles ; en hiver, la partie de piquet à deux sous. Là, les soirées finissent encore à neuf heures, on se marie à pied, et l'on danse à la voix ! Bonne et facile vie qui court doucement dans l'ornière de la tradition comme le *waggon* sur les *rails* de fer, sans changements, sans secousses, mollement

bercée entre les petits triomphes d'arrondissement, les offices du dimanche, les parties de *vert*, et les intimes jouissances du foyer ! Tandis qu'ailleurs une seule pensée infiltrée au milieu des masses les jette dans une turbulente agitation, là tout est calme et résigné. A qui veut étudier le serf, le seigneur et le prêtre du moyen-âge, les grèves du Finistère ; mais c'est au *pays de Tréguier* qu'il faut venir chercher les traces de l'époque qui sert de transition entre l'aristocratie armée et la souveraineté du peuple ; toutes ces nuances de grande et de petite noblesse, de haute et de petite bourgeoisie, de maîtrise et de compagnonnage, fondues ailleurs dans l'unique partage de la richesse et de la pauvreté. La révolution a vainement passé sur les Côtes-du-Nord, rognant les têtes pour les niveler ; sa noblesse bénigne, chaussée d'un petit orgueil cantonal qui ne la rehaussait que de quelques pouces, n'était pas à hauteur de guillotine. C'est dans cette contrée que l'on pourrait retrouver encore la graine de ces gentilshommes ne parlant que breton, et qui se rendaient aux tenues d'états de Rennes, en habit de paysan, en sabots et l'épée au côté.

Du reste, maintenant comme autrefois, l'aristocratie de naissance y est subordonnée à l'aristocratie de l'étole ; car là, comme dans tout le reste de notre pieuse Armorique, le respect accordé au prêtre participe de l'adoration. La tonsure est une couronne qui donne droit à de royaux hommages. Tout autre caractère s'efface devant la consécration qui a appelé un homme à *charge d'âmes*. Le jeune paysan qui revient à la ferme de son père le front rasé et blême, portant à la main son missel latin, y apparaît comme un être au-dessus de l'humanité. Les cris de la nature se taisent en sa présence pour faire place à une craintive vénération. Son père découvre, devant

lui, sa tête blanche, et l'appelle *monsieur le prêtre*. Il s'assied seul à la table préparée par sa mère et où brille un luxe inusité; ses frères et ses sœurs le servent debout sans partager son repas. Mais ces honneurs, il faut qu'il les achète! Ne croyez pas qu'il retrouve au foyer natal rien de ce qui pourrait lui rappeler son enfance, ni le bruit monotone du rouet, ni les chants de la fileuse, ni les agaceries de ses jeunes sœurs. A son aspect, la vie de famille a cessé; la maison est devenue un sanctuaire. Triste et froid en apparence, il faut qu'il reçoive avec calme les marques de respect dont on l'entoure, qu'il refoule dans son cœur les souvenirs, dans ses yeux les larmes; il faut qu'il songe que ses mains sont jointes maintenant par une prière éternelle et ne peuvent plus s'étendre vers les embrassements; que toutes les affections ont dû tomber de son âme le même jour que ses longs cheveux de jeune homme sont tombés de sa tête tonsurée, et que les bras de sa mère elle-même se sont fermés pour lui, comme pour un enfant mort. Lorsqu'il quittera la famille qu'il est venu visiter, la même gêne cérémonieuse présidera aux adieux; et si, le cœur plein, il veut tendre les bras vers ces parents qu'il abandonne, nulle main ne s'avancera pour saisir la sienne et il verra les fronts s'abaisser comme pour recevoir une bénédiction!

Voilà une des causes de l'immense autorité du prêtre dans nos campagnes. Cet isolement royal, dans lequel il se tient, est un prestige qui agit sur tous. Sa puissance est d'autant plus incontestable, qu'elle est enveloppée d'une mystérieuse supériorité.

Le caractère de la population trégorroise est d'ailleurs paisible, aimable, soumis; une poétique douceur de cloître y domine, et c'est à peine si quelque chose de la

fruste empreinte des vieux Celtes y est resté. Non que le ressort manque à ces hommes; peut-être y a-t-il au contraire en eux une élasticité particulière qui les rend plus impressionnables que tenaces. Leurs âmes, faciles et désarticulées, se plient à toutes les situations sans trop de souffrance; c'est un ressort de montre susceptible de s'étendre, mais auquel suffisent trois lignes d'espace. Véritable Allemand de la basse Bretagne, le Trégorrois est satisfait tant qu'il a place nette entre son cœur et son cerveau, et qu'il peut renvoyer librement la pensée de l'un à l'autre. Cette sociabilité tient beaucoup à ce que les aspérités primitives de son caractère armoricain ont été longtemps laminées entre un clergé poli et une noblesse parlementaire. Quoi qu'il en soit, elle a porté son fruit et a préparé le pays à suivre le mouvement général de la France. Aussi y sent-on partout une sorte de prédisposition à la fusion du vieux siècle avec le nouveau. C'est une contrée que l'épidémie de la civilisation va prendre au premier jour; les symptômes s'en annoncent par avance. Sans que l'on puisse dire précisément que les croyances y soient ébranlées, quelques esprits s'y laissent déjà aller à une liberté de camaraderie envers les choses saintes. Ils n'en sont point arrivés à l'examen ni à la raillerie; mais ils osent déjà faire les plaisants avec la religion. Dieu est bien toujours leur bon ami, mais ce n'est plus un seigneur redouté; ils prennent avec lui les familiarités que se permettrait un vieux serviteur avec son maître. Je crois que beaucoup de ces tièdes catholiques mangeraient le vendredi une omelette au lard, sans avoir trop peur d'être foudroyés. C'est surtout chez les maîtres d'école, les douaniers et les gardes-champêtres, que se remarque cette légère tendance philosophique. Quoique bien profondément perdus dans

les derniers tours de la bobine sociale, ces fonctionnaires villageois ont senti l'influence de la *loi athée*, à travers tous les rangs supérieurs. S'ils se confessent toujours et font leurs pâques, c'est autant par procédés pour monsieur le curé que par vives croyances. Ils n'en sont pas encore arrivés à comprendre l'*Almanach de France*, à s'abonner au *Journal des Connaissances utiles*; mais dans cent ans il se pourrait bien qu'ils lussent l'un et l'autre. En attendant, les Voltaire du canton se permettent quelques innocentes plaisanteries sur les saints les moins famés du calendrier, et même parfois quelques contes à demi rabelaisiens qui frisent étrangement l'irrévérence. Je n'oublierai jamais avoir entendu dans un cabaret de village, près de *Pontrieux*, une histoire de ce genre, qui m'étonna par sa plaisante hardiesse. Je sortais alors du Léonais, où j'avais écouté la ballade du *Drap mortuaire* et plusieurs autres traditions également empreintes d'une sombre dévotion; je fus singulièrement surpris du contraste que présentait, avec ces dernières, le récit que j'entendais. Comme il peut donner une juste idée du degré d'émancipation religieuse auquel est arrivé le pays de Tréguier, je le reproduirai ici tel que je l'écrivis sous la dictée du narrateur, qui n'était autre que le maître d'école du village.

HISTOIRE DE MOUSTACHE.

Il y avait autrefois au bourg de *Corlay* un garçon qui s'appelait Moustache, et qui, tout jeune, était resté orphelin. Il avait été recueilli chez son oncle, et il avait grandi là, séparé des enfants de la maison, car on ne l'aimait guère. Il faisait pauvre chère, et quand les autres mangeaient du *far* de blé noir, le plus souvent, lui, il les re-

gardait par la fenêtre, sans en avoir sa part. Malgré cela, c'était un garçon insoucieux, chantant toujours devant la vie comme une allouette devant son nid, aimant déjà les jeunes filles et le *vin de feu*. Cependant il lui tomba un soir dans l'esprit d'aller chercher fortune loin du pays. Il ne dit rien à personne ; mais quand le jour fut venu, il prit un bissac plein de pain, un bâton, un chapelet, et il partit. Tant qu'il vit le bourg, ses larmes coulaient comme de la pluie ; mais quand il ne vit plus rien que la route devant lui, il commença à chanter.

Il marcha ainsi la moitié du jour, et quand il se sentit fatigué, il s'assit au pied d'une croix, et se mit à manger. Mais voilà que tout à coup trois voyageurs parurent devant lui, et le premier lui dit :

— Bonjour, mon maître : nous sommes de pauvres gens de Dieu ; nous avons bien faim, donnez-nous quelque chose au nom de Jésus-Christ.

— Un chrétien ne peut rien refuser à ce nom-là, dit Moustache ; prenez, voilà tout ce que j'ai.

Mais dès qu'il eut parlé ainsi, les trois mendiants devinrent étincelants de lumière ; leurs guenilles se changèrent en beaux vêtements brodés d'or, et l'un d'eux dit à Moustache :

— Merci, brave garçon. Je suis Jésus-Christ, et ceux-ci sont saint Pierre et saint Paul, mes bons serviteurs. Fais trois désirs ; ils seront accomplis sur-le-champ.

— Demande une place dans le paradis, dit saint Pierre tout bas.

Mais Moustache ne l'écoutait pas.

— Fils de Dieu, dit-il à Jésus-Christ en ôtant son bonnet, puisque c'est un effet de votre bonté de me donner trois choses, je demande une belle femme qui soit à

moi, un jeu de cartes qui gagne toujours, et un sac où je puisse enfermer le diable.

— Tu auras tes trois souhaits, dit Jésus-Christ; maintenant, va en paix.

Aussitôt les voyageurs disparurent. Moustache reprit son bissac, son *pen-bas*, et continua sa route.

Bientôt il aperçut un beau manoir avec un colombier et un grand bois autour. Il alla frapper à la porte pour demander si l'on n'avait pas besoin de ses services : une vieille femme vint lui ouvrir, et cria en le voyant :

— Jésus ! mon joli garçon, que venez-vous faire ici ? Voulez-vous aussi, par hasard, épouser la jeune princesse ? Hélas ! croyez-moi, il faut se garder de cueillir les aubépines dans les haies, car il y a toujours dessous des ronces qui déchirent.

Mais Moustache ne comprenait pas ce que la vieille voulait dire. Alors elle lui apprit que le manoir était *hanté*, et que le prince qui l'habitait avait promis en mariage, à celui qui chasserait les démons, sa fille, qui était belle comme les étoiles, et qui s'appelait *Haie d'épines* (*Gars spern*). Dès que Moustache eut entendu cette histoire, il dit qu'il voulait tenter l'aventure. Alors la vieille le conduisit dans une grande chambre du château toute tapissée de rouge. Dans cette chambre il y avait un grand lit, et sous ce lit étaient rangées les chaussures de tous ceux qui avaient péri pour délivrer le manoir. Il y avait là de riches bottines de gentilshommes, des souliers ferrés de bourgeois, et des sabots de manants.

— Demain, vos galoches seront à côté, jeune homme, dit la vieille.

Moustache se prit à rire. Il ne s'effraya de rien et attendit la nuit.

Quand la nuit fut venue, il se coucha dans le lit.

Mais vers minuit un grand bruit se fit entendre, et il tomba par la cheminée une longue file de diables qui se tenaient par la main. Ils se mirent aussitôt à courir par la chambre. L'un d'eux porta une table au milieu, un autre plaça dessus des chandelles qu'il alluma rien qu'en les touchant du bout de sa queue; puis il vinrent tous autour du lit de Moustache, et ils crièrent ensemble :

— Allons, lève-toi, chrétien, et viens jouer ton âme contre chacun de nous.

Moustache se leva sans rien dire. Il chercha dans son bissac, y trouva les cartes que Jésus-Christ lui avait promises et commença à jouer avec les démons. Il gagna la première partie; alors il prit par les cornes le diable qui avait perdu, et le fourra dans son sac. Un autre diable vint, et il eut le même sort; puis un troisième, puis tous, les uns après les autres. Quand Moustache les eut, bien ficelés dans son sac, il se recoucha et attendit le jour. Dès que le coq chanta et que les jeunes filles virent assez clair pour trouver les œillets de leur *justin*, la vieille vint frapper à la porte de la chambre rouge pour savoir si l'étranger vivait encore.

— Je vis, dit Moustache; allez chercher tous les forgerons du pays et faites-les venir, car j'ai de l'ouvrage pour eux.

Cela fut fait comme il l'avait demandé.

Quand tous les *tape-fers* furent arrivés, Moustache posa son sac sur une enclume et leur dit :

— Maintenant, mes garçons, frappez là-dessus comme des aveugles, et ne vous étonnez pas du bruit qui en sortira.

Les forgerons se mirent donc à frapper; mais les diables moulus criaient et demandaient grâce. Moustache arrêta enfin les marteaux. Il entra en conversation avec les

prisonniers, et, après avoir fait avec eux un pacte pour qu'ils ne revinssent plus sur la terre tourmenter les chrétiens, il ouvrit le sac et les laissa aller. Le manoir ayant été ainsi délivré, Moustache épousa la jeune princesse.

Mais le bonheur dans ce monde est comme l'herbe en fleurs des prairies ; c'est quand il est le plus vert et le plus odorant que la Providence le fauche. Au bout d'un an passé dans la jouissance de tout, Moustache mourut.

Cependant une fois mort, il ne se déconcerta pas. Il se trouvait en face de deux chemins. L'un avait l'air difficile et plein d'épines ; l'autre était une route royale et il y passait autant de monde que s'il y eût eu quelque foire aux environs. Moustache, qui aimait ses aises et la société, prit la grande route. Il arriva tout droit à la porte de l'enfer. Il frappa :

— Pan ! pan !

— Qui est là ? demanda Belzébut.

— C'est moi, dit le trépassé, moi, Moustache ! ouvrez.

— Au large ! cria le diable nous ne voulons pas de toi ; tu es trop malin pour nous, mon garçon.

Moustache, qui avait tiré son bonnet brun, en homme poli, le remit tranquillement, tourna le dos, et revint sur ses pas pour prendre le chemin plein d'épines. Il arriva à la porte du paradis. Il frappa encore :

— Pan ! pan !

Saint Pierre mit la tête au guichet.

— C'est toi, Moustache ? dit-il ; que viens-tu chercher ici ?

— Je viens chercher ma place, dit Moustache.

— Il n'y a pas de place pour toi en paradis, répondit saint Pierre ; tu as refusé d'en demander une quand Jé-

sus-Christ te proposa de faire trois vœux; va chercher ailleurs.

Et saint Pierre ferma son guichet.

Voilà le pauvre Moustache bien sot cette fois, car on ne voulait de lui ni parmi les diables ni parmi les anges. Il se grattait la tête comme un séminariste à qui on fait une question difficile; mais heureusement que c'était un garçon qui aurait vendu la vierge sans se damner. Il pensa qu'il fallait être plus fin que le portier du ciel. Il prit donc son bonnet brun à deux mains, et il le jeta par-dessus la porte dans le paradis; puis il frappa encore. Saint Pierre lui demanda ce qu'il voulait.

— Ouvre-moi, dit Moustache, pour aller chercher mon bonnet que j'ai jeté là-bas dans un mouvement de colère.

— Un homme sage ne se sépare jamais de son bonnet, répondit saint Pierre; tu n'entreras pas.

— Alors, dit Moustache, il restera dans le paradis pour me garder une place jusqu'au jour de la résurrection; et après le jugement tu seras obligé de me recevoir parmi les bienheureux.

Saint Pierre fut frappé de ce qu'il disait, et il ouvrit la porte.

— Viens donc le chercher, et repars tout de suite, dit-il.

Mais une fois entré, Moustache se mit à courir dans le paradis comme un cheval qu'on met au vert.

— Saint-Pierre, s'écria-t-il, un homme sage ne se sépare jamais de son bonnet; c'est toi qui l'as dit, je ne quitterai plus le mien.

Et il s'assit comme un tailleur sur son bonnet brun.

Quand ils le virent, les saints se mirent à rire, et la sainte Vierge dit qu'on le laissât où il était.

Et depuis ce temps, Moustache est dans le paradis, attendant le jugement dernier, assis sur son bonnet.

On voit qu'il y a dans le dénoûment de l'histoire de Moustache quelque chose de singulièrement hardi. Cette manière d'escamoter le paradis et de faire passer une âme à la porte du ciel, comme un mouton de fraude aux barrières de l'octroi, est plus plaisante qu'orthodoxe, et le saint Pierre de l'histoire bretonne ne le cède guère en bonhomie à celui de Béranger. Sans doute tous les récits de nos paysans ne sont pas aussi irrévérencieux pour les choses saintes; mais à part cette nuance philosophique un peu vive, l'histoire de Moustache résume admirablement le conte gai de la littérature armoricaine. Aucun autre modèle n'en donnerait une idée plus exacte. La fable peut varier, les personnages changer de nom; mais toujours vous trouverez le joyeux garçon, fringant et avisé, qui va par les chemins, cherchant aventure, et qui finit par épouser une princesse, après avoir joué quelque mauvais tour au diable. Car le diable est la victime obligée, c'est l'Orgon du fabliau bas-breton ; dans le genre plaisant comme dans le genre terrible, sa figure est celle qui domine. Le diable est chez nous, de toute éternité, le personnage effrayant ou le personnage risible, comme le mari en France! C'est même une assez curieuse étude que celle de cette vieille haine qui prend tour à tour la forme de la malédiction ou de la raillerie, mais qui toujours exprime une même horreur pour le *symbole du mal*. Lorsque les sociétés civilisées sont arrivées à ne se moquer que de l'inusité des formes, de l'extérieur, de tout ce qui se désigne sous le nom de *ridicules*, il est curieux de voir un peuple encore assez naïf pour trouver le mal risible, par cela seul qu'il est le mal, et

pour sentir que le ridicule véritable n'est autre chose que le *méchant*, de même que le *beau* n'est autre chose que le *bon*. Pour pouvoir ainsi rire du diable, il faut être capable de sentir Dieu.

§ III. — Superstitions. — Fêtes. — Pélérinages. — Poésie du langage.

Le cachet d'une nature transitoire et demi-francisée est si profondément empreint dans une partie du Tréguier, que le langage même de ses habitants en porte la trace. C'est un breton d'abord pur, puis qui va toujours s'altérant jusqu'à Saint-Brieuc, où il se fond en un patois qui rappelle singulièrement le français de Montaigne. Le costume aussi y est moins varié, moins original, que dans le Léonais et la Cornouaille. On a pu voir, dans ce que nous avons dit, que la foi elle-même y était affaiblie, les superstitions seules, ces premières et dernières fleurs que pousse une religion, ont survécu jusqu'à présent à tous les changements. Elles sont en grande partie les mêmes que dans le reste de la Bretagne, et nous les avons indiquées ailleurs. Cependant il en est quelques-unes particulières aux Trégorrois : tel est l'usage religieux suivi par eux lorsqu'ils recherchent le corps d'un noyé. Dans ce cas, toute la famille s'assemble en deuil ; un pain noir est apporté ; on y fixe un cierge allumé, et on l'abandonne aux vagues. Le doigt de Dieu conduira le pain au lieu même où gît le cadavre du mort, et sa famille, ainsi avertie, pourra l'ensevelir dans une terre sainte. Une autre superstition se rattache à la fontaine de Saint-Michel. Quiconque a eu à souffrir d'un vol n'a qu'à s'y rendre à jeun le lundi, et à jeter dans l'eau des morceaux de pain d'égale grandeur,

en nommant successivement les personnes qu'il soupçonne ; lorsqu'un des morceaux va au fond, le nom qui a été prononcé, en le jetant, est celui du voleur que l'on recherche. Ces deux croyances sont évidemment un vestige du culte pour les éléments qui formaient la base du druidisme. Du reste, les traces de celui-ci sont encore profondément empreintes partout dans notre vieux duché ; il est aisé de voir que le catholicisme, afin de s'établir plus facilement parmi les Celtes, s'est enté sur l'ancienne foi, comme si l'on eût craint, en l'isolant, qu'il ne prît point racine assez sûrement.

Les premiers apôtres de l'Armorique, pour rendre la conversion plus générale, conservèrent, sans doute, une partie des rites populaires, en leur donnant seulement un nouveau patronage et une autre intention. La foule qui ne s'attache qu'aux dehors et se laisse prendre par les sens, changea plus aisément de croyances qu'elle n'eût changé d'habitudes ; on lui baptisa ses idoles pour qu'elle pût continuer à les adorer. Ce fut ainsi que, ne pouvant pas déraciner les *menhirs*, on les fit chrétiens en les surmontant d'une croix ; ainsi que l'on substitua les feux de Saint-Jean à ceux qui s'allumaient en l'honneur du soleil. Mais le peuple alla plus loin : ses passions lui étaient restées ; et, bien que la nouvelle foi, toute de pureté et d'amour, ne leur offrît aucun patronage, il voulut conserver un culte pour elles. La divinisation de ses mauvais penchants est une hypocrisie naturelle à l'homme ; il a besoin d'avoir un complice dans le ciel. Le Celte, avant sa conversion, avait un autel élevé à la haine ; il ne put se résoudre à n'en avoir qu'un seul consacré à la charité. Son vice lui était resté, et il lui fallait le Dieu de son vice. Il songea donc à conserver son culte en changeant seulement de patron. Son esprit

grossier ne voyait, sans doute, dans le Christ et sa famille que des divinités supérieures en puissance à ses anciennes idoles; il pensa qu'il pouvait transporter ses hommages des premiers autels au nouveau, sans rien changer, et qu'il n'y avait, après tout, qu'un culte à déménager. Ce fut ainsi que ce qui appartenait à un dieu barbare fut attribué, par lui, à la mère de Jésus, et que l'on vit s'élever des chapelles sous l'étrange invocation de *Notre-Dame de la Haine!* Et ne pensez pas que le temps ait éclairé les esprits et redressé de semblables erreurs! une chapelle dédiée à *Notre-Dame de la Haine* existe toujours près de Tréguier, et le peuple n'a pas cessé de croire à la puissance des prières qui y sont faites. Parfois encore, vers le soir, on voit des ombres honteuses se glisser furtivement vers ce triste édifice placé au haut d'un coteau sans verdure. Ce sont de jeunes pupilles lassés de la surveillance de leurs tuteurs; des vieillards jaloux de la prospérité d'un voisin; des femmes trop rudement froissées par le despotisme d'un mari, qui viennent là prier pour la mort de l'objet de leur haine. Trois *Ave*, dévotement répétés, amènent irrévocablement cette mort dans l'année. — Superstition bizarre et vraiment celtique; vestige éloquent de cette énergie farouche des vieux adorateurs de Teutatès, qui semblent n'avoir renoncer à l'épée qui venge et tue, qu'à la condition de pouvoir poignarder encore par la prière!

Toutes les fêtes sont célébrées avec une grande piété au pays de Tréguier, mais surtout celle de Noël. Aux approches de cette solennité, des troupes séparées de jeunes filles et de jeunes gens parcourent les campagnes en chantant des noëls au pied des croix de carrefour. C'est au déclin du jour, lorsque l'ombre descend sur les vallées, qu'on entend retentir tout-à-coup ces hymnes religieux chantés par des chœurs invisibles.

Les voix des jeunes garçons s'élèvent les premières :

« Qu'y a-t-il de nouveau sur la terre, pour que tant de monde soit par les routes? Pourquoi le peuple va-t-il par bandes vers les églises, pendant la nuit? Pourquoi, pendant le jour, cette foule qui prie Dieu [1]? »

Les voix des jeunes filles, plus douces, plus fraîches, plus élevées, répondent aussitôt :

« C'est aujourd'hui qu'est né le Messie; c'est aujourd'hui qu'il faut adorer le Sauveur. »

Les jeunes gens reprennent :

« Pourquoi entend-on la nuit et le jour les offices dans les églises? Pourquoi les prêtres disent-ils la messe à minuit? Pourquoi en disent-ils trois? »

Les jeunes filles répondent encore :

« C'est qu'il faut se réjouir, c'est qu'aujourd'hui s'accomplit le mystère de la Nativité. »

Et les deux troupes répètent ensemble :

« Cette nuit renouvelle la trame de la vie; cette nuit refait le fils d'Adam; cette nuit charge nos cœurs de joie et efface les péchés d'Ève; cette nuit nous donne un Sauveur plein de douceur et de charité; chantons, puisque c'est sa fête, chantons de cœur : Noël! Noël! »

Et tandis que ces chants s'éloignent, la nuit tombe et les étoiles se lèvent au ciel. Dans les silences plus longs qui coupent chaque réponse, on entend le bruit monotone des moulins de la coulée, les soupirs du vent dans les oseraies, et, par instants, les chants qui se perdent dans la brume, arrivent encore jusqu'à l'oreille, comme les voix des anges, annonçant que le Sauveur est né : elles murmurent au loin :

(1) Voyez le recueil intitulé : *Nouelio neve ha cantico*, imprimé à Saint-Brieuc, chez Prud'homme. Le noël que nous citons ici est le premier : *Petra so henvoas a neve*, etc.

« Voici le maître céleste qui vient nous donner des leçons. C'est un docteur qui arrive du pays des anges; venez, qu'il vous enseigne comment nuit et jour il faut chercher le chemin du paradis! »

Le pays de Tréguier a un grand nombre de pèlerinages célèbres, parmi lesquels on peut surtout citer celui de *Saint-Mathurin* à Montcontour, et celui de *Notre-Dame de Bon-Secours* à Guingamp. La puissance de saint Mathurin est sans égale aux yeux des Trégorrois. Interrogez-les, ils vous diront sérieusement que si ce saint l'avait voulu, il eût été le bon Dieu. Le jour de sa fête, un concours immense de paysans se dirige vers Montcontour. Ils y conduisent leurs bœufs pour leur faire toucher la relique du saint, enchâssée dans un buste d'argent. Chaque fidèle, avant de se retirer, allume un cierge qu'il dépose dans le sanctuaire; et c'est un bizarre coup d'œil que celui de cette foule d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux, se pressant autour de l'autel, au milieu d'une forêt de bougies étincelantes, tandis que la voix rauque d'un marguillier répète d'intervalles en intervalles : *Allumez les cierges, allumez les cierges!* Cela ressemble moins à une cérémonie religieuse qu'à une adjudication du paradis, faite par commissaire-priseur, à éteinte de bougie.

Quant au pardon de *Notre-Dame de Bon-Secours*, à Guingamp, il offre un aspect tout différent. La principale procession a lieu la nuit. On voit alors les longues files de pèlerins s'avancer au milieu de ténèbres, comme un lugubre cortége de fantômes. Chacun des pénitents tient à la main droite un chapelet, à la gauche un cierge allumé, et tous ces visages pâles, à moitié voilés de leurs longs cheveux, ou de leurs coiffes blanches qui, pendant des deux côtés comme un suaire, passent lentement en psalmodiant une prière latine. Bientôt une voix s'élève au-

dessus des autres : c'est *le conducteur des pèlerins* qui chante le cantique de *madame Marie de Bon-Secours* [1].

« J'ai été pèlerin, dans tous les coins du pays. Je suis allé à Tréguier et à Léon, à Vanneset à Carhaix ; il n'y a aucun lieu dans la basse contrée, aucun lieu consacré à la Vierge, qui soit autant fréquenté par les pèlerins que celui de *madame Marie de Bon-Secours,* à Guingamp, — *madame Marie,* qui est la plus belle étoile du firmament !

« Elle donne la lumière à ceux qui en sont privés ; elle donne à entendre aux sourds, et la course libre à ceux qui sont boiteux ; par elle guérissent les languissants et parlent les muets. A tout affligé elle accorde soulagement.

« Approchez, assistants de toutes les conditions ; voici l'instant de l'année où s'ouvre le *pardon.* Au premier dimanche du mois de juin, ou jamais, sont les indulgences pour les pécheurs.

« Celui qui se confessera et qui communiera pendant cette solennité, gagnera cinq cents jours d'indulgence, du bonheur pour bien plus longtemps, et le plaisir de jouir de la vie après sa pénitence.

« Habitants de Guingamp, et vous tous qui demeurez autour, rien ne vous manque ! — Heureuse est la terre où l'on jouit de Marie ! vous avez le plus beau trésor que puisse fournir notre monde, *madame Marie de Bon-Secours,* mère des pécheurs.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, les trois personnes de la Trinité qui régnera éternellement, qu'ils prennent pitié de mon âme ; je vais finir.

« Puissions-nous avoir la grâce de nous retrouver tous ensemble un jour dans la vallée de Josaphat ! »

A peine le cantique est-il achevé, que les rangs des pélerins se rompent ; des cris de joie, des appels, des rires éclatants succèdent au recueillement de la procession nocturne. La foule des pénitents se rassemble sur la place,

(1) *Cantic en enor d'an itron varia a vouir-sicour Deus guaër a Goengamp. — E. Moutroulez eus a imprimeri Lédan.* Nous ne donnons ici la traduction que d'une partie du cantique, qui n'a pas moins de dix-huit couplets.

où tous doivent coucher pêle-mêle sur la terre nue. Alors la sainte cérémonie en l'honneur de la Vierge immaculée finit, le plus souvent, par une orgie; femmes et garçons se mêlent, se rencontrent, se prennent au bras, s'agacent, se poursuivent à travers les rues obscures ; et le lendemain, quand le jour se lève, bien des jeunes filles égarées rejoigent leurs mères, le front rouge et les yeux honteux, avec un péché de plus à avouer au recteur de la paroisse.

Du reste, quels que soient les inconvénients qui peuvent accompagner ces pélérinages, le paysan trégorrois aime et recherche leur pompe grossière. Il suit en cela son goût pour tout ce qui est spectacle ; car, de même que le *Kernéwote*, il est avide de chants, de danses, de représentations dramatiques et mouvementées ; mais ce goût a chez lui quelque chose de plus artiste que chez l'habitant des montagnes. Ses inclinations poétiques, sans être plus vives, sont plus développées, plus savantes, plus capables de combinaisons ; aussi à ses solennités religieuses a-t-il ajouté des divertissements littéraires. Il a son théâtre et son répertoire de drames nationaux. Tous les ans, à la fête de Lannion, des ouvriers de cette ville jouent une tragédie bretonne. Je me rappelle fort bien y avoir vu une pièce dont la représentation dura trois jours. Après avoir entendu deux actes on sortait pour souper et pour dormir, et le lendemain on revenait écouter la suite. Nous parlerons ailleurs de ces curieux ouvrages qui, dans leur contexture grossière, mais brodée d'or et de perles, participent à la fois de la mélancolie monotone d'Ossian, de la richesse verbeuse d'Homère et de l'énergie de Shakespeare.

L'imagination poétique des Bretons de l'évêché de Tréguier ne se révèle pas seulement par leurs fêtes, ils en ont marqué tout ce qui les entoure ; les noms de lieu, les

habitudes du langage reflètent cette teinte colorée ; il y a sous chaque nom un souvenir, sous chaque expression une figure qui se dessine. Leur langue n'a point été, comme la nôtre, usée et polie dans l'engrenage social ; c'est une monnaie où l'âme frappe son coin avant de la jeter en circulation. Demandez à la petite qui garde ses moutons noirs sur la bruyère le nom de ce bois : — *Le bois des Ossements*[1], vous répondra-t-elle ; — celui de ce ruisseau ? — *La rivière du Meurtre*[2] ; — de cet éeucil ? — *La pierre du Corbeau*. Interrogez-la ensuite sur le nom de son père ; elle vous dira qu'il s'appelle l'*Homme aux grands yeux*[3], et elle ajoutera peut-être, si vous lui avez parlé le breton de sa paroisse et que vous ayez l'air d'être un *pays*, que sa mère était noble, qu'elle s'appelait *Rose des bois*[4], et qu'elle est née à la *petite peuplade*[5] ; qu'elle a eu huit enfants, et qu'elle en *a donné cinq à Dieu ;* que son plus jeune frère *pique les bœufs depuis le mois de paille blanche*, tandis que l'*aîné est allé sur la mer du bon Dieu dans un vaisseau du roi*. Après avoir reçu tous ces détails, partez en donnant une aumône à la petite ; elle portera la main à la bouche, comme pour vous envoyer le baiser chrétien, et elle vous jettera le remercîment vulgaire et touchant : *Bénédiction de Dieu à vous*.

Maintenant comparez, si vous le voulez, votre français limé et géométrique à cette naïveté remuante. Il n'y a que les langues des peuples primitifs pour être vives et figurées. C'est que les peuples primitifs sont des enfants qui parlent pour dire leurs sensations, et que nous, nous sommes de grandes personnes qui savons l'algèbre et la grammaire.

(1) *Koatscorn*.—(2) *Gouët*.—(3) *Lagadec*.—(4) *Roscoët*.—(5) *Ploubian*.

§ IV. — Le Kloärck trégorrois. — Sa vie. — Comment il devient poëte.

Qui ne connaît maintenant le Paris du moyen âge et son vieux quartier des écoles, si souvent, si dramatiquement décrit par nos chroniqueurs modernes? Qui n'a revu, dans leurs tableaux, ces rues fétides de l'Université, jonchées de paille et parcourues par les étudiants armés de rapières et d'estocs volants, par les professeurs montés sur leurs mules, par les bohêmes et les mauvais-garçons, cachés sous leurs capes de serge brune? Depuis ce vif retour vers les souvenirs de l'antique monarchie, qui ne s'est figuré, au moins une fois, vivre à cet âge d'élan, pauvre clerc accoudé sur son étroite fenêtre, derrière le châssis de toile écrue qui lui servait de vitrage, sérieusement occupé d'étudier Aristote ou la pragmatique sanction? — Et qui n'a alors comparé avec dédain la mesquine agitation d'une existence d'étudiant de nos jours à cette vie aventureuse des clercs d'autrefois? Eh bien, ce type d'écolier du moyen âge, le temps ne l'a point entièrement détruit partout. Il existe encore dans nos évêchés de la basse Bretagne, à Vannes, à Quimper, à Tréguier, à Saint-Brieuc, partout où les colléges et les séminaires attirent les jeunes paysans destinés à recevoir les ordres, et qui, dans la langue du pays, sont désignés sous le nom général de *kloäreck*[1].

Le *kloäreck* ne commence ordinairement ses études qu'à seize ou dix-huit ans. C'est le plus souvent dans toute la force d'une robuste jeunesse qu'il vient s'asseoir sur les bancs de l'école, à côté d'enfants de huit ans, se soumettant à tous les dégoûts, à toutes les railleries qu'entraînent ces instructions tardives. Son costume ne reçoit

(1) Le *kloäreck* trégorrois ne reproduit le type que de la partie studieuse des anciens écoliers de Paris; c'est au pays de Vannes que l'on trouve le véritable bazochien, turbulent, buveur, et toujours la main au bâton.

aucun changement; mais sa longue chevelure est livrée au ciseau, et sa tête est à demi rasée, comme pour indiquer le noviciat à la tonsure cléricale. Elle conserve seulement quelques boucles de cheveux qui flottent par derrière sur les épaules, dernier symbole des rêves mondains qui, chez lui, peuvent surnager au milieu des austères pensées de l'avenir ! Sa famille, que l'espoir de faire un prêtre pousse à tous les sacrifices, ne peut cependant subvenir toujours à ses dépenses. Les objets les plus nécessaires, le papier, les plumes, les livres, lui manquent parfois. Dans ce cas, le *kloäreck* devient ingénieux pour suppléer aux ressources qui lui sont refusées. Il obtient les vieux cahiers de ses camarades, et écrit dans les interlignes ; il ramasse, hors des classes, les plumes que le portier a balayées ; il copie à la main les ouvrages classiques, et son manuscrit lui tient lieu de livre. Sa vie matérielle n'est ni moins économique ni moins laborieuse. Réuni à cinq ou six de ses camarades, il loue une mansarde qui lui sert à la fois de salle d'étude, de cuisine et de chambre à coucher. Quelque fois aussi le *kloäreck* trouve un cabaretier ou un loueur de chevaux qui veut bien lui fournir une paillasse et une couverture dans le coin d'un grenier. Il s'engage alors à payer cette faveur par des travaux domestiques : il va prendre l'eau à la fontaine, couper l'herbe au pré, soigner les chevaux à l'écurie. Quelques étudiants favorisés se placent chez un notaire dont ils font les copies, moyénnant une légère gratification mensuelle ; d'autres donnent des leçons de lecture et d'écriture a raison de *dix sous* par mois ; mais le nombre de ces élus est nécessairement fort borné. Quelle que soit d'ailleurs l'industrie qu'exerce le *kloäreck*, elle suffit, tout au plus, à son entretien ; les frais d'instruction et de nourriture restent toujours à la charge de sa famille. Chaque

jour de marché, le père ou la mère se rend à la ville et apporte à l'écolier un pain noir, du beurre, du lard, quelques galettes et des pommes de terre. Ces provisions durent jusqu'au marché suivant, où elles sont renouvelées.

Nous devons dire qu'il est des étudiants plus heureux, et qui, appartenant à de riches parents, mènent une vie plus douce; mais ceux-là ne sont point les clercs bretons que nous cherchons à faire connaître; ceux-là sont des écoliers semblables aux écoliers de tout pays, poussant pleine sève dans la vie, au milieu d'une atmosphère d'aisance et de joie. Ce que nous voulons peindre ici, c'est le *kloäreck* de la foule, sacré prêtre d'avance par l'humiliation, la misère, les rudes études, et commençant à marcher à travers le monde, comme le Christ vers le Calvaire, avec sa couronne d'épines au front et sa croix sur les deux épaules.

En hiver, je l'ai déjà dit, le dortoir que le *kloäreck* habite avec ses compagnons lui sert de cabinet d'étude; mais dès que les premiers bourgeons sont venus aux haies, et que le pinson chante dans les aubépines, il abandonne sa mansarde pour les champs. Il vient s'asseoir entre deux sillons, dont l'un lui sert de table, pour étudier ses leçons et écrire ses devoirs. Heureux, il a retrouvé l'air de sa campagne natale et un souvenir de ses douces fainéantises d'enfant, alors que, vêtu de haillons et les pieds nus, il gardait dans les landes les vaches de son père, en tressant de beaux chapeaux pointus avec les joncs des marais! Qui peut dire l'enchantement que doit éprouver le pauvre écolier de dix-huit ans, quand cette nature si parfumée, si pleine de réminiscences confuses et de bruits endormeurs, bourdonne autour de lui; lorsque entre ses yeux et le triste livre de classe, passe un

oiseau dont il sait le nom, un papillon qu'il a autrefois poursuivi, une abeille qui regagne peut-être les ruches de son père! Quel moyen de continuer, à travers tant de ravissants allèchements, le cours monotome d'une conjugaison latine? Comment entendre la cloche au milieu de ces mille harmonies? Aussi, bien souvent le *kloäreck* succombe; il ramasse dans sa large poche ses cahiers, ses livres, et avec eux tout souci de l'avenir; il bondit à travers les champs, les taillis, les prairies, cherchant les nids dans les feuilles, cueillant les noisettes ou les mûres au milieu des haies vives, et chantant à plein cœur quelque *guerz* appris aux veillées. Parfois la voix lointaine d'une jeune fille qui garde ses moutons lui répond, et le *kloäreck* ravi écoute cette voix *bergère* et prolongée se perdre avec le vent dans les coulées. Malheureusement le jour finit, il faut revenir à la ville, et le lendemain une punition lui fera expier son échappée pastorale. Il faudra se coucher plus tard, se lever plus tôt pour achever le surcroît de travail qui lui sera imposé. Aussi, peu confiant dans sa raison, renoncera-t-il, s'il est sage, à travailler désormais sous le ciel. Malgré les joyeux appels d'un soleil brillant, il restera dans sa chambre délabrée, et s'y livrera tout entier à ses devoirs. De temps en temps seulement, lorsque sa tête et ses doigts seront lassés, il se détournera vers la cage grossière suspendue à la croisée, et causera quelques instants avec son bouvreuil; car le *kloäreck*, trop pauvre pour nourrir un chien, a dû se contenter d'un oiseau qu'il va dénicher lui-même, qu'il nourrit de son pain, et que l'hiver il réchauffe dans sa poitrine, seul foyer dont il puisse disposer. Le bouvreuil le connaît, l'aime et le comprend. Comme lui, c'est un enfant des campagnes qui chante quand viennent la brise d'été et l'odeur des foins coupés.

Ainsi s'écoulent les sept années les plus chaudes et les plus fleuries de l'étudiant. Cependant un changement complet s'est insensiblement opéré en lui. Arraché aux occupations rustiques pour être jeté subitement dans le repos du corps et le travail de l'esprit, il sent tomber, en même temps, le cal formé sur ses mains et celui formé sur son âme. Ses membres se sont engourdis dans l'inaction ; son front basané s'est déteint à l'air des classes ; bientôt tout son corps s'amollit ; le dur enfant de la campagne est devenu semblable à l'homme des villes, élevé sous verrines et que tuerait une gelée blanche. Mais en même temps aussi, par compensation, son intelligence s'est développée ; elle a acquis des forces ; elle s'est assouplie dans l'exercice de la pensée ; son imagination enrichie a pris feu et a commencé à jeter des lueurs sur son cœur, dont il comprend mieux les mouvements dont il analyse les désirs. La vie matérielle a cessé d'être tout à ses yeux ; son corps s'est amoindri, allégé, et son âme paraît à travers. Alors toutes les maladies de l'homme civilisé l'attaquent à la fois ; alors arrivent les douleurs vagues, le vide, ces tristesses sans nom et sans remède qui viennent on ne sait d'où, et font souhaiter la mort, on ne sait pourquoi. Les émotions, les désirs, les rêves trop pressés dans son cœur, y forment abcès tout à coup et font courir la fièvre dans toutes ses fibres. Et quelle possibilité qu'au plus fort de ces dispositions mélancoliques, alors que le sang fermente dans les veines du *kloäreck*, quelle possibilité qu'il échappe au premier amour ? Le moyen, dites-moi, que l'étudiant, en revenant seul chaque soir de sa promenade, passe devant une jeune mère qui fait sauter son enfant sur ses genoux, sans penser qu'il serait doux d'entendre la voix de cet enfant l'appeler son père ? Dans ces

premières années de jeunesse, nous comprenons encore si bien les joies de la famille ! Tout meurtris que nous sommes contre l'indifférence ou la dureté de maîtres hargneux, nous sentons si bien comme il serait doux de vivre, une de nos mains dans celles d'une femme et l'autre sur un berceau d'enfant !

Eh bien, qu'au moment de ce brûlant désir un obstacle invincible vienne s'élever devant notre avenir ; qu'à l'âge où toutes les femmes sont belles à nos yeux, nous venions à penser que nulle femme ne s'appuiera jamais sur notre poitrine !... qui ne comprend tout ce que la certitude de cet isolement éternel remuera en nous d'amertume ?... Oh ! alors, pour peu qu'il y ait quelque fougue dans notre imagination, quelque fluidité dans nos pensées, la plainte s'élancera de notre cœur pleine d'éloquence et de vérité, et nous deviendrons poëtes, comme les mères deviennent chanteuses, pour bercer des douleurs dans leurs chants !

Or, ce que nous venons de dire, c'est l'histoire du *kloäreck*. Il ne faut point chercher ailleurs ses dispositions élégiaques et son aptitude pour la poésie. Ce qui précède explique aussi comment le pays de Tréguier, qui recevait dans ses colléges la jeunesse la plus impressionnable et la moins grossière des campagnes de l'Armorique, a pu devenir la source de presque toute la littérature moderne de la Bretagne, et former l'école trégorroise, si distincte des autres et si remarquable à tous égards.

Cette école reflète la vie du *kloäreck* tout entière ; c'est la confession de ses faiblesses humaines, de ses chagrins de cœur, des oublis de femme qui l'ont torturé ; c'est un éternel mémoire auquel chaque abbé ajoute sa page avant de rompre avec le monde.

Ailleurs, en parlant du prêtre breton, nous avons dit ce que devenaient toutes ces éruptions poétiques ; nous avons peint ces recteurs allant de nuit et pendant la tempête porter les sacrements aux mourants, à travers les marais débordés. Pour qui aura bien compris ce que nous venons de dire des premières années du clerc breton, ce rude dévouement paraîtra sans doute plus explicable. Et que feraient-ils, en effet, ces jeunes gens à cœurs froissés, une fois cousus dans la soutane noire, s'ils ne se livraient avec ferveur et enthousiasme à leur nouvelle mission? Il faut bien que leur énergie, repoussée des affections terrestres, déborde quelque part; il leur faut bien un culte et un amour! Et maintenant que les cultes et les amours du monde leur sont interdits, ils presseront la religion dans leurs bras comme ils eussent pressé une femme, avec délire! Le secret de l'exaltation fanatique de beaucoup de nos prêtres est, sans doute, là.

CHAPITRE IV.

LE PAYS DE VANNES.

§ I. — Aspect du pays. — Carnac. — Tour d'Elven. — Ruines féodales.

Quittons la Bretagne maintenant ; nous allons entrer en Celtie. La féodalité qui nous apparaissait sans cesse dans les pays de Léon, de Cornouaille et de Tréguier, comme le caractère propre de la contrée, nous n'allons plus la voir qu'au second plan ; ce sera la trace d'un passage. Elle va se montrer à nous à côté des signes de la conquête latine, pareille à un brochage semé sur une trame gauloise. Ici les *cromlec'hs*, les *licavens*, les *peulvans*, les *grottes aux fées*, sont semés de toutes parts[1]. il y a même, dans la physionomie que ces monuments

(1) On appelle *cromlec'hs* des cercles druidiques formés de pierres plantées verticalement en terre ; les *lichavens* sont formés de deux pierres verticales, recouvertes d'une troisième en forme de linteau de porte ; les *peulvans* sont, comme les *menhirs*, des pierres verticales fichées en terre ; les *grottes aux fées* sont des carrés longs, formés par des pierres verticales et contiguës sur lesquelles sont placées horizontalement et transversalement des tables de pierre en forme de toit plat : ordinairement une pierre ferme l'une de leurs extrémités.

donnent à la contrée, quelque chose de funèbre, d'aride, de décharné. Dépouillé des forêts qui donnaient du mystère à ses enceintes sacrées, parsemé de pierres druidiques qui blanchissent sur les landes comme des ossements, le pays de Vannes a l'air d'un immense squelette qui, après avoir perdu sa peau et ses chairs, étale encore au jour sa carcasse faussée et ses membres désarticulés. Vous qui aimez les traditions des premiers âges et les débris de l'antiquité, allez voir les *peulvans* de Bieuzy, de Sarzeau, de Quiberon et de Gourin; allez mesurer le *menhir* gigantesque de Loc-Maria-Ker qui s'élève à plus de soixante pieds, et sous lequel des troupeaux se mettent à l'ombre; allez vous assoir sur les *barraws* et les *galgals*[1] de Trehorentec; allez visiter la pierre de Plougoumelin sur laquelle on prêtait serment; allez voir les *grottes aux fées* et les *dolmens*[2] de Quiberon, de Saint-Nols, de Sulniac, d'Elven, de Caro, de Pluherlin, de Ruffiac, de Saint-Jean-Brevelay, de Plaudren; mais hâtez-vous surtout, de peur que les ingénieurs ne vous devancent, et que vous ne trouviez (comme moi à Pleucadeuc) leurs ouvriers mettant la mine sous les monuments druidiques.

Nous voici à Arzon. Voyez-vous cette montagne qui s'élève là bas à l'horizon et qui sert de point de mire aux caboteurs de l'Océan? c'est un *barow*, c'est la tombe de quelque grand commerçant de la Venetie. C'est sur cette plage qu'il venait, pendant sa vie, attendre le retour des flottes qu'il avait envoyées à Parthénope ou à Phocée; il a voulu dormir au bruit de la mer, cette vieille amie

(1) Les *barraws* sont des monticules de pierres mêlées de terres; les *galgals* sont des monceaux de cailloux sans mélange de terre; les *barraws* et les *galgals* sont des tombeaux celtes.

(2) *Dolmen, table de pierre.* Les *dolmens* sont des pierres longues et larges qui sont placées horizontalement sur des pierres verticales.

qui l'a enrichi ; il écoute, dans sa tombe, le bruit monotone de la houle comme une voix d'associé qui lui rend des comptes. Le soir, si vous voyez une forme humaine s'agiter au sommet de ce *tumulus*, c'est son ombre qui vient y guetter une voile à l'horizon, car il attend ses navires qui sont allés chercher l'étain de Thulé, la pourpre de Tyr, et les fers de l'île d'Ilva. Montez vous-même au sommet de ce cap dressé pour couvrir les cendres d'un seul homme, et regardez ; la vue s'étend au loin sans obstacle. Ici, devant vous, l'Océan qui se perd dans le bleu du ciel ! là, au nord, l'archipel de la *petite mer* (Mor-bihan) avec ses îles aussi nombreuses que les jours de l'année. Celle-là où vous voyez un pâtre aux larges braies et aux cheveux flottants, assis sur un *galgal*, c'est l'île de *Galafris* ou des *Chèvres* ; cette autre, couverte de *barow*, s'appelle l'*Ile longue* ; là bas apparait l'*Ile aux Moines* avec son *dolmen*, appelé l'*autel du sacrifice*, et ses *menhirs* qui se penchent comme les mâts d'un vaisseau près de sombrer. Plus loin c'est l'île d'Artz, toute dépouillée de ses forêts de pins, et qui, désolée, dresse sous le ciel ses *cromlec'hs*, ses *dolmens* et ses *peulvans* tachés de mousse marine. Puis, sur la mer, voyez ces barques à voiles rouges qui se perdent entre les mille récits de la baie, qui s'assoupissent à la houle sous le vent de ces îles vertes ! Ce sont, sans doute, des barques venètes qui pêchent pour les banquets de la grande Rome, car les Lucullus d'Italie préfèrent maintenant les huîtres d'Armorique à celles du lac Lurin [1]. Regardez à vos pieds cet homme qui monte la colline ; à son vêtement de lin ne le reconnaissez-vous pas ? c'est un

(1) *Sunt et Armorici qui laudent ostrea Ponti.* (Ausone, epist. XI v. 35.)

Bellec'h ou druide [1] ; cette femme là-bas à la longue coiffe et tout habillée de laine blanche, c'est une *Lëanez* ou prêtresse [2]. Je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes plus en Bretagne, vous êtes au pays des vieux Celtes visités par César.

Et ce n'est point seulement sur les bords de la mer que vous trouverez cet aspect antique ; quittez le rivage et lancez-vous à travers les bruyères : partout et toujours c'est la vieille Gaule, moins ses forêts, que les haches de la conquête et de la civilisation ont fait disparaître. Ici vous rencontrez la lande immense de Lanvaux, hérissée de ses cent vingt pierres druidiques ; là c'est Trehorentec avec ses *barows* innombrables, et que vous entendrez appeler dans le pays le *jardins des tombes* ; c'est Carnac enfin, Carnac, où les antiquaires ont cru voir, tour à tour, un campement de César, un cimetière de venètes, un monument triomphal, les colonnes d'Hercule, un serpent zodiacal, un lieu d'assemblée, et enfin un temple de druides ; Carnac, cette ville des *poulpiquets* [3], comme on l'appelle dans la contrée, cet ouvrage égyptien pour la patience et l'énormité, et qui semble réclamer la fraternité des pyramides et des allées de sphinx qui conduisent au temple du même nom dans la Thébaïde. Mais si vous voulez voir ce lieu étrange dans toute sa fantastique beauté, arrivez-y

(1) On appelait les druides *Bellec'h* du mot gallique *Belh*, lin, parce qu'ils étaient vêtus de toile. On a conservé en Bretagne le nom de *Bellec'h*, aux prêtres catholiques.

Nos paysans sont vêtus de toile, comme les anciens druides.

(2) On appelait les druidesses *Lëonez*, du mot gallique *Gloan* ; par contradiction *Lëan*, qui signifie *blanc*, parce qu'elles étaient vêtues de laine blanche. On appelle maintenant en Bretagne les religieuses *Lëanez*, et beaucoup de celles-ci portent aussi le vêtement de laine blanche.

(3) Noms des gnomes bretons.

comme moi, vers minuit, par une nuit d'hiver claire et froide ; arrivez-y après avoir erré cinq heures dans les bruyères, sans pouvoir retrouver votre route, après vous être arrêté vingt fois, avec un indicible saisissement, pour entendre les hurlements d'une louve affamée ou le cri d'un oiseau de cimetière ; montez sur la colline au moment où une horloge éloignée vous fera entendre ses douze coups fêlés ; et, arrivé au haut, vous vous arrêterez en jetant un cri de surprise et d'épouvante, car le plateau de Carnac sera devant vous !

Sur onze lignes parallèles s'élèvent onze rangées de *peulvans* d'inégales grandeurs. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, on voit les onze lignes se prolonger dans la nuit, et cette armée de fantômes immobiles semble rangée là pour passer la revue de la mort, que l'on s'attend à voir paraître entre les files, armée de sa faux et montée sur son squelette de cheval. Par instant, la clarté stellaire que voile ou que découvre un nuage, baigne ces masses blanches d'ombre ou de lumière, et l'œil trompé croirait les voir exécuter des mouvements mystérieux. Un silence solennel règne au loin ; à peine si le vent vous apporte un écho du clapotement de la mer sur les grèves. Il semble seulement que l'on entende dans la nuit cette voix sourde et indistincte de la terre et du ciel, ce retentissement confus de l'eau qui sourd, de l'air qui passe, de l'insecte qui rampe ; vague rumeur du travail de la nature, à laquelle on ne peut donner de nom, et que l'on prendrait pour l'entretien insaisissable des génies de la terre, du ciel et des eaux.

C'est seulement à l'apparition du jour que tout prestige disparaît et que Carnac se montre dans sa réalité colossale. Alors le saisissement fait place à l'admiration. Les onzes lignes de pierres druidiques se prolongent jusqu'à l'hori-

zon à plus de deux lieues. Il en est qui s'élèvent à vingt pieds, et dont le poids suffirait pour charger un navire; toutes sont formées d'un seul bloc, brutes, et telles qu'on les tira de la carrière. Pour augmenter encore le prodige d'un pareil travail, ces *peulvans* ont été plantés la pointe en bas, de manière à paraître portés sur des pivots; on dirait des pyramides que des géants se sont plu à renverser à la suite d'une orgie.

J'étais depuis deux heures dans la contemplation de cet incompréhensible ouvrage; je parcourais les rues immenses de cette ville sans modèle et sans nom, lorqu'un jeune paysan passa, conduisant une génisse noire, maigre et malade. Je lui souhaitai la bienvenue.

— Que Dieu vous bénisse, monsieur! me répondit-il en tirant son chapeau; car il avait vu que j'étais un compatriote.

— Sais-tu qui a mis là ces pierres? lui demandai-je, en lui montrant les lignes de *menhirs*.

Le paysan se signa.

— Ça, monsieur, dit-il, ce sont les soldats qui poursuivaient saint Corneille, le bon patron de notre paroisse; comme il allait être pris par eux et qu'il était arrêté par la mer, il les changea en pierres ainsi que vous les voyez là.

Je remerciai le pâtre et je passai; je venais de retrouver la trace chrétienne au milieu de mes rêves d'antiquaire; j'avais marché sur le moyen-âge en tournant autour d'une pierre druidique.

Car le moyen-âge aussi a laissé ses traces au pays de Vannes; seulement il s'y est soudé après coup et sur un fond qui ne lui appartient pas. Ce fond, qui existait également dans le reste de la basse Bretagne, y a presque totalement disparu, tandis que le Morbihan le montre

encore de toutes parts. Cependant les ruines gothiques y sont nombreuses. Elles ont même un caractère plus militaire et plus historique que dans le reste de l'Armorique. De tout temps, aux jours des Romains comme aux jours de la vassalité, cette terre du Morbihan a nourri une race dure et batailleuse. Là, les hommes naissent avec la maladie héréditaire que l'on nomme esprit guerrier. Souvent je me suis étonné de ce que les dépeceurs de moyen-âge, qui se sont mis depuis dix ans à fouiller le passé comme un cadavre, n'aient pas songé à y placer la scène de quelqu'un de leurs romans. C'est un pays à parcourir pour les arrangeurs de chroniques, et ils y auraient trouvé de merveilleux cadres pour décalquer Walter Scott. N'avaient-ils pas en effet les sombres châteaux de Plessis et de Rochefort, avec leurs longs souterrains encore béants et garnis de dalles retentissantes? Sucinio, ce Trianon d'une époque farouche, où l'on avait fait des étangs avec la mer ; le château de Josselin, bâti par Clisson ; le vieux chêne de Mi-Voie et le combat des Trente, ce beau duel qui dura dix heures, et où l'on entendit ces étonnantes paroles qui seraient dans toutes les rhétoriques si elles eussent été dites en latin :—*Bois ton sang, Beaumanoir, et tu n'auras plus soif!* la tour d'Elven, si belle quand on regarde les deux cents pieds d'élévation qui restent à ses murailles, quand on entre dans son enceinte qui était une ville entière, et que l'on voit la fenêtre à laquelle s'accouda prisonnier un roi d'Angleterre [1]. Puis la ville de Vannes, elle-même, n'a-t-elle pas ses grands souvenirs? n'y voit-on pas la tour du connétable, dans laquelle se passa le drame terrible dont Voltaire a fait la tragédie d'*Adélaïde du Guesclin?* N'y

(1) Le comte de Richemond, plus tard Henri VII.

montre-t-on-pas encore les halles où Pierre II fut couronné duc ; où, plus tard, des états effrayés et corrompus prononcèrent la clôture définitive de la féodalité, en votant la réunion de la Bretagne à la France? Et si ces faits politiques ne suffisaient pas à nos romanciers, il en était de plus romanesques, de plus intimes. Ils n'avaient qu'à visiter, près de Brech, la fontaine où la levrette de Charles de Blois l'abandonna au moment de la bataille, pour suivre Montfort, présage éloquent qui disait d'avance l'issue du combat ; ils pouvaient dépeindre la curieuse église de Ploërmel, où l'on voit au-dessus du portail le fameux *verrat jouant de la cornemuse*, et au fond du sanctuaire, deux tombeaux des ducs de Bretagne, Jean II et Jean III ; ils avaient à parler du pont de l'île Cado, bâti par le diable, et où l'on voit encore la trace que laissa le pied de saint Cado en glissant sur la pierre ; ils pouvaient explorer, près de la Magdeleine, une corderie de caeoux, et nous faire quelque beau tableau de ces parias d'autrefois, vêtus d'une souquenille que timbrait la croix rouge, et forcés d'écouter l'office sous les cloches ! Je ne dis rien de la forêt de Broceliande [1],

(1) La forêt de Broceliande et de Paimpoul ou de Brécilien se trouve située dans la commune de Concoret, arrondissement de Ploërmel, département du Morbihan ; elle est célèbre dans les romans de la Table ronde. C'est là que l'on rencontre la *fontaine de Baranton*, le *Val sans retour*, la *tombe de Merlin*. On sait que ce magicien se trouve encore dans cette forêt, où il est retenu par les enchantements de Viviane à l'ombre d'un bois d'aubépine. Viviane avait essayé sur Merlin le charme qu'elle avait appris de lui-même, sans croire qu'il pût opérer ; elle se désespéra quand elle vit que celui qu'elle adorait était à jamais perdu pour elle. On assure que messire Gauvain et quelques chevaliers de la Table ronde cherchèrent partout Merlin, mais en vain. Gauvain seul l'entendit dans la forêt de Broceliande, mais ne put le voir. Une vieille chronique, faisant partie d'un contrat de propriété de la forêt de Broceliande, s'exprime ainsi à l'égard de ce lieu :

« En ladite forêt il y a quatre châteaux et un fort grand nombre de beaux « étangs, et des plus belles choses qu'on pourrait autre part trouver. Il y a

de la chapelle de Betlhéem, de la grotte de Saint-Rivalin à l'embouchure de la Sare, et de mille autres mines fécondes aussi faciles à exploiter.

§ II. — Les poulpicans et les fées. — Saint-Bieuzy. — Supertitions.

On devine d'avance que le double cachet celtique et féodal qui marque au front si profondément le pays de Vannes se retrouve non moins prononcé dans son aspect moral. Le Morbihanais est un Celte baptisé qui laisse entrevoir son origine bien plus clairement que tous les autres Bretons. Nulle part le culte des éléments et des gé-

« deux cents brieux de bois... entre autres celui nommé le Breil-au-Seigneur, « auquel jamais n'habite ni ne peut habiter aucune bête venimeuse, portant « venin ni nulles mouches ; et quand on y approchait, audit Breil, aucune « bête venimense tantôt en est morte et n'y peut avoir né. Et quand les bêtes « pâturent en ladite forêt sont couvertes de mouches et peuvent recouvrer le- « dit Breil, soudainenent les mouches s'en départent quittent li celui Breil.

« Un autre se nomme le Breil de Balanton, et dans le pays de Baranton, « auprès de laquelle le bon chevalier de Pontude fit ses armes, ainsi qu'on « peut voir par le livre qui de ce fut composé... joignant à ladite fontaine, il « y a une grosse pierre qu'on nomme le perron de Baranton. Et toutes les « fois que le seigneur de Montfort vient à ladite fontaine, et de l'eau « d'icelle arrose et mouille ledit perron quelque chaleur, temps sûr de « pluie, quelque part que le vent soit, soudain et en peu d'espace, plutôt que « ledit seigneur n'aura pu recouvrer son château de Comper, ains qu'avant « la fin d'icelui jour, pleut au pays si abondamment que la terre et le bien « en icelle en sont moult arrousés et moult leur profite. »

M. Penhouet, qui donne ce renseignement, ajoute les réflexions suivantes qui nous paraissent fort justes :

« Cette citation est très-curieuse, car, sous le voile de la fiction, elle nous paraît cacher une cérémonie du druidisme. On sait qu'antérieurement au christianisme, le culte des fontaines se liait à celui des pierres. Ici un seigneur de Montfort et du château de Comper n'a-t-il pas remplacé un prêtre de Bel, un druide qui s'adresse au dieu Balaton pour avoir de la pluie, et, pour cette cérémonie, prend de la fontaine sacrée l'eau dont il mouille la pierre. Cette pierre n'est-elle pas la représentation d'une divinité qui portait le nom de Balanton, par corruption Baranton ? En Angleterre, les Romains avaient admis le dieu Balautnerate, que les Bretons traduisaient par *Bal l'ancien*. »

nies de la mythologie druidique ne s'est plus évidemment conservé sous un léger déguisement chrétien. On y trouve encore les arbres à niches, les fontaines miraculeuses, les jeux gaulois, les pierres révérées. Il n'est point un seul des mille monuments druidiques répandus sur le sol vénète, devant lequel le Morbihanais ne se sente saisi d'un mouvement de respect. Toutes ces pierres couvrent des trésors miraculeux; toutes ont quelque vertu secrète, quelque divinité mystérieuse et toute-puissante. Allez au *roulers*[1] de Pontivy, maris inquiets, et, si vos soupçons sont justes, la pierre immense que le doigt d'un enfant suffit pour remuer, demeurera immobile sous tous vos efforts. Ne passez pas trop tard près du *peulvan* de Noyal, vous qui aimez la vie, car vous pourriez vous trouver sur sa route au moment où il va boire à la rivière; méfiez-vous du *kist-vean*[2] de Caro, Ian Kerloff de Sulniac y est passé la nuit de Pâques, et il a vu les fées qui y dansaient au clair de la lune. C'étaient de grandes femmes belles, vêtues de blanc, et si lumineuses, que Ian Kerloff dit qu'en regardant leurs figures on croyait voir une lumière à travers une lanterne de corne. Craignez aussi, quand vous voyagez de nuit, les chemins creux et les ponts étroits. Hervé Carzou passait sur l'Are l'an dernier, en revenant de la foire, lorsqu'il aperçut au milieu du pont un bouc noir qui le regardait d'un air effronté. Comme il avait un peu de *vin de feu* dans la tête, il voulut frapper l'animal en lui disant :

— Hors d'ici, puant.

Mais, par malheur, c'était le *gobino*, et il jeta Hervé

(1) Les *roulers* sont de grosses pierres placées en équilibre, de sorte qu'avec un doigt on peut les mettre en mouvement.

2 Les *kist-vean* sont des *roches aux fées*.

Carzou dans la rivière, où il se serait noyé sans un chapelet bénit à Sainte-Anne et sans le fils du meunier qui l'entendit crier. A Coat-Bian il y a aussi des *barows* que l'on appelle le *Château des poulpicans*. Les poulpicans passent pour les maris des fées et les génies de la terre. On en trouve à Elven, à Neuilliac, partout où il y des monuments druidiques. Ce sont eux qui font entendre une clochette dans les bois pour tromper les petits pâtres qui cherchent leurs chèvres égarées; qui, lorsque les jeunes filles reviennent trop tard des pardons ou des veillées, les saisissent à deux bras par derrière et embrassent leurs cous potelés. Souvent, dans les soirs d'hiver, quand on se tient pensif auprès du foyer et que l'on écoute le feu grésiller, il s'élève tout d'un coup, au dehors, des bruits aigus et criards. Les enfants et ceux qui ne savent pas les traditions disent: — C'est la poulie du puits que le vent fait tourner, ou l'aile du moulin à vent de Jacques qui crie sur son axe, ou le tourniquet de bois qui a été placé sur le grand pommier pour faire peur aux oiseaux; mais les vieux qui ont de l'expérience vous répondront, en secouant la tête, que ce sont les poulpicans qui s'appellent pour courir en rond autour des *cromlec'hs* du coteau. Alors ceux qui sont sages ne sortiront pas; ils diront dévotement une prière, et ne se coucheront qu'après avoir placé devant leurs lits un vase plein de mil; car si les poulpicans viennent, ils répandront le mil, et, forcés par leur nature à le ramasser grain à grain, cette opération les retiendra la nuit entière.

Les mères de Saint-Nolff vous diront aussi combien il est dangereux de laisser un nouveau-né dans son berceau, sans que personne garde le logis. Il y a bien longtemps, la nommée Catherine Clöar le fit, et, pendant son absence, la fée d'un poulpican, qui vint à passer, entendit les va-

gissements de l'enfant : elle entra, et voyant ce petit si blanc avec sa bouche rose et ses jolis yeux qui étaient bleus comme des *jeannettes* des champs, elle eut envie de ce bel enfant ; elle le prit donc, et déposa à sa place un petit poulpiquet, son fils, qui était plus noir et plus malin qu'un chat. Quand Catherine Clöar revint, elle ne s'aperçut de rien, et elle continua à nourrir le petit ; mais à mesure que l'âge lui venait, c'était merveille de voir qu'il ne grandissait nullement et qu'il se montrait plus malicieux chaque jour. Quand on l'envoyait garder les vaches aux champs, il s'amusait à leur attacher une branche d'épines à la queue, et riait aux éclats en les voyant courir tout affolées. Il y avait près de chez lui une jeune fille qui aimait un jeune garçon à qui ses parents ne voulaient pas la donner, et la pauvre créature venait souvent, le matin, trouver son amoureux derrière le pignon pour causer avec lui et le consoler ; alors le petit poulpican ne manquait jamais de passer tout auprès et de crier :

— Bonjour, Ninorc'h Cosquer ! bonjour, Pierre Pouldu ! quand vous passerez-vous une bague d'argent au doigt ?

A ces cris, la mère Cosquer venait sur la porte en appelant sa fille ; Ninorc'h effrayée s'enfuyait, et l'on entendait le poulpican qui s'encourait dans la vallée en chantant comme une cigale dans les blés mûrs.

Cependant Catherine Clöar se désespérait de voir que son fils restât si petit de taille et devint si grand en méchanceté. Souvent elle disait à son mari assis près d'elle au coin du feu :

— Que sainte Anne nous bénisse ! cet enfant n'est pas notre fils ; il a trop de petitesse de corps et de finesse d'esprit.

Clöar alors étendait ses grosses mains devant le feu, tirait sa pipe de sa bouche, crachait sur les tisons, gro-

gnait un peu dans sa barbe et ne disait rien : c'était sa manière de répondre. La pauvre femme se désespérait. Enfin, une aventure inattendue vint lui faire connaître la verité.

Un soir que la pluie et le vent faisaient fureur, et que le petit poulpican était seul au logis, voilà qu'on frappe à la fenêtre, et qu'une grosse voix dit :

— Y a-t-il quelque bête à vendre?

C'était le boucher de Vannes qui passait par là, et qui avait voulu voir, malgré la pluie, s'il ne pourrait pas faire un bon marché Il avait un grand manteau bleu qui l'enveloppait, lui, son cheval et un veau qu'il emportait, si bien que lorsque le poulpican ouvrit la petite croisée de bois, il vit s'avancer en même temps trois têtes, celle de l'homme, celle du cheval et celle du veau : il crut que toutes trois tenaient au même corps ! Grandement effrayé, il ferma vivement la fenêtre en disant :

— *J'ai vu le gland avant de voir le chêne*, *et je n'ai jamais vu pareille chose*.

Le boucher s'en alla bien étonné. Quelques jours après, il rencontra Catherine Clöar, et il lui redit ce qu'il avait entendu. Celle-ci, confirmée par là dans les vagues soupçons qu'elle avait conçus, résolut de s'assurer de la vérité. En conséquence, le jour même, pendant que le petit était dehors, elle acheta cent œufs, les cassa tous, et rangea les coques, dans la maison, devant le foyer, comme on le ferait de prêtres en surplis dans une belle procession de la Fête-Dieu ; puis, entendant la voix du petit poulpican, elle se cacha. Celui-ci entrera, et voyant les œufs ainsi disposées :

— *J'ai vu le gland avant de voir le chêne*, murmura-t-il, *et je n'ai jamais vu pareille chose*.

Catherine l'avait entendu, et elle n'eût plus de doute.

Dès le soir elle raconta tout à son mari, et tous deux résolurent de tuer le petit, qui devait être un démon. Mais comme ils allaient exécuter leur projet, la fée, avertie par la connaissance que son espèce a de toutes les choses cachées, entra dans la maison en tenant un beau garçon par la main, et elle dit aux époux :

— Voilà votre fils que j'ai nourri dans le *tumulus* de Tir-Forden avec des racines et du charbon ; vous voyez qu'il est beau et joyeux ; prenez-le, et rendez-moi mon poulpican.

Ceci doit servir de leçon aux mères qui ne veillent pas assez sur leurs enfants nouveau-nés [1].

Près de Saint-Gildas les pêcheurs de mauvaise vie et qui se soucient peu de salut de leur âme sont quelquefois réveillés la nuit par trois coups que frappe à leur porte une main invisible. Alors ils se lèvent, poussés par une volonté surnaturelle; ils se rendent au rivage, où ils trouvent de longs bateaux noirs qui semblent vides, et qui pourtant enfoncent dans la mer jusqu'au niveau de la vague. Dès qu'ils y sont entrés, une grande voile blanche se hisse seule au haut du mât, et la barque quitte le bord comme emportée par un courant rapide. On ajoute que ces bateaux, chargés d'âmes maudites, ne reparaissent plus au rivage, et que le pêcheur est condamné à errer avec elles à travers les océans jusqu'au jour du jugement. Qui ne reconnaît dans cette fable la tradition celtique rapportée par Procope [2] ?

(1) M. de la Villemarqué a publié dans son *Barzas-Breiz* cette même légende en vers bretons, vol. I, pag. 26.

(2) Procope dit que les habitants des côtes de la Gaule, qui sont en face de l'Angleterre, étaient chargés de passer les âmes, et étaient pour cela exempts de tribu. Au milieu de la nuit ils entendaient heurter à leurs portes, ils se levaient, et trouvaient à la côte des bateaux vides en apparence et pourtant si chargés que l'eau en touchait presque les bords supérieurs. Une heure leur

Vous le voyez, toutes ces superstitions sont druidiques.

Les Celtes supposaient des génies unis à tous les éléments, à toutes les parties de la matière. Ils donnaient à quelques-uns de ces gnomes le nom de *dus*, comme nous l'apprend saint Augustin [1]. Dans certains cantons de Bretagne, ils ont conservé à peu près le même nom ; on les appelle encore *teus*.

Maintenant, en passant aux cultes que le catholicisme a modifiés et baptisés, je ne vous répéterai point tout ce que je vous ai déjà dit sur les feux de Saint-Jean, sur les épreuves des fontaines ; ce sont là des supertions conservées dans toute la Bretagne et ailleurs, elles n'ont rien de spécial au Morbihan ; mais il en est d'autres qui lui sont particulières, et où le mélange des deux croyances se montre évidemment. Ainsi demandez au paysan qui passe, avec une frayeur pieuse, à côté des pierres druidiques de la lande de Lanvaux, pourquoi ces *peulvans* ont à leur sommet une sorte de collier creusé ; il vous répondra que c'est la marque de la corde avec laquelle M. Kérollet y a attache autrefois le diable. Ailleurs, si vous lui montrez un *galgal*, il vous assurera que la main des hommes n'a point touché à ces pierres, que c'est la Vierge qui les a apportées là dans son tablier. Une *mary-morgan* (sirène) habite l'étang du duc, près de Vannes ; elle en sort quelquefois pour tresser au soleil ses cheveux verts. Un soldat l'a surprise un jour sur son rocher, et, attiré par sa beauté, il s'approcha d'elle ; mais la *mary-morgan* l'enlaça de ses bras et l'entraîna au fond de l'étang. Si

suffisait pour arriver à la Grande-Bretagne bien que, lorsqu'ils naviguaient dans leurs propres bateaux, ils pussent à peine faire ce trajet dans l'espace d'une nuit. (Procope, *Goth*, liv. IV, chap. 20.)

(1) Quosdam dæmones quos *dusios* Galli nuncupant. (*De civit. Dei*, lib. XV, cap. 23.

vous demandez au peuple ce que c'est que cette fée des eaux, voici ce qu'il vous racontera.

Une princesse, à qui l'étang au duc appartenait, avait refusé d'épouser un grand seigneur qui possédait l'étang de Plaisance. Cependant, fatiguée par la prière de celui-ci, elle lui dit un jour :

— Je serai vôtre, quand l'étang de Plaisance coulera dans celui au duc;

Croyant bien demander l'impossible ; mais le seigneur fit creuser un canal qui réunit les deux étangs ; et un jour, ayant invité la dame à une fête qu'il donnait à son château de Plaisance, il la conduisit en bateau, par le canal, jusqu'à l'étang au duc, et là il lui dit :

— J'ai rempli votre vouloir, remplissez maintenant votre promesse, et devenez mienne.

Mais la princesse, saisie de douleur en voyant ce qu'elle avait promis, ne voulut point donner son âme et son corps au seigneur qu'elle n'aimait pas, tandis qu'au contraire elle en chérissait un autre ; elle se pencha, désespérée, sur le bord du bateau, et se jeta la tête en avant au fond du lac, d'où elle ne revint plus. Seulement, à partir de ce jour, il y eut dans l'étang une *mary-morgan* belle comme le jour, et l'on pense que c'est la princesse qui a pris cette forme, et qui se montre, vers les matins d'été, sur les rochers qui bordent l'eau, peignant ses longs cheveux, et faisant des couronnes de glaïeuls. Nous pourrions ajouter à cette histoire celle de la *Groac'h* (naïade) du puits de Vannes ; mais cela nous entraînerait trop loin. Un volume ne suffirait point d'ailleurs pour rapporter toutes les traditions de ce genre. Il en existe d'autres aussi qui ne tiennent qu'au catholicisme, et dans lesquelles le souvenir druidique a complétement disparu ; celles-là sont des récits de miracles, des aventures de saints. C'est l'histoire

du seigneur de Garo que je vous raconterai ailleurs ; c'est la merveilleuse mort de saint Bieuzy, dont on vous montrera l'ermitage près de la roche, et dont un cantique breton a conservé le souvenir. Bieuzy était un jour à l'autel, lorsqu'un seigneur voisin lui envoya un de ses serviteurs qu'il lui dit :

— Mon maître vous ordonne de venir tout de suite au château pour guérir ses chiens de la rage.

— J'ai d'abord le maître de votre maître à servir, dit Bieuzy ; il faut que j'achève l'office saint, et puis je me rendrai au château.

Le serviteur retourna et rapporta au gentilhomme ce qui lui avait été dit. Celui-ci, furieux, prend ses hommes d'armes ; il court vers l'église, entre au moment où le saint prononçait le *Dominus vobiscum*, et se jetant sur lui, il le frappa si rudement à la tête, que le coutelas resta en travers dans le crâne. Le saint, *sans se déconcerter*, continua l'office jusqu'à la fin ; il fit un beau discours au peuple assemblé, puis il partit pour recevoir la bénédiction de saint Gildas qui habitait une abbaye voisine. Il passa la nuit à prier dans une chapelle, en la paroisse de Pluvigner, le coutelas toujours dans la tête. Ses paroissiens arrivèrent là en grand nombre et se mirent à prier avec lui. Quand les coqs commencèrent à chanter, ils partirent tous ensemble, Bieuzy en avant, pour l'abbaye de Saint-Gildas. Arrivés à la grève, en la paroisse de Baden, ils aperçurent un grand nombre de bateaux qui couvraient la mer, et les bateliers étaient des hommes inconnus, si grands et si beaux, que l'on eût dit des anges qui cachaient leurs ailes. Mais à peine embarqués, le Morbihan devint furieux ; les vagues montaient haut comme des clochers, et c'était une étrange chose à voir que le bateau de Bieuzy, immobile et sans

secousses au milieu de cette tempête, tandis que, debout sur la proue, il penchait sur les flots, comme pour la méditation et la prière, sa tête entr'ouverte où l'on voyait briller le coutelas, et d'où le sang tombait goutte à goutte dans la mer. Enfin tous arrivèrent à l'abbaye sans malheur, et aussitôt les bateaux disparurent miraculeusement. Saint Gildas donna sa bénédiction à Bieuzy, après quoi celui-ci rendit son âme à Dieu, sans changer de posture, les mains croisées, et à deux genoux sur le seuil du monastère.

A l'île d'Artz, on aperçoit quelquefois, à ce que disent les habitants, de grandes femmes blanches qui sortent des îles voisines ou du continent, marchent sur la mer, et viennent s'asseoir au rivage. Là on les voit, tristes et penchées, creuser le sable avec leurs pieds nus, ou effeuiller entre leurs doigts les fleurs de romarin qu'elles ont cueillies sur la dune. Ces femmes sont des enfants de l'île mariées ailleurs, et qui, mortes dans le péché, loin du sol chéri, y reviennent pour demander à leurs parents des prières.

Quelquefois aussi, dans les longues nuits d'hiver, quand le vent rugit sur les flots, les femmes de l'île d'Artz qui ont leurs maris en mer sont réveillées en sursaut. Elles entendent comme le bruit triste et monotone de l'eau qui tombe goutte à goutte au pied de leurs lits ; alors elles regardent épouvantées, et si le bruit n'a point de cause naturelle, si la place n'est pas mouillée, malheur ! car c'est l'*intersigne* du naufrage, et la mer vient de faire des veuves !

A Carnac, quand on passe à minuit dans le cimetière, on trouve toutes les tombes ouvertes, l'église est illuminée, et il y a deux mille squelettes à genoux, écoutant la mort, vêtue en prêtre, qui prêche du haut de la chaire.

Plusieurs paysans des environs ont aperçu de loin la lumière des cierges et entendu la voix confuse du prédicateur.

Les animaux parlent, comme tout le monde sait, la nuit qui précède Noël. C'est un don qui leur est accordé en commémoration du bœuf et de l'âne qui se trouvaient dans la crèche à Bethléem, et qui réchauffèrent le Dieu qui venait de naître. A Noyal, un paysan ivre s'endormit ce jour-là dans son étable, auprès de son attelage. Il entendit un des bœufs qui disait à l'autre :

— Que ferons-nous demain ?

L'autre répondit :

— Nous traînerons notre maître en terre.

Le paysan furieux se lève :

— Tu en as menti, bête maudite, dit-il.

Et, d'une hache qu'il a saisie, il veut frapper l'animal ; mais sa main, que l'ivresse rend chancelante, s'égare, il se donne lui-même la mort, et la prédiction du bœuf s'accomplit.

Il existe entre Auray et Pluvigner une plaine qui a été lors des querelles des comtes de Blois et de Montfort, le théâtre d'un sanglant combat. Plusieurs fois, des débris de casques, d'armures, d'ossements humains, y ont été trouvés, et la tradition populaire assure que des centaines de soldats y dorment sous les bruyères. Or, les âmes de tous ceux qui sont morts dans ce lieu en combattant, sans avoir obtenu l'absolution de leurs péchés, sont condamnées à rester près de leurs cadavres, et, à une certaine heure de la nuit, elles s'élèvent du sein de la terre et se mettent à parcourir le champ funèbre dans toute son étendue. Alors, disent les paysans, on croirait entendre les brises de la nuit gémir sourdement : ce sont les plaintes de ces âmes qui souffrent et demandent des

prières. Elles sont condamnées à errer jusqu'au jugement dernier sur cette plaine, et *à ne parcourir jamais qu'une ligne droite*, quels que soient les obstacles qu'elles puissent rencontrer. Malheur au voyageur de nuit qu'elles trouvent sur leur chemin ; dès qu'elles l'ont touché, il tombe frappé par une puissance invincible, et doit mourir avant le soir suivant.

Pendant un séjour que je fis à Auray, je pus juger combien cette croyance était profondément enracinée chez les habitants du pays. Une jeune paysanne arriva dans la maison où je me trouvais, la figure couverte de pleurs et ne pouvant parler. Effrayés, nous l'interrogeâmes, et la pauvre fille nous apprit, à travers ses sanglots, que son père était mourant. La veille, il était allé à la foire de Pluvigner, d'où il était revenu seul et tard par la plainte funeste. *Il avait été rencontré par une âme*... (en prononçant ces mots, la jeune fille tremblait de tout son corps) ; il avait été terrassé, et c'était seulement le matin qu'on l'avait trouvé et rapporté chez lui. Nous nous informâmes sur-le-champ si un médecin l'avait vu.

— A quoi bon ? nous répondit la paysanne, c'est un prêtre qu'il lui faut ; ses heures sont comptées.

Nous nous rendîmes près du malade ; il était déjà à l'agonie. Cependant il nous donna quelques explications, en phrases entrecoupées par cet horrible hoquet du râle auquel on ne peut rien comparer. Il nous dit qu'il s'était sentit *frappé par l'âme*, et que, malgré tous ses efforts, il avait été précipité de cheval.

Un medecin que nous avions fait chercher arriva enfin. Il examina le malade, et déclara qu'il avait été frappé d'apoplexie.

Nous pourrions multiplier à l'infini ces récits étranges ; mais nous nous éloignerions de notre but, qui est de

peindre le Morbihan dans sa spécialité caractéristique. Nous allons y revenir, en parlant d'un jeu encore en usage dans cette partie de la Bretagne ; jeu doublement intéressant par son origine et par l'énergie avec laquelle la nature des habitants s'y révèle ; nous voulons parler de la *soule*.

§ III. — La soule dans le Morbihan. — Histoire de François le souleur.

D'abord il est essentiel d'expliquer à ceux qui ne connaissent pas notre pays et ses usages ce que c'est que la *soule*.

On donne ce nom à un énorme ballon de cuir rempli de son que l'on jette en l'air, et que se disputent ensuite les joueurs, partagés en deux camps opposés. La victoire reste au parti qui a pu s'emparer de la *soule* et la porter sur une autre commune que celle où le jeu a commencé.

Cet exercice est un dernier vestige du culte que les Celtes rendaient au soleil. Ce ballon, par sa forme sphérique, représentait l'astre du jour ; on le jetait en l'air, comme pour le faire toucher à cet astre, et lorsqu'il retombait, on se le disputait ainsi qu'un objet sacré. Le nom même de *soule* vient du celtique *heaul* (soleil), dans lequel l'aspiration initiale a été changé en *s*, comme dans tous les mots étrangers adoptés par les Romains [1], ce qui a donné *seaul* ou *soul*.

Maintenant le jeu de la *soule* n'est plus en usage qu'au pays de Vannes. C'est là seulement qu'on le retrouve encore dans toute sa brutalité primitive. Une *soule*, dans le Morbihan, n'est pas un amusement ordinaire ; c'est un jeu chaud et dramatique, où l'on se bat et où l'on s'é-

(1) Voyez Vassius, *Etymologicon linguæ latinæ*.

trangle ; un jeu qui permet de tuer un ennemi, sans renoncer à ses pâques, pourvu que l'on prenne soin de le frapper comme par mégarde et d'un *coup de malheur*. Aussi Dieu sait quelle fête pour le pays ! C'est un jour d'indulgence plénière accordée à l'assassinat. Et quel est celui qui n'a pas quelqu'un à tuer, comme me disait un jour un des *souleurs* les plus renommés. D'ailleurs, à défaut d'inimitiés privées, l'hostilité des paroisses suffit, car ce sont toujours deux communes voisines et rivales qui se disputent la *soule*. Souvent aussi une ville entre en lice contre une population rurale, et alors le combat s'envenime de toute la haine du paysan contre le bourgeois ; alors ce n'est plus seulement la lutte de partis rivaux, c'est un duel de croyances, une bataille de chouans et de bleus, livrée avec les poings et les ongles. Non pas pourtant que cette vieille inimitié soit le résultat d'opinions politiques ; de tout temps, celles-ci ne furent qu'un prétexte ; mais elle tient à ce que le paysan, demeuré serf, a vu le bourgeois, serf comme lui, conquérir richesse et liberté : c'est la jalousie d'un frère cadet, resté dans la misère, contre son aîné devenu grand seigneur. L'insurrection des campagnes en 1793 et en 1815 fut moins, au fond, un élan politique ou religieux que le résultat d'une colère amassée depuis longtemps contre les priviléges des villes. Les chouans étaient des révolutionnaires à leur manière ; ils auraient voulu aussi imposer à tous le grand chapeau et l'habit de toile, et ce but, ils tâchèrent de l'atteindre, comme les terroristes, par le pillage et le meurtre. Lorsque, pendant les Cent-Jours, douze mille paysans entourèrent Pontivy, ils étaient suivis de leurs femmes, portant des sacs dans lesquels elles devaient enlever le butin, après la prise de la ville. L'une d'elles en portait deux, un sur chaque épaule ; on lui demanda ce qu'elle en voulait faire.

— Celui-ci, dit-elle en montrant le plus petit, est pour mettre l'argent que je trouverai ; et celui-là pour *emporter des têtes de messieurs !*

Toute l'histoire de la chouannerie est dans ce mot.

Du reste, rien ne peut mieux prouver ce que nous avançons que le spectacle d'une *soulé*. C'est réellement une lutte entre la ville et la campagne ; lutte à laquelle prennent part les hommes de toutes les conditions. Ce jour-là on voit les jeunes gens aux habitudes les plus élégantes, les pères de famille les plus paisibles, se réunir aux ouvriers pour gagner la *soule* contre les paysans, et faire le coup de poing comme des milords anglais. Quiconque se sent le bras assez ferme et la chair assez dure aux coups, va se jeter danr la mêlée. C'est une sorte de prise d'armes d'une garde nationale volontaire, tant chacun sent instinctivement qu'il y a une question vitale au fond de ce jeu prétendu, et que la campagne, en essayant ses poings contre la ville, ne veut autre chose que tâter ses forces et préluder à la révolte.

Lorsque le jour et le lieu d'une *soule* ont été désignés, vous voyez accourir de tous côtés les vieillards, les femmes et les enfants, avides d'un pareil spectacle. Cette foule est l'avant-garde obligée des combattants. Ceux-ci arrivent ensuite par bandes nombreuses, la plupart revêtus d'habits serrés avec soin, afin de ne pas donner prise à l'adversaire, et ayant, en outre, autour des reins, une courroie bouclée afin d'être plus agiles à la course. L'allure des paysans est généralement précautionneuse et lente ; celle des bourgeois, vive, bruyante, hardie. Une fois tous les souleurs réunis, les conditions du jeu sont proclamées à haute voix ; le prix qui doit être déféré au vainqueur est indiqué ; ensuite les deux partis se retirent à une

égale distance d'un certain point où la *soule* est lancée, et la lutte commence.

Elle n'a lieu d'abord qu'entre les plus faibles souleurs. Les forts se tiennent à l'écart ! Ils regardent, les bras croisés, jetant aux combattants leurs encouragements ou leurs huées ; mais ils ne prennent parti la à mêlée qu'en appuyant de temps en temps leurs mains vigoureuses sur quelque groupe de lutteurs entremêlés, pour les envoyer, à dix pas, rouler l'un sur l'autre dans la poussière. Cependant, peu à peu, ces préludes les agitent ; la *soule*, prise et reprise, est déjà loin du lieu où elle a été lancée ; les bornes de la commune sont proches ; tous sentent qu'il est temps d'intervenir. Le plus impatient s'élance ; un premier coup est donné, et aussitôt un cri s'élève ; tous se mêlent, se poussent, se frappent ; on n'entend plus que plaintes, imprécations, menaces, bruit mat et sourd des poings qui meurtrissent les chairs ! Bientôt le sang coule, et à cette vue une sorte d'ivresse frénétique s'empare des souleurs ; un instinct de bête fauve semble se réveiller au cœur de ces hommes ; la soif du meurtre les saisit à la gorge, les pousse et les aveugle ; ils se confondent, se pressent, se tordent l'un sur l'autre ; en un instant, les combattants ne forment plus qu'un seul bloc animé, au-dessus duquel on voit des bras se relever et retomber sans cesse, comme les marteaux d'une papeterie. De loin en loin, des figures pâles ou bronzées se montrent, disparaissent, puis se relèvent sanglantes et marbrées de coups. A mesure que cette étrange masse s'agite, on la voit fondre et diminuer, parce que les plus faibles tombent, et que la lutte continue sur leurs corps. Enfin, les derniers combattants des deux côtés restent face à face, demi-morts de fatigue et de souffrance. C'est alors à celui qui a conservé quelque vigueur de s'échapper avec la

soule. Faiblement poursuivi par des rivaux exténués, il a bientôt atteint la limite de la commune voisine et obtenu ainsi le prix tant disputé. Cependant cette dernière fuite n'est pas toujours sans danger; la ténacité haineuse d'un ennemi peut la rendre funeste, comme l'éprouva François de Pontivy, vulgairement appelé le *souleur*.

François avait acquis une immense réputation dans ces jeux, et il s'était rendu redoutable aux paysans de toutes les communes voisines. Il avait chez lui, suspendues et rangées devant sa cheminée, toutes les *soules* qu'il avait gagnées, et il les montrait avec le même orgueil qu'un Mohican eût mis à faire voir les chevelures de ses ennemis attachées autour de son wigwam. Bien que l'âge eût diminué la vigueur de François, il suspendait chaque année quelque nouveau trophée à son foyer.

Un seul homme avait longtemps disputé la supériorité à ce grand souleur. C'était un paysan de Kergrist, nommé Ivon Marker. Mais François lui avait enfoncé une côte à une *soule* qui eut lieu à Neuliac, en 1810, et Yvon en était mort. Son fils, Pierre Marker, avait succédé aux prétentions de son père sans être plus heureux; François lui avait crevé un œil à la *soule* de Cleguerec, et cassé deux dents à celle de Séglien. Depuis ce temps, Pierre avait juré de se venger.

Une *soule* eut lieu à Stival, et les deux antagonistes s'y rendirent. Tout se passa d'abord comme d'ordinaire. François remarqua seulement avec surprise que Pierre évitait de l'approcher pendant la mêlée. Il l'avait vainement appelé en lui disant :

— Viens ici, chouan, que je te prenne ton autre œil.

Le paysan n'avait point répondu et était demeuré à l'écart. Une seule fois, vers la fin de la journée, François ayant été renversé, avait senti, au même instant, deux

sabots ferrés qui lui écrasaient le ventre, et il avait aperçu l'œil sans prunelle de Pierre qui roulait sur lui d'une manière terrible; mais, grâce à ses efforts et à ceux de ses amis, il s'était bientôt relevé.

Cependant la nuit commençait à tomber; la plupart des souleurs, accablés de fatigue, se retiraient; quelques-uns des plus acharnés se disputaient seuls encore le prix. François profita de cet instant pour s'emparer de la *soule* et fuir à travers la campagne

On le poursuivit, mais il gagna du terrain et perdit bientôt de vue les paysans. Leurs cris lui parvinrent encore pendant quelques minutes à travers la brume du soir, puis ils changèrent de direction, s'éloignèrent et se perdirent. Chacun regardait la *soule* comme gagnée et se retirait. Le Pontivien s'arrêta un instant pour reprendre haleine, car tout son corps était brisé et douloureux. Jamais *soule* n'avait été disputée avec autant de persévérance. Après avoir tâché de ralentir les battements de sa poitrine en s'étendant sur la terre froide, François se releva et recommença à courir vers un ruisseau qui séparait la commune de Stival de celle de Pontivy. Déjà il voyait les saules qui le bordaient; son cœur battait plus joyeux; lorsqu'il entendit derrière lui le bruit mou et particulier que font les pas d'un homme qui court les pieds nus; il se retourna et aperçut, dans l'obscurité du chemin creux, une ombre qui s'avançait rapidement. Alors le vieux souleur eut peur, car il se sentait trop faible pour se défendre, et il était trop loin pour espérer du secours des siens. Il se décida à fuir. Rappelant tout ce qui restait de force dans ses membres engourdis, il prit sa course vers le ruisseau; mais le bruit des pas qui le poursuivaient devenait toujours plus voisin; François entendait déjà l'haleine retentissante de son adversaire ! Il fait un der-

nier effort, il touche aux saules, son pied est déjà dans l'eau... Tout-à-coup un cri part derrière lui; un cri qu'il reconnaît!... François veut traverser d'un bond le court espace qui lui reste à franchir; mais, roidi par la fatigue, il retombe lourdement sur les pierres aiguës qui forment le lit de la rivière. Au même instant, un génou s'appuie sur sa poitrine, et la figure de Pierre s'approche de la sienne avec son œil borgne et sa bouche sans dents, qui sourit d'une manière terrible! Par un mouvement instinctif, François étend la main vers la rive gauche, car cette rive est la commune de Pontivy, et s'il la touche il est sauvé; mais le paysan a saisi cette main de son poignet de fer :

— Tu es en Stival, bourgeois, dit-il; j'ai droit sur toi.

— Laisse-moi, chouan, crie l'ouvrier.

— Donne-moi la *saule*.

— La voilà. Lâche-moi à présent.

— Tu me dois encore quelque chose, bourgeois.

— Quoi donc?

— Ton œil! hurla Pierre, ton œil! Et pendant qu'il criait ces mots, son poing fermé s'abattait sur l'œil gauche de François et le faisait jaillir de son orbite.

— Laisse moi, assassin! criait celui-ci.

— Tu me dois encore tes dents, bourgeois.

Et les dents du Pontivien tombaient brisées dans sa gorge.

Alors un délire furieux s'empara du paysan. Tenant sous son bras gauche la tête de François, il se mit à lui marteler le crâne avec son sabot qu'il tenait de la main droite. Cela dura sans doute longtemps, car le lendemain on trouva près du ruisseau François qui ne donnait aucun signe d'existence.

Telle était cependant la force du vieux souleur, qu'il

revint à la vie; mais il fallut le trépaner, et depuis ce jour il resta borgne et idiot.

Pierre, traduit en cour d'assises, ne répondit rien à toutes les questions du président, sinon que François *était en Stival lorsqu'il l'avait rencontré, et que c'était comme ça qu'on jouait à la soule.*

Il fut acquitté, mais les *soules* furent défendues.

§ IV. — Caractère des kloärecks du Morbihan. Chant des Arsonnais.

Ce que nous avons dit dans le chapitre précédent doit avoir suffisamment fait comprendre le caractère du paysan morbihanais. Ce qui y domine, c'est la ténacité énergique, c'est l'inclination haineuse et guerrière. Déjà, dans le *Kernéwote*, nous avons indiqué les éléments de cette nature; ici, ces éléments ont grandi, ils ont absorbé le reste, ils sont devenus tout un caractère.

Nous avons peint ailleurs le kloäreck trégorrois dans son existence toute de mysticité, de passion chaude, mais docile, de sentimentalité douce et triste; le kloäreck du pays de Vannes n'a rien de cette physionomie allemande. C'est un vrai basochien du moyen-âge, turbulent, buveur, toujours la main au bâton ou au couteau; une bête fauve mal apprivoisée qui, à la moindre colère, secoue sa crinière et grince des dents. L'esprit antibourgeois que nous avons signalé dans le chapitre précédent domine surtout fortement cette jeunesse des campagnes, agglomérée dans les écoles, les colléges et les petits séminaires. C'est qu'aussi tout l'excite et l'entretient: tous les motifs d'envie, de colère, de jalousie, soulèvent à la fois les mauvaises passions de ces étudiants, qui ne se trouvent en contact avec les bourgeois que pour sentir douloureuse-

ment la supériorité de ceux-ci. Tout ce qu'ils voient tend à envenimer leur haine. C'est tantôt l'aisance et le luxe des cités qu'ils ne peuvent partager; tantôt les succès de ces jeunes messieurs qui, riches des souvenirs d'une enfance mieux cultivée, leur enlèvent, dans chaque classe, les prix et les applaudissements; c'est leur habit grossier que l'on raille, opposé au costume élégant de l'enfant de la ville; c'est le dédain pour leurs mœurs, leurs affections, leurs habitudes; c'est toute cette émancipation libérale des bourgeois, heurtant leur foi pour les antiques traditions, et les poussant à la haine par la honte ou par le ressentiment. Aussi les étudiants du Morbihan se sont-ils levés, en toute occasion, pour combattre les villes. En 1815, le petit séminaire de Vannes alla grossir, en masse, l'armée royaliste, ses professeurs en tête, et tous combattirent vaillamment à Auray. Si en 1830 le Morbihan est demeuré tranquille, c'est que les prêtres, à qui l'on avait conservé leur position, n'ont point osé rompre avec le gouvernement nouveau, et se sont contentés de le bouder. Les nobles ont tenté le soulèvement; mais seuls, ils avaient peu d'action sur les campagnes. Les nobles aussi sont des bourgeois, sourdement détestés, et auxquels le paysan ne s'allie que par haine pour un adversaire commun. Le temps émoussera sans doute toutes ces inimitiés; déjà elles sont moins générales. Il est des paroisses même où l'esprit fraternel les a remplacées, où le citadin trouve aide et charité; ce sont les plus grandes et les plus riches, celles qui se rapprochent le plus des villes par leurs ressources et leurs lumières; mais, parmi les kloärecks, l'hostilité guerrière s'est encore profondément conservée et se conservera longtemps. Outre les causes de jalousie toujours existantes, qui tendent à l'entretenir, elle est exaltée par les récits des pères, les histoires de chouan-

nerie et les chansons populaires qui célèbrent les hauts faits des royalistes. On se rappelle encore avec quel enthousiasme les paroisses du Morbihan, et surtout les écoles, se reunirent sous les vieux chefs de bandes pour recevoir la duchesse d'Angoulème, lors de son pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray. Il fallut toute la rudesse disgracieuse de cette malheureuse princesse pour arrêter court leur élan. Un peu de chevaleresque reconnaissance, quelque effusion de cœur, deux ou trois mots comme les Bourbons savaient parfois les dire, eussent attaché pour longtemps à la monarchie cette population palpitante; mais la chaleur de la foule vint s'éteindre devant un visage pâle et chagrin; elle ne trouva, dans ces yeux rougis par les larmes, que l'expression d'un ennui méprisant. Cette femme, qui ne parlait pas la langue du peuple, et qui, pour se faire comprendre de lui, aurait dû avoir recours au geste ou au sourire, arriva muette et morne; elle traversa la foule au galop de ses chevaux, sans un signe de tête, sans un salut de main, et on la vit passer ainsi, vêtue de noir, presque menaçante, semblable à un reproche lugubre et vivant. Ce voyage fit plus de tort, dans le Morbihan, à la branche aînée, que n'auraient pu en faire toutes les menées des libéraux; elle mit la cause royaliste dans l'impossibilité d'y redevenir populaire.

On peut donc l'affirmer aujourd'hui, si les souvenirs de 1793 et de 1815 sont encore caressés par la jeunesse des écoles du pays de Vannes, c'est surtout parce que son amour-propre y trouve son compte; c'est qu'elle aime à se rappeler les exploits de ses pères. Les poésies d'ailleurs entretiendront encore longtemps ces idées. Il n'est point de taverne à Vannes, à Auray, à Ploërmel, à Josselin, où l'on n'entende le soir retentir quelques-uns des chants historiques, qui sont, pour les habitants du Morbihan,

ce qu'étaient en Espagne, il y a deux cents ans, les romances du Cid.

Tel est, du reste, le caractère guerrier de ces hommes, qu'ils le révèlent jusqu'au milieu des solennités les plus pacifiques. Les *pardons*, qui sont partout ailleurs des fêtes pieuses et tranquilles, sont chez eux entremêlés de souvenirs militaires. A la procession d'Auray, les hommes d'Arzon se pressent comme un bataillon autour du modèle d'un vaisseau de 74, pavoisé de tous ses pavillons et porté par six matelots. Ce sont les descendants de ceux qui, avec la protection de sainte Anne, défirent les flottes de Ruyter. Ils marchent, fiers de ce souvenir, en chantant en chœur l'hymne des Arzonnais.

CHANT DES ARZONNAIS.

« Sainte Anne, que Dieu bénit, vos vertus, votre puissance ont éloigné de nos têtes la mort et tous les dangers !

« Nous courons à votre maison sainte pour offrir des actions de grâces ; car vous nous avez préservés dans les dangers du combat !

« Sainte Anne, que Dieu bénit, etc.

« Une troupe d'Arzonnais était partie pour l'armée : ils étaient plus de quarante et soumis aux ordres du roi !

« Sainte Anne, que Dieu bénit, etc.

« Pleins de foi, pleins de confiance, nous tous, paroissiens d'Arzon, nous vînmes ici vous implorer le saint jour de la Pentecôte !

« Sainte Anne, que Dieu bénit, etc.

« Nous voilà voguant dans la Manche, avec celui qui nous commande, cherchant combat et vengeance contre les vaisseaux hollandais !

« Sainte Anne, etc.

« Coups de canon nous arrivent plus pressés que la grêle : oh ! non, jamais, jamais nous ne fûmes en pareil danger !

« Sainte Anne, etc.

« De chaque flanc du vaisseau, des tonnerres de bordées fracassent et font tomber câbles, voiles, mâts et cordages !

« Sainte Anne, etc.

« O véritable miracle ! aucun des enfants d'Arzon ne reçut la moindre offense de boulet ni d'arquebuse !

« Sainte Anne, etc.

« Près d'eux, à droite et à gauche, tués ou blessés, tombent les hommes ; mais, pour eux, votre secours, votre vertu, les défendaient !

« Sainte Anne, etc.

« Là, près de nous, un boulet frappe un pauvre matelot et la moelle de sa tête jaillit sur un enfant d'Arzon !

« Sainte Anne, etc.

« Nous vous prions de bon cœur, sainte Anne, que Dieu bénit : conservez-nous en grâce maintenant et toujours ! »

N'est-elle point belle cette *Marseillaise* catholique composée par de pauvres matelots d'autrefois? Ne respire-t-elle pas une forte et noble assurance? n'est-elle point propre à donner, dans les luttes furieuses, cette confiance aveugle qui fait les victorieux? Et dites-nous, hommes d'aujourd'hui, qu'avez-vous à apprendre aux enfants d'Arzon à la place de cet hymne de leur clan? quel est le chant avec lequel vous les mèneriez au combat, si venait l'heure de la mêlée? que leur diriez-vous, à ces durs enfants de la mer, pour éveiller leur rage guerrière? Cet hymne de leurs pères, vous ne leur permettriez pas de le répéter ; vous leur diriez d'aller lire la proclamation collée au grand mât !... — Ainsi la poésie s'en va, chassée de partout ; ainsi, à cette fièvre des cœurs de lion qui s'allumait aux airs chevaleresques des vieux temps, vous avez substitué le courage réglementaire et sans enthousiasme. Plus de chants excitateurs, plus d'exaltation généreuse; guerre et paix, tout est soumis à la règle écrite d'avance ; on s'arme, on combat, on meurt par ordre !

Les républicains du *Vengeur* s'abîmèrent en rèpétant en chœur la *Marseillaise;* aujourd'hui, nos marins feraient sauter leur navire, les ordonnances ministérielles à la main. Déplorables suites du matérialisme politique qui nous ronge; vice honteux d'une société qui parle, marche, travaille, mais qui semble avoir perdu la plus belle partie d'elle-même, — son âme.

LES DERNIERS BRETONS.

DEUXIÈME PARTIE.

POÉSIES DE LA BRETAGNE.

CHAPITRE I.

POÉSIES POPULAIRES DE LA BRETAGNE.

§ 1. — Langue bretonne. — Son identité avec le celtique ou gaulois.

Avant d'entrer dans l'examen des poésies populaires de la Bretagne, nous sentons le besoin de parler de la langue elle-même dans laquelle ces poésies sont écrites, de dire comment, aux hymnes des bardes gaulois, aux lais des trouvères armoricains, succédèrent les chants élégiaques que nous allons faire connaître. On nous pardonnera si, dans cette digression, l'aridité scientifique décolore notre expression, et si les peintures font plaee aux citations. Nous avons ici un grand procès à soutenir; c'est une *question d'État* que nous plaidons pour un peuple et pour sa langue.

D'abord, qu'est-ce que la langue bretonne? Cette question, que se sont adressé depuis longtemps les philologues et les antiquaires, les a conduits à des recherches multipliées dont les résultats ont été fort divers. Les uns n'ont vu dans ce langage antique qu'un patois sans im-

portance, du même genre que les mille dialectes qui se parlent en Europe. Malheureusement cette opinion, qui avait l'avantage de lever toutes les difficultés en annulant le problème, s'est trouvée contredite par les faits, par l'histoire, et n'a pu soutenir le plus léger examen. D'autres, moins ennemis des antiquités, ont vu, dans le bas breton, un dialecte punique, et ont regardé la population armoricaine comme une colonie des Carthaginois. Une douzaine de phrases, que l'on croit appartenir à la langue de ces derniers, et que Plaute met dans la bouche d'un esclave dans sa comédie intitulée : *Pœnulus*, ont été, tant bien que mal, rapportées au bas breton et expliquées par son moyen; mais ce sont là des tours de force qui révèlent plutôt un esprit ingénieux qu'une érudition sincère. Les études historiques réduisent d'ailleurs à néant cette prétendue identité du celtique et du carthaginois; car Polybe nous apprend (liv. III, chap. 9) que « Margile, « petit roi celte, étant venu trouver Annibal, ce général « *fit interpréter* aux Gaulois les résolutions que les Car- « thaginois avaient prises. » Le même Polype cite, comme un cas rare et exceptionnel, que le Gaulois Autaritus apprit le punique, et put se faire entendre des Carthaginois. Comment supposer après cela l'identité du cartharginois et du celtique?

L'opinion à laquelle on s'est donc généralement arrêté, et qui désormais nous semble inattaquable, c'est que le bas breton est l'ancien celtique. Cette opinion est loin d'être nouvelle : les vieux historiens de la Bretagne et de l'Angleterre l'ont soutenue et développée à plusieurs reprises ; mais, dans ces derniers temps, les travaux de MM. Miorcec de Kerdannet, de Fréminville, Richer, Athenas, Mahé, etc., l'ont mise tout-à-fait hors de doute. Nous résumerons ici leurs principales preuves.

Josèphe l'historien dit que Gomer fut le père de ces nations que l'on appelle *Galates* ou *Gaulois*. Ceux-ci se répandirent dans toute l'Europe et la peuplèrent sous différents noms. Primitivement ils avaient sans doute la même langue; mais elle dut s'altérer à la longue, et se partager enfin en idiomes divers. Ceci fait comprendre la ressemblance de radicaux que l'on a pu trouver entre plusieurs langues d'Asie et le bas breton ou le gaulois. Une source commune avait fourni aux descendants de Gomer ces éléments de langage que le temps et les circonstances modifièrent.

Cependant une partie de cette race s'établit au nord-ouest de l'Europe, et, conservant son nom primitif, elle donna au pays qu'elle avait adopté le nom de Gaule.

Ces Gaulois, qui bientôt furent les seuls connus sous cette dénomination, se partagèrent en une multitude de petits peuples unis par la même religion, les mêmes intérêts politiques et la même langue, comme nous le verrons bientôt. Plus tard, on commença à les appeler indifféremment *Gaulois* ou *Celtes*, parce que ce dernier nom était celui d'un des peuples les plus illustres qui s'étaient formés parmi eux. Strabon le dit positivement : *Nomen Celtarum universis Gallis inditum, ob gentis claritatem* (lib. IV). Aussi verrons-nous les auteurs anciens parler indifféremment des *Celtes* et des *Gaulois*, de la langue *celtique* et de la langue *gauloise*, comme d'une seule et même chose.

Lorsque César fit la conquête de la Gaule, elle était divisée entre trois grands peuples, qui étaient eux-mêmes subdivisés en une infinité d'autres. Ces trois grands peuples étaient les *Aquitains*, les *Belges* et les *Celtes*. Mais il est clair que ces trois nations, qui avaient une même origine, les mêmes institutions politiques, la même

religion, parlaient, à peu de chose près, la même langue; et quand César dit : *Hi omnes lingu à institulis, legibus, inter se differunt*, il faut traduire ici le mot *lingua* par *dialecte;* sans cela, ce que dit le même César serait incompréhensible, lorsqu'il assure, sans distinguer entre les *Belges*, les *Celtes* et les *Aquitains*, qu'Arioviste, roi des Germains, avait appris la *langue gauloise* par un long commerce avec ce peuple. Que signifierait la *langue gauloise* s'il ne s'agissait d'une langue parlée dans toutes les Gaules? Serait-ce la langue des *Belges*, celle des *Aquitains* ou celle des *Celtes?* On conçoit que, pour un Romain comme César, les variations du langage chez les différents peuples des Gaules aient paru assez importantes pour qu'il dît : *Linguâ inter se differunt*. Ces variations devaient, en effet, suffire pour l'embarrasser; et le changement de dialecte dut paraître, à un étranger qui ne comprenait que quelques mots celtiques, un véritable changement de langue. Un Anglais qui parcourrait nos provinces avec quelques connaissances superficielles du français, ne comprendrait certes pas nos paysans, dont l'accent et l'idiome varient presque à chaque département. Il pourrait aussi en conclure, si la France était moins bien connue, que les populations qui l'habitent diffèrent de langage; et cependant on aurait tort, d'après une pareille indication, de prétendre que la langue française n'est pas généralement parlée dans toute la France. Or, c'est là ce qui a dû arriver pour César. Des renseignements donnés par d'autres auteurs lèvent d'ailleurs tous les doutes à cet égard. Ulpien dit que les *fidéicommis peuvent être faits en grec, en latin, en gaulois, ou dans la langue de toute autre nation* (Leg. II, ff. de Legat. et fideicom.; liv. III). Le gaulois était donc la langue d'une nation; c'était la langue commune à tous les peuples des Gaules,

sauf les différences de dialectes. Strabon dit positivement que la langue parlée par les *Celtes* et les *Belges* était la même, à quelques variations près : *Eadem non usque quaque linguâ utantur omnes, sed paululum variatâ* (Strabon., lib. IV). Or, la langue des *Celtes* était aussi parlée et comprise chez les *Aquitains ;* car, fort longtemps après, au commencement du cinquième siècle, Sulpice Sévère, nous apprend qu'un orateur *parlait en celtique aux Aquitains.* Les Aquitains entendaient donc le celtique ou gaulois, quoi qu'à cette époque ils commençassent à l'abandonner. Il est donc évident que le celtique et le gaulois ne formaient qu'une seule langue, qui était parlée, avec de légères variations, chez les trois peuples des Gaules, les *Aquitains*, les *Belges* et les *Celtes.*

Du reste, si nous voulions prolonger cette discussion, nous pourrions prouver par trois ou quatre cents citations que tous les habitants des Gaules, à quelque peuple qu'ils appartinssent, étaient désignés sous le nom générique de Gaulois et parlaient la langue gauloise. Et comment concevoir sans cela que les druides rendissent la justice chaque année dans le pays Chartrain aux particuliers qui venaient de toutes les parties de la Gaule porter leurs affaires à ce tribunal? *Huc omnes undique qui controversias habent conveniant, eorumque druydum judiciis parent* (César, liv. VI, chap. 15). Il fallait bien qu'il y eût entre les juges et les plaideurs un moyen de s'entendre, une langue commune; sans cela toute la Gaule n'eût pu être soumise à une seule juridiction. *Regebantur Galliæ omnes unicâ juridictione* (Amm. Marcel., liv. XV, chap. 11). D'autant plus que l'on nous apprend dans une comédie que, devant le tribunal des druides, les *paysans haranguaient !...* Dans quelle langue auraient-ils pu haranguer, sinon dans une langue commune et usuelle?

Mais à tout ce que nous venons de dire on peut encore répondre :

Que même, en admettant l'habitude de la langue celtique chez tous les peuples de la Gaule, la question de l'identité du celtique et du bas breton serait loin d'être décidée. En effet, les Armoricains actuels ne sont point les descendants directs des Celtes de la Gaule. La Petite-Bretagne fut conquise par les Bretons insulaires, conduits par Conan et Maxime, et ceux-ci durent nécessairement imposer leur langue aux vaincus. Le bas breton actuel n'est donc pas un reste de gaulois, mais de langue britannique. Pour arriver à prouver l'identité du gaulois ou celtique et du bas breton, il faudrait prouver d'abord celle de la langue gauloise et de la langue que l'on parlait dans la Grande-Bretagne ; en d'autres termes, il faudrait prouver que *les habitants d'Albion étaient Celtes et parlaient le celtique.*

D'abord, le bon sens indique que la Grande-Bretagne dut être peuplée primitivement par des colonies venant de la terre ferme. Il est dans l'ordre logique et naturel que les continents peuplent les îles ; et, soutenir le contraire, serait tomber dans l'absurde. Reste donc à savoir quelles nations du continent fournirent la population de la Grande-Bretagne.

César dit que ce furent les Belges qui peuplèrent cette île ; or, les Belges étaient Gaulois et parlaient le celtique, comme nous l'avons démontré plus haut. L'opinion de César déciderait donc la question en notre faveur.

Pelloutier pense, lui, que ce fut l'Armorique qui peupla la Grande-Bretagne. Dans ce cas encore, la communauté de langage est évidente.

Tacite, du reste, affirme positivement cette communauté. *Britannorum Gallorumque sermonem haud mul-*

to esse diversam, dit-il dans la Vie d'Agricola. La langue bretonne était donc un dialecte gaulois.

On trouve dans l'histoire d'Angleterre de Bède : « Les « Bretons, qui ont donné le nom à cette île, en ont été « les seuls habitants. Ils vinrent d'Armorique en Albion « et s'emparèrent des parties méridionales de cette île. « C'est la tradition du pays. »

Dans un passage de Malmesberg, on voit que « Constantin, au commencement du quatrième siècle, allant « de l'île de Bretagne à Rome, débarqua dans l'Armorique « près Saint-Pol de Léon, et que sa suite et lui virent « avec étonnement qu'on y parlait la même langue que « dans l'île. »

W. Temple dit expressément dans son Introduction à l'histoire d'Angleterre, « que la langue, les coutumes et la « religion des Bretons de l'île étaient généralement les « mêmes que celles des Gaulois avant la conquête de leur « pays par les Romains. »

César dit que les druides de la Gaule allaient dans la Grande-Bretagne s'initier aux mystères de leur religion. Or, comme les instructions druidiques étaient toutes verbales, il fallait bien que la langue gauloise fût la même que la langue britannique, pour que les élèves et les maîtres pussent s'entendre.

Nous pourrions multiplier ces preuves si l'espace ne nous manquait ; mais ce qui précède nous semble suffisant pour démontrer que la Grande-Bretagne avait été peuplée par les Celtes, et que la langue celtique y était parlée.

Ainsi, quand Conan et Maxime passèrent dans l'Armorique, et la conquirent avec une armée d'insulaires, ils n'y apportèrent pas une nouvelle langue ; seulement, ils purent modifier le dialecte qui y était en usage, et qui

n'était peut-être pas le leur. La conquête de l'Armorique par les Bretons de l'île ne change donc rien à la question. Nos bas Bretons actuels sont, ainsi que les Gallois, des restes des Celtes de la Grande-Bretagne, et la langue antique qu'ils ont continué à parler est bien, par conséquent, le vieux celtique.

La seule objection de quelque valeur qui ait été faite contre l'identité de langue britannique et de la langue gauloise est tirée de deux légendaires, Geoffroi de Monmouth, et l'auteur de la *Vie de saint Gueznou*. Ces deux auteurs prétendent, et Le Baud d'après eux, que lorsque Conan Mériadek débarqua en Armorique avec les Bretons insulaires, *il tua tous les habitants du pays et ne conserva que les femmes, qu'il maria à ses soldats, après leur avoir fait préalablement arracher la langue, afin qu'elles n'apprissent pas leur langage aux enfants qui naîtraient d'elles.* Ce fait, s'il était vrai, prouverait effectivement que le celtique parlé en Armorique était, à cette époque, différent de celui parlé dans la Grande-Bretagne ; mais l'absurdité même du récit le réfute suffisamment. Qui peut, en effet, prendre au sérieux cette destruction de *tous les hommes* de l'Armorique, et cette mutilation atroce exercée sur *toutes les femmes?* C'est là un conte à ranger à côté du massacre de Sainte Ursule et de ses onze mille vierges, rapporté par les mêmes légendaires. L'abbé Deric dit « que c'est la conformité « même qui existait entre la langue de l'Armorique et celle « des Bretons insulaires, qui donna lieu à cette fable. Un « étranger se serait effectivement persuadé, en entendant « parler les Bretons et les Armoricains, qu'ils avaient « toujours formé le même peuple, ou du moins que les « vaincus avaient disparu de leurs demeures, et que les « femmes avaient perdu leur langue en conversant avec

« leurs nouveaux hôtes. » Au reste, il est bon de remarquer que ce massacre de tous les Armoricains et cet *élanguement* de leurs femmes n'est point une histoire nouvelle. Hérodote, au livre II de son ouvrage, rapporte un fait semblable. Or personne n'ignore que les chroniqueurs du moyen âge compilaient les faits les plus remarquables de l'Écriture sainte ou des histoires profanes pour les mêler à leurs récits. C'est ainsi que ceux qui ont écrit la vie de du Guesclin ont mis sur le compte de ce héros ce que Plutarque rapporte de plus mémorable des grands hommes de l'antiquité. Il n'est donc pas étonnant, comme le dit M. Richer, que le roman du *Brut*, qui a transformé le Gog et le Magog de l'Écriture en un géant appelé Goémagot, ait emprunté à Hérodote la fable dont il est question. D'ailleurs, nous le répétons, le fait rapporté par les deux légendaires dont il s'agit est moralement et physiquement impossible. Tuer *tous les hommes* d'une contrée, égorger les enfants et les vieillards, arracher la langue à plus de cent mille femmes, uniquement pour que l'idiome du pays natal passe plus pur aux descendants, serait une férocité tellement inepte, tellement incroyable, que l'on ne peut en accuser aucun siècle sans en avoir des preuves plus certaines que l'affirmation des deux romanciers qui rapportent continuellement mille faits incroyables d'enchantements, de miracles et de féeries.

Disons donc, pour nous résumer :

1° Que la langue celtique ou gauloise était parlée dans toutes les Gaules, avec de légères variations de dialecte;

2° Que les habitants de la Grande-Bretagne, qui avait été peuplée par des Gaulois, parlaient le celtique;

3° Que les Bretons qui sortirent d'Albion et se répan-

dirent dans l'Armorique, y trouvèrent la langue qu'ils parlaient eux-mêmes;

4° Qu'ils n'eurent pas besoin en conséquence de changer la langue qui existait dans la Petite-Bretagne, et que cette langue, qui s'est conservée jusqu'à nos jours, est le bas breton;

5° Donc le bas breton est du celtique plus ou moins altéré.

§ II. — Littérature bretonne des premiers siècles. — Les bardes armoricains premiers auteurs des romans chevaleresques. — Littérature populaire de la Bretagne.

Les bardes gaulois étaient célèbres; mais leurs chants, qui n'étaient point écrits, durent s'altérer et se perdre facilement après la conquête étrangère. Ce ne fut qu'en Bretagne, où cette conquête fut passagère, que la poésie nationale continua à florir. Là, les bardes celtes eurent des successeurs; et Fortunat nous apprend que dans le sixième siècle ceux-ci étaient célèbres par leurs poésies.

Dans le douzième siècle, les témoignages sont aussi nombreux qu'honorables en faveur des bardes bretons. Geoffroi de Monmouth traduisit, vers l'an 1138, du bas breton en latin, *le Brut d'Angleterre;* et Guillaume de Newburg, son ennemi, déclare, tout en l'accusant d'imposture, que son ouvrage est en effet composé avec les anciennes fables des Bretons. Chrétien de Troyes, dans le début de son roman du *Chevalier au Lion,* dit:

Si m'accort de tant as Breton
Quar tos jors durera li renous
Et par els sont amateu
Li boèn chevalier es leu
Qui a enor se travaillerent.

Or, ce *chevalier au Lion* célébré par les Bretons était messire Ivain, compagnon d'Arthur, et un des héros de la Table-Ronde. Il avait aussi été célébré par les Gallois, comme l'assurent Lewis et Carte dans leurs histoires de la Grande-Bretagne. On a même publié au pays de Galles les poésies composées en son honneur par Taliesin et Lywarh-Hen. Ce qui prouve que les Bretons et les Gallois honoraient les mêmes héros.

Dans le roman d'*Erec* et d'*Enide*, et dans celui de *Lancelot du Lac*, par Chrétien de Troyes, tous les héros sont Bretons. Il est certain que les deux poèmes durent être écrits d'après des lais bretons antérieurs. Fouque de Marseille parle aussi des lais bretons. Ainsi, la littérature des Armoricains était connue des troubadours.

Dans le même siècle, le célèbre roman de *Tristan le Léonais* fut traduit en prose française par Luc du Guast, puis mis en vers par La Chèvre de Reims, et ensuite par Thomas Erceldon, trouvère anglo-normand. Il est reconnu aujourd'hui que ces traductions furent toutes faites d'après des lais armoricains. Un autre trouvère, qui mit en vers *le roman du roi Horn*, s'étend beaucoup sur les lais armoricains; et quand il veut dire qu'un lai est bien fait, il assure qu'on a imité les Bretons.

Si cum font cil Bretuns dit el fail custumiers.

L'enchanteur Merlin, déguisé en jongleur, chante aussi des lais bretons à la cour du roi Arthur. Robert Wace, dans son *Brut d'Angleterre*, en fait chanter aux paladins qui assistent aux fêtes de la Table-Ronde.

Dans le treizième siècle, Marie de France traduisit en vers français un grand nombre de lais armoricains parmi lesquels se trouvait *le Rossignol*, qui se chante encore

en Bretagne, et dont M. de la Villemarqué a publié une version dans son *Barzas-Breiz*.

Ces lais bretons, traduits par Marie, eurent un immense succès, et les auteurs contemporains en parlent fréquemment et toujours comme de lais empruntés à la littératures armoricaine. Pierre de Saint-Cloud, trouvère français du même âge, faisant paraître dans son *roman du Renard* cet animal déguisé en jongleur anglais, le fait se vanter de savoir surtout *moult bons lais bretons*.

Un trouvère français, nommé Regnaud, traduisit à la même époque *le lai d'Ignaurès*, et il affirme qu'il a fait cette traduction d'après l'original breton. Un autre trouvère, auteur du *roman du chevalier au Bel-Escu*, et de celui de *Fergus* mit en vers le *lai de l'Épine ;* et il indiqua dans le préambule de sa traduction les sources *galloises et bretonnes* où il avait puisé. Ainsi, les Gallois et les Bretons avaient la même langue, la même littérature. Enfin, un dernier trouvère traduisit le *lai de Graalent-Mor*, que, selon lui, on chantait dans la Bretagne [1].

Dans le quatorzième siècle, les poésies celtiques étaient encore connues et jouissaient d'une grande réputation. Chaucer, dans ses *Contes de Cantorbéry*, dit : « Ils furent gentils, ces vieux Bretons qui composèrent dans leur langue antique des lais sur plusieurs événements mémorables, et qui les chantèrent en s'accompagnant avec leurs instruments. » Et, pour preuve, il insère dans son ouvrage plusieurs de ces lais qu'il appelle *bretons ou armoricains*. Dans le même siècle, l'auteur du *Songe du*

(1) Le manuscrit du poème breton sur Gradlon-Mor existe encore probablement à la Bibliothèque nationale de Paris. Dom Bernard Montfaucon assure l'y avoir vu au siècle dernier, et n'avoir pu le comprendre, parce qu'il ne savait pas le breton; il donne le numéro de ce manuscrit. M. de Fréminville dit l'avoir cherché, aidé des employés de la Bibliothèque, et n'avoir pu le retrouver.

dieu d'Amour dit, en parlant du pont qui conduit au temple de ce dieu :

> De ro truenques etoit fait lo li pôns
> Totes les planches de dits et chansons
> De sons de harpes les estaces del fons,
> Et les salices des doux lais des Bretons.

Il faut cependant remarquer que, dès le quatorzième siècle, on ne parle plus des poésies bretonnes que comme d'*antiques lais*. Nous devons aussi faire observer que ce sont presque toujours les trouvères anglo-normands qui citent ou traduisent les lais bretons : il ne faut point s'en étonner.

Les Normands ayant possédé la Bretagne en arrière-fief, par le traité fait avec Charles-le-Simple, eurent avec les Bretons des rapports fréquents ; ils furent forcés d'apprendre leur langue, et, par conséquent, se trouvèrent à portée d'étudier leur littérature. Ajoutez que Guillaume récompensa Alain, duc de Bretagne, des services qu'il lui avait rendus pour conquérir l'Angleterre, en lui donnant quatre cent quarante-deux terres seigneuriales dans cette île. Alain et les ducs de Bretagne, ses successeurs, inféodèrent à des chevaliers armoricains une grande partie de ces terres ; d'autres seigneurs de la Petite-Bretagne, qui s'étaient signalés à la bataille d'Hastings, reçurent également des domaines ; il en résulta des relations multipliées entre les Anglo-Normands et les Bretons ; de sorte que toutes les fables et poésies armoricaines passèrent en Angleterre.

Cependant, à mesure que ces rapports entre l'Angleterre et la Bretagne devinrent moins fréquents, la langue armoricaine fut moins comprise dans l'île, et, dès le quatorzième siècle, elle n'était plus guère connue que par les poètes qui voulaient exploiter la littérature bretonne,

comme une mine curieuse et féconde. Quant aux autres peuples, ils avaient depuis longtemps abandonné l'étude du langage armoricain. Dès le neuvième siècle, les oreilles françaises en étaient choquées. Un religieux de l'abbaye de Fleury, qui traduisit à cette époque la vie de saint Pol de Léon, dit :

Hujus sancti viri gesta scripta quidem reperi, sed britannica garulitate ita confusa, ut legentibus fierint onerosa... inauditum locutionis genus quoque studiosos a lectione summovebat... Nec turbetur lectoris animus absonis britannis nominibus quæ interposuimus, quia hæc vitare ex toto non potuimus, vitavimus quidem plura, etc.

« J'ai trouvé la vie de ce saint écrite dans un confus bavardage breton qui fatiguait le lecteur ; les termes inusités repoussaient même les gens studieux ; mais que mes lecteurs se rassurent ; si j'ai conservé des noms bretons dans ma traduction, c'est que je n'ai pu faire autrement, j'en ai élagué un grand nombre, etc. »

Il résulte de ce qui précède que les bardes armoricains eurent une grande célébrité, et que les trouvères ne furent, le plus souvent, que leurs traducteurs ou leurs imitateurs. Mais ces imitations mêmes aidèrent à faire oublier les originaux Parmi ceux qui échappèrent, nous ne pourrions citer aujourd'hui que le *Graalent-Mor*, les *Prophéties* de Gwenc'hlan, barde du sixième siècle, conservées à l'abbaye de Landevence jusqu'à la révolution de 1793, et dont M. de la Villemarqué semble avoir retrouvé un fragment ; enfin le lai du *Rossignol.*

Le bardisme ne tarda point d'ailleurs à disparaître en Bretagne et au pays de Galles pour faire place à la poésie populaire des klers, des chanteurs ambulants et des mendiants dont Taliesin déplorait si éloquemment l'invasion, et la seule qui, se renouvelant et se multipliant sans cesse,

soit parvenue de bouche en bouche jusqu'à nous à travers douze siècles de révolutions.

Or, c'est de cette poésie que nous voulons parler.

Il faut donc bien se le rappeler ; les compositions bretonnes que nous allons nous efforcer de faire connaître, appartiennent toutes à l'école inculte et naïve qui succéda à l'école plus habile des bardes. Deux ou trois fois peut-être nous retrouverons, dans ces poésies, des traces des vieux lais, réminiscences incomplètes fournies par la tradition orale et introduites dans les poèmes modernes ; mais, généralement, les chants que nous citerons porteront le cachet de leur siècle et de leur origine ; tous seront l'expression des traditions, des croyances et de la sensibilité populaires.

Dans l'examen auquel nous allons nous livrer, nous ferons abstraction des ouvrages en prose, parce qu'ils sont peu nombreux, peu remarquables, et d'ailleurs imités du français. Tous sont des livres de dévotion, des commentaires de l'Évangile qui n'appartiennent point à l'école bretonne. La prose est une forme trop logique pour les littératures primitives, qui ne sont qu'impression et mouvement. Le jour où il y a eu sur la terre un homme qui a courbé la tête pour prier ou pleurer, il y a eu un poète ; mais les grands prosateurs ne sont venus que plus tard avec les sciences et la philosophie Homère avait mendié dans les villes de la Grèce plusieurs siècles avant que Platon élevât la voix.

Les poésies populaires de la Bretagne peuvent se partager en trois grandes classes :

1° Les poésies chantées ;

2° Les poèmes ;

3° Les drames.

CHAPITRE II.

POÉSIES CHANTÉES.

§ I. — Poésies chantées. — Leur influence en Bretagne. — La folle d'Auray. Différentes espèces de poésies chantées.

Tous les poëmes chantés des Bretons sont écrits en strophes et en vers de douze, de huit ou de six pieds. Ces vers sont rimés, mais sans que les auteurs se piquent d'une grande rigueur à cet égard. Les licences qu'ils prennent pour les rimes et mêmes pour la mesure sont d'autant plus facilement pardonnées, qu'ils s'adressent à un public peu lettré. Eux-mêmes sont d'ailleurs des hommes simples et ignorants, qui chantent comme les fauvettes, sans règle, sans travail, sans méthode. Ce sont, ou de jeunes kloärecks *tristes d'amour*, ou des maîtres d'école de village, ou des clercs de campagne, ou même de pauvres manœuvriers vivant de leurs bras et suant leur pain de chaque jour. Souvent ils donnent, dans la dernière strophe de leur poème, leur nom, leur profession, et des détails sur leur famille. Cette dernière strophe est pour le poëte breton ce qu'est pour nous la préface : une carte de visite déposée à la porte de la renommée.

Tous les poèmes à strophes, écrits en langue celtique, s'approprient à un air national et se chantent, qu'elle que soit leur étendue. Je me souviens qu'un jour, en arrivant au *pardon* de *Saint-Jean-du-Doigt*, près Morlaix, j'entendis un aveugle qui chantait des vers bretons sur la *naissance de Jésus-Christ:* en repassant le soir, je le trouvaî à la même place, continuant son sujet qu'il n'avait point achevé. Je m'approchai, et il m'apprit qu'il lui

fallait habituellement un jour pour chanter le poème entier ; encore ne le savait-il pas complètement, comme je pus m'en assurer en lui faisant réciter quelques strophes dont les interpositions, les lacunes et les non-sens perpétuels prouvaient que l'ouvrage primitif avait été défiguré. Au reste, il en est ainsi de presque toutes les poésies que chantent nos Bretons. Ils n'en savent, le plus souvent que des fragments altérés, qu'ils psalmodient, comme les gondoliers des lagunes le font des strophes du Tasse, en substituant, à chaque instant leurs propres inspirations à celles de l'auteur.

Quant au nombre des poèmes populaires de la Bretagne, nul ne saurait le dire. On resterait au-dessous de la réalité en le portant à huit ou dix mille. J'ai parcouru le Finistère en tous sens, j'ai écouté ses pâtres, ses mendiants, ses fileuses, et, presque chaque fois, j'entendais un nouveau chant. Aussi nulle parole ne peut rendre l'enivrante sensation qu'éprouve celui qui comprend notre vieux langage, lorsque, par un beau soir d'été, il traverse les montagnes de la Cornouaille en prêtant l'oreille aux chansons des pasteurs. A chaque pas, la voix d'un enfant ou d'une vieille femme lui jette, de loin, un lambeau de ces antiques ballades, chantées sur des airs tels, qu'on n'en fait plus, et qui racontent un miracle d'autrefois, un crime commis dans la vallée, un amour qui a fait mourir! Les couplets se répondent de roche en roche; les vers voltigent dans l'air comme les insectes du soir; le vent vous les fouette au visage par bouffées, avec les parfums du blé noir et du serpolet! Et, tout plongé dans cette atmosphère poétique, rêveur, enchanté, vous vous avancez au milieu d'une campagne agreste ; vous voyez de grandes pierres druidiques habillées de mousses qui se penchent au bord des bois ; des ruines féodales, accroupies dans

les bruyères, sur le flanc des coteaux; et, parfois, au haut de la montagne, des figures d'hommes échevelés et étrangement vêtus qui passent comme des ombres entre l'horizon et vous, se dessinant sur le ciel que la lune commence à éclairer! C'est comme une vision des temps passés, comme un rêve que l'on ferait après avoir lu une page d'Ossian!

La forme donnée à tous leurs poèmes par les Bretons est la suite de leur goût prononcé pour le chant. L'Italien lui-même, quoique plus délicat dans ses créations et surtout plus habile à les exécuter, n'a pas une oreille plus juste, un sentiment musical plus passionné. Du reste, cette aptitude du paysan armoricain lui est commune avec tous les autres peuples encore près de la nature. Le chant est l'expression énergique de cette partie de l'âme que les langues humaines ne peuvent traduire. Il n'est pas moins naturel que la parole. Plus élevé que celle-ci, il est aussi destiné à rendre les émotions qui dépassent la trivialité usuelle. Il passionne la langue comme l'accent, qui n'est lui-même qu'un chant timide. Les Bretons l'ont ajouté à toutes leurs compositions, et la chanson forme toute leur littérature. Aussi revêt-elle tour à tour les diverses physionomies de l'art d'écrire. Ode, roman, élégie, satire, morale, enseignement scientifique, il n'est rien qu'elle ne renferme. C'est le journalisme sous ses faces variées. Active, bavarde, changeante, comme notre presse timbrée, la chanson court, flambe, crie de loin; elle porte toujours ses bottes de sept lieues, et fait le tour d'un évéché en trois jours. Pour télégraphe elle a ses pâtres, qui la transmettent de rocher en rocher. On la voit courir et gagner de proche en proche, semblable à ces feux que les clans écossais allumaient sur leurs montagnes, et qui allaient porter à vingt lieues l'appel de la révolte.

Lorsque le choléra ravageait la Bretagne, les administrateurs s'évertuèrent à instruire nos paysans des précautions qu'il fallait prendre contre le fléau; les circulaires se succédèrent; toutes les portes des cimetières de village furent placardées d'instructions officielles... Vaines tentatives! Le paysan passait tout droit, son grand chapeau sur les yeux, et ne lisait pas. Un poète eut alors la pensée de mettre en vers les moyens à employer pour prévenir la maladie: et une semaine après, on chantait dans les fermes et les bourgs les plus réculés, sur un air connu :

« Pour éviter le choléra, chrétiens, il faut manger peu de fruits « et boire votre eau mêlée de vinaigre. Il ne faut point vous « étendre sur l'herbe froide au moment où vous suez.

« Songez-y, chrétiens! car voici l'*août* avec ses soifs, ses las- « situdes et ses sueurs. Ceux qui n'écouteront pas mes conseils « seront frappés; on les clouera entre quatre planches, et leurs « enfants resteront sur la terre, pauvres mineurs sans appui [1]. »

On conçoit qu'elle influence a dû acquérir la chanson ainsi popularisée. Elle est devenue, selon l'expression d'un poète du pays, *un couteau à deux lames*, que l'on peut, tour-à-tour, employer au service d'un ami ou enfoncer dans la gorge d'un ennemi. Cependant il est juste de dire qu'elle a conservé une impartialité rarement démentie, et que l'on serait heureux de trouver dans notre journalisme plus civilisé. La chanson bretonne, quand elle est satirique, exprime réellement l'*opinion*. Souvent on ne pourrait dire qui l'a faite; la clameur publique a été le poète.

Ce caractère de rigoureuse équité lui a donné une véritable magistrature populaire. Elle est chargée de le re-

(1) Nous devons dire, pour être complet, que le préfet du département ne voulut pas faire répandre, par le moyen des maires, la chanson sur le choléra, vu *qu'elle n'était pas signée par un médecin*. L'hygiène publique fut confiée aux mendiants, qui colportèrent la complainte de village en village, et le préfet continua à écrire des circulaires.

viser les sentences de la justice, comme autrefois le tribunal des francs-juges. A elle appartient la défense de cette moralité de cœur en dehors des lois, et que le cœur seul peut juger. Ses arrêts adoptés par l'opinion sont irrévocables ; chacun se fait bourreau pour les exécuter. Nous pouvons citer à ce sujet un fait dont nous affirmons l'exactitude, parce que nous en avons été personnellement témoin, et qui en dira plus que tous les raisonnements.

Lorsqu'une partie du Morbihan se souleva pendant les Cent-Jours, on sait qu'un combat s'engagea près d'Auray entre les insurgés et les bleus. Ce ne fut qu'un échantillon de guerre civile, un *fac-simile* de 1793 ; cependant, l'affaire eut assez de gravité pour laisser un certain nombre d'hommes cuver leur sang dans les douves des chemins creux. Ce fut là qu'on trouva presque tous les cadavres, et, comme le remarqua avec une farouche naïveté le maire chargé de déblayer le champ de bataille, *cela avait l'air des suites d'un pardon, et de braves gens qui s'étaient endormis dans le vin*. Malheureusement, peu de ces dormeurs se réveillèrent.

Le lendemain du combat, de bon matin, une femme se rendait au champ, la faucille sur le bras. Tout en marchant le long du chemin qu'elle suivait, elle regardait curieusement de tous côtés. Autour d'elle, les arbres étaient troués de balles, les buissons brisés et la terre piétinée. De loin en loin, on voyait la route semée de boutons, de cheveux, de brins de laine tordue arrachés à des épaulettes, de papier à cartouche, de lambeaux de chapeaux bretons percés par le plomb ou la baïonnette, et de flaques de sang à demi figé. Tout indiquait qu'un engagement vif et récent avait eu lieu dans cet endroit. Quant aux cadavres, ils avaient disparu. Les paysans étaient venus, pendant la nuit, leur donner la sépulture ; et les

femmes avaient parcouru le champ de bataille, le bissac sur l'épaule, dépouillant tour à tour les morts ennemis, et disant une prière pour les leurs. On parlait même de riches butins faits ainsi par quelques-unes, et l'on aurait pu croire que la jeune paysanne y songeait, à voir sa préoccupation et l'espèce d'attention avec laquelle son œil scrutait les halliers des deux côtés du chemin.

Elle était enfin arrivée à un endroit plus large, presque entièrement occupé par un marécage touffu, et elle commençait à presser le pas, comme si elle eût renoncé à toute espérance, lorsqu'elle vit les roseaux du marais s'agiter; un cliquetis de fer retentit, la pointe d'une baïonnette apparut, puis une figure sanglante se souleva avec effort.

La Bretonne s'arrêta court. Elle ne jeta pas le moindre cri, mais elle serra plus fortement le manche de sa faucille.

Cependant, des gestes et quelques mots prononcés en breton du pays l'engagèrent à s'approcher. Elle fit deux ou trois pas dans les herbages.

Le blessé était parvenu à se mettre à genoux, en s'appuyant sur son fusil; et la paysanne vit à sa veste bleue garnie de boutons pressés que c'était un marin [1].

Elle s'arrêta de nouveau indécise; mais il lui cria d'approcher, en lui disant qu'il ne voulait point lui faire de mal, qu'il pouvait d'ailleurs à peine remuer, ayant eu la jambe fracassée par une balle.

La paysanne, enhardie, avança de quelques pas.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle brièvement.

— Y a-t-il des bleus ici près?

— Les bleus sont partis.

(1) Plusieurs compagnies de marins se trouvèrent à la journée d'Auray, et combattirent, près des fédérés, avec le plus grand courage.

— Partis !... Et depuis quand ?

— Depuis hier.

— Cela n'est pas possible ! s'écria le marin, est-ce que nous n'avons pas été les plus forts ?

La paysanne ne répondit rien. Elle resta droite et impassible, comme si elle n'eût pas entendu. Elle mentait pourtant, car les bleus étaient à Auray.

Le marin recommença ses questions : elle y répondit de manière à lui persuader qu'il était abandonné et sans espoir de secours. Blessé la veille, lorsqu'il tiraillait contre les chouans, vers la fin du jour, le malheureux avait passé la nuit dans les roseaux du marais sans pouvoir faire un mouvement, et torturé par d'atroces souffrances. Il avait espéré que le jour lui permettrait de faire connaître sa situation à ses compagnons ; mais la nouvelle de leur départ le jeta dans le désespoir. La force lui manquait pour quitter le lieu où il se trouvait, et, lors même qu'il l'eût trouvée, il craignait, en se montrant, d'être assassiné par les chouans. Il lui sembla donc qu'il n'avait plus d'espoir que dans la jeune paysanne qu'il venait de rencontrer. Lui-même était du pays. Son père et ses frères, pêcheurs à Locmariaquer, pouvaient le sauver en le venant chercher. Il conjura la jeune fille de les aller trouver ; il employa les supplications les plus pressantes, les pleurs, les menaces même ; mais celle-ci resta insensible à tout. Ses regards ardents roulaient autour d'elle, puis se fixaient sur le marin qui était à ses pieds. Elle s'approcha enfin vivement de lui, et d'une voix brève et hardie :

— Si tu veux que j'aille à Locmariaquer, dit-elle, donne-moi ta montre.

Et, en parlant ainsi, elle voulut saisir le cordon qui retenait celle-ci ; mais le blessé se jeta en arrière et fit un effort pour la repousser.

— Après, après, dit-il, quand tu reviendras. Je te donnerai ma montre et de l'argent avec...

— En as-tu? demanda la paysanne.

— J'en ai.

— Où est-il?

— Là.

— Montre-le-moi?

— Me promets-tu de me sauver après?

— Montre-moi l'argent.

— Tu vas le voir.

— Le confiant marin se pencha sur son havre-sac qu'il avait détaché, et qui était auprès de lui; ses deux mains commencèrent à en déboucler avec peine les courroies.

Au même instant, la Bretonne fit un pas en arrière pour prendre de l'espace et lui déchargea sur la tête un coup de faucille qui lui ouvrit le crâne. Il ne poussa qu'un soupir; ses deux bras se roidirent, et il tomba la face sur le havre-sac.

Alors la jeune fille prit la montre, l'argent, les vêtements; elle lava tranquillement dans la mare ses pieds qui étaient pleins de sang, puis alla au champ couper son faix d'herbe, et revint à la maison. En arrivant elle jeta sur son coffre tout ce qu'elle avait pris au marin, en disant :

— J'ai trouvé le corps d'un bleu, voilà ce qu'il avait.

On s'extasia sur son bonheur, et les choses en restèrent là.

Mais, le soir même, le cadavre trouvé fut reconnu par la famille. Bientôt plusieurs circonstances trahirent la jeune fille, et tout fut découvert. Le marin tué était un de ces jeunes gens que le recrutement habille d'une opinion, en même temps que d'un uniforme, et auxquels on coud réglementairement la cocarde du parti qui gouverne. Enrôlé forcément pour le port de Brest, il en était parti avec

ses compagnons, et était venu combattre à Auray, sans qu'il lui eût été possible de faire autrement. Cette position, comprise par les paysans, parce que c'était celle de plusieurs de leurs enfants, fit plaindre la mort du marin, et rendit odieuse celle qui l'avait assassiné. Il y avait, d'ailleurs, dans les circonstances du meurtre une basse scélératesse qui répugnait à tous. On n'avait pas tué cet homme pour le tuer, mais pour le voler, et c'était là ce qui faisait horreur à la foule, car dans de pareils cas, l'argent tache plus que le sang. Aussi y eut-il un cri général de colère contre la paysanne; et, comme il arrive dans ces réactions généreuses où l'esprit de parti cède un instant à la voix de l'équité, l'indignation fut excessive et sans frein. A défaut de la justice des tribunaux, la justice populaire se chargea de la punition du crime. La jeune fille fut rejetée de la société des chrétiens, on s'écarta d'elle comme si la lèpre l'eût atteinte. Nul paysan ne voulut lui louer une cabane, et elle n'eut bientôt d'autre abri que le porche de l'église. Partout où elle passait, on voyait chacun se jeter de côté. A la fontaine, lorsqu'elle arrivait, les femmes tiraient leurs cruches en disant :

— Place à la *tueuse*.

C'était le nom qu'on lui avait donné. Pour mettre le sceau à la réprobation publique, on fit une chanson dans laquelle la mort du jeune marin était racontée avec tous ses affreux détails. Alors, partout où la jeune fille parut, elle entendit répéter le chant vengeur. Son supplice ne fut plus un supplice ordinaire, ayant son terme et son lieu; il passa dans le domaine public, il entra dans les mœurs. Elle marcha semblable à Caïn, avec la marque fatale au front, au milieu d'hommes qui, comme autant de piloris vivants, lui racontaient son crime et la maudissaient. En vain voulut-elle fuir sa paroisse; partout où pouvait par-

venir la voix du pâtre, le refrain terrible retentissait.

Un jour (c'est elle-même qui l'a rapporté) elle rencontra dans un champ, loin d'Auray, un petit garçon de cinq à six ans qui jouait avec des marguerites. Elle s'approcha, et s'assit à ses côtés. Pour elle, malheureuse abandonnée, qui depuis un an n'avait touché la main de personne, c'était une grande joie que de caresser cet enfant. Elle le prit sur ses genoux et se mit à le cajoler, à la manière des mères, en lui chantant des complaintes. Quand elle eut fini :

— Je sais une plus belle chanson que toi, dit l'enfant; écoute, c'est mon père qui me l'a apprise.

Et il se mit à chanter :

« Soyez tous attentifs, chrétiens, voici le récit du crime : Marie
« Marker a tué un bleu d'un coup de faucille, un bleu qui lui
« demandait miséricorde dans la langue de sa paroisse, et qui
« était un pauvre conscrit du pays. »

La malheureuse laissa rouler le petit garçon à terre en jetant un cri, et s'enfuit à toutes jambes.

C'était trop de honte et de douleur; la *tueuse* y succomba et perdit la raison.

Quand je la vis, il y avait déjà plusieurs années qu'elle était folle; je fus frappé de son aspect. C'était encore une large et forte fille d'environ vingt-quatre ans, carrément taillée à l'ébauchoir. Son corps, où des muscles et les veines disparaissaient, enfouis dans des chairs tannées, semblait formé de deux pièces lourdement articulées. Elle rappelait, pour l'ensemble, ces Vierges de pierre que l'on voit debout dans les niches de nos fontaines consacrées, œuvres brutes dans lesquelles l'art n'a fait tomber que la moitié du voile de granit qui cachait la statue, et qui

laissent douter s'il y a là-dessous quelqu'un ou si ce n'est qu'une pierre. Cependant, vu de près, le visage de la *tueuse* avait une expression singulièrement farouche. C'était une face anguleuse, pleine de lignes qui heurtaient l'œil et lui faisaient mal ; tandis qu'au fond de son regard atone flottait je ne sais quelle férocité rusée. Tout en elle portait le cachet d'une race celtique abâtardie, chez laquelle les qualités primitives ont dégénéré en vices correspondants, et qui tient à la fois du Cafre et du Siaoux. Elle répondait rarement aux questions qu'on lui adressait ; mais qu'un seul mot de la chanson terrible arrivât jusqu'à son oreille, et, comme frappé d'une commotion galvanique, ce corps de pierre se lèvait, cette grossière statue devenait chair et souffrance ! Elle jetait des cris, se tordait les bras, tournait sur elle-même, puis, tout-à-coup, comme prise d'un vertige, elle s'enfuyait, répétant les couplets accusateurs ; et à mesure que sa voix s'élevait, la chanson semblait la prendre plus fortement en sa possession : on eût dit que le remords s'incarnait en elle ; qu'il se formait dans son être deux êtres, dont l'un avait mission de torturer l'autre, et que sa conscience furieuse donnait la chasse à son âme. Tous ses traits, tous ses gestes, exprimaient ce double rôle de vengeresse et de victime. Elle pleurait et rugissait, demandait grâce, et lançait des malédictions : c'était un spectacle tel qu'on n'en peut voir sans fermer les yeux : la lutte du bourreau et du condamné sur le bord de l'échafaud.

§ II. — Différentes espèces de poésies chantées. — Les cantiques. — L'enfer. — Le paradis. — Hommage à Dieu dans la solitude. — Noëls.

Les poèmes chantés peuvent se diviser en quatre espèces différentes : les *cantiques*, les *guerz*, les *chansons*, les *sônes*.

Nous allons examiner séparément chacun de ces genres.

Nous devons pourtant l'avouer, c'est avec une sorte d'embarras que nous commençons cet examen, et nous craignons bien qu'il ne puisse donner une idée exacte des chants populaires que nous avons entrepris de faire juger.

Ces poésies nationales, toutes d'attitude et de mouvements, supportent mal une sèche analyse. Nous aurions encore préféré les faire connaître par notre traduction, quelque défectueuse qu'elle soit. C'eût été, au moins, un portrait peint d'après l'original, et non un signalement de passe-port ; mais l'espace nous manque pour suivre une pareille marche. La reproduction des principaux chants populaires de la Bretagne remplirait un volume, et nous pouvons à peine disposer de quelques pages. On nous pardonnera donc de réduire notre tableau aux dimensions du cadre. On tâchera surtout de suppléer, par la pensée, à ce qui manquera à nos traductions, de deviner les charmes dont nous n'aurons pu conserver qu'une ombre. Les poésies populaires sont encore plus difficiles à traduire que les autres. Elles ressemblent aux fleurs et aux fruits particuliers à chaque contrée ; pour en sentir toute la suavité, il faut les cueillir sous leur ciel. Ces chants que je donne ici, tout pâles du voyage qu'ils ont fait pour passer de leur langue dans la nôtre, sont comme ces oranges que les marins nous apportent des pays lointains, demi-flétries, et ayant à peine conservé une trace de leur parfum délicieux.

Les *cantiques* occupent le premier rang parmi les chants de la Bretagne et par leur nombre et par leur popularité. Mais l'on s'en ferait une idée complètement fausse si on les jugeait d'après les misérables rapsodies

françaises qui se psalmodient dans nos églises, sur des airs d'opéra. La valeur poétique du cantique breton n'est nullement inférieure à celle des autres chants celtiques. Cette différence est, du reste, facile à concevoir. Dans notre province, la poésie a conservé son premier caractère religieux ; Dieu n'y est pas encore tombé dans le domaine du bout-rimé, et les grandes images du ciel et de l'enfer, du jugement et de l'éternité, n'ont point été abandonnées, avec les charades, aux muses de la *rue des Lombards*. Nos poètes les plus habiles sont des chrétiens fervents qui se font gloire de célébrer leurs croyances. Chaque canton a son David en sabots qui chante et qui prie. Aussi les cantiques bretons sont-ils innombrables. Revêtant toutes les formes, ce sont, tantôt des prophéties terribles et passionnées, comme celles d'Isaïe, tantôt de naïves et de douces élégies, comme *l'Ecclésiaste*. Poésio tour à tour gigantesque, sombre, ingénue, plus haute que le cèdre, ou plus humble que l'hysope ! En voici quelques exemples.

L'ENFER.

« L'enfer ! l'enfer ! savez-vous ce que c'est, pêcheurs ? — C'est « une fournaise où rugit la flamme, une fournaise près de la« quelle le feu d'une forge refermée, le feu qui a rougi les dalles « d'un four, n'est qu'une fumée !

« Là, jamais on n'aperçoit de lumière ! Le feu brûle comme « la fièvre, sans qu'on le voie ! Là, jamais n'entre l'espérance : « la colère de Dieu a fermé la porte !

« Du feu sur vos têtes, du feu autour de vous ! — Vous avez « faim ? — Mangez du feu ! — Vous avez soif ? — Buvez à cette « rivière de soufre et de fer fondu !

« Vous pleurerez pendant l'éternité ; vos pleurs feront une « mer, et cette mer ne sera pas une goutte d'eau pour l'enfer ! « Vos larmes entretiendront les flammes, au lieu de les éteindre, « et vous entendrez la moelle bouillir dans vos os !

« Et puis, on coupera vos têtes de dessus vos épaules, et pour-
« tant vous vivrez ! Les démons se les jetteront l'un à l'autre,
« et pourtant vous vivrez ! Ils rôtiront votre chair sur les bra-
« siers ; vous sentirez votre chair devenir en charbon, et pour-
« tant vous vivrez !...

« Et là il y aura encore d'autres douleurs ; vous entendrez
« des reproches, des malédictions et des blasphèmes !

« Le père dira à son fils : — Sois maudit, fils de ma chair,
« car c'est pour toi que j'ai voulu amasser des biens par la ra-
« pine !

« Et le fils répondra : — Maudit, maudit sois-tu, mon père,
« car c'est toi qui m'as donné mon orgueil et qui m'as conduit
« ici !

« Et la fille dira à sa mère : — Mille malheurs à vous, ma
« mère, mille malheurs à vous, caverne d'impuretés, car vous
« m'avez laissée libre, et j'ai quitté Dieu !

« Vous m'avez laissée libre, et au lieu d'aller à la grand'messe,
« vous m'avez permis de passer le dimanche à dresser mes pa-
« rures ; malheur à vous !

« Et la mère ne reconnaîtra plus ses enfants, et elle répondra :
« — Malédiction sur mes filles et sur mes fils ; malédiction sur
« les fils de mes filles et sur les filles de mes fils !

« Et ces cris retentiront pendant l'éternité. Et ces souffrances
« seront toujours. Et ce feu, ce feu !... c'est la colère de Dieu
« qui l'a allumé !... il brûlera toujours, sans languir, sans fumer,
« sans pénétrer moins profondément vos os !

« L'éternité ! pensez à ce mot, chrétiens ! Ne jamais cesser
« de pleurer, ne jamais cesser de mourir ! O jamais ! tu es un
« mot plus grand que la mer. O jamais ! tu es plein de cris, de
« larmes et de rage. Jamais ! Oh ! tu es rigoureux, oh ! tu fais
« peur. [1]. »

(1) M. de la Villemarqué a donné, dans son *Barzas-Breiz*, une autre version du cantique de l'Enfer. On ne s'étonnera pas de ces *variantes*, quand on saura que le même chant passe de bouche en bouche, tour à tour modifié, refait, mêlé à d'autres chants, et se retrouve souvent dans nos paroisses, sous dix formes différentes, qui appartiennent pourtant évidemment à une même et primitive inspiration. Nous avons fréquemment, dans cette nouvelle édition, substitué les versions de M. de la Villemarqué à celles que nous avions précé-

Il nous semble qu'il y a dans ces tristes strophes un vague écho de la voix du Dante. Sans doute cet enfer sent trop le païen et le vieux celte ; la torture physique tient trop de place dans cet horrible tableau ; mais tel qu'il est, il fait crisper la chair. C'est la salle basse du Châtelet, avec Dieu pour grand prevôt et l'éternité pour horloge !

Il ne faudrait pas prendre cependant cette matérialité crue et sauvage pour type des chants religieux des poètes bretons. Ils savent aussi plier leur dur langage aux inflexions de la joie. Il existe un autre cantique sur le *paradis*, aussi suave, aussi limpide, que celui-ci est farouche.

LE PARADIS.

« Jésus ! combien grand sera le bonheur du ciel lorsque nous « serons dans la gloire et dans l'amour de Dieu !

« Je trouve le temps court, je n'ai plus de souffrances de cœur, « en songeant nuit et jour à la gloire du paradis.

« Quand je regarde le Ciel, je me dis : C'est là mon pays ! et « je voudrais y voler comme une tourterelle blanche !

« Mais, hélas ! je resterai encore ici jusqu'à l'heure de la « mort, prisonnier sous une chair bien lourde à mon âme !

« Quand viendra l'heure de la mort, oh ! qu'elle joie ! Je ver- « rai alors Jésus, mon véritable époux.

« Et aussitôt que mes chaînes seront rompues, je m'élèverai « dans les airs comme une alouette.

« Je passerai près de la lune pour aller reposer dans la gloire « du ciel, je serai porté par le soleil et les étoiles.

« Alors je dirai adieu à mes frères, aux enfants de mon pauvre » pays, adieu à toutes les souffrances, adieu aux douloureux far- « deaux !

demment publiées ; mais ici il nous a semblé que nous avions l'avantage d'une rencontre plus heureuse, et que notre version était la plus vive et la plus complète.

« Adieu à la pauvreté, adieu à l'orgueil, adieu aux passions « turbulentes, adieu aux ardentes tentations.

« Alors je ne porterai plus en moi le mauvais esprit. Après « l'heure de la mort, plus d'erreur !

« Et je chanterai avec joie dans ma tombe : — Ma chaîne est « rompue, liberté maintenant, liberté pour l'éternité !

« * Mon corps, comme un vaisseau, m'a conduit ici malgré « les vents et la tempête [1].

« * La mort est le portier qui m'a ouvert le château contre « les écueils duquel s'est brisé mon navire. »

« La porte du paradis sera ouverte pour m'attendre; les saints « et les saintes seront là prêts à me prendre par la main.

« Je serai reçu dans le palais de la Trinité, au milieu des hon- « neurs et des chants délicieux, et Jésus placera sur ma tête une « couronne de lumière.

« * Et il dira : — Les corps bénits comme l'ont été les vôtres, « sont un trésor caché en une terre sanctifiée.

« * Vous êtes en ma cour comme des racines de rosiers blancs, « de lis ou d'aubépines dans le coin d'un courtil ; les rosiers, les « aubépines et les lis perdent leur fleur dans la saison et la re- « couvrent.

« Pour quelques souffrances, pour de courtes inquiétudes, « quel prix, mon Dieu, je recevrai.

« Je verrai Dieu avec son fils et l'Esprit-Saint ; je verrai la « vierge Marie avec sa couronne de douze étoiles.

« Et j'entendrai les archanges chanter en chœur leurs sublimes « cantiques, chacun une harpe à la main.

« * Et les petits anges portés sur leurs petites ailes, au visage « charmant et vermeil, voltigeront sur nos têtes.

« * Ils voltigeront sur nos têtes comme des essaims d'abeilles « dans un champ de fleurs.

« Oh ! que ma part sera belle ! d'avance j'y songe et je l'aime, « O mon cœur ! cette pensée te console dans toutes tes afflictions. »

Ce qui rend surtout ces chants sacrés remarquables, ce qui les distingue, c'est l'ardente foi qu'ils révèlent. Sans

(1) Les strophes marquées d'un * appartiennent à la traduction publiée par M. de la Villemarqué dans le *Barzas-Breiz*.

doute, il faut que les croyances existent pour que de pareilles poésies soient composées; mais on doit concevoir aussi combien ces mêmes croyances s'entretiennent et se passionnent par la popularité de chants semblables. Les enfants naissent, grandissent, au bruit de ces cantiques; dès qu'ils peuvent parler il les apprennent, ils s'en pénètrent, ils finissent par les chanter sans s'en apercevoir, comme ils respirent, comme ils marchent, comme ils regardent. Ce sont surtout les *noëls* qu'ils répètent ainsi, et, dans leurs bouches, ces chants naïfs prennent un charme inexprimable. Souvent deux pâtres assis sur deux roches élevées se répondent et se renvoient alternativement les strophes de ces poèmes pieux. Alors la jeune fille qui passe en fredonnant un *sône*, penche la tête pour les entendre; les laveuses suspendent les coups de leurs battoirs au bord des *doués* [1] ombreuses, et le paysan qui siffle en conduisant la charrue s'arrête au bout du sillon, et, appuyé sur l'attelage, écoute les deux voix lointaines.

LE PREMIER PATRE [2]. « La seconde personne de la Trinité, en voyant nos misères, s'est offerte, du fond du cœur, à son père pour nous racheter du péché, et il a parlé au Dieu de ciel.

LE SECOND PATRE. « Il a dit : — Mon père, si vous le permettez, je descendrai sur la terre, je revêtirai la nature humaine et je rachèterai les pêcheurs!

LE PREMIER PATRE. « Et le père a répondu : — Comment seraient-ils pardonnés ? ils ont brisé le joug de mes commandements! Les portes du ciel sont fermées et celles de l'enfer sont béantes!

LE SECOND PATRE. « — Mon père, je sacrifierai pour eux mon

(1) Lavoirs.

(2) Voyez *Nouelio neve ha cantico en ty Prud'homme*, Saint-Brieuc, 1 vol. in-12.

corps, mon sang et ma vie! Songez que la nature humaine est fragile, et que la subtilité du démon est grande!

LE PREMIER PATRE. « — Mon fils, j'ai pitié d'eux et je vous aime! Descendez donc sur la terre pour les arracher à la douleur; réunissez en vous l'homme et le Dieu pour racheter le monde!

« Une vierge de Nazareth, du nom de Marie Joachim, portera neuf mois entre ses deux flancs le fils de Dieu, et le roi des soleils et des étoiles fera son entrée sur la terre dans une étable!

LE SECOND PATRE. « — Père céleste, quel nom aura votre petit enfant? quel nom aura le fils de Marie?

LE PREMIER PATRE. « — Son nom est grand; il s'appellera *Jésus; Jésus* veut dire sauveur.

« Il naîtra sur une poignée de paille, et celle qui l'aura porté restera vierge, car le fils de Dieu n'aura fait que passer à travers la nature humaine de la femme choisie, comme un rayon du ciel au travers d'un pur cristal!

LE SECOND PATRE. « — C'est à Bethléem, dans une crèche, que l'on trouva le petit enfant qui était né. Celui qui porte le monde sur son doigt était là, emmailloté par une jeune vierge; une jeune vierge belle comme le jour, disposait du roi des anges!

LE PREMIER PATRE. « — Et alors on entendit les chérubins qui chantaient sur un air nouveau le *Gloria in excelsis* que l'on chante dans les églises.

« Et les rois et les bergers vinrent adorer le Fils de Dieu; les rois offrirent trois présents: l'or, la myrrhe et l'encens.

LE SECOND PATRE. « — L'or marquait la pureté, l'encens la divinité; la myrrhe rappelait l'enveloppe mortelle sous laquelle s'était caché le Fils de Dieu.

LE PREMIER PATRE. « — Et vous, chrétiens, si vous voulez aussi donner au Messie trois beaux présents, livrez-lui l'or de votre amour, offrez-lui, dans vos cœurs, l'encens de vos oraisons, et que votre pénitence soit comme une myrrhe délicieuse! »

Que l'on tâche de comprendre l'effet de cette complainte ingénue tombant, vers le soir, dans la campagne, du haut des *montagnes noires!*... Bien des fois, lorsque la chaleur ou la rêverie m'avaient attardé au fond de quelque vallée, je me suis arrêté pour l'écouter; et alors,

involontairement, je me demandais tout bas s'il n'y avait pas bien du calme, bien du vrai bonheur dans la vie ignorante et crédule de ces petits paysans? Alors, je me surprenais tout triste de n'être plus un enfant, non pas celui des villes, étiolé sous les châssis du collége, mais le pâtre grandi en plein air, conduisant ses moutons le long des bruyères roses, faisant le signe de la croix quand la première étoile monte au ciel, et revenant tous les jours vers son pauvre toit de chaume, par le même sentier de noisetiers, en chantant le même *cantique !*

§ III. — Guerz. — Différentes espèces de guerz. — Le chant des âmes. — L'homme qui ne mange pas. — La femme du meunier. — Les deux frères. — Mariannic — Les Trégoat. — L'infanticide. — L'héritière de Kéroulas. — Le Kloarek de Laoudour.

Si les *cantiques* sont les poésies les plus populaires de la Bretagne, les *guerz* en sont incontestablement les plus anciennes. Quelques-uns de ces *guerz* remontent jusqu'au treizième siècle, et même au delà [1]; mais c'est le très-petit nombre; presque tous sont postérieurs à 1500.

Le *guerz* armoricain rappelle beaucoup les ballades des peuples du Nord, mais seulement pour la forme, car on n'y trouve pas l'allure guerrière qui domine dans celles-ci. Le caractère breton est plutôt énergique que militaire. C'est une race vaillante au combat, parce qu'elle a de fortes affections et de fortes haines; mais l'épée ne lui tient pas aux mains plus longtemps que la passion au cœur. Celle-ci satisfaite ou apaisée, les habitudes champêtres reprennent bien vite le dessus. Aussi

(1) Voyez le *Barzas-Breiz.*

n'est-ce point son histoire guerrière que le peuple breton a conservé dans ses ballades, mais bien celle de sa vie intérieure. Il ne pouvait, du reste, en être autrement. Dès le moment où la Bretagne cessa de former un état à part, et où la noblesse arbora le drapeau fleurdelisé à ses créneaux, le vassal, qui n'avait plus à défendre cette vague et instinctive idée de nationalité, dut se désintéresser des affaires publiques. Les luttes politiques continuèrent en vain ; ce n'était plus pour lui que d'abstraites querelles nées de vanités ou d'ambitions individuelles. D'ailleurs tout se faisait sans choc d'armures, sans prouesses, sans éclat, sans rien de ce qui peut réveiller chez les masses le sentiment poétique. Qu'aurait donc eu à chanter le peuple ? Ce mouvement d'intrigues politiques n'était plus de sa sphère ; il ne s'y mêlait plus. C'étaient des tempêtes ou des beaux jours que les puissants formaient au-dessous de sa tête, et dont il ne savait rien que lorsque la foudre ou le soleil avait brillé. Il n'avait plus de patrie. Il se rabattit alors sur la famille ; et de là naquirent les *guerz*, destinés à célébrer des événements particuliers, les amours, les morts, les douleurs, les miracles qui avaient attendri ou épouvanté les cœurs. La Bretagne avait fini son histoire, elle se mit à faire son roman.

Les ballades bretonnes ou *guerz* sont donc presque toujours le récit d'événements intimes ; ce sont de poétiques papiers de famille, et non des documents politiques. Mais les mœurs et les croyances de l'époque y sont vigoureusement moulées ; et l'on y trouve des détails que l'on chercherait vainement ailleurs.

Le *guerz* peut se partager en quatre espèces fort distinctes : le *guerz* sacré, qui est ou la légende d'un saint, ou une chronique pieuse ; le *guerz* fantastique, qui raconte quelque grand miracle ; le *guerz* plaisant, qui n'est

autre chose que le fabliau du moyen âge ; enfin, le *guerz* historique, qui est le récit d'un événement sombre et touchant.

Les *guerz* de *Saint-Laurent*, de *Michel Noblet*, du *Juif-Errant*, de *Sainte-Trifine*, de *Sainte-Aude*, sont célèbres parmi les *guerz* sacrés.

Parmi les *guerz* fantastiques, on peut citer les *Moines de Saint-Nicolas*, le *Chant des âmes*, l'*Homme qui ne mange pas*, la *Tête de mort*.

Le *Chant des âmes* est un *guerz* en dialecte de Vannes. Le jour des Morts, quand on a vu les lumières s'éteindre dans les fermes isolées, quand les familles, enfermées dans les *lits clos*, dorment ou prient pour ceux qui ne sont plus, de tristes chants s'élèvent tout-à-coup, et des voix de femmes, d'enfants, de vieillards, se font entendre dans la nuit, semblables aux plaintes d'âmes en peine : ce sont les mendiants qui parcourent les villages en chantant, sur un mode lugubre, l'hymne du purgatoire.

LE CHANT DES AMES [1].

« Mes pauvres gens, ne soyez pas surpris si je tombe auprès de votre porte, c'est Jésus qui m'a transporté pour vous réveiller, si vous dormez.

« C'est Jésus qui m'a transporté pour vous réveiller de votre premier sommeil ; unissez vos prières aux prières des âmes.

« Vous êtes bien à l'aise dans votre lit, les pauvres âmes sont en souffrance... Vous êtes là mollement couchés, les pauvres âmes sont bien mal.

« Priez, parents ; priez, amis, car les enfants ne le font pas. Chers amis, ah ! priez, car les enfants sont bien ingrats !

« Un drap blanc, cinq planches, un oreiller de paille sous la tête, cinq pieds de terre par-dessus : voilà tous les biens de ce monde !

(1) La traduction que nous donnons de ce chant est de M. Louis Dufilhol.

« Vierge Marie ! quels chants douloureux ! quels chants douloureux Jésus envoie du ciel !

« Peut-être votre père, votre mère, peut-être votre frère, votre sœur, sont-ils brûlés dans le purgatoire !

« Là, courbés à genoux, flammes en haut, flammes en bas, ils crient vers vous : des prières ! des prières !

« Autrefois, quand j'étais dans le monde, j'avais des parents, des amis ; aujourd'hui mort, parents, amis, je n'ai plus rien.

« Quand vous irez au marché, portez une bonne mesure ; mort, vous trouverez ici la mesure de Dieu.

« Allons, sautez de votre lit ; sautez pieds nus sur la terre, à moins que vous ne soyez malades où déjà surpris par la mort. »

On comprend ce que doit avoir de saisissant ce *guerz* lamentable retentissant au loin dans les ténèbres, alors que les vents d'automne bruissent le long des coulées, que la pluie tombe goutte à goutte sur les dalles du seuil, et que le feu de lande grésille sourdement dans le foyer assoupi ! Cependant, on le voit, il n'y a point ici de drame ; tout est dans la forme, dans ce langage direct des âmes criant leurs tortures aux portes des chaumières et demandant une prière aux familles endormies. Le terrible est dans l'impression communiquée par le chant, dans le sentiment de fantastique épouvante qu'il soulève en nos cœurs. Pour l'*Homme qui ne mange pas*, au contraire, le terrible appartient au récit même ; l'effroi ne vient pas de nous, il naît directement du drame.

L'HOMME QUI NE MANGE PAS [1].

« Esprit-Saint ! viens enflammer mon âme, je vais chanter un cantique aux Bretons ; je dirai ce qui arriva dans le bas pays au dernier mois de septembre !

« Mon cœur se brise, mes membres se crispent, mes yeux s'é-

(1) Ce guerz a été imprimé en breton par M. Lédan, imprim.-libraire à Morlaix.

coulent en larmes, quand je pense combien est triste ce que je vais chanter! O Vierge sainte! secourez-moi!

« Un jeune homme, hélas! vit tout son monde mourir de la contagion, et il fut ainsi condamné à toutes sortes de tristesses, à toutes sortes de tristesses! hélas! à toutes sortes de misères!

« Comme il était jeune, il n'osait rien demander. De bonnes gens, par charité, lui portaient quelques morceaux! Comme il était jeune, d'autres vinrent le gronder : — Lève-toi de là, et va travailler!

« Il souffre mille injures, mais avec patience, car il avait confiance dans la Vierge bénite; il avait son image et celle de la Passion, et il priait chaque jour devant elles!

« Un riche du pays, un homme du canton, entendit parler de sa misère, voulut le voir, et lui dit : — Viens chez moi travailler. Et le pauvre malheureux répondit : — Hélas! je n'ai point d'habits!

« Oh! certes, je sais travailler la terre; mais, hélas! dit le pauvre, je n'ai ni pelle ni pioche! Il me faudrait quatre écus pour m'équiper... j'irai sûrement chez vous pour vous les rendre!

« Le riche, sur sa parole, lui compte quatre écus, et lui dit : — Mon ami, ne manque pas à ce que tu as promis; et il lui dit : — Mon ami, viens travailler chez moi quand tu auras pelle et pioche, et que ton corps sera couvert.

« Le pauvre alla chez lui. C'était bien loin! certes, il aimait à travailler; mais un jour tout le monde fut bien surpris.

« Tout le monde se demandait : — Où est donc resté le pauvre malheureux? Ils allèrent voir, et ils le trouvèrent mort dans sa petite chambre, sur une poignée de paille!

« Un drap entourait son corps, comme s'il eût été préparé pour la fosse! Le bruit de ce qui était arrivé courut bientôt; le monde vint voir; le riche vint aussi, car il était du canton, il vint voir... O Dieu! quel étonnement!

« Quand il sortit de la maison, il s'écria devant les gens qui étaient là : — Non! non! jamais son âme n'entrera dans le paradis de Dieu avant qu'il m'ait rendu ce que je lui ai prêté... quatre écus!

« Ah ! quand il prononça ces terribles paroles, pourquoi la terre ne s'ouvrit-elle pas pour le dévorer, lui qui arrêtait le vol d'une âme, d'une âme qui allait dans la joie, qui allait être reçue par Jésus dans les cieux ?

« La glorieuse Vierge Marie, en souvenir de sa fidélité, donne un délai au trépassé !... Elle permet à son serviteur de revenir un instant sur la terre pour travailler à la maison, afin de payer le barbare !

« Il va donc à la maison du riche et il est reçu. — De l'ouvrage ! de l'ouvrage ! — On lui en donne, et il travaille aux champs comme trois des plus forts, *chose étonnante ! sans boire ni manger !*

« Quand l'heure du repas venait, on avait beau le prier d'aller avec les autres, il se retirait de côté, et là il s'étendait, la bouche collée contre terre, pour souffrir ses tourments.

« L'usurier vient, et il reste frappé de surprise ! A l'instant il va chez le recteur, et lui dit : — J'ai un ouvrier qui travaille autant que trois, *chose étonnante ! sans boire ni manger !*

« — Eh bien ! dit le recteur, continuez toujours, tout à l'heure j'irai voir ! Quand le recteur arriva aux champs, par la grâce de Dieu, il reconnut tout de suite que c'était une âme !

« — Je t'adjure, dit-il, de me répondre, n'y a-t-il pas aujourd'hui huit jours que j'ai posé ton corps dans la terre ? Que veux-tu ? que cherches-tu ici ? que faut-il pour te délivrer ?

« — Je devais quatre écus au maître de cette maison ; j'ai pris le seul moyen que j'avais pour le payer. — Oh ! tu en auras huit au lieu de quatre, pauvre âme ! et tu seras délivrée.

« — Hélas ! je ne puis, de moi-même, entrer dans la joie ; il faut que ce soit mon bon ange qui vienne me l'annoncer. Priez Dieu pour moi ; demain, à la même heure, je vous rendrai vos prières dans le ciel !

« Le recteur vint avec l'argent pour tirer l'affligé de peine et de souffrance. — Moi, dit l'âme, c'est moi qui les ai reçus de lui ; donnez, c'est moi qui les lui rendrai, puisque vous êtes si bon.

« Le riche allonge la main pour recevoir l'argent ; mais, tout-à-coup, il sent la peine, les tourments, la brûlure du mort ; son bras droit est consumé jusqu'à l'épaule.

« L'argent tombe de sa main à terre. — Adieu, monsieur le recteur, maintenant je vais à la joie, je prierai pour vous Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« Quand un homme vous devra, et qu'il quittera la vie, au lieu de le maudire, priez pour lui. Prions toujours et bénissons, et nous irons au repos, et nous irons louer Dieu dans la gloire de son saint paradis. »

Les *guerz* plaisants sont loin d'égaler ceux que nous venons de citer. Il y a dans la marche du récit breton quelque chose de lourd et de solennel qui s'accomode mal avec la gaieté. Les vers sont parfois incisifs, bien aiguisés, les idées originales, les mots énergiquement naïfs ; mais l'allure générale manque de prestesse. Il y a toujours dans le poète quelque chose d'un Hercule qui joue aux osselets, une sorte de gaucherie qui montre que la muse n'est pas dans sa robe accoutumée, et que son costume joyeux n'est qu'un déguisement. Puis, ce style sans transitions, habituel aux poésies bretonnes, et qui s'allie merveilleusement à des élans de passions, convient mal à un *lai* railleur qui ne peut briller que par les nuances. Ces vers hachés et brusques, ces phrases sans charnières, qui ne tiennent à rien, toutes ces sauvageries de style, charmantes ailleurs, sont ici déplacées. Ajoutez à cela que ce qui a fait rire le Breton n'est souvent comique que pour lui seul. Ses mœurs étant spéciales, le ridicule, qui résulte toujours d'une attaque faite aux mœurs adoptées, est nécessairement aussi une spécialité. Cependant on peut citer parmi les guerz plaisants *le Tailleur dans l'embarras*, *le Prêtre barbu*, *le Boulanger et les jeunes filles*, *le Chien du recteur de Lannilis*, enfin *la Femme du meunier*. Ce dernier est devenu célèbre en France par les imitations qu'en firent les troubadours d'abord, puis la reine de Navarre et La Fontaine, dans son conte du *Quiproquo*.

LA FEMME DU MEUNIER.

« Il y avait près de Scaër un meunier qui avait une femme jeune et jolie. Cependant l'ennui lui vint, car il l'avait regardée aussi souvent que la roue de son moulin, et il ne faisait plus de différence entre la roue et la femme.

« Mais, en récompense, il avait chez lui une servante qu'il trouvait bien à son gré. Il la regardait comme les enfants regardent au *pardon* les gâteaux dont ils n'ont jamais mangé : l'eau lui en venait à la bouche.

« La jeune fille n'y prenait point garde; elle savait que ce qu'on offre perd de son prix : aussi courait-elle dans le moulin comme un pinson du mois de mai, et elle disait souvent : — Aucun homme n'a froissé la paille de mon lit ni ne la froissera.

« Mais voilà qu'un jour le meunier la trouva hors du moulin, et lui dit : — Maharite, on vend de belles croix au village du Hêtre (Faouët) ; si tu veux, je t'en suspendrai une moi-même sur ton joli sein. — Les croix d'or descendent trop bas, répondit Maharite.

« — Si tu veux, Maharite, je t'achèterai de beaux bas violets à coins jaunes et bleus, et je les mettrai moi-même sur ta jambe ronde. — Les bas violets montent trop haut, répondit Maharite.

« — Maharite est une pauvre fille, et moi je suis un riche meunier ; si tu veux, je te ferai gagner cent écus en argent et dix louis en or. Laisse-moi seulement aller causer avec toi ce soir quand tout le monde dormira.

« — Votre femme n'est séparée de moi que par une planche; elle reconnaîtrait votre manière de causer, dit la jeune fille.

— Je ne dirai pas un mot; je ne ferai aucun bruit, laisse seulement ton *lit clos* ouvert. — Les *lits clos* ne ferment pas à clef, répondit Maharite, et elle s'en alla.

« Le meunier, enchanté, attendit le soir avec impatience; il mit une chemise blanche, et se fit beau comme s'il devait souper en ville. Mais Maharite avait averti la meunière; et quand il vint, ce fut sa femme qu'il trouva à la place de la jeune fille.

« Pendant toute la nuit il y eut grande joie. Le meunier se

disait en lui-même : — Pourquoi ma femme ne vaut-elle pas cette fille-ci ? Mais il y a autant de différence qu'entre une noix et une citrouille ; si j'avais celle-ci pour femme, je ne m'ennuirais jamais.

« Cependant il se leva avant le jour, et il se mit à penser que cette nuit lui coûtait bien cher. Cent écus en argent et dix louis en or ! Il faudrait plonger l'écuelle dans bien des sacs de blé pour rattraper tant d'argent [1].

« Alors il se rappela son filleul qui était en service chez lui. C'était un beau garçon qui était assez jeune pour échauffer un lit à deux, et qui n'avait point peur des jeunes filles ; il résolut de le faire passer par-dessus son marché.

« Il va le trouver, et lui dit tout. Le garçon meunier se lève aussitôt, et va au lit de Maharite, où il trouve la meunière. La jeune femme toute étonnée rompt enfin le silence, et lui dit : — Pour le sûr, mon mari, vous serez malade demain.

« Le garçon meunier resta bien sot en reconnaissant la voix de sa maîtresse. — Ce n'est point Maharite ? dit-il. — Non vraiment, et vous, vous n'êtes point mon mari ? — Je suis Jean, le garçon du moulin, et mon parrain m'a envoyé lui-même ici, en me faisant cadeau du reste de la nuit achetée.

« La meunière se mit à rire. — Tais-toi, Jean, tais-toi, dit-elle ; ce matin je vais à la foire du *Bourg-du-Hêtre* (Faouët) ; je te promets un beau chapeau, car c'est à toi de le porter, et j'achèterai pour mon homme un bonnet jaune comme il le mérite.

« Quant à Maharite, elle aura un habit neuf, des bas violets et une croix d'or. Maharite est la seule sage de nous tous ; et son mari pourra passer dans les taillis sans avoir peur des branches [2].

« Des étrangers logeaient dans la maison ; ils demandèrent le lendemain à la meunière pourquoi il y avait eu, dans son moulin, tant de mouvement et de bruit avant le jour.

(1) C'est avec une écuelle que les meuniers prennent, dans les sacs de blé qu'on leur apporte à moudre, ce qu'ils doivent prélever pour le prix de la mouture.

(2) Ceci est une allusion grossière. Dans nos campagnes on a coutume de dire, en parlant d'un *dogan* : *il faut qu'il évite les taillis s'il ne veut pas s'accrocher aux branches* (*par les cornes*).

« — Messieurs, répondit la meunière, c'est mon mari qui réveillait Jean, son bon valet, pour qu'il vînt bluter sa farine. »

Quand aux *guerz* historiques, le nombre en est infini, et ce sont généralement les plus anciens. Ainsi, outre la vieille ballade des *Deux Frères*, on peut citer : *la Jeune Religieuse*, ravissante élégie à la manière de Goëthe ; *le Marquis de Guerand*, *les Trégoat*, *l'Infanticide*, *Mariannic*, *l'Héritière de Kéroulas*, *le Kloarek de Lâoudour*, et mille autres dont il serait trop long de traduire même les titres.

Nous l'avons dit, les ballades écossaises ne peuvent donner une idée de notre *guerz* historique. Il y a dans ces ballades une tournure dramatique, mouvementée, qui révèle l'imagination d'une race belliqueuse ; le *guerz* breton, au contraire, reflète la grave tristesse de ce peuple à enveloppe de pierres qui ramasse tout au dedans et ne bouge qu'autant qu'il le faut pour vivre. Sa poésie est, comme lui, sans tempête, sans nuages apparents, à surface plane et limpide : on la voit claire jusqu'au fond. L'aspect en est uniforme, monotone même, mais immense ! elle reflète je ne sais quelle vague contemplation des grandes harmonies de la nature et de l'âme ; c'est comme l'accord d'une douleur innée avec les longs soupirs de l'océan sur les tristes landes de nos baies.

Ce caractère de sentimentalité placide et concentrée si fortement marqué dans toute la littérature armoricaine ne se révèle nulle part avec autant d'ingénuité que dans les chants dont nous nous occupons. Les *guerz* historiques, surtout, sont empreints de cette mélancolie sincère, et, pour ainsi dire, de tempérament. Leur drame est généralement peu de chose : ce sont des tableaux d'intérieur, où une douleur réelle apparaît, sur le premier plan, au

milieu des détails les plus familiers. Il s'y trouve bien parfois un peu de tragédie mais de tragédie à hauteur d'homme, qui se termine bourgeoisement, sans poignard ni poison, et qui vous touche sans vous bouleverser. C'est spécialement à cette loyale simplicité qu'il faut attribuer le charme merveilleux que respirent nos ballades populaires.

Le *guerz* des *Deux Frères* appartient probablement au temps des croisades [1]. Il se distingue par une teinte chevaleresque qu'on ne retrouve dans aucune autre ballade bretonne.

LES DEUX FRÈRES.

« Si je vais à la guerre, comme j'en ai la volonté, où mettrai-je ma femme, à qui laisserai-je ma douce amie à garder ? — Envoyez-la dans ma maison, mon frère ! envoyez-la, si vous m'aimez ! et je la mettrai dans une chambre avec mes filles qui sont des filles nobles !

« * Peu de temps après elle était belle à voir, la cour du manoir du Faouët, toute pleine de gentilshommes, chacun avec une croix rouge sur l'épaule, chacun sur un grand cheval, chacun avec une bannière, s'en venant chercher le seigneur pour aller à la guerre.

« * Il n'était pas encore sorti du château, que tous, grands et petits, commencèrent à dire à la jeune femme : — Quittez votre robe rouge et mettez-en une blanche ; mettez une robe de toile blanche pour aller à la lande garder les moutons.

« Pendant sept ans la pauvre jeune femme ne fit que pleurer ; mais après ce temps, elle commença à chanter.

« Et un jeune gentilhomme, qui revenait de l'armée, entendit une douce voix qui chantait dans les landes.

(1) M. de la Villemarqué a fait imprimer, depuis la publication des *derniers Bretons*, une version des *Deux Frères* dans laquelle se trouvent quelques strophes que nous ne connaissions point, et qui prouvent l'exactitude de notre supposition. Nous avons ajouté ces strophes dans notre nouvelle édition en les marquant d'un *.

« * — Halte ! mon petit page, prends la bride de ce cheval ; j'entends une voix d'argent chanter sur la montagne, j'entends une petite voix douce sur la montagne chanter ; il y a aujourd'hui sept ans que je l'ai entendue pour la première fois.

« * — Bonjour, jeune fille de la montagne ; vous avez donc bien dîné, que vous chantez si joyeusement. — J'ai bien dîné, grâce à Dieu ! d'un morceau de pain sec que j'ai mangé ici.

« — Dites-moi, je vous prie, fille jolie, où je pourrai trouver un lit et de la litière pour mon cheval. — Messire, allez chez mon beau-frère, et vous trouverez un bon lit ; allez chez mon beau-frère, et votre cheval aura de la litière fraîche.

« Merci, jeune fille ; mais, dites-moi, votre état est-il donc de garder les moutons ? — Mon mari est à l'armée, et c'est pourquoi je garde les moutons.

« C'était un beau jeune homme, mon mari, et il avait des cheveux blonds, des cheveux blonds comme les vôtres, messire. — Regardez-moi bien, jeune femme ; ô regardez-moi bien, et prenez garde si vous me connaissez.

« Quand il arriva chez son frère, il dit : — Bonjour et joie dans cette maison : Mon frère, où est ma femme que je vous avais confiée ?

« * — Toujours vaillant et beau ! asseyez-vous, mon frère. Elle est allée à Kemperlé avec les dames ; elle est allée à Kemperlé, où il y a grande fête ; quand elle reviendra, vous la trouverez ici.

« * — Non, dit l'homme de guerre, elle n'est pas sortie ; mais je l'ai trouvée dans les landes qui gardait les moutons, et elle est là qui pleure derrière la porte.

« Honte à toi, mon frère ! Si je ne respectais la maison de mon père et de ma mère, j'aurais déjà lavé le seuil avec ton sang. »

MARIANNIC.

« En 1693, il arriva un malheur dans la ville de Lannion ; il arriva un malheur à une jeune fille qui était servante dans une hôtellerie.

« Deux maltôtiers vinrent dans la maison pour manger des

tripes fraîches, jouer aux cartes et se divertir. Quand ils eurent bu et mangé ils demandèrent Mariannic pour les reconduire.

« Mariannic avait une maîtresse dont le cœur était plein de tendresse. Elle lui donna une lanterne avec une lumière, et elle lui dit : — Mariannic, conduis chez eux ces gentilshommes.

« — Mariannic, dirent les hommes dans le chemin, soufflez cette lanterne, éteignez cette brillante lumière. — Comment voulez-vous, messieurs, que je vous conduise alors au logis?...

« Mais il sera fait comme vous le désirez, car à cette heure les honnêtes gens sont à dormir.

« Allons, Mariannic, dirent-ils bientôt, venez avec nous au logis, nous vous mettrons entre trois sortes de vin et vous en boirez. — Merci, messieurs, merci; mais ma maîtresse a de quatre sortes de vin, et j'en bois quand il me plait.

« Et ils allaient toujours !... Mariannic tremblait et cherchait aux fenêtres quelque lumière de malades pour la rassurer. Les hommes causaient bas entre eux : la pauvre fille commença à pleurer !

« Mais elle avait une maîtresse dont le cœur était plein de tendresse; et elle se mit à parcourir les rues, cherchant sa servante, car elle ne revenait pas. — Monsieur le sénéchal, vous dormez bientôt! Monsieur le sénéchal, ma fille Mariannic ne revient pas!

« Quant ils arrivèrent au pont de Sainte-Anne, ils trouvèrent la jeune fille morte, et la lanterne était près d'elle encore.

« Adieu, Mariannic; adieu, pauvre enfant; adieu, la plus belle jeune fille dont le pied ait foulé le pavé de Lannion [1]. »

Dites-moi si vous connaissez quelque chose de plus charmant que ce *guerz?* N'est-ce pas une ballade composée pour faire pleurer des enfants et des femmes? Quelle adorable vision que cette Mariannic, naïve sœur

(1) La version de ce chant, publiée par M. de la Villemarqué, s'éloigne tellement de la nôtre, que nous avons lieu de croire les deux *guerz* composés par des auteurs différents. Les ressemblances s'expliqueraient par la fidélité que mettent les poëtes bretons à suivre dans tous ses détails l'évènement qu'ils célèbrent.

des jeunes filles de Goethe, pauvre enfant qui n'apparaît là que pour mourir! Et quelle rapidité dans le récit, comme le drame court croissant et terrible! Les réflexions pieuses elles-mêmes ont disparu; le narrateur breton oublie un instant qu'il est chrétien pour ne parler que comme un homme. Comparez à ce *guerz* celui des *Trégoàt*, si solennel, si sombres, si religieux, si entrecoupés d'élans chrétiens et de sentences morales. Quel frappant contraste!

LES TRÉGOAT.

« Ce fut auprès de la croix de Kerrouzy qu'arriva le malheur (si grand, hélas!): Jean Guilchen et sa femme y furent tués. Une nièce était avec eux, une nièce âgée de quinze ans.

« Quelqu'un cria, en frappant à la porte, et demanda du feu pour allumer sa pipe; Jean Guilchen vint ouvrir, un tison à la main. Hélas! il ne savait pas qu'il ouvrait à la mort!

« C'étaient des hommes qui venaient par vengeance. Au moment où Guilchen parut, ils le frappèrent si malheureusement qu'il tomba la face sur terre. Il était là, le malheureux, perdu sans retour; et ils le frappaient encore jusqu'à mourir!

« Sa femme Maharite s'approcha d'eux. Par les plus poignantes prières, elle leur demanda le temps de revenir à Jésus, son Rédempteur, avant de s'en aller de la vie.

« — Oh! laissez-moi me convertir du plus profond de mon cœur; laissez-moi me convertir à Jésus, mon conducteur; à la vierge Marie, reine des anges! Que j'entre dans la joie, ô mon Dieu! avant la fin de ma pauvre existence!

« Un des assassins dit à celui qui frappait: — Ne regarde pas à de pareilles raisons ou tu manqueras ton coup; ceux qui passeront nous prendront, et nous aurons la mort.

« Dès que l'assassin entendit ce que lui disait son compagnon, il saisit la femme par les cheveux, souleva sa tête, et la frappa si malheureureusement, qu'il la fit tomber à terre, mourante sous ses pieds.

« Il serait dur le cœur, dur le cœur qui ne fondrait pas en

larmes à la pensée que la petite fille était là demandant la vie aux meurtriers, au nom de la passion du Christ.

« Elle priait Dieu, et ces misérables lui répondirent : — Nous verrons si tu dois vivre, quand nous aurons fini avec ceux-ci.

« Comprenez, chrétiens, ce crève-cœur ! L'enfant, la pauvre enfant attendait mourir, et les deux autres étaient sans vie, les deux autres nageaient sur une terre détrempée de leur sang ; et la rage des assassins était encore affamée !

« Un d'eux lui dit : — As-tu reconnu celui qui a frappé ? — Je l'ai reconnu, dit l'enfant ; mais si vous me laissez la vie, jamais je ne le dénoncerai.

« Mais dès que le malheureux entendit qu'il était reconnu, il frappa !... Un bras de la pauvre enfant fut brisé.

« Et, sans pitié, comme elle était tombée, il saisit une fourche de fer et il la lui enfonça dans le crâne. — Cela est vrai, car ceux qui entrèrent dans la maison, le lundi matin, après l'assassinat, me l'ont raconté ainsi.

« Mais ce n'était point assez pour eux d'avoir tué, il leur fallait un massacre. Les monstres saisirent des escabeaux, et ils frappèrent sur les cadavres. Les membres furent rompus, les têtes ouvertes !... O chrétiens, quel malheur !

« Glorieuse vierge Marie, mère de la compassion, reine des anges, donnez-moi le courage de dire au peuple le nom des deux malheureux qui firent le crime. — C'étaient Jean et Laurent Trégoät.

« Le treizième jour du mois de mars, ils furent pris et conduits en prison, à la manière des criminels ; comme ils y entraient, on leur présenta les armes qui avaient tué trois chrétiens.

« On leur demanda s'ils les connaissaient. — Trois fois on leur fit cette question et ils ne répondirent rien. On les conduisit à Lannion, et les armes sanglantes après eux. — Le peuple criait vengeance !

« Depuis le treizième jour du mois de la *paille blanche* (Juillet), ils ont été mis à mort. — Glorieuse Vierge, priez votre fils pour ces pauvres pécheurs.

« Quand le dernier fut emmené de la prison pour mourir, son conducteur lui dit : — Si l'on vous rendait la liberté, ne

déclareriez-vous aucun complice? Il n'a fait d'autre réponse que de courber sa tête.

« Et quand il est arrivé sur l'échafaud, il s'est levé de toute sa hauteur ; il a regardé tout le monde avec un air bien capable de faire pleurer, il a joint ses mains et s'est plié vers le couteau pour rendre son âme à Dieu.

« Hommes, jeunes et vieux, regardez ce malheur, qu'il entre dans vos cœurs, et disons ensemble pour le repos de leurs âmes un *De profundis.* »

Les *guerz* que nous venons de traduire ne racontent que des événements lugubres ou sanglants ; mais il en est aussi de consacrés à de mélancoliques aventures d'amour. Le plus célèbre est celui de *l'Héritière de Kéroulas.*

L'HÉRITIÈRE DE KÉROULAS [1].

« Que l'héritière de Kéroulas est heureuse d'avoir une robe de satin bleu pour danser avec les gentilshommes !

« Ainsi disait-on dans la salle quand l'héritière y entra pour danser, car le marquis de Mesle y était avec sa mère et une suite nombreuse.

« Et l'héritière de Kéroulas disait : — Oh ! que ne suis-je petit pigeon bleu, comme ceux qui se perchent sur le toit de Kéroulas, pour entendre ce qui se trame entre sa mère et la mienne !

« Ce que je vois me fait trembler ! Ce n'est pas sans projet qu'ils sont venus de Cornouaille, quand il y a dans la maison une héritière à marier !

« Avec sa fortune et son nom, ce marquis-là ne me plaît pas ; mais j'aime Kerthomas depuis longtemps, je l'aime et l'aimerai jusqu'à mourir !

« Et Kerthomas aussi était inquiet, en voyant ceux qui étaient arrivés à Kéroulas ; car il aimait l'héritière, et on l'entendait souvent dire :

« — Je voudrais être petite sarcelle, nageant sur l'étang où

(1) Voyez le *Barzas-Breiz* pour les variantes de ce *guerz*.

on lave ses vêtements : oh ! avec quel bonheur je baignerai mes yeux dans ses eaux !

« Car la petite bécassine qui fait sa nichée sous la glace du marais a moins de fraicheur autour d'elle que je n'ai d'amour au fond de mon cœur !

L'héritière dit à sa mère : — Depuis que le marquis est arrivé ici, je suis triste jusqu'au plus profond de mon cœur.

« Ma mère ! madame, je vous en supplie, ne me donnez pas au marquis de Mesle ; donnez-moi plutôt à Pennaurün, ou bien au seigneur Salaün !

« Mais donnez-moi plutôt à Kerthomas ; c'est lui qui est le plus aimable ! Il vient souvent dans cette maison, et vous lui permettiez de me faire la cour !

« * — Dites-moi, Kerthomas, êtes-vous allé à Kastelgall[1] ? — Je suis allé à Kastelgall, mais je n'y ai rien vu de bien.

« * Je n'y ai vu qu'une salle enfumée, des fenêtres à demi brisées et deux grandes portes qui chancellent.

« * Qu'une grande salle enfumée, où une vieille femme malpropre hachait du foin pour ses chapons, faute d'avoine à leur donner.

« * — Vous mentez, Kerthomas, le marquis est riche ; les portes de son château brillent comme de l'argent et les fenêtres comme de l'or.

« * Changez donc de pensées, ma fille ; je ne mets d'importance qu'à ce qui vous est un avantage ; les paroles sont données, vous serez la femme du marquis de Mesle.

« * La dame de Kéroulas parlait ainsi à l'héritière, parce que la jalousie était au fond de son cœur, et qu'elle aimait Kerthomas.

« — Kerthomas m'avait donné un anneau et un signet d'or ; je les avais acceptés avec des sourires de joie, hélas ! je vais les lui rendre en pleurant !

« Reprenez votre anneau, Kerthomas ! reprenez votre sceau avec sa chaine d'or ; puisqu'il ne m'est plus permis de vous donner ma main comme à un époux, je ne puis garder vos dons !...

(1) Terre du marquis de Mesle.

« Bien dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré parmi tous ceux qui étaient à Kéroulas, en voyant la pauvre héritière baiser les portes quand elle sortit !

« — Adieu, grande maison de Kéroulas, tu ne me reverras jamais ! Adieu, vous tous qui demeurez ici près ! adieu maintenant et pour toujours !

« Et les pauvres de la paroisse pleuraient ; mais l'héritière les consolait : — Taisez-vous, pauvres, ne pleurez pas ; venez me voir à Kastelgall.

« Je donnerai l'aumône tous les jours, et, trois fois la semaine, je ferai une charité de dix-huit quartiers de froment ; je donnerai aussi de l'orge et de l'avoine.

« Le marquis de Mesle dit à sa jeune femme, quand il l'entendit : — Vous ne ferez pas l'aumône tous les jours, car mes biens n'y suffiraient pas !

« — Marquis de Mesle ! sans prendre dans ce qui vous appartient, je ferai l'aumône tous les jours, car l'heure est venue d'amasser des prières pour mon âme !

Dès son arrivée à Kastelgall, l'héritière demanda si l'on ne trouverait pas un messager pour porter une lettre à sa mère.

« Un jeune page répondit à l'héritière, quand il l'entendit : — Écrivez si vous le voulez, il se trouvera des messagers.

« Alors elle écrivit une lettre et la remit au page, le priant de la porter, sans s'arrêter, à sa mère de Kéroulas.

« Lorsque la lettre arriva, la mère causait dans la salle avec des gentilshommes, parmi lesquels étaient Kerthomas ; et dès qu'elle eût parcouru la lettre, elle s'écria : — Faites seller mon cheval à l'instant, car je pars aujourd'hui pour Kastelgall.

« La dame de Kéroulas dit en arrivant à Kastelgall : — Qu'y a-t-il donc dans cette maison, que les portes sont tendues si tristement ?

« — L'héritière, qui était venue ici, cette nuit est décédée.

« — Si l'héritière est morte, malheur ! car moi je suis sa mère, et j'en suis cause.

« Elle m'avait dit souvent : — Ne me donnez pas au marquis de Mesle, donnez-moi plutôt à Kerthomas, qui est plus doux à mes yeux.

« Kerthomas et la pauvre mère, accablés par ce malheur, se

sont tous deux rendus dans un cloître, et ils ont consacré à Dieu le reste de leurs jours. »

Le *Kloärek de Lâoudour* diffère essentiellement du *guerz* précédent par l'esprit et par la tournure. Ce chant appartient évidemment à l'époque des premières velléités de révolte de la *paysantaille*. Rien ne manque à la ballade pour exprimer cette première hardiesse du vassal qui perd le respect, ni la dédaigneuse et fière nonchalance, ni l'aigre sarcasme, ni le défi bref et péremptoire. Ce n'est rien moins qu'un prologue de *Marseillaise* fait plus de deux cents ans à l'avance. Il y a bien encore pourtant, dans tout cela, je ne sais quelle soumission équivoque à de vieilles habitudes, une sorte de religion royaliste qui grimace. L'insurrection reste entre chair et peau, et n'a point pleine conscience d'elle-même. Le paysan tire son chapeau devant le roi et lui demande grâce d'avoir tué des hommes nobles ; mais il obtient bien vite cette grâce, et on lui permet de porter son *pen-bas*, comme le gentilhomme son épée. C'est l'élévation du manant en attendant l'abaissement du seigneur.

Du reste, il ne faut pas perdre de vue que cette espèce d'affranchissement se révèle fort prématurément en Bretagne, et qu'à partir de l'époque où la noblesse abdiqua sa nationalité pour se faire française, les populations armoricaines commencèrent à secouer avec impatience le harnais féodal. La Ligue fut dans notre province une expression claire et vigoureuse de ces dispositions. Ce fut une vraie croisade de pastoureaux. Il y eut émeute des hommes à fourches contre les hommes à corset d'acier, et l'aristocratie ne put maintenir son pouvoir qu'en passant au galop sur le ventre des paroisses révoltées. Si jusqu'à nos jours les gentilshommes ont con-

servé quelque action sur nos paysans, il faut l'attribuer à l'influence de la richesse ou du bienfait, nullement au respect pour la naissance. L'aristocratie du sang est presque aussi profondément dédaignée au fond de nos bourgs que dans les villes les plus constitutionnelles. Des deux royautés qui dominaient le grand édifice de la féodalité, la seigneurie et l'église, la dernière seule a résisté, en Bretagne, à l'expérience des générations.

Le *guerz* du *Kloärek de Lâoudour*, outre qu'il constate un fait privé, a donc une véritable valeur politique; c'est plus qu'une ballade, c'est un document pour l'histoire.

LE KLOAREK DE LAOUDOUR.

« Ma chère petite mère, faites-moi mon lit à l'aise, car mon pauvre cœur est difficile;

« Car mon pauvre cœur est difficile!... J'ai envie d'aller à l'air neuve.

— O mon fils adoré! si vous aimez votre mère, vous n'irez pas à l'aire neuve;

« Car il y a là des gentilshommes de Lamballe, et ils ont résolu de vous tuer.

« — Qu'on le trouve bon ou mauvais, ma mère, j'irai à l'aire neuve.

« Et s'il y a des *sonneurs* [1], je danserai, et s'il n'y en a pas, je chanterai.

« Le kloärek de Lâoudour disait en arrivant à Keryaudet:

» — Bonjour et joie dans cette maison; où est la *pennérès*?

« — Elle est là-haut, dans la chambre blanche; elle est à peigner ses cheveux blonds.

« — *Pennérès*, mettez vite votre bel habit violet pour aller à la fête avec le kloärek.

« Le kloärek joyeux disait en arrivant à l'aire neuve:

(1) Des musiciens.

« — Jouez, *sonneurs*, jouez le bal, que ma douce et moi nous dansions !

« Jouez haut, sonneurs, jouez vite, que ma douce et moi nous entrions en joie.

« Je vous donnerai à chacun un louis d'or, si vous réjouissez deux pauvres cœurs malades.

« Les gentilshommes de Lamballe disaient : — Le kloärek est arrivé a l'aire neuve.

« Le kloärek est arrivé à l'aire neuve, et sa douce jolie à ses côtés.

« Les gentilshommes de Lamballe disaient, ce jour-là, au kloärek de Laoudour :

« — Tu as de bien beaux rubans à tes habits ; apparemment que tu veux paraître notre égal ?

« — Messieurs et barons, excusez-moi, votre bourse était fermée quand ces rubans furent payés.

« Je ne me battrai pas avec vous comme un mendiant, messieurs ; mais, pour jouer du sabre, tant qu'il vous plaira.

« Chacun d'eux tenait un sabre nu ; mais le kloärek avait à la main un *pen-bas*.

« Oh ! dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré en voyant l'aire neuve !

« En voyant dans l'aire neuve l'herbe rougie et le sang des gentilshommes qui ruisselait.

« Mais la *pennérès* de Keryaudet pleurait et ne trouvait personne pour la consoler.

« Elle ne trouvait personne pour la consoler, excepté le kloärek ; mais celui-ci la consolait.

« Celui-ci lui disait sans cesse : — Taisez-vous, jeune fille ; ne pleurez pas.

« Taisez-vous, jeune fille ; ne pleurez pas, d'ici que vous ne voyiez mon sang courir à terre.

« Eh ! quand vous verrez tomber la dernière goutte, alors seulement songez à mourir.

« Le kloärek de Laoudour disait en arrivant à Keryaudet ;

« — Vieux Derrien, voici votre fille ; si elle est revenue à la maison, c'est moi qui en suis cause.

« La voilà saine et pure, telle qu'elle m'a été remise par sa mère.

« Mais maintenant je vais à Paris, car j'ai envie de trouver le roi.

« Quand il arriva à Paris, il demanda le palais du roi.

« — Bonjour et joie à cette ville où est le palais du roi !

« — Bonjour, roi et reine ! moi, jeune et bon Breton, je suis venu dans votre palais.

« — Kloärek de Lâoudour, dites-moi, avez-vous commis quelque tort ?

« — J'ai commis un grand tort, car j'ai tué des gentilshommes de Lamballe.

« J'ai tué dix-huit gentilshommes de Lamballe, et certes je mérite d'être pendu.

« Chacun d'eux avait un sabre nu; dans ma main il n'y avait qu'un *pen-bas*.

« Mais la reine ne voulait pas que le kloärek fût puni.

« — Mon petit page, cours à ma chambre et apporte-moi vite mon écritoire.

« Que j'écrive en rouge et en bleu qu'il marche librement dans toute la France son *pen-bas* à la main.

« Et il sera respecté partout comme le défenseur des jeunes filles.

« Et quand il sera rendu dans son pays, de la *pennérès* il fera une dame !

§ IV. — Chansons bretonnes. — Le Franc Buveur. — Les Parvenus. — Le Petit Pauvre. — Sônes.

Le peuple breton est grave ; les étrangers peuvent le croire triste, mais il n'en est rien. Sa gaieté, pour être peu expansive, n'en est pas moins réelle ; seulement elle a quelque chose de pensif dans ses plus vifs élans ; jamais elle ne prend cette expression nerveuse que les populations méridionales donnent à leur joie. C'est une gaieté à fond, une gaieté de pensées plutôt que de mots, et qui naît de la chose, jamais de la forme. Aussi les chansons

ont-elles une physionomie qui leur est propre. On n'y trouve ni le *coup de fouet* final, ni les pointes aiguisées sur une double antithèse, ni les jeux de mots qui constituent le vaudeville français. Le genre *bête-spirituel* est également inconnu des Bretons. Il faut qu'ils sachent bien au juste pourquoi ils rient. Ils ne sont pas gais comme l'ouvrier parisien, par tempérament, par habitude, sans y songer; ils sont gais logiquement et parce qu'on a remué chez eux quelque idée plaisante. Rire est à leurs yeux une action, et il faut un motif raisonnable pour les y porter. Aussi font-ils des chansons depuis trois siècles sans avoir encore trouvé un calembourg.

En revanche, ils ont imprimé à ce genre de poésie un cachet d'originalité vraiment nationale. Gracieuses naïvetés, philosophiques hardiesses, mordantes railleries, joyeusetés grivoises, rien ne manque à la chanson bretonne. Parfois même la rudesse armoricaine perce à travers la strophe rieuse; le *pen-bas* se substitue à la marotte et assomme au lieu de fouetter. Vous pouvez en avoir un exemple dans *les Parvenus*.

Le nombre des chansons bretonnes est immense. Nous citerons seulement *le Franc Buveur*, *les Parvenus* et *le Petit Pauvre*.

La chanson du *Franc Buveur* fut sans doute écrite par un tabellion de campagne, entre des bouteilles vides et des verres pleins, dans quelque taverne de village, alors qu'une joyeuse ivresse commençait à débrider son imagination. On y sent un élan bachique, une audace irréligieuse, qui avertissent assez qu'au moment où ces vers furent composés leur auteur avait la vue trop troublée pour voir le clocher de sa paroisse. Peut-être même empêchèrent-ils un bon chrétien de faire ses pâques, car le poète dut confesser une pareille chanson comme

un pêché. Quoi qu'il en soit, des mémoires fidèles l'ont conservée, et nous sommes heureux de pouvoir la donner ici.

LE FRANC BUVEUR.

« Le prêtre, avec sa théologie, le médecin avec son ordonnance, veulent me persuader que le vin me fait tort! Je les laisse dire, et je vais toujours mon train. Au diable le docteur!... je vivrai jusqu'à ma mort!

« Vous autres imbéciles, quand vous êtes au lit et que vous souffrez, allez porter votre argent au médecin pour qu'il vous fasse créver de ses tisannes; moi, au plus fort de la maladie, Bacchus est mon médecin; j'ai l'habitude du remède, et le vin est tout pour moi!

« Si je dois mourir (mais je tâcherai que cela n'arrive pas!), Bacchus, mon patron bien-aimé, faites que je sois enterré sous la tête d'une barrique, la bouche demi-ouverte, de sorte que, lorsqu'on ouvrira la clef, je puisse profiter des gouttes qui tomberont.

« Si je pouvais être toujours ivre je ne me croirais jamais malade! souvent je suis resté pour mort, dans un fossé, faisant ma cuvée, alors j'étais joyeux, et je n'avais ni peine ni souci! J'aurais voulu fourrer ma tête dans une barrique pleine, pour y nicher mon âme comme dans un paradis!

« Quand je mourrai, n'appelez point de prêtre pour m'aider ni m'assister. Mes frères les ivrognes chanteront le *Libera*! Que le *trintrin* des verres se fasse entendre jusqu'à Bordeaux, et que là on chante le service pour le repos de mon âme chez les aubergistes du pays! »

Je ne sais si mon avis sera partagé, mais je préfère ce chant bachique à celui tant cité de *Maître Adam*. Cela me semble plus original, plus vrai, plus loyalement ivrogne. — *J'aurais voulu fourrer ma tête dans une barrique pleine, pour y nicher mon âme comme dans un paradis!* Quelle image pour un Breton que son âme

nageant pour l'éternité dans des flots de vin de Bordeaux !

La chanson suivante fut composée par un prêtre de Saint-Pol de Léon en 1780. — *Les Parvenus* y répondirent par 1793.

LES PARVENUS.

« Chantons quelques couplets, je les destine à la noblesse ; cette chanson est aussi neuve que ceux qui me l'inspirent ; vipéres qui renoncent à leur ancienne peau et se font belles au sortir de la fange où elles sont nées.

« Demoiselles, filles de la bassesse, qui verra sur vos fronts flotter ces bonnets de dentelle, doit vous cracher au visage. Laissez cette parure à la noblesse, faite pour la porter, et conservez le berlinge de vos parents.

« Filles de la canaille, malgré votre déguisement, est-il quelqu'un qui daigne vous apercevoir, au milieu des tueurs de cochons, des tisserands et des revendeurs qui forment votre famille illustre ?

« Il n'est plus de vendeuses de balais, de fille de valet d'écurie, de marchande de gruau, qui ne porte la soie et les crépons ! Poursuivez par vos rires et vos huées cette burlesque comédie. »

LE PETIT PAUVRE.

« Je suis un pauvre petit qui ai été mis au monde dans la misère ; je n'ai ni or ni argent, et la pauvreté m'a rendu chétif, la pauvreté m'a rendu mal habillé, faute d'argent pour acheter ;

« Pour acheter des rubans et garnir ma jaquette ; des rubans pour mes petits souliers et pour rendre beau mon petit chapeau ; pour rendre beau mon petit chapeau qui a déjà quatre trous.

« Le voilà, mon petit chapeau, prenez-le, mes maîtres, je vous le donne pour un neuf, si vous avez la bonté de me fournir de quoi l'acheter.

« Mon père mangea sa fortune, de peur qu'on ne la lui volât ; ma mère but le reste, et moi, pauvre petit ! j'ai hérité d'un peu moins que rien.

« Maintenant, merci de vos bontés, j'épargnerai ce que vous m'avez donné, j'aurai de beaux rubans ; et le reste, je le boirai à votre santé pour ne rien perdre. »

Mais nous voici arrivés aux poésies populaires les plus intéressantes et les plus remarquables, les *sônes*. On donne ce nom à des élégies, composées presque toujours par des *kloärεks*, et qui reflètent leur vie tout entière. Ce sont les confessions de leurs faiblesses humaines, de leurs chagrins de cœur, des oublis de femmes qui les ont torturés. Les *sônes* léonards et trégorrois forment comme d'éternels mémoires auxquels chaque abbé ajoute sa page avant de rompre avec le monde. L'expression de ces douleurs intimes conserve le plus souvent une simplicité charmante et presque enfantine : écoutez plutôt ce *sône* de Cornouaille.

SONE.

« Les petits oiseaux qui sont dans les bois sont joyeux pour leur âge !

« Quand je les entends chanter, j'ai regret du temps que je perds à pleurer.

« Pourquoi pleurer le temps passé? Hélas ! il ne revient point ! les petits oiseaux ne pleurent pas.

« Mais la roche laisse couler son eau goutte à goutte, de même il faut que le cœur de l'homme laisse couler sa source de larmes.

« Comme une plume sur l'eau, l'amour des jeunes filles est léger.

« Comme une pomme mûre sur une branche, l'amour des jeunes filles est solide.

« Et comme une pomme piquée des vers, l'amour des jeunes filles est loyal.

J'ai cent écus en argent blanc, et autant en or qui brille · pourtant je ne suis pas heureux ;

« Car j'ai appris qu'il fallait conduire ses affections comme un cheval ombrageux.

« J'ai appris qu'il ne fallait pas se confier au vent du moulin, ni aux paroles des jeunes filles.

« Le vent du moulin change souvent; mais le cœur des jeunes filles change toujours.

« Jeunes gens, prenez pour exemple ma pauvre âme; ma pauvre âme est bien malade, ma pauvre âme est bien éplorée.

« Quand viennent les mauvais jours, plus on a aimé, plus on est séparé.

« Hélas! je suis maintenant une jeune bécasse qui a l'aile blessée. Je ne puis plus voler pour aller à Kerbranel.

« Mon dessein était trop grand et mon pouvoir trop petit; j'ai voulu regarder le soleil, et mes yeux ont été brûlés.

Petits oiseaux, allez chanter à Kerbranel, car pour ici je n'ai plus besoin de votre voix.

« Là ils sont heureux, et ils ne pensent pas que mes pleurs troublent le ruisseau qui fait tourner mon moulin.

« Cette chanson a été composée près de Châteaulin par un jeune meunier, en piquant sa meule.

« Priez Dieu pour lui, et demandez à la Vierge sainte que sa douleur n'ait qu'un temps. »

Mais quelquefois le *sône* revêt tout l'éclat d'une poésie figurée. L'école trégorroise surtout, plus savante dans ses formes, plus châtiée et plus adroite dans son expression, en donne un grand nombre d'exemples.

SONE.

« Comme j'étais dans mon jardin, le cœur nageant dans la joie, je remarquai une fleur qui était élevée et brillante; ses feuilles étincelaient comme le soleil lorsqu'il pose son pied au bord de l'horizon.

« Et cette fleur-là était une fleur de mélancolie; elle entra dans mon cœur, et depuis, il est malaisé de l'en arracher. Sa vue seule m'a rendu languissant.

. . . .

« Je suis un jeune kloärek qui n'ai pas encore l'âge d'un

homme et qui poursuis ses études. — Et j'aurai cette année bien de la mélancolie, et j'aurai cette année un cœur brisé, car celle que j'aimais ne m'aimait pas.

« Quand viendra la nouvelle saison, on verra fleurir les haies d'épines blanches, et les cœurs des jeunes gens fleuriront aussi; les belles fleurs se réjouiront dans les jardins, et les cœurs des jeunes gens se réjouiront également dans le monde.

« Mais moi j'irai bâtir une tourelle sur le haut d'un rocher, vis-a-vis la demeure de ma bien-aimée, et là je pleurerai le temps passé; je songerai à mon étoile fatale.

« J'étais venu chanter un peu sous sa fenêtre, et j'entendis les oiseaux qui chantaient aussi au haut des arbres, et leurs chants semblaient me dire : — A quoi te sert kloärek, de te mettre tristesse au cœur?

« Pourquoi te tourmenter de ton sort? n'as-tu pas tout en abondance? tu vis dans la maison où tu es né; tu as près de toi ton père et ta mère; Dieu t'a donné la nourriture et le vêtement.

« Tandis que nous qui chantons de tout notre cœur, nous n'avons rien dans ce monde. Cesse donc, jeune kloärek, et laisse à la joie le cœur d'un jeune homme. »

Certes, c'est là de la poésie et de la plus belle, de la plus pure, de la plus littéraire; mais les inspirations élégiaques des poètes trégorrois n'ont pas toujours cette simplicité charmante. Quelquefois, au milieu des expressions d'une douleur sincère, reparaît l'écolier tout frotté d'antiquité, tout cuirassé de théogonie païenne. Alors c'est chose curieuse que de voir la vérité du sentiment se débattre sous le fatras classique, l'élan du cœur percer à jour la mythologie et la muse, rapiécée de lambeaux de pourpre latine par dessus ses habits de paysanne, entremêler, comme une pauvre affolée, les prières à la Vierge et les invocations à Cupidon.

Le fameux *sône* du *Clerc de Pempol* est un type tout-à-fait remarquable de ce mélange bizarre.

LE CLERC DE PEMPOL.

« Entre la petite ville de Pempol et l'étang de l'Abbé, il y a un jeune clerc qui poursuit ses études; un jeune clerc qui a composé un *sône* pour sa maîtresse charmante, pour son passetemps et l'instruction des jeunes gens.

« Quand je me repose sur la montagne de Crec'h'Noa, je puis, sans détourner la tête, contempler huit paroisses : Kerilly, Yvian, Perros et Lauviniec, Plounez, Plourivo, Plourez et Plorennec.

« Et de plus, je contemple les quatre éléments : du côté du levant, la mer avec ses navires ; vers le point où se couche le soleil, la terre, fertilisée par la sueur des hommes; et, au-dessus de ma tête, le ciel plus brillant que le feu.

« Je vois aussi les limites de trois diocèses : Saint-Brieuc, Tréguier et Dol ; les côtes de la terre des Anglais et le royaume de France ! — La France ! école du courage et temple de la science.

« Des seigneuries de plaisance ornées de forêts, des castels, des corps de garde remplis d'armes, des îles fertiles entourées par Neptune, mille baies où viennent aborder les vaisseaux.

« Arrière, beautés de Crec'h'Noa ! vous n'avez plus le pouvoir de rendre mon cœur joyeux. C'est dans la petite ville de Pempol qu'est ma joie ; c'est à Pempol qu'est ma maîtresse, chef-d'œuvre au-dessus de la nature.

« Jamais l'Asie, avec toutes ses pompes, n'a vu de merveille aussi belle, aussi éblouissante ; jamais l'Amérique, avec toute sa fertilité, n'a produit une rareté pareille.

« Seconde-moi, Cupidon ! pour vaincre cette rebelle ; fais-la m'aimer comme je l'aime ; plonge dans son cœur la lame aiguë qui a blessé le mien.

« Poursuis-la partout ; dis-lui, immortel, qu'elle a, à Kerity, un serviteur fidèle ; dis-lui que je vais mourir si elle est toujours aussi cruelle pour moi.

« Aborde-la de ma part, fais-lui mes compliments, persuade-la par des paroles charmantes, et obtiens d'elle une promesse écrite de sa main.

« Mais si elle conserve toujours les mêmes sentiments pour

moi, envoie-moi la mort armée de tous ses pouvoirs; la mort qui met fin à toutes peines.

« Et qu'*elle*, du moins, elle m'accorde un linceul cousu de sa main, une châsse et une fosse. Si elle n'a point aimé ma vie, peut-être trouvera-t-elle quelque plaisir à donner une sépulture à mon cadavre.

« Mais dis-lui bien aussi qu'elle a, si elle le veut, le pouvoir de commander à la mort. Qu'elle m'appelle, et je me lèverai de mon tombeau, à sa voix; je me lèverai de mon tombeau pour l'admirer, ressuscité glorieusement, comme un second Lazare.

« Va, Amour, descends dans la ville de Pempol; cours dans la rue *de l'Église*, tâche de toucher l'objet qui me rend languissant, et ne néglige rien pour gagner son esprit et donner de la joie à mon cœur.

« Et pour dernier souhait, avant de descendre de la montagne, je demande, ô reine des Muses! de chanter encore quelques vers à ma maîtresse avant que mes yeux soient fermés sous le suaire. »

N'est-ce point là une page de Desporte ou de Ronsard, sauf l'harmonie des vers? Ne semble-t-il pas lire une élégie de la renaissance, avec sa douceur caressante et son pédantisme naïf? Ne sentez-vous point là dedans l'amoureux qui a fait sa rhétorique, et qui est resté poète en dépit de l'*Art poétique* de Boileau et des *Odes* de J.-B. Rousseau?

SONE.

« Comme un champ de fleurs que les herbes amères ont recouvert, mon cœur est enveloppé sous les angoisses. Ma peine est continuelle; je bois ma douleur dans l'air, et je suis comme la tourterelle quand elle a perdu la moitié d'elle-même.

« Mon cœur aimant s'est brisé en deux parties quand j'ai appris cette nouvelle: quelques-uns de mes amis m'ont dit que les médisants étaient occupés à faire un bouquet pour moi et ma bien-aimée.

« Un bouquet pour nous séparer, ma maîtresse jolie et moi;

un bouquet composé de quatre fleurs : chagrin, mélancolie, peine d'esprit et soucis.

« O misérables calomniateurs ! partout où vous allez, la souffrance vous suit. La peste est douce près de vous. Vos paroles excitantes seraient capables de remuer les pierres et de les faire se mordre.

« Mais vous que j'aime, oh ! soyez fidèle, et je le serai ; soyez fidèle, et les langues méchantes ne pourront rien pour nous séparer ; nos cœurs ressembleront à un roc dans la pleine mer au moment de la tourmente.

« La pierre fondamentale de l'amour a été posée entre nous, grâce à Dieu ! Vous êtes sage, ma maîtresse, et, vous le savez, pour vaincre il faut savoir combattre. »

Le sône suivant, *les Hirondelles*, publié par M. de la Villemarqué dans son *Barzas-Breiz*, est moderne. Il a été composé par deux jeunes paysannes de Cornouaille : c'est l'expression charmante d'un amour vague et qui ne s'est point encore avoué à lui-même.

« Il y a un petit sentier qui conduit du manoir à mon village ;

« Un sentier sur le bord duquel on trouve un buisson d'aubépine

« Tout chargé de fleurs qui plaisent au fils du gentilhomme.

« Je voudrais être une fleur d'aubépine, qu'il me cueillît de sa main blanche,

« Qu'il me cueillît de sa petite main blanche, plus blanche que la fleur d'aubépine.

« Je voudrais être une fleur d'aubépine, pour qu'il me plaçât sur son cœur.

« Le fils du gentilhomme s'éloigne de nous quand l'hiver entre au logis ;

« Et s'en va vers le pays de France comme les hirondelles dans leur vol.

« Quand revient le temps nouveau, il revient aussi vers nous ;

« Quand les bleuets naissent dans les prés et que l'avoine fleurit dans les champs ;

« Quand chantent les pinsons et les petits linots ;

« Il revient à la suite des fêtes ; il revient pour nos pardons !

« Je voudrais voir des fleurs et des fêtes chez nous en chaque saison,

« Et voir les hirondelles voltiger par ici, toujours:

« Je voudrais les voir voltiger toujours au bout de notre cheminée. »

SONE.

« J'avais choisi une jeune fille, une jeune fille que j'aime toujours; mais, hélas ! mon pauvre cœur, la jeune fille t'a délaissé.

« Quand je croyais être aimé, mon cœur était bien joyeux ; maintenant que je suis détrompé, mon cœur est bien affligé.

« Douce enfant, si tu me rencontres, ne me regarde pas, car je ne pourrai soutenir le regard d'un amour trompeur.

« Douce enfant, quand je serai seul, si tu me vois, ne me parle pas, car tes paroles feraient trop de peine à mon cœur.

« Quand j'entends une tourterelle chanter sur la branche, je dis : — La tourterelle est joyeuse, sa compagne n'est pas loin.

« Douce enfant, quand je serai mort, tu viendras sur ma pierre et tu diras : — C'est la pierre d'un jeune homme mort d'amour. »

LA CROIX DU CHEMIN [1].

« Un petit oiseau chante au grand bois ; jaunes sont ses petites ailes, son corps rouge, sa tête bleue ; un petit oiseau chante à la cime du grand arbre.

« Il est descendu de bien bonne heure sur le bord de notre foyer, comme je disais mes prières. — Bon petit oiseau, que cherchez-vous ?

« Il m'a tenu autant de doux propos qu'il y a de roses dans le buisson. — Prenez une compagne, mon ami, que je réjouisse votre cœur.

(1) Nous empruntons ce sône au *Barzas-Breiz*.

« J'ai vu près de la croix du chemin, lundi, une jeune fille belle comme les saints; dimanche, j'irai à la messe et je la verrai sur la place.

« Ses yeux sont plus clairs que l'eau dans un verre; ses dents blanches et pures, plus brillantes que des perles.

« Et ses mains et ses joues fraîches, plus blanches que le lait qui coule dans le vase noir; oui! si vous la voyiez, doux ami, elle charmerait votre cœur.

« Quand j'aurais autant de mille écus qu'en a le sire de Ponkalek; oui! quand j'aurais une mine d'or, sans la jeune fille, je serais pauvre.

« Quand même il croîtrait au seuil de ma porte, au lieu de verte fougère, des fleurs d'or; quand j'en aurais plein mon courtil, peu m'importerait sans ma douce.

« Chaque chose a sa loi; l'eau coule de la fontaine; l'eau descend au creux du vallon; le feu s'élève et monte au ciel;

« La colombe demande un petit nid bien clos; le cadavre demande une tombe, et l'âme le paradis; et moi, votre cœur, chère amie.

« J'irai tous les lundis matin, sur mes genoux, à la croix du chemin; j'irai à la croix nouvelle, en l'honneur de ma douce amie. »

Du reste, nous l'avons dit plus haut, nul autre genre ne convient autant que le *sône* au génie des Bretons, et il n'en est aucun dans lequel leurs poètes aient mieux réussi. Aussi serait-il impossible de dire combien de ces chants mériteraient la traduction. Il n'est point de paroisse, point de village, point de ferme, où l'on ne répète quelque délicieuse élégie, œuvre d'un ami ou d'un parent, et que la tradition transmet de génération en génération. Le *sône* est le roman de la Bretagne : c'est l'inspiration jeune et amoureuse, c'est la littérature des femmes et des adolescents. Toutes ces pièces sont sans titres et n'en peuvent recevoir. Ce sont d'intimes songeries, de douces plaintes, roulant toujours, à peu près, sur

le même sujet; des légèretés de jeunes filles, des refus de parents, des désespoirs de kloäreks; quelquefois de courtes ivresses d'amour, de longs et suaves adieux murmurés au clair de la lune, comme ceux de Juliette et de Roméo! Le *sône* ne sort point de là. Mais dans ces cadres peu variés il enserre toute une phase de l'existence du Breton; il résume toutes ses aspirations juvéniles, toutes les chimères sentimentales de son premier âge. C'est le monde, invisible à la foule, qui se révèle au jeune homme dans ses premiers rêves: univers enchanté, où les oiseaux, les fleurs, les étoiles, ont un langage intelligible et harmonieux, où tout prend une poétique attitude, où l'on effeuille son cœur au vent comme une fleur épanouie, où les sacrifices rendent joyeux, où les larmes sont un trésor dont on jouit en secret, où tout enfin est délicieux et céleste, même la douleur! — Le *sône*, c'est tout cet univers décrit dans une langue paysanne, sous des formes inattendues à force de simplicité, et avec cette ravissante gaucherie, plus charmante que la grâce elle-même! Mais traduire un *sône!*... Autant vaudrait essayer de dire, avec des mots, l'accent d'une voix, l'expression d'un regard! A ceux qui ne peuvent les lire dans la langue même, nous dirons de parcourir les plus belles pages de la *Marie* de Brizeux; ce ne sera pas le *sône* encore, mais ce sera un de ses plus suaves reflets; ils n'auront pas entendu la voix, mais ils auront pu la deviner en entendant son plus doux écho.

CHAPITRE III.

POÈMES.

§ I. — Les poèmes. — Aventures d'un jeune bas Breton.

Nous conservons le nom de *poèmes* aux œuvres soumises à un plan fixe, développé, et qui ne sont point adaptées à un air. On peut citer en ce genre les *Aventures d'un jeune bas Breton*, la *Révolution française*, *Michel Morin* de Lelaë, *l'Enfant avisé* de Legall de Guimilliau, le *Colloque*, par le même ; *le Maudisseur et le Missionnaire*, *le Geai de Saint-Jean*, etc. Nous ajouterons à ces poèmes les *Fables de Ricou*.

Les *Aventures d'un jeune bas Breton* [1] sont évidemment l'ouvrage d'un kloärek qui a fait ses études. Ce poème, de plus de quinze cents vers, contient beaucoup d'imitations classiques qui prouvent la connaissance des auteurs latins ; mais on y trouve aussi le jeune paysan naïf et chaud de cœur. Nous en donnerons une analyse détaillée, parce que ce sera pour nous un moyen de compléter ce que nous avons déjà dit précédemment. Ceci est l'Odyssée de l'étudiant bas breton ; c'est le récit du voyage que son âme fait autour des illusions de la vie, avant d'arriver à la patrie terrestre que Dieu lui a donnée ici-bas : LE DÉSENCHANTEMENT ET LA RÉSIGNA-

(1) *Aventuriou deun den yaouang a vreiz izel*, un vol. in-18 E. Montroulez et ty Leidan. Cette édition est incomplète, comme toutes les éditions imprimées de nos poésies bretonnes ; nous nous en sommes souvent écarté pour consulter des versions manuscrites.

TION ! Ce livre est moins un livre qu'une confession. C'est un journal de pensées et d'émotions, tenu heure par heure ; un roman qui commence, continue, et s'achève au fond du cœur, sans qu'il y ait autrement de drame extérieur que dans l'existence la plus vulgaire ; c'est, en un mot, l'histoire d'un kloärek qui aime, puis cède à cet amour, en entendant la voix de Dieu qui l'appelle parmi ses prêtres, fuit celle qu'il avait choisie, tombe dans le désespoir à la nouvelle de son mariage, et enfin, tiède, douteur, ennuyé, prend lui-même une femme parmi les femmes, uniquement pour qu'il y ait un dénoûment à son roman.

Un poète breton pouvait seul prendre pour sujet cette donnée triviale à force d'être vraie. Aussi, je l'ai déjà dit, ce n'est point un livre qu'il a fait ; mais les détails tendres et ingénieux, les mouvements passionnés, les tristesses contagieuses, abondent dans cette œuvre sincère.

Le début des *Aventures d'un jeune bas breton* est, comme de coutume, un appel aux auditeurs.

« Approchez, jeunes gens qui formez des affections ; écoutez comment ces affections commencent et puis tombent à jamais ; écoutez, car moi je suis un jeune homme qui avais noué un bel amour dont il ne me reste plus rien aujourd'hui.

« Si l'on m'avait dit, il y a onze mois : — Tu tomberas dans les chaînes des jeunes filles, j'aurais répondu avec dédain : — Moi, prisonnier d'une femme !

« Eh bien ! mes frères, j'ai été dans leur prison, et j'y trouvais un enivrement ineffable : les jeunes filles sont de doux geôliers !

« Les geôliers sont cruels et durs pour leurs prisonniers ; ils leur donnent du pain noir et un lit de paille ; mais les jeunes filles vous enchaînent et sont tendres avec vous ; les jeunes filles vous donnent ce qu'elles ont de plus doux ! Oh ! les jeunes filles sont bonnes à aimer !

« Je suis un jeune kloärek de l'évêché de Quimper, et j'avais choisi ma maîtresse dans l'évêché de Tréguier; une jeune fille au cœur joyeux, aux doux yeux étincelants; elle habitait *Léo-Drès*, dans la paroisse de *Plestin*.

« Rien ne manque à ma plus aimée, ni les roses, ni les lis, ni le suave parfum de la jeunesse, ni le regarder languissant, ni la douceur, ni l'esprit, ni les charmes mystérieux, ni les grâces du parler.

« Je passerais ma vie entière rien qu'à la regarder. »

Ici le jeune étudiant raconte comment il rencontra la jeune fille un jour du mois d'avril; comment il la connut et l'aima. Il rapporte leurs longs entretiens du dimanche: il peint son bonheur entrecoupé de craintes, et ces souvenirs de Dieu qui viennent le saisir parfois à la vue de la flèche éloignée d'une église: tout ce récit est plein de ravissantes choses que nous voudrions pouvoir traduire.

« Bonjour, ô bien-aimée, soulagement de mon âme, charmeresse de mes yeux, joie de mon cœur; bonjour, ma douceur, mon espérance, ma consolation!

« — O jeune ami, je voudrais être éloquente pour causer avec vous; mais ma langue est ignorante! Oh! ne parlons pas tous deux; parlez seul, jeune ami!

. . . .
. . . .

« Dès que je fus arrivé là, mon esprit se trouva changé; toute ma dissouciance s'était endolorie, toute ma dissouciance s'était tournée en douleur.

« Oh! je voudrais, mon Dieu, être descendu dans un trou de terre. »

Bientôt ces remords du kloärek prennent plus de force; ce n'est point encore la voix de Dieu qui lui parle, mais celle de la raison qui lui dit de retourner à ses études, qu'il néglige pour l'amour d'une femme.

Ici commencent les imitations classiques. L'émotion poétique et vraie disparaît pour faire place à l'amplifica-

tion rhétoricienne et au bavardage mythologique. Un grand combat s'élève entre les Muses et Cupidon, qui se disputent tour à tour le jeune étudiant. Thalie lui fait observer très-judicieusement que, s'il se livre à sa passion, il n'obtiendra point la clef du temple de Mémoire, parce que l'on n'a jamais vu Cupidon et Minerve *avoir leurs deux têtes dans le même bonnet*. Le kloärek est presque persuadé; il veut abandonner ses préoccupations amoureuses et substituer les enseignements sévères de ses livres aux causeries fascinantes de la *pennérès* de Léo-Drès; mais Vénus emploie mille artifices pour lui rappeler le souvenir de sa bien-aimée.

« Un matin, en sortant, je vis une image peinte sur ma porte, et c'était l'image de ma bien-aimée. Elle pleurait, et ces mots étaient écrits autour de son visage : *C'est vous, Kloarec, qui faites couler mes pleurs !*

. . . .

« Et le lendemain matin l'image était à la même place, et sur son cœur étaient écrits ces mots déchirants : *Kloärek, mon amour croît avec votre cruauté !*

« Et quand je revins au milieu du jour, l'image était changée : c'était toujours ma belle aimée ! mais elle était couverte d'un linceuil, et elle avait à la main un poignard pour mourir. »

Enfin le jeune homme cède. Il laisse là ses livres, et retourne vers celle qu'il n'a pu oublier. Mais son long abandon a froissé le cœur de la jeune fille ; elle le reçoit froidement et répond à ses prières avec une âcre ironie. La douleur du kloärek, d'abord poignante, prend bientôt un caractère de résignation fière et tendre; le jeune homme se découvre devant l'enfant boudeuse, et s'incline tristement.

« Adieu, jeune femme, dit-il, puisque je n'ai plus de droits sur votre âme. Maintenant encore je vous dis merci, quoique je ne doive plus trouver nulle part l'accomplissement de mes

vœux. Merci, car c'est vous qui avez été ma première bien-aimée. Je puis choisir encore une femme sur la terre, mais elle n'aura plus la même place dans mon cœur.

« Merci encore, merci surtout de ne m'avoir pas trompé, car si vous m'aviez fait espérer plus longtemps, mon cœur se serait brisé lorsqu'il eût fallu se séparer de vous à jamais. Merci, maintenant, du moins, je n'éprouve que de la douleur.

« Je vous dis adieu, ô vous, ma plus aimée ! adieu, et que tout soit selon vos souhaits ! Pour moi, je ne verrai plus les miens accomplis ! »

La jeune fille touchée n'en peut écouter davantage ; elle court au kloärek, le prend dans ses bras, et lui crie :

« Revenez, mon serviteur, revenez à moi ; essuyez ces larmes. Vous demandez mon cœur trop tendrement. Ah ! quand je vois vos pleurs, je n'ai plus de refus.

« — Oh ! bénis soient, jeune fille, l'heure et le moment où vous êtes née ; bénie, soyez-vous, créature charmante. Vous savez frapper jusqu'à blesser ; mais vous savez aussi les remèdes qui guérissent les blessures. »

Alors le mariage est conclu. Le kloärek renoncera à ses études, à ses projets. Il laissera repousser ses cheveux demi-tonsurés ; il reprendra le petit chapeau à chenilles bariolées ; il placera un berceau sous son vieux crucifix de plâtre ; il devait être un prêtre, il redeviendra un homme ; un homme heureux, s'il en est dans le pays !

Et tout entier à ce nouveau rêve, il court le long des vallées, saisi et triste de sa joie ! Il va écoutant le bruit des moulins, les chants des laveuses, les cris des enfants dans les vergers fleuris, et il se dit : — Voilà mon univers ; je suis de la terre aussi, maintenant ! J'aurai parmi ces femmes une femme qui chantera, parmi ces enfants des enfants qui joueront joyeusement ; je suis redevenu un homme. Puis, à peine s'est-il réjoui dans son cœur à cette pensée, qu'un sourd reproche mur-

mure en lui ; il entend comme des voix d'anges qui lui rappellent ses projets d'autrefois. Elles lui vantent la paix d'une vie passée loin des durs travaux ; la douceur de la prière entremêlée aux actions pieuses ; elles lui parlent du presbytère caché sous l'ombre de vieux noyers avec une vigne autour des fenêtres, une cour, un puits et un jardin où il y a des roses ! Mais le jeune homme résiste ; il repousse les mystérieuses tentations. Alors une autre voix gronde et s'élève ! Dieu parle lui-même ! et pour que le kloärek ne s'y trompe pas, Dieu lui *parle latin*, comme un bréviaire ou son professeur de philosophie !

« Et je venais sur la route, ne songeant à aucun mal, ne songeant qu'à ma plus aimée, quand j'entendis quelqu'un d'invisible qui me criait d'un ton menaçant :

> Quid quietem quæris,
> Cùm ad laborem natus sis ?

« Et moi, je restai un moment debout, éperdu, et le sang glacé dans mes veines.

« Et la voix répéta encore :

> Hunc mundum miserum relinque.
> Hunc mundum miserum relinque.

« Je me levai d'auprès de ma maîtresse, et je me mis à marcher, et bien des portes de maison avaient passé devant moi lorsque je vis les tours de Kernitron ! A cette vue, je m'arrêtai tout pensif !

« — Dieu ! Dieu ! est-ce bien votre choix qui m'appelle, moi plein d'iniquités ?

« Si c'est votre voix je ferai votre volonté ; je laisserai tout de côté pour vous.

« Et la voix répéta encore :

> Amice, sequere me,
> Et habebis lumen vitæ.

« — Oui, mon Dieu! je vous suivrai jusqu'à l'heure de la mort. Je vous aimerai de toute la profondeur de mon cœur. Mais auparavant, mon Dieu, que j'aille prendre congé de la plus belle jeune fille qui soit sous votre ciel; il faut que j'aille briser son cœur.

« Et ma maîtresse jolie disait à ses compagnes en me voyant venir : — Savoir ce qu'il y a de nouveau; je vois venir mon doux ami, et son cœur est en chagrin : savoir ce qu'il y a de nouveau. »

Elle ne tarde pas à le savoir; la séparation s'accomplit au milieu des larmes.

« Ma maîtresse jolie pleurait, et moi je pleurais aussi, tout éperdu d'amour!

« Et voilà les plaisirs du monde, ils passent comme un fantôme, et encore, où ils ont passé, ils laissent leur fiel aux lèvres de ceux qui ont aimé!

« Adieu, vie mauvaise et méchante, je ne puis plus te regretter, car tu as été trop lourde à mon cœur! »

Ici finit la première partie du poème.

Le chant qui suit prend le kloärek au milieu de ses études ecclésiastiques et déterminé à accomplir son sacrifice. Retiré de la vie, il s'est enfermé dans sa mansarde avec une de ces belles tristesses que jette dans l'âme l'accomplissement d'un devoir, et qui sont plus saines que la joie. Il sait qu'il y a par le monde une jeune fille que son nom fait tressaillir, une veuve de cœur qui garde son alliance; il aime et il croit, il a une âme qui le comprend sur la terre et un Dieu qui l'attend dans le ciel. Que peut-il lui manquer? — Vue du haut de son dévouement et de ses espérances, la vie lui paraît pleine de charmes. S'il pleure, c'est que les larmes sont bonnes à verser; c'est qu'il faut bien que l'on pleure, comme il faut que l'on parle, comme il faut que l'on chante, pour pouvoir respirer plus à l'aise. Mais le kloärek est heu-

reux; le kloärek est plein de confiance; il croit avoir payé son impôt et n'avoir plus rien à démêler avec la douleur. — Dieu lui fait bientôt connaître qu'il s'est trompé.

« J'étais dans mon jardin et je contemplais mes fleurs : mon cœur était vide de tourments, mes yeux étaient vides de larmes !

« Et j'entendis un oiseau qui chantait sur ma tête : *Livre-toi à l'étude, Kloärek, car ta bien-aimée est mariée!...*

« Mais moi, furieux, je cherchais une arme pour tuer l'oiseau, je cherchais une arme pour l'abattre du ciel.

« Périsse ainsi quiconque aurait le cœur de m'annoncer une telle désolation !

« — Kloärek! Kloärek! écoute ceci dans les chants d'un oiseau, si tu n'aimes mieux l'entendre de la bouche d'un messager.

« Et j'ai été obligé de l'entendre de la bouche d'un messager. Je l'ai entendu et j'ai respiré dans la douleur !

« Et voilà pourquoi maintenant je désire un trou de terre!... »

Telle est la fin du rêve du jeune homme. Bientôt le contrecoup de ce désenchantement se fait sentir. Il avait établi dans son âme une sorte de solidarité entre cette femme et Dieu; voilà que maintenant, trahi par la première, il se sent douter de l'autre. On a coupé une des ailes de sa foi, et sa foi retombe à terre, et les étoiles de son auréole de saint s'éteignent, une à une, sur son front. Puis, sa maîtresse mariée, l'exaltation du sacrifice qu'il faisait à Dieu s'écroule de toute sa hauteur. Cette jeune fille et Jésus-Christ luttaient dans son âme; mais il n'y a plus de lutte, car la jeune fille s'est retirée; partant plus d'intérêt. La robe noire du prêtre n'est plus pour lui une tunique de martyr, ce n'est qu'une soutane vulgaire. Où le sacrifice cesse, le dégoût commence. Le kloärek, dou-

teur, amer, ennuyé et triste, rebaisse les yeux, avec la dédaigneuse résolution qui suit toujours ces désappointements de l'âme ; il secoue son passé à ses pieds, comme une vaine poussière, et se mêle à la foule pour n'en plus sortir.

Un épilogue plein de portée, qui termine le poème, donne, avec une admirable brièveté, la conclusion de ce drame sans dénoûment, comme la plupart des existences. Il est consacré à raconter le mariage du kloärek avec une jeune *pennerès*, à laquelle les parents donnent, en la mariant, *leur bénédiction et une partie de leur fortune.* — Toute la moralité du livre est là. C'est la vie humaine dans sa triviale vérité ; l'histoire de notre voisin, de tout le monde ; un roman commencé sous les arbres, près d'une jeune fille *au regarder languissant, au gracieux parler*, et qui se termine avec une autre *par-devant notaire !*

§ II. — La Révolution en basse Bretagne. — Une messe sur la mer. — Poème breton sur la Révolution française.

Outre les *Aventures d'un jeune Bas-Breton*, nous avons parlé, au commencement du chapitre, d'un poème sur la *Révolution française*. Cet ouvrage, encore inédit, mais fort répandu dans le Finistère et dans les Côtes-du-Nord, fut composé par de pauvres prêtres réfugiés en Angleterre, lors des persécutions de la terreur. La Révolution y est jugée comme elle devait l'être par des catholiques et des exilés, avec plus de passion que de justice. Mais qui ne comprend qu'il en devait être ainsi ? Ce n'est pas à ceux dont les espérances et le bonheur furent

ensevelis sous la lave qu'il faut demander l'éloge du volcan, mais à nous qui jouissons maintenant de ses bienfaits qui vivons sur le terrain fécondé par la pluie de feu qui dévora nos pères. Puis, il faut bien le comprendre, la révolution ne fut pas en Bretagne ce qu'elle était ailleurs. Les choses ne s'y bornèrent point, comme partout, à un émondage régulier de têtes ; il y eut chez nous un drame moins vulgaire et plus curieux à étudier. Ce fut la lutte entre la guillotine et les croyances ; lutte acharnée, dans laquelle la guillotine usa son couteau et fut vaincue. Ce combat ne dégénéra pas, comme dans la Vendée, en guerre civile ; à quelques exceptions près, la basse Bretagne resta immobile ; mais elle resta à genoux et les mains jointes, malgré tout ce que l'on tenta pour l'en empêcher. C'est en cela surtout que notre pays offrit alors un aspect particulier. Si l'histoire s'occupait de l'étude morale des races, comme le roman le fait pour les individus ; si elle était autre chose qu'un moulage de plâtre pris sur le cadavre d'un siècle et chargé de reproduire ses traits sans son âme, il y aurait pour elle un curieux tableau à tracer dans la résistance passive, intime et tenace de la Bretagne à cette époque. Rien ne put altérer chez elle la fraîcheur de sa foi. Elle ne céda ni à la colère ni à la peur. On put bien enfoncer le bonnet rouge sur sa tête, mais non sur ses idées.

— *Je ferai abattre vos clochers*, disait Jean-Bon-Saint-André au maire d'un village, *afin que vous n'ayez plus d'objets qui vous rappellent vos superstitions d'autrefois.*

— *Vous serez toujours obligés de nous laisser les étoiles*, lui répondit le paysan, *et on les voit de plus loin que notre clocher.*

Aussi ce fut en vain que la loi prononça la peine de mort contre les prêtres non assermentés et contre ceux qui les recélaient ; ce fut en vain que les comités révolutionnaires dressèrent leur effroyable comptabilité patriotique, passant tous les suspects au compte du bourreau : il se trouva toujours en Bretagne des prêtres pour assister les fidèles, des fidèles pour donner asile aux prêtres. On peut même dire qu'il y eut dans notre province peu de communes où le culte extérieur fut interrompu. La piété était plus ingénieuse que la persécution. En voici des exemples.

A *Crozon*, les églises sont fermées, les prêtres traqués ne peuvent trouver une grange pour offrir le saint sacrifice, les soldats occupent les villages !... Quel moyen de remplir ses devoirs de religion ! Comment baptiser les nouveaux-nés ? marier les fiancés ? — Ecoutez :

Minuit sonne : une lueur vacillante brille au loin sur l'Océan ; on entend le tintement d'une cloche, demi perdu dans le grand murmure des flots. Aussitôt, de toutes les criques, de tous les rochers, de toutes les anfractuosités du rivage, surgissent de longs points noirs qui glissent sur les vagues. Ce sont des barques de pêcheurs chargées d'hommes, d'enfants, de femmes, de vieillards, qui se dirigent vers la haute mer. Toutes cinglent vers le même point. Déjà le son de la cloche se fait entendre de plus près ; la lueur lointaine devient plus distincte ; enfin l'objet vers lequel accourt cette population réunie apparaît au milieu des vagues ! — C'est une nacelle sur laquelle un prêtre est debout prêt à célébrer la messe. Sûr de n'avoir là que Dieu pour témoin, il a convoqué les paroisses à cette solennité, et tous les fidèles sont venus : tous sont à genoux entre la mer qui gronde sourdement et le ciel tout sombre de nuages !...

Que l'on se figure, s'il se peut, un pareil spectacle ! La nuit, les flots, deux mille têtes courbées autour d'un homme debout sur l'abîme ; les chants de l'office saint, et, entre chaque répons, les grandes menaces de la mer murmurant comme la voix de Dieu !

Et n'allez pas croire que, pour rester fidèle à ses vieilles croyances, le paysan breton n'eut aucun danger à courir. La tolérance des patriotes n'aida point à cette constante foi. Nulle part, au contraire, la persécution ne fut plus continuelle, plus hargneuse. Il y eut des provinces en France où l'on coupa plus de têtes, mais aucune où l'on aiguillonna davantage les susceptibilités, où l'on agaça autant les passions, où l'on aigrit avec plus d'entêtement la colère des masses. On eût voulu faire lever le lion debout pour le frapper plus sûrement à la poitrine ; ce fut en vain, le lion resta couché sur ses griffes puissantes.

Cependant les persécutions devinrent telles que beaucoup de prêtres durent quitter nos campagnes et passer en Angleterre.

Cet exil ne fut point une promenade romanesque, comme l'émigration qui avait eu lieu peu auparavant. La patrie tenait ferme au cœur de ces pauvres prêtres ; ils la quittèrent avec larmes et désespoir.

C'est qu'aussi cette patrie était la Bretagne, et tout le monde ne sait pas jusqu'à quel point cette sauvage contrée est chère à ceux qui y sont nés. Dans les grandes villes, on ne connaît pas l'amour du pays ; les hommes y croissent au milieu du bruit et du changement ; à trente ans, ils ne se rappellent plus dans quelle maison ils ont vu le jour, et ils ont déjà vendu le lit où leur père est mort. Cet esprit de famille qui attache au foyer, aux vieux portraits, aux vieux meubles des ancêtres, leur est in-

connu. Ils voyagent dans la vie comme les Arabes dans le désert, allant toujours vers les meilleurs pâturages, et sans bâtir de nid pour leurs affections. En délogeant, ils laissent leurs souvenirs avec les tapisseries, dans la maison qu'ils abandonnent. Aussi ne peuvent-ils comprendre notre attachement au sol, à l'air, au clocher du village, ni ces acclimatements de l'âme dans un certain lieu, qui font que partout ailleurs elle devient languissante. Le mal du pays est un de ces mystères que l'on ne peut concevoir, si l'on n'est point né dans quelque coin de terre où les rameaux de l'antique foi et de l'esprit de famille ombragent encore le berceau. Dans les villes capitales, on a entendu ce mot, on le répète ; mais ce n'est qu'un bruit sonore, quelque chose comme les mariages d'amour, comme les plaisirs de la vie des champs ; un lieu commun sentimental que tout le monde sait par cœur et que personne ne sent.

Il n'en était point ainsi pour ces hommes que la persécution forçait à quitter leurs paroisses ; l'affection pour le pays était, chez eux, le résultat du caractère, des croyances et des habitudes. Abandonner la Bretagne, c'était renoncer à tout ce qui leur avait été doux sur la terre, c'était réellement passer d'une vie à l'autre. Ils étaient d'ailleurs accoutumés au calme de la retraite, et ils s'effrayaient d'être ainsi lancés dans les flots du monde. Ils avaient joui jusqu'alors de ces fortunes paisibles et abritées, de ces existences en espalier qui s'épanouissent à l'aise sous le soleil du pays, et voilà que maintenant sans appui, il leur fallait jeter leurs destinées en plein vent dans la vie ! Sans doute que la résignation chrétienne les soutint ; mais leur cœur saigna, leur esprit s'assombrit profondément. Puis, il faut le dire, le lieu de l'exil ajoutait à sa douleur. Pour être des prêtres,

ces hommes n'avaient pas cessé d'être Bretons. Ils n'avaient point perdu leur prévention natale contre l'Angleterre ; ils n'avaient point oublié que le peuple auquel ils venaient mendier l'hospitalité était le même que, tout enfant, ils avaient appris à maudire ! car il faut avoir entendu prononcer ce nom du *Saozon* [1] sur nos grèves, pour comprendre quel bouillonnement de haine il éveille encore aux cœurs bretons. Un Anglais, pour eux, ce n'est pas un étranger, ce n'est même pas un ennemi ; c'est un Anglais ! C'est cinq cents ans de pillage, de meurtre, de trahisons ; c'est le souvenir vivant des défaites navales de l'empire et des pontons de Portsmouth ; c'est la méchanceté et l'hérésie incarnées ! L'éducation, la charité évangélique, avaient bien pu adoucir, chez les prêtres bretons, cette détestation, mais non l'effacer entièrement. Ils souffrirent donc doublement sur la terre d'exil ; car ils souffrirent dans leur affection et dans leur haine.

Ce fut afin d'alléger le poids de ces maux de l'âme, que les pauvres proscrits se recherchèrent entre eux, et se réunirent pour se parler dans la langue de la patrie. L'ancien curé de Perros présidait à cette réunion, et ce fut avec lui, sous son inspiration, qu'ils composèrent le poème de la *Révolution*, dont nous allons parler. Ce poème est le *Super flumina Babylonis* d'un nouveau peuple de Dieu exilé sur le rivage étranger.

Voici le début.

« Quand donc, ô mon Dieu ! viendra le jour où je respirerai l'air pur de ma contrée, où je te reverrai, terre de France ?... Mon corps est loin de toi ; mais jour et nuit, ô France ! mon âme est sous ton ciel, avec le souvenir de tout ce que tu m'as fait souffrir !

(1) *Saxon*, c'est le nom que les Bretons donnent encore aux Anglais.

« Trois ans déjà, trois ans entiers depuis que je suis venu sur cette terre des Anglais !... Et le cœur qui désire beaucoup se lasse si vite d'attendre ! Mais, hélas ! peut-être ai-je encore bien à souffrir, peut-être ne te reverrai-je jamais, ô mon pays !

« Assis sur un rocher, près des grèves de la mer, les larmes coulent sans cesse le long de mes joues en voyant le péché et l'infamie souffler sur ma patrie, sans changement ni trêve.

« Et pour soulager mon cœur, je me suis dit : — Chantons ! mais je n'ai pu que l'essayer : chaque son défaillait en soupir, car, sur un rivage étranger, ma langue s'attache à mon palais ; tous mes chants s'aigrissent et tournent en sombres cantiques.

Le poète commence ensuite l'histoire de la *révolution française* et de ses suites déplorables. Il raconte la mort de Louis XVI, puis il ajoute :

« Après un tel crime viendront les autres crimes ! Maintenant, à la mort la foule !... Maintenant, malheur à tout riche ! Maintenant, malheur à tout noble ! Maintenant, malheur à tout chrétien !

« L'instrument de la mort se promène dans nos paroisses, et fauche des têtes à son gré. Au nom de la liberté, la mort est partout. Aux frontières, il faut mourir par la guerre, au foyer de ses pères, il faut mourir par l'échafaud !

« Alors vous auriez vu des prêtres vénérables, blanchis et ridés par les austérités, venir, les mains liées, rendre témoignage à la foi de l'Evangile. Ils demandaient l'honneur de mourir ! Ils furent bientôt exaucés.

« Mille bourreaux sont employés à les conduire à la mort, non pas un à un, mais par troupes. Sept cents sont massacrés à Paris, dans un seul jour, *parce qu'ils croyaient !*

« Pour eux, ni procès ni défense. Un bourreau les prend et les massacre à sa manière. Il les assomme, les étrangle, les disperse en lambeaux, leur arrache à pleines mains les entrailles ; et quand on est las de tuer, on envoie le reste en exil !

« Honneur, honneur à toi, ma contrée, ma pauvre Bretagne !

mon cœur n'est plus si triste à ton souvenir. Chez toi, des mercenaires [1] pourvoient aux besoins de l'Église de Jésus-Christ. Mille crimes ont été commis, ô Bretagne! En ta faveur, Dieu pardonnera à mille coupables!

« O nobles mercenaires! j'envie votre sort! pourquoi n'ai-je point la gloire de mourir comme vous? Combien de temps encore resterai-je au milieu de mes fatigues et de mes souffrances? Combien de temps serai-je en prison dans mon corps?

« Mais si ma chair n'est pas ouverte par des plaies saintes d'où puisse s'échapper mon sang, que mon sang se change en larmes, et que ma vie s'écoule par mes pleurs. Et puisse ma mort, ô mon Dieu! compter pour vous, nobles mercenaires! puisse mon dernier soupir apaiser la colère du Seigneur! »

Le début du second chant a quelque chose de solennel qui rappelle les prophètes.

« Pourquoi ne puis-je être entendu de l'autre côté de la mer lorsque je crie de loin la vérité? Pourquoi ne puis-je être entendu lorsque je dis : — Bretons, délassez-vous du crime et écoutez la parole qui vous instruira.

« Vous vous plaigniez des tailles, vous les maudissiez, et vous aviez raison sans doute; mais en quoi a-t-on amélioré votre sort? Quelles charges avez-vous vu diminuer? On n'a diminué que le nombre de vos enfants!

« Les églises sont pillées, les images saintes détruites, les os des morts sont dispersés sur les chemins; une seule cloche a été conservée dans chaque clocher pour sonner le beffroi d'alarme! Ils ont raison, qu'ils sonnent, qu'ils sonnent le tocsin du feu pour tout le genre humain!

« Pour argent, vous avez du papier; vos terres sont en friche; les denrées sont rares; la guerre tue vos frères; la convention ne vous laisse rien, pas même le droit de pleurer!

« On mesure votre grain! on vous pèse votre faim! la réquisition enlève vos chevaux, vos équipages, et si vous vous plaignez... regardez bien qui vous écoute!

« Le chêne de la liberté, ce symbole de la révolution, qui

(1) *Mercenerien.* — Hommes qui vivent du travail de chaque jour.

devait être greffé sur le grand arbre du paradis terrestre, que vous a-t-il produit jusqu'à présent ? — Esclavage et misère ! vous voilà libres, il est vrai, égaux surtout; égaux en souffrances, égaux en déceptions.

« Vous dissimulez en vain, hommes de la révolution, vous vous parez de votre orgueil; mais votre esprit a bien de la peine à payer votre cœur : votre civisme est de la contrainte; un seul est heureux, mille souffrent et pleurent. »

Nous nous arrêtons dans ces citations, parce que le poëme entier viendrait se jeter sous notre plume. Il continue ainsi, plein d'élan, d'ironie, de sombre tristesse. A la description poétique de l'orage révolutionnaire, succèdent d'admirables regrets sur la ruine de la religion ; puis, tout-à-coup, comme saisie d'une colère sainte, à la vue de ces abominations qui souillent la patrie, la muse jette un cri de guerre, et appelle ceux qui sont encore à genoux à se laver et à s'armer du glaive.

« Laïques et prêtres, il faut prendre votre parti. Voyez à mourir et à combattre. Votre roi sur la terre, votre Dieu au ciel... tous deux ont été outragés ! — qui les vengera ?

« Oh ! si ce fut jamais un devoir pour le peuple de se lever, l'heure est venue ; qu'il montre sa terrible figure ! Bretons, tout chrétien est soldat pour la foi, tout soldat doit sa vie à son roi !

« Roi de France, séchez vos larmes ; plus de regrets, maître, nous mourrons, ou nous jetterons à bas les tyrans. Nos fronts vous serviront de marchepied pour remonter au trône, et vous y ramènerez la justice et la religion !

« Et vous, Bretons, à la Vendée !... C'est là que la foi est encore debout, couronnée de lauriers sanglants. Le vainqueur est là qui vous appelle, une main sur le sceptre, une autre sur l'Évangile. »

Le poëme est terminé par un retour vers les souvenirs du pays et vers de douces espérances.

« O terre des Bretons, ô ma contrée chérie, ma contrée tant

pleurée; sol précieux, si douloureusement abandonné! je me sens tout frémissant d'avance à la pensée de te revoir. Et pourtant, ô ma Bretagne! je mourrais content sans avoir vu ton ciel si le passé renaissait en France.

» Bénie soit l'heure où une pareille nouvelle me sera apportée! Alors, ô mon Dieu! dispose de ma vie!... que je prenne mon vol vers ton paradis! De ma douce Bretagne où de la dure terre des Anglais la course ne sera ni plus courte ni plus longue, ô mon Dieu! »

Telle est cette œuvre dont les informes lambeaux qui précèdent ne peuvent malheureusement donner une juste idée. Pour en sentir tout le charme, même dans l'original, il faut se mettre, comme nous nous sommes efforcés de le faire, au point de vue de l'époque et des auteurs. Il faut retourner pour un moment sa cocarde, écarter les préoccupations libérales, s'identifier à ces chaudes indignations de croyant, et juger en poète, non en homme politique. Nous autres, que passionne si vivement la religion de l'avenir, nous devons comprendre mieux que personne la religion du passé; nous devons sentir que chez ces hommes, comme chez nous, il y eut croyance, amour, dévouement. Ils avaient foi en leurs pères, comme nous avons foi en nos enfants. La différence entre leurs attachements et les nôtres fut dans les objets, non dans le sentiment; ils combattaient pour défendre une tombe, et nous nous combattons pour protéger une berceau.

§ II. — Poèmes philosophiques. — Le *Buguel-fur*. — *Le Colloque*. — Fables de Ricou.

La vieille littérature bretonne n'a point laissé d'ouvrage philosophique. Les peuples primitifs ne songent guère qu'à raconter leurs impressions ou les faits qui les ont

touchés. Ils n'étudient l'homme qu'avec le cœur. C'est aux peuples civilisés qu'il appartient de le disséquer avec l'esprit. L'idée de formuler les devoirs n'a dû venir que le jour où les devoirs ont cessé d'être remplis. Les livres de morale sont contemporains, chez toutes les nations, des bagnes et des cours d'assises.

Aussi n'est-ce que dans les productions tout à fait modernes de la littérature armoricaine que l'on peut trouver quelques ouvrages de ce genre, encore sont-ils en bien petit nombre, et, le plus souvent, imités du français.

Cependant, parmi ces ouvrages, il en est un qui jouit d'une grande réputation, et qui la mérite. Je veux parler du *Buguel-fur* (l'Enfant sage), attribué à Legall de Guimilliau. Ce petit livre est le *Bonhomme Richard* des Bas-Bretons, mais bien inférieur à l'admirable ouvrage de Franklin. Il n'y faut chercher ni cette science économique, si heureusement habillée en veste d'ouvrier par l'auteur américain, ni cette saillie si spirituellement triviale, ni surtout cet art de formuler qui cristallise, pour ainsi dire, la pensée. Le *Buguel-fur* est une œuvre plus simple faite pour des hommes moins avancés.

Le *Colloque*, autre petit poème du même auteur, est une satire assez vive des différentes conditions. Malheureusement, c'est comme le *Buguel-fur*, une œuvre intraduisible. Les critiques que Legall y fait des vices habituels à chaque profession sont tellement appropriées aux mœurs bretonnes, tous les détails de sa satire ressortent tellement de coutumes locales impossibles ou futiles à décrire, qu'il faut être du pays, y avoir *tenu ménage*, pour goûter ses plaisanteries.

Dans le *Colloque* comme dans le *Buguel-fur*, on voit souvent percer contre les gens d'Église une ironie élé-

gante qui rappelle la manière d'Erasme. Ainsi, en faisant le portrait de ces curés que l'on appelle *tolérants*, et qui font de Dieu un bon vivant incapable de gêner personne, Legall dit :

« Un bon curé, selon les gens du pays, c'est celui qui a la réputation de ne pas tenir à son argent et surtout de n'en point demander à ses paroissiens; qui dit des messes courtes et fait de longs repas; qui sort de bonne heure de l'église, donne à boire et à manger à tous ceux qui vont le voir, et abandonne aux mauvaises gens le licou sur le dos, sans le leur raccourcir ni le tirer rudement; mais s'ils ont un vrai prêtre qui veuille régler leur vie, obliger les méchants à se corriger, et qui ne les absolve qu'après la pénitence, jamais ils ne l'aimeront; ils diront : — Le curé est trop méchant; nous irons au vicaire.

LE QUESTIONNEUR. Mais un curé doit-il laisser à son vicaire le soin de remplir sa propre mission ?

L'HOMME EXPERT. Je ne puis vous le dire, mais pour le sûr, il lui laisse toutes les corvées. Il y a bien des curés qui ne confieraient pas à leurs vicaires la clef de leur cave, mais la clef du paradis, c'est autre chose. »

Plus loin, il dit en parlant des nonnes :

« Leurs yeux regardent haut, et leurs cœurs portent de grandes pensées; elles n'estiment une chose qu'autant qu'elle peut les élever; elles habillent leur orgueil de la robe blanche de l'humilité, elles sont les servantes de tout le monde, parce qu'elles ne peuvent être les maîtresses de personne, ce sont des anges de patience, mais qui ne peuvent pas souffrir la contradiction. »

Il n'est pas moins sévère pour les moines :

« L'état de moine est beau : le moine qui se livre à Dieu est un homme saint et parfait, sa vie est pure, il fait envie aux anges. Mais la règle semble bien lourde à la plupart d'entre eux. Au lieu de rester dans leurs couvents, ils courent sans cesse, ils vont visiter les demoiselles et les dames nobles. Quand ils rentrent au couvent, ce ne sont qu'entretiens au parloir entre

eux et de jeunes femmes. Que ce soit Dieu le sujet de ces conversations... tout le monde ne le croit pas. »

Nous passons sous silence le *Michel Morin* de le Laë, le *Geai de Saint-Jean*, et plusieurs autres poëmes du même genre, parce que ce sont des œuvres qui n'ont rien de breton. Les auteurs ont en vain pris le grand chapeau et les braies celtiques, le linge fin paraît sous l'habit campagnard.

Nous n'en dirons point autant des fables de G. Ricou. Ricou est le Burns de notre basse Bretagne, devenu poète sans études premières, et, ce qui est plus étonnant, poète moraliste ! Rien dans sa vie pourtant n'a aidé à cette vocation. Ses parents, qui étaient de simples journaliers, lui mirent la pioche en main dès que ses bras purent la manier, et depuis, il n'a point cessé de se livrer aux plus rudes travaux de la campagne. Pauvre, même pour un pays où les plus riches n'ont que le nécessaire, Ricou a élevé, à grande sueur de son corps et aux grands tourments de son âme, une nombreuse famille qui commence à l'aider maintenant qu'il se fait vieux. C'est au milieu de toutes ces circonstances défavorables que son talent est né, s'est développé et s'est révélé. Il avait appris seul à lire et à écrire. Un recueil de fables en prose lui tomba entre les mains ; il fut saisi à cette lecture. Il y avait dans cette forme, à la fois philosophique et naïve, quelque chose qui convenait singulièrement à l'esprit perspicace de Ricou, à ses dispositions sourdement frondeuses, à son langage sentencieux. Il songea aussitôt à faire des fables bretonnes. Mais, obligé de consacrer son temps au travail de la terre, il ne pouvait écrire que le soir. Quand l'inspiration venait le chercher jusqu'aux champs, il la renvoyait à la maison, lui donnant rendez-

vous pour après souper. C'était alors seulement, au bruit du rouet de sa femme qui lui filait ses chemises, du *ribot* de sa fille qui pressurait le beurre du lendemain, parmi les chants et les ris de ses garçons, lutinant les jeunes voisines rassemblées autour du foyer pour la veillée, que Ricou, retiré à l'écart, composait ses fables. Ce furent d'abord d'informes récits, sans liaisons et sans suite, dans lesquels les vers tombaient lourdement l'un sur l'autre, dépourvus de mesure. Mais, avec la patience d'un prisonnier, Ricou revint sur ses ébauches grossières jusqu'à en user les aspérités. A la longue, chacune d'elles prit une forme mieux arrêtée; le vers, solidement enchâssé dans le récit, chatoya comme un diamant bien taillé; tout s'anima, tout se teignit d'un coloris poétique. Dès lors, Ricou, devenu plus hardi, suivit de moins près son modèle. Il sentit que son esprit marchait seul et qu'il était temps de le laisser aller. Mais cette longue éducation de son intelligence, faite sans secours et par la seule puissance de sa volonté, avait duré vingt ans : Ricou était déjà vieux.

Ce fut en 1828 qu'un imprimeur de Morlaix, M. Guilmer, lui acheta son manuscrit, qu'il imprima sous le titre peu exact de *Fables d'Esope, traduites en breton par G. Ricou.* Les fables de Ricou ne sont pas plus traduites d'Esope que celles de La Fontaine : c'est une imitation libre et fort éloignée de l'original. Les moralités sont d'ailleurs l'ouvrage de l'auteur breton, qui exprime ses propres opinions, sans s'inquiéter des affabulations de son modèle.

Du reste, dans toutes ses imitations, Ricou a singulièrement ravivé la sécheresse du fabuliste grec. Esope repousse les détails, évite l'analyse des caractères, raconte le fait tout simplement, dans sa progression logique, né-

gligeant les ornements et ne s'occupant que de démontrer la moralité finale; Ricou suit une tout autre marche.

Il m'a semblé qu'il serait curieux de présenter ici la même fable traitée par Esope, par Phèdre et par Ricou. La comparaison pourra donner une juste idée du genre de mérite de ce dernier. Je prends au hasard, pour cet examen, la fable du *Loup et de la Grue*, que je traduis sur les trois originaux grec, latin et breton.

Je commence par Ésope :

« Un os s'arrêta dans le gosier d'un loup. Il promit une ré-
« compense à la grue si elle voulait plonger la tête dans sa gorge
« et en arracher l'os qui y était arrêté. Celle-ci, qui avait un cou
« fort long, ayant réussi à arracher l'os, réclamait sa récom-
« pense. Alors, le loup s'étant mis à rire et à aiguiser ses dents :
« — C'est déjà une assez grande récompense pour toi, dit-il,
« d'avoir retiré ta tête de la gueule et des dents du loup sans
« avoir rien souffert.

« Cette fable s'adresse aux hommes qui, une fois hors du
« danger, remercient de cette manière ceux auxquels ils ont des
« obligations. »

A part le léger détail relatif au loup, *s'étant mis à rire et à aiguiser ses dents*, on voit qu'Ésope court à son but comme pourrait le faire un géomètre démontrant l'énoncé d'un théorème.

Voici maintenant la fable de Phèdre :

« Celui qui attend d'un méchant le prix d'un service rendu
« se trompe deux fois : d'abord, parce qu'il a obligé quelqu'un
« qui ne le méritait pas, ensuite, parce qu'il aura grand'peine
« à s'en retirer sain et sauf.

« Un loup rongeait un os qui s'arrêta dans sa gorge. Torturé
« par la souffrance, il commença à engager chaque animal, par
« ses promesses, à lui retirer ce qui causait son mal. Enfin, ses
« serments persuadèrent la grue, qui confia à sa gueule la lon-

« gueur de son cou, et lui fit cette périlleuse opération. Comme « elle réclamait la récompense promise pour ce service : — Tu « es une ingrate, dit le loup, tu as retiré de ma gueule ta tête « saine et entière, et tu demandes encore une récompense ! »

Ici, il y a plus d'art que dans Esope. La concision énergique du latin (que nous n'avons pu rendre dans notre traduction) est surtout remarquable. Il y a de la force et de l'élégance dans quelques expressions ; *os devorantum fauce cum hæreret; extrahere malum; gulæ credens colli longitudinem*. Mais, il faut le dire, ce style est un peu raide et impérieux ; il n'y a là ni bonhomie, ni simplicité. Phèdre vous tire, de prime abord, sa morale à bout portant, comme un coup de pistolet. Lisez Lafontaine, et vous verrez ce qui lui manque.

Mais voyons la version de Ricou :

« Un loup, mangeant un morceau qu'il trouvait de son goût, « et se pressant de tout dévorer, avala un os qui lui resta dans « le gosier. Alors il se mit à courir de tous côtés, suppliant les « animaux, et en cherchant un qui consentît à lui remettre le « gosier en état. Mais aucun n'y voulait fourrer la patte. Tous « refusaient du même ton. — Celui-ci, disaient-ils entre eux, « est un glouton, il mangerait tout ce qu'il y a dans le pays ; « le beau malheur, vraiment, quand il crèverait !

« Cependant, à force de flatteries, de contes et aussi de pro-« messes, le loup engagea un grand oiseau, qu'on appelle grue, « à plonger sa tête dans son gosier. Lorsqu'il eut été ainsi sou-« lagé, la grue lui demanda sa récompense. Mais le galant se « mit à rire, et avec son air traître [1] : — Tu es mon obligée, ma « belle, dit-il, puisque tu vis encore. Si je l'avais voulu, je « t'aurais coupé le cou lorsque tu as plongé ton bec dans ma « gorge ; tu es saine et sauve, remercie-moi !

« Faites quelque chose en faveur d'un méchant, et, pour

(1) Le vers breton est admirable d'énergie, mais intraduisible. *Liou an dreitonrach var e vin.* — *La couleur de la traîtrise sur la face.*

« unique paiement, vous aurez perte, raillerie et tourments « d'esprit. »

Je ne sais si la prévention m'aveugle; mais le récit de Ricou me paraît de beaucoup supérieur à ceux de ses deux concurrents. Il n'y a rien, ni dans Ésope ni dans Phèdre, de relatif à cette mauvaise volonté des animaux, qui connaissent le loup et ne veulent nullement *mettre la patte* à son mal; rien sur la gourmandise du malade, dont la mort ne ferait de peine à personne. *Un grand oiseau qu'on appelle grue*, dit Ricou, forme explicative qu'il emploie souvent avec une bonhomie campagnarde toute charmante. Il ne connaît pas cet oiseau, lui, il n'en a jamais vu dans sa paroisse; aussi vous le donne-t-il comme un oiseau étranger, *qu'on appelle grue*. — *C'est une assez grande récompense pour toi d'avoir retiré ta tête des dents d'un loup*, avait dit Ésope. — *Tu es une ingrate*, avait ajouté Phèdre, ce qui était déjà bien mieux; Ricou renchérit encore. — *Tu es mon obligée, ma belle*, dit le loup à la grue, et il me semble qu'il y a dans cette exagération même de mauvaise foi une effronterie plus plaisante, une rouerie de meilleur aloi.

Remarquez bien qu'en citant la fable du *Loup et de la Grue*, je ne l'ai pas choisie comme la meilleure du recueil breton; c'est peut-être même une des moins remarquables. La plupart sont plus empreintes de la facilité ingénue qui fait le premier charme de ces compositions. Mais ce qu'il y a surtout de ravissant dans les fables de Ricou, c'est la teinte paysanne et individuelle qu'il a donnée à ses récits et à ses moralités. Ainsi, après la fable du *Loup et du Chien*, il ajoute :

« Mieux vaut une pauvre petite chaumière sans couverture, « mieux vaut le pain noir de la campagne, que les mets délicats « mangés dans les châteaux; car là il faut apprendre à vivre en

« peur, en doutance de toute chose ; là, plus de liberté, là il faut
« dissimuler les injures qu'on reçoit. »

Qui ne voit que le château dont parle ici Ricou, c'est la maison de ville de son maître, où il est reçu debout et sans qu'on lui rende son salut ; grondé pour le retard de son fermage, puis envoyé à la cuisine avec les valets ! *Là*, en effet, *plus de liberté ; là il faut dissimuler les injures que l'on reçoit.*

Afin de donner une idée complète du mérite de Ricou, nous ajouterons, pour terminer, la traduction de deux de ses fables.

LE RAT ET LA GRENOUILLE.

« Un jour, le rat et la grenouille commencèrent à combattre.
« Le sujet de leur guerre était la royauté des marais. La ba-
« taille fut livrée dans une grande plaine, et les deux rivaux
« combattirent à perdre haleine avec des lances de jonc. Le choc
« fut rude ; c'était des deux côtés même force et même agilité.
« Chacun des adversaires pensait au bonheur et à la gloire qu'il
« y aurait pour lui à remporter la victoire. Pendant qu'ils
« s'épuisaient ainsi en efforts, un oiseau appelé milan fondit
« sur les deux combattants et en fit un fort bon dîner.

« Avant de vous engager dans une querelle, une dispute ou
« un procès, comme font beaucoup de gens, prenez bien garde
« de ne pas vous avancer imprudemment, ou vous en aurez
« perte et souci.

« Le milan, c'est la justice. »

LE RENARD ET LE RAISIN.

« Un renard regardait d'un air mélancolique une grappe
« de raisin qui commençait à mûrir, et qu'il aurait bien voulu
« manger. Il cherchait le moyen d'en grapiller quelque chose ;
« mais voyant qu'il perdait sa peine, et qu'après tous ses efforts
« il ne lui restait que son désir, sa tristesse s'en alla en gaieté, et

« il dit : — Ce raisin-là ne doit pas être bon, il est encore trop « vert !

« Les gens d'esprit n'aiment pas ce qu'ils ne peuvent se pro-« curer. »

Disons enfin et pour achever que, malgré leur mérite, les fables de Ricou ont eu peu de succès. Nos paysans, qui seuls achètent les ouvrages bretons, devaient en effet peu goûter un livre philosophique dont la grâce spirituelle leur échappait. Ainsi, tandis que les *guerzs*, les *cantiques*, les *sônes*, et les *noëls* de M. Ledan se trouvent dans toutes les fermes, c'est à peine si l'on rencontre par hasard, dans une vingtaine d'entre elles, le recueil de fables dont nous venons de rendre compte. Cet échec a dû décourager Ricou. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, notre Ésope breton se fait âgé. Tel qu'il est pourtant, c'est encore un homme capable de penser et de produire. Son visage ridé, mais mobile, a conservé son expression de finesse âpre et d'intelligence scrutatrice; son œil éveillé a tout le feu de la jeunesse. C'est un de ces vieillards que le froissement de la vie ne semble pas avoir usés, mais aiguisés. Seulement on sent chez Ricou, à travers son humilité campagnarde, l'irritation d'une haute capacité aigrie et d'une espérance déçue. Quand je le vis, il y a un an, je lui demandai, après lui avoir longuement parlé de ses fables, à quoi il travaillait maintenant.

— Je travaille à ensemencer un champ de panais, me dit-il avec un amer sourire.

Puis il me proposa d'acheter des œufs qu'il portait dans son panier. J'achetai ses œufs et je lui versai un coup d'eau-de-vie, qu'il but après avoir fait avec son verre le signe de la croix.

CHAPITRE IV.

TRAGÉDIES.

§ I. — Caractère des tragédies bretonnes. — Jacob. — Les principales tragédies bretonnes. — Saint Guillaume.

Nous avons parlé [1] de l'existence de vieux drames nationaux, écrits en langue celtique, conservés dans la mémoire d'un petit nombre d'hommes du peuple, et que l'on représentait encore de temps en temps. Nous allons faire connaître ces ouvrages bizarres qui, bien qu'altérés par le temps et les transmissions orales, ont conservé une physionomie originale et curieuse.

Les tragédies bretonnes qui, à notre connaissance, ont survécu à l'oubli, sont en assez grand nombre; nous citerons les suivantes : *Saint Guillaume, comte de Poitou, les quatre fils Aymon, Jacob, Sainte Triffine, Pharaon, Sainte Barbe* (mystère imprimé dans le seizième siècle), *Charlemagne, Sainte Nonn, la Création du monde* [2]. Nous ne parlons pas des *Amours du Vieillard,* comédie mentionnée par dom le Pelletier, ni du drame intitulé : *Tragédie sacrée commencée au Jardin des Oliviers jusqu'à la montagne du Calvaire,* ni de celui connu sous le nom de *la Passion et Résur-*

(1) *Poésies populaires de la basse Bretagne.*

(2) Sainte Nonn a été publiée avec le texte et la traduction de M. Legonidec. Quant à la tragédie de la *Création du monde*, nous ne la connaissons pas ; mais nous savons qu'un manuscrit de cette œuvre curieuse se trouve aux mains de M. Aurélien de Courson, auteur de l'*Histoire des origines des institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire.*

rection de Jésus-Christ, parce que nous n'avons pu, malgré tous nos efforts, nous procurer aucune de ces pièces. Toutes ont cependant été imprimées vers le commencement du seizième siècle.

Parmi les tragédies bretonnes, une seule porte la date de 1530. C'est *Sainte-Barbe.* Les autres, manuscrites ou récemment imprimées, n'ont conservé aucune désignation en chiffres de l'époque où elles furent composées; mais, à défaut de dates, il est mille indications de cette époque. Ainsi, par exemple, dans *Saint Guillaume comte de Poitou,* un personnage, en énumérant les moyens de perdition indiqués aux femmes par Satan, parle du fard comme d'une récente invention. Or, le fard s'introduisit, comme on le sait, en France avec les Italiens de la cour de Médicis. Dans la même pièce, il est souvent question de l'hérésie de Luther, que l'auteur confond avec le paganisme et la religion de Mahomet, ce qui suppose que le protestantisme était récent, et n'avait point encore pénétré en Bretagne, sans quoi l'ignorance du dramaturge, à cet égard, n'eût point été possible. Au commencement de la tragédie de *Sainte Triffine,* le roi Arthur fait une énumération complète des villes de Bretagne qu'il a sous sa domination, et dans cette énumération ne se trouve point Lorient. Cet oubli ne peut s'expliquer qu'en admettant que le drame est antérieur à la fondation de cette ville, qui est en effet moderne. Dans *Jacob,* on voit les Hébreux jouant du rebec (*rebed*), et l'on sait qu'à la fin du seizième siècle, le rebec n'était plus en usage. Il fut remplacé par le violon (*vyolons*) [1]. Dans la même tragédie, mille détails viennent révéler les mœurs

(1) C'est à tort que Grégoire de Rosternen, dans son Dictionnaire breton, donne pour traduction du mot *violon* les mots *rebed* et *vyolons* indifferemment. Le dernier de ces mots, qui est le seul en usage, a évidemment remplacé l'autre, qui est beaucoup plus ancien, et qui désignait un instrument différent.

féodales de l'époque à laquelle le poète dut écrire. Putiphar, nommé gouverneur par Pharaon, explique à Joseph, devenu son esclave, ce qu'il aura à faire, et lui dit : — « Il te faudra fourbir mes armes et mes éperons, soigner mes beaux coursiers de guerre... Ils sont hauts et robustes, et dans toute l'Égypte il n'en est point de pareils. » Plus tard le même Joseph monte en grade. — « Il est chargé d'accompagner sa maîtresse l'épée au côté avec le chapeau à plumes. — L'auteur l'a évidemment transformé en page du seizième siècle. Du reste, tout le drame de *Jacob* reflète l'époque à laquelle il fut composé. C'est un mélange curieux de religion, de mythologie, d'amour naïf et de voluptés licencieuses. On en jugera par la scène suivante, que nous traduisons d'autant plus volontiers, que nous ne reviendrons plus sur cette tragédie qui, à beaucoup d'égards, mériterait cependant d'être analysée.

La princesse Putiphar, après avoir dit *qu'elle ne pouvait résister aux flèches cuisantes de Cupidon*, et qu'elle était bien malheureuse, *parce que les fantaisies de Joseph n'étaient point sur cette terre*, se résout à tout tenter. Elle fait appeler le jeune esclave :

« — Joseph, prenez votre épée et suivez-moi. Je veux me promener. L'air est pur aujourd'hui, et votre présence me réjouit.

JOSEPH. Je suis prêt et à vos ordres, princesse.

LA PRINCESSE, *le regardant avec tendresse.* Joseph !... que vous êtes beau ! Vos regards me prennent, ils m'enlacent, ils m'isolent de tout, et je suis enfermée dans leurs rayons comme dans un cachot.

JOSEPH. Princesse... je ne sais que vous répondre !... mes regards sont uniquement occupés de mes devoirs, et n'osent se porter sur vous.

LA PRINCESSE. Vous ne me comprenez pas, Joseph ! .. Oh ! ce n'est point un reproche que je vous fais ; laissez là tous ces

devoirs domestiques. Si vous saviez combien je vous aime ! Je veux vous rendre l'être le plus heureux de ma maison ! (*Après un silence, avec impétuosité.*) Joseph ! Joseph ! embrasse-moi !

JOSEPH. Princesse, je respecte trop votre rang et le prince votre époux.

LA PRINCESSE. — Joseph ! embrasse-moi !

JOSEPH. Ce serait un crime.

LA PRINCESSE. Ce qui est un crime, c'est de me refuser !... Tu ne vois donc pas que je souffre ? Si tu savais comme mon amour me brûle !

JOSEPH, *avec horreur*. Ah ! mieux vaudrait pour moi n'être pas né.

LA PRINCESSE. Je ne me rebuterai pas, Joseph ! tu comprendras enfin le bonheur qu'on t'offre, et l'honneur qu'on te fait. Déjà ton œil s'adoucit, ton front pâlit. (*Elle approche de lui.*) Mon plus aimé, écoute-moi. Sais-tu que le sommeil m'a abandonnée ? Sais-tu que ta froideur me déchire le cœur ?

JOSEPH. Princesse, je ne puis vous comprendre. Je ne puis croire que vous veuillez trahir votre noble époux et perdre mon âme !...

LA PRINCESSE, *avec une colère retenue*. Joseph !... laissez-moi vous aimer !... ne repoussez pas le cœur qui vous cherche ; je sais chérir qui m'aime ; je sais aussi punir qui me blesse ; renoncez à ces résistances...

JOSEPH. Madame, prenez mon épée et percez-moi le cœur. Plutôt mourir que de commettre un crime !

LA PRINCESSE. Pardonnez-moi, esclave, de vouloir attenter à votre pureté !... Joseph ! toutes tes paroles m'irritent sans éteindre mon amour ; ne me rends pas furieuse. Je souffre, Joseph ! un baiser !... Joseph... viens... ma couche est là !... (*Joseph fuit.*) Ah ! lâche, tu veux me fuir ?... (*Elle le saisit par son manteau.*) Au secours, mes gens, au secours ! (*On arrive.*) Vous voyez, cet homme voulait me faire violence... son manteau m'est resté... »

Joseph est arrêté ; le sommelier de Putiphar lui dit : — « *Messire Joseph, rendez votre épée !* » — Il lui fait

observer « *qu'il a eu tort de chiffonner le tablier de ma-* « *dame, que ce n'était pas le moyen de rester le favori* « *du prince;* » après quoi il le conduit en prison.

Cette scène a pu donner au lecteur une légère idée des drames bretons. Ce qui les distingue, comme toutes les autres poésies celtiques, c'est surtout la sincérité; un tact instinctif à défaut d'art. On a pu remarquer déjà dans les poèmes chantés quelle crédulité de cœur accusaient généralement la gravité enfantine des détails et ce mélange charmant de grandes et de petites choses, de délicatesse sentimentale et de plaisants préjugés; mais tous les caractères déjà observés vont se dessiner d'une manière bien autrement arrêtée dans les tragédies populaires. A toutes les époques, en effet, les pièces de théâtre sont les peintures les plus vraies des caractères et des croyances. Les autres compositions ont toujours quelque chose d'individuel; mais les drames sont les poèmes de tout le monde. Pensés devant la grande image du peuple-juge, ce sont des œuvres faites pour la foule et qui lui appartiennent. Pour qu'ils remuent celle-ci dans ses entrailles, il faut qu'ils lui parlent le langage qu'elle comprend, qu'ils caressent les fantaisies qu'elle aime. L'auteur dramatique est un médecin poétique qui donne sa consultation sur le siècle; applaudi s'il a trouvé les malaises et les plaies, hué s'il parle de maux que l'on ne ressent pas. Non que la conception tragique doive nécessairement, pour être comprise, reproduire des faits habituels ou même vraisemblables; mais il faut que la combinaison la plus fantastique réponde à une pensée des spectateurs, sinon à un fait existant; il faut que le roman offert aux yeux de tous ait existé dans le cœur, sinon dans la vie du plus grand nombre; car ce que le peuple va surtout chercher au théâtre, c'est un aliment à cette avidité du

romanesque qu'il ne peut satisfaire dans le monde réel; tout ce qu'il ne peut dépenser d'imagination, d'intelligence ou de passion dans son existence positive, il vient l'apporter au théâtre; là, si j'ose le dire, est la caisse d'épargnes de ses sympathies et de ses haines.

Les théâtres nationaux sont donc les documents les plus précieux de l'histoire psychologique des peuples, et c'est sous ce point de vue, encore plus que sous l'aspect littéraire, que nous croyons intéressant d'examiner les tragédies bretonnes qui ont survécu à l'oubli.

On devine d'avance qu'ici l'espèce de placidité habituelle aux compositions celtiques se trouve quelque peu modifiée. La forme même du drame a dû faire sortir la poésie bretonne de la sentimentalité et enfiévrer ses allures. Ce n'est plus la méditation contemplative d'une intelligence repliée sur elle-même, qui s'étudie, s'analyse et se peint à loisir; c'est le choc de l'homme contre l'homme, c'est le sentiment personnifié et lancé dans la mêlée. L'action traduit et accompagne l'idée. Les vers du poète ne sont plus seulement des vers, ce sont des êtres qui vivent, qui parlent, qui agissent. Et cependant, ne croyez pas que le Breton perde, dans le drame, son accent propre et tombe dans la turbulence! Non; au milieu même des aventures les plus extraordinaires et des plus orageuses traverses, il conserve son langage plus résigné qu'impétueux, ses élans plus attendrissants qu'emportés. Vous retrouverez toujours la peau granitique du dur Armoricain, cet accent qui vient du dedans, jamais du geste ni de l'attitude, et qui vous fait monter les larmes du cœur aux paupières, mais sans crisper les nerfs. C'est, en un mot, du drame sans cri subit, sans brillante répli-

que, sans aucun de ces sublimes mouvements qui, avec un mot, vous arrachent l'âme.

Ce manque de vivacité, de passion soulevante, est dans les tragédies bretonnes un vice radical. Malgré leur peu d'expérience artistique, leurs auteurs grossiers ont senti ce défaut, ils ont même essayé de le combattre ; mais, outre qu'ils manquaient d'adresse pour y parvenir, ils luttaient contre leur propre nature ; aussi ont-ils échoué complétement. Ils ont essayé de remplacer l'animation nerveuse qui leur manquait par la multiplicité des faits et par l'entassement des incidents ; mais loin de tirer avantage de cette manière de procéder ; ils se sont trouvés entraînés perpétuellement hors de leur sphère. Poètes élégiaques avant tout, ils se sont perdus dans ces combinaisons compliquées, dans ces accessoires embarrassants qui demandaient de l'habileté plus que du génie. On eût dit le paysan du Danube chargé de faire de la diplomatie et de louvoyer entre les protocoles. Aussi se sont-ils lourdement empêtrés dans mille incidents dont ils n'ont pu se tirer que par l'obscur ou l'absurde. *Saint Guillaume* est un remarquable échantillon de ces malheureuses tentatives faites pour *corser* le drame breton.

Du reste, hâtons-nous de le dire, assez peu d'auteurs ont essayé ces innovations. Presque tous ont suivi la marche accoutumée, et l'espèce de poétique établie par leurs prédécesseurs.

Or, rien de plus simple que cette poétique. Toutes ses règles peuvent se réduire à une seule : mettre les faits en action et en oublier le moins possible. Du reste, ni unité de lieu, ni unité de temps. D'une scène à l'autre, vous passez du Poitou en Turquie, de Paris dans l'Asie Mineure,

et le drame contient parfois l'histoire de trois générations. L'unité d'intérêt, au contraire, est toujours scrupuleusement respectée. On peut même dire que l'observation de cette règle est portée jusqu'à l'exagération. Tous les personnages se groupent confusément, et sans valeur individuelle, autour d'une figure unique plutôt que principale. Mais cela se comprend. L'unité d'intérêt est une révélation d'instinct, bien plus qu'une règle aristotélique. Nulle part elle n'a dû être plus scrupuleusement révélée que dans les littératures naissantes et chez les peuples primitifs. Là, en effet, elle dut être nécessaire, et au poëte encore trop inhabile pour suivre à la fois plusieurs pensées, et à la foule trop peu intelligente pour partager, en même temps, son attention entre plusieurs personnages. Ce n'est que plus tard, lorsque l'art s'est assoupli par l'usage, lorsque le peuple, plus prompt d'intelligence, s'est fait devineur et blasé, qu'il a fallu orner cette nudité grossière, encadrer l'égoïste et fatigante personnalité du drame, la déguiser sous les accessoires brillants, et reposer du héros par l'intérêt jeté sur ceux qui l'entourent. L'unité est alors devenue *la prééminence d'une seule pensée sur les autres*, et non l'anéantissement de toutes au profit d'une seule. L'art a été le groupe harmonieux de Laocoon, au lieu de la solitaire et monotone statue de Memnon.

On devine d'avance qu'aucun artifice ne préside à la distribution des scènes dans les drames dont nous nous occupons ; ce sont des chapitres qui se suivent pour la pensée, presque jamais pour l'action. On voit Pharaon sortir d'un côté du théâtre en ordonnant de poursuivre les Hébreux, pendant que Moïse entre de l'autre côté avec son peuple, et s'écrie : « *Voilà la mer Rouge ; ô*

mes fils ! qui nous donnera des ailes pour passer au-delà ? » Comme dans Homère, il arrive souvent qu'un inférieur reçoit un ordre, écoute un discours, puis le répète vers par vers un peu plus loin. Au total, les tragédies bretonnes ne sont autre chose que des légendes dialoguées.

Chaque acte commence, à la manière des anciens, par un prologue, dans lequel un acteur vient solliciter la bienveillance du public et raconter ce que va contenir l'acte qui suit. Ce prologue, mêlé d'élans d'enthousiasme et de passages railleurs, a cela de bizarre, que l'auteur semble parfois y parodier ses propres conceptions.

« — Vous verrez, dit l'acteur dans un des prologues de *Sainte* « *Triffine,* comment la princesse se perd pour être allée se pro- « mener au bois ; ce qui prouve, jeunes filles, qu'il n'est point « bon de chercher les mûres le long des fossés ; vous verrez « comment elle est condamnée pour avoir été embrassée de « force ; ce qui prouve, jeunes filles, qu'il faut se laisser faire de « bonne volonté. »

Il est à remarquer aussi que les prologues débutent toujours de la même manière ; les deux vers qui les commencent sont sacramentels.

« — Réunion de chrétiens, assemblée honorable, nous vous « prions à deux genoux de nous écouter avec bienveillance. »

Viennent ensuite quelques compliments plus ou moins heureusement tournés, des témoignages de respect dans lesquels se révèlent, d'une manière curieuse, l'esprit du temps et le caractère breton.

« C'est à vous que je m'adresse d'abord, dit l'explicateur dans « *Sainte Triffine*, prêtres et religieux, à vous qui êtes les repré-

« sentants de Jésus-Christ dans cette vie, puis à vous, messieurs « de la justice, puis à ceux qui ont droit de police sur le peu- « ple, enfin à vous tous qui êtes ici présents. »

Un usage bizarre, et dont nous ignorons le motif et l'origine, voulait aussi que l'acteur qui récitait le prologue fît, de quatre vers en quatre vers, une évolution autour du théâtre, suivi de tous ses compagnons. C'est ce qu'on appelait *la marche*. Pendant ce temps rebecs « et bignious doivent sonner, » comme nous en avertit la note d'un des vieux manuscrits que nous avons sous les yeux.

De tout ce que nous venons de dire on a pu conclure déjà que les tragédies bretonnes étaient des œuvres spéciales et dignes d'être étudiées. Nous allons maintenant nous efforcer de les faire connaître dans leur exécution et leurs détails. Nous prendrons, parmi les dix ou douze drames celtiques que nous connaissons, les trois pièces les plus remarquables : ce sont : *Saint Guillaume comte de Poitou*, *les quatre fils Aymon*, *Sainte Triffine.*

Saint Guillaume, c'est le drame d'imagination ; *les Quatre Fils Aymon*, le drame historique; *Sainte Triffine*, le drame pieux. Le premier est un roman, le second une chronique, le troisième une légende. C'est annoncer d'avance l'immense supériorité de ce dernier sur les autres.

Nous avons dit, en parlant des chants bretons, quels étaient les poètes de ces compositions originales ; des meuniers, des tailleurs de campagne, des mendiants, de pauvres clercs ! Tels doivent être aussi les auteurs des tragédies dont nous allons parler. Ce fut sans doute dans quelque bourgade isolée du Léonais, pendant une de ces

longues veillées d'hiver qui se prolongent devant les feux de bruyère, qu'un kloärek malade, revenu au foyer natal et tourmentant sa pensée dans le calme d'une méditation fiévreuse, conçut ce drame de *Saint Guillaume, comte de Poitou*. Enlevé subitement aux études arides, démailloté des règles de son *Despautère*, il sentit peut-être tout-à-coup son imagination prendre des ailes ; et, tout en écoutant le grésillement de la flamme, le rouet de sa mère, ou la voix monotone d'une sœur idiote, il lui sembla peut-être ouïr des révélations étranges. Il crut voir, au milieu de la fumée de l'âtre, les étincelles prendre l'apparence de visions brillantes, ses rêveries revêtir soudainement un corps et se mouvoir ! Alors, ravie en extase, son âme jeune et aspirante se rêva dans le corps de quelque fier seigneur, ayant à lui l'or, les femmes, et modelant la vie à ses désirs, comme le potier sa terre ; alors il se figura le monde entier, avec toutes ses joies, toutes ses gloires, abattu à ses pieds comme un ennemi à sa merci ; et, ivre de sa puissance et de sa richesse imaginaires, il se roula, en idée, dans les jouissances terrestres ; il savoura la tyrannie, goûta avec rage au pêché, se satura des bonheurs qui damnent !... jusqu'à ce qu'au milieu de cette frénétique ivresse, née de désirs si longtemps comprimés, un triste tintement de la cloche du village ou un saint verset, psalmodié plus distinctement par sa sœur, ne vînt l'arracher aux hallucinations mondaines, lui parler de pénitence, et le jeter à deux genoux sur l'âtre, frappant sa poitrine et confessant ses mauvaises pensées.

Et si ce n'est point ainsi qu'a été fait le drame de *Saint Guillaume*, du moins est-il certain que la double inspiration païenne et catholique á dominé tour à tour le poète, car elle se manifeste dans toute son œuvre. Ce

comte de Poitou sent trop le rustre et rappelle trop les ambitions de village pour ne pas être le rêve de quelque pauvre paysan, soupirant d'abord après les jouissances, puis pénitent de ses impures pensées. *Saint Guillaume*, c'est à la fois le péché et le repentir incarnés; c'est une construction à deux façades, et qui présente comme deux habitations opposées; il faut traverser le mauvais lieu pour arriver à la cellule du saint.

Nous avons dit comment l'idée de cette tragédie avait pu venir à un pauvre Kloärek; mais nous n'avons point parlé des difficultés que dut lui présenter la conception du plan et la disposition des détails. C'est toujours chose malaisée à bâtir qu'un drame purement d'imagination. Dans une pièce historique, du moins, on peut se servir des échasses de l'histoire pour grandir ses personnages; on a les mots célèbres, les grands noms, les traits de mœurs, la couleur locale, enfin tout ce faux sable d'or dont on saupoudre une œuvre pour lui donner de l'éclat. A défaut de génie, on se rabat sur les chronologies et les mémoires. On découpe dans une vieille chronique la silhouette de quelque belle figure; on l'encadre proprement dans un médaillon à cinq compartiments, on écrit au-dessous un grand nom, et l'on a de la tragédie historique fabriquée à l'emporte-pièce, comme on en a tant vu autrefois, comme on en voit davantage de nos jours. Mais le drame d'imagination offre plus de difficultés. Alors même que vous avez trouvé un nom qui puisse *vous servir de clou pour suspendre votre tableau*, il ne vous reste pas moins à inventer le roman, les caractères, les événements. — Et que sera-ce donc si, poète ignorant et fruste, vous ne connaissez rien en dehors de la route qui vous a conduit du village au séminaire! si vous ne savez des hommes que ce qu'aura pu vous en ap-

prendre le curé qui vous a catéchisé ou le professeur qui vous a expliqué Virgile? Concevez-vous quel abîme dut s'ouvrir tout-à-coup devant les yeux du poète breton, quand cette idée lui vint de créer un drame complet, avec la vie, l'action, la parole, et armé de toutes pièces? Créer un drame! c'est-à-dire personnifier et mouler les passions, les combiner entre elles, les débrider et les jeter dans la mêlée humaine; les associer à des faits vraisemblables, les subordonner aux temps, aux lieux, aux conditions!... et faire tout cela, lui qui ne savait rien des passions du monde, lui qui ne connaissait ni les temps, ni les lieux, ni les conditions. Eh bien, le poète ne s'étonna pas de ces mille obstacles; disons mieux, il n'y songea pas. C'est une naïveté ordinaire au génie de n'avoir point conscience de son ignorance. Que lui importait, en effet, de ne pas connaître la cour, d'ignorer où se trouvait le Poitou, et en quelle année vivait saint Guillaume, de ne pouvoir dire au juste quel était le nom de sa capitale, et si elle était à plus d'une portée de fusil de Rome? Son ignorance était une richesse; elle lui faisait table rase pour ses conceptions. Son drame n'est-il point d'ailleurs un drame d'imagination? Il inventera tout, même l'histoire, même la géographie. Il placera le Poitou entre la Turquie, la Perse et l'Hibernie, pas trop loin de la Flandre. Au sultan et au schah de Perse il fera invoquer indifféremment Luther, Apollon ou Mahomet. Milan deviendra une ville de Poitou, et saint Guillaume ira, entre ses deux repas, jusqu'à Rome, demander au pape raison d'une excommunication. Appuyé sur cette robuste ignorance, l'auteur déroulera sans gêne et sans scrupule son action dramatique, courant au seul développement de sa pensée, enjambant les invraisemblances, marchant sur les absurdités avec un sang-froid qui ôte

même le pouvoir d'en rire. Je vous le dis, une telle œuvre est admirable à étudier, car les anachronismes, les contre-sens sont autant de révélations précieuses ; ils datent l'œuvre et la timbrent.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Boulogne (Seine). — Imprimerie JULES BOYER.

COLLECTION MICHEL LÉVY

OEUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE SOUVESTRE

Publiées dans la collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1	vol.
AU BORD DU LAC	1	—
AU BOUT DU MONDE	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRE D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LOIN DU PAYS	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LA MAISON ROUGE	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
LE ROI DU MONDE	2	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD — LA DERNIÈRE ÉTAPE	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—
TROIS FEMMES	1	—
LA VALISE NOIRE	1	—

CLICHY. — Impr. MAURICE LOIGNON, et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES

DERNIERS BRETONS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

TOME SECOND

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866

LES DERNIERS BRETONS.

DEUXIÈME PARTIE.

POÉSIES DE LA BRETAGNE.

CHAPITRE IV.

TRAGÉDIES.

(Suite.)

§ II. — Saint Guillaume, comte de Poitou, drame breton en sept actes et en vers.

« Je suis le comte de Poitou, seigneur tout-puissant et le plus
« brave qui soit sous le ciel; oui, je ne crois pas qu'il y ait sur
« la terre ronde un homme plus vaillant et plus éhonté que
« moi. »

Tels sont les quatre premiers vers que prononce Guillaume en entrant en scène. Suit un long monologue, dans lequel il se fait connaître avec une impartialité quelque peu effrontée. Les monologues sont fréquents dans les tragédies bretonnes. Nos auteurs campagnards étaient en cela présisément aussi avancés que nos poètes classiques. Ils n'avaient rien trouvé de plus simple que de constituer chaque acteur son propre héraut, de le faire s'annoncer en personne, raconter d'où il venait et ce qu'il voulait faire, par la raison sans doute que nul ne devait le savoir aussi bien que lui-même. Le comte de Poitou se conforme à l'usage. Après avoir appris qui il est, d'où il vient, il dit ce qu'il veut : il veut de l'argent,

car ses coffres sont vides! Mais l'argent est rare. Le comte envoie vainement son trésorier sommer l'évêque, le sénéchal et le gouverneur de la ville (Dieu sait quelle ville!) de lui fournir chacun une forte somme; tous trois s'y refusent, et les bourgeois se joignent à eux pour hausser le pont-levis de la cité. Le comte accourt furieux; il force les portes, tue le gouverneur, et les autres tombent à genoux en criant miséricorde :

— Je vous pardonne et je vous accorde la vie, leur dit généreusement Guillaume.

En retour, les habitants reconnaissants lui donnent leur argent.

Tout cela se passe en trois scènes.

Cependant le comte de Poitou a un frère qui est duc, vertueux et marié. Ce frère se livre à d'interminables lamentations sur les crimes de Guillaume, — « qui vole, qui tue et viole dans le canton, *malgré son jeune âge!...* » Il apprend en même temps à la duchesse qu'il est décidé à aller trouver ce Nabuchodonosor et à lui faire un sermon. La duchesse l'en dissuade en vain : le mari a préparé son sermon et y tient. En conséquence il se met à genoux, invoque Dieu le père, la Vierge, le Saint-Esprit, et se rend vers Guillaume, accompagné de sa jeune épouse.

Or, celle-ci est fort jolie et le comte l'aime! Vous jugez de sa joie quand il la voit arriver avec son mari. D'abord les deux gentilshommes s'adressent force salutations et compliments; puis le duc entame son exhortation, à laquelle il ne manque rien, pas même les citations latines. Guillaume en paraît assez médiocrement touché. Pendant le discours de son frère, il couve des yeux la duchesse; enfin, après une des plus belles tirades du sermonneur, il s'écrie :

Guillaume. Tout cela est fort beau, mon frère; la vertu vous est facile. à vous qui avez les bonnes grâces de Dieu. Rien ne vous manque, tout est selon vos désirs. Vous êtes riche, puissant, vos vœux sont aussitôt des réalités, et vous avez, pour vous donner la joie du cœur, la rose des jeunes filles!... oh! oui, vous êtes heureux dans la vie.

Le duc. Vous le serez comme moi si vous voulez obéir au devoir. Vous trouverez tout le monde prêt à accomplir vos désirs.

Le comte. Non, il n'est point d'autre femme qui vaille celle-ci, point d'autre femme aussi parfaite, point d'autre fleur sans tache, comme elle. Ah! je sens mon cœur fasciné quand je contemple ces grâces, quand je noie mon regard dans ces yeux voluptueux. (*Impétueusement.*) Il faut que je l'aie!... Je la veux. (*Il saisit la duchesse dans ses bras.*) Toi, tu es un savant, fais-toi moine et prédicateur.

Le duc. Raillez-vous mon frère?... Plutôt mourir! N'avez-vous pas peur de Dieu?

Le comte, *avec fureur.* Malédiction! je renonce à Dieu. J'aurai la duchesse... ou ta vie.

Le duc veut en vain répliquer, des gardes l'entraînent, et la duchesse reste au pouvoir de Guillaume.

Dans la scène suivante, l'époux malheureux vient raconter sa mésaventure au sénéchal, au financier et à l'évêque de la ville. Il leur demande justice. Cette scène est curieuse en ce qu'on y sent l'incisive ironie du serf qui a souvent éprouvé l'inutilité du droit contre les puissants. Il y a là comme une allusion vengeresse à quelque lâcheté de juge de canton, à quelque basse complaisance de recteur. La pensée, comme d'habitude, n'est qu'indiquée; mais elle l'est avec énergie et amertume. L'évêque et le financier commencent par déplorer leur ruine. Ils supputent mélancoliquement les sommes qu'ils ont été forcés de payer, à plusieurs reprises, au comte de

Poitou ; le sénéchal renchérit sur leurs accusations, et accable le tyran absent de malédictions et d'injures. Paraît alors le duc.

L'ÉVÊQUE. Voici son frère que je vois venir. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose. — Salut à vous, noble duc. Qui vous amène ainsi seul à la ville ?

LE DUC. Hélas ! j'ai sujet de peine, monseigneur ; mon frère le comte a détruit mon bonheur.

L'ÉVÊQUE. Moi, il m'a pris une somme immense.

LE DUC. Ah ! s'il eût pris tous les biens que je possède, et qu'il m'eût laissé ma duchesse, je me serais dit heureux ! — Il m'a volé ma femme !

L'ÉVÊQUE. Votre femme !... Ce crime crie vengeance à Dieu !

LE DUC. Oui, le scélérat l'a enlevée de mes bras. Et je suis venu ici, sénéchal, pour que le ravisseur soit *décrété* comme les lois l'ordonnent.

LE SÉNÉCHAL. Le *décréter ! décréter* le comte !... Et comment ? il n'y a pas dans toute la ville un homme qui osât seulement lui parler.

LE DUC. Sénéchal, vous devez justice à tous. Vous avez été choisi pour punir les crimes ; si vous refusez l'arrêt, on vous doit à vous-même le supplice.

LE SÉNÉCHAL. Je ne suis obligé à rien, car j'ai peur. Donnez-moi le comte dans une bonne prison, et alors vous verrez comme je sais faire mon devoir !

LE DUC. Si j'avais ce pouvoir, ma plus aimée ne serait pas à lui maintenant. Vous, du moins, évêque, vous devez prononcer sur le coupable la sentence d'excommunication.

L'ÉVÊQUE. Moi !... pas du tout... je ne m'occupe plus du comte, je ne m'en occupe plus ! Et à quoi bon d'ailleurs excommunier un homme qui ne se soucie nullement de Dieu ?

LE DUC, *en se retirant*. Messires, c'est une grave chose, dans cette vie, que de laisser un homme commettre tous les crimes sans oser le punir !

Ces dernières paroles sont dignes et solennelles ; peut-

être n'étaient-elles qu'un souvenir; peut-être furent-elles adressées, un jour, par celui qui écrivit ces vers à quelque juge qui venait de repousser sa plainte contre un coupable trop noble pour être condamné. — Ce devait être une belle puissance en 1500, que celle du poète de village qui attachait ainsi au pilori du théâtre les infamies trop haut placées pour la loi, et qui pouvait, lui, pauvre serf, caché au fond de la foule, faire rougir, sur les gradins réservés, quelque front de gentilhomme ou de juge !

Cependant le comte Guillaume est parvenu à ses fins. Il est maître de sa belle-sœur que la violence a soumise à ses désirs. L'auteur nous l'apprend dans une scène entre le comte et la duchesse que nous citons en entier, parce que c'est une des meilleures du drame.

LE COMTE, *assis, et tenant la main de la duchesse.* Eh bien ! mon âme, mon bonheur, n'êtes-vous pas heureuse maintenant ? Ne voyez-vous pas que l'homme auquel je vous ai arrachée ne vous aimait pas comme moi ?

LA DUCHESSE, *pleurant.* Il n'y aura pour moi de bonheur que lorsque je serai rendue à mon époux.

LE COMTE. Qu'avez-vous à souffrir ici ?

LA DUCHESSE. Le plus grand des maux !... Vous m'avez déshonorée.

LE COMTE. Mignonne, ne songez pas à cela, et aimons-nous.

LA DUCHESSE. Homme méchant et audacieux; homme cruel et insensé !

LE COMTE, *cherchant à l'attirer sur ses genoux.* Idole de mon cœur, ô mon tendre amour !

LA DUCHESSE. Vous tenez mon âme prisonnière, vous la perdez.

LE COMTE, *souriant avec tendresse.* O mon tendre amour, idole de mon cœur !

LA DUCHESSE. Malheureux ! mais le démon a donc pris possession de toi.

LE COMTE, *souriant.* Oui, depuis le jour où pour la première fois j'admirai vos yeux ; le démon me possède depuis l'instant où vous m'avez enchanté.

La duchesse se croise les mains avec désespoir et tombe à genoux.

LE COMTE, *voulant la relever.* Eh bien ! mon idole, qu'est-ce donc ? pourquoi ce désespoir ? Allons, venez ici, près de moi...

Il veut l'attirer à lui.

LA DUCHESSE. Malheureux ! vos paroles criminelles m'épouvantent. Oh ! j'en mourrai, oh ! j'espère mourir bientôt.

LE COMTE. Levez-vous, ma douce ; point d'emportement. Moi je n'aime et ne veux que la joie. J'aime que l'on se parle avec tendresse et bonheur. Ne le voyez-vous pas, je suis affligé comme vous de votre affliction ; j'ai le cœur amer et l'esprit triste de vos amertumes et de vos tristesses. — Duchesse, tu es toute mon espérance et tout mon plaisir, toute ma consolation dans mes peines ; tu es mon trésor terrestre, mon plus beau joyau. J'aurai pour toi, si tu le veux, un amour et une fidélité éternelle. — Madame, je vous adorerai encore au moment de mourir.

Avec ivresse et la serrant dans ses bras.

Mais écoute-moi donc ; mais tu ne m'entends donc pas ? J'en atteste les étoiles et la lune, jamais, jamais sur la terre je n'ai rien adoré comme toi. Je suis joyeux de ta présence. je t'admire, je serai ton amant fidèle, et sans cesse et toujours...

LA DUCHESSE, *s'arrachant de ses bras et tombant à genoux.* Vierge, vierge Marie, je te recommande mon âme ! prends-la sous ta protection. Mais que dis-je ? malheureuse ! Je suis criminelle devant vous, ô mon Dieu ! Ah ! délivrez-moi de ce tyran, au nom du sang que Jésus-Christ a versé sur la croix ! Ou bien, mon Dieu, envoyez-moi l'*Ancou* [1] ; que je meure et que je ne reste pas dans le péché !

LE COMTE, *la contemplant.* Jamais je ne l'ai vue si belle ! — Oh ! pourquoi résister à mes désirs ? — Oh ! je vous en sup-

1 Le fantôme de la mort.

plie, dites-moi donc pourquoi votre cœur est mal à l'aise dans la vie, pourquoi vous n'êtes pas joyeuse. Ah! dites s'il est au pouvoir d'un homme d'accomplir vos vœux, et je les accomplirai.

LA DUCHESSE. Vous en avez le pouvoir, vous le savez comme moi, vous qui m'avez enlevée à ma famille et à mon époux, à mon époux qui était mon plus aimé, à mon époux qui le ser• toujours.

LE COMTE, *blessé.* Ne puis-je donc être aimé comme lui?

LA DUCHESSE. Vous le seriez, comte, si vous étiez un homme qui craignit Dieu.

LE COMTE, *avec impatience.* Plus tard, plus tard... J'y penserai quand j'aurai le temps.

LA DUCHESSE. Va donc, Guillaume, noie ton cœur dans les choses de ce monde; enivre-toi de plaisirs et d'infâmes bonheurs: tu ne trouves personne qui ose te dire la vérité; mais moi je te la dirai sans crainte. Si tu ne changes de vie, comte, malheur à toi. La patience de Dieu s'usera, et si tu n'obtiens de lui ton pardon, quelque jour, dans ton chemin, tu te trouveras face à face avec le malheur.

LE COMTE, *souriant amèrement.* Je connais déjà tous vos sermons, ma belle; je suis un misérable, n'est ce pas?

LA DUCHESSE. Un misérable... et le plus méchant qu'ait jamais vu la terre, car vous n'avez pas eu horreur d'enlever la femme de votre propre frère.

LE COMTE. Assez, duchesse, ma patience est à bout...

LA DUCHESSE. Ne pouvoir se faire aimer et remplacer l'amour par la violence... oh! c'est d'un homme lâche!

LE COMTE, *furieux.* Hors d'ici, hors d'ici, femme!... Des injures a moi! Hors d'ici! — Des créatures comme vous, quand on n'en veut plus, on les jette au delà du seuil. (*Il la chasse.*)

Ce dernier mouvement est admirable de brutalité. Je ne sais s'il sera trouvé digne de la scène et d'un comte de Poitou; mais il est dans le caractère du personnage inventé! Ce Guillaume, je l'ai déjà dit, n'est autre chose

qu'une *mauvaise pensée* d'étudiant ; c'est un don Juan en *bragou-brass* qui fait l'amour les poings fermés. Et pourtant, à travers ses formes grossières, perce la passion fraîche et ardente, je ne sais quelle soif adolescente des voluptés défendues et des audaces impies. Aux plaintes, aux reproches de sa victime, Guillaume ne répond que ces mots : « Idole de mon cœur, ô mon tendre amour ! » Les plaintes et les reproches redoublent : « O mon tendre amour, idole de mon cœur ! » reprend le jeune homme, perdu dans la contemplation agaçante de cette femme qui palpite à ses pieds, qui a honte, qui a peur et qui résiste. Elle pleure, elle appelle la Vierge et Dieu à son secours : — « Quelle est belle ainsi ! » dit Guillaume, et il cherche à l'attirer dans ses bras pour boire ses pleurs, étouffer ses sanglots dans les baisers. — Certes, il y a là quelque chose de cette rage qui fait trouver parfois, dans la convulsive résistance de la femme désirée, dans ses efforts gémissants, une espèce d'excitation ardente. Avoir ainsi en son pouvoir une maîtresse belle et résistante, la voir se pâmer sous de brûlantes caresses, en dépit d'elle-même et de Dieu ; oh ! ce dut être une image ravissante pour le kloärek qui composa *Saint Guillaume* ; surtout quand le charme du péché venait s'y joindre ; quand il pouvait, dans son rêve poétique, briser le joug pesant de la religion, et crier avec le comte de Poitou : — « Malédiction ! je renonce à Dieu ! » — Car cette révolte contre le MAITRE, quelque soit son nom, est un mauvais instinct qui dort au cœur de tous, et qui cherche à se satisfaire sous tous les déguisements.

Mais revenons au drame.

Après ce premier acte, les tableaux amoureux font place aux images chevaleresques, et l'on en conçoit la raison ; c'est le complément obligé de tout roman de jeune homme.

Après avoir été un Faublas dans ses rêves, il faut bien se croire un Achille ou un Roland ! Dans la jeunesse, la force et l'imagination qui débordent cherchent une issue ; tout ce qui est puissant, incroyable, dramatique, nous enchante, rien ne nous semble difficile ; les réalités qui se montrent encore de loin paraissent de si faibles barrières auprès de l'énergie qui bout dans notre sein ! Comme des enfants, nous regardons la montagne qui s'élève si petite à l'horizon, puis le creux de notre main, et nous nous demandons, en souriant, si la montagne n'y tiendrait pas facilement. C'est alors que l'on voudrait boucler sur sa poitrine la cuirasse du chevalier errant, chercher des armées à vaincre et des châtelaines à aimer. — Heureuses chimères, dont on se souvient plus tard avec un sourire mélancolique, comme des contes de fées que l'on écoutait, les deux coudes appuyés sur les genoux de sa nourrice.

L'auteur de *Guillaume* a suivi la voie accoutumée ; après les amours romanesques viennent les guerres fabuleuses. Un roi de Turquie se présente, comme tous les rois des drames bretons, en déclarant qu'il est le prince le plus puissant de la terre. Il a vaincu les rois d'Espagne, d'Hibernie, d'Allemagne, d'Angleterre, de Candie et de Normandie. En conséquence, il fait annoncer à son peuple, à son de trompe, qu'il peut vivre en paix et en joie. Mais bientôt il est tiré de son glorieux repos par un cartel que lui envoie le comte de Poitou. Celui-ci, *en apprenant d'un de ses amis* qu'il y avait en Turquie un prince qui n'avait *pu encore trouver son maître*, a pris la résolution de le défier. Le sultan, furieux, déclare que dans sept jours il sera en Poitou. Le courrier, de retour, annonce cette nouvelle à Guillaume, en lui disant qu'il a vu les Turcs, que *ce sont des hommes laids et farouches*,

et qu'il fera bien de se tenir sur ses gardes. Le comte fait, en effet, ses préparatifs, et lorsque le roi de Turquie paraît devant son château et l'assiége à coups de canon, Guillaume fait une sortie et disperse l'armée ennemie. Le sultan reparaît, vaincu, désespéré, couvert de blessures, annonçant que de deux ans au moins il ne pourra recommencer la guerre. Ici finit le second acte.

Dans l'acte suivant, Guillaume, à peine délivré d'un ennemi, se trouve obligé de faire face à un autre. Il apprend qu'on a élu à Rome un nouveau pape, qui l'a excommunié, *lui, comte de Poitou, lequel n'avait jamais rien fait pour désobliger Sa Sainteté.* Fort mécontent, il annonce qu'il va lever une grande armée pour marcher sur Rome et changer le pape. Un héraut envoyé par lui se met donc à parcourir le pays, criant à qui veut l'entendre, qu'un seigneur *de haut lignage et de belle figure* invite tous ceux qui aiment la guerre à venir s'enrôler sous les drapeaux.

« — C'est un homme, ajoute le crieur, qui a de l'or, du vin, et qui fait bonne chère ; ceux qui le suivront seront bien traités, vivront en joie et à volonté. C'est un plaisir de servir mon seigneur. »

Cette annonce semi-burlesque donne lieu à deux scènes comiques fort bien faites.

Dans la première, on voit Allan Caro, paysan franc-tenancier, qui sort de chez lui en chantant :

Voilà le matin, et je vais aux champs,
Je travaillerai au champ de bon cœur,
Car j'ai bu, ce matin, du vin de feu,
J'ai bu du vin de feu parce que ma femme est jolie.

Allan Caro explique ensuite comment un mari philosophe, et qui ne pousse pas l'égoïsme jusqu'à vouloir sa

femme pour lui tout seul, peut se procurer mille douceurs : — « Il n'y a pas dans tout le canton, dit-il, un métier qui vaille celui de mari trompé ; l'ouvrage donne beaucoup dans le pays. » Pendant qu'il parle ainsi, sa femme se met à la fenêtre, la coiffe renversée, et ses beaux cheveux noirs ruisselant sur ses épaules blanches. Elle rit avec un gentilhomme qui la tient dans ses bras et l'embrasse sur les yeux ; Caro feint de ne rien voir, mais elle se penche et l'appelle : — « Allan, mon petit Allanic ! » — Elle a une demande à lui faire : elle veut qu'il aille lui querir de belle eau pure à la fontaine pour qu'elle puisse laver son visage et y effacer la trace des baisers. Allan, blessé malgré toute sa philosophie, refuse positivement ; alors elle l'injurie et le menace. — « Coupez-lui une corne, dit-elle au gentilhomme, pour qu'il ait l'air d'une vache folle ; » puis elle descend, elle court à Caro, appuyé sur son hoyau, lui détache quelques soufflets, et rentre en éclatant de rire. Allan reste un moment pétrifié, secoue la tête avec une triste gravité, et se retournant vers le public : — « Vous venez de voir, dit-il, un échantillon de la vie d'un pauvre vassal avec sa femme ! Ne vaudrait-il pas mieux pour moi quitter cet enfer et m'enrôler pour la guerre ? Au diable la femme ! au diable le soulier qui va à tous les pieds ? je veux vivre en gentilhomme et m'engager. »

L'autre scène est une satire moins crue, mais n'est pas moins plaisante. C'est encore un intérieur de ménage. Le paysan Lavigne rentre chez lui le front soucieux et l'œil larmoyant. Sa femme lui demande la cause de sa tristesse ; Lavigne lui apprend qu'il sort de confesse, et que le recteur lui a donné pour pénitence de rester trois jours sans boire. Le malheureux est sûr d'en mourir. — « Trois jours sans boire, dit-il, et entendre, dans les

tavernes, le tintement des verres qui rend le vin si bon! j'aimerais mieux me faire hérétique! » Sa femme lui adresse en vain une belle exhortation sur la tempérance; quand elle a fini, Lavigne, qui semble l'avoir écoutée très-attentivement, se contente de lui répondre:

— Ma femme, donnez-moi quelque argent.

— Pourquoi faire, mon mari?

— Pour jeter dans le chapeau du premier pauvre que je rencontrerai.

Mais la femme, qui sait à quoi s'en tenir sur cette charité subite, refuse, et Lavigne sort avec l'affreuse perspective d'une journée entière de sobriété. Heureusement il rencontre Allan Caro qui le conduit à la taverne. Tous deux mettent en commun leurs ennuis domestiques, leurs dégoûts, et prennent la résolution de s'engager dans l'armée du comte de Poitou. La fin de l'acte nous les montre en effet près du comte, armés pour la guerre, et faisant déjà les pourfendeurs de montagnes.

Il est bon de remarquer que les deux personnages que nous venons de voir en scène sont bien plus plaisants pour des Bretons que pour des Français. Pour eux, ce sont des types consacrés. En effet, dans ces deux scènes, nous avons vu à peu près toutes les sources comiques auxquelles puissent nos auteurs. Le théâtre celtique, comme le vieux théâtre italien, a ses personnagee plaisants fixes et invariables. Les moules sont tout faits, et et les caractères s'y coulent en fonte, comme des cloches. Ce sont le diable, l'ivrogne et le mari conduit par sa femme. J'ai déjà dit ailleurs pourquoi, en Bretagne, le diable était un personnage ridicule; l'ivrogne fait surtout rire, parce qu'il parodie un vice général, un vice *apprécié*. Tous mettent une sorte d'ostentation de bon caractère à

rire des lazzis du *Mezveyer*, comme des gens bien élevés qui entendent la plaisanterie. C'est qu'en effet il n'en est peut-être pas un dans toute l'assemblée qui, en voyant le personnage, ne puisse dire comme le chiffonnier : — Voilà pourtant comme je serai dimanche. Quant au mari conduit par sa femme, c'est le Cassandre de la comédie armoricaine, c'est quelque chose de pis : c'est la personnification de la lâcheté et de la sottise. Dans les mœurs bretonnes, la femme ne doit être pour l'époux qu'une domestique sans gages qui fait le ménage, les enfants, sert les hommes à table,et mange les restes. Un mari qui se laisse conduire est un niais qui prostitue sa dignité, et qu'il faut écraser sous les épigrammes. Notez que ce *vice* (car c'en est un en Bretagne), tout méprisé qu'il est, n'y est pas plus rare qu'ailleurs. Là, comme partout, la nature s'est fait un jeu des mœurs qui lui étaient contraires.

Le quatrième acte contient beaucoup de marches, de bavardages et de combats; mais on voit que toute cette animation artificielle a embarrassé l'auteur. Son dialogue s'en ressent. Le pape Eugène débute par annoncer un jubilé universel et des indulgences pour tous les pécheurs. Le comte de Poitou est seul excepté. Mais presqu'au même instant on vient lui annoncer que ce comte marche contre Rome. En effet, on voit bientôt Guillaume paraître à la tête de son armée ; il prend la ville sainte, chasse le pape, et met à sa place Anaclet. Eugène, dépouillé de la tiare, s'enfuit, en déclarant qu'il n'a plus d'espoir qu'en saint Bernard et qu'il va se retirer près de lui.

Les scènes qui suivent forment un hors-d'œuvre inexplicable. C'est un acte entier des plus grotesques et des plus absurdes pasquinades. Un roi d'Hibernie s'allie au sultan pour faire la guerre au roi de Perse. Guillaume

arrive en chevalier errant, au moment de la bataille : il se jette au milieu des trois armées, en fait un carnage horrible et met tout en fuite. Le roi de Turquie, la rage dans le cœur, retourne chez lui pour assembler de nouvelles troupes. Il appelle à son secours — « les serpents et les lions infernaux, les dragons volants, les tempêtes et les pluies de feu. » Toute la milice satanique répond à son invocation et se range sous les drapeaux. Mais le comte Guillaume disperse cette nouvelle armée.

« — Il n'y a plus moyen d'y tenir ! s'écrie un démon en se sauvant à toutes jambes ; jamais homme sur la terre n'a autant fatigué le diable que ce comte enragé ! »

Cette phrase révèle sans doute la liaison que l'auteur a cru établir entre ce quatrième acte et le reste de son drame. Après avoir fait voler par Guillaume l'argent d'un évêque, enlever la femme de son frère, chasser un pape, il ne lui restait plus qu'à le faire se battre contre le démon et à le montrer vainqueur : c'était le dernier coup de pinceau qui devait rélever cette physionomie d'homme révolté contre tout et *plus méchant que le diable lui-même.*

Au cinquième acte, l'action reprend son cours. Nous sommes transportés devant le monastère même de saint Bernard. C'est une campagne triste et aride : une fille couverte de haillons, les yeux hagards, les bras sanglants, arrive en courant.

La jeune fille, *se déchirant la poitrine.* Trois ans, trois ans qu'il est là, le démon ! qu'il me possède, qu'il me force à aller, à venir, à rouler, à courir, à crier !... Je vais à la mer, puis dans les campagnes, puis au sommet des arbres, puis dans les abîmes, puis dans le feu !... je vais je cours, je hurle, je tue les enfants sur mon passage !... Ah ! je veux, je veux monter

au haut d'une tour, et je m'en préciterai la tête en avant ; je veux aller prés des grandes roues des moulins, et je verrai si elles peuvent dépecer mes membres. Ou bien j'irai, j'irai par le monde, nuit et jour, toujours sans cesse, sans m'arrêter. Je chercherai les lions, les serpents, les loups et les ours, et ce seront mes fréres et mes compagnons, puisque je n'ai plus sur la terre ni frére ni compagnon. Le diable ! oh ! le diable ! Je l'entends qui me dit : — Prends un couteau ou une hache, et va sur la route, et tue le premier qui passera, déchire sa chair avec tes dents, et mange son cœur. — Lucifer, Lucifer... je te vois là !... tu as un grand voile sur la tête ! Tue ! tue ! tue !...

Il passe plusieurs personnes qu'elle tue successivement.

Arrive saint-Bernard ; elle court à lui ; saint Bernard lève la main, et elle tombe à genoux.

SAINT BERNARD. Jésus ! Jésus ! Jésus ! c'est Jésus, le sauveur du monde !

LA JEUNE FILLE, *se débattant*. Calvin ! Luther ! Satan ! au secours !

SAINT BERNARD. Au nom du Pére, qui a créé le monde, du Fils, qui l'a racheté, et de l'Esprit-Saint, je te somme, démon, de retourner aux enfers et de quitter l'âme et le corps de cette pauvre fille.

Le diable sort du corps de la jeune fille et s'enfuit.

LA JEUNE FILLE. Homme saint, oh ! merci !

SAINT BERNARD. Allez, pauvre fille, changez de vie et ne vous donnez plus au tigre des ténébres. Avec la grâce de Dieu, vous irez dans le paradis.

Nous ne connaissons aucune exposition plus magnifique plus majuestueuse, que cette introdúction de saint Bernard qui ne paraît que pour dire au démon : — Va-t'en, — et dont la première action est une guérison surnaturelle. Comme cette figure du grand solitaire se dessine lumineusement dès l'abord ! On sent à cette scène si large et si poétique que le drame religieux arrive. Nous

voici tombés dans les légendes où les poètes bretons excellent : on s'en apercevra bientôt.

La fille guérie par saint Bernard est à peine sortie que le pape dépossédé arrive et lui raconte tout ce qui s'est passé. Le saint, plein de confiance en Dieu, promet de tenter la conversion du comte de Poitou. En effet, un messager vient annoncer à celui-ci que saint Bernard arrive, et qu'il le prie *de venir écouter ses remontrances.*

Malgré son impiété, Guillaume n'ose résister à un pareil ordre. A cette époque, il y avait quelque chose de supérieur à toutes les puissances : c'était une sainteté reconnue. Les couronnes d'or étaient humbles devant les auréoles d'étoiles. Le comte répond donc qu'il ira. Le lendemain, en effet, il arrive et demande Bernard.

— « Entrez à l'église, lui répond un moine, on y célèbre l'office, et le saint abbé est prêt à vous prêcher.

LE COMTE. Qu'il vienne lui-même ; je ne suis nullement pressé.

UN BARON. Cet abbé pense-t-il que nous soyons venus ici pour écouter la messe ?

UN GENTILHOMME. Il y aurait un moyen de faire sortir les moines, ce serait de mettre le feu au couvent.

LAVIGNE, *qui est ivre et qui n'a entendu que les derniers mots.* Je vais le mettre. Et nous verrons les moines courir les champs en retroussant leur robe comme des jeunes filles. Ce sera drôle !

Il va pour mettre le feu au couvent ; mais, dans ce moment l'église s'illumine, et l'on entend le chant des prêtres.

Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinisque pretiosi
Quem in mundi pretium
Fructus ventri generosi
Rex effudit gentium.

Le comte, touché de ces chants, tombe à genoux.

Le comte. Miséricorde, mon Dieu! miséricorde! retenez votre justice et ne me punissez pas encore!...

En ce moment entre saint Bernard.

— « Repentez-vous sincèrement, dit-il au comte, et tout vous sera pardonné. »

Mais Guillaume veut entrer dans le monastère avec ses soldats pour y implorer la clémence du ciel, et le saint, qui doute encore de la réalité de cette conversion subite, s'y refuse. Le comte blessé se retire. Il revient pourtant le lendemain. L'impression momentanée qu'il avait reçue, en écoutant ces hymnes d'église tant de fois chantées dans son enfance, s'est déjà effacée; il revient, le rire aux lèvres, l'orgueil au front et le sarcasme dans les regards. Alors commence une immense scène entre lui et saint Bernard. Le comte a beau avoir recours successivement à la raillerie, au dédain, à la menace; il se débat en vain sous l'austère puissance du saint, le moine met le pied sur son orgueil, comme Marie sur la tête du serpent, et il le domine, il l'écrase de tout son poids.

— « Je suis au-dessus de tout ce qui est sur la terre, dit le comte.

— Tu te trompes, méchant, répond le saint; tu t'es levé de la cendre et de la poussière, et c'est là que tu as pris ton orgueil. Tu n'es le maître de rien. C'est Dieu qui commande. Tu es haut monté, eh bien! malheur à toi! Tu tomberas de plus haut, et ta chute sera plus lourde. »

Guillaume, maîtrisé, surpris, veut encore soutenir son rôle de tyran; mais son andace vient se briser comme un verre contre l'audace du solitaire. Il cherche vainement à défendre ses vices, à les légitimer; à chaque apologie, saint Bernard répond par une preuve accablante

et un anathème ; enfin, poussé à bout, le comte de Poitou se réfugie dans l'ironie ; il a l'air de céder, il affecte une humilité railleuse, il se confesse coupable, avec une sorte de fatuité insouciante, détaillant le péché et y mêlant les railleries mondaines.

Le comte. Eh bien! pourquoi le nier plus longtemps? je veux vous dire toute ma vie. J'ai commis tous les péchés que l'on peut commettre sur terre. Hélas! il faut bien l'avouer, j'ai trouvé du plaisir dans ma conduite impure. Mes regards lascifs ont trompé l'innocence. Oui, j'ai aimé les tendres voix et les doux entretiens; j'ai aimé les regards voluptueux et les brillants vêtements. J'ai aimé à contempler les belles jeunes filles, alors q e, légères, elles se rendaient au marché, ou venaient en chantant le long des routes ombrées. Je suis allé les voir dans leurs travaux ou agenouillées dans les églises ; et à leur seul aspect, il s'allumait un feu dans mon cœur. J'allais leur offrir tout mon amour, et ma voix était si persuasive, mon visage feignait si bien, que j'ai déjà eu plus de cent maîtresses. Je leur promettais le mariage, puis j'avais l'indignité de me moquer d'elles. Mais aussi, abbé, vous ne savez pas combien les femmes sont maintenant coquettes. Il suffit de leur montrer une lueur d'amour pour qu'elles viennent s'asseoir sur vos genoux. Elles ne songent qu'à plaire aux hommes. Depuis quelque temps, Satan leur a appris à se mettre du fard sur le visage pour le rendre rose, toutes sont, ou des danseuses, ou des joueuses, ou des langues à deux tranchants. — Et voilà pourtant, abbé, les êtres que j'ai aimés, les êtres, hélas! que j'aimerai tant que la vie courra dans mes veines. »

A cette longue et railleuse tirade, saint Bernard ne répond que deux vers :

« — Comte de Poitou, revenez à Jésus-Christ, qui vous a racheté! Comte de Poitou, dépouillez vos mauvaises hontes, ou vous êtes perdu. »

Guillaume résiste plus faiblement : il commence à com-

prendre et à trembler. Enfin le saint, qui n'a plus d'espoir qu'en Dieu pour vaincre entièrement, tombe à genoux, invoque la grâce divine, et le comte, touché d'une inspiration d'en haut, se jette à ses pieds.

Là finit le cinquième acte et la première partie du drame, la partie profane.

Dans le sixième acte, nous trouvons le comte de Poitou sérieusement occupé à réparer ses fautes. Il rétablit le vrai pape, obtient sa bénédiction, et vient, par son ordre, trouver saint Bernard pour qu'il lui enseigne la voie du salut. Il arrive encore au monastère avec une suite nombreuse, mais bien différent de ce qu'il était lors de sa première visite. Il arrive à pied, les genoux sanglants à force d'avoir prié aux mille croix du chemin et la garde de son épée entourée d'un chapelet. Il vient demander au saint abbé des consolations et des espérances, car il a le souvenirs de sept crimes capitaux qui lui plongent au cœur comme les sept épées de Notre-Dame des Douleurs. Il craint que l'éternel n'ait pas au ciel assez d'anges de pardon pour en envoyer un effacer chacune de ses fautes. Cependant saint Bernard l'encourage, et pour le rassurer, il lui raconte une vieille histoire.

« Il y avait eu autrefois un seigneur comme lui qui avait fatigué Dieu et les hommes. Un jour deux pauvres moines se présentèrent à son château et demandèrent l'hospitalité; mais sa jeune femme leur dit :

— Hélas ! hommes de Dieu, mon époux est dur à ceux qui marchent en deuil de la joie ; je n'ose vous recevoir, car il vous tuerait. Entrez dans cette crèche abandonnée des pourceaux ; c'est tout ce que je puis faire.

Ces pauvres moines remercièrent et obéirent. Mais voilà que le soir, quand le seigneur était à table, sa jeune épouse, qui était près de lui, se mit tout-à-coup à de-

venir triste et à pleurer, et son mari lui ayant demandé ce qu'elle avait :

— Pardonnez-moi, mon maître, dit la pauvre chrétienne ; mais il est venu deux moines ici, et je n'ai osé les recevoir à cause de vous, si bien qu'ils sont à cette heure exposés au froid et à la faim, dans la crèche des pourceaux, ce qui m'est une cuisante douleur.

Et la pauvre femme se mit derechef à pleurer : ce qu'ayant vu le seigneur, par amitié et nullement par charité, il voulut qu'on fît venir les moines, qu'on leur servît du meilleur, et qu'on les logeât dans la chambre tapissée. Mais quand les hommes saints eurent mangé modestement, et qu'ils virent les grands lits qu'on leur avait préparés, ils dirent au maître :

Ne vous offensez pas, seigneur, mais nous ne coucherons point dans des lits semblables, car notre couche ici-bas, c'est la paille ou la terre.

— Qu'il soit fait à votre désir, dit le gentilhomme tout ému ; et il fit apporter pour chacun d'eux de la paille fraîchement battue, puis il se retira.

Mais à peine seul, il sentit comme mille épines qui lui entraient dans le cœur... C'était les remords des actions qu'il avait commises pendant sa vie. Tout hors de lui, il se lève, va trouver les moines, se confesse à eux, et leur dit ses repentirs, ajoutant que pour sûr Dieu lui garderait rancune éternellement.

— Ayez bon courage, lui répondirent les moines, nous allons prier pour vous, et Dieu nous inspirera.

Puis l'ayant renvoyé, les pauvres mendiants prièrent et s'endormirent.

Mais voilà que dans leur sommeil ils eurent une vision de Dieu. Ils virent Jésus-Crist sur son trône ; l'âme de leur hôte était à ses pieds, toute grelottante de peur, et

devant le tribunal se tenait le diable qui demandait l'âme, et l'ange gardien qui plaidait pour elle.

— Cet homme, disait le démon à Jésus-Christ, n'a jamais fait que vous offenser.

— Alors saint François s'avança et dit :

— Monsieur Jésus-Christ, s'il vous plaît, saint Michel pèsera les bonnes actions de celui-ci et ses mauvaises ; alors vous jugerez d'après ce qui arrivera.

— Qu'il en soit ainsi ! dit le fils de Marie. Et l'on commença la pesée.

Mais, hélas ! le plateau des crimes baissait toujours, et le diable riait ; il allait étendre sa griffe sur l'âme, lorsque saint François jeta tout-à-coup dans le plateau des bonnes actions la poignée de paille qui avait été donnée aux moines ; et le plateau, s'abaissant lentement, enleva l'autre jusqu'au bras de la balance. Alors le diable s'enfuit en poussant un cri de rage ; l'ange gardien étendit ses deux ailes sur l'âme, et les saints dirent entre eux :

Nous avons un frère de plus parmi nous. »

Cet apologue rassure un peu le comte. Saint Bernard lui persuade ensuite d'aller trouver un ermite qui habite au fond de la vallée, et duquel il l'engage à prendre conseil.

L'homme de Dieu ordonne à Guillaume de renoncer au monde, de revêtir la robe de pénitent, la hère de crin, les chaînes de fer dont les cénobites garrottaient leurs membres ; et Guillaume, ravi, renvoie ses pages et se fait ermite dans le désert.

Le septième acte nous le montre revêtu de tous les insignes de la pénitence, vivant au fond d'une forêt, avec ses terreurs et ses remords. Tous ses rêves de solitaire prennent un corps et se dressent autour de lui. Il voit l'enfer déchaîné pour le perdre, et employant tous les

moyens qui peuvent le faire tomber dans le péché. Mais parmi ces moyens, renouvelés de la tentation de saint Antoine, il en est un qui est un trait de génie de l'auteur breton. Le saint a résisté à tous les appâts que le démon lui a présentés ; vainement une jeune fille égarée, après lui avoir demandé l'hospitalité, s'est approchée de sa couche de paille, et avec de tendres et amoureux épanchements, lui a appris qu'elle l'aimait et qu'elle le cherchait depuis longtemps ; vainement lui a-t-elle dit, en caressant d'une blanche main son visage frissonnant :

— O Guillaume ! quittez ce lit de paille ; ne seriez-vous pas mieux à mes côtés dans une couche moelleuse, au fond du palais de mon père ? O Guillaume ! mes bras ne seraient-ils pas de plus douces chaînes que ces fers qui meurtrissent votre chair ?

Le saint ermite a fait le signe de la croix, il a crié la formule de l'exorcisme, et le fantôme tentateur s'est évanoui. Alors Satan se présente sous la forme d'un guerrier du Poitou. Une visière baissée cache son visage, la poussière et le sang couvrent ses éperons.

Le démon. Guillaume ! ta patrie est saccagée, une armée ennemie assiége ta ville, et si tu ne viens la défendre, elle est perdue.

Guillaume. Que dis-tu ? ma ville prise ! mais comment ? Les habitants ne peuvent-ils se défendre ? les murailles sont fortes !

Le démon. Les habitants sont réduits à l'extrémité ; l'ennemi les presse. Je viens t'avertir de leur porter secours au plus tôt.

Guillaume, *éperdu*. Les secourir !... Et le puis-je sous cette robe ? (*Il déchire sa robe d'ermite.*) Ah ! si j'avais des armes !... le siége serait bientôt levé.

Le démon. En voici : je t'en ai apporté.

Guillaume, *les saisissant*. Ah ! des armes !...

Le démon le revêt d'une armure complète.

L'ANGE GABRIEL *paraît*. Guillaume ! Guillaume ! où allez-vous ? vous avez promis à Dieu de rester son fidèle serviteur !

GUILLAUME. Il faut que j'aille défendre ma ville qui est assiégée.

L'ANGE GABRIEL. Ne croyez pas celui qui vous l'a dit : c'est l'esprit du mensonge.

GUILLAUME. Se peut-il ! — O mon Dieu, mon créateur, pardon ! (*Il tombe à genoux.*)

Je le demande, le mouvement d'Achille oubliant ses habits de femme, et s'élançant sur les armes que lui présente Ulysse, est-il aussi touchant, aussi dramatique que cet élan de Guillaume ? Comme il fait bien sentir que le cœur du chevalier bat encore sous le cilice du pénitent ! On comprend tout de suite combien de fois chaque jour le comte de Poitou, dans ses souvenirs tentateurs, doit prendre à deux mains son crucifix d'ermite, comme une épée de bataille ! Ce trait révèle mieux les combats intérieurs du saint que ne le feraient les plus beaux monologues ; on devine la plaie en voyant le sang couler.

Dans les scènes suivantes, nous retrouvons Guillaume accablé par les souffrances du corps et de l'âme, triste jusqu'à la mort, et attendant que Dieu l'appelle. Tout-à-coup une femme, belle comme une jeune vierge et sainte comme une vieille aïeule, passe devant la porte de sa cabane, s'arrête, et tourne vers lui son visage lumineux.

LA FEMME. Que faites-vous ainsi seul et malade, pauvre homme ? Vous paraissez avoir une grande affliction.

SAINT GUILLAUME. Hélas ! je suis un pauvre misérable qui expie ses crimes passés.

LA FEMME. Quelles fautes avez-vous commises, mon fils, pour les expier, seul, au fond d'une forêt ? Votre pénitence a été dure, pauvre homme !

SAINT GUILLAUME. Je l'avais méritée.

La femme. Et vous voulez bien souffrir ainsi jusqu'à ce que la justice de Dieu soit satisfaite ?

Saint Guillaume. Je le veux avec joie !

La femme. Patience, ô mon fils Guillaume ! et tu ne regretteras pas ce que tu souffres aujourd'hui. J'ai vu ta peine, et je suis descendue du paradis pour te consoler. Je suis la mère de Dieu. Lève-toi de là, Guillaume, et mets-toi en prière ; bientôt tu recevras la couronne parmi les anges et les saintes, tes sœurs.

Saint Guillaume. O Vierge, mère de Dieu, merci à vous de m'avoir visité. Oh ! merci ! voilà que mon corps est devenu fort et mon âme sereine.

Ne trouvez-vous pas quelque chose de ravissant, à force d'être naïf, dans cette forme vulgaire donnée à l'apparition de la mère de Dieu ? Cette vision à apparence si humaine ne vous fait-elle pas l'effet d'un songe d'enfant ? ne vous semble-t-il pas que c'est là le souvenir de quelque jeune kloärek, qui, un jour, lorsqu'il avait sept ans, et qu'il gardait ses moutons sur la montagne par un temps de gelée, en priant dévotement la Vierge dans un trou de fossé, a vu quelque grande dame, qui passait sur le chemin, se pencher vers lui, avec un doux visage, et lui adresser les paroles de consolation et de pitié ? Le moyen, je vous le demande, que l'enfant devenu grand sépare maintenant ce souvenir d'une apparition céleste ?.... Ne venait-elle pas réellement du paradis, cette femme qui était si richement vêtue, et qui paraissait avoir si chaud, lorsque lui, pauvre petit, grelottait sous son habit de berlinge ? Certes, la mère de Dieu doit être ainsi parmi les anges ; elle doit avoir ainsi, pour l'hiver, une belle robe de soie avec de douillettes fourrures !

Du reste, tout ce septième acte de Guillaume vous transporte dans un monde inconnu. Il ressemble au rêve d'un écolier se préparant à sa première communion, et qui voit, toutes les nuits, son ange gardien qui lui sourit ou

qui pleure, selon qu'il a été sage ou méchant. Il y a un charme indicible dans la situation de cette âme qui attend l'heure de prendre sa volée vers le ciel. Quoique le drame soit fini depuis longtemps, et que toutes ces scènes ne soient qu'un dialogue entre Guillaume et ses chimères, quoiqu'on n'attende plus de dénoûment, on s'intéresse jusqu'au dernier vers. Et quand apparaît cet ange *vêtu de blanc, mais dont les ailes sont noires*; quand il apprend à Guillaume que ses misères sont finies, qu'il est venu pour le conduire dans cette autre vie, *où l'on entre par une porte qui n'a que six pieds, et qui se ferme avec une pierre*, on reste le cœur à la fois joyeux et attendri, pensif et comme anéanti dans la contemplation du comte de Poitou à genoux et mort, les lèvres pressées sur un crucifix[1].

(1) Le Guillaume du drame breton n'est point un personnage imaginaire. Ce comte de Poitiers, comme on l'appelle dans l'histoire du temps, fut un des plus spirituels troubadours et l'un des plus vicieux princes de son temps. On l'accusa de sortiléges, de pacte avec le démon, ce qui était la folie du temps; mais ses exactions, ses cruautés et ses déportements sont restés trop certains. Il avait enlevé la femme d'un de ses parents, le vicomte de Chatellerault, et l'avait épousée du vivant même de son mari. L'évêque de Poitiers ayant commencé à prononcer contre lui l'excommunication, il voulut le frapper; l'évêque demanda un instant de repos, acheva la formule de l'anathème, puis lui cria :

— Tue-moi, maintenant.

— Je m'en garderai bien, répliqua Guillaume; tu irais tout droit en paradis.

Lorsqu'on prêcha la Croisade, le comte de Poitiers fut l'un des premiers à célébrer cette sainte entreprise, dans ses vers, et à prendre la croix. Il nous a laissé ses adieux, traduits par Raynouard.

« Puisqu'il m'a pris fantaisie de chanter, je ferai un chant plein de tris-
« tesse; je ne tiendrai plus au Poitou ni au Limousin.

« Je partirai pour l'exil, laissant mon fils en guerre, en émoi et en péril,
« exposé à la malice de ses voisins.

« Dans le regret de quitter la seigneurie de Poitiers, je laisse à la garde de
« Foulques d'Anjou mon domaine et mon fils.

« Si Foulques d'Anjou et le roi, de qui je relève, ne lui donnent assistance,
« la plupart des seigneurs lui feront d'autant plus de mal qu'ils le verront
« jeune et faible.

§ III. — Les Quatre fils Aymon. — Caractère de cette tragédie. — Jacques Riwal. — Une représentation des Quatre fils Aymon à Lannion.

Nous voilà arrivés à la seconde tragédie bretonne, *les Quatre fils Aymon.*

Qui ne connaît l'histoire des quatre fils Aymon, le seul des romans chevaleresques qui soit resté national jusqu'à nos jours? Qui n'a lu cette Iliade du peuple, que le peuple a conservée par instinct républicain, parce qu'il y avait là quatre chevaliers qui résistaient au roi, qui égorgeaient les seigneurs, et souffraient la misère et l'injustice, comme de simples manants? La tragédie bretonne n'est autre chose qu'une paraphrase poétique du roman. Quelque clerc du comté de Goëlo, enrôlé soudard par force ou par amour, rapporta sans doute cette chronique, de ses expéditions d'outre-Loire, et employa ses loisirs à en faire un drame. Il faut l'avouer, il fut merveilleusement habile à approprier ce sujet aux sympathies du peuple pour lequel il le traduisait.

A l'époque où l'histoire des *Quatre fils Aymon* fut

« S'il n'est bien élevé et brave, lorsque je serai loin de vous, ils l'abaisseront bientôt, les traîtres Gascons et les Angevins.

« J'ai toujours été preux et vaillant; mais à présent, nous nous séparerons l'un de l'autre. Et moi! je m'en vais vers celui à qui les pèlerins demandent merci.

« Je quitte tout ce que j'avais coutume d'aimer, chevalerie et grandeur, et je m'en vais, sans plus tarder, où les pêcheurs seront délivrés.

« A mes frères d'armes, si je fis jamais tort, je leur demande de me le pardonner : j'en prie Jésus en roman et en latin.

« J'ai été mondain et folâtre : mais notre Seigneur ne le veut plus. Je ne puis plus supporter le fardeau en approchant du terme.

« O mes amis! quand je serai en présence de la mort, venez tous près de moi, car si j'aimai autrefois la joie et les plaisirs, je vois volontiers partir loin de moi et joie et délices, et le vair et le gris, et la marte-zibéline. »

écrite, elle résumait l'esprit féodal ; elle exaltait la résistance du noble envers le suzerain, et donnait un bel exemple de révolte contre le roi. Ce dut être la *Marseillaise* de l'homme-lige, et sans doute que dans les soirées d'hiver, assis au fond de sa cheminée de douze pieds, le vieux châtelain la racontait à ses fils pour leur apprendre qu'un gentilhomme n'avait de maître absolu que Dieu, et pouvait tuer le neveu d'un empereur, pourvu qu'il eût l'âme et l'épée solidement trempées. Le succès de la chronique des quatre fils Aymon dut tenir beaucoup à cette cause toute politique. Ce fut pendant longtemps un ouvrage de circonstance. Mais lorsqu'elle fut traduite pour les Bretons, les temps étaient changes. Les rois avaient mis le mors à la féodalité, et, solidement assis sur elle, ils la conduisaient avec le fouet et l'éperon. Louis XI avait déjà nivelé les seigneurs, diminuant de la tête ceux qui la portaient trop haute, et les jours de Richelieu approchaient... La question ne se débattait donc plus entre le suzèrain et la noblesse, mais entre celle-ci et le peuple. Le seizième siècle fut le siècle des communes. La monarchie avait jeté les gentilshommes à genoux devant le trône, et le tiers état, en se voyant l'épaule au même niveau qu'eux, commença à penser qu'il n'était point si petit qu'on l'avait fait jusqu'alors. L'auteur du drame des *Quatre fils Aymon* eut sans doute conscience de ce changement qui s'était opéré dans la société, et il y conforma son œuvre. Entre ses mains les quatre frères devinrent le symbole de la résistance au maître, qu'il s'appelât empereur ou comte. Obligé de respecter les éléments de la fable qui faisaient de ses personnages des chevaliers, il modifia assez leurs caractères, leurs langages, leurs sentiments, pour en faire des héros populaires. Il les fit descendre à la roture par la souffrance.

Bien loin de représenter, d'après la chronique, les quatre fils Aymon comme des oiseaux de proie prenant leur volée du haut de leur aire pour rançonner le pauvre peuple, ravager les campagnes et brûler les villages, il les peignit comme de généreux opprimés, doux pour tout le monde, excepté pour les seigneurs ; il les transforma en pastoureaux révoltés, et leur fit dire : *Nous n'avons point de maître, car nous sommes les plus forts.* — Terribles paroles, qui contiennent la justification de toute révolte.

Aussi la foule qui vint applaudir cette œuvre ne s'y trompa-t-elle point, et se prêta-t-elle à la métamorphose des personnages. Elle adopta, comme sien, ce rôle de l'opprimé courageux qui lutte, qui succombe et qui ne cède jamais, parce que c'était un beau rôle, un rôle qui parlait à sa pitié et à sa haine. Puis, dans cet abandon des quatre fils Aymon, chassés par leur propre père comme les loups des montagnes, vivant de racines dans les forêts, déguenillés, sordides, échevelés, et n'ayant d'entiers que leur courage et leurs armes, il y avait une allusion qui flattait à la fois l'imagination et la vanité du peuple. Ce Renaud qui tuait des princes, détruisait des armées, et qui était sûr de sa tête, pourvu qu'elle fût à l'ombre de sa lance ; ce Renaud, si dur à l'ennemi et si tendre à ceux qu'il aimait, qui, après avoir brisé avec le glaive le joug de tout commandement, se faisait humble aux pieds de Dieu, se mêlait aux derniers rangs du peuple, et se laissait briser le crâne par le marteau d'un maçon ; ce Renaud personnifiait admirablement le paysan breton du seizième siècle, si brave, si révolutionnaire, si rétif, et pourtant si religieux et si soumis à ses prêtres.

Rien ne doit donc étonner dans l'immense succès qu'obtint, en Bretagne, la tragédie des *Quatre fils Aymon*.

Quand elle parut, elle dut produire un effet prodigieux, car elle remuait les passions qui étreignent le plus fortement les cœurs de la multitude. Ce jour-là il dut y avoir, parmi les spectateurs, bien des élans, bien des cris jetés, bien des révélations menaçantes de la haine qui travaillait sourdement les masses ; et ce serait un curieux renseignement historique que le récit de cette première représentation. Malheureusement nul ne nous l'a conservé.

A défaut de ce document, je puis raconter ici ce que j'ai vu moi-même à une représentation de la tragédie des *Quatre fils Aymon*, à laquelle j'assistai il y a longues années. Ce récit pourra servir en même temps d'instruction et de preuve pour ce que j'ai dit plus haut. Il me fournira d'ailleurs l'occasion de faire connaître un caractère extraordinaire que je fus à même d'étudier.

Je m'étais arrêté à Lannion pour voir son grand *pardòn* annuel. Un *pardon* est toujours chose curieuse en Bretagne, mais surtout à Lannion, cette Venise de cinq mille âmes, où l'on danse les plus beaux passe-pieds du pays de Tréguier, et où l'on chante les plus belles complaintes ; à Lannion, où les jeunes filles sont si tendres, qu'un poète breton a osé dire *que ce qu'il y avait de plus rare dans la paroisse après les vierges, c'étaient les étoiles en plein jour et les roses en hiver*. J'étais curieux d'assister encore une fois à une fête du pays que j'allais quitter ; puis je voulais faire plus ample connaissance avec un vieux paysan qu'un ami m'avait livré comme une médaille précieuse, et qui devait passer la journée avec moi.

Ce que j'ai à raconter de cet homme va m'écarter un instant des *Quatre fils Aymon;* néanmoins je prie le

lecteur de me permettre cette digression. Je l'ai déjà dit, j'écris ici des mémoires sur la Bretagne, et tout ce qui peut la faire connaître, dans ses caractères généraux ou dans ses individualités, se rattachent naturellement à mon sujet. Il est d'ailleurs des souvenirs qui sont jumeaux dans votre esprit, et que vous ne pouvez rappeler séparément. Tel est pour moi le souvenir de ce paysan et celui de la représentation des *Quatre fils Aymon*.

Jacques Riwal était né aux environs de Loudéac. Lors que je le vis, il était déjà vieux, mais encore vigoureux et actif. C'était un de ces êtres créés par de robustes parents, exposés tout nus, dès leur naissance, aux quatre vents du ciel, puis tannés par la bise, durcis par le froid, et qui arrivent à l'âge viril, sans chairs, sans nerfs, sans épiderme, n'ayant sur leurs os et sur leurs tendons de fer qu'un cuir imperméable à la pluie et au soleil. Le moral de Jacques répondait à sa constitution physique; son âme n'était que muscles et ossements comme son corps. Fort jeune, il avait eu à souffrir quelques injustices d'un gentilhomme, et, depuis ce temps, il avait voué à toute la noblesse une haine inextinguible. Cette animosité était devenue son idée fixe; Jacques semblait résumer toutes les velléités libérales du paysan breton; mais ce qui chez les autres n'était qu'une tendance, chez lui était devenu tempérament. Ces frissons républicains, que tous les hommes de nos communes éprouvent accidentellement, était passé pour lui à l'état chronique. C'était un vrai manant de la ligue, toujours prêt à crier le *terriben* sur les seigneurs, mais plus tenace, plus éclairé, plus philosophe, que ne l'avaient été les révoltés de Mercœur.

Lorsque la révolution arriva, on comprend qu'elle trouva Riwal prêt à bien la recevoir. La révolution était une bonne chose, puisqu'elle forçait les nobles à vider le

pays. Riwal pourtant fut triste quand il vit que les prêtres prenaient le même chemin que les nobles, car c'était un chrétien fervent. Il aimait la croix, parce que ses deux branches forment un niveau sous lequel toutes les têtes sont égales; il aimait le Christ, parce que son instinct lui avait sans doute révélé que le Christ avait été, comme le disait Camille Desmoulins, *un sans-culotte du temps d'Hérode*. Cependant, lorsque les autres Bretons, obéissant ainsi à leur amour d'indépendance, s'armèrent pour défendre leur religion et donnèrent maladroitement à leur révolte une cocarde royaliste, Jacques Riwal ne se mêla pas aux insurgés, il ne confondit pas ces deux causes distinctes de croyance et de politique; il comprit qu'il y avait là un malentendu, et que Dieu, qui n'est pas gentilhomme, pouvait très-bien vivre dans une république. Tout en restant bon chrétien, il demeura donc tranquille, laissant les chouans et les bleus engager leurs controverse à coups de fusil. Mais les circonstances vinrent bientôt le tirer forcément de son repos.

Les chouans se présentèrent à sa ferme, et, selon leur usage, le sommèrent avec menace de se joindre à eux. Riwal refusa.

— Si tu ne nous suis, dit le chef en colère, nous tuerons tes vaches.

— Cela ne ramènera pas les nobles au pays, répliqua tranquillement Riwal.

— Nous brûlerons ta ferme.

— Vous ferez bien, dit encore l'impassible paysan, car elle appartient à un gentilhomme.

Les chouans se retirèrent après quelques dégâts et quelques mauvais traitemements, mais en promettant de revenir. Le lendemain, Riwal vendit ses bestiaux, ses attelages et son ménage, ne garda qu'un lit clos pour sa

famille et pour lui ; puis il attendit. Quelques jours après, comme il revenait des champs, sa femme lui dit :

— Les chouans sont venus et ils ont brûlé le lit.

— Ils n'ont pas brûlé la terre, dit Riwal, nous coucherons sur la terre.

Un autre jour il passait sur la grande route ; un détachement de bleus vint à lui :

— Paysan, dit l'officier, sais-tu ce que c'est que cette flamme que l'on aperçoit là-bas dans la vallée ?

Riwal tourna la tête de ce côté et devint pâle.

— Ça, dit-il, après un moment de silence, c'est ma ferme où les chouans ont mis le feu.

Jacques ne s'était pas trompé. En arrivant avec les soldats, il trouva sa petite fille qui se chauffait à la flamme de l'incendie. Mais sa femme avait reconnu les coupables ! elle déclara leurs noms, indiqua leurs demeures, et plusieurs furent arrêtés. Riwal partit le jour même avec sa famille pour une paroisse éloignée. Il n'y avait plus de sûreté pour lui près de Loudéac. Il loua une cabane sur les bords du Trieux, non loin de Lannion. Nul chouan n'avait encore paru de ce côté ; pendant un mois, Jacques fut heureux et tranquille.

Un soir, il entendit dire que le lendemain, jour de décade, on célébrait une fête patriotique à Lannion. Il y avait danse au bignou, sous l'arbre de la liberté, et l'on devait y voir les dames de la ville, dans le costume de l'époque, avec le petit bonnet à cocarde tricolore, la guillotine d'ivoire suspendue en breloque à un collier de velours, les bas de laine bleue et les sabots blancs. Riwal était curieux d'assister à une semblable fête ; il y alla. Les réjouissances se prolongèrent fort tard, et quand il revint, la nuit était close, le vent était froid, le ciel chargé

d'étoiles que de grands nuages voilaient par instants, de sorte que l'on passait alternativement d'une clarté douce à l'obscurité la plus profonde. Jacques, sans qu'il en sût la raison, sentait une tristesse insurmontable qui lui serrait le cœur, et, malgré lui, il pressa le pas. Il aperçut enfin, du haut de la montagne, la cheminée de sa cabane qui se dessinait par-dessus les arbres. Cette vue le soulagea, et il se hâta de prendre l'étroit sentier qui devait le conduire chez lui; mais dans ce moment les nuages couvraient le ciel; Riwal voyait à peine à ses pieds. Il arriva ainsi jusqu'auprès de l'endroit où devait se trouver sa maison; il étendit les bras pour la chercher, et se heurta à un aubépin planté près du seuil. — C'est ici, pensa-t-il.

Il avançait la main pour trouver l'entrée, lorsqu'au lieu de la porte, quelque chose de flasque et de flottant céda tout-à-coup sous l'impulsion de cette main, puis vint le battre à la poitrine, et il sentit tomber sur son front une sorte de rosée gluante!... Riwal recula épouvanté. Dans ce moment, la lune se découvrait entièrement, et, à sa lueur, il aperçut le cadavre de sa femme suspendu au châssis de la porte, la main droite étendue vers lui, et lui présentant, dans cette main, sa langue et ses yeux qu'on lui avait arrachés! Riwal poussa un cri terrible.

— Marguerite! dit-il...

Et il regardait, les cheveux hérissés, la pendue qui vibrait encore à sa corde sanglante... Marguerite!

— Mon père! dit une voix qui venait de la terre.

Le paysan regarda à ses pieds. Sa petite fille était accroupie au dedans du seuil sous le corps flottant, pâle, les yeux fixes, et n'osant faire un mouvement. Riwal courut à elle et l'enleva dans ses bras

— Marie ! cria le malheureux, qu'est-ce que cela Jésus ? quand donc les chouans sont-ils venus ?

Mais l'enfant était si égarée d'effroi et de douleur, qu'elle ne pouvait répondre. Riwal la fit asseoir près lui, sous l'aubépin, et tâcha de la rassurer. Enfin, après des questions réitérées, il apprit d'elle tout ce qui s'était passé. Les chouans avaient voulu venger leurs compagnons dénoncés par la femme de Riwal et donner un exemple qui jetât l'épouvante dans les campagnes. En se retirant, ils avaient dit à l'enfant :

— Avertis ton père que d'ici à huit jours nous mettrons aussi sa langue et ses yeux dans sa main droite !...

Riwal écouta tout ce récit sans prononcer une parole. Il passa la nuit près du cadavre de sa femme, couché à terre, et sa fille dans ses bras. — Cette nuit-là fut terrible, monsieur, me dit-il ; de temps en temps je sentais une goutte de sang qui me tombait sur le visage, et à chaque goutte je répétais : — Il faut que je tue autant de chouans que j'aurai de taches rouges ici demain !... Cette nuit-là je crus que j'allais devenir fou.

Le lendemain, Riwal enterra sa femme ; il amena sa fille à un de ces beaux-frères qui demeurait à Saint-Brieuc, acheta un fusil, et se mit en campagne, bien résolu de se venger.

Alors commenca pour lui une existence inouïe sur laquelle il faudrait écrire un livre, et non quelques pages, une de ces existences de sauvage, comme Cooper sait les raconter, solitaire, rusée, craintive ; une vie de bête fauve, avec la prévoyance de plus. Il ne se montra que dans les villes, et seulement de loin en loin, pour acheter de la nourriture. Quant à la poudre et aux balles, pour s'en procurer, il tuait un chouan quand l'oc-

casion s'offrait belle et facile; car de peur de donner l'éveil, il économisait sa vengeance. Le jour, il restait caché dans le creux des pierrières, dans les meules de foin, dans les halliers, au haut des arbres, dans le fonds d'un puits desséché, dont l'orifice était voilé par des ronces, dans les ruines des chapelles ou les souterrains des vieux châteaux. Là il consolait sa solitude en disant son chapelet et *en se racontant à lui-même des histoires.* — Cette expression est de lui. — La nuit, il mettait sa haine à l'affût le long des sentiers parcourus par les royalistes, et il les attendait à la longueur de sa carabine. Le nombre de ceux qu'il tua fut probablement considérable, car, de son aveu, il ne laissa échapper aucune occasion. Une seule fois il épargna un chouan en prières au pied d'une croix de carrefour. — Si je l'avais tué alors, me dit-il, il serait allé en paradis.

Une nuit, Riwal, en entrant dans un vieux four en ruines qui lui servait de retraite depuis quelques jours, y trouve un homme endormi. Il lui met le bout de son fusil sur la poitrine, et lui crie : *Qui vive!* — Royaliste, dit le paysan en se réveillant. — La réponse n'était pas achevée, qu'une balle lui avait traversé le cœur. Comme les bandes tenaient la campagne, Jacques ne put sortir de sa retraite que vingt-quatre heures plus tard, et il passa tout ce temps assis près du cadavre, les pieds dans le sang.

Une autre fois, Riwal se trouve caché dans une meule de paille où deux royalistes viennent se réfugier. Des soldats passent et sondent la meule avec la baïonnette; Jacques sent le fer qui lui pénètre dans le ventre, il ne pousse pas un cri; les bleus continuent leur route, et les chouans, rassurés, s'endorment. Alors Riwal se glisse hors de la paille et y met le feu. Les deux hommes y furent étouffés.

Cette vie dura jusqu'au moment où la tranquillité se rétablit en Bretagne. Une fois la guerre civile éteinte, Jacques Riwal recommença à se montrer. Il alla reprendre sa fille à Saint-Brieuc, loua près de Lannion une petite ferme de quelques journaux et vécut tranquille. Le soulèvement des Cent-Jours fut trop court et trop peu important pour l'arracher à son repos. Mais sa haine contre les nobles ne diminua en rien, et lorque je le vis en 1825, c'était encore le chouan républicain de 1793. Je passai une journée presque entière avec lui. Dans le cours de l'entretien, on vint à parler de poésies celtiques, et Riwal m'apprit que le jour même on représentait près de la ville une tragédie bretonne : *les Quatre fils Aymon*. Je lui proposai de m'y conduire, et nous partîmes ensemble.

Le *pardon* avait attiré à Lannion une affluence immense. Toutes les paroisses des Côtes-du-Nord y avaient envoyé quelques représentants. C'étaient de roses Trégoroises, dont les bonnets élancés rappelaient la forme des pirogues américaines; d'ardentes Lamballaises, à l'œil quêteur, aux lèvres invitantes, avec leurs flots de cheveux noirs débordant de leurs coiffes italiennes ; c'étaient de naïves Lannionnaises, s'épanouissant sous les barbes de leurs coiffures, semblables aux ailes repliées d'une phalène. Puis venaient des hommes du *Ménès Brée*, avec l'habit de toile blanche, les longs cheveux, et les immenses sabots durcis au feu ; les matelots de Pontrieux, à la veste bleue, au petit chapeau de paille et aux escarpins à bouts pointus. Parmi eux, on distinguait, de loin en loin, quelques vieux lamaneurs, reconnaissables à l'ancre d'argent pendue à leurs boutonnières. Plus loin étaient les meuniers de la vallée, habillés de drap blanc, et portant le bonnet bleuâtre ; les bouchers avec leurs

vêtements bruns, leurs bas rouges et la ceinture à gaîne de cuir; les tailleurs, remarquables par leurs culottes carmélites, leurs bas violets, et les belles piqûres exécutées sur le devant de l'habit; car chaque population, chaque profession avait son costume qui la distinguait. Toute cette foule s'agitait au milieu des boutiques de colporteurs, des loteries de faïence et des marchands d'épinglettes en fil de laiton. Les enfants, groupés autour des étalages, achetaient de petits pains blancs exposés en vente sur la paille; les jeunes filles regardaient les belles images des aveugles, suspendues à de longues ficelles avec des *guerz* bretons à la marge; les jeunes mères vendaient leurs cheveux pour des mouchoirs de Chollet que leur distribuait un charlatan, et les vieilles femmes marchandaient des chapelets garnis de houppes bariolées. Au milieu de cette mêlée, on voyait passer quelquefois un carrosse du dix-septième siècle, tout bordé de clous de cuivre, tiré par des chevaux de fermes aux attelages de cuir blanc ornés d'arabesques rougeâtres, et les paysans curieux se rangeaient lentement devant la voiture du vieux gentilhomme, et ils tiraient encore plus lentement leurs larges chapeaux, en poursuivant le triste équipage de ce long regard et de ce long sourire dont rien ne peut rendre la silencieuse moquerie.

Je marchais émerveillé au milieu de cette multitude. J'avais là devant mes yeux toute une époque passée, et je croyais voir se réaliser pour moi le conte de *la Belle au bois dormant.* Il me semblait que, comme le prince voyageur, je venais de rompre le charme qui avait retenu, dans le sommeil pendant trois siècles, une population entière, et que c'était une cité d'autrefois qui se réveillait.

Cependant j'étais sorti de la ville sous la conduite de Jacques Riwal, et nous arrivâmes bientôt au lieu de la

représentation. Le théâtre avait été dressé au milieu d'une vaste garenne, autour de laquelle des planches mal clouées sur les pieux enfoncés en terre formaient une triple rangée de bancs. Les spectateurs qui n'avaient pu trouver place sur ces gradins se tenaient debout par derrière ; les arbres des champs voisins, les fossés, les croix du chemin, et les toits de quelques maisons assez éloignées, étaient couverts d'enfants et d'écoliers. Le nombre total des spectateurs pouvait s'élever à trois mille. Après d'assez longues recherches, nous parvînmes à trouver place sur un banc.

La scène était vide au moment de notre entrée. Un acte venait de finir, et Charlemagne buvait dans une grange voisine avec ses chevaliers ; il fallut attendre longtemps.

J'éprouvais une impatience d'autant plus vive, que je ne connaissais point encore la tragédie des *Quatre fils Aymon*. J'étais curieux de voir quelle forme le poète avait donnée à cette svelte et féerique légende, de savoir comment il avait approprié à de rudes Bretons ces élégantes images de chevaliers à cors d'ivoire, à armures diamantées et à fines devises. Je savais par cœur mon histoire des *Quatre fils Aymon*, telle que je l'avais lue imprimée sur papier d'emballage de Limoges, dans ces bonnes éditions du peuple, sales et solides comme lui, les seules peut-être qui échapperont à la pourriture et aux vers. Cependant, en attendant que la représentation commençât, j'interrogeai mon compagnon sur ce drame.

— La tragédie des *Quatre fils Aymon*, monsieur, me dit-il, est une belle pièce en sept journées, où il y a beaucoup de marches et de batailles. J'ai joué autrefois le rôle de Renaud à Tréguier ; c'est un bien beau personnade pour un paysan. Il y a plaisir à avoir ainsi, pendant

toute une journée, des habits dorés sur le corps, des nobles à bâtonner, et des seigneurs à fouler aux pieds. Par instant on croit que c'est une réalité. Et puis on peut se révolter tout haut, et l'on entend les autres qui applaudissent. On peut dire en bon breton ce qu'on a dans le cœur, et qu'on ne saurait pas dire soi-même ; ça vous lève un fardeau de dessus la poitrine de réciter les vers comme ceux-ci.

Et Jacques Riwal se mettait à déclamer :

« Il y a dans le palais du roi bien des nobles qui méritent le nom de traîtres ; mais je les récompenserai un jour selon leurs œuvres, si je vis. Il est temps de montrer que nous avons du cœur. Oh ! je m'arracherai moi-même la chair avec les dents plutôt que de ne pas défendre ma famille contre ces hommes. »

. . . .

« Ah ! je comprends maintenant ce qui s'est passé. Mon oncle Beuvet a été tué ; mais ceux qui ont fait le coup en rendront compte, je vous le promets. Sire, tôt ou tard je tirerai vengeance de vos seigneurs qui ont tué mon oncle. Vous m'entendez tous ici, nobles ?... Personne ne bouge ? Eh bien ! s'il y a quelqu'un de vous à qui ces paroles remuent le sang, qu'il sorte, et nous verrons son adresse à manier les armes ! »

Jacques avait répété ces derniers vers en étendant le bras et élevant la voix, comme si, dominé par un souvenir personnel, il se fût fait l'application des paroles de Renaud, et comme s'il eût défié la foule. Il reprit presque aussitôt :

— Cela est beau, n'est-ce pas, monsieur ? Et écoutez cet autre passage encore !

« La fâcherie d'un roi, Mogis, pourquoi t'en inquiètes-tu ? La fâcherie d'un roi, j'en fais cas comme de celle d'un veau qui tette sa mère. Si notre père s'est séparé de nous devant

l'empereur, s'il nous a déshérités !... qu'importe !... J'ai du courage, et je vous en fais serment devant la Trinité, tant que j'aurai Bayard sous moi et flamberge à mon flanc, je vivrai partout en dépit du roi. »

Un roulement de tambour, qui annonçait la continuation du drame, arrêta Jacques dans ses citations. Les acteurs parurent tous sur le théâtre, et l'un d'eux s'avança pour réciter le prologue.

La première chose qui me frappa dans cette entrée fut le costume. Charlemagne avait un habillement complet de bedeau, avec la robe mi-parti d'écarlate et de violet, le jonc pour chasser les chiens, et le bâton à croix d'argent. On lui avait attaché sur la tête une couronne de papier doré, ornée de chapelets et de médailles de plomb. Les pairs de France étaient vêtus de vieilles soutanes avec des *ballins* [1] drapés en guise de manteaux, et de grands chapeaux bretons. Mogis, en sa qualité de magicien, avait un costume complet de mahométan. Quant aux quatre fils Aymon, Richard, qui sortait sans doute de la ligne, portait l'habit de petite tenue, le pantalon garance, la giberne et le briquet; Alard avait la robe d'un mage, le bonnet à poil, et les bottes à l'écuyère; Guichard, l'habit de marquis, culotte courte, perruque poudrée, souliers à boucles, et l'épée horizontale; il ne lui manquait que le claque, qu'il avait remplacé par un bonnet de police. Au milieu de cette grotesque mascarade, Renaud seul semblait avoir tenté de mettre, sinon plus de vérité historique, du moins plus de poésie dans son costume. Il était vêtu en archange saint Michel, avec le casque doré en tête, la tunique semée d'étoiles et les bro-

1 Couverture fabriquée avec de l'étoupe.

dequins antiques. Mais comme s'il eût voulu, sous ce fantastique déguisement, garder un symbole du pays, il agitait à la main un *bâton-à-tête*, orné d'une ganse de laine bariolée. C'eût presque été une idée de génie, si ce n'avait été une naïveté d'ignorant. Toute la création du poète était, en effet, révélée par ce bizarre rapprochement. C'était bien là le Renaud du drame breton tout entier : un brillant archange, tenant à la main, au lieu du glaive, le dur *pen-bas* du manant.

Cependant le troisième acte commença (les deux premiers avaient déjà été joués). Il prenait la légende au moment où Charlemagne, pour venger la mort de son neveu Berthelot, tué par Renaud d'un coup de damier, vient assiéger les quatres fils Aymon dans leur château des Ardennes. On y voyait les prouesses des quatres chevaliers et de leur cousin Mogis, la trahison d'Hermier-de-Seine, qui s'introduit dans la citadelle sous le voile de l'amitié, et la livre aux gens du roi ; enfin le combat du duc Aymon contre ses propres enfants, qu'il force à fuir dans les montagnes. On voyait ceux-ci, après avoir souffert toutes sortes de maux, et *être devenus si maigres qu'ils n'osaient se montrer*, prendre la résolution de se rendre à Dordonne, habitation de leur père, pour implorer sa pitié. Ils arrivent en effet devant le château. Le pont-levis est baissé ; le jour commence à paraître ; tout respire autour d'eux l'abondance, le calme et le bonheur ; les nobles armoiries de leur famille, gravées sur la porte d'entrée, étincellent d'or et d'azur ! Tous quatre s'arrêtent timides et attendris devant ce seuil qu'ils passèrent, il y a sept ans, couverts d'armures brillantes, joyeux, florissants et aimés de leur père. Aucun d'eux n'ose le franchir.

Renaud, *assis devant le château.* Nous voilà arrivés près de Dordonne! non, je ne puis vous dire quelle souffrance m'étouffe le cœur, quand je vois la paix et le repos que goûtent nuit et jour les hommes de ce pays! et nous qui sommes les enfants légitimes du seigneur, nous n'avons d'autre toit que la voûte des forêts! voilà le château de mon père. C'est là que j'ai été mis au monde, là que j'ai passé les premières années de ma vie, là où j'ai vécu, pauvre petit, si frêle, si gracieux, et surtout si plein de joie! Et maintenant la porte m'en est interdite, et maintenant, mon Dieu! j'en suis chassé comme un dragon farouche!

Guichard. Consolez-vous, Renaud; renoncez à ces plaintes, nous pourrons encore une fois posséder notre ancienne demeure.

Renaud, *se levant.* Allons donc, au nom de Dieu et de la vierge Marie, allons voir ce qu'il y a de nouveau chez nous. Je ne sais, mes frères, si nous serons bien reçus, n'ayant pas demandé de sauf-conduit à notre père, car c'est un homme dur et grandement fidèle à la loi. Peut-être voudra-t-il nous livrer au roi.

Alard. N'ayez pas cette pensée, Renaud; notre père n'est pas assez inhumain pour nous maltraiter. Moi je pense que lorsqu'il nous verra de retour au foyer, il en aura beaucoup de joie.

Ils s'approchent de la porte du château; des villageois les regardent par les fenêtres.

Le premier villageois. Quels sont ces gens-ci, dites-moi, compère? Jamais on n'a vu dans le canton pareille truandaille. Ce sont des monstres ou des sauvages.

Le second villageois. Jamais, je vous assure, je n'ai vu des êtres pareils : ils ont l'air de bêtes fauves. Certainement ce sont des Sarrasins; ne restons pas ici.

La duchesse Aymond sort, rêveuse, tandis que ses fils sont près de la porte.

La duchesse. Non, il n'est point de femme au monde portant cette lourde vie, il n'en est pas qui ait jamais eu autant sujet de pleurer que moi! J'avais quatre fils vaillants et redoutés, les plus braves chevaliers que l'on pût voir, et la fortune leur

est si ennemie, qu'ils ont été bannis de la maison paternelle par leur propre père, et maintenant ils vivent comme des déserteurs. Il n'est personne dans ce pays qui voulût les secourir, et leur père désespéré est allé, comme un insensé, chercher au loin des aventures. Me voilà maintenant abandonnée par le père et les fils ! (*Elle aperçoit les quatre frères sans les reconnaître.*) O Dieu ! mes pauvres malheureux, quels gens êtes-vous, que je vous vois si misérables et si brûlés par le soleil ? Etes-vous des païens ou des chrétiens ? vous avez sans doute besoin d'aumônes ? Si vous êtes nécessiteux, dites-le avec sincérité, et je vous secourrai au nom de Dieu, afin qu'il secourre aussi mes pauvres enfants, et qu'il les sauve des mains de leurs ennemis. — Se peut-il, ô mon Dieu ! que vous ne me fassiez pas voir mes quatre fils encore une fois avant de mourir !... — Oh ! je voudrais qu'ils fussent là, à la place de ces malheureux, dût-il m'en coûter tout ce que je possède dans ce monde !

Renaud, presque évanoui, se jette aux genoux de sa mère et se cache le visage dans sa robe. Celle-ci reconnaît son fils, et, noyée de larmes, jette un cri, lui prend la tête entre ses mains, et dit :

La duchesse. Renaud ! Renaud ! ah ! je vous reconnais ; vous êtes mon fils. C'est vous, Renaud ; voilà le petit signe que vous avez près de l'œil. Renaud, comment avez-vous pu voir ma douleur sans me dire que c'était vous ? — O mon fils ! mon fils ! où est allée la grâce de votre beau visage, maintenant si changé ?... Vous étiez une créature si belle et si forte. Renaud, oh ! le plus bel enfant sur le berceau duquel une mère ait jamais chanté ! que vous êtes pâle et maigri ! — Mais voilà aussi mes trois autres fils. Ah ! mon sang se calcine dans mes veines de compassion et de douleur en les voyant si misérables. — Mes innocents, mes pauvres innocents !... (*Elle leur prend les mains l'un après l'autre.*) Mais loués soient Dieu et la vierge Marie ! Venez, mes fils, je veux vous embrasser tous. Venez, je vous donnerai des habits, de l'argent et de l'or, car votre aspect me brise le cœur.

Renaud. Ah ! je savais bien, ma mère, que vous deviez déplorer notre absence ! Et nous aussi, nous avons eu lieu de la pleurer, car, depuis que vous ne nous avez vus, nous avons enduré bien des fatigues et des souffrances.

LA DUCHESSE. Mais qui donc a pu vous réduire à cet état ?

RENAUD C'est toujours notre père qui nous a perdus. Il a tué tous nos gens sans en excepter un seul, et il nous en aurait fait autant, s'il avait pu. Nous avons vécu longtemps au milieu des forêts, ne mangeant que des racines amères; mais enfin nous nous sommes décidés à venir tous ensemble vous trouver, ma mère aimée, pour vous prier d'avoir pitié de nous et de nous donner de quoi conserver notre vie.

LA DUCHESSE. Asseyez-vous près de cette table, mes quatre créatures chéries. Oh ! mon cœur éclate de douleur quand je songe à la fureur du duc Aymon, votre père, qui n'a ni pitié ni tendresse pour son propre sang. »

La duchesse appelle alors son intendant pour qu'il fasse servir à diner à ses fils. Les quatre frères commencent à manger, quand, tout-à-coup, le son du cor et les aboiements des chiens se font entendre.

— C'est votre père! dit la duchesse en se levant épouvantée.

Et c'est effectivement le duc Aymon qui revient de la chasse, qui entre et reconnaît ses enfants. On comprend d'avance toute la scène; elle est pleine de mouvement et de passions. Le duc repousse les prières des ses fils; il leur ordonne de sortir du château.

— Vous n'aurez rien de moi, je l'ai juré, répond-il à Alard qui lui demande des secours. Alors Renaud se lève, égaré par l'indignation et la colère.

RENAUD. Adieu, et pour jamais, ô mon père! Oh! non, je ne croyais pas, vieillard, que vous fussiez un homme si dur; mais maintenant je vous connais. Mes frères et moi nous avions cru que nos têtes étaient à l'abri sous votre toit, nous avions cru que l'amour paternel vous ferait ouvrir vos bras à des fils, et vous les chassez avec de mortelles injures ! Et c'est parce que nous avons vengé la mort de votre frère Beuvet que vous avez

une soif si ardente de notre malheur! Mais il le fallait pourtant, mon père, car nous, nous ne sommes pas des lâches ; nous voulons soutenir ceux qui sont de notre sang. Quant à vous, si vous tenez tant à faire votre paix avec l'empereur, père, envoyez-lui les quatre têtes de vos quatre fils, et vous deviendrez son favori! — Ou, s'il faut que nous périssions de misère, eh bien, venez, mes frères, sortons! — Nous nous assiérons par terre, devant la porte de cette maison, et là, les mains étendues vers les passants, nous crierons : Famine! famine! famine! et nous mourrons, appuyés contre la porte du château de notre père! Il pourra ajouter ce haut fait à l'histoire de sa vie. — — Venez, sortons, mes pauvres frères! (*Égaré et tirant son épée.*) Mais non... mon sang crie dans mes veines; il vaut mieux mourir maintenant.

Il marche sur son père le glaive à la main.

Guichard, *se jetant au devant de Renaud.* Frère, frère, au nom de Dieu, apaise ces transports de colère; respecte notre père; c'est notre maître, notre seigneur; il a droit de nous dire ce qu'il veut. S'il est injuste et violent, soyons obéissants et sages. Dieu et le monde nous condamneraient si nos mains s'abaissaient sur notre père.

Renaud. Mon frère, je ne puis retenir ma rage quand je vois celui qui devrait nous soutenir, uniquement occupé à nous nuire. Mais, aussi vrai que je suis un bon chrétien, je lui ferai payer chèrement cette injustice! Oui, père dénaturé, si je repasse jamais le seuil de cette maison, je livrerai votre âme à la damnation, car je déchaînerai le ravage sur vos terres; je pendrai vos vassaux le long de vos chemins, et je vous donnerai encore une fois sujet de dire au roi que vous ne nous connaissez plus pour vos fils!

Le duc Aymon, qui a écouté sans répondre, se frappe la poitrine et pousse un long soupir.

Le duc. O mon Dieu! ô mon Dieu! que vous me faites misérable! Vous avez raison, Renaud, et moi j'ai tort. Je n'aurais point dû vous abandonner en présence du roi; mais maintenant j'ai fait serment : je dois le tenir si je ne veux passer pour traître et parjure. Mais, pour remplir mes devoirs de chaque côté, voici

ce que je veux faire. Vous, ma femme et leur mère, donnez à ces enfants toutes sortes de secours; de l'or, de l'argent, des vœux; je les ai bannis, mais vous n'êtes pas liée par ma promesse. Adieu, mes fils, et puissé-je vous revoir! Je retourne à la chasse et vous laisse à votre mère. Bonne fortune à vous, Renaud, à vous tous, mes enfants! Ah! pourquoi ne faites-vous point votre paix avec le roi!...

Il sort.

Pendant toute cette scène, d'une si antique simplicité, l'attention de la foule avait été profonde. Les femmes pleuraient, et au moment où Renaud tire son épée contre le vieux duc Aymon, un petit garçon, qui était près de moi, s'était levé tout éperdu, et s'était écrié :

— *Chesus! ho zad, Renod!* (Jésus! votre père, Renaud!)

Et ce cri naïf avait attendri tout le monde.

Le troisième acte était fini; quand les acteurs eurent disparu, je me détournai vers Jacques Riwal :

— C'est bien beau, cette scène! lui dis-je.

— Oh! c'est l'autre acte qu'il faut voir, monsieur! me répondit-il; c'est dans l'autre acte que Renaud tue le plus de seigneurs du roi.

Cependant, les quatre fils Aymon, après avoir levé des troupes et s'être joints à Mogis, qui leur amène une armée, se mettent en campagne. En passant par la Gascogne, ils secourent Yon, roi de ce pays, contre Borgon, chef sarrasin, qui *considérant que les blés étaient grands et que les coursiers trouvaient à brouter sur la terre de Gascogne*, avait fait une chevauchée jusqu'à Bordeaux. Yon, sauvé par les quatre fils Aymon, leur prouve sa reconnaissance en donnant sa sœur Claire en mariage à Renaud, et lui permettant de bâtir le château fort de Montauban, où il se retire avec ses trois frères. Mais bientôt on apprend que Charlemagne donne une

course de chevaux, afin de trouver un coursier digne de son neveu Roland. La couronne d'or de l'empereur doit être le prix du vainqueur. Renaud part pour Paris avec Bayard. Il remporte le prix, et quand Charlemagne lui propose d'acheter son cheval, il lui répond :

— Si vous avez besoin d'un coursier pour porter votre neveu, cherchez-en un autre, Charles, car vous n'aurez pas le mien quand vous me le payeriez avec la prunelle de vos yeux. Moi aussi j'ai besoin d'un bon cheval, car je suis Renaud et celui-ci est Bayard. J'ai gagné votre couronne; je la ferai monnayer pour payer les soldats avec lesquels je vous ferai la guerre, à vous et à vos barons.

Dans la légende Renaud dit seulement :

— Cette couronne est un gage précieux ; je veux la garder, et ferai mettre l'escarboucle au plus haut de la tour de mon château, pour servir de fanal aux passants.

Quelle différence ! Combien le héros du drame breton l'emporte en énergie ! Combien son insulte est plus audacieuse et plus poignante pour l'empereur !

Charlemagne, furieux, lève encore une armée et vient assiéger Montauban ; mais les quatre fils Aymon le défont dans une sortie, pillent le camp, enlèvent le dragon que Roland a placé sur sa tente, pour la distinguer, et en parent les girouettes du château.

Dans l'acte suivant, Charlemagne, désespérant de réduire les quatre fils Aymon par la force des armes, se résoud à les prendre par trahison. Il menace le roi Yon de lui ôter sa couronne, s'il ne réussit à les livrer, et celui-ci en fait la promesse. En conséquence, le prince gascon annonce à Renaud qu'il a réussi à faire sa paix avec le roi de France, et qu'il n'a qu'à se rendre avec ses trois frères dans les plaines de Vaucouleurs, chacun d'eux

n'ayant que son épée et portant des branches vertes dans la main. Là, ils doivent trouver le roi et les douze pairs de France qui les recevront à merci. Les trois frères de Renaud font quelques objections, et semblent craindre une trahison ; mais celui-ci les décide à le suivre, et ils partent tous les quatre, accompagnés de plusieurs comtes de la cour du roi Yon. Le jour est beau, la campagne est verte, les oiseaux chantent dans l'air, et la chevauchée s'avancent vers Vaucouleurs. Cependant un fatal pressentiment semble peser sur tous ceux qui sont là ; tous marchent le front baissé et l'air soucieux. Renaud dit tout bas :

— Vierge Marie, sauvez-nous de mort subite et de trahison.

Puis, se tournant vers ses frères :

— Mais vous êtes tristes, mes frères ; oh ! chantez, je vous en prie. »

Richard. Vous le voulez, Renaud ? chantons alors, mes frères, chantons ensemble pour obéir à Renaud.

A nous tous joie, mes frères,
Nous allons à Vaucouleurs
Pour finir la guerre,
La guerre qui est cause que beaucoup d'hommes meurent.

Bénédiction de Dieu, du fond du cœur,
Bénédiction de Dieu au roi Yon,
Car c'est lui, c'est lui seul
Qui a jeté la paix entre l'empereur et nous.

Alard. Ah ! chantez, Renaud, chantez pour nous, car nous ne pouvons trouver l'expression joyeuse qui réjouit l'âme ; chantez, Renaud, si vous voulez que nous croyions qu'il n'y a pas de trahison.

Renaud. Écoutez donc, mes frères, écoutez,

Oh ! que ce jour a de joie pour moi !
Voilà le moment de la paix, il est arrivé ;
Quand la paix sera conclue avec le roi de France,
Adieu souffrances, adieu chagrin !
Malheur à vous, païens, ennemis de la foi !
A vous désormais tous nos coups, contre vous toutes nos lances,
Quand la paix sera conclue du fond du cœur
Entre le roi de France et les enfants d'Aymon.

Guichard. Quelle est cette grande lande que je vois ? Mes frères, sommes-nous arrivés à Vaucouleurs ?

Le comte Anton. C'est ici qu'on vous a donné rendez-vous.

Alard. Regardez les immenses garennes, je suis terriblement inquiet ; j'ai beau regarder, personne ne vient.

Guichard. Je ne vois non plus personne au loin ; retournons, mes frères, retournons sur nos pas, et ne nous arrêtons pas plus longtemps ici.

Les comtes. Chevaliers, il faut encore attendre ; tout à l'heure le roi va venir.

Renaud *aperçoit la bannière de Fouquet, et entend le son des trompettes.* Malheur à nous, mes frères ! il y a trahison, car je vois la bannière de Fouquet de Morillon, et, au haut de la grande lande, est Oger le Danois. Mes frères, nous sommes venus mourir ici !

Alard. Renaud, misérable Renaud, se peut-il que vous nous ayez trahis ? Nous sommes vos pauvres frères, Renaud, nés du même père et de la même mère !

Guichard. Il avait tant envie de nous vendre, qu'il nous a lui-même conduits ici !

Richard. Allons ! Alard et Guichard, à moi ! et nous laverons nos mains dans la poitrine du traître.

Ils s'élancent sur Renaud, qui les regarde en pleurant, sans faire un mouvement.

Renaud. Oh ! Dieu ! mes frères, et vous l'avez cru, et vous avez pu le croire ! que moi j'ai voulu vous trahir !... Ah ! si cela est, dites à la terre de m'engloutir sur l'heure ! Mes pauvres frères, que vous êtes insensés ! hélas ! mon sort ne sera ni plus doux ni pire que le vôtre ! (*Se tournant vers les comtes.*) Écou-

tez, comtes d'Anjou, de Monbandel, d'Anton, vous avez été députés par le roi Yon pour nous conduire ici avec un sauf-conduit; on nous trahit, vous devez nous secourir!

LE COMTE ANTON. Nous n'avons d'autre mission que de vous conduire dans ce lieu. Peu nous importe tout le reste. Débrouillez vos cartes comme vous l'entendrez, nous nous en retournons.

RENAUD. Ah! scélérats, lâches et poltrons! vous étiez dans la trahison; je sais bien qu'il me faudra mourir, mais vous mourrez auparavant. A l'œuvre! Richard, Alard, tuons chacun le nôtre.

RICHARD. Il ne faudra pas beaucoup me prier pour cela! (*Ils tuent les trois comtes.*) Nous étions de grands fous, mes frères, de croire que Renaud nous avait trahis! Maintenant je vois bien qu'il est avec nous, puisqu'il nous venge des traîtres.

RENAUD. Hélas! mes frères, mettons-nous à genoux, demandons pardon au créateur du monde et prions-le d'avoir pitié de notre âme, car je vois qu'il faudra mourir. (*Tous quatre se mettent à genoux, Renaud dit:*) Trinité adorable! regardez avec pitié quatre chevaliers chassés de leur patrie, et que l'on veut tuer au milieu de leurs péchés. Jésus, mon Dieu! faites-nous encore la grâce de sauver notre vie, que nous puissions faire pénitence, et que nous soyons dignes d'entrer dans votre paradis. (*Les quatre frères se relèvent.*) Maintenant que nous avons recommandé notre âme au Tout-Puissant, prenons congé l'un de l'autre. — Mes frères, mes pauvres frères, je vous dis adieu du fond du cœur, je vous embrasse pour la dernière fois. Puissions-nous, après notre mort, nous retrouver ensemble dans le ciel? (*Ils s'embrassent.*) Et maintenant que nous sommes prêts à mourir, attendons avec courage notre ennemi. Qu'on ne dise pas que les âmes des quatre fils Aymon étaient logées dans des peaux de lâches.

Ici la mêlée commence, les défis et les coups se cherchent, se croisent, se répondent; mais les quatre fils Aymon sont séparés par le choc des assaillants, et Richard, tombe expirant, frappé d'un coup terrible par Gannelon, qui s'écrie:

— Un de moins ! puisque Richard, le plus brave d'entre eux, est mort, nous aurons bientôt les autres.

Mais Richard se relève et dit :

— Ne te réjouis pas tant, Gannelon, ma mort t'aura coûté cher. Puisque je meurs, il faut que tu meures aussi, sang pour sang, vie pour vie.

Et il lui plonge son épée dans le cœur ; puis, retombant à genoux, il se penche en souriant sur le cadavre de son ennemi, et dit.

— Te voilà soldé, traître ; si je suis presque mort, toi, tu es mort tout à fait.

La chronique française ne contient rien de pareil.

« Richard, dit-elle, se leva, tenant son ventre d'une main, l'épée de l'autre, et en lâcha un coup si rude sur son ennemi, *qu'il le fendit comme un cochon*, et se recoucha, car il perdait beaucoup de sang. »

Malgré le beau coup d'épée de ce Richard, nous préférons celui du drame breton ; ici, Richard, au lieu de se coucher, regarde son ennemi, et rit de le voir mort avant lui.

Cependant Renaud, lancé dans la mêlée, n'a rien vu de ce qui s'était passé ; mais tout-à-coup, n'apercevant plus son jeune frère, il s'arrête et s'écrie :

Où est Richard ? mes frères, où est Richard ? Si nous l'avons perdu, malheur à nous ! c'était le plus vaillant de nous tous ; s'il est pris, il faut que nous mourions.

GUICHARD. Hélas ! je le vois là-bas, étendu sur la terre ; je crains qu'il n'ait succombé ; il est baigné dans son sang.

RENAUD, *courant à Richard*. Fortune horrible ! Oh ! quel malheur ! — Mon frère ! mon frère, oh ! ils vous ont blessé mortellement.

RICHARD, *retenant avec ses deux mains ses entrailles*. Vous

le voyez, Renaud, je ne pourrais vivre quand même mon âme serait de fer. Mes entrailles sont dans mes mains. Mais celui qui m'a mis dans cet état a reçu sa récompense. C'est le superbe Gannelon qui m'a frappé à mort. (*Souriant.*) Regarde, frère, il est là sous mes talons.

RENAUD. Ah! noble chevalier, le délire me vient en vous voyant ainsi égorgé. O mon frère, mon bien-aimé frère! si je pouvais souffrir à ta place, que je le ferais avec joie! Abandonne-toi, mon frère, à mes bras, que je te porte sur ce rocher; l'air te ranimera, et nous attendrons là qu'une mort cruelle ait séparé les quatre fils Aymon.

Les quatre fils Aymon sur le rocher.

ALARD. Les voilà qui reviennent à l'assaut. Hélas! Renaud, je crains bien qu'il ne faille nous rendre. J'ai une blessure cruelle, et Richard va mourir. Vous n'êtes plus que deux capables de résister; moi, je sens mes jambes qui fléchissent.

RENAUD. Ai-je bien entendu, mon jeune frère Alard!... Veux-tu qu'on te croie un bâtard! car tu n'es pas mon frère légitime, si tu as peur, Alard!

RICHARD, *se soulevant sur ses genoux.* N'est-ce pas de nous rendre que parle Alard? Oui, si vous voulez être pendus demain! Renaud, mon frère, prenez dans ma poche ce mouchoir, faites-m'en une ceinture, que mes entrailles ne perdent pas ainsi, et j'irai encore au combat jusqu'à la fin. Pendant qu'il y aura un reste de vie dans ces membres, ils ne vous manqueront pas.

RENAUD. Oh! bénie soit l'heure où vous êtes né, Richard! — Entends-tu, Alard? Celui-ci est mon frère!

ALARD. Le combat donc, le combat! moi aussi je le veux, maintenant.

Le combat recommence en effet, et les quatre fils Aymon vont succomber, lorsqu'ils sont secourus par Mogis, qui arrive avec une armée. Ils retournent à Montauban, et le roi Yon, craignant leur colère, se sauve déguisé en moine. Mais il est pris par les troupes de Charlemagne, qui veulent le punir de ce qu'il n'a point

réussi à livrer les quatres frères, comme il l'avait promis. Renaud, en apprenant cette nouvelle, oublie, avec une générosité toute chevaleresque, les sujets de plainte qu'il a contre son beau-frère ; il attaque les troupes du roi et délivre Yon. Son frère Richard est pris dans la mêlée.

Quand le sixième acte commence, Richard va être pendu à Montfaucon par Ripus, le seul des seigneurs qui ait voulu accepter une pareille mission ; mais Renaud accourt avec une troupe nombreuse, et pend Ripus à sa place. Richard prend alors les vêtements de Ripus et se présente à Charlemagne qui lui dit :

— Approchez, Ripus ; vous avez fait une chose qui me plait, et comme je suis roi de France, je vous en récompenserai. Approchez, que je vous embrasse.

RICHARD. N'approchez pas trop, empereur, car je ne veux point agir en traître. (*Il arrache son casque.*) Je suis Richard, votre plus mortel ennemi. Ripus est resté à Montfaucon à ma place, et je suis venu ici exprès pour vous le dire.

Charlemagne s'écrie et appelle ses chevaliers. A l'instant Richard sonne du cor, Renaud paraît avec Mogis ; ils livrent un grand combat, et les quatre fils Aymon se retirent après avoir tué bon nombre des soldats du roi. Mais Mogis, qui est resté en arrière, est fait prisonnier. L'empereur veut le tuer sur-le-champ, et il ne consent qu'avec peine à retarder son supplice jusqu'au lendemain ; encore exige-t-il de lui la promesse qu'il ne cherchera pas à s'échapper ; Mogis répond *qu'il ne partira pas sans lui dire adieu.*

Le roi le fait enchaîner au pied de son lit, puis il se couche. Aussitot Mogis jette sur lui un enchantement, ainsi que sur la cour. Tous s'endorment d'un profond sommeil. Alors Mogis appelle l'enfer à son secours ; ses

chaînes tombent à ses pieds ; il se lève en se secouant et en étendant les bras.

MOGIS. Oh ! oh ! me voilà gaillard ! il faut que je joue un tour à Charles et à ses pairs. Quant à dérober, autant vaut-il que ce soit beaucoup que peu. Je n'en serai pas moins, dans tous les cas, un voleur. Puisque j'y suis, j'y suis : roi, princes et barons, aucun n'y échappera. (*Il prend la couronne, le sceptre du roi, et les épées des douze pairs de France.*) Maintenant me voilà bien fourni en épées. Allons, courage, Mogis ; tu allais être pendu... et je te couronne ! (*Il pose la couronne de Charlemagne sur sa tête, s'approche ensuite du roi, et le heurte du pied.*) Je m'en vais, Charlot, roi de France ; mais n'allez pas prétexter cause d'ignorance, et dire que je n'ai pas pris congé de vous. Votre serviteur, bonjour, petit Charles, et dormez à votre aise. Je crois que tantôt, quand vous vous réveillerez, vous serez un peu étonné.

Charlemagne se réveille, et désespéré, il envoie des messagers à Renaud pour lui proposer la paix, s'il veut livrer Mogis et lui rendre sa couronne. Renaud refuse la première demande et accorde la seconde. Il se présente ensuite au camp de l'empereur pour tâcher de l'apaiser, et propose de combattre contre tel adversaire qu'on voudra lui opposer. Roland accepte le défi. Les deux chevaliers joutent longtemps avec des chances égales ; mais un orage et l'obscurité les séparent. Alors Mogis, au moyen de son art magique, pénètre la nuit dans la tente du roi, l'enlève tout endormi, et le transporte à Montauban. Les frères de Renaud veulent tuer l'empereur, mais Renaud se jette à ses pieds.

RENAUD. Empereur, encore une fois, je vous en supplie, recevez-moi en grâce, ainsi que mes frères, et je vous promets pour jamais foi et obéissance.

CHARLEMAGNE. Renaud, vous vous êtes étrangement trompé

si vous avez cru que je serais plus facile à vos prières parce que je suis en votre pouvoir. Jamais vous n'aurez de paix de moi.

RENAUD. Eh bien, Charlemagne, puisque ne veux pas de paix avec nous, tu es libre.

Et il baisse le pont-levis de Montauban pour faire sortir le roi sain et sauf. Celui-ci continue le siége et affame le château. Bientôt les quatre fils Aymon sont réduits à la dernière extrémité. Leur père, qui est dans l'armée des assiégeants, les prend en pitié, et il se sert des machines de guerre pour leur lancer des vivres, au lieu de pierres et de traits. Charlemagne le découvre et en fait d'amers reproches au duc Aymon; la réponse de celui-ci est admirable :

— Empereur Charlemagne, je ne m'excuserai pas : il est naturel à l'eau de mouiller, à l'air de refroidir, au feu de réchauffer; il est aussi naturel au père d'aimer ses enfants. Le cri du sang ne peut se taire, ô roi! Je vous le déclare donc devant ces princes, quand vous sépareriez ma peau de mes chairs vivantes, jamais désormais je ne ferai aucun tort à mes fils.

CHARLEMAGNE. Allez, duc Aymon, allez retrouver votre femme, et dites-lui que vous n'avez plus d'héritiers; car d'ici à peu de jours vos quatre fils auront vécu.

Cependant ceux-ci font mentir la prédiction de Charlemagne, car ils se sauvent, sur Bayard, du château de Montauban, et se réfugient à Dordonne, dans la maison de leur père. Ils y sont de nouveau assiégés par l'empereur, qui finit par être abandonné de tous ses seigneurs, et forcé de recevoir les quatre fils Aymon à merci. Renaud s'engage à faire un pèlerinage en Palestine pour expier ses fautes envers le roi, et il part vêtu en pèlerin.

Là finissait la tragédie bretonne; elle n'avait pas suivi la légende plus loin.

Après de longs applaudissements, la foule se retira. Je la regardai sortir, assis et pensif.

La nuit commençait à tomber. Le soleil, qui descendait à l'horizon, ne laissait plus voir que les derniers plis de sa pourpre nuageuse, et la lune montrait son pâle croissant perdu dans l'océan du ciel, comme une nacelle enflammée. Le champ qui avait servi de théâtre était vide. J'entrevoyais seulement au loin les blanches silhouettes de quelques jeunes paysannes qui se perdaient dans l'ombre : j'entendais encore leurs rires frais et moqueurs qui m'arrivaient par rafales ; cela dura quelques minutes, puis tout se tut !...

Alors je demeurai perdu dans l'immense solitude qui m'entourait, je contemplais, avec une indicible rêverie, les toits aigus des manoirs qui pointaient dans la campagne ; j'écoutais le son des conques des bergers, les tintements des cloches des paroisses, un vieux air murmuré sur la montagne, et au milieu de toute cette nature confuse, ineffable, il me sembla que je me réveillais d'un songe. Je crus m'être endormi sur quelque livre de chevalerie, et avoir rêvé une histoire de la Table-Ronde. Je cherchai autour de moi mes paladins, mes enchanteurs, mes prêtres, mes empereurs, tout ce vieux monde de croyances et de romanesques entreprises, de naïves amours et d'énergies surhumaines !... Mes yeux, en se baissant, tombèrent sur le farouche Jacques Riwal, qui, penché sur son bâton, me regardait. Cette vue me réveilla et m'émut, comme si la réalité se fût personnifiée devant moi et m'eût touché du doigt. En sortant du moyen-âge, et encore debout sur le seuil du passé, je me trouvais face à face avec le présent : — la république en sabots, appuyée sur son rude *pen-bas*, et attendant !

CHAPITRE V.

DRAMES.

§ I. — Introduction. — Sainte Triffine.

Il nous reste à parler de la tragédie légendaire de *Sainte Triffine* que nous avons promis de faire connaître ; mais ici, nous l'avouons, notre embarras devient extrême. Après les deux drames longuement racontés par nous, dans les chapitres précédents, nous craignons de fatiguer le lecteur par la répétition des mêmes formes et la monotonie de notre analyse louangeuse. L'intérêt que nous inspirent ces œuvres bretonnes ne nous aveugle pas à un tel point, que nous espérions le faire partager à tous. Outre la prévention patriotique, il y a pour nous, dans ces drames, un charme qui n'existe point pour tout le monde. Au milieu de notre prose flasque et sans couleur, nous entendons encore l'accent biblique du vers breton, nous entrevoyons l'original à travers notre pâle traduction, et la phrase française nous frappe comme le ferait une note qui nous rappellerait un chant de nourrice ou quelque romance rattachée à de doux souvenirs. Malheureusement, ce charme n'existe que pour nous seul. Notre traduction ne réveille aucun souvenir chez la plupart de nos lecteurs ; elle ne leur reflète pas une nature spéciale et aimée, tous les usages, toute la foi, toutes les habitudes d'un peuple fraternel ; elle ne

leur apporte ni ce parfum d'ajoncs en fleurs et de blé noir, ni ce tintement des cloches de village, ni ces bruissements de la marée sur nos grèves, ni ces modulations mélancoliques des trompes d'avoines de nos pâtres, sur les montagnes bleues du pays. Si nos études sur les poésies celtiques ont éveillé quelque intérêt, nous devons l'attribuer au mouvement de curiosité et de surprise qu'a dû exciter, au premier moment, une littérature aussi inconnue, aussi singulière et aussi touchante; mais ce sentiment, nous craignons qu'il ne soit déjà épuisé, et que notre Bretagne ne produise l'effet de ces enfants présentés par leurs parents à des étrangers, et qui, après les avoir amusés un instant par leurs gracieux caprices, les fatiguent bientôt.

Cependant nous avons à cœur de compléter ce que nous avons dit du drame breton, et la tragédie de *Sainte Triffine* diffère si essentiellement de celles que nous avons déjà analysées, elle est si spéciale par son sujet, par son exécution, si supérieure de style et de logique, qu'il nous a semblé impossible de la passer sous silence.

Jusqu'ici on n'a vu, dans le drame celtique, que l'expression âpre et dure de la passion. *Saint Guillaume* et *les Quatre Fils Aymon* sont deux inspirations sauvages où les sentiments suaves n'apparaissent que par accident, comme un rayon de soleil dans un ciel d'hiver. Ce qui fait le fond de ces deux compositions, c'est une sorte de rusticité fauve, mêlée aux élans énergiques de la piété. Après ces pièces il restait à formuler l'expression élégiaque de la passion dans un cœur à plus tendre épiderme que celui du comte de Poitou et de Renaud. Les âmes humaines ont deux sexes comme les corps; les tragédies bretonnes ne nous en ont encore montré que de

mâles et de fortes, l'âme féminine reste à peindre : c'est celle que l'auteur de *Sainte Triffine* s'est efforcée de révéler dans son œuvre.

Avez-vous trouvé quelquefois, dans votre vie, une de ces femmes pieuses qui passent leurs jours entre un mari égoïste, des enfants malades, et les gênes du ménage, sans qu'un soupir tombé de leurs lèvres, sans qu'une ride plissée sur leur front protestât contre leurs souffrances? Véritables *vases d'élection* où rien n'aigrit, où les pensées et les sentiments tombent, ainsi que la rosée dans le calice des fleurs, sans y laisser d'amertume ni de lie. Si vous n'en avez pas rencontré de telles, du moins vous en avez rêvé. Eh bien! ainsi est Triffine, épouse d'Arthur et reine de Bretagne; Triffine, la pauvre jeune fille d'Hibernie, poursuivie par le démon, dans la personne de son frère Kervoura; Triffine, qui passe par toutes les hontes, par toutes les terreurs, par toutes les souffrances, et qui reste tendre, douce jusqu'à la fin. Et ne croyez pas que cette céleste résignation lui vienne d'insensibité. La jeune fille d'Hibernie aime les beaux vêtements, les pages à toques bleues et les crucifix d'or. Elle aime à s'asseoir aux pieds de son noble époux, sa tête blonde bercée sur ses genoux; elle aime la vie, car, près de mourir, elle pleure, elle crie à Dieu son effroi, elle lui dit :

« Mourir! mourir d'une mort violente! mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur! »

Connaissez-vous rien de plus éperdu que ces paroles adressées à Dieu : *Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur!* Et plus tard, à genoux sur l'échafaud, elle étend encore ses bras vers les jeunes filles qu'elle voit dans la foule, et leur dit :

« — Adieu, jeunes filles! adieu, heureuses jeunes fillles! dans

votre joie de vivre, n'oubliez pas Triffine que les verres mangeront dans sa fosse; adieu à tous ceux qui sont ici!... Il en est un surtout à qui je dis trois fois adieu, je l'attendrai dans le ciel. »

Et Arthur, à qui elle adressa ces mots, est là, vis-à-vis; il est venu pour voir sa tête rouler à terre, et elle ne lui en veut pas, elle l'aime toujours, elle lui a dit :

« — Je meurs sans colère, car c'est vous qui me faites mourir; je meurs sans regrets, car vous ne m'aimez plus! »

Cela n'est-il pas beau et déchirant? Ne trouvez-vous point que cette Triffine est parente de Desdemona? qu'elle n'est ni moins dévouée, ni moins mélancolique, ni moins belle à voir mourir? Kervoura, par exemple, ne vaut pas Othello; Kervoura n'est qu'un plat tyran de mélodrame; mais aussi ne remplit-il, dans le drame, d'autre office que celui d'un pilori auquel on attache la victime qui nous intéresse; Kervoura est le poignard qui tue; c'est Triffine seule qui fournit le sang et les larmes.

Aux amateurs de mythes, nous pourrions dire que Triffine personnifie la femme bretonne, soumise, pieuse, façonnée au joug de l'homme, et prenant la vie avec résignation, comme une épreuve où tout ce qui n'est pas douleur est une grâce; mais telle n'a point été la pensée de l'auteur. Triffine est une idéalité trouvée entre le paradis et la terre, dans le monde de la poésie, par quelque candide imagination armoricaine. C'est la jeune captive de Chénier, *qui pleure et espère, et qui plie et relève la tête au noir souffle du nord.*

Quant au drame d'où se détache cette touchante figure, il était fourni par les légendes. C'est une histoire comme toutes nos histoires bretonnes, où l'on trouve un enfant miraculeux, des pirates du nord que le ciel frappe de paralysie, et un évêque avec lequel Dieu entretient une correspondance suivie. Encore, dans *Sainte Triffine*,

Jésus-Christ ni la Vierge ne viennent-ils dénouer la pièce. L'auteur savait sans doute son Horace :

> Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus
> Inciderit.

Le jugement de Dieu suffit pour tout éclaircir et tout mettre à sa place. Ce dénoûment, du reste, n'est pas dépourvu de grandeur; c'est un beau spectacle que cet enfant frappant de son glaive un homme fort et posant son petit pied sur la tête du méchant, en proclamant l'innocence et la sainteté de sa mère. Il y a là un dramatique commentaire des mots de l'Écriture : Dieu seul est fort ! Le plus grossier Celte devait les comprendre en voyant ce vengeur de douze ans, debout près du cadavre de Kervoura.

Mais le récit du drame de *Sainte Triffine*, présenté simplement et sans réflexions, fera comprendre tout le charme de cette composition. Nous allons le donner ici en le plaçant dans son cadre et en faisant revivre, autant que nous le pourrons, l'époque pour laquelle il fut composé. Peut-être, posé ainsi devant son siècle et entouré de son atmosphère, fera-t-il mieux ressortir ses simplicités ravissantes. Ce sera d'ailleurs, pour nous, une nouvelle occasion de faire connaître un coin de cet immense poëme qu'on nomme la Bretagne. Jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son Michel-Ange pour la peindre en pied, sur une toile à sa taille, il faut s'en tenir aux études qui peuvent la faire connaître en détail.

§ II. — Une réunion de poëtes bretons au seizième siècle.

Le quinzième jour du mois de décembre de l'année 1530 fut un des plus froids qu'on eût vus, de mémoire d'homme,

à Bréhand-Loudéac, petite ville de la province de Bretagne La neige, qui couvrait la terre depuis huit jours accomplis, avait tellement refroidi l'air, qu'à moins d'affaires pressantes, nul bourgeois ne quittait la maison, et toutes les rues étaient désertes. Quant aux grands chemins, on n'y voyait plus ni colporteurs, ni étrangers, ni soudards. On apercevait seulement, de temps en temps, dans les campagnes, un prêtre qui allait porter le viatique, un capucin faisant la quête dans les fermes, ou quelques jeunes gentilshommes vêtus de bon drap fourré, qui chassaient dans les bruyères. Mais les paysans avaient abandonné tous leurs travaux. A peine si l'on en rencontrait quelques-uns de loin en loin, allant à la ville ou en revenant, par nécessité ; et encore c'était pitié de les voir marcher le long des sentiers, les deux mains sous leurs aisselles, les jarrets pliés, cherchant le côté de la route où le soleil montrait sa lumière sans chaleur, et si grelottants, si transis, si resserrés dans leur sentiment de froid, qu'ils passaient devant les calvaires sans découvrir leurs têtes ni faire le signe de la croix.

Comme nous l'avons déjà dit en commençant ce chapitre, le quinzième jour de ce mois de décembre le froid s'était encore accru par une bise mêlée de givre. Aussi chacun était-il rentré de bonne heure, et, à la tombée de la nuit, toutes les portes étaient fermées, tous les châssis de toile écrue (qui, à cette époque, tenaient encore lieu de carreaux), avaient été baissés et les volets rabattus par-dessus. On eût dit la ville entière endormie ou morte, sans les rumeurs qui sortaient des habitations, et les clartés qui passaient entre les jointures des croisées.

Une maison surtout, située au milieu de la principale rue de Loudéac, se distinguait par la lumière qui brillait

à travers sa fenêtre sans volets et par les éclats de rire qui en sortaient fréquemment. Cette maison était celle de la veuve Flohic, qui tenait, à cette époque, l'auberge la plus achalandée de l'endroit. Une enseigne suspendue au-dessus de la porte, à côté d'une touffe de gui, avertissait les passants et les étrangers de sa destination. La veuve Flohic avait fait peindre sur cette enseigne Jésus-Christ en habit complet de gentilhomme, et l'épée au côté, montant au ciel, soutenu par deux anges. Au-dessus on lisait, en breton : *A la Résurrection de notre Sauveur ;* et plus bas, également en breton : *Dinée des voyageurs à pied : quatre sols : Couchée des voyageurs à pied : six sols.* Au haut de l'enseigne était écrit : *Auberge par la permission du roi et du parlement.*

Or, dans une salle basse de la taverne de *la Résurrection*, cinq buveurs se trouvaient, ce soir-là, joyeusement attablés près du feu, ayant chacun devant eux un *pichet* en faïence rempli de cidre nouveau. Le peu d'élégance de leur costume, uniquement composé de berlinge et de gros drap, n'aurait pas suffisamment indiqué leur condition à une époque où beaucoup de gentilshommes bretons conduisaient la charrue en habit de toile et l'épée au côté ; mais l'absence de celle-ci prouvait clairement qu'aucun d'eux n'appartenait à la noblesse. C'était en effet une réunion des gens du peuple, mais d'autant plus digne d'être observée, que ces cinq hommes résumaient alors toute la littérature du pays : les quatre plus grands poètes de la Bretagne se trouvaient là.

Le plus vieux d'entre eux, Ivon Troädec *(Ives aux grands pieds)*, était un *sonneur* [1] renommé dans les

(1) Musicien.

pays de Goëlo et de Tréguier. Il passait pour maître consommé dans l'art du *bigniou* et du hautbois. Nul ne savait comme lui conduire un branle, et sa présence seule donnait de l'éclat à un *pardon* ou à une *aire* neuve. Il était également recherché dans les châteaux, où il passait souvent des semaines entières, pendant l'hiver, jouant du rebec et donnant le bal à la jeune noblesse. Outre sa réputation musicale, il avait encore acquis une grande célébrité comme *rimeur;* on citait de lui une foule de *guerz* populaires qui se chantaient à tous les fours et à tous les moulins de la vallée. Ivon Troïdec était un vieillard joyeux et sensible, une espèce d'Anacréon de bourgade, dont l'âme sans fiel débordait dans de gracieuses compositions. Sa figure, grotesquement curieuse, portait l'empreinte de ce caractère bienveillant, dépourvu d'écorce et d'angles, qui l'avait rendu le bienvenu de tout le monde.

Le voisin qu'il avait à ses côtés formait avec lui, au physique comme au moral, le plus entier et le plus frappant contraste. C'était un homme dont l'extérieur annonçait une vigueur peu commune. Il était petit, mais large, anguleux, massif; on eût dit un buste d'Hercule soudé aux courtes jambes d'un Lapon. Ses cheveux roux tombaient en désordre sur un vaste front épanoui, tandis que ses traits confus rappelaient une esquisse grossièrement indiquée par le fusain d'un dessinateur habile. Or, ce petit homme à figure sauvage n'était autre que Ian Abalen, autrefois soudard du comte de Rieux, établi, depuis quelques années, à Bréhand-Loudéac, comme fourbisseur d'armes, et auteur du fameux drame des *Quatre fils Aymon*.

Vis-à-vis étaient asssis deux autres buveurs. L'un était Per Coatmor *(Pierre du bois de la mer)*, beau jeune

homme, tout triste et tout pâle de son génie, qui n'avait pu se faire prêtre parce qu'il était serf, et qui jetait sa douleur dans des *sônes* qui faisaient pleurer les jeunes filles aux veillées. L'autre, déjà vieux, portait un costume si particulier qu'il mérite une courte description. Une robe arménienne, faite de gros drap et doublée de peaux de lapin, l'enveloppait tout entier. Il avait pour coiffure une toque également garnie de fourrures, et sa longue barbe blanche descendait jusqu'à sa poitrine. De sa poche sortait à demi une longue écritoire de cuir, et à sa ceinture était suspendu un livre à couverture de bois et à garniture de fer, sur lequel était gravé le cachet distinctif adopté par lui et qui était un *Saturne armé de sa faux*, avec cette légende : *Virtus hanc aciem retundit.* A ces signes, il était facile de reconnaître Jacques Colinée, élève du célèbre Henri Estienne, et l'inventeur des lettres italiques. C'était le *maître ès arts d'impression* de la cité de Loudéac, et le livre qu'il portait à sa ceinture était le fameux Testament grec in-8°, dont il avait lui-même gravé et fondu les caractères, qu'il avait composé, imprimé, corrigé, annoté et relié, car, à cette époque, l'imprimerie n'était pas seulement une industrie ; c'était, à la fois, un art, un métier, une science. Il fallait réunir dans sa seule personne l'érudition de dix de nos savants, l'adresse de cent de nos ouvriers. Aussi était-ce plus qu'une profession, c'était comme une franc-maçonnerie ; quelque chose de mystérieux et d'effrayant pour le vulgaire, qui, ne pouvant comprendre tant de patience, de travail, d'intelligence, criait à la sorcellerie devant le noir appareil inventé par Guttenberg.

Enfin, plus bas que les quatre personnages dont nous venons de parler, sur un escabeau à trois pieds, un idiot était accroupi dans l'attitude ramassée et tout animale

habituelle aux êtres atteints d'une débilité mentale. Les traits d'Olivier Morvan n'avaient point cependant le caractère d'une imbécillité native. A ce front chauve et ouvert, à cette tête amincie vers la partie postérieure, à ces yeux dilatés, mais longs et délicats, à cette régularité affaissée de tous les muscles de la face, il était facile de reconnaître une nature primitivement noble et belle. Morvan, en effet, était tombé dans la vie, tout calciné de passions, et brûlant comme un métal en fusion; mais pour n'avoir point rencontré le bon côté du moule, il s'était trouvé faussé, et était devenu ce je ne sais quoi, tenant le milieu entre l'homme de génie et l'idiot; type à moitié effacé, qui faisait mal à voir et jetait l'esprit dans une sorte d'inquiétude. Il avait voulu d'abord entrer dans les ordres, mais ses excès l'avaient fait expulser des écoles. Alors il s'était livré aveuglément aux déréglements les plus frénétiques. Ballotté entre ses appétits de brute et ses scrupules de chrétien, il s'était jeté tour à tour dans les désordres et les repentirs; il s'était fait soudard, pillant les campagnes du Léonais, forçant les femmes, incendiant les fermes; puis on l'avait vu, deux mois entier, au haut du *Menez-Brée*, dans une grotte humide, couché sur la pierre, et criant ses remords à Dieu. De si monstrueuses prodigalités d'imagination, de sensibilité, d'intelligence, l'avaient épuisé; il s'était trouvé conduit, jeune encore, à cette sorte d'hébétation dans laquelle il croupissait alors, et que traversaient à peine de temps en temps quelques lueurs de son énergie d'autrefois. C'était vers l'âge de vingt-deux ans, et dans une ces crises qui secouèrent tant de fois sa vie, qu'il avait composé l'étrange drame de *Saint Guillaume*, qui avait eu dans le pays un succès immense, et que toute la Bretagne était venu voir à Guingamp, où on l'avait représenté

Mais Olivier Morvan n'était plus, au moment où se passe la scène que nous décrivons, qu'un pâle fantôme de lui-même. Incapable de tout travail, il avait songé à tirer profit de la beauté de sa voix, et il s'était fait recevoir chantre de la paroisse de Bréhand-Loudéac. Ce n'était guère qu'au lutrin, pendant les plus belles cérémonies de l'année, lorsque l'église était embaumée d'encens, les dalles couvertes de genêts fleuris, et les cierges allumés, qu'il semblait encore, parfois, se retrouver, et que l'intelligence descendait dans ce crâne vide. Alors, sa voix prenait une expression impossible à exprimer. On l'entendait dominer les chants de l'église par des accents si suaves et si terribles, par des inflexions si incisives et si enivrantes, qu'un vague saisissement courait dans la foule, et qu'on se disait à l'oreille avec une sorte d'effroi :

« — Morvan comprend aujourd'hui ! »

Mais ces élans étaient courts. Au sortir de l'office, où il avait retrouvé un sublime éclair de raison, il venait au cabaret noyer dans l'ivresse sa vague tristesse d'idiot. Les autres buveurs lui faisaient place près d'eux, en souvenir du passé, et ils remplissaient son verre comme ils eussent fait de celui d'un absent ou d'un mort, par une sorte de survivance d'amitié et d'admiration pour l'ombre de ce qui avait été autrefois un grand poète.

Au moment où nous avons introduit nos lecteurs dans la taverne de la *Résurrection de notre Sauveur*, les pichets avaient été déjà remplis et vidés plusieurs fois ; les douces fumées du cidre commençaient à exciter les buveurs égayés par un feu d'ajonc qui flambait dans l'âtre et qui les échauffait. Ils s'abandonnaient à ce plaisir égoïste qui naît instinctivement, chez nous, de la comparaison du bien-être dont nous jouissons à la souffrance que nous pourrions éprouver. La bise glaciale qui sifflait

au dehors leur rendait le cidre meilleur, l'aspect du foyer plus doux. Aussi la gaieté était elle générale. Per Coatmor, qui ne s'était point d'abord livré à la même joie que ses compagnons, était alors en butte à leurs agaceries.

— Sur ma part du paradis! s'écria Ivon Troädec, Coatmor écoute plus le vent que ce que nous disons. Le voilà la tête penchée contre la fenêtre; attend-il que la brise lui apporte quelque parole de jeune fille l'appelant pour causer avec elle derrière le pignon [1].

Le jeune maître d'école sourit doucement.

— Il fait un vent *impérial* [2], dit-il, et de ce temps les paroles des jeunes filles ne seraient pas entendues, même par l'oreille d'une taupe.

— A quoi penses-tu d'ailleurs, Troädec? dit Abelen de sa rude voix; ne sais-tu pas que Coatmor a renoncé à prendre les jeunes filles par le petit doigt? [3] Avant peu, tu verras sa tête sous un capuchon brun. Il commence déjà à prêcher contre l'amour et la danse.

— Qu'est-ce que j'entends? reprit Troädec; prêcher contre la danse, *rimeur!* et les *sonneurs*, que deviendront-ils? Tu veux donc que l'on me promène avec une ceinture de paille autour du corps [4]?

— L'armurier ment comme un tailleur, dit le jeune poète en riant.

— Je mens! reprit Abelen, vous allez voir, vous autres!

(1) Les Bretons, en parlant des conversations secrètes des amoureux, se servent de cette expression. C'est en effet *derrière le pignon* que le mystère de ces entretiens court le moins de risques, puisque c'est le seul côté de la maison sans fenêtre d'où l'on puisse les épier.

(2) Expression bretonne.

(3) En Bretagne, lorsqu'on voit un jeune homme et une jeune fille se tenir par le petit doigt, c'est une preuve qu'ils se font la cour.

(4) *Kemered ar gouriz plouz*, pour dire : faire banqueroute, parce que dans le moyen âge on conduisait, en Bretagne, les banqueroutiers autour de la paroisse avec une ceinture de paille autour des reins.

Dis-nous donc le dernier *sône* que tu chantais l'autre jour à Margarite Kérennor.

Le maître d'école rougit et voulut se défendre, mais tous les buveurs crièrent à la fois :

— Dis-nous ton *sône*, Coatmor ; vas-tu faire comme les demoiselles nobles quand on les prie de chanter un noël ?

Le jeune poète ne put s'y refuser longtemps, et après s'être recueilli un instant, il commença le *sône* qui suit, de cette voix haute et prolongée particulière aux chanteurs bretons.

SONE.

« — Je n'irai point avec vous jusqu'à Paris, mon doux ami, ni jusqu'à Rouen non plus. Qu'irais je voir parmi les hommes du haut pays ? Une glace qui est souvent trompeuse, à ce qu'on dit.

« Non, je n'irai avec vous que jusqu'au reliquaire du village, mon doux ami ; jusqu'au reliquaire, pour voir les ossements, car un jour il faut mourir !

« Les ossements sont là, placés nuit et jour. Ils ont perdu leur vêtement de chair ; ils ont perdu leur peau si douce et leurs mains blanches, et leurs âmes aussi ! Où sont-elles allées, leurs âmes, mon doux ami ?

« Quand les prédicateurs sont dans la chaire, vous riez d'eux. Vous dansez dans cette vie !... Oh ! vous danserez aussi dans l'autre !

« Car dans l'enfer il y a une grande salle tapissée pour les danseurs, tapissée de pointes de fer en dedans et autour.

« Et là, nu-pieds, joyeux ami, vous danserez, et les démons avec une fourche rougie vous exciteront et vous diront : — Danse encore, jeune homme ; danse, jeune homme qui aimais les *pardons*.

« — Taisez-vous, jeune fille, avec vos railleries, et aimez moi, car je vous aime. Prenez-moi pour votre époux, et la vie sera

douce pour nous, et je n'aimerai plus ni la danse ni les pardons.

« — Je n'avais que quinze ans achevés, mon doux ami, quand j'allai au coin de l'église. Mon bon ange était là, et il m'annonça qu'il fallait aller au couvent... au couvent pour me faire religieuse, et laisser les souffrances du monde de côté.

« — Ma jolie maîtresse, croyez-moi, oubliez le couvent, mariez-vous à moi ; je vous abriterai dans la joie, comme Dieu dans son couvent, ma maîtresse! Je vous abriterai dans mon amour, comme Dieu dans son couvent, ma maîtresse jolie.

« — Non, non, jeune homme, cherchez une autre jeune fille. Vous êtes un homme beau et corpulent[1], vous trouverez quelque autre qui sera aussi bien que moi et mieux aussi, grâce à Dieu.

« — Je n'en veux ni de mieux, ni de semblable ; il faut que je vous aie ou que je meure. Je n'en veux ni de mieux ni de pire ; mais je veux que vous me preniez à merci.

« Tenez, ma maîtresse, voici une bague : mettez-la à votre main gauche.

« — La bague de Dieu me conduira ; je ne mettrai point d'autre bague à mon doigt que l'alliance de Jésus-Christ. Celle-là ne nous quitte pas.

« — Oh! ma maîtresse, que de temps j'ai passé près de vous sans profit, si ce que vous dites est la vérité!

« — Jeune homme, le temps que vous avez perdu près de moi, je vous en récompenserai en priant jour et nuit, pour que vous alliez dans le paradis!

« — Adieu donc, ô jeune fille! adieu. Hélas! maintenant je le sais, on a tort de rire quand on est petit enfant, car la vie est triste ; on a tort de trouver doux le lait de sa nourrice, car la vie est amère. »

— Bien chanté, Coatmor, crièrent tous les buveurs ; tu es un beau rimeur.

— *Diis pietas tua et musa cordi est*, ajouta Collinée avec son sourire distrait et bienveillant.

(1) En Bretagne, aux yeux des paysans, la corpulence est une grande beauté; c'est un signe de distinction, de richesse, de loisir, comme chez nous, dans la classe élevée, le potelé des mains et la blancheur du visage.

Un gémissement sourd se fit entendre aux pieds de la table, et une voix vibrante, une voix pleine de tristesse et d'accent, répéta doucement :

— *On a tort de rire quand on est petit enfant, car la vie est triste ; on a tort de trouver doux le lait de sa nourrice, car la vie est amère !*

Tous les yeux s'abaissèrent sur Morvan l'idiot. Son visage pâle s'était levé au niveau de la table ; un éclair d'intelligence douloureuse brillait dans ses regards, et deux larmes coulaient le long de ses joues affaissées.

— Olivier a entendu, dit Abalen. Quand on lui parle il ne sait plus ce qu'on lui dit ; mais les vers, il les comprend encore. Il est comme les rossignols en cage, qui ne chantent que lorsqu'ils entendent un autre rossignol chanter.

Puis, comme s'il avait pitié de cette raison momentanément rappelée :

— Ton *pichet*, chantre, dit-il à Morvan.

L'expression intelligente quitta à l'instant les traits de l'idiot. Il avança machinalement son vase de faïence, et laissa éclater un rire stupide en voyant que l'armurier le lui remplissait.

Après un moment de silence, tout le monde parut avoir oublié l'incident qui venait d'avoir lieu.

— C'est grand dommage, mon jeune *ludi magister*, reprit Collinée en s'adressant à Coatmor, que toi et tous ceux-ci vous ne soyez point nés dans Rome ou dans la belle Grèce ; peut-être bien aurais-tu été un Horatius, celui-ci un Eschyle, et ce sonneur le beau chantre de Téos ; mais Dieu vous a fait naître sous un ciel inclément, parlant la langue des barbares, et c'est grande pitié de voir ainsi les perles de votre imagination enchâssées dans le plomb grossier de votre langage celtique.

— Ne dis pas de mal de la Bretagne, Collinée, s'écria Abalen. J'ai été soudard dans tout le haut pays jusqu'à la Seine, et je n'ai point trouvé d'autres contrées où l'herbe fût si verte, les landes si fleuries et les clochers si hauts. Quant au langage, il est noble et fort, ainsi qu'il convient à des hommes. Les mots disent ce qu'ils veulent dire; ils touchent l'esprit comme une main et lui font sentir l'objet. La langue bretonne est la langue de nos pères; et Dieu fasse paix à ceux qui l'ont parlée avant nous! ajouta l'armurier en découvrant sa tête.

Le vieil imprimeur sourit.

— C'est ainsi qu'ils sont tous, dit-il; ainsi que j'étais aussi, moi, il y a vingt ans. Le jeune imagier Kernewote, qui m'est arrivé avant-hier, et qui veut faire son apprentissage dans l'art d'impression, est comme toi, Abalen; il croit que la langue bretonne est celle qui se parlait dans le paradis terrestre. Et cependant il sait le latin, lui!... Mais je crois qu'il fait aussi des vers bretons.

— Par la vierge Marie! maître, pourquoi ne lui avez-vous pas dit de venir ce soir avec vous? il nous aurait chanté des *guerz* de Cornouailles.

— Il viendra, répondit Collinée.

Ce fut une exclamatien générale de joie.

— Apportez du cidre, veuve Flohic, cria Abalen, je veux boire et chanter jusqu'à l'heure des *poulpiquets*. Que Dieu te bénisse, Collinée, pour cette bonne pensée! Et quand viendra le jeune gars?

— Je crois que le voici, répondit l'imprimeur en penchant l'oreille.

En effet, le bruit de sabots criant sur la neige glacée se faisait entendre au dehors; bientôt on heurta à la porte, et l'hôtesse alla ouvrir.

— Bénédiction de Dieu à cette maison et à ceux qui y sont ! dit l'étranger en entrant.

— Et à vous, répondirent les buveurs.

— Nous vous attendions, Tanguy, ajouta Collinée.

Le jeune homme s'avança en s'excusant et le chapeau à la main. C'était un beau garçon de vingt-quatre ans, de taille petite, mais souple et élégante. Sa figure mobile était encadrée dans des flots de cheveux noirs, qui tombaient des deux côtés sur ses épaules. Un costume complet de *Kernewote*, de couleur violette et garni de ganses écarlates, serrait sa taille. Ses larges culottes de toile piquée, à demi échappées de dessus ses hanches, descendaient jusqu'à ses genoux, et s'y réunissaient à des guêtres brunes boutonnées sur le devant. Au moment où il s'approcha, tous les yeux se tournèrent sur lui, et il y eut parmi les buveurs un échange de regards, un mouvement de bienveillance qui indiquaient clairement que la première vue avait été favorable au *Kernewote*. Troïdec et Abalen lui firent une place entre eux et l'engagèrent à s'asseoir.

— Venez au feu, mon jeune homme, lui dit le premier, car le *remplisseur de coffres* [1] est dur cette année, et je pense, ajouta-t-il, que, pour vous rendre dans notre ville, vous avez dû trouver, par les chemins, plus de bécassines que de pèlerins. Le soleil ne gêne pas la marche par le temps qu'il fait.

— Madame la Vierge a filé sa quenouille [2] pendant tout mon voyage, répondit Tanguy, et je n'ai trouvé dehors que des cacous qui cherchaient des bêtes mortes et les pendus qui brandillaient aux potences. Tous les honnêtes gens étaient à la maison.

(1) *Ar ras arc'h*, nom que les Bretons donnent à l'automne.
(2) Expression bretonne pour dire qu'il tombe de la neige.

— Et vous avez marché longtemps ainsi?

— Trois jours entiers. De Kerné[1] ici, le chemin est long, et je doute que celui du paradis soit plus difficile. . sans compter les soudards qui ravagent le pays.

— Les soudards! les avez-vous rencontrés? demandèrent à la fois toutes les voix.

— Non, par la protection de saint Corentin; mais j'ai vu de leurs œuvres. Les fossés de la route sont couverts de croix des deux côtés, et de Carhaix à Vannes on dirait un cimetière.

Tous se regardèrent en hochant la tête, et il y eut un moment de silence.

— Cela doit être ainsi, s'écria enfin Abalen, en frappant la table du poing avec violence, cela doit être ainsi. Le moyen que nous soyons tranquilles, maintenant que nous n'avons plus notre maître à nous, et qu'on nous a faits français? Les deux yeux d'un homme ne peuvent voir de Paris dans le bas pays, et nous avons beau crier, ses oreilles n'entendent pas de si loin.

— Ah! où est notre bonne duchesse? reprit Troädec en soupirant; que ne sommes-nous encore au jour où je la faisais danser, au son de mon *bigniou*, lors de son passage en Goëlo? car elle ne méprisait pas la musique du pays, et elle ne préférait pas les vielles criardes d'Auvergne, comme nos gentilshommes d'à présent.

— Nous avons le Parlement pour défendre nos droits, compère, dit Collinée avec douceur.

— Ah! oui, le Parlement! le Parlement s'occupe bien de vilains comme nous! le Parlement sait qu'on nous emprisonne pour payement de subsides qui ne font point partie de nos fouages, le Parlement sait qu'on nous em-

(1) Ancie . nom de Quimper.

ploie à des corvées indues ; il sait que les gens de guerre exigent de nous du blé, de la paille, du foin et le reste, et pour remédier à tout cela, qu'a-t-il fait? qu'a-t-il ordonné?

— Il a ordonné reprit Coatmor, qu'on ne jouerait plus les tragédies qui amusaient le populaire de Goëlo et Tréguier.

Ce souvenir, jeté ironiquement par le maître d'école, sembla faire une impression extraordinaire. Le jeune homme venait de rappeler un des actes les plus impopulaires du Parlement de Bretagne, un de ceux qui avaient le plus excité de récriminations et de résistances. Les hôtes qui se trouvaient alors réunis à la taverne de *la Résurrection* avaient dû nécessairement, en raison de leurs goûts et de l'intérêt d'amour-propre tout spécial qu'ils y avaient, s'irriter encore plus vivement que les autres d'une pareille défense ; aussi s'éleva-t-il un chœur général de malédictions contre l'ordonnance en question.

— Et pourquoi messieurs du Parlement ont-ils fait cette défense? demanda Tanguy.

— Ah! pourquoi? répondit Abalen en ricanant ; pour l'honneur des mœurs et de la sainte religion, à ce qu'ils disent. Parce qu'ils ne veulent pas que les serfs portent, même par plaisanterie, des habits de seigneurs et de prélats, de peur qu'ils ne les trouvent plus commodes que leurs *chupens* ; parce qu'ils disent que c'est offenser le bon Dieu et les bonnes mœurs que de montrer sur le théâtre des prêtres et des nobles qui leur ressemblent.

— Puis, reprit Collinée à voix basse, c'est une occasion pour les manants de se réunir, de se compter, et cela aura semblé dangereux! Le populaire pourrait bien penser à la fin qu'il est assez grand pour faire ses affaires tout seul, et qu'il n'a plus besoin d'une nourrice qui lui

donne sa bouillie, en en mangeant les trois quarts. Les dents nous ont poussé depuis quelque temps. Bientôt le jour pourra venir pour ceux qui sont puissants, de méditer l'Évangile.

Et le vieillard frappa doucement sur le livre qui était sus-suspendu à sa ceinture, en murmurant : *Ούαι υμῖν οἱ ἐμπεπλησμένοι, ὅτι πεινάσετε. οὐαι ὑμῖν οἱ γελῶντες νυν, πενθήσετε και κλαυσετε* [1].

— Ainsi, dit le jeune Kernewote, je ne pourrai voir aucune de vos belles tragédies? Quand je suis parti de Kerné, on m'avait bien promis cependant que je serais témoin de merveilleuses représentations au pays de Tréguier. Nous n'avons pas entendu parler, dans notre Cornouailles, de la défense de messieurs du Parlement.

— Vous êtes heureux d'être loin de Rennes, dit Troädec; mais jouez-vous aussi des mystères dans vos montagnes?

— Nous en jouons. Outre les belles tragédies de *Saint Guillaume*, des *Quatre fils Aymon*, de *Sainte Barbe*, qui sont de la langue de Tréguier, nous avons aussi des mystères écrits dans le breton du Léonais, qui est le plus doux de tous, et d'autres en langue de Cornouailles faits dans le pays même.

— Et quelles sont ces pièces?

— Il y a le *Comte de Gouesnou*, *Jacob*, la *Vie de Sainte Barbe*, *Sainte Triffine*, et beaucoup d'autres.

— Par le ciel ! dit Abalen en frappant sur sa cuisse, je donnerais pour connaître ces tragédies une des meilleures arquebuses de ma boutique.

— Je puis vous en raconter une, répondit Tanguy ; j'ai joué le rôle d'Arthur dans *Sainte Triffine*.

(1) Malheur à vous qui êtes dans l'abondance, car vous aurez faim ; malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et vous pleurerez.

— Malo! Malo! crièrent tous les buveurs, et Abalen pardessus tous les autres. Noël au *Kernewole!* du cidre, veuve Flohic, et une bonne fascine dans le foyer. Nous allons entendre une tragédie de Cornouailles!

L'aubergiste apporta du cidre, réveilla le feu, et, après s'être recueilli un instant, Tanguy commença, avec une sorte de timidité qui ne ressemblait pas mal au trouble d'un auteur risquant sa première pièce devant des juges habiles et sévères.

§ III. — Tragédie de Sainte Triffine et de Kervoura.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ce que je vais vous raconter est la vie de Sainte Triffine et de Kervoura, tragédie en neuf journées, avec prologues. Je prie Dieu le Père, Dieu le Fils et l'Esprit-Saint de m'assister et de me donner une voix aussi douce que celle de la tourterelle dans les ifs des cimetières.

Voici ce qu'on voit dans la première journée :

On est en l'an de grâce cinq cent huit. Arthur porte la couronne de Bretagne; il a épousé Triffine, princesse d'Hibernie, « qui est une femme sainte s'il en fut sur la terre, qui se plie à toute chose avec une humilité sincère, et dont toutes les actions sont inspirées par une douce charité. » Kervoura, son frère, est, au contraire, un homme dont le cœur est plus noir et plus profond qu'une nuit d'hiver, et qui a pris Satan pour son ange gardien. Il a quitté sa sœur; il parcourt le pays, cherchant la puissance et les richesses. Il arrive ainsi près d'Abacarus, roi d'Angleterre, dont la fille n'a point encore choisi d'époux. Abacarus, après beaucoup de victoires, a été frappé par la maladie; il est au lit, accablé de langueur et de poison.

« — Je suis un roi puissant dans la vie, s'écrie-t-il ; je voudrais être pauvre et trouver la santé. »

Il demande ensuite à Kervoura, qui est venu le voir, s'il ne pourrait pas lui trouver un homme capable de le guérir. Lui, jeune homme, qui a vu la France et la Bretagne, il doit avoir rencontré de grands physiciens qui savent remonter le corps comme des ouvriers habiles le font des machines et des engins de guerre. Kervoura lui promet de trouver un remède à ses maux.

« — Si vous faites cela, dit Abacarus, vous êtes un jeune homme et j'ai une *pennères ;* je ferai de vous deux un roi et une reine. »

Cette promesse allume l'ambition de Kervoura ; « dût-il tomber au feu éternel, il veut guérir le roi pour obtenir la couronne. » Il va donc trouver une sorcière habile, « qui regarde les étoiles du ciel comme un alphabet, qui sait tout, et que les jeunes filles malades d'amour viennent souvent consulter. » Kervoura lui demande les moyens de finir les maux d'Abacarus ; la sorcière invoque Jupiter et Satan. Satan apparaît avec grand bruit de tonnerre, et déclare qu'il faut prendre un garçon premier-né, de sang royal, et âgé de six mois ; le tuer, faire manger sa chair rôtie à Abacarus, et lui faire boire son sang ; qu'alors celui-ci redeviendra fort comme un jeune homme, et qu'il pourra encore serrer la hache d'armes dans sa main, et les jeunes filles dans ses bras. Kervoura, qui a tout entendu, reste bien embarrassé.

Cependant il part pour la cour du roi Arthur. Arrivé là, il s'aperçoit que sa sœur Triffine est enceinte. Il envoie aussitôt un messager à la magicienne. Celle-ci est occupée à lire Agrippa et Cornélius, « qui sont les deux plus grands auteurs dans l'art magique ; et elle arrive de la *terre*

nouvelle, où elle peut aller dans un instant, quand il lui plaît. » Aussitôt que le messager lui a fait connaître le désir de Kervoura, elle regarde dans un verre d'eau, et y voit Triffine enceinte d'*un garçon*. Le messager rapporte cette nouvelle à Kervoura, qui se décide aussitôt à prendre toutes ses précautions pour s'emparer de l'enfant que sa sœur va mettre au monde, afin de guérir Abacarus et d'arriver au trône.

« — Ce que je vais commettre est épouvantable, dit-il, mais il est honorable d'être roi ; ainsi il faut que je rompe avec la conscience pour m'avancer dans le chemin de la cruauté. »

Il annonce alors à la cour qu'il veut bâtir un palais à Kerfuntun. Un page va trouver de sa part des picoteurs, et leur ordonne de venir travailler pour son maître ; mais ceux-ci refusent en le raillant. Kervoura, averti, arrive plein de colère.

KERVOURA. Écoutez ici, mercenaires, que vous me contiez vos raisons ! On vient de me dire que vous étiez terriblement beaux parleurs ! Je veux voir si vous aurez maintenant la hardiesse de me répondre avec autant de respect qu'à mon page. (*Éclatant.*) Comment, cacoux ! vous avez eu l'effronterie d'insulter mon page, et vous avez cru que je souffrirais cela ? et vous avez cru que je baisserais la tête sous vos insultes ?

LE MAÎTRE PICOTEUR, *tirant son bonnet*. Monseigneur, excusez notre ignorance : il n'était point dans notre pensée de vous offenser ; mais nous avons dit que nous étions placés ici pour achever un travail commencé depuis longtemps.

KERVOURA. Je t'excuserai, coquin, comme tu le mérites. Quand le bâton t'aura parlé, alors tu me reconnaîtras. Si tu ne me respectes pas quand je suis ailleurs, lorsque j'arriverai tu t'en trouveras mal. (*Il le frappe.*) Tiens, fils de prêtre.

LE SECOND PICOTEUR, *avec humilité*. Monseigneur, nous sommes prêts à vous suivre ; ayez la bonté de laisser mon compagnon, et nous vous bâtirons un château où vous le direz.

KERVOURA. Toi, ribaud, je te traiterai un de ces jours comme ton compagnon. Tiens ton corps en arrière ; mon bâton est lourd. Et vous tous, venez avec moi ; je veux vos services. (*Leur montrant un terrain.*) Voici la place où il faut m'élever un château. Ainsi prenez vos dimensions. On me fera de écuries, des cuisines, des salles, des chambres, et quant tout sera fini, peut-être payerai-je !...

(Il sort.)

LE MAÎTRE PICOTEUR, *le regardant s'en aller*. Ces seigneurs sont les fils du diable... Et nous, sommes les damnés de la terre !

Les ouvriers se mettent à travailler en chantant leur chanson de métier.

CHANT DES PICOTEURS.

PREMIER PICOTEUR. Il n'est personne dans cette vie, quelque vaillant qu'il soit, qui ne trouve quelque part son maître.

DEUXIÈME PICOTEUR. Pour nous, pauvres gens de métier, il y a assez de souffrances !... Travaillons-nous, on nous frappe ; sommes-nous oisifs, on nous frappe encore.

TROISIÈME PICOTEUR. Avec de méchantes gens, nul homme de métier ne trouve son compte. Souvent, pour tout paiement, il reçoit des coups et des injures.

QUATRIÈME PICOTEUR. Mais la misère rend plus fort, et les mauvais traitements plus dur à la peine. Celui qui se promène souvent devient plus agile à la course.

Le chateau est enfin construit, et Kervoura en est content. Il éloigne Arthur, en le faisant inviter par Abacarus à l'aller voir à Londres, et il amène sa sœur Triffine à sa nouvelle maison de Kerfuntun. Arthur arrive à la cour d'Albacarus avec une suite nombreuse.

ARTHUR. Maître souverain, monarque prudent, je me sens rempli de joie en votre présence ; je voudrais vous témoigner à quel point je suis touché. Je sens mon cœur bondir dans ma

poitrine. O roi! j'ai laissé pour vous ma femme et ma famille sans balancer, et je suis venu à la terre d'Angleterre pour vous consoler dans vos peines par mon ardente affection.

ABACARUS. Souverain des Bretons, vous avez obligé un homme. Si j'en pouvais encore trouver l'occasion, je voudrais verser pour vous tout mon sang. Votre seul aspect m'a mis tant de joie dans l'âme, que je me crois guéri en vous voyant dans ma maison.

Abacarus donne ensuite l'ordre de faire faire bonne chère à Arthur et à sa suite.

Mais Kervoura poursuit toujours ses projets. Triffine accouche; il lui soustrait son enfant, en lui faisant accroire qu'elle a avorté, et il envoie celui-ci en Hibernie avec une nourrice. L'enfant s'embarque sur la grande mer, pauvre agneau qui ne sait pas qu'on le conduit au loin pour mourir.

Ici finit la première journée.

— Et c'est une belle journée, *Kernewote*, dit gravement Abalen en lui versant à boire.

Les seigneurs sont les fils du diable, et nous, nous sommes les damnés de la terre.

Maître Collinée devait graver ces deux vers-là en bonnes grosses lettres, et les afficher à sa porte aux yeux de tous, au lieu de ces grandes feuilles couvertes de grimoire qu'il expose derrière ses châssis. Ce Kervoura est un vrai seigneur. Par saint Briec! je voudrais savoir ce qu'il deviendra.

— Et Triffine, ajouta Coatmor, la sainte et douce femme.

— *L'enfant s'embarqua sur la grande mer*, murmura la voix de l'idiot; *pauvre agneau qui ne savait pas qu'on le conduisait au loin pour mourir!*

— Silence, Morvan! dit Troädec.

L'idiot se tut. Tanguy reprit aussitôt.

Le navire qui porte l'enfant et la nourrice vogue sur les flots : on ne voit plus partout que le ciel, qui est noir, et l'eau, qui est plus noire que le ciel. Les matelots ont perdu leur route, et la petite voile blanche flotte, égarée, comme la feuille d'une rose sauvage sur un étang. — « Ce vent est fou, dit le maître; il brisera le mât, si nous ne baissons les voiles. » Les matelots s'apprêtent à obéir ; mais voilà que tout-à-coup un vaisseau flamand paraît ; il arrive comme un goëlan, les voiles étendues. Le navire breton veut en vain fuir et se défendre, il est bientôt atteint ; les pirates l'abordent.

LE CAPITAINE FLAMAND. Ah ! ah ! paysans manqués, nous voici bord à bord. Quand on n'est pas le plus fort, il ne faut point se défendre. Mais maintenant vous voilà pris ; votre cargaison est notre propriété, et vous, vous êtes celle des poissons.

LE PREMIER MATELOT, *à genoux*. Tout ce que nous possédons vous appartient, disposez-en ; mais laissez-nous la vie ! Nous nous sommes rendus, ne nous tuez pas.

LE CAPITAINE. Tu te rends après que tu es pris, toi ? Va à la mer ; un plongeon sur la tête. (*Il le tue et le jette à la mer.*) Aux autres maintenant. (*Les Flamands tuent tous les matelots. Le capitaine flamand s'adresse à la nourrice.*) Et toi, jeune fille, avec ton petit oiseau, lève-toi ; tu étais la ribaude de ceux-ci, n'est-ce pas ? Jette ce bâtard à la mer, si tu ne veux être invitée à la même fête que tes amants.

LA NOURRICE. Tuer un pauvre enfant innocent !... Oh ! cela est un crime sans cœur. Il y a de la pitié en moi ; vous me faites horreur.

LE CAPITAINE. Jette à la mer cet enfant, te dis-je, et nous te laisserons vivre ; et si tu es une belle fille, tu nous serviras comme tu servais les autres.

LA NOURRICE. J'aime mieux mourir que de perdre mon âme. Il se trompe celui qui croit que je lui livrerai ainsi mon honneur pour rançon. Je ne jetterai pas non plus mon pauvre innocent dans la mer ; ma vie est à vous, mon honneur est à moi.

Les Flamands furieux veulent la frapper de leurs haches, mais leurs bras restent immobiles et paralysés. Effrayés de ce miracle, ils tombent à genoux, et le navire, sans conducteurs et jouet des vagues, disparaît sur la mer bleue.

La scène suivante se passe à Saint-Malo. Un ange apparaît à l'évêque de cette bonne ville. Il lui dit que Dieu *lui fait ses compliments* et lui annonce qu'un navire de pirates flamands vient d'aborder au rivage, qu'il faut aller querir un enfant qui s'y trouve avec sa nourrice. L'ange a ajouté :

— C'est un rejeton de haute lignée, et l'Éternel le réserve pour un grand miracle.

L'évêque obéit. Il se rend au navire d'où il ramène la nourrice et l'enfant

Ici finit la seconde journée.

Dans la suivante, on voit Arthur de retour près de Triffine, et Kervoura qui part pour l'Hibernie. En y arrivant, celui-ci demande la nourrice et l'enfant envoyés il y a un mois, mais on lui répond qu'on ne les a point vus. Kervoura devient pâle et s'asseoit ; puis tout éperdu, il s'écrie :

— Le malheur est sur tous mes projets. Il suffit que je désire une chose pour qu'elle échoue. Je ne sais pourquoi je me tiens dans cette vie : pourquoi ne pas mourir plus tôt ? — La corde ou l'eau !... — puisque l'enfer ne veut pas s'ouvrir pour moi ! Démons qui brûlez, je suis plus malheureux que vous, car l'ambition est la plus brûlante des flammes. Oh ! je le sens, le désespoir me rendra fou ; je deviendrai semblable à un chien enragé. Cet enfant, qu'est-il donc devenu ? où l'a-t-on conduit ? qui l'a pris ? Berit, Astarot, venez à moi ! Je renonce à Dieu ; je me livre à vous, je me donne à vous sang et âme, yeux et oreilles, je me donne à vous pour toujours si vous voulez me dire où est l'enfant !

Les démons paraissent, et Bérit dit à Kervoura qu'il a

été trompé par Triffine, que l'enfant est en son pouvoir. Le méchant entre en fureur, il jure dans son âme de se venger, et écrit pour cela en Bretagne.

Cependant Triffine ne se doute de rien.

« La sainte femme est dans son oratoire aussi joyeuse qu'un ange, » lorsqu'une de ses servantes entre précipitamment.

LA FILLE DE CHAMBRE. Triffine, Triffine, reine de la petite Bretagne, malheur à vous! Je viens d'un endroit où j'ai entendu une horrible discussion que les princes avaient entre eux dans la salle du conseil. Ils ne pouvaient me voir. J'ai entendu, tout entendu... et je suis tombée sans force sur la terre!

TRIFFINE, *émue*. Ma fille, je vous en supplie, dites-moi ce que vous savez. Que disaient-ils dans le conseil?

LA FILLE DE CHAMBRE. Ma maîtresse, avant ce soir, vous serez prisonnière.

TRIFFINE, *étonnée*. Ce soir, prisonnière? qu'est-il donc arrivé? A quel sujet? Grâce à Dieu, je suis innocente, je ne mérite pas que l'on me chagrine...

LA FILLE DE CHAMBRE. Croyez ce que je vous dis, et écoutez-moi. Votre frère Kervoura est cause de tout. Il a écrit de sa main, de sa propre main, il a écrit!... des crimes abominables! Oh! à leur pensée mon cœur se soulève. Il a écrit que vous aviez eu un enfant et que vous l'aviez tué, par haine pour votre époux. Ensuite il a dit que vous alliez soudoyer des gens pour tuer celui-ci. Les princes, les barons, à la lecture de cette lettre, ont conclu qu'il fallait vous jeter en prison pour vous juger.

TRIFFINE. O Jésus! ce coup m'a frappée... je ne puis me lever. (*Elle veut se lever et tombe à genoux.*) Vierge et anges du paradis, ayez pitié de moi, car je suis accusée sans raison.

LA FILLE DE CHAMBRE. Ma maîtresse, ma maîtresse, au nom du vrai Dieu, prenez courage et relevez-vous. Il n'y a point de temps pour les larmes; car si l'on vous surprend, votre malheur sera bien plus grand encore.

TRIFFINE. Hélas! ma fille, que voulez-vous que je fasse? s'ils veulent me perdre, je suis perdue. Et c'est mon frère Kervoura, mon frère! ô mon Dieu! que lui ai-je fait?

LA FILLE DE CHAMBRE. Hâtez-vous, puisque vous en avez encore le temps; changez vos vêtements, prenez un simple habit de paysanne, et vous pourrez sortir du palais comme une servante. Voici une jupe et un corset. Habillez-vous avec courage; sauvez-vous; et, au nom de Jésus-Christ, ne dites pas un mot de moi; car, s'ils savaient ce que je fais, ils me tueraient.

TRIFFINE, *quittant ses vêtements.* Voici le triste habit que prennent les reines! Voici la toile qui couvre les princes! Que Dieu me soit en aide, puisqu'il faut que je les quitte; puisqu'il faut vous dire adieu, noblesse et couronne! O mon Dieu! sortir seule ainsi! une femme! la nuit! Oh! j'ai peur!

LA FILLE DE CHAMBRE. Maîtresse, il est temps de fuir, le terme fatal approche. Je voudrais pouvoir vous conduire sur le chemin et vous consoler; mais le roi des anges est un bon pasteur; invoquez-le dans les dangers.

TRIFFINE, *en pleurant.* Ceci est le départ d'une femme pure qui, du rang de reine, est tombée à la condition d'une pauvre fille. Adieu donc à mes douces habitudes, adieu à mes pompes, adieu à ma royauté. (*Elle embrasse les portes et les murs.*) Adieu au palais de mon époux, adieu à mon crucifix d'or qui recevait mes confidences de joie; maintenant les croix de pierre des carrefours seront baignées de mes larmes.

Triffine sort; elle marche longtemps dans la nuit, comme une femme qui va à la mort, aussi frissonnante que les feuilles des buissons. Toujours, derrière elle, elle croit entendre des voix qui crient: — Triffine, Triffine!... Et quand le bruit des traquets de moulins s'élève dans la vallée, elle se penche pour écouter si ce n'est pas le galop des cavaliers qui la poursuivent. Souvent, au milieu de la nuit, il lui semble qu'il passe dans l'air des rumeurs, que des flammes scintillent au loin sur les bruyères. Alors elle se dit: — Ce sont les kourils qui dansent, et elle presse le pas, tout éperdue. D'autres fois, elle entend de grands coups qui font retentir les pierres blanches des *doués* dans les prairies, et elle se dit encore:

— Ce sont les lavandières de nuit qui lavent leurs draps mortuaires; et elle court plus pâle et plus éperdue. Elle marche ainsi jusqu'au jour. Quand l'aube vient, elle se trouve devant un grand calvaire, au milieu de plusieurs routes qui se croisent. Elle s'assied sur les marches de pierre.

TRIFFINE. Je vais m'arrêter ici : mes pieds sont gonflés et ne peuvent plus me soutenir; la douleur a brisé les forces de mon courage; je suis trop faible pour continuer. (*Elle s'assied, et se met à pleurer.*) Pauvre Triffine! tu te croyais heureuse à jamais, et ton sort a changé sans que tu l'aies mérité. A quoi t'ont servi tes honneurs? A quoi t'ont servi tes beaux vêtements des dimanches? Hélas! quand je me regarde, je me fais pleurer. Me voilà vêtue comme la plus pauvre des esclaves. J'ai quitté tous ceux que j'aimais, et encore je suis criminelle à leurs yeux. O mon frère Kervoura, que n'es-tu à cette place pour entendre mes plaintes! quelque dur que soit ton cœur, il s'ouvrirait à mes larmes. O Kervoura, tu m'as perdue! et pourtant nous avons été élevés tous deux sur le même cœur... Mais il faut que je continue ma route. (*Elle se lève.*) O Jésus-Christ! cœur triste comme moi, sois mon protecteur contre les méchants, et guide-moi.

Triffine reprend sa route. Bientôt elle arrive dans une ville et entre dans une église.

TRIFFINE. Entrons dans cette église pour faire ma prière à la reine de la vie; c'est elle qui m'a préservée et qui me préservera toujours. (*Elle se met à genoux.*) Vierge Marie, glorieuse protectrice des hommes, vous êtes le soulagement des orphelins; consolez, oh! consolez cette pauvre reine qui vous prie. Après bien des souffrances, il ne lui reste rien. (*Cherchant à se lever.*) Mon corps est accablé de fatigue; les jointures de mes membres sont brisées; je ne puis plus ni me lever, ni marcher. Ma tête, flottant sur mes épaules, est tout étourdie, et je ne sens plus ni mon corps ni mon esprit. (*S'affaissant sur elle-même.*) Voici la fin de tout. Je n'ai plus de courage. Ma place est marquée

ici, je ne la quitterai plus. Après tant de peines et d'inquiétudes, mon cœur se rend à la douleur : je n'en puis plus.

(Elle tombe dans un sommeil d'accablement.)

Là finit la troisième journée.

Voici ce qu'on voit dans la quatrième.

La duchesse qui gouverne Orléans arrive avec une suivante dans l'église où Triffine est endormie. Elles la réveillent, lui demandent qui elle est et ce qu'elle fait là. Triffine leur répond qu'elle est une pauvre étrangère, et que, victime de la haine d'hommes puissants, elle a été forcée de fuir son pays. La duchesse lui propose de la prendre à son service, Triffine accepte, mais sans lui dire qui elle est ; car la duchesse est la tante d'Arthur, et, si elle connaissait Triffine, elle pourrait peut-être la rendre à son neveu pour la faire mourir.

La scène suivante se passe à la cour du roi de la petite Bretagne, qui déplore la disparition de sa femme, et qui pleure amèrement, parce que le doux visage de Triffine n'est plus là pour le réjouir.

Arthur. Mes princes, gens de ma maison, j'ai une grande mélancolie dans le cœur de ne savoir ce qu'est devenue ma femme. Hélas ! je crains que dans son trouble elle ne se soit jetée à la mort. Triffine, Triffine, as-tu pu être si prompte à t'effrayer, si prompte à fuir d'auprès de moi ? Étais-je donc si terrible avec toi ? ne savais-tu pas bien que je n'aurais pu te perdre, et que la corde du gibet que je voulais passer à ton cou se serait bien vite changée en deux bras caressants ? Si tu n'avais péché, que ne restais-tu à la maison ? Mes gens, oh ! je vous en supplie, cherchez-moi Triffine, et tirez-moi de peine. Oh ! mes gens ! donnez-moi des nouvelles de Triffine, car il y a dans mon âme un grand chagrin à cause d'elle.

Mais les gens d'Arthur ne savent rien de la reine. Le roi se résout à envoyer un messager pour la chercher

dans toute la Bretagne. Le messager va par le pays, assemblant les hommes au son de la trompe, et demandant à tous s'ils n'ont point vu Triffine, la reine de la petite Bretagne.

— Elle est petite, dit-il; elle a les yeux noirs et plus doux que ceux d'une brebis; elle est rose, et tout son visage est si beau, qu'on le dirait doré par le reflet d'une étoile.

Mais nul ne peut dire qu'il ait vu la femme que cherche Arthur, et le messager revient tristement vers le roi, qui est seul et qui pleure toujours.

Triffine aussi est bien malheureuse chez la duchesse d'Orléans. Il y a là une vieille gouvernante qui la bat, et qui finit par l'envoyer garder les pourceaux. Triffine arrive à l'endroit où est le troupeau, et elle parle à celui qui le conduit.

Triffine. Venez ici, jeune garçon ; retournez à la ville, et moi je resterai à votre place près des pourceaux, pour les garder toujours.

Le garçon. Comment, vous voulez rester ici seule ? une belle fille comme vous, garder ces pourceaux ! Il vous faudrait trouver un bon ami pour vous garder vous-même. (*S'approchant de Triffine.*) Moi, j'aurais un grand désir de rester avec vous. Le temps nous paraîtrait plus court à tous deux. Lorsque le ciel serait bleu, nous pourrions nous amuser dans les campagnes, et quand il sera triste, nous irons causer dans le creux de quelque rocher. (*Il s'approche encore davantage.*) Écoute-moi, jeune fille, si tu veux nous ferons une convention. Tu consentiras à ce que je désire, et moi je ferai dès l'aurore ton travail et le mien.

Triffine repousse avec indignation ces propositions, et elle reste seule exposée aux loups et aux soudards qui désolent le pays.

« — Moi qui ai été la première princesse et la plus riche de

l'Hibernie, dit-elle, voyez-moi maintenant ! Mon corps a porté l'or, l'argent, les diamants et les perles ; mon front s'est épanoui sous la couronne des reines, et maintenant me voilà gardienne de pourceaux immondes ! »

Cependant elle prie pour alléger ses souffrances. La duchesse, qui se promène dans la campagne, l'aperçoit de loin, et, en la voyant ainsi à genoux, si doucement désolée devant Dieu, elle dit à sa suivante :

« — Mademoiselle, la prière de cette jeune femme m'a rendue triste, et je me sens épouvantée. Je crois que c'est quelqu'un de qualité. »

Elle s'approche alors, et, après avoir cherché à consoler Triffine, elle lui dit qu'elle sera désormais sa femme de chambre.

Dans les scènes suivantes, on voit l'intendant d'Arthur qui arrive chez la duchesse d'Orléans. Il se rend à la cour du roi de France, Louis, et, en passant, il est venu saluer la tante de son maître. La duchesse lui fait grande joie et grande chère.

Ici finit la quatrième journée.

Voici ce qu'on voit dans la cinquième journée.

La duchesse se promène dans son jardin avec l'intendant d'Arthur ; tous deux parlent de la reine, de la reine douce et malheureuse, qui dort sans doute dans quelque tombe inconnue, sans avoir sur ses os une pierre qui demande les prières de ceux qui passent, sans avoir à ses pieds une croix pour avertir qu'elle a été chrétienne. Tout-à-coup Triffine entre, elle-même, dans le jardin. *pour cueillir une salade*. La duchesse va lui parler. L'intendant la suit des yeux. Il croit reconnaître ses traits pâles et charmants ; il commence à soupçonner la vérité, et demande à voir de plus près cette jeune fille qui sert

les gentilshommes. Mais Triffine, avertie, refuse de venir; elle quitte la salle et se renferme dans sa chambre. Alors la duchesse, à qui l'intendant a fait part de ses soupçons, vient elle-même la trouver. Après quelques questions, elle lui dit :

La duchesse. Dites-moi, jeune femme, si vous êtes Triffine, reine de la Petite-Bretagne, comme on m'en donne l'espérance. Je m'épouvante à cette pensée, car si vous êtes Triffine, certes, j'en ai le cœur brisé.

Triffine. Je n'ai rien à vous dire, rien qu'à vous supplier, au nom de Jésus-Christ, de me secourir dans cette vie, car j'ai été accusée injustement, et le cœur me manque à l'idée du châtiment.

La duchesse. Je vous fais serment que, lors même que vous seriez coupable, pas un cheveu ne tomberait de votre tête : vous n'avez rien à craindre; mais, au nom du ciel, dites votre nom.

Triffine. Puisqu'il faut tout vous découvrir, je suis Triffine, noble femme et reine, depuis six ans servante dans votre palais !

La duchesse. Sauveur de ma vie! Princesse, je vous demande pardon des insultes qui vous ont été faites. Dieu ! vous ici, servante des servantes! gardienne de pourceaux ! Que tout ce qu'il y a de gens dans maison vienne pour demander pardon à la reine, comme je le demande moi-même. (*Elle se met à genoux.*) Reine de la Petite-Bretagne, je vous en prie, au nom même de vos souffrances, pardonnez à votre tante !

Triffine la relève et pardonne à tout le monde. L'intendant, de retour, apprend à Arthur que sa femme est retrouvée, et le roi arrive avec empressement. Mais quand il se présente au palais de la duchesse, celle-ci l'arrête à la porte et lui demande ce qu'il cherche. Il dit qu'il vient voir la rose qu'il aime, la souveraine de son cœur. La duchesse lui présente successivement plusieurs femmes, comme on fait aux nouveaux mariés de Cornouailles, et

Artur dit toujours que ce n'est point celle qu'il demande. Enfin Triffine paraît, et le roi s'écrie :

— Là voila! maintenant je suis content! Voilà Triffine, reine de la Basse-Bretagne. Pardonnez-moi de vous avoir causé de la douleur, madame! Oh! j'ai bien souffert pour vous, croyez-moi!

TRIFFINE. Arthur, j'ai essuyé bien des peines; mais je ne m'en plains pas, puisque Dieu le voulait, et que je suis toujours votre plus aimée. Arthur, regardez-moi! Oui, je suis bien la jeune fille d'Hibernie que vous avez conduite chez vous avec la couronne royale au front. Voilà un voile d'or que j'ai conservé. Regardez-le, Arthur! je le portais le jour où nous promîmes l'un à l'autre de vivre ensemble avec bonheur.

ARTHUR, *attendri*. Cela est vrai ; voilà nos noms brodés là, en or pur... Triffine, oh! croyez-moi, je ne livrerai plus mon oreille aux faux rapports, je ne croirai plus que mes propres yeux. Viens avec moi, femme choisie, et, avec la grâce de l'Esprit-Saint, nous vivrons encore heureux, malgré les méchants qui voudraient troubler notre joie.

LA DUCHESSE. Gloire à Dieu et à la vierge Marie, puisqu'ils ont réjoui les cœurs de tous les Bretons! Arthur, vous m'aviez envoyé ma nièce en mendiante; je vous la rends vêtue en reine! Allez donc, et soyez, jusqu'à la fin de vos jours, doux et bons, l'un envers l'autre. Un miracle a été fait en votre faveur ; délassez vous maintenant dans la douce présence de votre épouse, ô Arthur! et songez que si vous faites encore couler ses pleurs, vous pécherez.

TRIFFINE. Venez, Arthur, mon roi; venez et je serai votre reine fidèle.

Arthur part pour la Bretagne avec Triffine, et ici finit la cinquième journée.

Le *Kernewote* s'arrêta encore une fois pour vider son pichet, que Collinée avait rempli. Ses auditeurs, émerveillés, le regardaient avec une véritable admiration. C'était chose toute nouvelle pour eux que cette adroite contexture d'un drame qui se déroulait sans épisodes étran-

gers, sans lacune, sans divagations. Ils suivaient cette série logique de scènes soumises à une pensée unique, et et qui ressemblaient à autant de fils conduits par la même navette pour former une trame serrée; ils éprouvaient un croissant intérêt; puis, tout à coup, des points d'arrêt venaient agacer leur attention, ou bien une chute subite du drame (comme celle ou Tanguy venait de s'arrêter, à la fin du cinquième acte) coupait en deux l'intrigue, arrêtait les prévisions, et donnait à tout ce qui allait suivre le charme de la nouveauté et de l'inattendu. Ils sentaient tout cela sans pouvoir l'exprimer. Et puis leurs esprits, habitués à l'obscure confusion des tragédies habituelles, étaient tout à coup saisis, devant l'œuvre qu'on leur présentait, de je ne sais quel sentiment de lucidité, comme il arrive toujours en face des œuvres empreintes d'un beau caractère d'unité.

— Celui qui a fait cette tragédie connaissait son Horatius, dit Collinée. *Simplex dundaxat et unum*. Il a suivi la marche d'Homérus dans ses belles rapsodies :

> Semper ad eventum festinat, et, in medias res,
> Non secus ac notas auditores rapit.

— Je ne sais pas le latin, maître, reprit Troädec; mais la tragédie du *Kernewote* me fait l'effet de nos beaux airs du pays quand je les joue sur ma bombarde. On ne pourrait y rien changer, ni s'arrêter en route : c'est tout d'une pièce, comme la croix de Saint-Michel en Grève.

— La suite, la suite ! s'écria Abalen, avec une curiosité brusque ; le public parlera quand les acteurs auront fini.

Tanguy reprit.

Voici ce que l'on voit dans la sixième journée.

Kervoura est dans le désespoir, parce que sa sœur est

rentrée en grâce près d'Arthur. Il envoie demander pardon à celui-ci, et il s'excuse, en disant qu'il avait été trompé lui-même. Le roi de Bretagne, après avoir balancé un peu, veut bien qu'il revienne la cour.

— Il m'a fait du mal, dit-il, mais maintenant mon bonheur est si grand, que je voudrais que tout le monde fut heureux. Ce qui est passé est oublié. Dites-lui de venir. Il n'y a rien pour moi désormais dans la vie, rien au delà de mon intérieur si doux.

Kervoura arrive à la cour, et s'excuse encore près d'Arthur. Il lui annonce que Triffine accouchera, dans trois mois, d'une fille.

— Vous verrez, dit-il, par la vérité de ma prédiction, si je mérite que l'on me croie.

Cette prédiction s'accomplit en effet. Mais Kervoura est tourmenté nuit et jour par sa haine; elle bat incessamment son cœur, comme une mer furieuse. Il est malade du bonheur de Triffine. Enfin, lassé de ses tortures, il s'endort un moment. Alors les démons paraissent et l'entourent. Astarot dit :

— Il dort, mais son esprit veille toujours dans les tourments; je vais lui souffler un nouveau moyen de perdre Triffine.

Il s'approche ensuite de son oreille, prononce quelques mots à voix basse, et, quand le prince s'éveille, il s'écrie qu'il a trouvé le moyen de se venger, et il est tout joyeux de sa mauvaise pensée.

Cependant Triffine ne soupçonne rien. On vient lui dire que son frère veut lui parler, et qu'il la prie d'aller le trouver dans un bois qui est peu éloigné du palais, parce qu'il a un secret à lui confier. La reine se rend à l'endroit indiqué, mais des soldats qui ont été placés là par

Kervoura l'entourent aussitôt, la prennent dans leurs bras et l'embrassent de force. Arthur, averti, arrive en ce moment. Il voit de loin la reine dans les bras des soldats, et, croyant que c'est de son consentement, il entre dans une grande colère, et jure de punir son épouse infidèle.

Cependant il rencontre un prêtre et veut le consulter. Celui-ci, qui est un serviteur de Kervoura, apprend au roi que Triffine lui a avoué, en confession, qu'elle le trahissait. Arthur n'a plus de doute et se décide à se venger. Il fait saisir la reine par des gardes qui la conduisent dans un cachot creusé sous la terre, et où il fait si noir qu'un ange gardien n'y verrait pas l'homme qu'il protége. L'un des soldats dit à Triffine :

— Entrez, madame, voilà le palais et la chambre dorée que vous méritez; voici de la paille pour votre lit, et ces fers entoureront votre corps jour et nuit, comme des ornements royaux.

Quand la journée suivante commence, Triffine est dans sa prison, maigre et désolée.

Triffine. Dieu, qui donnes la force, console mon cœur déchiré ! Hélas ! avec le temps, je sens qu'il faut céder. Voilà neuf mois que j'habite ce trou obscur. Neuf mois ici, sans feu, sans un rayon de lumière ! Oh ! si je voyais seulement une étoile ! Une étoile, mon Dieu, au milieu du ciel bleu ! Ah ! roi des astres, donne-moi un changement, car je ne puis plus rester dans cet abîme. Pauvre femme ! j'étais accoutumée aux duvets moelleux, aux courtines de soie, et depuis neuf mois la paille est sous mes membres, les lézards et les crapauds me servent de courtines ! mes membres se sont endurcis dans la douleur. Nuit et jour mon corps se gerse sous les morsures du froid. Jésus, secourez-moi ! Justice et torture, s'il le faut ; j'aime mieux mourir que de rester ici.

Mais le parlement est assemblé pour juger Triffine. Arthur entre et s'adresse au chef des juges.

ARTHUR. Salut, président, votre roi est venu à votre palais pour vous porter sa plainte contre une femme. Elle est en prison maintenant. Vous aurez pour agréable que je parle moi-même pour ma cause ; je me choisis en Bretagne pour mon avocat... Et si cela vous déplait !... je suis votre roi.

Le président du tribunal répond que le parlement lui est soumis. Arthur rapporte alors les accusations qui s'élèvent contre Triffine. On interroge des témoins, qui tous sont gagnés par Kervoura, et qui répondent de manière à faire condamner la reine. Les juges font paraître celle-ci devant le tribunal.

LE PRÉSIDENT. Reine de la petite Bretagne, Triffine, avancez : voici que nous sommes venus pour faire connaître le contenu de l'accusation portée contre vous.

TRIFFINE. Je suis prête, messieurs ; je ne me défendrai pas. Parlez à votre fantaisie devant la pauvre femme que voici ; je sais bien que je n'ai pas de défense contre les raisons que vous chercherez.

LE PRÉSIDENT. D'abord, pourquoi avez-vous fait périr l'enfant que vous avez mis au monde ?

TRIFFINE. Je n'ai rien à vous répondre, messieurs ; j'ai dit déjà que je n'avais pas eu d'enfant.

LE PRÉSIDENT. On a dit aussi que vous vouliez faire mourir votre époux.

TRIFFINE. Arthur !... Dieu voit la vérité et sait si je l'aime encore !...

LE PRÉSIDENT. On vous accuse enfin d'avoir été trouvée avec des amants dans un bois.

TRIFFINE. Si vous saviez la vérité, messieurs, aussi bien que ces hommes que je vois là et qui m'accusent !... (*Elle montre les témoins.*) Mille remords sur eux ! Mais, messieurs, je vous ai dit ma volonté ; ma vie est mon corps sont à vous ; à Dieu le reste !

LE PRÉSIDENT, *faisant avancer Arthur qui s'est tenu à l'écart.* Madame, voici le roi votre époux. Je vous supplie, au nom de Dieu, de lui parler comme à un homme loyal et de lui dire la vérité.

TRIFFINE, *à l'aspect de son mari, se lève, et s'écrie avec amertume* : Je suis criminelle, et il est un homme loyal ! Je me suis donnée à la Vierge sainte, qu'elle réponde pour moi si elle le veut ; je n'ai rien à dire. (*Tendant les bras au roi, avec un élan d'amour.*) O Arthur !... Arthur !... (*Le roi reste immobile, Triffine se couvre le visage.*) Adieu, adieu, mes gens, je veux la mort !

Le parlement va aux voix ; Kervoura opine pour la mort de la reine ; un conseiller lui dit :

— Il est bon de penser, monseigneur, que c'est votre sœur ; et vous auriez le courage de l'envoyer mourir !... Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit ; Dieu soit en aide à ceux qui sont affligés !

La sentence est enfin portée ; le président, avant de la lire, pose la main sur les dépositions, et dit :

— D'après ces charges-ci, nous avons délibéré et condamné Triffine à mort. Nulle considération ne peut empêcher l'arrêt ; il faut qu'elle périsse. Je suis maintenant son juge souverain. La reine de Bretagne est sous ma volonté, car je suis le président de ce parlement, et tout le monde doit courber la tête devant la sentence que je rends. En conséquence, vu les crimes de la reine de Bretagne (*il les énumère*), nous la condamnons à être dépouillée de son habit de reine, de sa couronne, à demander pardon au roi Arthur, puis à avoir la tête coupée sur un billot. Voilà l'arrêt. La mort sans rémission, et je signe de ma propre main cette sentence de rigueur. Après, je donne cette femme au bourreau pour qu'il prenne sa tête.

L'arrêt est annoncé au peuple. Un messager tout habillé de noir va par les villes et les campagnes ; il marche nuit et jour, et il s'arrête à tous les carrefours ; il sonne de la trompe et il crie :

— Par ordre du parlement, Triffine, reine de Bretagne, va mourir; priez Dieu pour son âme.

Puis il passe plus loin, et sa voix retentit ainsi par toute la Bretagne, et tous les cœurs sont frappés de crainte; chacun dit tout bas :

— On tue les reines maintenant comme de simples femmes; que va devenir le monde? Voilà que le billot rouge sert d'oreiller aux têtes couronnées.

Cependant Triffine a été reconduite dans sa prison, où elle attend l'heure; la pauvre femme est triste, car, au moment de mourir, la vie lui devient plus douce. Elle est jeune, elle est belle, elle est pleine de jours, et elle voudrait vivre; elle voudrait entendre encore une fois le bruit lointain des fléaux dans les aires des métairies, voir encore une fois une *Fête-Dieu* pour chanter avec les prêtres, et jeter des fleurs sur les petits enfants habillés en saint Jean-Baptiste. Elle touche ses mains qui sont chaudes, qui sont fortes, et elle pleure en songeant que bientôt elles pourriront dans la terre, froides et desséchées; elle les embrasse, folle de douleur, et elle crie à Dieu pour demander qu'il ait pitié d'elle.

TRIFFINE. Oh! comme mon cœur est triste! Mon temps est fini, mon temps est fini, je le sais! Dieu éternel! ne viendrez-vous, pas à mon secours? Ah! quand j'aurais abattu, brisé sous mes pieds vos temples saints, quand j'aurais brûlé vos églises, profané vos sacrements, alors encore je trouverais en vous de la miséricorde en présentant à vos yeux ce que j'endure. Roi des étoiles, ô mon Dieu! serai-je la seule à ne pouvoir obtenir pitié? Vous êtes plein de charité pour toute la nature; tout l'univers vous doit sa conservation; les anges chantent nuit et jour votre gloire; le poisson dans la grande mer, le ver dans sa maison de terre crient votre nom; à chaque créature vous donnez sa part de joie, et à cette pauvre femme-ci vous ne donnez que tourments! Christ! pourquoi suis-je humiliée? pourquoi condamnée à mou-

rir ? A mourir, mon Dieu ! à mourir ! à mourir d'une mort violente ! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur ? Voyez, Christ, je n'ai point péché, vous êtes bon, et je suis punie ! Oh ! je deviens folle à cette pensée ; je deviens folle en songeant que vous aussi vous m'abandonnez. — Triffine, Triffine, pauvre chère insensée, que veux-tu ? Te venger de Dieu ? O Jésus ! pardon, pardon, mon Sauveur ! c'est ma souffrance qui crie et accuse, et non ma volonté.

La voix de l'ange Raphael. Courage, fidèle Triffine !

Triffine. Ah ! donnez-moi du courage, Seigneur, donnez-moi du courage ! que je souffre jusqu'à ce que vous soyez satisfait !

L'ange. C'est la peine qui donne la gloire. Dieu a dit : — Gloire pour tourments !

Triffine. J'obéirai. Oui, j'obéirai. Je ne me damnerai pas pour la torture de la chair.

L'ange. Il faut que ce soit ainsi.

Triffine. Oui, oui, je n'écouterai que vous. Il faut gagner l'auréole ; il faut chercher le ciel et dépouiller la terre. Vous serez mon maître, ange que j'entends, et vous enlèverez, avec vos ailes, les souillures qui flétrissent encore mon âme. Mais je suis abandonnée depuis si longtemps ; je souffre tant, ô mon ange gardien ! voyez mon corps affaissé sous les chaînes ! Vierge, Vierge, détournez un instant vos regards de votre fils pour soutenir mon cœur.

L'ange. Courage, femme, Dieu écoute ta prière : rappelle-toi Jésus-Christ. Celui-là versa jusqu'à la dernière goutte de son sang, quand il était dans votre vie, et nulle plainte ne tomba de sa bouche, car il était content de souffrir pour les pécheurs. Et vous, Triffine, vous êtes impatiente de vos maux ! vous jetez à Dieu vos plaintes pour un peu de douleur !... Ma sœur chérie, oh ! par combien de douceurs sera payé votre amertume ! Regardez ici, ma sœur ! celui qui vous parle vous consolera. (*L'ange devint visible.*) Je prendrai votre âme, et j'irai la poser aux pieds de la Vierge sainte ! — Sois fidèle jusqu'à la dernière heure, ma sœur, et ne tarde pas plus longtemps au milieu des langueurs de ce monde obscur.

Triffine. Ange de lumière ! que vous êtes beau ! Votre amie a été consolée par votre voix. Je suis à Dieu seul maintenant.

Plus de larmes ! Justice, presse tes supplices. Je veux souffrir. Oh ! quand arrivera l'heure de la mort ? Oh ! quand verrai-je le reflet de mes yeux dans la hache du bourreau ?

Mais pendant que Triffine se résigne ainsi à la mort, l'évêque de Saint-Malo, averti par Dieu, part pour Rennes avec le fils de Triffine et sa nourrice. L'enfant est armé comme un cavalier, il a une épée à la main, des pistolets ! Ceux qui le voient passer s'émerveillent en remarquant son regard fier, et ils se découvrent devant lui en disant :

— Celui-ci est un jeune saint ou un ange déguisé qui va faire quelque miracle.

Là finit la septième journée.

Voici ce qu'on voit dans le huitième et dernière journée.

Tous les juges sont assemblés, et le peuple regarde. Triffine entre, ses beaux cheveux épars. Elle s'arrête devant Arthur, qui est debout entre ses soldats, pâle comme un fantôme. La pauvre femme tombe à deux genoux devant lui.

Triffine. Pardon, Arthur, de n'avoir pas été assez douce à votre cœur, de ne vous avoir pas rendu la vie comme un jour de paradis ! Voilà les fautes dont je suis coupable ; voilà l'amende honorable que je vous fais. Je n'ai point commis d'autre crime. Adieu, mon Arthur, je meurs sans colère, car c'est vous qui me tuez ; je meurs sans regret, car vous ne m'aimez plus.

Après avoir dit cela d'une voix qui fait pleurer tout le monde, Triffine se lève comme une reine, la tête rejetée en arrière, et elle marche vers l'échafaud. Quand elle est arrivée, deux soldats la prennent et la font monter près du billot.

Le premier soldat. Agenouillez-vous là, donnez vos deux mains que je les attache avec cette corde.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Il faut couper sa belle chevelure pour pouvoir trancher plus facilement son cou délicat. (*A Triffine.*) Femme, dites adieu maintenant à la vie et à ceux que vous aimez ; regardez-vous à votre dernière heure. Vous ne vous lèverez plus vivante de la place où vous êtes.

TRIFFINE, *avec ferveur.* Dieu, donnez-moi le courage de pardonner à tous mes ennemis. (*Etendant la main vers la foule.*) Adieu donc au monde ! adieu à vous qui m'avez vue vivre couronnée et heureuse ! Je meurs votre princesse et votre reine, car c'est sans raison que l'on me traite ainsi. Au jour du jugement dernier, je me présenterai devant Jésus-Christ avec ma tête dans mes mains, et il la fera voir à ceux qui m'ont condamnée, et il les maudira. Adieu, jeunes filles que je vois là-bas ; adieu, heureuses jeunes filles ! Dans votre joie de vivre, n'oubliez pas Triffine que les vers mangeront dans sa fosse. Adieu, beaux enfants, qui venez me voir mourir, hélas ! vous ne savez point ce que c'est, vous qui ne faites que de naître. Adieu à tous ceux qui sont ici. Il en est un surtout à qui je dis trois fois adieu. Je l'attendrai dans le ciel.

LE DEUXIÈME SOLDAT, *pleurant.* Je suis si triste, en entendant cette femme, que je n'aurai jamais le courage de la frapper. Certes, elle est innocente.

LE PREMIER SOLDAT. Ne dis pas cela, ou tu seras puni. Tu parles de ce que tu ne connais pas. On nous a ordonné de la tuer, il faut le faire.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Coupe-lui la tête si tu le veux ; pour moi, je ne le ferai pas. Quand je regarde son visage, mes membres deviennent sans force.

LE PREMIER SOLDAT. Te voilà devenu bien tendre ! J'ai vu un temps où tu n'étais pas si sensible, quand tu éventrais les femmes enceintes, et que tu mettais leurs enfants au bout de ta pique.

LE DEUXIEME SOLDAT. Quelle différence !... C'était en pays étranger.

TRIFFINE. Au nom de Dieu, mes gens, exécutez l'injuste sentence, car je n'attends plus rien que la fin de ma vie.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Nous faisons aussi trop de façons avec elle. Puisque la main te tremble, à moi.

Il prend la hache.

LE DEUXIÈME SOLDAT. Attends. Écoute : quelle est cette trompette? Regarde, voilà des cavaliers qui galopent vers nous ventre à terre.

L'enfant, l'évêque et leur suite paraissent.

L'ENFANT, *aux soldats*. Arrêtez, soldats, ne frappez pas trop vite : celui qui le ferait ne serait pas sûr de sa vie. Si quelqu'un fait un pas, si quelqu'un touche cette femme, je lui brûle le cœur d'un coup de pistolet. — Je défends ma mère! Elle aura justice contre ses ennemis et contre les faux témoins. (*Se tournant vers les juges et les témoins.*) Faux prêtre, j'aurai ta vie devant tous les princes. Qu'on saisisse cet homme et qu'on le mette en prison. Justice, parlement! Si on le laisse échapper, on s'en repentira. (*Aux soldats qui sont sur l'échafaud.*) Venez ici, misérables, avec vos cordes; jetez à terre ce faux témoin et ce Kervoura; liez-les comme des sangliers furieux. (*Aux juges.*) Juges, il faudra que vous rapportiez aujourd'hui votre arrêt, car ces trois misérables doivent être pendus.

ARTHUR. Quelle preuve apporte cet enfant de ce qu'il avance?

L'ENFANT. Vous le saurez, Arthur. (*Il court vers l'échafaud.*) Mais il faut que je délivre cette sainte. Courage, vous vivrez, me voilà venu à votre secours. (*Il la prend par la main, et s'avance avec elle vers Arthur.*) Arthur, roi de Bretagne, celui qui vous parle ici est votre fils. Oui, je suis l'enfant que Triffine a mis au monde, et c'est à cause de moi qu'elle a souffert tant de tourments. Sauvé par la grâce du Seigneur, j'ai été élevé par l'évêque saint que vous voyez. Je ne suis pas venu sans preuves. Voici ma nourrice que Kervoura connaît; voici des gens qui sont vivants et que vous pouvez interroger. (*Se jetant dans les bras de Triffine.*) Ma mère, ô ma mère! jamais vous n'avez vu de fils rempli d'autant de joie.

TRIFFINE. Un fils, un fils... J'ai un fils! (*Elle le regarde.*) Comme il a une belle chevelure, mon fils! (*Au roi.*) Arthur, oh! ne cherchez pas d'autre preuve que le cri de mon sang. (*Elle étend la main sur la tête de l'enfant.*) Je le bénis; c'est mon enfant.

KERVOURA. Comment peut-on écouter les mensonges d'un singe de cet âge? C'est sans doute un fils de prêtre qui cherche

aventure. Et vous donneriez, Arthur, la couronne de Bretagne à l'enfant de quelque ribaude? Si je ne me retenais, je l'écraserais sous mes pieds.

L'ENFANT. Je ne suis pas le fils d'une ribaude, Kervoura; je vais te le prouver, car je te connais. C'est toi, tyran, qui m'as enlevé dès ma naissance pour me faire mourir lorsque j'aurais eu six mois, afin de guérir Abacarus et de gagner une couronne; le démon t'avait donné ce conseil, et l'ange du Seigneur me l'a fait connaître. Tu vois, Kervoura, que je te connais.

KERVOURA. Tu mens.

L'ENFANT. Pourquoi pâlis-tu alors?

KERVOURA, *égaré de colère.* Je n'y puis plus tenir. Je quitte ces lieux si l'on ne chasse ce bâtard. Va-t-en, drôle, et tiens ce soufflet.

Il donne un soufflet à l'enfant.

L'ENFANT, *tirant son épée.* A moi, la loi! à moi, mon père et ma mère! Princes et barons, je veux vengeance. J'ai été insulté par ce méchant; le combat! je demande le combat!

ARTHUR. Que Dieu juge; j'en croirai ce qu'il décidera. Laissez combattre cet enfant.

Kervoura et l'enfant descendent alors dans la lice; mais l'ange saint Michel combat à côté du fils de Triffine. Kervoura se sent comme frappé d'aveuglement, et l'enfant lui perce le cœur. Le pied sur son cadavre, et appuyé sur son épée qui est debout dans le corps du traître, il dit :

— Arthur, celui-ci était un méchant; je suis ton fils, et ma mère est une sainte.

Le roi ouvre ses bras à la reine et à l'enfant, et tout le monde s'en va heureux.

Ainsi finit la vie de sainte Triffine et de Kervoura, tragédie en huit journées.

Que Dieu protége l'honorable assemblée qui a bien voulu l'écouter jusqu'au bout, et qu'il donne place dans son saint paradis à tous ceux qui sont ici! — Amen.

§ IV. — Les poètes bretons.

Un applaudissement général suivit le dernier mot prononcé par Tanguy ; toutes les voix s'élevèrent en même temps.

— Malo ! Malo ! *Kernewote*, c'est une belle tragédie.

— Une tragédie à vous faire éclater le cœur dans la poitrine, ajouta Troädec. J'avais froid dans mes cheveux blancs en entendant les soldats parler à Triffine sur l'échafaud, et dire :

— *Il faut couper sa belle chevelure pour pouvoir trancher plus facilement son cou délicat. Femme, vous ne vous lèverez plus vivante de la place où vous êtes.*

— Et toi, Morvan, dit Abalen en frappant sur l'épaule de l'idiot, que penses-tu de la tragédie du *Kernewote*.

L'idiot releva la tête. Il jeta sur l'armurier un long regard d'une intelligence et d'une douleur indicibles, et, avec un accent dans lequel l'égarement de la passion se mêlait étrangement à l'interrogation naïve et enfantine :

— Où est Triffine? dit-il, où est Triffine? Mon Dieu ! moi j'aime Triffine.

Puis, d'une voix harmonieuse, il murmura ces vers de son *Saint Guillaume*.

« *Non, il n'est point d'autre femme qui vaille celle-ci, point d'autre femme aussi parfaite, point d'autre fleur sans tâche comme elle.* »

— Sur le salut de mon âme, l'idiot a raison, s'écria Abalen ; il n'y a point de Triffine dans tout le pays jusqu'à la Seine. C'est plus qu'une sainte, c'est une vraie femme, et je donnerais ma part de paradis pour vivre mes jours avec sa pareille. Oh ! ce Kervoura ! si j'avais

été Arthur, je lui aurais brûlé les entrailles ! Pourquoi meurt-il de la main de cet enfant ? Il aurait fallu le faire déchirer à quatre chevaux comme Hernier de Seine, et exposer les quatre morceaux de son corps aux quatre vents du ciel.

— C'eût été une mort vulgaire, dit Coätmor, et il fallait que, dans sa punition, on sentit la main du Tout-Puissant. Il y avait bataille entre Dieu et le diable ; le diable avait pris un homme fort, et Dieu n'a voulu prendre qu'un enfant pour tuer l'homme fort, afin de faire comprendre que son bras était assez long pour n'avoir pas besoin d'une grande épée au bout. Cela est habile et beau.

— Et vous, mon maître, dit Tanguy en s'adressant à Collinée, la tragédie vous a-t-elle dit quelque chose au cœur, quoique écrite dans la langue des barbares ?

— *Le roitelet aime toujours les toits de chaume où il est né, et la voix de ses frères* [1], répondit le vieillard, et cependant, *Kernewote*, cette pièce n'obéit guère aux règles d'Horiatus.

Ficta voluptatis causa sint proxima veris ;
Nec, quocumque volet, poscat, sibi fabula credi.

Il eût mieux valu pour celui qui a fait la tragédie qu'il eût connu la belle antiquité et qu'il eût traité quelque sujet du temps des Hellènes. *Iliacum carmen deducit in actus*. Au lieu de cet enfant, il aurait pu faire descendre de l'empyrée Minerve, aux bras blancs, θεα λευκωλενος ou bien Iris, la prompte messagère, ωκεια Ιρις αγγελος C'eût été noble et grand.

— Laissez l'enfant, laissez l'enfant, cria Coätmor. Que me font à moi vos Minerve et vos Iris, maître Collinée ?

(1) Ar laoueanik a gar atao ar touën pe leach e voüe ganet ag ar mouez eus e breudeur (Proverbe breton).

Je ne suis point un païen, par saint Briec ! Mais l'enfant !... Oh ! comme cela fait du bien de le voir délivrer sa mère ! comme cela console ! comme cela fait croire à la providence ! Mon Dieu ! c'était bien beau ces temps où l'on voyait des miracles. Oh ! comme j'aurais voulu vivre alors et être un saint pour causer avec les anges, parler à la mer, à la flamme, à la terre, et voir qu'elles m'entendaient ! Mais ces grands jours sont passés ; il ne vient plus d'anges en Bretagne ; tout se perd ; les beaux miracles, les beaux usages, la foi de nos pères ; nous ne voyons plus de saints chez nous, depuis que les Français sont venus. La Bretagne s'en va, et bientôt notre langue sera oubliée.

— Ne dis pas cela, Coatmor ; foi d'Abelen, cela ne sera pas. Vois-tu, quand un peuple a ses saints à lui, son langage à lui, ses chansons et ses tragédies à lui, ce peuple-là ne change pas de nom aussi facilement qu'une fille qu'on marie. Les seigneurs peuvent se faire Français, s'il leur plaît, mais nous, nous resterons ce que nous sommes. Nous n'apprendrons pas la langue de ceux du haut pays, et s'ils veulent que nous les entendions, il faudra qu'ils parlent la nôtre. Nous resterons avec nos grands chapeaux et nos longs cheveux, pour nous reconnaître entre nous, et quand l'occasion viendra, Malo ! pour la Bretagne ! nous nous lèverons avec l'arquebuse et les fourches à la main, en jetant notre cri : ***Liç dar pot callęt euz en Armorik*** (place aux durs garçons de l'Armorique) ! Il se trouvera bien encore, de par le monde, un pauvre gentilhomme qui consentira à être duc de Bretagne ; qu'en dis-tu, ***Kernewote***?

— Je dis que le jour où il faudra chasser les Français de nos paroisses, les hommes de la Cornouaille prendront leurs habits du dimanche avec leurs ***pen-bas*** les plus

lourds, et que nos gentilshommes ne seront pas longs à sangler leurs chevaux des montagnes. Tous ont gardé leurs anciennes pensées, et le seigneur de Pont-l'Abbé a laissé sur la porte de son grand château l'écusson de Bretagne, avec la levrette et la devise [1].

— Que la sainte Trinité vous entende ! dit Coätmor, alors les beaux jours reviendront pour notre pays.

— Et les *jabadäos* et les *passe-pieds* reprendront dans les châteaux, fit observer Troädec.

— Et le parlement n'empêchera plus de jouer les tragédies, dit Abalen.

— Et moi, ajouta Tanguy, je deviendrai expert dans l'art de maître Collinée, et j'imprimerai les belles poésies de la Bretagne, et nous aurons nos livres, comme nous avons nos clochers, nos rivières et nos montagnes !

Un cri général de joie répondit au jeune homme.

— Béni soit le jour ou tu es venu parmi nous, Tanguy, dit Abalen en étendant vers lui sa large main ; tu nous as fait aimer mieux notre pays et notre langage ; tu es un brave compagnon. Si quelqu'un te voulait du mal rappelle-toi que tu as, dans ce corps-ci, une douzaine de *pichets* de sang prêts à couler pour toi.

— Les *Kernewotes* n'ont pas moins de sang dans les veines que ceux du pays de Tréguier, répondit Tanguy, touchant la main d'Abalen et en s'inclinant avec une courtoisie toute chevaleresque ; j'ai un crâne à faire défoncer à ton service.

— Je voudrais voir comme je te vois, ajouta l'armurier, l'auteur de *Sainte Triffine*, car celui-là aussi est un chrétien et un Breton.

— Tu le vois comme tu me vois, Abalen, car l'auteur de *Sainte Triffine*, c'est moi.

(1) Il fallut un ordre exprès du roi et des menaces pour le lui faire retirer.

Une exclamation de surprise s'éleva à ces mots, et les regards se tournèrent vers le *Kernewote*, qui, rouge jusqu'au front, baissait les yeux et penchait la tête avec un mouvement à la fois fier et modeste ; bientôt les applaudissements éclatèrent de toutes parts.

— Malo ! malo ! Noël au *Kernewote !* Noël à *Sainte Triffine !* Noël à la Bretagne et aux auteurs bretons ! du cidre, une mer de cidre, veuve Flohic, c'est aujourd'hui fête.

— Il est minuit, mes gens, dit une voix sèche qui sortit du fond de l'âtre ; les chrétiens doivent rentrer chez eux maintenant.

En prononçant ces mots, la veuve Flohic s'était levée du banc qu'elle occupait dans le fond de l'immense cheminée, et, tenant à la main une chandelle de résine retenue entre les deux branches d'un bâton fendu, elle s'avançait vers la table pour enlever les *pichets*.

— Est-il vraiment l'heure des morts ? demanda Troädec.

— Écoutez, dit la veuve.

Les buveurs firent silence ; le son triste et clair d'une cloche arriva distinctement jusqu'à la salle de l'auberge ; tous se découvrirent et se signèrent. Bientôt une voix lugubre s'éleva dans la nuit :

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Tanguy avec terreur.

— C'est le *sonneur des âmes*, dit Coatmor [1] ; il est venu nous surprendre comme la mort au milieu de la

(1) Dans toutes les villes du pays de Tréguier, on avait conservé, jusqu'à la révolution de 1789, l'usage de faire parcourir les rues par une espèce de watchman chargé de demander des prières pour les morts. On appelait, en breton, ce sonneur de nuit *le sonneur des âmes.*

joie et des espérances, pour nous avertir que ceux qui sont dans les cimetières lèvent maintenant leurs tombes et attendent des prières.

S'il y en a parmi vous, ajouta-t-il, qui ont des parents ou des amis dans le purgatoire, ils n'ont qu'à se mettre à genoux avec moi. Voici un *innocent* [1] qui demandera pardon à Dieu pour les âmes en peine.

Tous les buveurs s'agenouillèrent, et il se fit un grand silence. On entendait au dehors le vent qui soufflait dans les toits anguleux et qui faisait grincer la poulie de fer du puits banal; la cloche du *sonneur des âmes* tintait au loin, et son cri monotone arrivait avec le bruit confus des moulins et des cascades. Tout à coup, au milieu de ces mille rumeurs funèbres, la voix de l'idiot s'éleva douce, triste et suave; elle psalmodiait le *de Profundis* pour le repos des âmes de ceux qui étaient morts.

§. V. — Conclusion.

Peu d'années après la scène que nous venons de rapporter, la Bretagne était en feu, et l'effort de nationalisation qu'Abalen avait annoncé était tenté par elle. La ligue, cette croisade religieuse dont les communes avaient fait si vite un mouvement provincial, la ligue avait pris en Bretagne un caractère tout spécial d'insurrection populaire. Un ambitieux secondaire, espèce de doublure des Guise, Mercœur, s'était mis à la tête des turbulences bretonnes, et il s'efforçait de rajuster les débris du trône ducal. Mais trop d'éléments inconciliables travaillaient

(1) *Innocent* est le nom donné en breton aux idiots. Nos paysans les regardent comme spécialement agréables à Dieu, par l'impossibilité dans laquelle ils sont de mal faire, aussi font-ils grand cas de leurs prières.

alors notre province pour qu'il pût les atteler utilement à son ambition. Le peuple et la noblesse tiraient en sens inverse. Le premier, lassé du bât féodal, avait décidément pris le mors aux dents, et faisait tous ses efforts pour se débarrasser du cavalier qui l'écrasait depuis six cents ans. La seconde, tout en se divisant en partis hostiles, tout en sollicitant les secours des communes, pour se déchirer elle-même, n'en voulait pas moins conserver ses prérogatives et son pouvoir absolu sur le corvéable. Il résulta nécessairement de ces prétentions contraire un désaccord radical entre le populaire et les gentilshommes, désaccord qui les empêcha de travailler utilement à l'affranchissement du pays. Bientôt même les paysans firent cause à part, et commencèrent à courir sus aux seigneurs et à leurs hommes d'armes, quel que fût leur gonfalon. Mais cet élan révolutionnaire était prématuré; ce n'était qu'une de ces crises de fièvre auxquelles un peuple, malade de son état social, s'abandonne de temps en temps; indispositions passagères, qu'un peu de sang tiré apaise bien vite et que nos vieux historiens désignaient sous l'expression poétique d'*émotion du populaire*. L'émeute de la Bretagne eut le résultat de toutes celles qui n'ont pas l'esprit de naître viables et de grandir jusqu'à la révolution. On tua ce que l'on put de rebelles, on pendit ce que l'on prit, et, comme il fallait quelqu'un qui payât les frais de la guerre, on pardonna au reste. La noblesse bretonne fit ensuite sa paix avec le roi, qui lui accorda toutes sortes de faveurs pour se l'attacher, et tout alla comme devant. Ce fut la dernière tentative de la Bretagne pour s'isoler, et le dernier rêve d'indépendance de nos communes. Le peuple, détrompé de ses espérances, se replongea dans son indifférence politique, et n'opposa plus à la conquête française que la résistance d'inertie de

ses coutumes, de sa langue et de ses superstitions. Ces moyens, si faibles en apparence, ont seuls suffi pour lui conserver, pendant trois siècles, sa physionomie spéciale, et ce n'a pas été, à notre avis, un spectacle sans intérêt que cette lutte silencieuse et héréditaire de quelques milliers de familles contre l'influence étrangère, lutte que prolongeront encore quelque temps les croyances et l'amour du sol, mais dont on peut prévoir la fin prochaine, et dont nous consignons ici l'expression dernière.

Ainsi, trois siècles auront suffi pour renouveler les pensées de la race la plus énergique, la plus volontaire; d'une race dont la tenacité a reçu la plus incontestable de toutes les confirmations, celle d'un proverbe populaire. Trois cents ans, jour pour jour, après cette soirée où nous avons représenté une réunion d'auteurs bretons écoutant la tragédie de *Sainte Triffine*, se berçant de l'espoir prochain de redevenir un peuple indépendant, d'avoir une langue spéciale, une littérature, un théâtre, moi qui suis peut-être le descendant d'un de ces manants poètes, moi, Breton francisé, je déchiffre avec peine, sur un manuscrit rongé des mites, cette même tragédie; je déroule ses vers comme les bandelettes des momies d'Égypte, cherchant à y découvrir le mystère d'une civilisation perdue. Fils si différent de mes pères, j'étudie la pensée de ces vieux poètes comme une œuvre morte, sans être sûr de toujours la comprendre! — Et trois fois cent années ont pu effectuer de si prodigieux changements! Et dans nul autre lieu de l'Europe, peut-être, le mouvement civilisateur n'a été plus lent, plus insensible qu'en Bretagne! Nulle part ailleurs le passé n'est aussi près du présent, et pourtant ce passé est déjà si éloigné, qu'il faut l'étudier, comme les planètes du ciel, avec l'induction et l'analyse! Quel pas ont donc faits partout ces trois

siècles qui viennent de passer? Qu'était-ce donc que ces géants qui ont emporté avec eux, si loin, dans les plis de leurs robes, les idées, les croyances, les espoirs de nos ancêtres, pour que ces idées, ces croyances, ces espoirs soient devenus des problèmes à résoudre, des thèses d'antiquaire à soutenir? N'y a-t-il pas quelque chose de rafraichissant et de sain pour l'âme dans la contemplation de cette prodigieuse marche du genre humain, au milieu des obstacles et des piéges? En regardant la route déjà faite par cet infatigable Ahasverus, qui oserait douter de sa force pour celle qui lui reste à faire? Quelques incrédules peut-être qui calomnient le progrès auquel ils doivent ce qu'ils sont, comme les abbés du dix-huitième siècle riaient de la religion qui les faisait vivre; quelques prêtres du désespoir qui voudraient nous faire prendre le monde pour un manége, et l'humanité pour un cheval aveugle, tournant autour de la meule de la nécessité! Mais pour celui qui cherche la verité de bonne foi, il ne peut y avoir de doutes. En voyant disparaître ces natures saillantes dont la Bretagne nous offre un reste si curieux, en apercevant cette action lente, mais irrésistible du temps sur les nationalités, il comprendra que l'œuvre providentielle s'accomplit. Et qu'il ne s'inquiète pas si, dans cette tendance générale vers l'association, les sociétés lui paraissent sans ordre, sans raison, sans poésie; il faut qu'il regarde notre siècle comme un grand déménagement du genre humain, dans lequel, idées, foi et sciences se trouvent confondues. Placée entre un passé démoli et un avenir pour lequel on commence seulement à rassembler les matériaux, notre société couche à la belle étoile, mal protégée par de vieilles toiles arrachées à l'ancien édifice et à grand'peine recousues; mais ce bivac n'est point la demeure définitive. Après de longues et pé-

nibles marches dans le désert, après avoir vaincu les obstacles, commis bien des fautes, oublié bien des fois son Dieu et adoré le veau d'or, le genre humain arrivera enfin a la terre promise (nous l'espérons fermement !) et, plus heureux que les Hébreux, il n'y trouvera point d'ennemis à combattre.

LES DERNIERS BRETONS.

TROISIÈME PARTIE.

INDUSTRIE, COMMERCE ET AGRICULTURE DE LA BRETAGNE.

Nous avons montré jusqu'à présent le Breton dans ses rapports avec la vie morale ; il nous reste à le faire voir dans ses rapports avec la vie matérielle. Nous avons dit ce qu'était l'homme poétique, nous allons voir ce qu'est le travailleur. Notre étude intellectuelle ne cessera pas, mais elle prendra une nouvelle forme ; nous en demanderons les éléments à des faits positifs, nous la poursuivrons à travers les réalités de la vie. Ce sera même, peut-être une chose curieuse que ce côté psychologique cherché dans la statistique, science jusqu'à présent réduite à des formules algébriques. La statistique ne devrait point être seulement ce que l'ont faite les géomètres de notre temps. Vaste étude qui résume la situation d'un peuple. elle devrait en embrasser toutes les faces, en chercher les motifs moraux ou physiques, en déduire les conséquences philosophiques ou mathématiques Les chiffres seuls ne sont que des résultats muets qui ne nous apprennent point leurs causes. La statistique ainsi faite n'est autre chose que le grand-livre d'une nation ; elle lui dit si elle

est sur le chemin de la banqueroute ou de la fortune, mais elle ne lui apprend pas le *pourquoi*. Le *pourquoi* est plus haut que les formules chiffrées, plus haut que les relevés d'administration et que les recensements publics; le *pourquoi* est tout entier dans l'être multiple qu'on appelle *peuple ;* dans ses coutumes, dans sa foi, dans son intelligence, dans son caractère. Toute statistique largement comprise devrait procéder par l'étude des mœurs. Vous m'avez dit combien ce pays comptait de chevaux, de manufactures, de loteries, c'est bien ; mais dites-moi aussi ce que c'est que l'homme qui l'habite, car tout vient de lui et y retourne. C'est seulement quand je le connaîtrai que vos chiffres auront de la valeur pour moi, que je pourrai trouver un remède au mal et aviver la source du bien. Les quatre règles sont une belle chose ; mais me diront-elles pourquoi l'Espagne, cette belle contrée, est descendue au dernier rang des Etats, tandis que la dure et petite Angleterre occupe la première place? Là, comme partout et toujours, l'homme a fait son sort, en dépit de la terre et du soleil, car l'homme est l'instrument qui donne à la matière la valeur et le mouvement. Décrivez donc l'instrument si vous voulez que je sache quels sont les changements à apporter, les améliorations à accomplir.

Or, ce que nous tentons ici est un essai de ce genre. Ce qu'on va lire est de la statistique psychologique. Heureusement resserré dans un cadre étroit, nous espérons que notre travail en sera plus exact et plus complet. L'objet à mesurer est petit et par cela même plus à longueur de notre bras. A d'autres d'essayer cette analyse sur un plus vaste sujet.

CHAPITRE I.

INDUSTRIE.

§ I. — Cause du peu d'importance de l'industrie en Bretagne. — Ouvriers du seizième siècle. — Caractère de l'ouvrier breton. — L'horloger de Paimpol.

Trois choses sont à considérer dans la statistique morale dont nous nous occupons : *l'industrie, le commerce, l'agriculture.* Ce sera la matière de trois chapitres distincts :

L'industrie de la basse Bretagne est peu de chose ; elle se borne, à peu près, à la production d'objets de consommation locale. A part un petit nombre de grandes exploitations, l'industrie propre du pays se réduit à quelques poteries grossières, à quelques tanneries, à quelques pauvres papeteries à marteaux, semées çà et là dans les vallées, et qui se transforment chaque année en moulins à blé. Ajoutez à cela la fabrication des toiles, dont nous parlerons plus tard, et vous aurez une idée générale de l'industrie du pays.

Quant aux métiers, ils sont pauvrement exercés par des ouvriers isolés, et, à de bien rares exceptions près, on ne trouve ni grands ateliers, ni usines importantes dans lesquelles ceux-ci puissent s'instruire des perfectionnements apportés à leurs professions. Il en résulte que les états manuels sont généralement pratiqués sans habileté.

Mais parmi toutes les causes qui ont arrêté en Bretagne l'élan de l'industrie ouvrière, il en est une plus puissante et qui tient à un préjugé tout-à-fait local : nous voulons parler de l'espèce de mépris qui, dans nos campagnes, frappe l'ouvrier et le place dans une situation presque honteuse. Il nous serait difficile d'expliquer l'origine de ce dédain pour *l'homme de métier* ; mais elle est fort ancienne. Dans le moyen âge, beaucoup de nos gentilshommes se trouvèrent trop pauvres pour se maintenir dans une noble oisiveté ; il fut décidé qu'ils pourraient conduire la charrue sans déroger, mais non exercer des métiers, *parce qu'il était indigne d'hommes nobles de se livrer à de vils travaux.* Peut-être le mépris pour les professions mécaniques vient-il de ce que beaucoup d'entre elles furent primitivement exercées, en Bretagne, par des étrangers, des Bohêmes et des Juifs, que l'on désigna sous le nom détesté de *cacoux*. Quoi qu'il en soit, ce mépris s'enracina fortement, et il s'est maintenu partout jusqu'à nos jours.

Cependant, il faut le reconnaître, ce préjugé ne fut pas toujours un obstacle à l'avancement des arts manuels en Bretagne. La preuve en est dans les clochers, les cloîtres, les chapelles qui étalent, sur le sol breton, leurs opulentes dentelles de granit. Mais l'époque où ces édifices furent bâtis explique les merveilles de leur construction. Tous s'élevèrent au commencement du seizième siècle, au moment où la Bretagne entrait dans une de ces inspirations poétiques, plus rares encore chez les nations que chez les individus, et auxquelles on doit les chefs-d'œuvre. Ce siècle fut, dans l'Armorique, un siècle de virilité pour le géant populaire. Tourmenté depuis longtemps d'une ardeur comprimée, il se mit à transporter des rochers et à remuer des montagnes afin d'essayer ses forces. Un

besoin de mouvement, une crise d'imagination saisit subitement les masses, qui, par une réaction puissante qu'avait amenée la *francisation* de la noblesse, tendaient à se nationaliser davantage. Les croyances encore vivantes favorisèrent cet élan et lui donnèrent une direction religieuse. Alors les ouvriers, sortis momentanément de l'abjection dans laquelle ils croupissaient, conçurent une pensée de réhabilitation. Des confréries de *picoteurs*, de menuisiers, de forgerons, de couvreurs, de maçons, etc., se formèrent de toutes parts ; quinze mille ouvriers parcoururent la Bretagne, leurs outils sur l'épaule et le chapelet à la main, mêlant des cantiques populaires au son du *biniou* qui marchait à leur tête. Ce fut comme une sainte croisade de travailleurs auxquels l'exaltation donnait des forces, une adresse et une patience que l'on attendrait vainement de l'habileté moderne. Alors s'élevèrent, au bruit des hymnes et des prières répétées en commun, ces églises miraculeuses qui dominent les villages du Finistère ; alors le granit, pétri comme de l'argile, se déroula en arabesques flamboyantes ; le chêne; découpé au ciseau, tapissa les chœurs mystérieux ; alors, sous chaque assise, sous chaque poutre, contre chaque angle, le long de chaque corniche, on vit naître ces myriades de saints, de dragons, de démons, de grotesques ; et dans ces vastes compositions, mélange de pensées terribles ou plaisantes, saintes ou obscènes, tout fut admirablement exécuté, parce que chaque ouvrier trouva nécessairement à rendre l'expression de son individualité. Chacun eut son ouvrage de goût à accomplir ; chacun put, après l'achèvement, voir à découvert sa part de travail, s'admirer et se complaire dans son œuvre. Puis, l'honneur de l'ouvrage entier retombait sur tous. A cette époque, l'architecte n'était pas, comme maintenant, un homme

isolé, vivant dans une autre sphère, auquel revenaient toute la gloire et tout le profit : l'architecte n'était qu'un maître maçon, le premier entre les autres, mangeant à leur table, heurtant son verre aux verres de ses ouvriers, et prenant leurs conseils.

D'ailleurs, une cause plus puissante que toutes celles que nous indiquons surexcitait les facultés de l'ouvrier breton : il cherchait une réhabilitation. En élevant des églises, il faisait à la fois une œuvre glorieuse et méritoire, il acquérait une importance qu'il n'avait jamais eue auparavant. Son travail le purifiait. Il devenait le *logeur du bon Dieu*, et, à ce titre, il appelait sur lui quelque chose du respect et de l'admiration qu'inspirait son ouvrage. Aussi lui permettait-on de dresser un autel dans une des plus belles églises de Bretagne (le Folgôat), et d'y graver sur la pierre, comme un gentilhomme, son écusson roturier, composé de la truelle, de la règle et de l'équerre. Certes, le métier dut alors lui paraître beau et attrayant. L'ouvrier avait une mission. La foi vint illuminer son ignorance. Il se sentit prêtre à sa manière, et toutes ses aspirations pieuses, toutes ses prières, se traduisirent sur le Kersanton en caractères indélébiles.

Cette vigueur de volonté dura tant que la crise populaire qui ébranlait le pays eut son cours, et que les grands travaux entrepris avec l'or de la reine Anne se multiplièrent. Mais lorsque Louis XII eut perdu *sa Brette moult regrettée*, et que la réaction nationale se fut ralentie, les grands ouvrages cessèrent tout-à-coup. Rendus à leur obscurité et au dédain public, les ouvriers sentirent l'enthousiasme leur mourir au cœur. Ils se dispersèrent tristement dans les villages, s'y établirent, et, se résignant aux vulgaires labeurs qui s'offraient seuls désormais pour les faire vivre, ils oublièrent, comme un rêve de jeunesse,

les jours d'exaltation et d'espérance auxquels ils avaient assisté.

A ces causes matérielles, qui expliquent la décadence des arts manuels en Bretagne, il faut en joindre d'autres plus intimes et non moins puissantes. Beaucoup d'obstacles, venant de lui-même, s'opposent à l'avancement industriel de l'ouvrier breton. Au premier rang il faut placer sa répugnance pour les déplacements. Ailleurs, le campagnonage, cette franc-maçonnerie du prolétaire, facilite à l'ouvrier les voyages, et lui en fait même une obligation. Chaque compagnon doit faire son tour de France, et, dans cette instructive pérégrination, se trouvant en contact avec un grand nombre de méthodes nouvelles, il dépouille nécessairement une partie de ses préjugés ; il s'inspire dans les grands ateliers d'industrie, comme l'artiste dans les galeries de Rome ou de Florence ; il s'initie à mille procédés ingénieux ; il étudie la manière des maîtres, l'imite et l'égale parfois. Peut-être même n'arrivera-t-on à une vaste éducation industrielle qu'au moyen de ces voyages de travailleurs à travers les nations civilisées. Ce sera une belle époque que celle où l'on pourra voir, au lieu de ces tristes groupes de conscrits allant livrer leur chair aux boucheries nationales, de joyeuses bandes d'ouvriers traverser les villages, portant dans un mouchoir noué à leur bâton toute leur fortune, toutes leurs espérances, et répétant gaiement leur chanson de métier. Plus tard, ces pélerins travailleurs reviendront, rapportant, au lieu de reliques saintes destinées à guérir les maladies de l'âme et du corps, quelque invention utile, toute-puissante pour guérir la plus terrible de toutes les maladies humaines : la misère !... Ils reviendront en rapportant surtout l'oubli des haines nationales, car le prolétaire étranger aura frapp

dans leurs mains, il aura sué et chanté, ri et souffert avec eux.

Mais en attendant que ces utopies dorées se réalisent, il reste encore bien des vieilles empreintes à effacer dans les mœurs. En Bretagne surtout, la rénovation ne pourra avoir lieu qu'au moyen d'une transformation presque complète du caractère de l'habitant ; car outre les habitudes casanières de l'ouvrier armoricain, qui nuisent tant à ses progrès, il faut reconnaître qu'il n'a point cette activité remuante que l'on retrouve chez d'autres races. Sa nature ne le porte point à l'ambitieuse et incessante recherche du bien-être, si propre à hâter l'instruction industrielle. Il ne court après la fortune ni ne l'attend : c'est la seule superstition populaire à laquelle il soit demeuré étranger. Le pain noir de chaque jour, l'ivresse du dimanche et un lit de paille pour mourir vers soixante ans, voilà son existence, son avenir et il l'accepte comme définitif. Sa misère est, à ses yeux, une maladie héréditaire et incurable. Ajoutez que son imagination vient à chaque instant à la traverse de son industrie ; que ses préjugés, son caractère, ses poétiques inclinations, brisent sans cesse l'édifice naissant de sa fortune. Position, intérêt, il sacrifiera tout à une tradition pieuse ou à un mouvement du cœur. Nous pouvons citer à l'appui de l'opinion que nous émettons un fait qui s'est passé, il y a quelques années, presque sous nos yeux. Quoique ce soit un évènement exceptionnel, il donnera une juste idée de la prépondérance des facultés poétiques sur la faculté industrielle, dans l'ouvrier breton.

Paimpol est une ville du département des Côtes-du-Nord, un peu moins grande que la moitié d'une rue de Paris ; mais son port lui donne une certaine importance. Elle en a eu beaucoup surtout pendant les guerres de l'em-

pire. C'était, ainsi que Roscoff, Camaret, le Conquet, un lieu de relâche pour les corsaires bretons. On y voyait alors cinquante tavernes et trois horlogers ; et ce n'était point trop, car les corsaires avaient besoin des uns et des autres. Le dernier mousse réservait toujours, sur sa première part de prise, de quoi acheter une montre à breloques, qu'il ne montait jamais, mais qu'il suspendait coquettement à son cou, avec un filin goudronné. Malheureusement pour les horlogers de Paimpol, la paix ruina leur industrie. Quelque temps encore les relâches des caboteurs (rendues plus fréquentes par l'activité momentanée du commerce, dans les premières années de la restauration) les aidèrent à vivre ; mais cette ressource diminua peu à peu et leur manqua bientôt presque entièrement.

Parmi ceux que frappa le plus cruellement ce désastre, se trouvait un jeune homme nommé Pierre. Il avait choisi la profession d'horloger à une époque où cette industrie prospérait à Paimpol ; mais à mesure qu'il avait avancé en âge, ses espérances s'étaient affaiblies. Enfin le maître chez lequel il travaillait lui déclara un jour qu'il n'avait plus d'ouvrage à lui donner, et Pierre se trouva sur le pavé de Paimpol, sans emploi et sans ressources.

La nécessité de quitter son pays et de chercher ailleurs du travail était déjà bien pénible pour Pierre ; mais ce qui la rendait insupportable, c'était la pensée de se séparer d'Yvonne avec laquelle il avait grandi et qu'il aimait depuis sa première communion. Yvonne était une jeune couturière de Paimpol qui travaillait tous les jours pendant douze heures à sa fenêtre, près d'un vieux pot ébréché dans lequel elle avait planté une giroflée jaune ; qui se confessait régulièrement tous les mois, et dont la voix douce ne chantait jamais que des *sônes* mélancoliques ou

des noëls pieux. Elle vivait avec sa mère, qui gagnait péniblement sa vie à porter de l'eau et à laver pour les bourgeois. Tous les soirs Pierre venait causer avec la mère et la fille, et le dimanche, en été, il les conduisait, après vêpres, dans les champs pour recueillir des mûres ou des noisettes. L'hiver, il leur faisait, tout haut, une lecture dans un *Guide du chrétien*. Ils menaient ainsi une vie pure, charmante, sans ennuis, sans regrets et sans impatience; une vie de foi et d'amour comme on en voit encore décrites dans les livres, mais comme on n'en trouve plus guère dans le monde.

Les deux jeunes gens savaient qu'ils devaient se marier un jour, quoiqu'ils ne se le fussent jamais dit. C'était un de ces engagements tacites que l'on contracte par des habitudes plutôt que par des paroles, mais qui n'en sont pas moins sacrés. Aussi, lorsque Pierre vint annoncer à Yvonne qu'il était renvoyé de chez son patron, et qu'il lui fallait quitter Paimpol, la pauvre fille resta frappée d'une douloureuse stupeur. Pendant quelque temps les deux enfants ne surent que pleurer ensemble, sans songer à autre chose qu'à l'affreuse pensée de se quitter. Avec la nonchalance habituelle à tous les caractères faibles qui fuient moins la souffrance que l'action, ils restèrent sous la couronne d'épines, songeant aux blessures qu'elle leur faisait au front, et non au moyen de s'en délivrer. Par bonheur, la mère d'Yvonne était une femme pratique qui avait mis son cœur à l'abri sous la rude écorce de son bon sens et qui ne se désolait qu'en dernier ressort. Après avoir laissé quelque temps les deux enfants pleurer, elle vint jeter brusquement sa parole positive au milieu de leurs plaintes, et les avertir qu'il était nécessaire de prendre une résolution. Enfin, à la suite de beaucoup de débats et de projets, il fut convenu

que Pierre partirait au plus tôt pour trouver du travail, et qu'il reviendrait dès qu'il gagnerait assez pour se charger d'une femme. Trois années étaient jugées nécessaires pour atteindre ce résultat.

Deux jours après cette résolution, l'horloger se mit effectivement en route pour Rennes. Il y eut beaucoup de larmes versées au moment de la séparation. Cependant la tristesse des deux jeunes gens conserva quelque chose de serein. En se quittant, ils gardaient dans leurs cœurs une sève d'espérance qui devait les nourrir. Yvonne avait confiance en Dieu, et Pierre dans son courage; tous deux étaient sûrs de se revoir bientôt.

Mais Pierre ne fut point heureux. Il parcourut une partie de la France, ne trouvant à se placer que momentanément, vivant au jour le jour, pauvre et découragé. Trois années s'écoulèrent sans qu'il pût songer à revenir en Bretagne : enfin, après une série d'événements qu'il serait inutile de rapporter, il passa en Irlande, arriva à Dublin avec un Anglais dont il avait fait la connaissance, et entra, comme ouvrier, chez l'horloger Smith, à des conditions avantageuses.

Maître Smith était un homme de cinquante ans, d'un extérieur froid, avare de paroles et de mouvements. Jeune, il avait été simple ouvrier, avait beaucoup souffert, et s'était habitué à cette impassibilité de bronze, derrière laquelle il cachait sa nature sensible. Longtemps froissée, son âme s'était retirée en elle-même et ne se montrait plus que dans de rares occasions. Maître Smith passait généralement pour sévère et bizarre, mais sa probité était renommée. Une fortune assez considérable avait été la récompense de cette probité et d'une économie laborieuse. Depuis plusieurs années il était veuf et vivait avec sa fille unique miss Fanny.

Pierre s'habitua bien vite au tranquille intérieur de l'horloger irlandais. C'était une bonne et douce créature à laquelle il fallait peu de place et peu de bruit pour être heureuse. Maître Smith, qui n'avait eu jusqu'alors que des ouvriers grossiers ou vicieux, s'attacha au jeune Français dont l'assiduité silencieuse et la bienveillance timide le charmèrent. Une maladie assez grave dont il fut atteint, et pendant laquelle Pierre lui donna des marques d'un intérêt reconnaissant, acheva de le lui rendre cher ; le jeune Breton finit par acquérir, dans la maison, la position d'un associé plutôt que celle d'un ouvrier.

Une seule chose jetait de la gêne dans les rapports qui existaient entre la famille Smith et Pierre, c'était la difficulté de s'entendre. Le Breton s'exprimait en anglais avec beaucoup de peine, et sa timidité augmentait encore l'embarras qu'il éprouvait à parler. Il en était résulté, dans la maison, une habitude de silence presque continuel. Pierre, Smith et sa fille s'entendaient le plus souvent par le geste ou le regard, et ce mode singulier de se communiquer leurs pensées avaient imprimé à celles-ci quelque chose de plus vague, mais en même temps de plus expressif et de plus affectueux. Pierre s'était habitué aux formes caressantes de miss Fanny, sans y voir autre chose qu'une sorte de télégraphie rendue nécessaire par la différence des langues. Lorsque, assise au comptoir, sa tête blonde appuyée sur son bras nu que recouvrait à moitié une mitaine noire, elle oubliait ses regards sur le jeune ouvrier, Pierre ne voyait dans cette attention rêveuse qu'un encouragement amical ; lorsqu'elle lui demandait quelque chose par un geste, en prononçant son nom avec l'accent profond et musical qu'une voix de femme ne sait donner qu'à un seul nom entre tous, Pierre ne voyait là que l'expression d'une bienveillance qui cachait le commandement

sous la douceur de l'inflexion. D'ailleurs il éprouva longtemps auprès de miss Fanny une sorte de crainte respectueuse dont toutes ces marques de bonté ne pouvaient le guérir. Miss Fanny, qui devina sa timidité, n'en devint que plus pressante dans ses avances ; elle finit enfin par l'enhardir et par le placer à son égard sur un pied d'égalité entière.

Il s'établit par suite entre les deux jeunes gens une intimité tendre, qui se transforma bientôt, chez la jeune fille, en un amour secret. Pierre la vit devenir triste, inégale, souffrante, sans deviner la cause de ce changement. Deux ou trois fois il crut l'entrevoir ; mais il repoussa aussitôt ce soupçon, en rougissant, comme d'une suggestion de l'orgueil. Enfin, un jour pourtant, ému d'une profonde pitié pour miss Fanny, dont la douleur avait redoublé depuis quelque temps, il osa lui demander ce qu'elle avait. Sans lui répondre, la jeune fille fondit en larmes et se sauva dans le parloir, placé derrière la boutique. Pierre l'y suivit et l'y trouva à genoux devant une chaise, le visage caché dans ses deux mains et sanglotant amèrement. Tout troublé, il s'approcha en l'appelant, voulut écarter ses mains, et lui répéta mille noms tendres que la pitié lui inspirait.

— Confiez-moi votre peine, dit-il enfin ; ne savez-vous pas que je vous aime ?

— Vous m'aimez ! s'écria Fanny en jetant un cri de joie...

Et elle laissa son front tomber sur l'épaule du jeune homme, qu'elle entoura de ses bras. Elle venait de prendre pour un aveu d'amour ce qui n'avait été qu'une expression d'amitié fraternelle.

Pierre, éperdu, se trouva engagé sans le vouloir, sans l'avoir prévu. L'émotion, la surprise, la timidité, la diffi-

culté de s'exprimer, lui ôtèrent toute présence d'esprit. Il ne put que rendre machinalement à miss Fanny ses étreintes. Maître Smith entra en ce moment, sa fille s'élança vers lui et se jeta dans ses bras; il comprit ce qui s'était passé, et tendant les mains au jeune ouvrier, qui demeurait les yeux baissés, et dans un embarras mortel.

— *You have then at last understood yourself!* dit-il en souriant, *It is well children, what day the wedding?* [1]

Pierre babutia quelques mots entrecoupés; Smith, mit son trouble sur le compte de la joie, et n'y prit pas garde. Le jeune breton se retira désespéré.

Pendant plusieurs jours, il se crut le jouet d'un rêve: mais tout se préparait pour son mariage; Fanny travaillait déjà à son trousseau. Elle était redevenue gaie et chanteuse. Pierre comprit qu'il ne pouvait plus reculer; il se résigna. Ce n'était point un de ces fermes caractères qui ne sentent jamais les angles d'un obstacle, et qui le heurtent jusqu'à ce qu'ils l'aient brisé. Pierre était craintif, et, comme la plupart des hommes, incapable de protester contre les événements accomplis. Qui sait d'ailleurs si l'espèce de violence qui lui était faite n'éveillait pas en lui quelque sensation chatouilleuse? A son insu, peut-être, il se laissait prendre à la pensée de devenir riche, indépendant, honoré. Il se voyait, lui jusqu'alors pauvre ouvrier loué à l'heure, travaillant enfin pour son compte, marchant dans sa volonté et dans son indépendance. Puis la douce figure de miss Fanny passait au fond de ces vagues tableaux de bien-être, avec ses longues boucles de cheveux blonds et son sourire caressant; la figure de miss Fanny, si bonne, si charmante, qui l'aimait tant, et *qui*

(1) Vous vous êtes donc entendus à la fin? C'est bien, enfants : à quand la noce?

était une dame! Le moyen de ne pas se laiser aller, par instants, à de consolantes pensées? le moyen de ne pas se résigner à dormir dans ce nid d'amour que l'on sentait d'avance si doux et si abrité?

Mais ces rêveries de bonheur, Pierre ne s'y abandonna pas longtemps. Sa conscience l'avertit qu'au fond de cette prétendue résignation il y avait une lâcheté. Depuis qu'il devait épouser Fanny, le souvenir d'Yvonne lui revenait sans cesse. Il se la représentait à sa fenêtre étroite, près de son pot de giroflée jaune, travaillant d'un air joyeux et confiant en attendant son retour, et cette pensée lui faisait couler les larmes des yeux. Une circonstance vulgaire en apparence, la mort d'une jeune fille qui habitait près de maître Smith et qui se noya parce que son fiancé l'avait abandonnée, l'émut singulièrement. Tous ses souvenirs d'enfance et de Bretagne se ranimèrent en même temps pour l'accuser. Il devint sombre et malade. Maître Smith crut que sa tristesse n'était autre chose qu'une impatience d'amant, et les préparatifs du mariage furent hâtés. Mais la préoccupation douloureuse du jeune ouvrier ne fit que s'en accroître. Chaque soir les voix qui lui parlaient de Paimpol, d'Yvonne, de ses anciennes promesses, se faisaient entendre plus menaçantes; son chagrin était devenu du désespoir. Il se voyait infâme sur la terre et damné dans le ciel pour avoir trompé sa compagne d'enfance. Enfin, une nuit qu'il était couché dans sa mansarde, et que dévoré par la fièvre, il s'était assoupi un instant, voilà qu'un son de cloche le réveille : il prête l'oreille... ô merveille! il reconnaît ce son! c'est l'accent frais et lointain des cloches de Paimpol! le même qui se faisait entendre le jour de sa première communion, le jour où il vit Yvonne pour la première fois! Mais maintenant ces cloches ne tintent plus joyeusement comme alors; c'est

un glas funèbre qu'elles font entendre; elles sonnent une agonie ! Pierre, éperdu, se soulève dans son lit : il écoute encore; le bruit des cloches s'affaiblit, s'éteint dans l'espace; il se fait un silence !... — Tout-à-coup, du milieu de la nuit, une voix s'élève plaintive et connue. C'est la même voix qu'il a tant de fois entendue le soir à une fenêtre de la *rue de l'Église;* et la voix chantait le sône de la *Fiancée*, si célèbre au pays de Tréguier[1].

« Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi l'on parle bas dans la maison, ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les domestiques sont en deuil; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi vous avez les yeux rouges ? »

« — Mon fils, on parle bas parce que vous êtes malade; mon fils, le noir convient à tout le monde; mon fils, j'ai les yeux rouges parce que j'ai pleuré sur vous. »

Pierre écoutait fasciné, perdu dans sa vision. Il lui semblait qu'il était à Paimpol, qu'il revenait de cueillir des fleurs d'aubépine au bord de la mer, qu'il entendait Yvonne chanter à sa croisée; et par une habitude machinale et involontaire, par souvenir, il se mit à chanter à demi-voix le second couplet de la chanson.

(1) Voyez dans *Barzas-Breiz*, vol. 1, p. 21, des strophes qui ont quelque rapport avec celle-ci. M. de la Villemarqué cite une imitation française que nous avons entendu, comme lui, chanter dans la haute Bretagne.

Oh ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi les cloches sonnent ainsi ?

— Ma fille, on fait la procession
Tout à l'entour de la maison.

— Oh ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Quel habit mettrai-je aujourd'hui ?

— Prenez du noir, prenez du blanc;
Mais le noir est plus convenant.

— Oh ! dites-moi, ma mère, ma mie,
Pourquoi la terre est rafraîchie ?

— Je ne peux plus vous le cacher,
Votre mari est enterré.

« Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi j'ai le cœur douloureux aujourd'hui ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les chiens hurlent si tristement ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi le soleil ressemble dans le ciel au visage d'une veuve.

Il lui sembla qu'on lui répondait :

« — Mon fils, le cœur est douloureux quand il se brise quelque affection ; mon fils, les chiens hurlent quand ils sentent la mort mon fils, le soleil est pâle pour les enterrements. »

Le jeune homme reprit en tremblant :

« Ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les cloches sonnent ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi j'entends le bruit des marteaux dans la maison voisine ; ma mère, oh ! dites-moi pourquoi les prêtres chantent dans la rue ? »

La voix repliqua aussitôt :

« — Mon fils, c'est que les cloches sonnent pour le repos d'une âme ; mon fils, c'est que l'on cloue une châsse dans la maison voisine ; mon fils, c'est que les prêtres portent en terre votre fiancée. »

Ici le chant s'éteignit, les cloches tintèrent encore un instant au loin, puis tout se tut, Pierre était resté à genoux près de la fenêtre, presque évanoui.

Il n'en doutait plus ; ce qu'il venait d'entendre était un avertissement ainsi que Dieu en envoyait souvent à ceux de la Bretagne ; c'était un *intersigne !* Il ne pouvait résister à cet appel sans commettre un sacrilége. Une voix était venue de son pays pour lui rappeler ses promesses et lui dire d'y retourner. En vain le souvenir de Fanny, la noce déjà préparée, se dressèrent devant lui comme des obstacles invincibles ; il entendait toujours le retentissement de ces cloches et de cette voix. Cette cloche et cette voix l'appelaient ; il fallait partir.

Après une nuit de délire, de larmes, de combats intérieurs, il écrivit à maître Smith une longue lettre dans laquelle il lui racontait sincèrement toute son histoire. Il

lui disait comment une erreur l'avait rendu le fiancé de miss Fanny, lui parlait de l'avertissement qu'il avait reçu de Dieu et lui annonçait sa résolution de quitter Dublin. Il envoya sa lettre et attendit avec anxiété la réponse.

Le soir, il reçut un paquet renfermant une somme plus forte que celle que lui devait l'horloger, avec un billet qui contenait seulement ces mots :

You might have spoken before. Your silence has made us all unhappy for a long time; but it must be so. There is a letter for a fellow-member from Edinburg. A workman shall gain by him sufficiently to live with a woman [1].

SMITH.

Une lettre de recommandation pour un horloger d'Édimbourg était effectivement jointe au paquet.

Pierre partit le jour même. Il arriva à Paimpol où il trouva Yvonne pauvre, malade et bien changée. Sa mère était morte depuis quelque temps, et, en rapprochant les époques, le jeune ouvrier trouva qu'elle avait dû rendre le dernier soupir au jour et à l'heure où il avait entendu une voix chanter sous ses fenêtres le sône de la *Fiancée*. Le mariage se fit sans bruit, et les deux jeunes époux partirent aussitôt pour l'Écosse.

Avec la lettre de maître Smith, Pierre trouva à se placer à Edimbourg, et ses affaires prospèrent. Il gagnait beaucoup et dépensait peu. Aussi, au bout de quelques années, put-il acheter un petit fonds d'horlogerie, qu'il exploita pour son propre compte.

Mais tout réussissait vainement au gré du jeune mé-

(1) Vous auriez dû parler plus tôt. Votre silence nous a tous rendus malheureux pour longtemps mais cela doit être ainsi. Voici une lettre pour un confrère d'Édimbourg : un ouvrier gagnera chez lui assez pour vivre avec une femme.

nage, Yvonne devenait chaque jour plus triste, plus pâle, plus frêle. Souvent Pierre la trouvait assise, les mains croisées sur les genoux, dans un affaissement désespéré et avec deux longues larmes qui glissaient sur ses joues creusées. Alors il lui demandait ce qui causait ses pleurs, cette pâleur, ce dépérissement, et la jeune femme lui répondait qu'elle ne pouvait le dire, qu'elle ne savait d'où lui venait sa peine; mais qu'elle avait peur, qu'elle était triste, qu'elle ne pouvait plus rire à rien dans le monde. En l'entendant, Pierre se désolait, il faisait mille tentatives pour la réintéresser à la vie; tout était inutile. Le cœur d'Yvonne recélait une de ces tristesses prophétiques qui saisissent presque toujours les jeunes femmes chez lesquelles couve un germe de mort : douleurs étranges, qui prennent au milieu de tous les enivrements, qui ne viennent point de notre âme, mais de nos nerfs; qui nous gagnent comme une maladie, et semblent être l'instinct mystérieux de notre corps, pressentant l'approche de sa dissolution.

Yvonne était née trop faible pour une fille du peuple. L'enfance rude et abandonnée à laquelle l'avait condamnée le hasard de sa naissance avait épuisé la vie en elle. Toute petite, elle avait plié sous la pauvreté, et quand, plus tard, l'aisance vint, quand on voulut la relever, il se trouva qu'elle était brisée. Pierre la vit s'affaiblir et s'éteindre. Il put suivre, sur ses traits, le progès du mal et calculer sa mort à heure fixe, car la vie semblait fuir d'elle goutte à goutte, comme une liqueur précieuse s'échapperait d'un vase fêlé. Bientôt elle comprit que son heure était venue, et elle n'en éprouva point de désespoir. Elle croyait à son âme, à Dieu, au paradis, et ne voyait dans cette mort qu'un voyage qu'elle allait faire la première. D'ailleurs elle avait épuisé l'existence et ne

pouvait que gagner à changer de monde : sa vie l'encourageait à mourir. Une seule pensée attristait ses derniers instants. Ses os ne seraient pas ensevelis dans la terre bénite de la Bretagne ! Et qu'éprouverait sa pauvre âme si elle revenait, la nuit, au milieu de tant d'âmes étrangères ? Elle ne pourrait donc voir de loin sa petite ville endormie au clair de lune, entendre l'horloge de sa paroisse, écouter le vent gémir dans les grandes halles que, jeune fille, elle fuyait avec tant d'effroi, lorsque le *biniou* invitait à la danse, et qu'elle se sentait près de céder à cet appel du démon ? A ces souvenirs, un regret cuisant s'emparait de la mourante. Elle tournait sa tête vers le mur pour que Pierre ne la vît pas, et elle pleurait doucement jusqu'à ce que ses yeux se fussent fermés et qu'un songe lui eût fait voir le cimetière de Paimpol, sa chère et dernière espérance. Cependant elle gardait le silence, car elle ne voulait pas affliger Pierre avant l'heure ; mais quand le moment solennel fut venu, quand la jeune femme sentit que son âme lui tremblait sur les lèvres, elle appela Pierre à son chevet.

— Pierre, lui dit-elle, jurez-moi que vous ferez ce que je vais vous demander.

— Je te le jure, dit le jeune homme en pleurant.

— Je vais mourir ; promettez-moi de ramener mon corps en Bretagne, et de m'enterrer au cimetière de Paimpol, près de ma mère.

— Je te le promets, répondit encore l'horloger, étouffé par les sanglots.

— Merci, Pierre, murmura Yvonne.

Et, comme si elle n'eût attendu que cette promesse, elle étendit ses deux mains vers son mari, sourit et mourut.

La douleur de Pierre fut profonde ; mais il ne s'y abandonna pas lâchement. Il avait son serment à accomplir. Cette âme faible était devenue forte par l'amour. Il renonça à son commerce, vendit tout ce qu'il possédait, acheta de sa fortune entière le droit d'emporter le corps de sa femme, et l'embarqua avec lui pour la Bretagne. Sept ans auparavant, un navire l'avait transporté, s'appuyant sur le bras d'une fiancée et le cœur gonflé de bonheur ; aujourd'hui, le même navire le remportait au pays d'où il était venu, assis près d'un cercueil où il avait cloué bonheur et fiancée.

La traversée se fit sans accidents. Le huitième jour, les côtes de Bretagne apparurent. Déjà l'archipel de Bréhat se montrait au loin, tout argenté par les brisants ; le cœur de l'horloger se serra, et il sentit des larmes l'étouffer. Cette terre où il était né, où il avait aimé, où il avait été heureux, il ne revenait plus y chercher que la place d'un cercueil ! Personne ne l'y attendait, qu'un fossoyeur pour creuser la fosse et un prêtre pour la bénir.

Cependant la nuit se fit et le temps devint sombre. Le capitaine de la goëlette que montait Pierre parut craindre un orage ; ses appréhensions ne tardèrent pas à se réaliser. Un grain s'éleva du large qui chassa le navire vers la terre. En vain l'équipage réunit toutes ses forces pour vaincre l'effort de la lame qui battait en côte ; le frêle bâtiment, balayé par l'ouragan, courait sur les flots avec ses voiles désorientées et en lambeaux, comme un oiseau marin blessé à l'aile.

Bientôt la terre se montra de plus près ; le navire allait entrer dans les brisants. On entendait à quelque pas le bruissement rauque et caillouteux du ressac qui rugissait parmi les écueils. La goëlette, comme si elle eût été épouvantée elle-même, resistait par moments à la houle,

changeait de direction, tourbillonnant dans la tourmente, incertaine et effarée ; tout à coup une voix s'éleva dans l'orage :

— C'est le cadavre que nous avons à bord qui nous porte malheur.

Ce mot sembla agir comme une commotion électrique sur l'équipage. La croyance superstitieuse, commune à tous les marins, que la présence d'un mort dans un navire compromet sa sûreté, revint au souvenir de tous.

— Qu'on jette à la mer le cadavre, crièrent-ils d'une seule voix.

Et ils s'élancèrent vers la chambre, saisirent le cercueil et le transportèrent sur le pont. Mais Pierre, averti par le tumulte, vint se jeter au milieu d'eux. Il voulut parler, on ne l'écouta point ; il voulut défendre son bien, on le repoussa.

— A la mer, la morte ! hurlaient les matelots.

Ils soulevèrent la châsse.

— Non pas sans moi, cria à son tour Pierre.

Et se jetant sur le cercueil, il l'embrassa à deux mains, sans qu'on pût l'en détacher. Les marins s'arrêtèrent n'osant commettre un assassinat. Dans ce moment, une secousse terrible fit craquer toutes les membrures du navire, et le mât brisé s'abattit. La goëlette venait d'être précipitée entre deux rochers qui la retinrent comme les deux bras d'un étau. Elle y resta toute la nuit sans que les coups de mer pussent l'en arracher.

Quand le jour vint, l'orage s'était un peu apaisé, et des barques de Bréhat recueillirent l'équipage. Pierre et son cercueil furent également sauvés.

L'ami dont nous tenons tous les détails de ce récit avait vu l'horloger breton conduire lui-même à son trou de terre le corps de la jeune femme. Après avoir élevé à

Yvonne, avec ce qui lui restait d'argent, une tombe en granit rose, que l'on peut voir encore, Pierre est reparti pour chercher du travail, pauvre et simple ouvrier comme naguère. Seulement cette fois il est parti en laissant dans le cimetière de Paimpol douze années de son passé et les espérances de son avenir !

§ II. — L'ouvrier breton de nos jours. — Les pêcheurs. — Jahoua le menuisier.

En Bretagne, les ouvriers ne jouissent pas du grossier bien-être auquel atteignent les cultivateurs. Ceux-ci du moins ne connaissent jamais la faim. Leurs enfants grandissent autour d'eux sains, forts et bronzés à l'air des campagnes. Si l'hiver vient sans que la mère ait pu leur économiser un vêtement, ils ont une bonne fascine de landes pour se réchauffer au foyer, une bonne couette de balle fraîche pour dormir douillettement. Puis le soleil brille sur leurs têtes, les oiseaux chantent sur leurs toits de paille, la campagne leur appartient avec tous ses plaisirs. L'hiver, ils ont les lacets tendus dans les prés, les boules de neige et les contes des veillées ; aux premières feuilles du printemps, viennent les hannetons dorés, les nids dans les épines blanches, les houlettes de *fleurs de lait* [1] et les chapelets de marguerites ; en été, les mûres le long des fossés, les *lucets* dans les fourrés des montagnes, les grandes courses dans la vallée et les bains pris sous la roue du moulin ; en automne, enfin, les batteries, la récolte des pommes et la chasse au hérisson dans les vergers. Chaque saison leur apporte ainsi ses amusements. Ils connaissent mille jeux ignorés de l'enfant des villes. Aussi aspirent-ils la vie par tous les pores ; ils rayonnent

(1) Primevères sauvages.

la joie autour d'eux; ils la communiquent à la maison entière, car là où les enfants sont heureux, la famille est tranquille ; là où les enfants ne souffrent pas, les pères sont patients et attendent l'avenir. L'ouvrier, lui, n'a point cette encourageante consolation. Pauvre et triste, il est sûr que, chaque année, le froid et la faim viendront le visiter. Logé dans les venelles fétides de quelque petite ville ou dans les sales bouges d'un village fangeux, il ne respire point cet air des vallées, tout chargé de mielleuses senteurs, qui coule dans la poitrine comme un élixir céleste; ses enfants maigrissent, chétifs et pâles, sous les murs humides de sa tanière. Tout ce qui les entoure est sale, triste, dégradant; ils s'étiolent dans le milieu corrosif qui les enveloppe, et par une sorte de confraternité mystérieuse, la corruption physique devient pour eux le germe de la corruption morale. Tout les pousse à la méchanceté par la laideur, à la dureté par la souffrance. S'ils deviennent grands, ils ne seront pas, comme les fils du laboureur, une richesse pour leur famille ; ce seront des ennemis, des rivaux, et un jour le père leur dira :

— Vous êtes forts et jeunes, je suis vieux et faible, votre concurrence est trop redoutable pour moi; allez ailleurs.

Et si ce sont des fils pieux, ils partiront ; ils diront adieu à leur mère, à leur village, et ils iront chercher dans un autre coin une place qui leur permette de vivre *comme a vécu leur père !*

Ne nous arrêtons point trop sur ces tableaux ! Quand on sonde de pareilles plaies, on éprouve un ressentiment douloureux, et quand on se dit : — Moi aussi je pouvais naître le fils d'un ouvrier breton, on se sent froid au cœur.

Mais, parmi tous les ouvriers de la Bretagne, il n'en est

point dont les misères puissent être comparées à celles des tisserands. La fabrication des toiles a eu autrefois une grande importance dans notre province, qui en exportait à l'étranger pour plusieurs millions. La guerre, les fautes de l'administration et les traités de commerce, comme savent en faire nos ministres depuis Colbert, ont ruiné à jamais cette industrie. Les fortunes considérables amassées par les anciens fabricants se sont dispersées ; et aujourd'hui les tisserands sont descendus à un degré d'indigence dont les *canuts* de Lyon ne donnent qu'une faible idée. Cependant cette industrie s'est conservée dans les familles ; une sorte de préjugé superstitieux défend de l'abandonner. Des communes entières, livrées exclusivement à la fabrication des toiles, languissent dans une pauvreté toujours croissante, sans vouloir y renoncer. Rien n'est changé depuis quatre siècles dans les habitudes du tisserand de l'Armorique. Assis devant le même métier, bizarrement sculpté, que lui ont légué ses ancêtres, il fait courir, de la même manière, dans la trame, la navette grossière qu'il a taillée lui-même avec son couteau, tandis que, près de lui, sa femme prépare le fil sur le vieux dévidoir vermoulu de la famille. C'est avec ces moyens imparfaits, avec tous les désavantages de l'isolement et de la misère, qu'il continue à lutter contre les machines perfectionnées, la division de la main-d'œuvre et les vastes capitaux des grandes fabriques. En vain le prix des toiles s'abaisse de plus en plus depuis trente ans ; il s'obstine et reste immobile à sa place comme une sentinelle perdue du passé. A chaque diminution de gain il dit :

— J'aurai faim quelques heures de plus chaque jour.

On croirait qu'un charme fatal le lie indissolublement à son métier ; que le bruit monotone du dévidoir a pour

lui un langage secret qui l'appelle et l'attire. Proposez-lui de quitter cette industrie à l'agonie, de cultiver le riche sol qu'il foule et qu'il laisse stérile, il secouera sa tête chevelue avec un triste sourire, et il vous répondra :

— Dans notre famille, nous avons toujours été fabricants de toiles.

Montrez-lui sa misère, ses enfants courant dans le village avec une simple chemise pour vêtement, il ajoutera avec une indicible expression d'espérance :

— Dans notre famille, nous avons été riches autrefois !

Cherchez enfin à lui faire comprendre que les temps sont changés, que toute chance de fortune est passée, que ses souffrances ne feront que s'accroître ; il soupirera profondément, et vous dira encore :

— C'est le bon Dieu qui conduit le pauvre monde.

Après cela n'insistez plus, vous êtes au bout de ses raisonnements, vous l'avez acculé à la Providence. Si vous ajoutez quelques objections, il ne répondra plus.

Cependant il ne vous a pas tout dit. Cet homme a une idée fixe qui le soutient. Il fait un rêve dont il attend l'accomplissement, comme les juifs attendent la venue du Messie. Il loge avec une chimère qui pare sa misérable demeure. La nuit, quand ses yeux se sont fermés, il parle à cette chimère, il l'écoute, il la voit. Il compte tout bas les pièces de toiles qui lui sont commandées, le nombre de louis d'or qu'on lui donnera chez les négociants de Morlaix : il croit entendre vaguement le bruit des quatre métiers abandonnés qui obstruent sa maison ; il croit y voir, comme au temps de ses pères, quatre ouvriers travaillant sous ses ordres pour les galiotes de Lisbonne et de Cadix. Alors, épanoui d'une orgueilleuse

joie, il pense à ce qu'il fera de ses profits. Il rêve au bel habit de drap brun qu'il achètera, et aux couverts d'argent qu'il veut substituer à ses cuillers de bois ; car là est la dernière expression des rêves ambitieux de tout ouvrier breton. Les couverts d'argent sont pour lui ce qu'est l'équipage pour le petit industriel ; c'est le terme de ses plus vastes désirs. Aussi, arrivé là, le tisserand s'endort-il dans son enivrement. Et, le lendemain, le froid et la faim le réveillent, comme de coutume, au soleil naissant, et il reprend les travaux et les cruelles réalités de chaque jour !

A cette peinture d'une existence misérable, nous pourrions joindre celle d'une existence plus pauvre encore peut-être, et soumise à des privations plus dures, celle du pêcheur. Mais le pêcheur du moins jouit de l'attrait d'une profession hasardeuse. Sa vie a des surprises et des retours inattendus. La misère ne lui donne pas ses tortures, jour par jour, et par portions égales, avec cette abrutissante uniformité qui est le pire de tous les maux. Il a des alternatives d'aisance et de disette. Il joue une partie contre la mer, ses filets sont les dés, sa vie l'enjeu. S'il gagne, joie et abondance dans sa cabane ! S'il perd, les larmes et la faim ! Mais, en tous cas, il commence toujours son travail avec le bénéfice de l'incertitude. Et puis ses journées s'écoulent loin de l'aspect de sa famille indigente ; il les passe au milieu des poésies de la mer et du ciel, dans la lutte contre les vagues, ou bercé mollement par la lame assoupie. Il n'a sur la terre ferme qu'un abri de quelques heures et un ancrage pour sa barque; tout le reste est sur les flots. Sa baie est à lui, c'est là qu'il vit, qu'il a ses habitudes et ses connaissances. Rien, dans cette plaine bleue et mouvante sur laquelle il flotte, ne lui rappelle sa misère ; il ne la voit que de loin, de même que

le clocher de sa paroisse. Souvent plusieurs jours se passent sans qu'il revienne vers son pauvre foyer. Il a ses îles de repos, où le soir il étend ses filets au soleil couchant et où il dort, dans le creux d'un rocher, sur un lit de jonc marin. Aucune voix importune, aucun cri d'enfant affamé ne vient l'y poursuivre. Il sommeille au roulement des vagues, en se rappelant les belles histoires de pêcheurs qu'il a entendues, tout enfant, à la veillée. Il rêve qu'il prend dans ses filets un poisson d'or dont les yeux sont deux perles, ou qu'il aborde à un rocher inconnu, d'où l'on voit pendre les pierres précieuses comme une longue chevelure de goëmon. Les années s'écoulent ainsi, et quand la vieillesse arrive, le pêcheur laisse à ses fils sa chaloupe trouée, et il vient tranquillement, près des femmes et des enfants, manger le pain que les plus forts sont allés gagner sur la mer. Heureux si quelque orage n'emporte pas un jour chaloupe et matelots, car alors le vieillard n'a plus de ressources sur la terre ; alors on le verra prendre sur son épaule tremblante le bissac du mendiant : il ira frapper de porte en porte avec son bâton blanc ; et, récitant d'un ton plaintif des prières sur le seuil des métairies, il attendra que la plus âgée des filles de la maison vienne jeter dans son chapeau un morceau de pain noir avec lequel il fera le signe de la croix après l'avoir baisé. Et il continuera ainsi jusqu'à ce qu'un jour d'hiver quelque pâtre, en allant au champ, ne le rencontre au pied d'une meule de paille, courbé en deux, les lèvres violettes, les mains roidies, et ne vienne dire : — Le vieux pêcheur est mort de froid cette nuit!

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des souffrances matérielles des ouvriers de notre province, parce que ce sont les seules pour le plus grand nombre ; cependant, là aussi, il est quelques privilégiés d'intelligence qui se

creusent douloureusement le cœur avec la pensée. Génies mal nés qui se sont trompés de logement en venant au monde, et qui, conservant, malgré tout, leur instinct de gloire, pleurent la couronne d'épine qu'ils portent, non parce qu'elle déchire, mais parce qu'elle ne brille pas, Grâce à Dieu, ces artistes de naissance sont rares, et l'on n'a pas souvent à souffrir de l'horrible spectacle d'âmes forcées à se mutiler elles-mêmes pour tenir dans l'étroite place que leur donne le monde. Encore faut-il chercher longtemps avant de les reconnaître, car elles cachent leurs cicatrices et demeurent silencieuses. Ni plaintes, ni cris, ni imprécations, ni mépris amer ! Le Breton est comme ces anciens Germains, qui ne laissaient point voir leur sang à l'ennemi. Quand viennent les frissons de désespoir, il a d'ailleurs de sûrs moyens de les combattre. Si c'est une âme à belle trempe que n'a pas ébréchée la douleur, il marche à l'église, donne sa démission de la gloire terrestre et se fait candidat du paradis ; si, au contraire, c'est un homme dont les forces se sont affaissées dans la lutte, et qui ne peut plus lever les yeux aussi haut que le ciel, il court au cabaret, boit et tue ce qui peut lui rester d'inquiètes pensées. Ainsi deux consolateurs sont toujours là pour lui : Dieu ou l'eau-de-vie.

En 1820, je me rendis à Commana, pauvre bourgade des montagnes, où je devais trouver un ami qui était venu exercer la médecine dans ce pays désolé. J'arrivais de Penmarc'h, encore tout étourdi des hurlements de l'Océan, tout pensif du souvenir de cette ville morte dont j'avais vu les ruines se dessiner sous un linceul de bruyères en fleurs, parsemé de pâles roses marines [1] ; j'avais traversé de longs sentiers, des deux côtés desquels ne

(1) Les roses pimprenelles.

s'élevait plus une pierre, et le paysan qui me conduisait m'avait dit :

— Ceci s'appelle la rue des Orfèvres ; cette autre, la rue des Forgerons ; cette troisième, la rue des Sculpteurs.

Et j'avais regardé avec épouvante ce vaste désert où ne bruissait plus que le vent, et qui avait été une cité opulente, abritant à son ombre sept cents joyeux navires ! Je n'étais pas encore remis de l'étonnement rêveur dans lequel m'avait jeté cet aspect ; mais à Commana je devais être arraché à mes méditations et trouver l'occasion d'oublier les ruines que je quittais devant des ruines bien autrement touchantes ; celles d'un beau génie se détruisant dans la misère et l'obscurité.

Mon ami m'attendait, et nous passâmes une douce soirée. Comme moi, il avait habité loin de son pays assez de temps pour avoir appris à l'aimer. Nous parlâmes de la Bretagne, et c'est un riche sujet d'entretien quand on est Breton, qu'on se comprend et qu'on est assis sous une tonnelle de clématites, d'où l'on entend les cris des pâtres de l'Arrez qui vous arrivent avec le parfum du blé noir et les sauvages modulations des flûtes de sureau. Tout en causant, Frantz me parla avec un vif intérêt d'un menuisier de campagne, qui demeurait sur le coteau voisin, et qu'il me cita comme doué de dispositions merveilleuses pour la mécanique. Nous convînmes de l'aller voir le lendemain.

En effet, dès que le jour parut, nous nous acheminâmes vers la demeure de Jahoua. Le soleil dorait les montagnes à l'orient ; les bruyères se déroulaient au loin tachetées de moutons noirs. Tout ce qui nous entourait était stérile. Pas un arbre, pas une haie, pas un coin de verdure. Quelques sillons de sarrasin en fleurs jetaient seuls, aux pieds des landes, leurs franges neigeuses ; et

cependant le soleil qui se levait, les nuages rosés qui se roulaient sur le bleu de l'horizon, le vent du matin qui soupirait dans les fougères, donnaient à cette campagne je ne sais quelle beauté agreste. Il y avait là de l'air, un plein ciel, quelques merles qui sifflaient dans les joncs de la vallée. On sentait passer dans l'air ce souffle fort et vivifiant des campagnes ce souffle qui fait chanter les oiseaux et épanouir les fleurs. Aussi avancions-nous causeurs et joyeux, tout imprégnés de la délicieuse fraîcheur du matin.

En arrivant sur le coteau, Frantz me fit voir de loin la maison singulière dans laquelle logeait le menuisier. Ce n'était autre chose qu'un vieux colombier recouvert d'un toit de chaume, et dans lequel des fenêtres irrégulières avaient été percées. Mon ami m'apprit que la femme de Jahoua, *qui était noble*, avait reçu en héritage cette ruine avec le demi-arpent de landes qui l'entourait, et que son mari l'avait transformée en maison d'habitation ainsi que je le voyais.

Lorsque nous arrivâmes, le menuisier travaillait devant la porte. Frantz lui souhaita le bonjour et lia conversation. Pendant qu'il causait, je m'approchai de l'établi pour examiner l'ouvrage de Jahoua. C'était un bahut de chêne fort grossièrement exécuté, et qui était loin de révéler, de la part de l'ouvrier, l'habileté que je lui avais supposée. J'en exprimais mon étonnement à Frantz, en français, ignorant que Jahoua comprît cette langue ; mais, à son sourire, je vis qu'il m'avait entendu.

— Je fais mieux que cela quelquefois, me dit-il ; mais il faut que l'outil aille vite, pour avoir fini avant que mes cinq enfants ne crient la faim ! J'ai encore employé deux jours pour faire ce bahut, et l'on n'a pas beaucoup de blé noir pour trois francs.

— Seriez-vous si peu payé pour ce travail?

— Celui qui paie trouve toujours que le travail est cher, me répondit-il avec la prétention sentencieuse ordinaire aux paysans bretons.

— Il ne faut pas juger Jahoua sur ceci, reprit mon ami. Jahoua, quand il le veut, travail comme les saints, vite et bien. C'est à lui que nous devons presque tous les christs de l'arrondissement.

— Vous sculptez des christs? lui demandai-je.

— Quand je ne trouve pas de bahuts à faire.

— Mais c'est un travail qui doit vous rapporter davantage?

— Bien peu. Je sculpte à la journée, ou bien on me paye les christs à la taille : cinq francs du pied. Encore il y a des curés qui veulent la lance et la couronne d'épines par-dessus le marché.

Dans ce moment, un son timbré retentit dans la maison de Jahoua, et se répéta sept fois. Je me retournai avec étonnement.

— C'est mon horloge, me dit le menuisier.

— Vous avez une horloge?

— Qu'il a faite lui-même, en regardant la vieille pendule de ma cuisine, ajouta Frantz. Entrons, vous allez la voir.

Jahoua tira son chapeau avec cette politesse hospitalière que l'on trouve chez le plus rustre de nos villageois, et se rangea, en nous faisant voir la porte d'un geste invitant. Nous entrâmes.

La femme du menuisier était assise près du berceau de son dernier-né, occupée à filer. Dès qu'elle nous aperçut, elle se leva et nous souhaita la bienvenue, en retirant sa quenouille et déposant son fuseau. Frantz se mit à l'interroger sur ses enfants, pendant que Jahoua me

conduisait vers une sorte de cercueil en bois collé le long du mur, vis-à-vis de la porte : c'était sa pendule. Il m'ouvrit la longue boîte de peuplier, et je jetai un cri de stupéfaction en apercevant l'intérieur de cette incroyable machine.

Dépourvu des ressources nécessaires pour exécuter le travail qu'il avait entrepris, le menuisier s'était servi de tout ce qu'il avait pu approprier de quelque manière à son œuvre. Le fer, le cuivre, la pierre, avaient été tour à tour employés par lui. Il n'existait point, dans toute la machine, deux pièces de la même nature, ni faite l'une pour l'autre. On voyait que chacune d'elles n'avait été raccordée qu'à force d'adresse avec sa voisine, et l'on y reconnaissait encore la trace d'une destination primitive toute différente. Le cadran était une large ardoise, sur laquelle une pointe de compas avait tracé le chiffre des heures et quelques arabesques d'assez bon goût ; le timbre dont le son avait éveillé mon attention, n'était autre chose qu'un fragment de bassine de fonte sur lequel venait frapper une tige de fer à bouton cuivré, débris enlevé à une vieille pelle de foyer. Le reste n'était ni moins fruste ni moins étrange. J'étais immobile devant ce travail, lorsque l'on vint appeler Jahoua. Il sortit un moment.

— Eh bien ! me demanda Frantz qui s'était approché, que pensez-vous de cet ouvrage ?

— Cela doit faire une détestable pendule ; mais certes c'est une création admirable. On s'effraye à penser tout ce qu'il a fallu d'imagination, de calcul et d'adresse, pour achever un pareil travail. Cet homme est un grand mécanicien.

— Je ne sais trop ce que Jahoua n'aurait point été, s'il fût né ailleurs, dit Frantz ; tout ce que vous voyez ici est

son ouvrage. C'est lui qui a fait les meubles, réparé les murs, élevé le toit. Il travaille également bien le bois, la pierre et les métaux. Une invention lui coûte moins qu'une imitation. Cet homme a une faculté particulière pour simplifier tous les instruments de la vie usuelle. Vous voyez la serrure de cette armoire? il n'y entre pas une parcelle de fer, et elle n'en est pas moins sûre. En voici la clef qui ne se compose d'autre chose que d'une cheville et d'un clou. Vous êtes habitué aux foyers fumeux des chaumières bretonnes : voyez celui-ci.

Je me détournai vers la cheminée. Ce n'était point, comme je l'avais vu partout, jusqu'alors, dans nos campagnes, un grand parallélogramme surmonté d'un vaste tuyau donnant passage à une colonne d'air glacial qui refoule la fumée vers l'intérieur; Jahoua avait fixé au fond de l'âtre un débris de ces immenses cuves en terre cuite, destinées à couler les lessives, et donnant ainsi au foyer une forme hémisphérique, favorable à la concentration de la chaleur et à sa réflection, il en avait fait une véritable cheminée à la Rumford.

— Il a donc vu des foyers modernes? dis-je à Frantz.

— Jamais, me répondit-il. Il n'en existe pas un seul, que je sache, dans tout le canton, et Jahoua n'a jamais quitté les environs de son village. Je vous l'ai dit d'ailleurs, Jahoua n'imite guère; il crée ou perfectionne. Vous verrez chez moi un tournebroche de son invention qui sonne pour avertir de le remonter. Il a fabriqué pour un de nos agriculteurs un coupe-racines et un pile-landes avec lesquels un enfant de douze ans fait l'ouvrage de deux hommes. Lui-même ne pourrait vous dire de combien de découvertes de ce genre il est l'auteur. Dès qu'on aperçoit, dans le pays, un ustensile inusité et plus commode, une mécanique simple et ingénieuse, on peut dire avec

certitude : — C'est Jahoua qui a fait cela. Si ces essais continuels ne le ruinaient, il vivrait à l'aise pour le pays, c'est-à-dire qu'il pourrait manger du lard une fois par semaine et du pain une fois par jour. Mais quand ses crises de méditations créatrices lui prennent, il néglige son travail journalier, mécontente ses pratiques et les perd. Du reste, Jahoua n'est pas un ouvrier ordinaire. Il a étudié trois ans pour être prêtre, et a reçu les premiers éléments d'une instruction classique. Il a même retenu quelques bribes de latin qu'il aime parfois à semer dans la conversation avec une coquetterie pédantesque qui n'est pas exempte d'orgueil. C'est une intelligence excentrique et maladive qui ne prend jamais le grand chemin, et que tourmente sans cesse une fièvre d'inspiration. L'esprit de Jahoua fait la chasse aux découvertes, comme les braconniers oberlandais font la chasse aux chamois, sans trêve, sans repos, sans découragement, avec une passion furieuse et incessante. Sa fougue d'imagination se révèle dans ses combinaisons mécaniques, aussi bien que dans ses conceptions d'artiste. Les mathématiques et la poésie vivent en communauté dans son cerveau. Malheureusement les moyens d'exécution lui font faute. Jahoua était plutôt né pour commander à des ouvriers que pour être ouvrier lui-même ; c'était la main intelligente appelée à conduire l'outil, et non le manche destiné à y être soudé. Aussi est-ce un homme profondément malheureux. Il ne vous le dira pas, il ne se l'est peut-être jamais dit à lui-même ; mais observez-le bien, suivez les attitudes de son âme, vous découvrirez, par instants, des mouvements gênés et douloureux qui indiquent une blessure cachée.

Comme Frantz achevait de parler, Jahoua rentra avec un prêtre. Au premier coup d'œil, je le reconnus pour un de ces curés bons vivants que l'on trouve en Bretagne

de même qu'ailleurs, quoique plus rarement, espèce de fonctionnaires publics tonsurés, qui font les affaires du bon Dieu comme le percepteur fait celles du gouvernement. En nous apercevant, il tira son tricorne, fit entendre un gros rire jovial, et s'avança vers Frantz qu'il connaissait. Nous sûmes de lui qu'il était venu voir une statue de Vierge que Jahoua sculptait pour son église. Il se plaignait beaucoup de la négligence du menuisier, qui le faisait attendre depuis six mois.

— Il faut pardonner quelque chose à Jahoua, lui dis-je; ce n'est pas un homme ordinaire.

— C'est vrai, me répondit le curé en baissant la voix; le pauvre diable est aux trois quarts fou.

Cependant le menuisier était allé prendre son ouvrage au fond de sa maison, et l'avait apporté près du seuil, afin qu'on pût le voir plus distinctement. Là il enleva les toiles qui l'enveloppaient, et nous aperçûmes une Vierge presque achevée.

Mon premier mouvement fut un mouvement de surprise. L'idée de la vierge Marie s'était tellement liée, dans mon esprit, à certaines formes raphaélesques, que je ne la reconnus pas dans l'œuvre de Jahoua. Je m'attendais à voir, comme d'habitude, une jeune femme aux yeux baissés, tenant entre ses bras un enfant nu et riant. Cependant cette première impression de désappointement passée, je me mis à examiner en détail l'œuvre du menuisier, et, à mesure que je me dégageais de mes souvenirs, sa pensée se révélait plus clairement à moi. La mère de Dieu était assise dans une posture affaissée. Son fils dormait, attaché à son sein, de telle sorte que son visage se trouvait complétement caché. Les traits de la Vierge portaient l'empreinte d'une inquiétude douloureuse et épou-

vantée. Un mouvement convulsif de ses bras ramenait l'enfant vers son cœur, comme si elle eût voulu le cacher ou le dérober à quelque danger. Son visage, sur lequel brillait, à travers l'inquiétude, je ne sais quelle bonté simple et forte, son mouvement vrai mais lourd, toute son attitude lui imprimait un caractère breton que complétait son costume de femme *kernewote*. Je regardai longtemps cette conception puissante avec un étonnement profond. Jusqu'alors je n'avais vu que la mère de Jésus; ici j'avais sous les yeux la mère du Christ. C'était bien Marie, oppressée sous le poids de cet enfant qu'elle allaite, et qui est un Dieu; Marie confondue devant le grand mystère auquel elle est mêlée, ayant peur d'elle-même et de son fils, parce qu'elle sent qu'elle est hors des voies humaines, et que quelque chose d'inouï l'attend; Marie, enfin, redevenue femme un instant par l'oubli de sa divine mission, regardant avec épouvante dans l'avenir la grande croix qui se dresse pour la rédemption des hommes, et sentant l'instinct de mère qui se réveille dans son cœur et fait frisonner sa chair. Ce n'était plus là cette Vierge que j'avais vue si souvent représentée dans le calme céleste de sa divinisation et de sa maternité; c'était la Vierge sous son enveloppe souffrante et mortelle, c'était le véritable symbole de la femme dans la vie.

J'étais tout concentré dans la contemplation de l'œuvre du menuisier, lorsque le curé, qui jusqu'alors s'était entretenu à quelques pas avec mon ami, s'approcha et vint se placer à côté de moi.

— Eh bien! dit-il, comment a-t-il fait cela?

Je ne lui répondis rien. Il se mit à regarder en penchant la tête.

— Qu'est-ce donc, Jahoua? s'écria-t-il tout à coup; tu

as fait à notre sainte Vierge l'air tout affolé ! Pourquoi, mon mignon, lui as-tu donné cette mine pleureuse ?

— Faites excuse, monsieur le recteur, répondit Jahoua, mais à l'âge qu'a l'enfant Jésus, la sainte Vierge a peur d'Hérode, et fuit le massacre des innocents.

Je n'avais pas songé à cette explication, qui donnait au groupe, outre son mérite d'expression, un mérite de convenance et de vérité historique ; cependant elle ne sembla pas persuader le curé.

— N'importe, dit-il, il valait mieux la faire sourire comme dans toutes les gravures ; il ne fallait pas oublier que la Vierge était une mère...

— Oui, *mater dolosora*, murmura Jahoua avec un indéfinissable sourire.

— Et l'enfant Jésus ? reprit le curé, on ne sait pas de quoi il a l'air, caché comme il est ; pourquoi ne pas montrer sa figure ?

— Parce que je ne savais quelle figure faire au fils du bon Dieu !

Le prêtre haussa les épaules ; puis se tournant encore vers la statue du menuisier :

— Heureusement, ajouta-t-il, que le barbouilleur nous vient le mois prochain ; la peinture changera tout cela. Nous donnerons de belles couleurs à la Vierge, et nous la ferons rire malgré le massacre des innocents.

Il rit beaucoup lui-même de ce rapprochement qu'il parut regarder comme une plaisanterie fort spirituelle, et après avoir recommandé à Jahoua d'achever au plus tôt, il partit.

Nous continuâmes à causer avec le menuisier, qui nous montra plusieurs ouvrages ébauchés. Nous allions enfin nous retirer, lorsque mes yeux, en scrutant tous les recoins de la maison, s'arrêtèrent sur un grand nombre de

madriers qui m'avaient frappé dès mon entrée, et qui paraissaient appartenir à quelque travail de charpente inachevé.

— Qu'est-ce que cela ? demandais-je à Jahoua ?

Il rougit un peu et me répondit :

— C'est le commencement d'un moulin, monsieur.

— Vous fabriquez donc aussi des moulins ?

— Il voulait en faire un pour son compte, dit Frantz en riant : Jahoua a une idée fixe ; c'est de transformer son colombier en moulin à vent. Il y en a peu dans la commune, et ils sont loin de suffire aux besoins. Jahoua pense avec raison que s'il pouvait en construire un, il y trouverait une source de profits. Malheureusement le temps et l'argent lui ont manqué jusqu'à présent, car voilà bien longtemps qu'il a commencé son moulin.

— Sept ans, monsieur, dit Jahoua ; il y a sept ans.

— Mais êtes-vous avancé dans votre travail ?

La figure du menuisier prit une expression de tristesse sombre, et il me répondit en balbutiant :

— L'an dernier j'avais fini. Il ne me manquait plus que les meules, mais l'hiver a été dur ; il n'y avait pas d'ouvrage, et le bois est rare par ici. La femme a brûlé une partie des pièces du moulin pour chauffer les petits qui avaient froid. Il a fallu recommencer.

— Et vous n'avez pas perdu courage ?

— Pourquoi ? Quand je serais encore sept ans, qu'importe, si j'ai mon moulin ! La route a beau être longue de Commana à Quimper, un enfant finit par la faire à force de mettre ses petits pieds l'un devant l'autre.

Je regardai avec admiration cet homme de bronze qui avait marché pendant sept ans sans interruption et sans repos vers son espérance, y concentrant toute son âme, y

confiant tout son avenir, et qui, rejeté loin du but au moment d'y atteindre, recommençait le chemin, les cheveux grisonnants et les pieds meurtris, sans faire entendre une plainte. Tant de volonté et de patience me semblaient une merveille.

— Et n'avez-vous jamais songé à quitter le village ? lui dis-je ; vous auriez pu aller à la ville, et avec votre génie inventif, vous seriez devenu riche en peu de temps.

Il secoua la tête :

— La fortune ne se trouve pas où on la cherche, monsieur ; elle est où Dieu l'a mise. Le *laouenanic* [1] rencontre aussi bien un grain de blé dans les champs que dans la cour d'un château.

— Mais ne sentez-vous pas quelquefois du regret de n'être qu'un pauvre menuisier de village ? N'êtes-vous point triste quand vous avez fait quelque chose de beau comme votre Vierge, et qu'on vientvous dire que c'est mal ?

Jahoua haussa les épaules avec un sourire triste et doux.

— Ceux qui payent ont le droit de parler, monsieur, dit-il.

J'étais véritablement attendri.

Jusqu'alors je ne m'étais figuré le génie méconnu que dans une lutte furieuse contre le monde ; je me l'étais représenté sous l'image du lion succombant aux morsures du moucheron, avec un dernier rugissement de rage ; et voilà que tout-à-coup je voyais surgir devant moi un grand homme en guenilles, escomptant sa gloire à vingt sous par jour, et laissant souffleter son génie sans qu'aucun soupir tombât de ses lèvres, sans qu'une ride de dédain plissât son large front, sans qu'une bouffée de colère montât de son cœur à son regard ! Je voyais devant moi un Michel-Ange villageois, forcé de brûler le Saint-Pierre

(1) Roitelet.

de Rome auquel il avait travaillé sept ans, dont on barbouillait les statues pour les faire sourire; et il était calme, il était bienveillant, il n'avait point pensé que le monde était injuste envers lui; il n'eût point compris mon admiration si je la lui eusse exprimée! Je restais confondu.

Cependant nous étions sortis, et à quelques pas du seuil nous nous détournâmes pour regarder extérieurement la demeure du menuisier. Jahoua la contemplait avec une joie forte et silencieuse; ses yeux semblaient suivre, dans l'air, l'aile blanche du moulin que créaient ses rêves.

Nos regards se rencontrèrent, et il vit que je l'avais compris.

— Oui, monsieur, me dit-il en souriant, j'aurai là, un jour, quatre grands bras qui besogneront pour moi; des bras de chêne et de toile qui ne se fatigueront pas. Alors je pourrai travailler selon mon idée, dans mon moulin; je pourrai penser à mon aise sans entendre les pratiques crier. Un meunier, voyez-vous, n'a pas beaucoup à faire. Tant qu'il entend son aile chanter sur l'axe, il n'a pas à s'inquiéter; le vent du bon Dieu lui boulange son pain. Si jamais vous revenez au pays, Monsieur, et que vous voyiez de loin une aile tourner au-dessus de ce toit de paille, dites sans crainte qu'il y a là un homme qui s'appelle Jahoua et qui ne demande plus rien au bon Dieu.

Après avoir prononcé ces mots avec une sorte d'élégance agreste et une sensibilité qui m'émut, le menuisier se découvrit, nous souhaita le bonjour, et, un instant après, il était rentré dans son colombier.

— Eh bien! me dit mon ami, lorsque nous eûmes fait quelques pas dehors, que pensez-vous de cet homme?

— C'est un génie qui aura dépensé toute son intelli-

gence à faire une mauvaise pendule et un moulin, répondis-je.

— S'il fait jamais ce moulin, me dit Frantz.

— Et pourquoi non ?

— Cet homme a un anévrisme dont il ne se doute pas ; dans dix-huit mois il sera mort, et le moulin ne sera pas achevé.

Je m'arrêtai brusquement, en jetant un cri, et je détournai malgré moi vers le colombier de Jahoua un regard effaré.

Le pauvre ouvrier était encore près de sa porte, regardant en l'air, vers le toit de sa demeure, et trois petiss enfants jouaient sur le seuil.

§ III. — Aptitude des ouvriers bretons. — L'usine de M. Frimot. — La digue de Roscoff. — Keinec. — Nécessité de grands établissements industriels en Bretagne.

En parlant de Jahoua, je n'ai point prétendu donner une personnification de l'ouvrier breton : quoique le caractère celtique s'accusât énergiquement dans cet homme, les facultés supérieures dont il était doué en avaient fait une exception. Mais il ne faudrait point prendre non plus les réflexions que j'ai précédemment émises sur l'infériorité industrielle de la Bretagne, pour un brevet d'incapacité infligé à ses ouvriers. Ce qui leur manque, ce n'est point l'aptitude, mais les moyens et l'occasion. Je crois même que peu de races sont aussi propres aux travaux de la forte industrie, car peu de races possèdent à un aussi haut degré la vigueur, la patience, l'esprit de combinaison, et surtout cette espèce de roideur musculaire et d'insensibilité physique qui rendent le travailleur infatigable à la peine. Aussi, toutes les fois qu'une circons-

tance est venue aider, dans notre province, à la manifestation des dispositions manufacturières, on les a vues se faire jour de la manière la plus éclatante.

Il y a quelques années qu'un ingénieur distingué, M. Frimot, établit à Landernau une fabrique de machines à vapeur. C'était une entreprise d'autant plus hardie, que tous les instruments d'exécution, y compris les ouvriers, étaient à créer. M. Frimot tentait, d'ailleurs, la résolution d'un problème entièrement neuf, en fait d'application de la vapeur. Les machines qu'il voulait faire exécuter étaient l'essai d'un système personnel; les mécaniques d'exploitation elles-mêmes avaient toutes été inventées par lui, car M. Frimot était aussi, lui, un Jahoua qui avait sur celui de Commana l'avantage de sortir de l'École Polytechnique. On conçoit quelles difficultés il dut rencontrer pour tirer ainsi du néant un nouveau monde industriel! Mais M. Frimot ne s'en effraya pas. Il appela autour de lui tout ce qu'il trouva de taillandiers de village, de serruriers de carrefour, d'armuriers de bourgades; le port de Brest lui fournit quelques forgerons, non pas habiles, mais habitués aux grands fourneaux, et ce fut avec ces ouvriers qu'il commença.

Pendant les premiers mois, il y eut de quoi devenir fou. Les cent bras de l'usine allaient comme une machine détraquée, sans ordre, sans intelligence; la pensée de l'inventeur, mal comprise ou maladroitement exécutée, n'entrait dans les tenailles du forgeron que pour en sortir parodiée et ridicule; sa création, mise vingt fois sur l'enclume, forgée, faussée, déformée en tous sens, en sortait enfin monstrueusement traduite, véritable caricature du plan harmonieux qu'il avait tracé. M. Frimot fit recommencer l'œuvre, sans étonnement et sans impatience.

Cette fois le travail prit une marche plus habile ; les marteaux avaient appris leur métier pendant le premier essai ; l'ouvrier breton s'était aguerri dans cette lutte contre le fer, la houille et le feu ; il avait deviné les moyens de les maîtriser, d'en faire des esclaves utiles. La matière obéit à l'intelligence, les métaux se pétrirent et se contournèrent docilement sous l'action de sa volonté ; une première machine s'éleva et entra en action. Ce fut un jour véritablement solennel que celui où cette machine s'agita sous l'effort de la vapeur, et où le premier coup de piston fit retentir l'édifice. Ils étaient là, tous ces ouvriers sortis quelques mois auparavant de leurs hameaux, et qui n'avaient jamais vu semblable merveille ; ils étaient là, le cou tendu, les yeux fixes et presque épouvantés devant leur propre ouvrage. Ils regardaient cet être étrange de fer et de cuivre dont ils avaient laborieusement limé les membres pendant des mois, qu'ils avaient fabriqué et monté pièce à pièce, et qui maintenant, animé d'une sorte de vie intérieure, lançait sa grande voix dans l'espace et agitait ses bras de géant. Pendant plusieurs jours, ils ne purent passer devant la machine sans détourner la tête avec une surprise d'enfant, qui n'était pas exempte d'une superstitieuse inquiétude ; mais peu à peu ils s'habituèrent à sa présence ; ses rauques sifflements devinrent pour eux comme une voix amie ; ils ne purent plus travailler sans l'entendre ; ils l'avaient baptisée du nom de *Jeannette*, et quand elle était arrêtée, ils disaient d'un air triste :

— Jeannette dort aujourd'hui ;

Et les marteaux tombaient plus languissamment sur l'enclume, et il semblait à tous qu'il manquait quelque chose à l'atelier.

Plus tard, l'établissement s'agrandit ; de nouvelles ma-

chines furent exécutées, et le nombre des travailleurs augmenta; mais M. Frimot continua à les prendre parmi les ouvriers du pays. Nous avons été témoin de l'entrée dans les ateliers de plusieurs de ces campagnards, et c'était en vérité chose plaisante que de voir leur admiration inquiète, au milieu de tous ces bras de fer qui s'agitaient autour d'eux. Ils regardaient comme des enfants étonnés ces machines élégantes; ils tournaient autour avec une sorte de précaution respectueuse; ils n'osaient approcher, de peur de les gêner; ils leur auraient volontiers tiré leur chapeau par politesse, car c'était pour eux plus que du métal; c'étaient des espèces d'ouvriers mystérieux et intelligents, tels qu'ils n'en avaient encore jamais rencontré dans la vie. Mais cette naïve ignorance durait peu; le nouveau venu se formait vite au feu de la grande forge. Un mois après leur arrivée, on voyait ces campagnards peureux se jouer au milieu des étincelles et de la fumée, comme de vrais cyclopes habitués à vivre dans les flammes; se lancer l'un à l'autre, les gueuses de fer rougi, et jeter à pleine poitrine les cantiques ou les *guerz* bretons, au milieu des monotones battements du piston et des sourds rugissements de la chaudière bouillante.

Malheureusement, ces essais qui avaient constaté si brillament l'aptitude des Bretons pour les arts mécaniques, furent ruineux pour celui qui les poursuivait. Cette étude expérimentale, faite par le maître et les ouvriers, avait été entreprise sur une échelle trop vaste pour les ressources matérielles de M. Frimot, et il fut forcé d'arrêter cet élan industriel qu'une fortune particulière ne pouvait entretenir.

Mais il avait pu apprécier l'ouvrier breton, et il savait désormais ce qu'on avait droit d'en attendre. Il eut encore, avant de quitter la Bretagne, une nouvelle occasion de

s'en assurer. Ce fut près de Roscoff, dans la construction d'une digue destinée à enlever un coin de grève à la mer. Le travail à exécuter était entièrement neuf. Les ouvriers ne s'en inquiétèrent point. Une population entière accourut pour prendre part à cette œuvre de géants, et ce fut pour M. Frimot lui-même une véritable merveille que l'audace, l'intelligence, la force, avec lesquelles ils accomplirent cette œuvre difficile. Deux mois leur suffirent pour l'achever. A les voir lutter avec tant de gaieté et de courage contre la mer terrible qui grondait autour d'eux, on eût dit qu'ils prenaient un plaisir d'enfant à la combattre. Au mileu de ces rocs qu'ils ébranlaient de leurs leviers, couvert comme ils l'étaient de vase salée et arrosés par l'écume de la houle sous laquelle ils travaillaient en chantant, on les eût pris pour de jeunes lions marins folâtrant sous les griffes de leur mère. Les quartiers de rochers détachés de la côte venaient avec une sorte d'instinct prendre leur place et se ranger l'un contre l'autre à la digue. Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus témoin à cette occasion, un soir que j'arrivais à Roscoff. J'ignorais la construction de cette digue, et je marchais les regards fixés vers la mer où le soleil venait de descendre dans toute sa gloire. J'étais absorbé par cet admirable tableau, lorsqu'en baissant machinalement les yeux sur la grève qui commençait à se noyer dans l'ombre, je crus être le jouet d'une hallucination. Sur le sable blanc du rivage, on voyait cinquante rochers de granit, poussés par des mains invisibles, s'avancer d'un mouvement uniforme et solennel. Un murmure confus montait de la rive sur la montagne, mêlé à je ne sais quel frottement écailleux et strident je demeurai immobile et presque épouvanté : je crus un instant voir une armée de ces monstres fabuleux des légendes bretonnes, qui avaient

quitté leurs cavernes, et qui se traînaient lourdement vers la mer. Heureusement, les voix des hommes et les clochettes des chevaux qui revenaient de la digue m'arrachèrent bientôt à ma fantastique vision. Le lendemain, je vis les travaux au grand jour ; je n'eûs plus peur, mais j'admirai.

Je ne terminerai pas, puisque je suis en train de citer des anecdotes, sans dire un mot d'un charpentier de Morlaix, nommé Keinec, et que je me rappelle avoir vu dans mon enfance. Cet homme, qui avait été employé quelque temps au port de Brest, n'avait jamais pu apprendre à lire ni à écrire. A l'âge de cinquante ans, il se mit en tête de construire un navire, seul, sans plan, et sans calcul écrit. Il projeta de mémoire cette immense machine, en combina toutes les parties, et l'exécuta au grand étonnement des négociants du port qui avaient d'avance condamné l'œuvre du charpentier. Depuis ce premier essai, douze navires de différentes grandeurs furent construits par lui avec le même succès, ce qui lui faisait dire dans ses jours de gaieté qu'il avait autant de ses enfants sur l'eau que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait eu d'apôtres. Je me souviens encore d'avoir vu lancer, à mon passage à Cornic, le dernier brick qu'il ait construit; Keinec avait alors quatre-vingts ans accomplis. Lorsque l'immense machine s'élança dans la mer, au milieu des acclamations, et reparut, rasant avec grâce le rivage, le vieux charpentier était sur le pont, appuyé contre le bénitier que l'on avait apporté pour le baptême du navire; il découvrit ses cheveux blancs, fit le signe de la croix et baissa la tête.

— Eh bien! qu'avez-vous, père Keinec? lui cria le capitaine en lui frappant sur l'épaule; est-ce que vous pleurez?

— C'est mon dernier fils que j'envoie sur la mer, monsieur, dit le vieillard avec une triste douceur.

Puis il regarda longuement son navire, serra la main du marin et descendit à terre.

Un mois après il était enterré au cimetière de Ploujean, et ses fils plantaient sur sa tombe une croix surmontée d'un vaisseau à la voile.

Je pourrais ajouter une foule de preuves de l'aptitude de l'ouvrier breton ; mais, il faut le reconnaître, cette imagination si féconde chez lui, et qui se montre en toute occasion, est le plus souvent sans grand résultat, faute d'éducation professionnelle et de moyens d'exécution. Son adresse ingénieuse ne s'exerce que dans une sphère étroite, et ne dépasse point, en général, les bornes d'une industrie personnelle et isolée. Tant que de grands centres de fabrication n'existeront point dans cette province, les arts manuels n'y feront aucun progrès ; et ces grands centres, il faut qu'ils soient créés par des étrangers. Le Breton n'ira point chercher l'éducation industrielle pour la transporter dans son pays ; il l'attendra sans empressement et sans appel, tranquillement accroupi dans sa misère ; mais si elle vient vers lui, il saura l'accueillir et en profiter. Quoique la Bretagne, par sa position écartée, ne soit jamais appelée à la production manufacturière aussi impérieusement que les provinces centrales, on peut la regarder comme éminemment propre, par sa nature et par le caractère de ses habitants, à toutes les fortes industries qui s'appuient sur l'agriculture. Il est possible aussi que des richesses minéralogiques encore ignorées couvent dans son sein, et la découverte de bassins houillers susceptibles d'exploitation suffirait pour changer entièrement la face du pays. Mais quel que soit l'avenir qui l'attende, la Bretagne ne pourra sortir de son néant, sous

le rapport manufacturier, que par la création de grandes usines, soutenues par des capitaux suffisants. Alors seulement cesseront les industries morcelées et mal entendues qui l'épuisent au lieu de l'enrichir; alors commencera l'émancipation de ses ouvriers, ensevelis jusqu'à présent dans une ignorance indifférente et fatale.

CHAPITRE II.

COMMERCE.

Trafic des anciens Bretons. — Commerce des chevaux. — Michel le Normand et Bervic le Breton.

Il y eut un temps où les Celtes armoricains faisaient le commerce de la moitié du monde. Depuis que les noms de Tyr et de Carthage n'étaient plus que deux grandes épitaphes écrites sur des cités mortes, les Celtes de la petite Bretagne dominaient l'Océan germanique et sarmatique, la mer de Cronie et la mer Atlantique, tandis que Marseille s'était emparée de la mer intérieure, et régnait, sans partage, sur ce magnifique lac de deux cents lieues. Partout, sur l'Océan, on rencontrait les hauts navires des Venètes, et il était facile de les reconnaître, car les galères d'Italie n'étaient auprès d'eux que de frêles chaloupes. Ils voguaient sans rames, avec leurs voiles de peau souple, teintes en azur comme les flots, et leurs ancres rattachées à la poupe avec de grosses chaînes. C'étaient eux qui transportaient les laines des Cantabres, l'étain, l'argent et le fer de la Lusitanie, les fourrures de la Scandie et le vin des îles Fortunées.

Plus tard, Brutus, lieutenant de César, détruisit leur marine dans la bataille navale qui eut lieu entre Carnac et Diarorigum ; mais vers le sixième siècle nous la voyons encore reparaître, quoique moins puissante. Elle noue de nouvelles relations avec les peuples du nord de l'Eu-

rope, malgré les flottes normandes et les pirates flamands. Jusqu'au quatorzième siècle, son importance se soutint, et c'est alors seulement que les guerres continuelles avec l'Angleterre commencent à amoindrir son commerce. Mais il est bientôt protégé par la création d'une marine militaire, et jusqu'en 1791 il continua à prospérer. Au moment de la révolution il était encore immense. Malgré la ruine de la compagnie des Indes établie à Lorient, les navires bretons et étrangers remplissaient nos ports. Les lourdes galiotes hollandaises venaient nous demander nos blés, les felouques espagnoles enlevaient nos beurres et nos toiles, et nos bricks apportaient aux Norwégiens, aux Russes, aux Danois, la cire et le miel recueillis dans nos montagnes ; aux Catalans et aux Portugais, les poissons pêchés sur nos baies. Alors les petites villes du littoral étaient pleines de ces négociants en bonnet de laine et en sabots qui mangeaient dans l'étain, mais dont les coffres-forts regorgeaient de doublons d'Espagne ; véritables fourmis qui recueillaient grain à grain leur amas de blé, et qui, doués de l'esprit médiocre et patient, indispensable pour tout négoce, créaient avec de petits moyens, de grandes fortunes que leurs fils trop habiles n'ont pas su conserver. La révolution de 1791 interrompit le cours de ces prospérités commerciales. Aujourd'hui il n'en existe plus nulle trace dans les petits ports de l'Armorique que la vase encombre chaque jour, et où l'on voit les navires inachevés pourrir sur les cales de construction.

Ainsi la basse Bretagne a vu le temps détruire successivement toutes les relations avantageuses qu'elle avait avec l'étranger. Il ne lui est rien resté de ses anciennes sources de richesses ; pas même une guerre avec l'Anglais pour occuper ses corsaires ! Aussi sa marine est-elle anéantie pour longtemps, sinon sans retour. Tout se borne désor-

mais à un commerce intérieur sans importance. Nous en excepterons toutefois celui du beurre et celui des chevaux, qui occasionne encore un mouvement de capitaux assez considérable.

On trouve en basse Bretagne deux races de chevaux bien distinctes. La première, qui ne fournit que des chevaux de trait, lourds, peu élevés, mais robustes, est fort commune dans les plaines, principalement dans le Léonais et les vallées de Tréguier. La seconde, plus élégante, ne se rencontre guère que dans les montagnes. C'est une race grêle, légère, au poil noir, à l'œil fauve, à peu près semblable à celle qui peuple les pampas de l'Amérique du Sud, et dont se servent les gauches pour leurs étranges expéditions à travers les déserts. On y reconnaît, au premier coup d'œil, la trace du type arabe, mais avec un germe de dégénérescence sauvage, avec moins de grâce et de fierté. Du reste, à partir du cheval nain de l'*île de la Terreur*, (Ouessant) jusqu'au beau coursier de guerre des *pointes de la Coquille* (Conquet), cette race subit de grandes variations de taille, de forme et de vigueur, selon les cantons qu'elle habite. Le Morbihan ne fournit presque partout que des chevaux de charbonniers, au poil long et hérissé, dont on méconnaîtrait l'origine sans le regard acéré que dardent leurs yeux perçants, sous leurs crinières rousses.

Outre ces deux races, il en est une troisième, produit bâtard et honteux que l'on doit aux soins éclairés du gouvernement ! Elle résulte du croisement des juments armoricaines et des énormes étalons entretenus dans nos haras. On peut la reconnaître à sa grosse tête bretonne emmanchée d'un long cou normand et soutenue par de maigres jambes. C'est une race de juste-milieu entre toutes les races existantes, également impropre au trait

ou à la selle, et dont la présence dans les foires excite un long rire. Du reste, ces chevaux, qui ne sont pas le produit de la nature, mais du haras, ces chevaux administratifs, créés par ordre, qui n'ont été trouvés bons, jusqu'à présent, qu'à gagner à leurs maîtres les primes accordées par l'État, sont en assez petit nombre. La routine et le grossier bon sens de nos paysans rendront probablement inutiles les ingénieuses combinaisons de nos hommes d'État, et nos chevaux resteront excellents, malgré leurs efforts pour les *améliorer*.[1]

Ce n'est pas que notre race chevaline ne puisse subir des modifications; mais pour cela il faut changer les éléments qui la font ce qu'elle est, c'est-à-dire le climat et la nourriture. Ainsi les deux tiers des chevaux de la Normandie ne sont autre chose que des chevaux bretons achetés dans notre pays lorsqu'ils n'avaient que deux ou trois ans, et refaits dans les pâturages du Cotentin. Vingt-cinq mille chevaux sortent chaque année des trois départements armoricains pour suivre les maquignons qui les vendent plus tard comme chevaux normands. J'ai déjà dit que ce commerce était le seul de quelque importance qu'eût conservé la Bretagne. A l'approche des grandes foires, on voit nos routes couvertes de cavaliers en blouse bleue, portant suspendu au poignet un lourd bâton garni de cuir, et derrière eux une valise à moitié cachée sous une limousine. A leurs yeux bleus, à leur voix mielleuse, à la politesse avec laquelle ils vous tirent leur chapeau de paille, il est facile de reconnaître les Normands. Les autres, maigres, soucieux et sombres,

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, d'heureux changements ont été apportés à l'administration des haras; on a compris la nécessité de *perfectionner* l'espèce au lieu de la *changer*, et des produits satisfaisants ont été obtenus.

cheminent lentement, et leur feutre écourté ne quitte jamais le serre-tête de toile qui cache leur chevelure grise ; ce sont les Poitevins et les Manceaux, race soupçonneuse et morose, dont la probité querelleuse est pire peut-être que la rouerie joyeuse et sociable des Normands.

Mais c'est dans les foires mêmes qu'il faut observer les acheteurs et les marchands en présence, étudier leurs diverses natures, voir l'adresse façonnée des maquignons aux prises avec la ruse patiente de nos paysans. De tout temps la Bretagne a été une terre promise pour les Normands : depuis qu'ils ne l'exploitent plus les armes à la main, ils l'exploitent par leur commerce. Les acheteurs de chevaux ont remplacé les soldats de Rollon. Les Bretons ne l'ignorent pas : instruits par une expérience achetée à leurs dépens, ils sont dans un état de défiance permanent contre les maquignons, et leur taciturnité naturelle s'en augmente d'autant. Souvent, pour exciter la confiance et pour faire croire qu'il sera facile de les surprendre, ils feignent l'ivresse ; mais le plus ordinairement ils se retranchent dans une stupidité apparente dont rien ne peut rendre la plaisante vérité. Ce jour-là il n'y a plus un seul paysan qui sache le français, et les acheteurs inexpérimentés, trompés par cette ruse, laissent échapper une réflexion, l'expression d'un désir, qui guident et rendent le marchand plus ou moins tenace dans ses prétentions. Cependant les vieux maquignons ne se laissent point prendre à cette comédie. Quelquefois au contraire ils en tirent parti, en affectant eux-mêmes une ignorance complète de la langue celtique. Alors c'est une scène à voir que cette lutte de fourberie bretonne et normande, que ces deux hypocrisies se combattant avec les mêmes armes. Le paysan immobile écoute, avec une attention hébétée, les remarques du maquion, qui, l'air indifférent

et dédaigneux, regarde le cheval comme s'il ne s'en souciait nullement, lui trouve mille défauts qu'il se fait remarquer à lui-même assez haut pour être entendu du vendeur, et finit par proposer la moitié de la valeur réelle de l'animal. Remarquez que presque toujours le résultat de cette fourberie laborieuse entre deux acteurs d'égale force est de vendre le cheval à son prix, c'est-à-dire d'atteindre, avec beaucoup de peine, le but auquel on aurait pu arriver de prime abord en usant réciproquement de franchise.

Je m'étais rendu par curiosité à la célèbre foire de la Martyre, dans le Finistère, où les plus beaux chevaux du pays se trouvaient réunis au nombre d'environ dix mille. L'immense champ de foire ne présentait qu'une mer mouvante de têtes d'hommes et d'animaux, d'où s'élevaient des jurements, des cris, des hennissements, dont le mélange formait une inexplicable rumeur que l'on entendait de loin comme le bruissement des vagues. Je voulus parcourir la foire; mais, pressés l'un contre l'autre, les chevaux ne laissaient aucun passage. C'était entre leurs pieds, par-dessous leurs ventres quelquefois, qu'il fallait avancer; et, dans cette mêlée d'hommes et de chevaux, ce n'était qu'avec le poing et le *pen-bas* que l'on pouvait faire sa trouée. De quelque côté que l'on se tournât, on se trouvait face à face avec ces têtes velues, ornée de rubans et de plumets, qui vous envoyaient au visage une brûlante haleine ou un hennissement sauvage. A chaque pas, une lourde calce venait se poser sous vos pieds meurtris. Par instants, on entendait une longue clameur s'élever; on voyait des chevaux se dresser debout, furieux et les crins hérissés. Alors une impulsion immense était imprimée à la foule entière, et, entraîné malgré soi dans cette marée, on roulait au milieu des hommes et des

chevaux dont les flots vivants vous emportaient au loin.

J'avais à peine fait quelques pas que je me trouvai mêlé à une de ces bourrasques passagères. Après m'en être tiré avec beaucoup de peine, je rebroussai chemin, tout effrayé, et je me réfugiai dans l'auberge, décidé à tout regarder du seuil. J'y étais depuis quelque temps, promenant mes regards sur la foule confuse et variée dans laquelle on voyait s'agiter pêle-mêle les habits de toile blanche des Bretons, les blouses bleues des Normands et les vestes brunes des Poitevins; je me plaisais à suivre les chevaux qui quittaient, à chaque instant, le champ de foire pour aller s'essayer sur la lande voisine, lorsqu'en regardant plus près de moi, mes yeux s'arrêtèrent sur une jument placée à peu de distance de la porte de l'auberge, et dont la beauté me frappa. Elle appartenait à la forte race que nourrit le Léonais, et tout en elle respirait cette vigueur calme et sûre d'elle-même qui semble être le cachet de tout ce qui naît sur le sol de la Bretagne. Je ne pus m'empêcher d'exprimer mon admiration au tavernier, qui se trouvait à mes côtés.

— C'est un bel animal! monsieur, me répondit-il; aussi M. Michel a-t-il dit qu'il l'aurait à tout prix.

— Qu'est-ce que M. Michel?

— C'est le maquignon avec lequel vous causiez ce matin.

Je me rappelai, en effet, avoir déjeûné avec un homme frais et blond que j'avais remarqué à son accent normand et à la politesse avec laquelle il s'appropriait à table les meilleurs morceaux.

— Et qu'attend donc M. Michel pour faire son marché? demandai-je à l'aubergiste.

— Que la foire soit plus avancée.

— Mais si la jument est achetée par un autre?

— Oh ! il a l'œil dessus, monsieur. Michel comprend son affaire, voyez-vous; mais le vieux Bernic est encore plus malin ; c'est un homme qui vendrait le paradis au bon Dieu. Ce sera un marché curieux à voir.

Ces mots de l'aubergiste piquèrent ma curiosité ; je résolus d'être témoin du marché de la belle jument. J'attendis longtemps. Ce ne fut qu'au moment où la foire commençait à s'éclaircir, et lorsque les paysans qui appartenaient aux communes les plus éloignées s'étaient déjà retirés, que je vis Michel s'avancer vers l'auberge. Il causait avec un paysan qu'à l'éperon soudé contre son soulier gauche et à son fouet croisé en bandoulière, je reconnus, tout de suite, pour un entremetteur. En passant devant la jument, Michel s'arrêta, et dit à son compagnon :

— Tiens, je n'avais pas vu celle-ci !

Il la regarda quelque temps en sifflant.

— C'est dommage, dit-il, qu'elle ait la tête bretonne. Ces têtes !... ça a l'air d'une mesure d'avoine au bout d'un cou de cheval... Avec ça, la plus belle bête perd son prix. Je donnerais cinq cents francs de la jument grise...

— Chut ! lui dit l'entremetteur, le paysan vous entend.

— Qu'est-ce que cela me fait? Je te dis que je donnerais cinq cents francs de la jument, si on voulait lui changer la tête ; mais comme elle est je n'en donnerais pas la moitié.

Pendant toute cette conversation, qui avait lieu à deux pas du paysan breton à qui l'aubergiste avait donné le nom de Bervic, celui-ci était demeuré immobile et ne semblait avoir rien entendu. Ce ne fut qu'au moment où

le maquignon s'approcha davantage et se mit à tâter le cheval qu'il parut l'apercevoir.

— Vous voulez acheter mon cheval? dit-il à Michel en souriant.

Michel le regarda avec surprise.

— Ah! tu parles français, toi? dit-il. C'est bien heureux. Eh bien, voyons; combien veux-tu de ta bête?

Le paysan ne répondit pas et se mit à refaire tranquillement une des tresses de la crinière.

L'entremetteur répéta la demande en breton.

Même silence.

— Ah ça! quelle langue entend-il donc, cet animal-là? cria le Normand.

Bervic se détourna comme s'il eût deviné qu'on lui parlait; il parut inquiet, et regarda attentivement Michel et son compagnon.

— *Petra a lavar an aoutrou*[1]*?* demanda-t-il à ce dernier.

L'entremetteur le lui répéta en breton; Bervic pencha la tête pour écouter, mais parut n'avoir saisi que quelques mots.

— *Me a zo Bouzard*[2], dit-il en haussant les épaules.

— Il est sourd? dit Michel, qui entendait le breton aussi bien que son interprète. Que le diable emporte la brute! on ne pourra pas lui faire entendre un seul mot.

Le paysan sourit au maquignon, et lui répéta dans son mauvais français:

(1) Que dit le monsieur?
(2) Je suis sourd.

— Moi suis sourd... sourd.

— Eh! je le vois bien, sauvage, répondit Michel.

Il s'approcha de l'oreille de Bervic, et lui cria en faisant un porte-voix de ses deux mains !

— Combien ta jument?

— Mille francs, répondit Bervic en breton.

L'entremetteur répéta le prix au Normand. Celui-ci haussa les épaules, et, par habitude, comme si le vendeur eût dû l'entendre, il s'écria :

— Excusez, mille francs! ta jument pond des écus de cent sous, à ce qu'il paraît! Mille francs pour un cheval qui a une tête comme ça!... tu veux te gausser de moi, vieux farceur.

Bervic paraissait suivre avec attention les gestes du maquignon, et, comme s'il eût deviné qu'il se récriait :

— Beau cheval, dit-il, beau cheval...

Et il montrait sa jument avec complaisance ; il détaillait ses perfections en parlant tantôt français, tantôt breton. A chaque éloge Michel opposait une critique ; mais Bervic n'entendait rien, et continuait toujours.

— Décidément il est sourd comme une cruche, dit le Normand à l'entremetteur.

— Il paraît, répondit celui-ci.

Michel baissa néanmoins la voix.

— Tu vas lui proposer *trois cents* francs, dit-il, coûte que coûte, il faut que j'aie la bête.

Il s'approcha ensuite du paysan, et leva la main ; Bervic étendit la sienne.

— Trois cents francs, dit le Normand en frappant dans la main du paysan.

L'entremetteur lui répéta la somme en breton ; mais il se récria à son tour. Il recommença l'énumération de toutes les qualités de sa jument. Michel se mit à l'examiner de nouveau avant de proposer un prix plus élevé.

— Elle n'est pas poussive au moins? dit-il.

La question fut traduite et criée au paysan, qui jura, par Jésus et la Vierge, que la bête n'était pas poussive.

— Ni morveuse?

Nouvelle affirmation.

— Ni fourbue?

Affimation plus énergique que jamais. Le père Bervic assura également que sa jument ne mordait ni ne ruait ; et il fit voir sa bouche, souleva ses pieds, la fit marcher et trotter. Pendant tout ce temps, de nouvelles propositions lui avaient été faites par Michel, et à chaque écu que celui-ci ajoutait à son prix proposé, ou que l'autre retranchait à son prix demandé, tous deux se frappaient dans la main pour confirmer leur proposition et la signer en quelque sorte. Ils étaient d'accord, sauf quelques pièces de six francs, lorsque Michel dit tout à coup :

— Comment ta bête porte-t-elle?

L'entremetteur allait répéter la question, lorsque Bervic détourna la tête du cheval, et la montrant au maquignon :

— Bons yeux, lui dit-il.

Le maquignon se mit à examiner les yeux, dont il avait oublié de s'occuper. Le paysan diminua ensuite son prix de quelques francs. Ils étaient près de conclure, lorsque l'idée de faire monter le cheval revint au maquignon. Il dit à l'entremetteur de l'essayer, et celui-ci étendait déjà la main pour saisir la crinière; mais Bervic ne lui en

donna pas le temps. Il se mit à courir en tenant en lesse sa jument et la faisant trotter. Michel le suivit pour observer la marche de l'animal. Quand il l'eut rejoint, il lui proposa un écu de plus. Le paysan parut hésiter un instant; puis enfin il se décida. Le marché fut conclu, et des arrhes données par Michel. Tous trois s'acheminèrent ensuite vers l'auberge pour ratifier le traité en buvant, selon l'usage. Comme ils entraient, le tavernier lança à Michel et à Bervic un regard curieux.

— Eh bien ! qui a trompé l'autre ? dit-il en riant.

— Le Breton est enfoncé, s'écria Michel ; j'ai la bête pour cent cinquante-deux écus.

— Pour cent cinquante-cinq, dit vivement Bervic ; vous avez dit cent cinquante-cinq.

Le maquignon fit un saut en arrière et demeura stupéfait.

— Eh bien ! eh bien ! tu n'es donc plus sourd, toi ? s'écria-t-il.

— On n'a pas besoin d'être sourd pour boire un coup de vin, répondit le paysan avec un sourire où la raillerie se voilait sous je ne sais quelle bonhomie grotesque.

Michel se frappa la tête de ses deux mains.

— Ah ! le scélérat m'aura trompé, dit-il en se tournant vers la jument.

— L'avez-vous montée ? lui demanda l'aubergiste d'un air goguenard.

— Non, pourquoi ?

— C'est que la bête a une mauvaise habitude : elle ne peut souffrir ni cavalier ni harnais, et on n'a jamais pu en rien faire.

Le Normand se tourna vers Bervic, qui était tranquillement appuyé sur son *pen-bas*.

— Je ne prendrai pas ton cheval, vieux coquin ; s'écria-t-il furieux.

— On ne peut pas forcer le monde, répondit paisiblement Bervic ; mais alors les arrhes seront à moi. Quarante francs font du bien à un pauvre chrétien.

Michel écumait de rage. Il levait sa cravache pour couper la figure du paysan ; l'aubergiste le tira par le bras.

— Ne frappez pas, monsieur Michel, lui dit-il à demi-voix ; le vieux a été le meilleur lutteur de Cornouailles-c'est un corps de fer. Croyez-moi, prenez la bête ; elle a belle apparence, et puisqu'on a pu vous la vendre, vous pourrez bien la vendre à un autre.

Michel résista d'abord, mais il finit par se laisser persuader, et, après force malédictions, il paya la somme promise. Bervic la recompta trois fois, l'éplucha écu par écu, se plaignit de ce que trois pièces étaient mal marquées, et empocha le tout de fort mauvaise grâce. On eût dit que c'était lui qui se trouvait lésé. Cependant Michel était entré dans l'auberge en maugréant ; le paysan l'y suivit, et vint se placer vis-à-vis de lui.

— Eh bien ! que veux-tu encore, brigand ?

— C'est l'usage que celui qui achète paye un coup à boire, dit le père Bervic d'un air câlin.

A ce dernier trait nous partîmes tous d'un éclat de rire, et le Normand sortit furieux. Bervic attendit encore quelque temps, et se retira enfin en murmurant.

Comme il partait, le tavernier nous le montra du doigt en secouant la tête avec une admiration profonde.

— Voilà un homme ! dit-il ; il volerait un huissier, si c'était possible. Il a l'air d'un christ de carrefour, mais c'est un démon baptisé. Cette fois encore, voyez-vous, le

Normand a été battu. La doublure de grosse toile a usé le drap fin.

§ II. — Races commerçantes de la Bretagne. — Le Roscovite. — Le Pillawer.

Malgré ce que nous avons dit de l'adresse des paysans bretons, il faut reconnaître que leur caractère les rend généralement peu propres au négoce. Le manque d'activité est, à cet égard, un obstacle invincible. Cependant, parmi les races variées que présentent les communes de l'Armorique, il s'en trouve quelques-unes plus heureusement organisées,

La Bretagne fut d'abord partagée entre un certain nombre de familles douées de goûts et d'aptitudes diverses. Elles se multiplièrent et formèrent autant de tribus séparées qui, plus tard, prirent le nom de paroisses. Chacune de ces paroisses, isolée de ses voisines par ses habitudes, son costume, ses entraînements, conserva nécessairement son caractère natif. Les mariages ne purent l'altérer, car ils ne se contractèrent que très-rarement hors de la communauté, et maintenant même encore, on voit peu d'alliances de commune à commune. De là les différences singulières que l'on remarque en Bretagne entre des paroisses limitrophes ; de là ces tribus presque uniquement agricoles qu'un simple ruisseau sépare de tribus presque uniquement industrielles ; de là ces quelques races actives, commerçantes, émancipées, que l'on trouve au milieu de races stationnaires et superstitieuses.

Parmi les populations qui forment ainsi un contraste

frappant avec les habitudes casanières de la plupart des Bretons, on peut citer principalement les Roscovites, quelques peuplades de l'Arrez, du pays de Vannes, et les Bretons de Bréhat, au pays de Tréguier.

Roscoff est une petite colonie maritime placée sur l'Océan, et qui, lorsqu'on vient de la mer, paraît accrochée au bas du promontoire, comme une coquille marine. D'après sa position, on devrait s'attendre à voir tous les habitants de la commune consacrés au service de la mer ; cependant il n'en est rien. Roscoff ne fournit pas plus de marins que les autres points du Finistère, et presque toute sa population s'occupe de la culture des terres, qui sont, dans ces parages, d'une incroyable fertilité. Les légumes les plus délicats y poussent en plein champ, et les Roscovites en font un commerce immense dans toute la Bretagne. Quelque route que vous parcouriez, vous les rencontrez assis sur le brancard de leurs charrettes légères, rapidement emportés par un petit cheval du pays, et chantant une ballade bretonne. Leur costume se compose d'un habit de toile blanche et fine sur lequel se dessine élégamment une large ceinture de serge rouge. Mais le plus souvent ils se débarrassent de leurs habits pour la route, et alors on aperçoit le grand gilet vert à manches bleu de ciel qui leur presse étroitement la taille. Leurs cheveux noirs tombent sur leur cou avec une négligence pittoresque et leur chemise sans collet est fermée par une épinglette de cuivre qu'ornent des grains de verre colorié. C'est avec ce vêtement leste et gracieux qu'ils parcourent les routes de Bretagne sous le soleil, la neige et la pluie. Aucun temps, aucun chemin, aucune fatigue ne les arrête. Plusieurs vont vendre leurs produits à cinquante lieues, et je me rappelle en avoir fréquemment rencontré dans les rues

de Rennes, offrant leurs asperges et leurs choux-fleurs avec la même aisance qu'aux marchés de Brest et de Morlaix. En 1830, l'un deux s'imagina d'aller à Paris avec sa petite charrette, son unique cheval et ses plus beaux légumes. Il partit, effectua heureusement son voyage de cent quatre-vingts lieues, et au bout de trois semaines il était de retour, et racontait à ses voisins émerveillés qu'il avait vu la maison du roi et le roi lui-même. [1]

Du reste, ce n'est pas seulement par sa hardiesse entreprenante que le Roscovite se distingue, c'est encore plus par sa souplesse caressante et son tact commercial. Son caractère n'a rien de la roideur que l'on reproche avec raison à ses compatriotes. Tenace, mais sans rudesse, il y a en lui une sorte d'élasticité qui le garantit dans tous les chocs. Il rebondit contre les obstacles, sans s'y blesser, et les surmonte plus fréquemment qu'il ne les brise. Aussi ne se décourage-t-il point facilement. Gai et entreprenant, lorsqu'il voit une porte se fermer devant lui, il se contente de dire :

— Allons plus loin.

Et il continue sa route en chantant. Il faut ajouter que nul ne sait comme lui apprécier un acheteur et juger son côté vulnérable. Nul ne sait mieux se montrer insolent ou poli, brusque ou caressant, selon l'occasion. Soyez timide, et vous le trouverez arrogant; il vous imposera sa marchandise, il vous embarrassera, il vous forcera à acheter, par honte et malgré vous. Mais s'il n'espère point vous déconcerter, ce sera à force de bienveillance attentive qu'il vous obligera à accepter ses conditions. Il

(1) Les Roscovites ont maintenant un commerce de légumes régulièrement établi avec Paris, par le Hâvre.

vous sourira, il vous appellera *son cher pauvre chrétien;* il vous caressera successivement avec les plus douces expressions du vocabulaire breton; et, pendant que vous vous débattrez sous ce réseau de câlineries, la marchandise aura passé dans votre panier, et le marché sera conclu sans que vous croyiez même avoir proposé un prix.

Grâce à cette adresse, le Roscovite réussit généralement dans son commerce, et il pourrait prétendre à une certaine fortune, s'il était aussi habile à conserver qu'à acquérir. Mais, comme il arrive toujours, il a les défauts de ses qualités. S'il est actif, entreprenant, en revanche il est dissipateur et sensuel. S'il s'efforce de gagner beaucoup, c'est pour dépenser davantage. Il y a dans ce caractère quelque chose de l'épicurisme grossier du matelot, et aussi quelque chose de sa philosophie pratique. J'adressai un jour des reproches à un Roscovite de ma connaissance sur son peu d'économie. Je l'engageai à se préparer une aisance qui pût rendre sa vieillesse douce. C'était dans un cabaret de village, où j'avais rencontré le joyeux viveur, que je lui faisais mon cours de morale. Il m'écouta avec calme, et lorsque j'eus fini :

— Amasser pour quand je serai vieux, monsieur! dit-il en secouant la tête : ce serait garder des noisettes pour quand je n'aurai plus de dents!

J'ai parlé des peuplades de l'Arrez comme se distinguant par leur aptitude commerciale; les habitants de ces communes sont, pour la plupart, des marchands de fil, de miel, de suif, de toile, de sel, qui parcourent le département en faisant le courtage pour les négociants de Morlaix et de Landerneau, ou vendant au détail comme colporteurs. Rien ne les distingue des autres Bretons, si ce n'est peut-être une finesse plus aiguisée par les tran-

sactions et une instruction plus avancée. Mais, outre ces courtiers-colporteurs, les montagnes fournissent une espèce particulière de commerçants qui méritent une mention spéciale; nous voulons parler des marchands de chiffons, appelés dans le pays *pillawer*.

Le *pillawer* n'est autre chose qu'un chiffonnier nomade. C'est une sorte de bohémien modifié, mais qui ne se fait pas suivre par sa famille; il la laisse dans une des tanières des montagnes, tandis que lui parcourt la contrée pour recueillir les guenilles qu'il doit vendre ensuite aux papeteries. Il va de ferme en ferme, de cabane en cabane, en faisant retentir, sur un ton lugubre, son cri de *pillawer* qui avertit les femmes au fond de leurs maisons. Il n'est point de toit de paille perdu dans les feuilles qu'il ne sache trouver, pas de bouge infect au seuil duquel il ne fasse entendre son appel monotone. C'est même aux demeures les plus humbles qu'il vient de préférence, car il sait que là il trouvera plus sûrement ce qu'il cherche. Il flaire de loin la misère, la suit à la trace et la saisit au gîte, avec un instinct qui semble naturel en lui. C'est un spectre familier qui vient frapper aux portes les plus indigentes, et jeter à ceux qui sont là une sorte d'avertissement de leur pauvreté. Aussi, on le hait et on le fuit comme un visiteur importun. Aux riches, sa présence paraît presque une injure. S'il ose s'adresser à une ferme opulente :

— Passez plus loin, dit le maître; les haillons ne sont pas ici.

— Je reviendrai plus tard, dit le *pillawer* avec une sorte de sombre ironie.

Et il fouette son cheval, sûr de rencontrer à quelques pas ce qu'il demande; car la misère n'est point si difficile

à trouver. Mais là même où on l'arrête pour lui vendre quelques guenilles souillées, c'est avec une sorte de mépris soupçonneux. On lui permet rarement de s'avancer jusqu'au foyer. La marchandise lui est apportée sur le seuil, où l'on traite avec lui.

Voici, du reste, un chant des montagnes sur le *pillawer*, qui fera mieux connaître cet être singulier. Les chants populaires ont cela de merveilleux qu'ils racontent et n'analysent pas. Le poète a l'immense avantage de décrire la chose avec son enveloppe ; il dit ce qui est et non ce qu'il pense ; il n'est pas *auteur*, et nous, nous le sommes toujours trop, même à notre insu.

LE CHANT DU PILLAWER.

« Il part, le *pillawer*, il descend la montagne ; il va visiter les pauvres du pays. Il a dit adieu à sa femme et à ses enfants ; il ne les reverra que dans un mois, dans un mois s'il vit encore !

« Car la vie du *pillawer* est rude ; il va par les routes, sous la pluie qui tombe, et il n'a pour s'abriter que les fossés du chemin. Il mange un morceau de pain noir, pendant que ses deux chevaux broutent dans les douves, et il boit à la mare où chantent les grenouilles.

« Il va, il va, le *pillawer* ; il va comme le Juif errant. Personne ne l'aime. Il ne trouve ni parents, ni amis dans le bas pays, et l'on ferme sa porte quand on le voit ; car le *pillawer* passe pour un homme sans foi.

« Dimanches et fêtes il est par les chemins. Il n'entend jamais la messe ni les offices ; il ne va point prier sur la fosse de ses parents ; il ne se confesse pas à son curé ; aussi disent-ils dans le bas pays que le *pillawer* n'a ni foi ni paroisse.

« Sa paroisse est là-bas, près de son toit de genêt ; mais il n'y retourne que pour quelques jours. Il est étranger dans le

village où il a été baptisé. Quand il arrive, les petits enfants ne crient pas son nom, les chiens n'aboient pas d'un air de connaissance.

« Il ne sait pas ce qui se passe dans sa propre famille. Il revient au bout d'un mois, et quand il s'arrête sur la porte, il n'ose entrer, car il ne sait pas ce que Dieu a mis chez lui : un cercueil ou un berceau !

« Et quand son fils aîné aura douze ans, le *pillawer* lui dira un jour : — Viens apprendre ton métier, mon fils. Et l'enfant ira meurtrir ses petits pieds dans les chemins, et il dira bien des fois à son père qu'il a froid et qu'il est fatigué.

« Mais son père lui dira, en lui montrant le soleil : — Voilà la cheminée du bon Dieu. Prie qu'il la rende chaude pour le petit *pillawer* ; et il ajoutera, en lui montrant l'herbe verte : — Voilà le lit des pauvres gens ; prie Dieu qu'il le rende doux pou un enfant des montagnes.

« Va, pauvre *pillawer*, le chemin du monde est dur sous tes pieds ; mais Jésus-Christ ne juge pas comme les hommes ; si tu es honnête et bon chrétien, tes douleurs te seront payées, et tu te réveilleras dans la gloire.

« Tu vois les haillons couverts de boue que portent tes maigres chevaux ; eh bien ! un jour, l'eau de la rivière les lavera ; ils seront confondus sous les marteaux de la papeterie, et les hommes en feront un papier plus blanc que la plus belle toile de lin.

« Ainsi de toi, *pillawer*. Quand tu auras laissé ton pauvre corps couvert de guenilles au fond de quelque fossé, ton âme s'en échappera blanche et belle, et les anges la porteront dans le paradis. »

§ III. — Le matelot breton. — Marcof, capitaine du *Jean-Louis*.

La destruction du commerce extérieur de la Bretagne en a fait disparaître un des types les plus curieux, celui du matelot. Le véritable matelot breton est mort avec la

marine de l'empire. A peine si on rencontre encore çà et là, par hasard, mêlé à nos équipages de ligne, quelques-uns de ces vrais marins *conservés dans leur cosse*, comme ils le disent, qui ont le *mal de terre* dans les ports, et qui ne respirent à l'aise qu'entre le ciel et l'eau.

On a dit que le nouveau système des équipages de ligne avait fait disparaître cette vaillante race des marsouins ; mais, dans ce cas, comme souvent, on a pris l'effet pour la cause. C'est parce que la destruction du commerce maritime a diminué d'une manière effrayante le nombre des marins classés, qu'il a fallu recourir au recrutement pour équiper nos flottes. Outre les inconvénients de tout genre qui sont nés de cette innovation, on peut dire qu'elle a tué à jamais tout ce qu'il y avait de poétique dans l'homme de mer. L'aspect même du marin a changé. On ne trouve plus, dans les rues de Brest ni de Lorient, ces beaux matelots avec les escarpins enrubannés, le pantalon large, l'habit à boutons pressés, le petit chapeau à longs poils, moitié lissés, moitié rebroussés, les boucles d'oreille d'or, et les deux tire-bouchons classiques pendant jusqu'à la cravate. Et quelle démarche ! Comme ces deux bras formaient bien le grapin; comme ces membres avaient horreur de la ligne droite; comme tout ce corps semblait s'être faussé et arrondi au roulis du navire ! Voilà l'homme chez qui il fallait chercher des habitudes, des superstitions, des passions spéciales. Mais aujourd'hui nos vaisseaux sont devenus tout simplement des casernes flottantes où des conscrits attendent leur congé en faisant l'exercice et en maudissant leurs caporaux. Plus rien de cette fleur maritime, de ce parfum de sel et de goudron que l'on respirait autrefois en mettant le pied sur un navire du roi. Le langage même s'est perdu. Maintenant, vous avez des marins qui parlent comme des

passementiers de la rue Saint-Denis, qui font des économies pour la fin de la campagne, et qui boivent près d'un soldat sans lui casser la bouteille sur la figure. Si les matelots du *Vengeur* ou de la *Belle-Poule* pouvaient voir leurs successeurs, ils avaleraient leurs chiques de colère.

On a beaucoup parlé des mœurs maritimes dans ces derniers temps, et plusieurs écrivains doivent à leurs essais en ce genre la célébrité dont ils jouissent; cependant, parmi toutes ces études, il n'en est aucune, selon nous, qui ait complétement fait connaître le matelot armoricain.

Quoique plus gai et plus insouciant que ses frères de la terre ferme, il a conservé une forte trace de la gravité originelle. En mettant le pied sur le pont d'un navire, si vous entendez éclater des rires, se croiser des quolibets, si tout cause, chante, siffle et se moque, soyez sûr que vous avez devant les yeux un équipage provençal; si, au contraire, vous trouvez le gaillard d'avant silencieux; et si vous y voyez les hommes de quart se promener, les bras sur la poitrine, la tête renfoncée dans les épaules comme des ours blancs dans leurs cages, vous pouvez affirmer que vous êtes au milieu d'un équipage breton. Ce n'est que dans l'orgie, lorsque le *vin-de-feu* leur chauffe les entrailles, que ces hommes de fer s'émeuvent, et que les passions, habituellement engourdies, débordent au dehors. Alors rien ne leur fait obstacle. Ce sont des bêtes féroces qui ont brisé leur muselière; ne cherchez pas à les combattre, mais songez à vous en garer, attendez que les tigres aient digéré et dormi. Avec l'ivresse, toute cette fureur tombera, et, au lieu de bêtes sauvages, vous ne trouverez plus que des bœufs paisibles, tendant la tête au joug.

Ces paroxysmes bachiques, auxquels il faut laisser cours, naissent d'une manière certaine à la fin de chaque voyage. Ils sont, sans doute, le résultat de longues privations auxquelles les équipages sont soumis pendant toute la campagne. Du reste, à cet égard encore les vieilles traditions se perdent chaque jour. Il y a eu un temps où les matelots, pris de la fièvre de terre, désertaient en masse de leur navire, et tombaient dans la ville comme sur le gaillard d'un vaisseau pris à l'abordage. Alors il fallait fermer les boutiques et rester chez soi, car les rues étaient en état de siége et les bourgeois proscrits. Le temps se passait à boire, à casser des bouteilles, à éreinter des filles de joie, à défoncer des comptoirs d'auberges, à assommer des patrouilles ; et, enfin, au bout de trois jours, quand les bourses étaient à sec, chaque matelot retournait au navire, l'habit en lambeaux et l'œil meurtri, recevoir les vingt-cinq coups de corde obligés. C'étaient là les beaux jours de la marine française. Alors, comme le disent les anciens, *on avait de l'agrément;* mais aujourd'hui tout ce joyeux et dramatique désordre a fait place à une discipline rigoureuse. Les orgies d'arrivée elles-mêmes ont été organisées réglementairement. Les matelots viennent demander gravement, à tour de rôle, et le chapeau à la main, la permission d'aller boire à terre; les canotiers sont commandés de corvée pour les conduire et les ramener du cabaret. Ils s'y enivrent sans bruit, et quand ils ont tout bu, ils font cirer leurs souliers, achètent un bouquet de violettes, et reviennent à bord comme des écoliers dont les vacances sont finies.

Mais quelque favorable que puisse paraître au progrès moral cette sévère discipline qui émousse de plus en plus la brutalité du marin breton, il faut reconnaître qu'elle éteint en même temps, chez lui, la farouche et infati-

gable énergie qui en faisait le premier marin du monde. A mesure qu'il revêt nos mœurs plus douces, il dépouille sa personnalité puissante. Il ne regarde plus les continents comme d'ennuyeux vaisseaux continuellement à l'ancre ; il ne croit plus que sa vie à lui est sur la mer, qu'il est né pour elle, et qu'il ne peut dormir qu'à son tangage. En détruisant la nature artificielle qu'il s'était faite, nous l'avons ramené à nos goûts, à nos plaisirs. Nous l'avons rendu plus homme, mais nous l'avons fait moins marin. C'est là d'ailleurs une de ces transformations inévitables dans l'évolution sociale que nous accomplissons. En élevant la valeur morale de chaque être, nous l'immatérialisons, nous en faisons une intelligence plus haute, mais une machine moins solide. Heureusement que l'industrie viendra parer à cet inconvénient, en substituant les mécaniques de bois et de fer aux mécaniques de chair humaine qui, jusqu'à présent, ont tout fait.

J'ai parlé de la gravité habituelle du matelot breton : cette gravité ne le rend ni moins original ni moins plaisant que les matelots des autres provinces ; seulement son comique est plus dans l'attitude que dans le mouvement, plus dans le silence que dans la parole. C'est un comique taciturne et silencieux qui pousse au rire par le sérieux même. Avare de paroles, il concentre sa pensée dans une formule pittoresque. C'est une espèce de Spartiate qui a en horreur les phrases et qui n'aime à se faire comprendre que par l'action. Ce laconisme, épigrammatique et incisif dans les circonstances vulgaires, devient quelquefois, dans des cas plus graves, terrible par sa concision. Je puis en citer un exemple entre mille ; il complétera ce qui nous reste à dire sur ce sujet.

C'était sous le Directoire. Les nombreux corsaires ar-

moricains qui couvraient alors la Manche avaient tous profité d'un vent favorable pour mettre en mer, et il ne restait au port de Concarneau que le lougre de Marcof que l'on achevait d'armer. Marcof était un corsaire breton qui s'était déjà distingué en plusieurs occasions par son audace. C'était lui qui, ayant fait prisonnier un capitaine des îles anglaises, et le voyant dépérir d'ennui, trouva plaisant d'aller faire une descente à Guernesey, à travers les stations, d'y enlever la famille entière du capitaine, et de la lui amener pour le distraire. Malheureusement un naufrage récent l'avait privé du beau côtre qu'il commandait, et, en attendant mieux, il avait pris le commandement du petit lougre *le Jean-Louis*, avec lequel il devait mettre à la voile dans quelques jours. Il était alors occupé à former un équipage, et se trouvait dans une des tavernes du port avec quelques matelots qu'il venait d'enrôler. On avait déjà beaucoup bu, et fait les plus beaux rêves sur les exploits prochains du *Jean-Louis*, lorsqu'on vint avertir Marcof qu'il y avait en vue un bâtiment étranger pris par le calme. Il sortit aussitôt avec ses hommes. Le bâtiment commençait à se dessiner dans le brouillard ; bientôt la brume s'écarta comme un rideau que l'on soulève, et tous les doutes furent dissipés. Le port, le gréement, l'absence du pavillon, tout prouvait que c'était un anglais ; la distance peu considérable permettait aussi de le reconnaître pour un brick de commerce sans défense. Il suffisait donc de l'aborder pour le prendre. La tentation était trop forte ; Marcof n'y put résister. Il courut à son lougre dont l'armement était presque achevé, jeta une planche entre le quai et le corsaire, et fit crier dans le porte-voix que Marcof demandait *trente* hommes de bonne volonté pour faire une prise. Tout ce qu'il y avait dans les tavernes de matelots

sans emploi accourut; quelques vieux marins retirés se joignirent à eux, et, au bout d'une heure, le *Jean-Louis* quittait le port avec son équipage complet, et se dirigeait du côté du brick. La foule se précipita vers le rivage pour voir ce qui allait se passer.

Tous les yeux suivirent avec anxiété le petit navire de Marcof, qui s'avançait lentement à force de rames. Enfin la distance entre lui et le brick anglais devint moins considérable. Un coup de pierrier partit du lougre, et le pavillon tricolore fut hissé à son mât. Le brick resta immobile. Un second, puis un troisième coup suivirent, et quelques épars du navire étranger tombèrent coupés par les boulets; mais il ne fit aucun mouvement. Cependant le corsaire approchait; il n'était plus qu'à une portée de mousquet du brick : Marcof prit le porte-voix et le héla ; point de réponse.

— Il paraît que c'est un équipage de sourds et muets, dit Marcof, nous allons voir si, en leur mettant un canon de pistolet dans l'oreille, en guise de porte-voix, ils entendront mieux.

Le lougre était bord à bord du brick; une douzaine d'hommes s'élancèrent le long de ses flancs qui dominaient le corsaire de plusieurs pieds. Dans ce moment, un cri : *Feu!* se fit entendre sur le pont des Anglais, et vingt coups de fusils partirent en même temps. Les douze Bretons retombèrent blessés ou morts : le reste de l'équipage du *Jean-Louis* s'arrêta étonné; mais l'hésitation ne dura qu'un instant. Marcof jeta son cri en montant à l'abordage, et, malgré les balles, il fut bientôt sur le brick avec les plus déterminés de ses hommes. Là les attendait une réception qu'ils n'avaient pas prévue. Une compagnie de troupes anglaises en uniforme était rangée sur le tillac, et faisait sans interruption un feu de peloton. Les matelots

bretons reculèrent à cette vue ; mais les soldats s'avancèrent à leur tour, la baïonnette au bout du fusil, et une lutte terrible s'engagea sur les bastingages. Les morts anglais et bretons tombaient pêle-mêle à la mer ou dans le lougre qui flottait au-dessous du brick. Trois fois les vingt matelots repoussèrent les habits rouges jusqu'au gaillard d'arrière, trois fois ils furent obligés de céder. Enfin Marcof, ne voyant plus autour de lui que huit hommes debout, se décida à abandonner le navire ennemi. Il parvint à regagner le *Jean-Louis*. Il y était à peine que la brise s'éleva ; aussitôt les coups de feu cessèrent ; le navire anglais, déployant ses voiles, se détacha du corsaire et cingla lentement vers la pleine mer. Marcof vira de bord en grinçant des dents, et mit la barre sur Concarneau.

La foule réunie sur le rivage avait suivi le combat avec un intérêt mêlé d'épouvante ; mais l'éloignement empêchait d'apprécier les résultats de l'engagement. Ce fut seulement au moment où le lougre parut sous la jetée que l'on put comprendre combien l'action avait été meurtrière. Le pont du *Jean-Louis* était entièrement couvert de morts et de blessés ! Marcof, debout à la barre, les pieds dans le sang jusqu'à la cheville, donnait ses ordres à six matelots, les seuls qui fussent en état de manœuvrer. Un cri d'horreur s'éleva dans la foule à l'instant où le lougre rasa l'entrée du môle. Marcof leva la tête et salua de la main un officier de marine de sa connaissance qui se trouvait sur la jetée ; celui-ci se pencha sur le parapet.

— Au nom de Dieu ! qu'avez-vous fait de tout votre équipage, capitaine ? cria-t-il au corsaire.

Marcof lui montra le pont où les cadavres étaient étendus.

— Quoi ! tous morts? répéta l'officier.

Le corsaire haussa les épaules avec une impassibilité philosophique.

— *On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, lieutenant*, dit-il.

Et il se mit à battre le briquet pour allumer sa pipe.

On sut quelques jours après que le navire anglais qu'avait attaqué le marin breton était un brick de commerce qui transportait cent dix hommes de troupes à Jersey. Vingt d'entre eux avaient succombé dans le combat contre l'équipage du *Jean-Louis*,

CHAPITRE III.

AGRICULTURE.

§ I. Voyage au lais de mer du Kurnic. — Légende de Saint-Sezny. — La chapelle des noyés.

Je roulais depuis le matin sur la route de Guy-seny, conduisant d'une main inhabile un char-à-bancs disloqué, et hâtant, avec le fouet, la patiente lenteur de mon cheval breton. On était au mois d'août. La journée avait été des plus chaudes, et tant que nous avions suivi la grande route, nous n'avions pu voir la campagne qu'à travers les nuages d'une poussière embrasée. Nous avions ainsi passé, poudreux et aveuglés, devant la merveilleuse église du *Fou du bois* (Fol-goät), et sur les pavés cahoteux de la petite ville qui fut autrefois *la cour du roi Even* (Les-neven) ; enfin nous atteignîmes un chemin de traverse tout voilé de feuillage où la poussière et le soleil nous quittèrent. Notre voiture commença à rouler silencieusement sur la mousse. Une pénétrante fraîcheur tombait des arbres sur nos têtes, et nos mains, en s'avançant, pouvaient cueillir les fleurs de chèvrefeuilles et d'églantiers qui pendaient au-dessus de nous à la voute ombreuse. Je laissai le cheval qui nous traînait ralentir le pas, et je m'abandonnai à un délicieux

bien-être. Le jour avait pris cette lueur veloutée et caressante qui annonce son déclin; la brise, encore tiède, passait le long du chemin en y secouant ses senteurs de lait, de verdure et de miel. Tous les buissons chantaient. On entendait au loin le bruit de fléaux dans les aires des métairies. De temps en temps nous rencontrions de petits enfants enfoncés jusqu'au ventre dans les mares qui bordaient le chemin, et cueillant du cresson d'eau ou de belles fleurs de nénuphar: d'autres fois, de vieilles femmes à genoux sur le bord d'un ruisseau, lavaient, en chantant un cantique, quelques pauvres vêtements en lambeaux que nous voyions sécher sur les buissons d'épines. Par instants, le berceau de chênes et de coudriers qui nous entourait s'interrompait tout à coup, et alors nous apercevions de longues échappées de campagne, des clochers de villages qui se dressaient à l'horizon, des manoirs, des hameaux, et, plus près de nous, des champs où les moissonneurs achevaient d'enlever les gerbes; des prairies où de jeunes paysannes coupaient une herbe fleurie, des moulins dont le traquet monotone se faisait entendre comme le battement de la mesure au milieu des mélodies de la vallée. Parfois aussi nous passions devant le portail d'une ferme, et alors les jeunes filles mettaient la tête à l'étroite fenêtre composée d'un seul carreau; les enfants qui pleuraient cessaient leurs cris pour nous regarder, et les chiens accouraient en aboyant. D'autres fois une troupe de batteurs, qui revenait le fléau sur l'épaule, après avoir aidé, selon l'usage du pays, un ami ou un parent à faire sa récolte, nous croisait au coin de quelque carrefour.

— Santé à vous, nous criait le chef de la *batterie* en portant la main à son bonnet grec.

— Dieu vous bénisse, garçons! répondait l'un de nous.

Et nous passions au milieu de leurs rangs qui s'ouvraient, et de leurs calottes bleues qui s'abaissaient en notre présence.

Cependant le jour tombait, et nous dûmes songer à hâter le pas pour atteindre avant la nuit le terme de notre voyage. Nous entrions sur la grève qu'il nous fallait traverser, et déjà le soleil descendait derrière les falaises. Ses clartés pourprées ruisselaient le long des dunes comme une lave enflammée, et venaient s'éteindre dans les flots en sillons plus pâles ; les dernières lueurs du jour flottaient encore dans les régions les moins élevées du ciel, et faisaient courir une ligne blanche à l'horizon, tandis que, plus haut, la nuit tombait comme un lugubre rideau qui se déroule pli à pli, et semblait près de confondre son ombre avec le bleu foncé de l'Océan. La grève sur laquelle nous avancions était encore, de loin en loin, baignée par le flot qui venait de se retirer, et présentait des flaques obscures dont en ne voyait pas le fond. L'œil, trompé, s'effrayait de ces espaces inondés, et quand le cheval nous entraînait rapidement vers eux, on eût dit que nous allions nous engloutir avec lui dans un abîme. Bientôt la nuit vint, et nous cessâmes d'apercevoir le promontoire qui seul nous avait guidés jusqu'alors dans cette immense plaine de sable. Nous continuâmes pourtant encore quelque temps, indécis et troublés, comptant sur l'instinct de notre cheval qui connaissait le chemin, mais bientôt nous le vîmes s'arrêter inquiet ; lui-même semblait chercher sa route. Il relevait la tête, ouvrait ses naseaux fumants, et aspirait l'air avec force, comme s'il eût voulu reconnaître, au milieu des brises du rivage, la brise qui avait passé sur ses pâturages. Deux ou trois fois il revint sur ses pas, tourna à droite, à gauche, puis s'arrêta enfin, découragé et tremblant.

Cependant, le vent devenait plus froid, et la mer s'était perdue dans l'ombre. On n'apercevait plus de ce côté que quelques points blancs et mouvants qui s'élevaient dans la nuit comme des têtes de fantômes, puis disparaissaient pour reparaître encore. Nous fûmes quelques instants avant de comprendre que cette vision n'était autre chose que les brisants de la baie. De lourds oiseaux de mer passaient au-dessus de nous, avec des cris rauques, regagnant les creux de leurs rochers, et le vent de la nuit nous apportait l'odeur fétide des goëmons que l'on eût prise pour l'exhalaison de quelque cadavre noyé. Le fracas de la houle nous parvenait alors de plus près. Sa voix menaçante paraissait grosssir sans cesse ; nous sentions les rafales salées qui la suit nous frapper plus sensiblement au visage. Une pensée affreuse nous vint. Nous eûmes peur que la marée ne montât et ne nous surprît, là, au milieu de la nuit, entre les flots et les falaises escarpées. Cette crainte, que j'avais exprimée sans trop y songer, se transforma aussitôt en certitude pour mes compagnes de route. Elles devinrent tremblantes, et me conjurèrent avec instance de retourner sur mes pas. Je n'étais guère plus rassuré qu'elles. Je tournai bride, en m'éloignant du lit de la mer, et je gagnai le pied des falaises pour chercher un chemin qui pût nous retirer de cette grève maudite. Nous côtoyâmes assez longtemps la baie sans succès. Enfin, une fissure ouverte au milieu même de l'escarpement du rivage se présenta devant nous. J'y fis passer à grand'peine notre char à bancs fatigué qui entrait dans le sable jusqu'à l'essieu, et nous parvînmes, après bien des efforts, au sommet du promontoire. Là mes compagnes jetèrent un cri de joie, car nous étions arrivés au but de notre voyage : le Kurnic se trouvait devant nous.

Le lais de mer ne présentait, au premier aspect, qu'une

immense plaine de sable blanc, mouchetée çà et là de quelques taches vertes. Les blés mûrs qui couvraient une partie du défrichement se confondaient avec le terrain lui-même. Le soleil, complétement disparu de l'autre côté de la falaise, jetait encore ici un dernier rayon que reflétait, comme un foyer poli, la plaine blanche et unie. Bien loin, au milieu de ce désert, on voyait quelque chose de rond et de bleu qui semblait accroupi dans le sable; on eût dit une tortue endormie : c'était la maison du Kurnic. Je fouettai joyeusement notre cheval qui s'était ranimé en rentrant dans son domaine, et nous roulâmes rapidement à travers le défrichement. Bientôt des voix de femmes, des cris d'enfants, se firent entendre dans l'ombre : on nous avait vus; on courait au-devant de nous; nous étions arrivés!

Tout le soir fut consacré aux douces causeries qui suivent une absence, au récit de notre voyage aventureux, et à la lecture des lettres que nous apportions.

Le lendemain, sans plus tarder, je commençai mes explorations. Longtemps retenu sous le châssis d'un cabinet d'études, j'avais quitté ma bibliothèque en mettant la clef sous la porte, sans emporter une plume ni un journal. Depuis que j'étais aux champs, le papier et l'encre me faisaient horreur. J'étais venu sous le ciel pour me sentir vivre, non pour penser; et en prenant les gros souliers cloués et le bâton de houx, j'avais oublié à lire au moins pour un mois.

Je partis de bon matin, curieux de visiter les environs.

Le lais de mer du Kurnic formait un vaste bassin resserré dans un cercle de collines assez élevées qui laissaient, sur un seul point, un étroit passage aux flots. Une digue construite depuis peu, en fermant ce passage, avait ar-

raché la plaine entière à l'inondation et avait permis de la livrer à la culture. Ce défrichement, qui datait à peine de quelques mois, était alors presque entièrement couvert de moissons, mais on n'y voyait pas un seul arbre. Le vent aigu qui souffle toujours sur ces côtes y élevait de légers tourbillons de sable qui retombaient sans cesse comme une pluie blanche et fine. Aucun accident de terrain ne variait, au moins par les contours, cette monotone étendue, et l'œil glissait, avec une rapidité fatigante, sur une immensité plane et lisse que ne nuançait aucune teinte ni aucune ombre.

L'ensemble de cette campagne offrait, du reste, quelque chose d'étrange que je n'avais encore vu nulle part. Le travail des hommes, qui s'y sentait partout, avait en quelque sorte précédé celui de la nature. On voyait des fossés élevés autour de champs où n'avait jamais poussé une touffe de mousse ; on eût dit une plaine prise dans les mains de Dieu, et mise en culture avant la fin de la création. On n'y apercevait rien de ce qui naît spontanément, de ce qui appartient au travail naturel du sol. La nature animée ne semblait pas connaître encore ce coin de terre ajouté depuis peu au globe habité. Pas un papillon ne passait sur les moissons, pas un oiseau n'y chantait. Cela n'avait point l'air d'une campagne avec ses harmonies, ses mouvements et ses parfums ; c'était je ne sais quelle usine de nouvelle invention, où le blé poussait au moyen de quelque procédé humain. On voyait bien cette terre produire ; mais le charme, mais la vie, mais le naturel lui manquaient. L'épi sortait du sol droit et seul, sans un brin d'herbe à ses pieds, sans une fleurette appuyée à sa tige, comme un fil de coton serait sorti de la bobine d'une filature. Ces champs étaient fertiles, ils n'étaient point *parés*. On eût dit une contrefaçon de

la campagne, quelque chose comme un salon de cire ou d'automates articulés.

Par un contraste vif et tranché, les côtes qui bordaient le lais de mer étaient, au contraire, couvertes de bois, de fermes, de prairies et de champs cultivés dont les clôtures fleuries s'entrecoupaient capricieusement, et formaient mille compartiments verdoyants. Près de la digue seulement, la végétation devenait plus rare, et l'on ne voyait plus, sur les dunes arrondies, qu'un tapis de joncs hérissés, entremêlés de quelques fleurs marines. L'Océan apparaissait de ce côté ; il s'encadrait si bleu et si immobile dans sa ceinture de rochers, qu'on eût dit un coin de la tente céleste étendu là pour sécher au soleil. La frange d'écume dont il était bordé scintillait au jour levant. Les remous et les courants chatoyaient à sa surface azurée et la moiraient de teintes variées. Fort loin, au sommet d'un promontoire, une petite chapelle dessinait ses débris jaunâtres sur le bleu pâle du ciel. Je me dirigeai vers cette ruine d'où le coup d'œil devait être merveilleux.

Un paysan me servait de guide. Chemin faisant, il me montra, au milieu du lais de mer, la croix de Saint-Sezny, qui s'élevait à peine de trois pieds au-dessus du sable. Il m'assura que lorsque les vagues couvraient la baie, la croix, malgré son peu de hauteur, restait toujours *au-dessus de l'eau*. Ce miracle avait lieu en l'honneur de saint Sezny qui l'avait autrefois plantée en abordant sur le rivage. « Sezny, me dit le paysan, fut un de ceux qui vinrent les premiers d'Hibernie pour prêcher la foi aux Bretons. Avant de le mettre au monde, sa mère avait rêvé qu'elle était enceinte d'une étoile. Il aborda avec ses compagnons au havre du Kurnic, et ayant demandé à un richard du pays de le loger, celui-ci le refusa durement.

Saint Sezny se mit alors à bâtir une chapelle pour se mettre à l'abri. Son travail ne dura qu'une seule nuit, car les pierres venaient d'elles-mêmes prendre leur place comme les moutons qui entrent à l'étable. Quand il eut fini, le saint jeta loin de lui son marteau dans un champ qui appartenait au richard; ensuite, lorsque le jour vint, il alla frapper de nouveau à la porte de la ferme :

— Que voulez-vous? dit le mauvais riche; je vous ai déjà dit qu'il n'y a point d'escabeau pour vous à mon foyer.

— Je ne vous demande rien, répondit saint Sezny, sinon de venir couper votre blé qui est haut et mûr, afin que je prenne mon marteau que j'ai jeté dans votre champ du bord de la mer.

Le richard crut que l'étranger était fou; car on était alors en hiver, et le blé avait à peine commencé à germer.

— C'est assez, brave homme, répondit-il en colère, ne vous jouez pas de moi plus longtemps.

— Je ne me joue point de vous, repartit le saint; mais puisque vous avez la foi de Saint-Thomas, venez, et vos yeux vous diront si je mens.

Le fermier, surpris de tant d'insistance, se décida enfin à suivre l'étranger, bien résolu à le punir de son mensonge; mais à peine fut-il arrivé au rivage, qu'il vit son champ couvert d'épis mûrs, tandis que partout ailleurs la terre était noire et dépouillée. Touché alors d'un vif repentir, il tomba aux pieds du saint, lui demanda pardon de l'avoir offensé, et se convertit aussitôt à la foi catholique avec toute sa maison.

Plus tard saint Sezny remplit l'Armorique du bruit de ses miracles. Un jour qu'il était seul, retiré dans sa cellule, il entendit Dieu le père qui lui disait :

— Saint Sezny, je viens de te faire passer saint ; maintenant tu fais partie de la milice céleste ; tu seras désormais le patron des femmes.

Saint Sezny se sentit à ces mots dans une cruelle angoisse.

— Monsieur le bon Dieu, dit-il, si c'était un effet de votre bonté d'écouter la prière d'un pauvre pécheur, vous ne me donneriez pas une si rude charge. Les femmes sont ce qu'il y a de plus mauvais sur la terre, quand le diable n'y est pas. Tous les jours elles seront à me prier pour avoir un *justin* neuf ou un amant bien *moyenné ;* j'aimerais autant être le patron des tailleurs ou des cordiers.

— Eh bien ! lui dit le bon Dieu, puisque tu es un homme si délicat, je te fais monter encore un grade ; tu seras le patron des chiens malades.

Saint Sezny, tout joyeux, remercia Dieu le père, et c'est depuis ce temps que les chiens ont un patron dans le pays et que les filles n'en ont pas. »

Pendant ce récit nous avions gagné la butte éloignée sur laquelle était placée la chapelle. Comme j'atteignais le sommet du monticule, un éclat de rire me fit lever la tête, et j'aperçus une petite paysanne qui nous regardait, assise sur un mur en ruines. Ses cheveux noirs s'échappaient d'une coiffe de toile rousse, et retombaient par mèches onduleuses jusque sur son cou : une simple chemise serrait sa taille frêle, et sa courte jupe, que le temps avait frangée par le bas, laissait voir ses jambes brunes que terminaient deux petits pieds lutins et gracieux. Ce n'était plus une enfant et ce n'était pas encore une jeune fille. A notre approche, elle avait laissé éclater ce rire moqueur et frais habituel aux adolescents, rire sans

cause qui sort du cœur à cet âge, comme les boutons sortent de l'arbre au printemps. Ses yeux, dans lesquels flottait déjà je ne sais quoi de rêveur à travers l'émerveillement joyeux de l'enfance, étaient curieusement fixés sur nous. Elle nous regardait, la tête élégamment penchée, comme un oiseau qui écoute, et ses deux petites mains posées sur une baguette blanche. Un de ses pieds était replié sous elle, et l'autre pendait dans une gracieuse nonchalance. Assise ainsi sur son mur écroulé, au milieu de ronces fleuries et avec un ciel limpide sur sa tête, cette enfant était charmante et il y avait en elle tant d'élégance agreste, tant de sève, tant d'harmonieuse vitalité, que l'œil s'y reposait avec délices.

— Eh bien, fille ! lui dit mon guide, que fais-tu ici au lieu de courir dans la garenne après *les plumes du bon Dieu*[1] ?

La pastourette baissa la tête avec une honte d'enfant, et se mit à se balancer, sans oser répondre.

— Est-ce que tes moutons sont sur les dunes?

La petite gratta la terre avec l'extrémité de son pied nu, et se contenta de faire un signe affirmatif.

Je m'approchai alors, et je posai familièrement la main sur sa tête courbée.

— Voilà une jolie fille, dis-je en me tournant vers mon compagnon.

L'enfant leva sur moi, en rougissant, et en souriant à la fois, ses grands yeux veloutés.

— Comment t'appelles-tu? ajoutai-je.

— Mariic, monsieur, dit-elle timidement.

(1) C'est ainsi que les Bretons désignent les papillons.

J'étais sûr qu'elle m'aurait répondu.

— Quel âge as-tu?

— J'ai fait trois communions.

Je reconnus la manière de compter les années particulière aux enfants de la Bretagne, qui ne calculent leur vie que par le nombre de pâques qu'ils ont célébrées, et qui, de même que leurs parents, ignorent toujours quel est au juste leur âge.

— Que fait ton père? demandai-je à Mariic.

— C'est une enfant du bon Dieu, me répondit mon guide. Son père était un pauvre cher aveugle qui gagnait sa vie à réciter des prières sur le seuil des portes. Quand il est mort, il y a eu un chrétien de la paroisse qui a pris chez lui la *mineure* pour lui donner du pain.

— Es-tu heureuse chez ton maître? lui demandai-je.

— Oh! oui, me répondit-elle; il m'a donné un habillement neuf pour les dimanches, et une paire de sabots.

Cette manière de résumer son bonheur me parut touchante; je regardai encore cette enfant rieuse et nue... elle était vraiment belle.

Mais mon guide détourna mon attention en me montrant la mer.

— Voyez, monsieur, me dit-il, que de bâtiments! on dirait des nichées de canards sur un étang.

Je me détournai, et je demeurai, en effet, frappé de l'admirable horizon qui s'étendait alors sous mes yeux.

Le ciel, tout bleu, et brodé çà et là, de quelques roses nuées, touchait aux flots, tandis que la mer s'étendait au-dessous, à peine ondulée par la brise et légèrement frangée le long des grèves. Cent navires à a voile glissaient silencieusement entre ces deux océans d'azur.

Tout était calme, immobile, serein, et aucun bruit ne se faisait entendre, si ce n'est un monotone murmure venant du rivage, et que l'on eût pris pour la respiration de la mer endormie. Par instants seulement, une rafale apportait de la côte un long soupir, mélangé de mille rumeurs confuses. Je restai appuyé sur le mur ruiné, perdu dans la contemplation de ce tableau ineffable, et bercé dans cette vague harmonie de la terre et du ciel. Je ne sais combien de temps je serais demeuré dans ma rêverie, si mes yeux n'étaient retombés sur mon guide, qui semblait attendre, et ne m'eussent rappelé que je ne pouvais m'arrêter là plus longtemps. Je secouai donc l'espèce d'ivresse contemplative qui m'avait saisi, et reportant mes regards autour de moi, j'aperçus la jeune paysanne, qui avait changé de place, et qui, accroupie sur un tertre qu'ombrageait une touffe de genêts s'amusait à battre les fleurs de l'arbuste avec quelque chose que je ne pus reconnaître au premier moment. Je m'approchai de plus près... c'était un ossement humain!

— Est-ce qu'il y a des morts ici ? demandai-je avec étonnement.

Sans rien répondre, l'enfant frappa du talon la petite butte qui se trouvait à ses pieds, et des os blanchis s'éparpillèrent sur le gazon.

— C'est la chapelle des noyés, ajouta-t-elle en me montrant l'édifice en ruines.

— Il y a donc eu un cimetière?

— On n'y a enterré qu'une fois à ma connaissance, répondit mon guide. C'était l'équipage d'un navire étranger. Tous étaient morts, et comme on ne put savoir s'ils étaient païens, M. le curé ne voulut pas faire de la peine à des chrétiens en mettant peut-être avec eux des gens

damnés dans le cimetière de la paroisse, et il les fit enterrer ici.

— Avez-vous vu le navire périr? demandai-je.

— Oui, monsieur : c'était un grand bâtiment de six cents tonneaux au moins. La chose arriva un dimanche. La tempête était si effrayante, que Morvan, qui est un vieux *pratique* de la baie, avoua que depuis quarante ans qu'il tenait la barre dans son bateau de pilote, il n'avait jamais vu la mer si en colère; et, de fait, on eût dit qu'elle était folle. Ses vagues montaient haut comme des clochers. Nous sortions de vêpres, le vent était si fort, que la paille des toits voltigeait partout dans le bourg; les arbres craquaient sur les fossés, et on voyait des branches entières tourbillonner dans les chemins comme les feuilles mortes en automne. Nous courûmes vers la mer pour savoir s'il y avait des navires en vue. Nous aperçûmes alors un grand trois mâts qui luttait contre l'orage. Il naviguait sous sa misaine contre le jusant et les vents debout qui le poussaient en culant vers les récifs; il augmenta bientôt de voiles pour gagner au vent et refouler le courant qui portait à terre. Il s'arrêta alors; mais à chaque instant nous croyions qu'il allait disparaître. Il s'enfouissait dans les flots jusqu'au haut de ses perroquets, et nous ne voyions jamais plus bas que ses grandes vergues. On eût dit que le pont naviguait à vingt pieds sous l'eau. Mais tout à coup il reparut en entier. Toutes ses voiles se montrèrent à la fois; le vent les prit en plein, et, presque au même moment, les trois mâts furent balayés de l'arrière à l'avant, et toute la voilure s'envola vers la pleine mer, comme des guenilles que l'on aurait mises à sécher sur une haie, tandis que la coque, poussée vers la grève, s'engouffrait dans les vagues. Nous la vîmes encore trois

fois reparaître entre deux eaux, et puis on ne vit plus rien. Mais le lendemain, à la marée, la côte était couverte de cadavres.

— Et c'est ici qu'on les a enterrés? répétai-je, tout saisi de cet horrible récit.

— Ici, monsieur; toute la paroisse l'a vu, car il n'y a pas plus de huit ans que la chose est arrivée... tu t'en souviens, n'est-ce pas, Mariic?

Je me détournai vers la petite paysanne. Elle était toujours assise à terre. Elle avait écouté, le corps droit, la tête dressée et l'œil fixe, la question du paysan. Elle frappa ses mains l'une contre l'autre avec un éclat de rire fauve.

— Oui, oui, s'écria-t-elle, j'ai vu enterrer ceux-là; c'étaient des Saxons, à ce qu'on disait; ce n'était pas des chrétiens. J'étais toute petite; mais je me souviens bien : tout ceci était couvert de morts...

Et sa main décrivait, avec une prétention emphatique, un cercle qui embrassait la butte entière. Elle ajouta .

— On les portait par charretées : je ne sais pas combien ils étaient, car je ne savais compter alors que jusqu'à trente, et ils étaient bien plus de trente. Il y avait des hommes grands et forts, d'autres qui avaient des cheveux blancs, et puis des petits enfants. Une femme en avait deux à son cou, serrés sur elle, et jamais on n'a pu les lui retirer. Il a fallu faire un grand trou pour elle et ses deux petits. Oh! je me rappelle bien tout. Pendant longtemps la terre ici a été molle, et je venais, le soir, avec les enfants du bourg, pour danser sur les Anglais qui pourrissaient dans la terre.

Et en parlant ainsi, l'enfant s'était levée d'un bond, et elle dansait avec des cris de joie sur le tertre blanchis-

sant. Puis tout à coup, comme rappelée à sa réserve, elle se tint immobile, ses pieds nus fièrement appuyés sur les ossements, et la tête pensivement baissée. A la voir dans cette pose gracieuse et fière, avec ses yeux noirs qui scintillaient, et son corps aérien, on l'eût prise pour une fée sauvage de la vieille Armorique debout sur la tombe d'un ennemi.

Dans ce moment le son d'une cloche se fit entendre du côté du défrichement : c'était le signal du déjeûner, et j'étais averti de ne point me faire attendre. Je quittai la butte avec mon guide, et nous regagnâmes, à travers les sables, la maison de Kurnic.

Au moment d'arriver, je me détournai : la colline d'où nous venions apparaissait à l'horizon ; on apercevait encore la petite paysanne, debout dans la même attitude, et une volée de corbeaux tourbillonnait autour du clocheton ruineux de la *chapelle des noyes*.

§ II. — La digue. — Carfor. — La pêche du goëmon. — Une soirée dans les sables.

La digue au moyen de laquelle le lais du Kurnic avait été arraché à la mer, présentait d'immenses difficultés à construire. On ne pouvait travailler qu'entre les marées, et le sable et le roc étaient les seuls matériaux que l'on eût à distance convenable. Chaque jour, cent cinquante hommes s'agitaient pour hâter l'œuvre, et le soir, quand chacun d'eux se reposait, fatigué d'avoir apporté son grain de sable à la dune factice, la mer venait en grondant : elle s'arrêtait un instant devant la barrière qu'on lui avait élevée, semblait la regarder, puis, comme un

propriétaire de mauvaise humeur qui écrase sous son talon une fourmilière dont l'aspect dépare son domaine, elle passait son pied houleux sur la digue commencée, et tout disparaissait. Alors, les cent cinquante travailleurs recommençaient avec cette patience inflexible qui élève l'homme presque au niveau d'un Dieu. On feignait de céder aux flots; on leur laissait un libre passage au milieu, tandis que, des deux côtés, le môle grandissait insensiblement et étendait deux bras toujours plus près de se joindre. Enfin un jour, profitant de quelques basses marées, on pressa les travaux, et quand la mer revint pour prendre possession de la baie, elle se heurta, étonnée, à un long mur de pierre qui se dressait audacieusement devant elle.

Mais cette lutte de l'industrie contre l'Océan avait duré huit mois. Son histoire était un drame plein de poésie, d'incidents et de péripéties inattendues. J'interrogeai l'entrepreneur pour en connaître tous les détails.

— Figurez-vous, me dit-il, ce que durent être nos premiers travaux dans un lieu où il n'existait pas un toit pour se défendre de l'ouragan, pas un arbre pour éviter le soleil, pas une fontaine pour étancher sa soif. Il fallut souffrir, avec les ouvriers, le froid et le chaud, le vent et le givre. Il fallut être plus gai et plus fort que les plus gais et les plus forts, afin de donner à tous du courage. Les Bretons sont vigoureux, mais lents et contemplatifs. Quand aucune passion ne les pousse, ils attendent l'ordre. Aucun élan ne vient d'eux; ils ne s'intéressent pas au travail qu'ils font pour leur maître; ils n'y emploient pas leur intelligence. Ce n'est qu'en appuyant la main sur leur esprit qu'on peut le faire marcher; il faut les monter ainsi qu'une horloge. Aussi étais-je obligé d'appliquer ma volonté aux trois cents bras que j'employais. Il fallait

aiguiser sa colère contre l'inertie de ces hommes de pierre, les pousser du geste, de la parole, les placer sous le joug de sa pensée, dominer avec sa voix les mugissements des vagues, le bruit du travail et les roulements des chariots. Il fallait être toujours là, soutenant le duel contre les flots avec une armée indocile ; toujours là, le mètre à la main, prenant la mesure de la mer pour que le corset de pierres que nous lui faisions allât bien à sa taille. Heureux encore quand, à l'heure du repas, l'imprévoyance d'un commissionnaire ou son retard ne me condamnait pas à la faim ; car aucune ressource n'existait autour de moi. Cependant cette vie de sauvage me rendit ingénieux. Je découvris une fente de rocher d'où je pouvais surveiller les travailleurs, sans être exposé à toutes les fureurs du vent ; l'eau nous manquait, je fis sonder le terrain, et un ouvrier trouva sous sa pioche une source limpide qui coulait sur un lit de sable blanc. Ce jour fut un beau jour pour moi ; désormais j'avais une oasis dans mon désert. Peu après je fis construire une maisonnette pour enfermer les outils, et ce fut un abri sûr et commode. Mais les obstacles renaissaient sans cesse : je n'éludais une difficulté que pour en voir d'autres apparaître. Enfin, après plusieurs mois de fatigues, le môle, deux fois détruit et deux fois réparé, allait être terminé : encore une journée de travail, et le problème était résolu ! J'éprouvais une impatience facile à comprendre, car la marée d'équinoxe arrivait le surlendemain. Le soir, comme les ouvriers se retiraient, un charretier m'avertit qu'il ne pourrait venir le lendemain avec son attelage, parce que c'était la fête de saint Éloi, et qu'il devait conduire ses chevaux pour entendre la messe à Landerneau ; un autre vint bientôt m'apporter la même nouvelle ; puis un troisième, puis un quatrième, puis tous. Effrayé, je leur expose les dangers

d'un retard ; je les supplie, je m'emporte ; je leur propose de doubler, de tripler le prix de leur travail ; tout est inutile. Ils m'écoutent attentivement, suivent mes raisonnements, les approuvent, et terminent toujours par me répéter qu'ils ne peuvent venir, parce que leurs chevaux mourraient dans l'année s'ils n'entendaient pas la messe de saint Éloi. Il fallut me résigner. Le lendemain la marée arriva, surmonta les travaux inachevés, couvrit la baie dans toute son étendue, et emporta la digue en se retirant. C'était trente mille francs que me coûtait une messe. Il fallut recommencer sur nouveaux frais. Cette fois, je pris mes précautions ; je subordonnai mes calculs aux fêtes et aux dimanches ; le temps me favorisa, et le môle fut achevé tel que vous le voyez.

Nous étions, en effet, dans ce moment, sur la jetée, en face de la mer qui roulait paisiblement ses ondes soyeuses qu'une écume scintillante perlait à peine sur les bords. Si je n'avais connu l'Océan, j'aurais eu peine à comprendre, vis-à-vis de ce lac tranquille, les difficultés dont l'entrepreneur venait de me faire le récit et la nécessité d'aussi immenses travaux ; mais j'avais appris, par expérience, ce qu'il fallait croire de ces apparences pacifiques. Je savais que notre mer est comme ce cheval du diable, célèbre dans les contes bretons, qui s'approche d'abord tout petit, tout joueur, tout caressant, qui se roule près des enfants, lèche leurs mains, leur présente son dos, puis qui, tout-à-coup, grandit, franchit les fleuves, les forêts, les vallées, et disparaît avec son cavalier que l'on ne revoit plus.

Nous allions atteindre l'extrémité du môle lorsque nous aperçûmes à quelque distance un vieux paysan appuyé sur son bâton, qui semblait regarder avec attention les travaux achevés. Il était monté sur le parapet : ses braies

flottantes qui ne descendaient que jusqu'aux genoux, laissaient voir ses jambes nues; un bonnet pareil à celui des Hellènes, placé avec négligence sur le sommet de sa tête, ne cachait qu'à demi ses cheveux blancs et bouclés. Son air était grave, sa pose pleine d'une majesté agreste; on reconnaissait le vrai Cambrien dans l'énergique beauté de sa race primitive.

— Regardez, dis-je à mon compagnon; ne dirait-on pas l'ombre d'un vieux Celte sorti de dessous quelque *menhir* pour venir contempler votre ouvrage!

— Vous ne vous trompez pas, me répondit-il; Ian Carfor est bien véritablement un vieux Celte, mais un Celte baptisé. C'est un des notables de ce canton, où il jouit d'une grande influence, et où il est gardien des traditions. Il y a dans le caractère de cet homme une solennité rustique qui donne à sa parole je ne sais quelle domination naturelle. C'est un Scythe de Quinte-Curce ou un Mohican de Cooper. Du reste, vous allez en juger.

Nous étions, en effet, parvenus près du paysan, qui, à notre approche, se détourna pour nous saluer.

— Eh bien, père, dit l'entrepreneur, tu regardes ma digue? C'est un enfant d'une belle venue, n'est-ce pas?

— Elle est assez grande pour son âge, répondit le Breton en souriant; mais les enfants qui viennent si vite ne vivent pas vieux, à ce que dit la tradition.

L'entrepreneur se mit à rire.

— Au fait, je me rappelle..... tu étais un de ceux qui soutenaient que je ne parviendrais jamais à fermer la baie.

— C'est vrai, monsieur.

— Eh bien, tu vois que tu t'es trompé. La mer elle-même m'a fourni des pierres et du sable pour la com-

battre, et elle a fait une fille plus forte qu'elle. Maintenant ma digue lui tire la langue.

— La tradition dit que c'est péché aux enfants de faire la grimace à leurs parents, répondit Carfor.

— Et pourtant, tu vois que j'ai fait ce que j'avais dit.

Le vieillard haussa les épaules comme pour exprimer un doute ; il garda un moment le silence, puis étendant la main vers l'épaule de l'entrepreneur avec un geste à la fois respectueux et familier :

— Vous êtes puissant, monsieur, dit-il ; mais le bon Dieu est plus puissant que vous ; le bon Dieu avait dit à la mer d'aller jusque-là...

Il nous montrait les coteaux.

— Quelque jour il s'apercevra que la mer ne lui obéit plus, et alors il faudra bien que votre digue fasse place à la volonté de Dieu.

— Et que sais-tu, père, si le bon Dieu ne m'a pas lui-même donné la baie?

Le paysan secoua la tête.

— *Monsieur* le bon Dieu ne vend pas son bien, dit-il gravement ; ceci est du terrain volé à la mer, et ce qui est volé ne profite pas.

— C'est un vol qui me revient à cinquante mille francs environ, fit observer l'entrepreneur.

Et se tournant vers moi :

— Jugez, continua-t-il, si les grandes entreprises agricoles sont faciles dans un pays où règnent de pareilles idées. J'ai pourtant répandu énormément d'argent dans ce canton, et donné l'aisance à cinquante familles par la construction de ma digue. Ce défrichement, s'il réussit, imprimera à toutes les communes environnantes un

mouvement commercial qui l'enrichira ; mais ces hommes ne comprennent rien.

— Nous comprenons, dit Carfor, que là où les rochers se mettent à marcher, les grains de sable sont écrasés. Ceux qui sont riches comme vous sont toujours des voisins difficiles pour les petits. La campagne a été faite pour les paysans, et la ville pour les messieurs. Si ceux-ci viennent aux champs, il n'y aura bientôt plus place pour nous. Autrefois, quand cette baie était à la mer, elle nous la prêtait huit heures par jour ; nous pouvions y conduire nos charrettes, pour aller à la grève, y empiler nos goëmons. Il y avait là-bas un coin où il poussait un peu d'herbe amère que nos moutons broutaient ; maintenant vous avez tout entouré d'un fossé ; vous avez dit à la mer, et à nous, qui étions ses parents et ses amis : — Vous ne viendrez plus ici ; ceci est à moi. Et vous vous étonnez de ne pas nous voir contents ! Nous autres pauvres gens, nous n'aimons pas ces dérangements, monsieur, parce qu'on ne nous dérange jamais que pour nous prendre un peu de notre petite place sous le soleil. Si nous aimions mieux voir là de l'eau que du blé, c'est que la mer est toujours pour nous une meilleure voisine que les bourgeois.

Le vieux Carfor avait prononcé ces paroles avec une vivacité dont j'avais vu peu d'exemples chez les paysans bretons ; j'en demeurai frappé. Mon compagnon lui répliqua en tâchant de lui faire sentir l'injustice de ses reproches ; mais il semblait déjà se repentir d'avoir dévoilé aussi ouvertement le fond de sa pensée. Il garda un silence embarrassé, ou ne répondit que par monosyllabes : nous le quittâmes bientôt.

Comme nous revenions vers la maison :

— Vous avez entendu, me dit l'entrepreneur, ce que cet homme vient de vous dire; ils le pensent tous dans le pays! Tous voient d'un œil jaloux ou mécontent les nouveaux établissements qui menacent leurs usages, et les étrangers qui viennent habiter chez eux. Tous ont cru et répété, pendant la construction de ma jetée, que je ne parviendrais jamais à l'élever; maintenant qu'elle est debout, et qu'ils sont forcés de se rendre à l'évidence, ils attribuent mon succès à des moyens surnaturels. Le bruit a été répandu sourdement que j'avais fait un pacte avec les mauvais génies, et ils ont donné à ma digue le nom de *môle du diable*. Ne pouvant attaquer de front cette idée, je l'ai tournée adroitement. J'ai fait baptiser par le recteur la jetée, le défrichement, et jusqu'à la maison. A leur grande surprise, l'œuvre du démon a supporté fort tranquillement les aspersions d'eau bénite. Sans cette précaution, j'aurais eu à craindre le pillage et les dégradations; car ils se seraient dit à eux-mêmes qu'ils ne péchaient pas en ruinant un allié de l'enfer. Selon leur habitude, ils auraient donné à leur rapacité un manteau religieux. Ces hommes sont encore de vrais païens. Heureusement j'ai acquis sur eux l'influence que donne toujours une volonté ferme, et qui va droit devant elle malgré les obstacles. Tant que je serai debout, ils me craindront et ils m'obéiront; mais si je tombe, ils me mettront leurs sabots sur la gorge.

Le reste de la journée fut consacré à visiter le défrichement et à faire le tour des moissons. Nous passâmes, en revenant, sur une grève où je me rappelai avoir vu faire, l'année précédente, la récolte du varech. Cette récolte, qui offre un des spectacles les plus curieux que l'on puisse imaginer, a lieu à des époques fixes. Au jour convenu, on voit les populations entières accourir vers

le rivage avec tous les moyens de transport qu'elles ont pu se procurer : chevaux, bœufs, vaches, chiens, tous les animaux sont employés, tous les instruments sont mis en réquisition. On trouve au rendez-vous les femmes, les enfants, les vieillards ; personne ne reste au logis ce jour-là : on dirait la récolte d'une manne céleste. Les réunions ainsi formées s'élèvent, dans certaines baies, à dix mille personnes et plus. Chacun s'occupe de recueillir la plus grande quantité possible de goëmon pour en former un monceau sur le rivage. Mais il arriverait nécessairement que, dans ce pillage régulier, les plus riches fermiers qui disposent de nombreux attelages et de beaucoup de bras seraient toujours les mieux partagés, si, pour obvier à cet inconvénient, les prêtres n'avaient établi une coutume aussi touchante qu'ingénieuse; c'est de n'admettre, le premier jour, à la récolte du varech que les habitants nécessiteux de la paroisse. Ceux-ci empruntent à leurs voisins des charrettes et des chevaux, et parviennent ainsi à faire une bonne récolte. C'est par suite de cet usage que le premier jour de la coupe du goëmon s'appelle *jour des pauvres*. Le recteur vient à la grève dès le matin, et si un riche se présente pour récolter : — Laissez les pauvres gens ramasser leur pain, dit le prêtre ; et le riche se retire.

Le varech ne se recueille pas toujours sur le rivage. Il arrive souvent que les rochers sur lesquels il s'attache sont éloignés de la côte : dans ce cas, comme les paysans ne peuvent disposer d'un nombre suffisant de bateaux pour transporter leurs récoltes sur la terre ferme, ils lient les monceaux de varech avec des branches d'arbres ou des cordes, et en forment d'immenses radeaux, sur lesquels ils se placent avec leur famille. Une barrique est habituellement attachée à l'extrémité de cette masse mouvante ; un homme s'y tient et dirige le mieux pos-

sible, de cet endroit, la marche de l'étrange navire. J'avais vu, il y a quelques mois, du rivage même que je traversais alors, ce bizarre tableau. Je me figurais encore apercevoir de loin ces montagnes flottantes dérivant vers la côte avec la marée, comme des baleines endormines; distinguer à leurs sommets des têtes de femmes et d'enfants, et entendre s'en élever des chants, des cris de plaisir, de gais noëls lancés au ciel. Je me rappelais aussi avoir entendu raconter que parfois, au milieu du tumulte joyeux, un de ces navires écrasés par son poids s'affaissait subitement, que des cris d'épouvante s'élevaient, et que la noire montagne fondait dans la mer.

— Il y a une famille de noyée, disait-on alors à bord des autres radeaux, et les fronts se découvraient pieusement, et tous murmuraient un *De profundis* pour les morts.

Quand nous quittâmes la grève pour reprendre la route à travers le défrichement, la nuit était venue. Tout en marchant vers le gîte, je regardais avec curiosité le nouvel aspect que le soir donnait au lais de mer. Quoique le soleil fût entièrement descendu à l'horizon, et qu'on vît à peine briller quelques étoiles enchâssées au milieu du sombre azur, la plaine apparaissait, dans toute son étendue, si brillante et si blanche, qu'on l'eût dite éclairée par une lune qui ne se montrait pas au ciel. Nos pas ne faisaient aucun bruit sur le sable; tout était calme et muet. Seulement la rafale qui venait du rivage nous apportait ce bruissement ineffable de l'Océan, plus solennel que le silence lui-même. Tout-à-coup, tout près de moi, j'entendis un murmure de paroles; puis deux voix de femmes, basses mais distinctes, se firent entendre :

— Écoute, disait l'une, comme la mer se plaint là-bas sur la grève; on dirait un enfant qui sanglote tout bas.

— Quand je l'entends ainsi la nuit, répondit l'autre voix, il me semble quelquefois que ce sont les âmes des noyés qui pleurent et me redemandent leur baie. J'ai toujours peur d'entendre mon nom sortir distinctement de ce gémissement confus.

Je m'étais arrêté, stupéfait, pour regarder autour de moi; nous étions seuls! au loin seulement quelques ombres se dessinaient dans la nuit.

— Est-ce une vision? dis-je à mon compagnon; j'ai entendu parler presque à mon oreille, et pourtant je n'apercois personne.

— Les voix viennent de là-bas, me dit-il, en me montrant au loin les ombres incertaines qui s'avançaient vers nous; mais quand les vents portent, on ne peut prononcer un mot à l'une des extrémités du défrichement, sans être entendu distinctement à l'autre bout. Écoutez plutôt.

Je penchai l'oreille dans la direction qu'il m'indiquait, et je reconnus effectivement les rires des enfants et leurs noms prononcés par leur mère. Nous marchâmes pourtant cinq minutes encore avant de les rencontrer. Quand nous les eûmes rejoints :

— Cette plaine est perfide, leur dis-je; toutes vos paroles arrivaient jusqu'à nous, on eût entendu à un quart de lieue un aveu d'amour.

— Comment fera ma fille quand elle sera grande? fit observer la mère en riant.

L'enfant écoutait gravement. Je la pris dans mes bras, et approchant de ma joue sa charmante tête blonde :

— Comment feras-tu, lui demandai-je, pour dire à ton bon ami que tu l'aimes, sans qu'on le sache? le vent porte tous les mots qu'on prononce à l'autre bout du Kurnic.

La petite me regarda avec des yeux clairs, doux et rieurs; elle secoua mystérieusement la tête d'un air capable, puis s'approchant de mon oreille :

— Je choisirai un jour où il ne fera pas de vent, me dit-elle.

§ III. — Une ferme bretonne. — Etienne et Yvonne. — La complainte du laboureur.

Le Kurnic, exploité et aménagé selon les nouvelles méthodes d'agriculture, ne pouvait donner qu'imparfaitement l'idée d'une ferme bretonne. Je voulus en voir une habitée par des paysans, et dirigée d'après les coutumes du pays. L'entrepreneur chez lequel je me trouvais ayant à visiter un fermier des environs, je profitai de la proposition qu'il me fit de l'accompagner, et nous quittâmes ensemble le lais de mer.

Le morcellement des terres en Bretagne a multiplié à l'infini les métairies; mais leur grand nombre a nui à leur importance. La plupart ne sont que des chaumières cachées sous l'ombrage des ormes, ou derrière les haies d'aubépine, et l'on n'en soupçonnerait pas l'existence, sans la légère colonne de fumée qui les indique de loin. Cette habitude de placer les maisons et les champs cultivés qui les entourent dans les lieux les plus bas, et de les abriter derrière les feuillées, contribue plus que tout le reste à donner au pays une apparence sauvage. Le

voyageur qui traverse les grandes routes parcourt souvent plusieurs lieues sans apercevoir un seul toit ni un seul sillon. Son regard a beau se promener autour de lui, il ne découvre que des bruyères, des taillis, ou des bois semés dans la vallée ; il croit que tout est désert ; mais il ne sait pas qu'au revers de toutes ces landes se trouvent des fermes et des champs cultivés, qu'à la lisière de ces taillis sont groupés des hameaux, qu'au milieu de tous ces bois se cachent des villages. Pour juger de la population et de la fertilité de la Bretagne, il faut quitter les grandes routes, s'enfoncer dans les petits sentiers ombreux que l'on voit s'ouvrir, à chaque instant, des deux côtés du chemin, avec une croix ou une fontaine à l'entrée. Tandis que, dans les autres provinces, l'agriculteur s'efforce de se rapprocher des grandes voies de communication, le cultivateur breton, au contraire, semble tendre à s'en éloigner, comme s'il se défiait du voisinage de ces canaux de la civilisation, et comme s'il en redoutait l'influence sur ses vieilles mœurs.

Nous avions pris, pour notre excursion, une petite route vicinale qui traversait la paroisse de Guisseny dans toute sa longueur. A chaque pas nous rencontrions une de ces mares verdâtres appelées *vaux*, annonce obligée de toute ferme bretonne, et un chien fauve de cette race armoricaine célèbre dans le moyen âge, qui accourait à notre approche en aboyant. Nous arrivâmes ainsi au fond d'une vallée charmante, encaissée entre deux coteaux tapissés de blés mûrs et de trèfles fleuris. Mon guide me montra à travers les feuillées la ferme à laquelle nous nous rendions. Après avoir côtoyé un instant les prairies, nous remontâmes un sentier que les ronces et le houblon sauvage ombrageaient en berceau, et nous nous trouvâmes dans l'aire placée derrière la maison. Une jeune paysanne

y était occupée à étendre du linge mouillé sur les haies de sureau; c'était la fermière. Elle vint à nous aussitôt qu'elle nous aperçut, en nous saluant à la manière bretonne.

— Journée heureuse à vous, mes maîtres !

Nous lui demandâmes son mari ; elle nous invita à entrer et alla l'appeler.

La ferme de Jean Mauguerou n'était composée, comme toutes celles de Bretagne, que d'une seule pièce au rez-de-chaussée. La terre battue servait de plancher, et le plafond était formé par quelques fascines de noisetiers encore couvertes de leurs feuilles sèches, et soutenues sur des perches transversales. Des deux cotés de la maison étaient rangés quatre lits clos, noircis par le temps, et sur les battants desquels apparaissait, découpé à jour, l'H surmonté d'une croix, qui décore habituellement les autels chrétiens. Au-dessous de ces lits on apercevait des bahuts en chêne, aux moulures délicates et aux frêles colonettes, vieilles dépouilles arrachées sans doute au manoir voisin, dans les mauvais jours, et transportées du retrait de quelque châtelaine dans la chaumière du manant. Un fauteuil à haut dossier, grossièrement sculpté, était poussé dans un coin de la vaste cheminée, et sur la table placée vis-à-vis de la croisée, on apercevait le pain de seigle enveloppé dans un linge à franges, et recouvert d'une blanche manne d'osier. Des bassines de cuivre, étincelant comme l'or, et symétriquement placées sous le vaisselier, quelques huches de paille à demi cachées derrière deux grandes armoires sculptées ; des outils jetés dans un coin sur un tas d'herbe en fleurs complétaient l'aspect de la métairie. Quant à l'aisance présumée de ses habitants, le large fumier que j'avais remarqué près du *vaud*, et les quartiers de porc fumé suspendus au-dessus

de l'âtre, indiquaient suffisamment que Mauguerou pouvait être rangé parmi les riches fermiers du pays.

Il entra dans ce moment. C'était un homme de trente-cinq ans, sévère et laid, mais robuste. Pendant qu'il causait avec mon compagnon, sa femme servit du lait, du beurre, du pain bis, et nous engagea à nous approcher de la table. Nous nous y assîmes en effet, tandis que Mauguerou allumait sa pipe au foyer.

En prenant la cuillère de buis qui m'avait été servie, je m'aperçus qu'elle était moins grossière que les autres, et que le nom d'Étienne était gravé le long du manche, entre deux pampres assez heureusement ciselés.

— Qui s'appelle Étienne dans la maison ? demandai-je.

La fermière rougit, mais dit sans hésiter :

— C'était un jeune garçon qui est maintenant à l'armée.

— Ne l'attendez-vous pas bientôt ? demanda l'entrepreneur.

— Il a écrit qu'il serait ici pour l'*août*.

— Ce seront deux bons bras de plus pour vous aider.

— Et un bon cœur, dit la fermière presque bas.

Le mari, entouré de son nuage de fumée, écoutait tout impassiblement.

— Quel est donc cet Étienne ? demandai-je, en français, à mon guide.

— C'est l'amoureux d'Yvonne, me dit-il en me montrant la paysanne.

— Et il vient demeurer ici ?

— Dans quelques jours.

— Le mari ne se doute alors de rien ?

— Le mari sait tout.

Je demeurai stupéfait.

— Quel homme est-ce donc? demandai-je.

— C'est un honnête homme qui a confiance, et qui a raison ; Étienne a fait ses preuves, il n'a rien à craindre de lui.

Alors il me raconta l'histoire d'Étienne.

C'était le fils d'un cordier qui avait perdu son père fort jeune, et qu'un meunier du voisinage avait recueilli. Là, il avait gardé les vaches dans la même bruyère qu'Yvonne, et ces deux enfants s'étaient pris, l'un pour l'autre, d'une tendre amitié. On les voyait toujours ensemble ; l'été, dans la vallée où ils cherchaient des nids le long des haies vives ; l'hiver, à l'abri du coteau où ils allumaient un feu d'ajonc et de glaïeuls. Tous deux savaient les mêmes chansons et les mêmes histoires ; chaque soir ils revenaient au hameau, se tenant par le petit doigt, balançant leurs bras en cadence, à la manière des amoureux, et chantant à l'unisson quelque *sône* plaintif. Quand l'âge fut venu, ils firent leur communion le même jour : mais là finit l'intimité familière dans laquelle ils avaient vécu. Yvonne fut gardée à la ferme pour aider sa mère, et Étienne fut employé au moulin. Les occasions de se rencontrer devinrent chaque jour moins fréquentes et les entrevues plus courtes. Cependant l'attachement des deux enfants n'en fut point affaibli. Tous deux grandirent, et l'affection précoce qui les avait unis dès leurs premières années devint un amour profond.

Il était rare qu'ils pussent se parler dans le cours de la semaine, car Étienne, né d'une famille maudite [1], et livré

(1) Les cordiers sont fort méprisés en basse Bretagne ; cet état n'était professé autrefois que par les *cacoux*, espèce de parias, auxquels on ne permettait même pas l'entrée de l'église.

à une profession peu estimée [1], ne venait point aux veillées de la ferme ; mais tous les dimanches ils se rencontraient à la grand'messe de la paroisse. Là, quoique éloignés encore l'un de l'autre par l'usage qui sépare les sexes dans les églises bretonnes, ils pouvaient du moins se voir. Étienne, en entrant, les deux mains croisées sous son bonnet bleu, n'avait qu'à lever les yeux, et son cœur conduisait son regard droit à la place où se trouvait sa plus aimée. Il reconnaissait, entre mille, l'attitude de cette tête légèrement penchée, et la grâce de cette longue coiffe blanche qui retombait sur les épaules d'Yvonne comme des ailes d'ange repliées. Après l'office, lorsqu'il venait, selon la coutume, prier près de la tombe de ses parents, il entendait bientôt sur l'herbe le doux marcher de la jeune fille ; il la voyait glisser entre les ifs, s'approcher du reliquaire, et s'agenouiller devant la niche funèbre qui contenait la tête de sa mère [2]. Enfin, au sortir du cimetière, les deux jeunes gens s'accostaient et pouvaient se parler. Étienne reconduisait Yvonne pendant une partie de la route, non avec de joyeuses paroles et de folâtres lutineries, comme fait un amoureux vulgaire, mais timide, n'osant lever un regard sur elle, les bras penchants, et le corps frissonnant d'un indicible émotion. Yvonne marchait à ses côtés également muette, et la tête penchée, honteuse avec grâce, attendant qu'il parlât, et craignant de l'entendre parler. Ils arrivaient ainsi jusqu'à la croix du carrefour, où ils devaient se séparer. Étienne répétait bien bas un adieu, auquel la jeune fille répondait plus

(1) Les meuniers sont peu estimés, à cause de leur réputation d'improbité.

(2) En Bretagne, les têtes des morts sont placées dans de petites niches en bois, percées de trois trous, et sur lesquelles on lit ces mots : *Cy est le chef de N***.*

bas encore. Tous deux faisaient quelques pas, se détournaient en même temps, rougissaient, et se détournaient encore pour s'envoyer un dernier regard, au moment d'atteindre l'angle du chemin.

Cette vie dura longtemps, et ces joies cachées suffisaient à Yvonne ; mais l'homme est toujours le premier à se lasser des amours incomplètes et résignées. Étienne trouva bientôt que ces entrevues étaient trop peu. Yvonne lui était devenue nécessaire comme l'air, comme le soleil ; il voulait la voir à toute heure, la sentir dans son atmosphère, respirer dans sa vie. Un jour il apprit que Marcor cherchait un valet de ferme ; son parti fut pris aussitôt. Il dit adieu à sa famille adoptive, renonça à sa profession de meunier, et vint s'offrir au père d'Yvonne pour garçon ; il fut accepté.

Alors commença pour lui une de ces années qui n'ont point de pareilles dans la vie, et dont les souvenirs font aimer le passé, supporter le présent, braver l'avenir. Il put voir Yvonne tout le jour, l'aimer sans distraction, entendre autour de lui le bruit de ses pas, sentir l'air agité par ses mouvements, dormir à quelques pas d'elle, et écouter sa respiration. La sainte égalité établie dans les fermes bretonnes permettait de lui parler à toute heure, de vivre ensemble dans cette intimité de famille si favorable au développement des amours sérieuses. Il put entourer l'objet de son adoration de ce culte naïf des cœurs simples. C'était lui qui préparait à Yvonne, pour les pélerinages lointains de Saint-Jean-du-Doigt et de Rumingol, ces baguettes de noisetier dont l'écorce, délicatement ciselée, imite les enroulemenis d'une branche de myrte ; lui qui tressait sur les ruches de la jeune fille les croix d'étoffe rouge destinées à attirer la bénédiction du ciel ; lui qui tapissait son armoire de chêne des images

enluminées qu'il avait achetées au dernier pardon. Le chapelet à grains noirs et à croix de plomb que l'on voyait le dimanche aux mains d'Yvonne, était encore un don d'Étienne. Rien ne lui coûtait pour satisfaire aux fantaisies de sa maîtresse. Il faisait six lieues pour aller apprendre un nouveau *guerz* à quelque tailleur du Léonnais, et pour venir le répéter à Yvonne. Aussi l'enfant l'aimait-elle d'un amour profond, et s'était-elle faite sa promise devant Dieu.

Cependant Marcor était malade depuis longtemps, et ses affaires en souffraient. On eût dit qu'un mauvais sort avait été jeté sur la ferme : les animaux mouraient subitement ; les récoltes étaient frappés par la grêle ; les abeilles quittaient leurs ruches, et s'envolaient ailleurs. Bientôt vinrent les dettes et les gens de loi. Étienne prenait part à la douleur de la famille ; mais ne connaissant rien à l'exploitation d'une métairie, il ne pouvait leur être que peu utile. Heureusement que Mauguerou vint à leur secours. Mauguerou était un valet de ferme qui s'était tenu jusqu'à ce moment, avec réserve, au second rang, exécutant fidèlement les ordres qui lui étaient donnés ; mais quand il vit le maître cloué sur son lit par la maladie, et la famille sans guide, il prit en main la direction de la ferme, et lui donna bientôt un nouvel aspect. Grâce à son habileté, les terres retrouvèrent leur ancienne fertilité. Il suppléa au manque de bras par sa diligence. Levé avant le jour, il ne rentrait qu'après la nuit tombée. Ni les circonstances contraires, ni les insuccès ne le découragèrent. Son front se couvrit de cheveux gris, ses joues devinrent hâves, son dos se courba, ses membres se raidirent de fatigue, mais sans arrêter son dévouement silencieux. Il continua à user son corps pour la famille qu'il avait adoptée, sans faste, sans exaltation, avec ce calme

des grands cœurs pour lesquels les plus sublimes dévouements sont chose naturelle.

Cependant le moment suprême était arrivé pour Marcor. Il appela près de son lit ses enfants qui allaient être bientôt des orphelins, et là, cet homme autour duquel murmuraient déjà les prières des agonisants, et qui voyait les cierges funèbres allumés à son chevet, comme à la tête d'un cercueil, fit entendre les saintes et graves paroles que disent les mourants quand leur âme est en vue du ciel. Il ordonna à Yvonne de s'approcher, et, posant sur son front ses mains glacées, il lui rappela qu'elle restait la mère de ses frères et de ses sœurs encore enfants; puis appelant Mauguerou près d'elle :

— Voici l'homme qui a relevé notre maison, lui dit-il, et qui vous a empêchés de courir par les chemins avec le bissac des mendiants sur l'épaule; c'est celui qu'il te faut, Yvonne, pour servir d'appui à ces mineurs : ce sera ton mari et ton maître.

Et voyant que la jeune fille avait tressailli douloureusement :

— Je sais que ton cœur est ailleurs, avait-il ajouté; mais celui que tu aimes ne peut conduire ta ferme; soumets-toi à ce que Dieu veut; les chrétiens reçoivent le baptême pour souffrir; ton devoir vaut mieux que ta joie. — Et vous, Mauguerou, soyez doux pour votre femme, et donnez-lui la permission de pleurer quelquefois.

Mauguerou porta silencieusement la main sur son cœur en s'inclinant.

— C'est bien, reprit le mourant. Maintenant, Yvonne, feras-tu ce que j'ai demandé? seras-tu la femme de cet homme-ci, après ma mort?

La jeune fille ne répondait pas; elle était tombée à

genoux près du lit, sanglotante et terrassée ; elle criait :

— Mon père ! mon père !

Mais ses larmes l'empêchaient d'en dire davantage, et son instinct la poussait à ne pas promettre.

— Jurez d'obéir à votre père qui meurt, dit derrière elle une voix pleine d'un désespoir sublime.

Yvonne se détourna ; ses regards et ceux d'Étienne se rencontrèrent : c'était un adieu, un adieu de tous deux au bonheur.

Yvonne promit, et le fermier mourut. Un mois après la jeune fille avait épousé Mauguerou.

Le lendemain du mariage, Étienne, qui était absent depuis huit jours, rentra à la ferme. Il s'avança vers Mauguerou qui était assis près du feu, se découvrit, et d'une voix altérée :

— Maître, je pars, dit-il ; depuis hier je suis soldat du roi.

Mauguerou le regarda avec surprise.

— Pourquoi nous quittes-tu ? lui demanda-t-il.

— Mon cœur est malade, reprit le jeune homme ; j'ai besoin d'aller ailleurs.

— Tu pouvais guérir parmi nous.

Le jeune garçon secoua la tête sans répondre.

— Crois-moi, Étienne, reprit Mauguerou avec simplicité, reste ; tout le monde ici te veut du bien ; tu as ton escabeau près du feu et ton écuelle dans le vaisselier ; ton départ fera un vide parmi nous.

— Cela vaut mieux ainsi, maître ; laissez-moi partir. Les mauvais esprits sont autour de moi dans cette maison ;

je reviendrai quand j'aurai oublié le passé, quand... vous aurez des enfants [1].

Mauguerou fit un geste de consentement peiné ; Étienne tourna un instant son chapeau avec embarras, et il y eut un silence.

— Adieu, Mauguerou, dit-il enfin d'une voix étouffée.

Le paysan lui saisit la main dans les deux siennes. Il la pressa quelques minutes sans rien dire ; puis appelant à haute voix :

— Yvonne, dit-il, voici Étienne qui s'en va ; venez lui parler.

Et il sortit.

Après de longs et déchirants adieux, les deux amants se séparèrent, et Étienne rejoignit son régiment.

J'avais été touché de cette simple histoire qui peignait si bien les mœurs de la vieille Bretagne. Je ne savais lequel admirer le plus, de l'austère courage de l'amant, ou de la noble confiance du mari. Je trouvais quelque chose d'attendrissant dans ces sacrifices accomplis avec tant de silence, dans ces douleurs supportées avec tant de calme. On n'éprouvait point d'angoisse en entendant parler de ces dévouements ; c'était de la vertu sereine et facile, telle qu'il la faut pour attendrir sans attrister, pour rendre fort et non pour décourager.

Je revenais encore tout ému de ce récit ; la soirée était déjà avancée, et le soleil commençait à se cacher à l'horizon. En sortant d'un étroit sentier que nous avions suivi

(1) L'adultère est extrêmement rare chez les paysans de la basse Bretagne ; le titre de mère est une sauvegarde pour une femme, et éloigne d'elle toute idée de séduction. C'est avant le mariage seulement que les lois de la chasteté sont violées. On voit assez fréquemment des filles trompées, mais presque jamais de femmes infidèles.

le long d'une lande, nous tombâmes dans une de ces mille routes mousseuses et presque infréquentées qui coupent nos campagnes. Devant nous un jeune pâtre, monté à nu sur un cheval vigoureux, mais paisible, poussait un troupeau de vaches qu'il ramenait à l'étable. L'enfant chantait la fameuse *Complainte du Laboureur*. Je ralentis le pas pour ne point le dépasser, et je prêtai l'oreille à ces sons mélancoliques.

COMPLAINTE DU LABOUREUR [1].

« Ma fille, quand tu passeras à ton doigt l'anneau d'argent, prends garde à qui te le donnera ; ma fille, quand tu feras place à deux, dans ton lit clos, tâche que ta tête ait un doux oreiller.

« Ma fille, quand tu choisiras un mari, ne prends pas un soldat, car sa vie est au roi ; ne prends pas un marin, car sa vie est à la mer ; mais surtout ne prends pas un laboureur, car sa vie est à la fatigue et au malheur.

« Le laboureur se lève avant que les petits oiseaux soient éveillés dans les bois, et il travaille jusqu'au soir. Il se bat avec la terre sans paix ni trêve, jusqu'à ce que ses membres soient engourdis, et il laisse une goutte de sueur sur chaque brin d'herbe.

« Pluie ou neige, grêle ou soleil, les petits oiseaux sont heureux, le bon Dieu donne une feuille à chacun d'eux pour se garantir ; mais le laboureur, lui, n'a point d'abri : sa tête nue est son toit, sa chair est sa maison.

« Et chaque année il lui faut payer le fermage au maître, et, s'il retarde, le maître envoie ses sergents. — De l'argent ! Le laboureur montre ses champs desséchés et ses crèches vides. — De l'argent ! de l'argent ! Le laboureur montre les cercueils de ses fils qui sont à la porte, couverts d'un drap blanc. — De l'ar-

(1) M. de Villemarqué a publié, dans le *Barzas-Breiz*, une complainte du Laboureur qui n'a aucun rapport avec celle-ci. *Voyez* vol. II, p. 111.

gent! de l'argent! de l'argent! Le laboureur baisse la tête, et on le conduit en prison.

« Et la femme du laboureur aussi est bien malheureuse : elle passe la nuit à bercer les enfants qui crient, le jour à remuer la terre près de son mari ; elle n'a pas même le temps de consoler sa peine ; elle n'a pas le temps de prier pour apaiser son cœur. Son corps est comme la roue du moulin banal ; il faut qu'il aille toujours pour moudre du pain à ses petits.

« Et quand les fils sont devenus grands, et que leurs bras sont assez forts pour soulager leurs parents, alors le roi dit au laboureur et à sa femme : — Vous êtes devenus vieux et faibles à élever vos enfants ; les voilà forts, je vous les prends pour ma guerre.

« Et le laboureur et sa femme se remettent à suer et à souffrir, car ils sont seuls encore. Le laboureur et sa femme sont comme les hirondelles qui vont faire leurs nids aux fenêtres des villes ; chaque jour on les balaye, et chaque jour il leur faut recommencer.

« O laboureurs! vous menez une vie dure dans le monde. Vous êtes pauvres et vous enrichissez les autres ; on vous méprise et vous honorez ; on vous persécute et vous vous soumettez ; vous avez froid et vous avez faim. O laboureurs! vous souffrez dans la vie ; laboureurs, vous êtes bien heureux !

« Car Dieu a dit que la porte charretière de son paradis serait ouverte pour ceux qui auraient pleuré sur la terre. Quand vous arriverez au ciel, les saints vous reconnaîtront pour leurs frères à vos blessures.

« Les saints vous diront : — Frères, il ne fait pas bon vivre ; frères, la vie est triste, et l'on est heureux d'être mort ; et ils vous recevront dans la gloire et dans la joie. »

Ici la voix se tut, et le pâtre se perdit au loin dans la brume.

Et moi, tout rêveur, je prêtais encore l'oreille, je croyais entendre encore à l'horizon les notes mélancoliques de la complainte populaire, et, sans m'en apercevoir, je répétais tout bas :

« O laboureurs ! vous menez une vie dure dans le monde.
« Vous êtes pauvres et vous enrichissez les autres ; on vous
« méprise et vous honorez ; on vous persécute et vous vous
« soumettez ; vous avez froid et vous avez faim. O laboureurs !
« vous souffrez bien dans la vie ; laboureurs, vous êtes bien heu-
« reux ! »

Ce chant complétait mes études et me révélait toute une condition. C'était la voix d'une population entière qui venait de s'élever ainsi, doucement gémissante, au milieu des harmonies du soir, pour confesser ses peines. Cette journée m'avait fait connaître le laboureur breton dans les replis les plus intimes de sa vie ; car l'histoire d'une famille m'avait initié à l'histoire de tous. J'étais venu regarder de près l'existence agreste si facile en apparence, si calme, si bleue à la surface ; je m'étais enivré aux brises odorantes de la campagne ; je m'étais rêvé dans une poétique Arcadie, enviant le sort de ses bergers ; et tout-à-coup, du milieu de ce calme, de ces brises et de ces fleurs, un chant d'enfant s'était élevé qui avait tout détruit, un chant qui répétait au loin :

« Frères, il ne fait pas bon vivre ; frères, la vie est triste, et
« l'on est bien heureux de mourir ! »

§ IV. — L'aire neuve. — Les danses bretonnes. — La moisson. — La pluie pendant le battage.

On touchait à l'époque de la moisson ; malheureusement la multiplicité des travaux qu'il avait fallu effectuer au Kurnic n'avait pas permis de tout préparer pour cette époque. Une fois le sol à l'abri des flots, on s'était hâté d'y jeter la semence ; puis on avait songé à élever des ménageries, une ferme, des granges ; mais la nature

allait plus vite que les hommes, et le blé couvrait déjà la plaine qu'on n'avait pu disposer encore l'aire qui devait le recevoir. On se hâta de la tracer devant la maison, et le jour fut pris pour la fouler.

Une aire neuve est toujours en Bretagne l'occasion d'une fête. Les jeunes gens et les jeunes filles des communes voisines s'y réunissent, et c'est en dansant que l'on aplanit l'argile préparée sur laquelle la moisson doit être battue plus tard. Dès le matin, les préludes du biniou se firent entendre dans les sables du Kurnic, et bientôt, du sommet de toutes les dunes, du fond de tous les ravins, nous vîmes accourir une foule parée. La fête commença. J'avais vu en Cornouailles des aires neuves animées par les luttes, les cibles et les *jabadaös* bruyants ; mais ici tout se borna à une danse monotone. Les jeunes filles s'avançaient en cadence et à petits pas, les yeux baissés, les bras pendants, la tête légèrement inclinée à gauche, tandis que les jeunes gens, le front haut, mais l'air sévère, marchaient à leurs côtés ; puis, s'arrêtant tout-à-coup vis-à-vis d'elles, ils prenaient leurs mains, tournaient trois fois et reprenaient gravement leurs places. Une chose frappait surtout dans cette danse : c'est qu'au milieu de toutes les passes qui se succédaient, le chœur entier conservait toujours la forme circulaire. Tous les mouvements tournaient autour d'un axe avec une régularité mathématique. On sentait que cette ronde si recueillie, si arrangée, avait une autre origine que celle de nos joyeux branles modernes ; c'était un reste des danses sacrées des druides avec leurs entrelacements réguliers, symboles des mouvements des astres. Le calme modeste des jeunes filles, la gravité austere des danseurs, tout révélait la tradition antique et religieuse. A la voir se dérouler avec sa solennité muette,

on devinait que cette danse avait dû naître à l'ombre du sanctuaire, et qu'une signification mystérieuse y était attachée. On reconnaissait encore au premier rang *le chef des chœurs* chargé de conduire les autres. Son pied frappait plus fièrement la terre; son œil surveillait le mouvement général; il *menait le bal sur la pointe du pied* [1], selon la tradition, et, tout couvert de sueur, *peinait à la danse* [2], tandis que la ronde suivait servilement, languissante ou animée, selon l'impulsion qu'il lui imprimait.

Cependant l'aire neuve n'avait pas seulement attiré les jeunes filles et les jeunes gens des communes environnantes; des vieillards y étaient venus, et le propriétaire du Kurnic, jaloux de s'attirer la bienveillance de ces hommes, dont l'expérience était respectée dans leurs paroisses, les engagea à entrer dans la maison. Il fit apporter le *glachar'ic* [3], et les vieillards burent, après avoir fait le signe de la croix avec le verre. L'entrepreneur leur proposa ensuite de visiter l'exploitation, ce qu'ils acceptèrent, et nous sortîmes ensemble. Nous fîmes à petits pas le tour de la plaine. Les vieux paysans écoutèrent attentivement tout ce qu'on leur dit; ils regardèrent tout avec intérêt, mais sans aucun signe d'étonnement. Je le fis remarquer à notre hôte.

— Que cela ne vous surprenne pas, me dit-il : le paysan breton est maître de tous ses sentiments. Il refoule ses émotions au dedans, et ne les laisse point venir à fleur de peau. Ceux qui les connaissent mal prennent ce calme extérieur pour de l'indifférence ou de la stupidité,

(1) Expression bretonne.
(2) Expression bretonne.
(3) Petite bouteille d'eau-de-vie que l'on n'apporte habituellement qu'au moment du départ, d'où on l'a appelée *glachar'ic*, de *glachar*, douleur.

mais ils se trompent. Nos paysans sont clairvoyants ; ils comprennent lentement peut-être, mais bien à fond, parce qu'ils comprennent par leurs propres forces et sans le secours des démonstrations. Quand un objet nouveau les frappe ; ils n'interrogent pas ; ils le regardent sans mot dire ; ils le tournent en tous sens ; ils le démontent par la pensée, et quand ils s'en sont rendus compte, ils portent à son égard un jugement définitif que rien ne peut changer. Cette méthode a ses avantages et ses inconvénients ; elle donne plus de ressort à l'esprit, mais elle l'égare fréquemment, car c'est toujours avec ses préjugés qu'il procède à son examen. Nos paysans sont loin pourtant d'être aussi routiniers qu'on le répète. S'ils se défient des innovations en agriculture, c'est que ces innovations sont toujours tentées par des hommes riches, qui cherchent une découverte plutôt qu'un profit, et que leur bon sens les avertit qu'ils sont trop pauvres pour imiter de pareils essais. Ils tiennent à leur ancien système de culture, non par aveuglement, mais par sagesse, parce que c'est le seul qui ait été éprouvé par les siècles, et dont ils connaissent au juste le résultat. Du reste, ce système est excellent pour eux : c'est le meilleur qu'ils puisent appliquer dans leur situation [1].

(1) Le système agricole adopté en Bretagne a l'avantage de nécessiter très-peu de capitaux d'exploitation, et en cela il convient merveilleusement à nos cultivateurs, qui manquent toujours de fonds suffisants. Ce système est tout entier contenu dans cet axiôme qui semble être la règle agricole de nos paysans : — Obtenir de chaque arpent cultivé *tout ce qu'il peut rapporter au moyen d'une culture profonde*. C'est en cela qu'il diffère du système que l'on suit en Beauce, en Normandie et dans les provinces où l'art agricole passe pour fort avancé, et que l'on pourrait résumer par cet autre axiôme: *Mettre en rapport le plus de terre possible, en se contentant d'une culture superficielle*. On a aussi beaucoup parlé de la déplorable habitude des *jachères* suivie en Bretagne ; c'est une erreur : les *jachères* sont inconnues dans notre province ; car on ne peut donner ce nom aux champs que l'on

La Bretagne, dont l'aridité est passée en proverbe, est la province la mieux cultivée de France ; et la preuve, la voici : — *Avec un tiers seulement de son territoire soumis à l'exploitation, elle nourrit son immense population et fournit des produits à l'exportation pour plusieurs millions.* Si les landes restent incultes, c'est que les grands capitaux qu'exigerait leur défrichement manquent totalement à nos paysans. L'arpent de terre labouré par eux produit plus qu'aucun de ceux labourés par l'habitant de la Normandie ou de la Beauce. Ce qui manque à nos populations rurales, ce n'est donc pas la science agricole, c'est de l'argent, ce sont les routes d'exploitation. Sans doute une instruction bien dirigée augmenterait l'intelligence productrice des Bretons, surtout s'ils y puisaient les principes de la comptabilité agricole, seul moyen d'arriver à la solution de ce grand et unique problème de l'agriculture : *tirer d'un sillon le plus grand produit possible, eu égard à sa position et à sa nature* [1] ; mais tant que leurs écoles n'auront

transforme en pâturages après un certain nombre de récoltes. Au surplus, les *jachères* sont loin d'être aussi funestes qu'on le prétend.

Nous avons, du reste, traité longuement toutes ces questions dans l'ouvrage intitulé, *Le Finistère en* 1835, et nous y renvoyons ceux qui voudraient connaître plus en détail l'état de l'agriculture en basse Bretagne.

(1) Peu d'agriculteurs se posent ce problème, qu'il est impossible de résoudre sans la comptabilité agricole. Il ne suffit pas de tirer un *bon* produit de sa terre, il faut, au moyen des comparaisons, s'assurer que l'on en tire *le produit le plus lucratif possible*. Il existe un grand nombre de branches d'industries, surtout en Bretagne, qui ne donnent au cultivateur que des bénéfices extrêmement faibles, et qu'il continue néanmoins par tradition, et parce qu'il n'a aucun moyen de s'apercevoir qu'elles lui profitent peu. La comptabilité agricole l'avertirait de cet inconvénient, et lui ferait éliminer toutes les productions désavantageuses pour en substituer d'autres plus profitables. Ainsi, par exemple, nos paysans, s'ils se rendaient compte par des chiffres de leurs opérations, diminueraient le nombre des vaches qu'ils élèvent, et reporteraient vers d'autres industries les capitaux qu'ils emploient à cette production, devenue ruineuse parce qu'elle a été exagérée.

été appropriées ni à leurs besoins ni à leur caractère ; tant que la loi aura la prétention de soumettre toutes les intelligences à une même nourriture, abstraction faite des lieux, des circonstances, et d'émanciper les générations comme on bat monnaie, d'après un module uniforme, l'instruction élémentaire sera sans résultat en Bretagne. Quant aux essais directs tentés pour améliorer notre culture, ce sont des plaisanteries trop usées pour avoir même le mérite d'être bouffonnes. Que les sociétés d'agriculture composées d'avocats et de quincailliers continuent à distribuer gratuitement des graines (comme elles l'ont déjà fait) pour encourager chez nous l'introduction du coton ou du mûrier ; que des bourgeois qui élèvent des pins de Riga sur leurs fenêtres, et sèment de la luzerne dans les compartiments de leurs parterres, écrivent des rapports dans le but d'éclairer des gens qui ne savent pas lire ; que des propriétaires même, faisant de l'agriculture en plates-bandes, obtiennent, avec six francs d'engrais, une betterave de la grosseur d'une citrouille, ce sont là d'innocents plaisirs que l'on peut laisser à d'honnêtes gens, électeurs, gardes nationaux et bien pensants ; mais notre agriculture n'a rien à y gagner, nos paysans rien à en apprendre. Si l'on veut faire adopter à ceux-ci quelques nouveautés utiles, il faut des actions, non des paroles. Que l'on exécute sous leurs yeux, ils regarderont longtemps, puis, si la chose est bonne et faisable pour eux, ils l'imiteront. C'est ainsi qu'il faut prêcher le progrès à ces hommes : par le silence et l'exemple.

Aussitôt après l'aire neuve, on s'occupa des mesures préparatoires pour la moisson. On acheva la grange, on apprêta les greniers, on augmenta le nombre des charrettes et des attelages ; on tua des porcs, et l'on alla

chercher la farine au moulin pour le *far* [1] et le pain des moissonneurs. Quoique hâtés par la surveillance du maître, tous ces préparatifs se faisaient lentement. Je ne retrouvais pas au Kurnic l'animation, le zèle joyeux que j'avais toujours remarqué dans les métairies à l'approche de l'*août*. Une sorte de nonchalance indifférente rendait longs les travaux les plus courts. Il était facile de reconnaître des gens déroutés, plus curieux de regarder un résultat que d'y aider. On sentait que ce n'étaient plus là des hommes intéressés à une œuvre dont ils avaient suivi toutes les phases, et travaillant pour leur compte ou pour des égaux, mais des mercenaires loués à l'heure pour une entreprise, en dehors de leurs habitudes, qui ne devait pas profiter à un paysan comme eux. Aussi toute cette spontanéité de bon vouloir, toute cette diligence intelligente et fraternelle dont je les avais vus ailleurs donner des preuves, avaient-elles disparu. J'en fus du reste peu surpris. J'avais pu observer déjà bien souvent cette lenteur paresseuse des journaliers, lorsqu'il s'agissait d'exécuter les ordres des bourgeois. Je savais que, loin de s'en faire un scrupule, ils la regardaient comme une sorte de devoir imposé par la tradition. Je n'ignorais pas que ce travail languissant et incomplet qu'ils avaient coutume de fournir aux *messieurs* était désigné dans leur langue par une expression spéciale, et que, par un reste d'habitude féodale, ils l'appelaient encore *labour tud gentil* (du travail pour gentilhomme). Je connaissais d'ailleurs assez leur caractère pour savoir combien ils étaient peu propres à devenir les instruments d'un grand établissement agricole, eux si amoureux de l'indépendance du chez soi, et qui préféraient la pauvreté d'une libre chaumière aux

(1) Sorte de pouding.

aisances d'une domesticité bourgeoise. S'ils pouvaient se résoudre à servir comme valets, ce n'était que chez des paysans, sur le pied d'égalité patriarcale des fermes bretonnes, et avec la permission de vivre de leur vie, d'avoir leurs membres et leurs pensées à eux, de mettre dans l'œuvre à laquelle ils prenaient part quelque chose de leur volonté, et de s'approprier jusqu'à un certain point le produit créé pour le maître, en y imprimant du moins leur cachet. Mais, dans une ferme modèle, rien de pareil ne pouvait avoir lieu. Il leur fallait obéir en aveugles à des ordres incompris; leur zèle était fixe et réglementaire; une comptabilité inflexible supputait chacun de leurs mouvements, et soupesait leur appétit au retour des champs. Le temps qu'ils devaient aux maîtres était exigé d'eux comme un impôt, non comme un prêt amical; ils ne pouvaient plus visiter les noces aux jours ouvrables, ni fréquenter les foires, sans se voir privés d'une partie de leurs salaires, car toutes leurs actions étaient chiffrées, et leur vie entière tenue en partie double. Ils étaient cerclés dans le programme de l'établissement. On leur imposait les outils dont ils devaient se servir, les méthodes qu'ils devaient suivre; on ne leur laissait rien d'eux. Ce n'étaient même plus des chasseurs, cherchant la proie pour le maître, mais la cherchant du moins à leur fantaisie; c'étaient des soldats manœuvrant à la parole d'un chef, sans connaître sa pensée. Dès lors, que leur importait la réussite ou l'insuccès? Ils n'étaient pour rien dans l'entreprise; ils n'y avaient rien mis de leur intelligence ni de leur âme; ils ne l'aimaient pas comme leur ouvrage.

Puis, il faut le dire, lors même que l'œuvre leur eût appartenu par la pensée et par l'action, ils n'auraient pu s'y intéresser. Il y a dans la nature du Breton quelque chose d'antipathique aux vastes entreprises. Il ne peut

pas disperser ainsi son activité sur un large espace; il aime à la resserrer, à concentrer toute son énergie sur un seul point. Il faut que ses deux mains et ses deux yeux puissent embrasser les deux bouts de sa tâche. Son esprit solide, mais peu élastique, ne sait point s'étendre en surface. Il ramasse toujours ses forces et n'a point l'art de les dédoubler pour les disperser au loin. Aussi est-il rare qu'il ne reste pas un peu au-dessous de ce qu'il peut, et l'édifice qu'il construit a toujours plus de base que de hauteur.

Cependant les préparatifs furent enfin achevés, et l'on fixa le jour pour commencer l'*août!* J'avais souvent vu des *batteries*, mais je n'avais jamais suivi avec attention tous les détails de la moisson. J'étais curieux d'observer de près cet acte important auquel nos paysans ont conservé une sorte de caractère religieux. Je savais déjà quelle vénération les Bretons, encore tout imprégnés du polythéisme druidique, témoignaient pour le grand mystère de la reproduction; mais j'avais surtout remarqué souvent le respect attentif avec lequel le blé était recueilli par eux. On eût dit que ce symbole de la vie terrestre avait conservé à leurs yeux quelque chose de sacré. Ils le moissonnaient avec une joie et un amour intimes; ils semblaient adorer, sous cette force matérielle, une bienfaisante divinité, et ce n'était jamais qu'avec des expressions saintes, douces et caressantes, qu'ils en parlaient. J'étais bien aise de voir de près cette singulière trace de paganisme, que le christianisme avait voilée, mais n'avait pu détruire. J'avais communiqué ma curiosité à ceux qui m'entouraient, si bien que nous fûmes tous levés dès l'aurore pour assister aux premiers travaux.

Quarante journaliers, environ, se trouvaient réunis. Ils étaient dans l'aire, vêtus d'un simple pantalon, et d'une

chemise de grosse toile fermée par une épinglette, les pieds nus, le bonnet grec posé sur le sommet de la tête, et la faucille sur le bras. Ils avaient tous perdu leur air d'indifférence nonchalante; ils étaient vifs, remuants, causeurs. Par habitude, et à leur insu, l'approche de la moisson les avait réintéressés. Leurs visages éclataient d'un zèle heureux, et leurs yeux lançaient de joyeux regards sur la plaine. Au signal donné, ils se dirigèrent vers la partie du défrichement par laquelle on devait commencer, et s'échelonnèrent à une certaine distance l'un de l'autre, sur une ligne qui embrassait un large espace. Là, il y eut un moment d'arrêt et comme de recueillement. Tout en passant légèrement sur leurs faucilles la pierre noire destinée à l'aiguiser, les moissonneurs se mirent à contempler, avec un sentiment pieux, les sillons couverts d'épis qui s'étendaient devant eux à perte de vue. Ils caressaient de l'œil ces vagues dorées, comme un marin aurait pu le faire de celles d'Océan. Je m'approchai d'un vieux paysan qui les considérait avec une attention toute particulière, et qui semblait tellement absorbé dans sa contemplation, qu'il avait laissé sa pipe s'éteindre entre ses dents.

— Eh bien, vieux père, lui dis-je, voilà une belle moisson du bon Dieu!

— Des écus en épis, monsieur, me répondit-il.

— Et pourtant, ajoutai-je, on n'a fait que jeter la semence dans le sable; il n'a fallu ni engrais, ni labourage, pour obtenir cette récolte.

Le vieux moissonneur sourit:

— C'est qu'ici, monsieur, la terre est jeune encore, me dit-il, elle donne sans compter. Quant elle aura pris de l'âge, elle deviendra *plus regardante*.

Dans ce moment, le propriétaire ordonna au chef des moissonneurs de commencer.

Ce chef était un jeune homme d'une taille moyenne, mais d'une force et d'une beauté remarquables. Ses membres, demi-nus, accusaient une vigueur qui s'exerce sans efforts, et dans tous ses mouvements se révélaient cette souplesse cadencée, cette puissance de muscles dont rien n'a encore émoussé l'élastique virilité. C'était à son adresse et à sa force connue qu'il devait l'honneur de conduire les travailleurs. Non que ce titre de chef lui eût été expressément conféré, ni qu'il l'eût réclamé ; il l'avait pris du consentement tacite de tous, comme son droit naturel, et sans même paraître y réfléchir, par la simple impulsion de ce sentiment d'autorité que donne une capacité incontestable et incontestée. Au moment où l'ordre de commencer fut donné, il leva sa faucille en jetant un cri joyeux, et il allait donner le premier coup, lorsqu'une réflexion subite sembla l'arrêter. Il se détourna, chercha des yeux le vieillard auquel j'avais parlé, s'avança vers lui à travers les moissonneurs immobiles, et se découvrant timidement en sa présence :

— Prenez la *menée* des coupeurs, mon père, dit-il d'une voix émue ; il n'est pas juste que les jeunes soient en avant et le vieux derrière.

Un sombre éclair de joie passa sur les traits bistrés du vieux paysan : sans rien répondre, il alla prendre la place de son fils, à la tête des ouvriers, et celui-ci prit la sienne aux derniers rangs. Le travail commença aussitôt. Il dura tout le jour, et ce fut seulement vers le soir que l'on se mit à transporter les gerbes dans l'aire.

Nous revenions, au soleil couchant, d'un autre point du défrichement, lorsque nous aperçûmes la première

charrette chargée d'épis qui s'avançait vers la maison. Elle marchait lentement à travers les sables, au bruit des clochettes des chevaux et des chants des moissonneurs. Un large drapeau tricolore flottait au sommet du chariot, et, sous ses plis mouvants, deux petites filles, à demi enfouies dans les gerbes, montraient, en riant, leurs têtes plus blondes que les épis. Nous nous arrêtâmes tous devant ce tableau charmant. Il était si riche de contrastes et de pensées, tant de rapprochements poétiques naissaient dans l'âme, à la vue de ce symbole du progrès s'avançant fièrement, à travers un terrain enlevé aux flots, avec des enfants pour défenseurs et des moissonneurs pour cortége, que nous fûmes tous saisis d'un même sentiment de ravissement.

— Ah! pourquoi n'avons-nous pas ici un grand peintre! s'écria la jeune femme que je conduisais.

— Les grands peintres sont à Paris ou à Rome, madame, lui répondis-je, parcourant les galeries, et fort occupés à copier Raphaël, Rubens ou Titien. Dieu est le seul maître dont ils se soucient peu d'étudier la manière, et dont ils ne fréquentent pas le musée.

Les jours suivants furent consacrés à battre le blé. Le vieux paysan qui avait pris la direction des moissonneurs à la place de son fils, la conserva. Quand les gerbes furent étalées sur l'aire avec soin, il y posa le pied et fit le signe de la croix en frappant quelques coups de son fléau ; ce fut comme la prise de possession de *l'airée*. Les autres travailleurs se rangèrent aussitôt en rond. D'abord les fléaux s'élevèrent lentement et en désordre, ils tournèrent sur eux-mêmes, se balancèrent comme des valseurs prêts à partir et qui prennent le mouvement ; puis, tout-à-coup, à un cri du chef, ils tombèrent ensemble, se relevèrent et se rabbattirent en cadence. D'abord, légère et

modérée, la *batterie* prit bientôt une allure plus vive; elle grandit, s'anima, devint entraînante et effrénée. Les moissonneurs, emportés par une sorte d'ivresse nerveuse, bondissaient sur la paille retentissante, où leurs coups tombaient pressés comme une grêle d'été. La *bale* enlevée par le fléau jaillissait autour d'eux en légers tourbillons, et une ligne de sueur dessinait chaque muscle à travers leurs vêtements serrés. Par intervalles, ils semblaient céder à la fatigue, et le bruit régulier s'affaiblissait insensiblement, comme s'il se fût perdu dans le lointain; mais alors, le chef jetait un cri particulier, mélange d'encouragement, de reproche, de commandement; à l'instant, trente cris répondaient, et la *batterie*, semblable à un tonnerre qui s'approche, grossissait sa voix, s'étendait, se ranimait plus rapide, plus folle, plus furieuse. Je restai dans l'aire jusqu'au soir, contemplant le tableau animé que j'avais sous les yeux, et suivant avec une curiosité rêveuse toutes les scènes de ce poème champêtre.

Le battage continua le lendemain sans amener rien de nouveau; mais le jour suivant, le soleil, qui avait jusqu'alors constamment brillé aux cieux, se voila de nuages, et une pluie fine et continue força les moissonneurs à abandonner leurs fléaux. On s'empressa de couvrir *l'airée*, et de ramasser dans la grange le blé déjà battu. Malheureusement ces opérations s'effectuaient lentement. La pluie devenait plus intense; une partie de la récolte se trouva compromise. Le propriétaire déplorait amèrement l'impossibilité de se procurer les bras nécessaires pour hâter le travail et sauver ses grains, lorsque nous vîmes entrer dans l'aire un vieillard suivi de cinq jeunes gens armés de fourches et de rateaux. Il s'avança vers l'entrepreneur surpris, et découvrant ses cheveux blancs :

— J'ai su que vous faisiez l'*août*, maître, dit-il; en voyant la pluie, j'ai pensé que douze bras de plus ne vous feraient point de tort, et je suis venu avec mes enfants.

— Que Dieu vous bénisse, père, s'écria le propriétaire en tendant la main au paysan; mais je ne comptais pas sur ce service. Vous avez donc oublié notre procès et l'amende que je vous ai fait payer?

Le vieillard haussa les épaules en souriant :

— Jésus-Christ a été plus offensé que moi, répondit-il, et il a pardonné à ses bourreaux. D'ailleurs, il ne faut pas que les querelles des voisins diminuent le pain des pauvres gens. Celui qui laisse perdre le blé du bon Dieu n'est pas un chrétien. Nous allons rentrer votre récolte, et quand le soleil reviendra, vos batteurs nous feront place à côté d'eux, pour que nous les aidions à réparer le temps perdu.

Puis, sans écouter davantage les remercîments qu'on leur adressait, le vieux paysan et ses fils se joignirent aux moissonneurs, et travaillèrent jusqu'au soir. Ils revinrent encore le lendemain et les jours suivants. Enfin, quand les travaux furent achevés, ils se retirèrent sans vouloir rien accepter, comme ayant fait l'action la plus simple et la plus naturelle.

§. V. — L'automne. — L'ouragan. — Submersion du lais de mer.

La moisson était achevée. Un silence monotone régnait de nouveau dans le lais de mer dépouillé, et les vents d'octobre commençaient à faire tourbillonner les sables de la plaine. L'automne arrivait; non pas celui des vallées

avec ses feuilles tombantes, ses pâles rayées de soleil et ses dernières fleurs frileusement cachées dans les buissons; mais l'automne dépouillé de tout son cortége poétique, sombre et baigné de brumes froides; l'automne au ciel ardoisé, tout retentissant de murmures menaçants, et portant les naufrages dans ses pluvieuses nuées.

Nous avions été forcés d'interrompre nos promenades au clair de lune; nos soirées étaient devenues plus longues, plus inoccupées. La saison dans laquelle nous entrions est partout une saison mélancolique, mais, sur nos côtes, elle a quelque chose de particulièrement attristant. La nature prend alors je ne sais quel aspect repoussant et maladif; l'été a déjà emporté bien loin ses derniers beaux jours, et l'hiver ne revêt pas encore sa rudesse sublime. Des pluies continuelles vous retiennent prisonniers, sans que le froid rende le foyer agréable: tout est sans caractère et comme flottant entre deux saisons. Les habitudes mêmes se ressentent de cette incertitude; le temps des longues promenades est passé, celui des veillées n'est pas encore venu.

Pour échapper, autant que possible, à cette existence équivoque, nous voulûmes devancer l'hiver. Nous avions rallumé le foyer à la ferme, espérant y rappeler les conteurs; mais les habitudes traditionnelles étaient trop fermement établies chez ces populations pour que notre désir y pût rien changer. La première bûche des veillées ne devait être posée sur l'âtre que la nuit de la Toussaint; toutes nos tentatives ne purent faire devancer cette époque. Il fallut donc renoncer aux récits nationaux, et revenir au salon, où la musique, la lecture et une causerie languissante abrégeaient, à grand'peine, les pluvieuses soirées. Un de ces ennuis, qui se respirent dans l'air

comme la peste, s'était emparé de notre réunion. Un soir pourtant nous avions semblé nous ranimer, l'orage grondait au-dehors, mais la causerie circulait dans notre cercle plus gaie, plus turbulente et plus colorée ; nous nous trouvions tous dans une disposition heureuse. Un rayon de joie, venu je ne sais d'où, avait épanoui les cœurs. Le mot le plus indifférent excitait le rire, et une intimité affectueuse s'était établie, ce jour-là, entre les âmes les moins appareillées. Nous entourions un feu étincelant ; j'avais près de moi deux jeunes femmes qui me parlaient de leurs années de pension, et, sur mes genoux, deux petites filles à moitié endormies, dont les têtes blondes appuyées sur ma poitrine se berçaient au mouvement de ma respiration. Jamais je n'avais éprouvé plus de bien-être, plus de santé de cœur, plus de ce calme enivrant, qui fait sentir le mouvement de la vie sans le précipiter. Après avoir longtemps repassé nos souvenirs, nous nous mîmes à causer de l'avenir. Je parlai de mon prochain départ, de ma longue absence, du changement que le temps apporterait à tout ce qui nous entourait.

— Qui sait? disais-je, dans quinze ans, peut-être ces enfants qui dorment là sur mes genoux, devenues de rêveuses jeunes filles, amoureuses des étoiles et des chants du rossignol, verront arriver quelque soir, le long de vos dunes couvertes de sapin, un homme à cheveux gris qui contemplera, tout émerveillé, la plaine semée de bosquets naissants, de prés en fleurs, de sentiers verts ; et cet homme, qui aura vu rugir les flots là où les agneaux dormiront dans l'herbe, ce sera moi qui viendrai m'informer s'il y a encore au Kurnic quelqu'un qui sache mon nom, et admirer comment tout a fleuri et prospéré ici, tandis que je vieillissais ailleurs.

— Oh ! je voudrais être à ce jour, répondit la jeune

mère en battant des mains comme un enfant ; je voudrais voir mes filles accoudées à leur balcon entre des caisses de réséda et de géranium, et vous reconnaître de loin, descendant la colline qui ne serait plus alors une dune déserte. Oh ! quand cela arrivera-t-il ?

Pendant que nous causions ainsi, l'orage qui avait grondé tout le jour s'était accru, et les toits du Kurnic craquaient sous la tempête ; mais, isolés dans nos rêves, nous n'entendions rien.

— Je voudrais vieillir, reprit la jeune femme, pour voir cette triste campagne transformée comme vous le dites. Ce sera si beau quand notre oasis aura verdi, et que le Kurnic apparaîtra de loin comme une corbeille de verdure et de fleurs oubliée sur les grèves.

— Et un jour, ajoutai-je en riant, la mer emportera votre corbeille de fleurs, et votre maison flottera comme l'arche au milieu de l'Océan !

Je n'avais pas achevé ces fatales paroles, qu'un sifflement profond et déchirant se fit entendre au dehors ; les fenêtres du salon furent enfoncés par l'ouragan, une colonne de vent, mêlée de sable, entra dans l'appartement comme une trombe ; toutes les lumières s'éteignirent, et le feu, balayé de l'âtre, s'éparpilla de tous côtés.

Tout le monde s'était levé en poussant un cri : je courus à la fenêtre pour la refermer ; mais là un spectacle inattendu me tint immobile et sans voix.

La digue que l'on apercevait à une certaine distance, vis-à-vis même de la fenêtre, paraissait couronnée d'une ligne d'écume blanche. Aux deux extrémités, de hautes vagues s'élevaient incessamment, et, surmontant le parapet, se répandaient sur le môle en immenses cascades. A voir, au milieu de la nuit, ces grands flots blancs monter avec une agilité humaine le long du revêtement, et

escalader le mur d'appui, on eût dit une armée de fantômes s'élançant à l'assaut d'un rempart abandonné. A chaque instant, les vagues qui se précipitaient devenaient plus pressées; on entendait la digue pousser, sous leurs efforts, un mugissement caverneux, tandis que le bruit du ressac se faisait entendre à sa base, semblable à des décharges régulières de mousqueterie. Par intervalles, pourtant, l'orage se taisait, et la mer suspendait sa furie. Alors, il se faisait un silence solennel au milieu duquel on n'entendait que le bruissement sombre du flot sur les plages éloignées. Puis, tout-à-coup, comme à un signal donné, le vent poussait un hurlement plus horrible; toutes les anfractuosités du rivage, tous les récifs, tous les promontoires jetaient à la fois un cri plus haut, et la mer, entassant l'une sur l'autre ses vagues, croulait comme une montagne sur la digue mugissante.

J'avais eu à peine le temps d'appeler à moi l'entrepreneur, qui, debout à mes côtés, contemplait ce spectacle avec une terreur muette, lorsque nous vîmes tout-à-coup la digue fondre et disparaître par ses extrémités. Un cri nous échappa à tous deux en même temps; mais il n'était pas achevé que la vague arrivait au mur de la maison, et que son écume nous jaillissait au visage. Le défrichement était complètement submergé!

Vouloir peindre notre consternation serait inutile. Nous passâmes la nuit dans des angoisses déchirantes. Quand le jour vint, la marée s'était retirée et la plaine était à sec: mais les flots y avaient marqué leur passage. Fossés, douves, chemins, sillons, tout avait disparu. Le lais de mer ne présentait plus qu'une surface unie sur laquelle les vagues avaient laissé les traces de leurs ondulations. A voir cette grève, si semblable à toutes les grèves, il était impossible de croire que les flots eussent jamais cessé de

la baigner et que la main des hommes y eût touché. La grange aussi avait été minée par les eaux et s'était écroulée. Son toit, emporté par le vent, gisait à deux cents pas de là sur le sable comme la carcasse d'un navire naufragé. Les ménageries avaient mieux résisté, et l'on entendait sortir de leurs murs, troués mais debout, les mugissements lugubres des bestiaux. De distance en distance on apercevait des tonneaux brisés, des poutrelles à demi enfouies dans le sable, des monceaux de paille entremêlée d'algues marines.

Après avoir contemplé un instant ce désastre, nous nous dirigeâmes rapidement à travers les débris, vers la digue dont on apercevait au loin les ruines amoncelées. Au premier coup d'œil il était facile de reconnaître que tout espoir de réparer les ravages commis par la mer était perdu, et qu'une reconstruction même était devenue impossible. Les rocs servant à l'édification du môle avaient été entassés dans certains endroits, et formaient des récifs factices qui brisaient l'ancien alignement de la digue; ailleurs, la mer avait creusé dans le sable des crevasses profondes dans lesquelles bouillonnait l'onde salée. Nous nous arrêtâmes, frappés de stupeur devant ce bouleversement effrayant de l'Océan, qui s'étendait vis-à-vis, montrant à peine alors un reste de turbulence; on eût dit un combattant qu'avait fatigué une lutte prolongée et dont la colère rentrait au repos. Quelques longues vagues s'élevaient seules, çà et là, comme des veines gonflées d'un reste d'émotion. Nous voulûmes monter sur le promontoire pour mieux embrasser de l'œil tous les détails de cette catastrophe. En y arrivant, nous y rencontrâmes un assez grand nombre de paysans. Ils avaient entendu l'ouragan de la nuit, et ils accouraient pour voir qui avait été

le plus fort du *monsieur* ou de la mer. Je pus observer dans cette occasion tout ce que la nature a mis de tact instinctif dans les cœurs les plus grossiers. Au moment où nous parvînmes sur la dune, les Guysenistes qui y étaient rassemblés se livraient à une conversation bruyante ; dès qu'ils nous aperçurent, ils se découvrirent ; toutes les voix se turent en même temps, et ils se rangèrent pour nous laisser passer, les yeux baissés et dans une attitude pleine de décence grave. Je me tournai vers mon compagnon, qui, tout préoccupé de son malheur, remarquait peu ce qui nous entourait.

— Vous avez mal jugé ces hommes, lui dis-je ; regardez-les : loin de montrer une insolente joie de votre ruine, ils y prennent part. Il y a une noble fibre d'humanité dans ces cœurs sauvages, et le cri des préjugés ne peut en étouffer la vibration. Demandez leurs services, si vous espérez que l'industrie humaine puisse réparer quelque chose à ce bouleversement ; il n'en est point là un seul qui ne soit prêt à vous aider de ses bras et de sa volonté.

— Je le crois, me répondit-il, mais leurs secours me sont désormais inutiles : j'ai perdu mon enjeu ; c'est assez, je ne veux pas recommencer la partie contre la mer, elle est trop forte pour moi.

Nous restâmes encore quelque temps sur le cap, contemplant la scène de désolation que nous avions sous les yeux, sans pouvoir nous rassasier de ce cruel spectacle.

Enfin, portant, nous reprîmes tristement et en silence le chemin du Kurnic. Avant d'y arriver, l'entrepreneur et moi, par un mouvement involontaire et simultané, nous nous détournâmes une dernière fois vers la mer : un homme était debout sur l'amas de ruines qui indiquait encore l'emplacement de la digue. Je le remarquai, et je crus le reconnaître.

— N'est-ce point le vieux Carfor que je vois là-bas ? demandai-je à mon compagnon.

— Lui-même, me répondit-il ; il vient sans doute jouir de l'accomplissement de ses prévisions et complimenter la mer sur sa victoire. Ce n'est pas seulement ma fortune qui s'est engloutie là cette nuit, monsieur, c'est la cause des innovations contre la routine qui a été jugée. Mon insuccès va devenir un argument irrésistible que l'on opposera à toutes les tentatives d'avancement : l'industrie est perdue dans ce pays pour longtemps.

— Mais non le progrès, pensai-je tout bas. Le bonheur de l'humanité ne dépend pas de quelques perfectionnements incomplets, inventés au bénéfice d'un petit nombre; c'est d'une loi nouvelle que les sociétés futures attendent leur salut.

Et regardant encore une fois le vieux Celte, qui, debout sur ces ruines, avait le visage tourné vers l'Océan, il me sembla voir le génie du passé foulant aux pieds les œuvres d'une civilisation caduque, et les regards plongés dans l'infini.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

Poésies de la Bretagne.

(Suite).

TROISIÈME PARTIE.

Industrie, commerce et agriculture de la Bretagne.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER.



